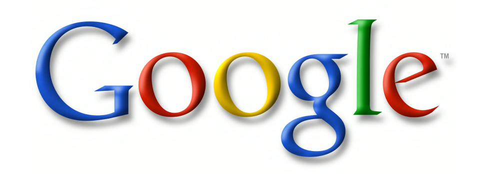
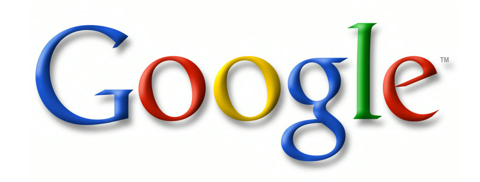
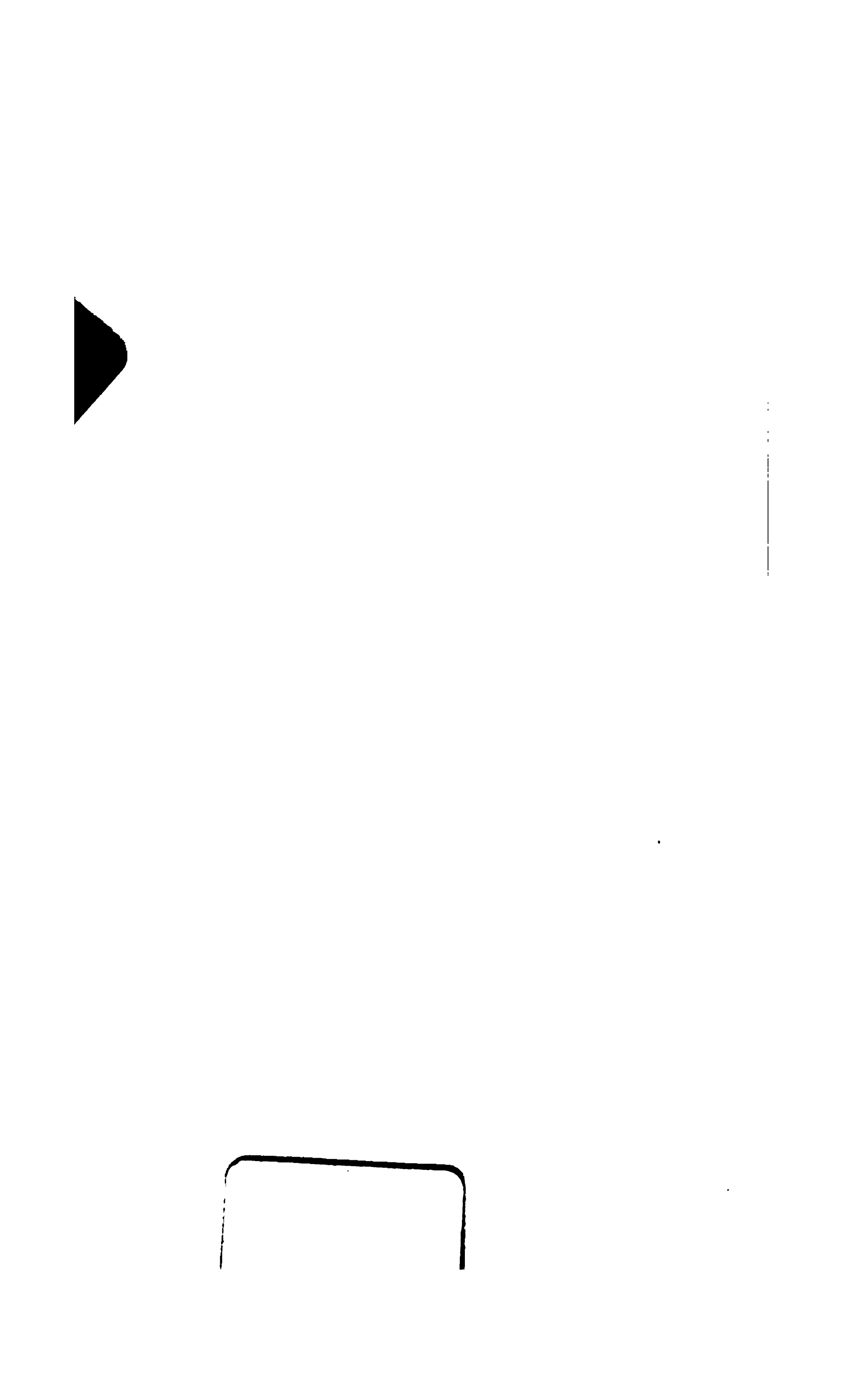



Google





ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.

Ce volume contient

Le cinquieme et dernier Livre de la Traduction libre d'Amadis de Gaule.

L'Extrait de Roland l'Amoureux de Matheo-Maria Boyardo, Comte de Scandiano.

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE,

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.



A EVREUX,
Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.

TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE CINQUIEME.

CONTENANT partie des faits chevaleureux d'Esplandian, fils d'Amadis, & autres.

» O CERVANTES, ingénieux Cervantes! » vous aviez peut-être raison de faire brûler par » le Curé du Toboso l'histoire que nous entre- » prenons de traduire avec encore plus de li- » berté que les quatre premiers livres qu'on » vient de lire; mais pourrions-nous ne nous » pas occuper d'un fils d'Amadis et de la belle » Oriane? Un charme secret nous attache à » la suite de ces tendres amans; leur amour est » heureux.... mais doit-il en être moins in- » téressant?... Nous plaignons ceux qui n'ont

» pas dans leur ame ce qui peut nous faire jouir
» de cet amour satisfait et tranquille; nous plai-
» gnons ceux dont les crayons émoussés ne
» peuvent plus le peindre avec chaleur.

ESPLANDIAN, profondément endormi par les sons mélodieux que les Demoiselles d'Urgande avoient tiré de leurs harpes, se trouva très-surpris de se voir seul, et séparé des Princesses et des Chevaliers de l'Isle ferme; il ne douta point que ce ne fût par la volonté d'Urgande; et l'ordre de Chevalerie qu'il venoit de recevoir de la main du vertueux Balan, le mettant en état d'entreprendre les plus hautes aventures, il se consola promptement d'être séparé de ses proches et de ses meilleurs amis; il ne s'occupa plus que du desir de se rendre digne d'eux, et de se trouver bientôt à portée de travailler à la délivrance du Roi Lisvard son aïeul. Il parcourut les vastes appartemens de la grande serpente, sans trouver personne. Ouvrant enfin la chapelle, il vit Sergil dormant entre deux vieillards vêtus à la Turque; il les réveilla tous les trois avec peine. Sergil, étourdi par un si long somme, eut peine à le reconnoître dans le premier moment. Tous les deux firent en vain plusieurs questions aux vieillards qui, par leurs signes, leur firent connoître qu'ils étoient muets.

Esplandian et Sergil mouroient de faim après ce long sommeil, et cherchoient inutilement de quoi l'appaiser; ces deux muets les firent promptement passer dans une salle, où la table la mieux servie et le buffet le plus superbe leur firent connoître qu'Urgande veilloit sur eux; et dès ce moment Esplandian s'abandonna sans inquiétude à tout ce que cette sage Fée décideroit de sa destinée. En sortant de table, ils s'apperçurent que les grandes ailes de la serpente étoient baissées, et qu'elle restoit immobile près d'une montagne de roche très-élevée que la mer environnoit.

Le récit qu'Esplandian avoit entendu faire par Amadis et par Grasandor, de la forme et des merveilles de l'isle de la Demoiselle Enchanteresse, lui fit juger que c'étoit cette même isle; et bientôt, voyant les deux muets jetter un esquif à la mer, il n'hésita pas d'y descendre avec Sergil. Les muets ayant abordé l'isle, Esplandian commençoit à monter par le sentier tortueux qu'il reconnoissoit d'après le récit de son père, lorsque Sergil, s'appercevant qu'il n'avoit point d'épée, le força de s'armer du moins d'un des avirons de l'esquif dans lequel les muets restèrent.

Esplandian, après avoir monté pendant trois heures par le sentier, et se trouvant déjà près

du sommet de la montagne, entendit quelques siflemens aigus qui lui firent juger qu'il pourroit y trouver quelques bêtes dangereuses à combattre; et, malgré les larmes et les prieres de Sergil, il le força de s'arrêter et de le laisser monter seul: Tu n'es point armé, lui dit-il, et tu m'es trop cher pour exposer ta vie.

Esplandian reconnut bientôt toute l'étendue du péril qu'il alloit courir; s'arrêtant un moment pour reprendre haleine sur la planimétrie de la roche, le premier objet qui frappa sa vue fut le petit temple d'Hercule, dont les deux battans de la porte étoient traversés et retenus par une riche épée enfoncée jusqu'à la garde dans le granit dont cette porte étoit construite: l'ardeur de s'emparer de cette riche épée, le fit avancer promptement; mais bientôt un dragon monstrueux sortit d'entre les roches avec des siflemens horribles, et s'élança sur lui. Esplandian le frappa vainement entre les deux cornes aigues dont son horrible tête étoit armée; le monstre, qui ne fut qu'à peine ébranlé du coup, renversa le Chevalier, cherchant à briser ses armes avec ses griffes tranchantes, et commençant à le lier par les replis de sa queue; l'intrépide Esplandian, saisissant le monstre au-dessous des ailes, le fit tomber sur le côté, se terrassant tour-à-tour avec lui, sans

pouvoir le vaincre. Esplandian parvint à s'approcher de la porte ; et, faisant un nouvel effort, il saisit l'épée, et l'arracha pour en frapper le dragon ; mais à l'instant même un coup de tonnerre effroyable se fit entendre dans l'intérieur du temple qui s'étoit ouvert, et le dragon tomba mort. Ce coup fut si terrible, qu'Esplandian lui-même tomba sans connoissance, et resta jusqu'à la nuit dans cet état ; reprenant alors ses esprits, il vit le dragon étendu sans vie, et le temple ouvert, dont l'intérieur brilloit d'une vive lumière. Esplandian, en entrant dans ce temple, armé de sa riche épée, apperçut une tombe brillante comme le soleil, sur laquelle un grand lion d'or paroissoit reposer : ce lion tenoit d'une patte le riche et brillant fourreau de son épée ; de l'autre, il tenoit un rouleau écrit en latin, qui contenoit ces mots :

» Lorsque doux récit et vive peinture exci-
» teront la grande contrainte en toi, Cheva-
» lier, que fortune conduit à surpasser tout
» autre renom que celui que tu dois acquérir,
» force te sera de revenir en ce même lieu
» pour y conquérir le trésor auquel en ce mo-
» ment il t'est défendu de prétendre. »

Esplandian, regardant cette espèce d'oracle comme un ordre de la sage Urgande, s'y soumit, et se contenta de retirer de la patte du

lion le riche fourreau de son épée; il descendit aussi tôt pour rèjoindre Sergil qui frémissoit des périls que son cher Esplandian n'avoit pas permis qu'il partageât, et tous les deux regagnèrent l'esquif où les deux muets les attendoient et les reçurent *.

L'instant d'après ils abordèrent la grande serpente; et, tandis qu'avec l'un des deux muets Sergil y montoit, l'autre muet d'un coup d'aviron fit éloigner l'esquif; et, le faisant voguer avec la rapidité d'une flèche, Esplandian disparut dans un moment aux yeux de son Ecuyer qui se désespéroit de voir enlever son maître, et de ne pouvoir le suivre.

Ce ne fut qu'après dix jours de navigation que la barque qui portoit Esplandian aborda dans une grande isle que sa culture et sa fertilité lui firent regarder comme un des plus beaux

* Nous avons cru devoir passer une respectable et sainte discussion entre Esplandian et Sergil; on commence à y reconnoître le génie Espagnol, et l'influence du saint Office sur l'esprit de ses auteurs. Sergil, dans ses propos, compare Esplandian à son pere Amadis, et lui donne la préférence sur ce dernier. Le fils d'Amadis s'humilie; mais il dit que son père n'a montré que des motifs mondains dans ses grandes entreprises, et qu'il espère pour lui que les siennes n'en auront jamais d'autres que la plus grande gloire de Dieu.

pays de l'Univers. Esplandian, étant descendu sur le rivage, suivit les bords de la mer dans l'espérance de trouver quelqu'endroit habité; mais la côte de l'isle changeant de nature, bientôt il n'apperçut plus que des roches qui s'élevoient en amphithéâtre, et qui formoient une montagne élevée sur laquelle on voyoit un très-grand château défendu par de fortes courtines et de grosses tours.

Esplandian ne put croire que le hasard seul l'eût conduit à la vue de ce château; plein de confiance dans la sage Urgande, animé par la conquête d'une épée avec laquelle il se croyoit invincible, il chercha parmi ces roches avec tant de soin, qu'il découvrit un petit sentier battu qui paroissoit conduire au sommet de la montagne; mais, après une heure de chemin, il ne parvint qu'au tiers de son élévation; et, sur un terrain plat qui s'y trouvoit, il découvrit un hermitage.

A l'aspect d'une croix qu'il apperçut sur le toit de cette cabane, il en chercha l'hôte avec empressement. L'Hermite revenoit d'une fontaine voisine, et fut très-surpris de voir un Chevalier le saluer, en lui disant: Mon père, bénissez-moi, comme je vous bénis au nom du Sauveur. Depuis long-tems, lui dit l'Hermite, nul habitant de ces pays-ci ne me fit un semblable sa-

lut; votre langage, vos armes me feroient croire que vous êtes de la grande Bretagne : mais par quel malheur vous trouvez-vous dans le lieu le plus dangereux pour votre vie ou pour votre liberté ? Ne craignez rien pour moi, lui dit Esplandian, je suis en état de punir quiconque oseroit attaquer l'une ou l'autre ; c'est la Providence qui m'amène dans cette isle, et je brûle d'impatience de savoir à quoi ses décrets me destinent. Hélas ! lui dit l'Hermite, je suis comme vous né sujet du Roi Lisvard, et je l'eusse servi toute ma vie, si je n'eusse été séduit par une nièce d'Arcalaüs qui me promit un riche établissement dans ses Etats. Je venois de perdre mon épouse ; j'avois une fille au berceau, elle me jura de l'élever comme son enfant : je la suivis ; mais quel fut mon désespoir lorsque, passé dans cette isle, je perdis tout espoir d'en sortir jamais, et sur-tout lorsque je vis que celle qui m'avoit trompé, renonçant au culte de ses pères, se livroit à toute la perversité de mœurs et de croyance que tout Chrétien doit abhorrer !

Esplandian crut pouvoir se confier à l'Hermite, et lui fit part de l'enlevement du Roi Lisvard, de la douleur de tous les Chevaliers de sa Cour et de ceux de l'isle ferme qu'une paix heureuse avoit réunis ; il ne lui cacha pas

non plus qu'il sembloit qu'un pouvoir surnaturel l'avoit conduit dans cette isle ; un frêle esquif, et un muet tout seul ayant suffi pour lui faire traverser des mers immenses. Ce que vous me racontez, lui dit l'Hermite, me fait naître un violent soupçon ; ma fille me vint voir, il y a quelques jours, et me dit que sa maîtresse venoit d'arriver triomphante et pleine de joie de la grande Bretagne, et qu'elle avoit dit en entrant aux géans qui gardent ce château, que non-seulement elle avoit délivré son frère, mais qu'elle avoit eu l'art d'enlever un grand Prince qu'elle alloit enfermer dans leurs prisons.

Que savons-nous, ajouta l'Hermite, si ce ne seroit pas le Roi Lisvard? Ah! s'écria sur le champ Esplandian, tout me porte à croire que ce l'est en effet, et dès demain matin je cours entreprendre sa délivrance. Ah! mon cher fils, lui dit l'Hermite en le voyant si jeune et si beau, gardez-vous d'offenser et de tenter le Ciel par une entreprise si fort au-dessus de vos forces : l'abord de ce château nommé la montagne défendue, est si difficile, qu'il le rend presque inaccessible, et les trois géans qui le défendent suffiroient pour mettre une armée entière en déroute. D'ailleurs, si ce n'est pas en effet le Roi Lisvard qu'ils retiennent prisonnier, quel intérêt vous porte à vous sacrifier

pour la délivrance d'un inconnu? Ne me suffit-il donc pas que je sache que c'est un Chevalier malheureux, dit Esplandian, et l'ordre de Chevalerie que j'ai reçu ne me prescrit-il pas de le secourir? Accordez-moi seulement l'hospitalité cette nuit; et tout ce que je vous demande, c'est de m'indiquer au lever du soleil la route que je dois suivre pour monter à ce château. Le feu qui brilloit alors dans les yeux d'Esplandian, fit croire à l'Hermite que ce jeune Chevalier agissoit par une inspiration divine: il le prit par la main sans insister davantage, et lui fit part de ses provisions frugales.

L'Hermite passa la nuit en prières; le matin, il aida son hôte à bien attacher ses armes; et, le conduisant au travers des roches jusqu'au sentier taillé dans le roc qui montoit au château, ce fut en versant un torrent de larmes qu'il le bénit et qu'il l'embrassa.

Esplandian monta les degrés qui conduisoient à la plate-forme sur laquelle le château s'élevoit au milieu des larges fossés qui l'entouroient; un seul pont conduisoit à la porte de fer qui paroissoit être l'unique entrée; elle étoit défendue par une espèce de géant qui, loin de la fermer, s'avança sur lui la hache levée, en lui criant de rendre son épée s'il vouloit éviter la mort.

Il vaut beaucoup mieux, lui dit Esplandian, que tu me menes à tes maîtres armé comme je suis; et si tu le veux, je suis prêt à te suivre. Ha ! ha ! dit ce géant, tu fais le raisonneur ? J'ai regret de gâter tes armes, elles sont neuves et belles ; vois pour la dernière fois si tu veux paisiblement me les remettre ; peut-être pourrai-je t'admettre à l'honneur de me servir. Esplandian impatienté, marcha sur lui avec un air menaçant ; l'autre croyant l'anéantir d'un coup de hache, le porte, et le voit rebondir sur son bouclier. Esplandian le frappe à son tour d'un coup de pointe, et l'épée de la Demoiselle enchanteresse perçant le géant d'outre en outre, Esplandian fait un saut en arrière pour n'être point souillé du sang que son ennemi répand à gros bouillons en expirant. Ha! malheureux, s'écrie de loin un géant couvert d'armes vertes, encore plus grand que le premier: comment le redoutable Argantes a-t-il pu tomber sous les coups d'une aussi vile créature ? A ces mots, il court sur Esplandian qui fait la moitié du chemin, et qui vole sous une voûte au-devant de lui; une herse de fer pesant dix mille tombe derrière lui; son unique ressource alors est de vaincre et de punir le discourtois Chevalier qui l'insulte, et, de part et d'autre, le combat commence avec fureur : celle du

géant augmente encore en voyant couler son sang ; et celle d'Esplandian devient extrême lorsqu'il croit reconnoître le traître Arcalaüs, à sa main gauche estropiée et au son rauque de sa voix. Perfide enchanteur, lui cria-t-il, apprends que c'est le fils d'Amadis que le Ciel vengeur des crimes envoie pour te punir. Ah ! que n'est-il ici lui-même, dit Arcalaüs ! mais du moins je vais me venger sur toi de la longue et dure prison qu'il m'a fait essuyer. A ces mots, il prend son épée à deux mains, mais Esplandian esquive ce coup qui ne frappe que l'air ; il presse, il blesse Arcalaüs, il le fait reculer jusqu'à l'extrémité de la voûte qui aboutit à l'entrée du château : c'est-là que le frappant de deux coups mortels, il le fait tomber expirant et noyé dans son sang à la vue des habitans du château, préparant déjà des chaînes pour le prisonnier qu'ils attendoient de la main de leur maître.

Un jeune géant désarmé s'avance pour donner du secours à Arcalaüs : Ah ! mon oncle, s'écria-t-il, dans quel état vous vois-je réduit Esplandian, généreux comme toute sa race, se retire deux pas en arrière ; et, baissant la pointe de son épée, il ne veut point poursuivre sa victoire contre un ennemi qu'il voit sans défense. Ce géant, nommé Furion, délace le casque

d'Arcalaüs qui rend le dernier soupir, en criant : Venges ma mort sur le fils d'Amadis et sur sa race.

C'est ainsi qu'Arcalaüs reçut la punition de ses crimes par la main du fils d'Amadis. Furion, dès qu'il le vit expiré, s'élança dans une salle, en criant qu'on apportât ses armes : Esplandian ne le poursuivit point ; et, voyant une vieille Dame qui paroissoit être la maîtresse de ce château, il s'avança près d'elle d'un air respectueux. Je regrette, lui dit-il, Madame, que ceux qui vous obéissent m'aient forcé de combattre et de leur donner la mort ; j'ignore moi-même où je suis ; mais je ne peux douter qu'un pouvoir surnaturel ne m'ait conduit jusqu'ici pour délivrer un grand Roi retenu dans vos prisons. Rendez-lui la liberté, Madame, et je cesserai de troubler les lieux que vous habitez. Vas, lui dit-elle, je ne pense qu'à te voir plus malheureux encore que lui : le sang de mon frère Arcalaüs que tu viens de répandre me demande le tien ; apprends qu'Arcabone, mère de Furion et de Matroco, ne craint point ta race, et qu'elle ne pense qu'à l'anéantir. Esplandian dédaigna de répondre à cette vieille Mégère, et passa dans une grande cour pour éviter ses injures et son odieux aspect.

Peu de momens après une grande porte s'ou-

vrit, et Furion, couvert d'armes étincelantes, en sortit le cimeterre à la main. En entrant dans cette cour, il alla d'abord mettre un genou en terre vis-à-vis Arcabone : Venez jouir, lui dit-il, du plaisir de voir venger votre frère Arcalaüs et votre neveu le brave Argantes ; mais comme je veux que mon bras seul sacrifie ce téméraire Chevalier à leurs mânes, permettez que je défende à tous ceux de votre suite de se présenter dans cette cour, quel que puisse être l'événement. Furion ferma lui-même toutes les portes, et n'en laissa d'ouverte que celle d'où sa mère pouvoit voir le combat.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec une égale fureur, et Furion, de deux pieds plus haut qu'Esplandian, paroissoit avoir un grand avantage sur lui ; mais les armes noires qu'Esplandian avoit reçues d'Urgande résistoient aux coups terribles de Furion, et l'épée de la Demoiselle enchanteresse tranchoit celles de Furion, dont le sang avoit déjà rougi le pavé blanc de cette cour. Arcabone, voyant que son fils commençoit à s'affoiblir, voulut courir pour séparer les combattans ; mais, avant qu'elle pût en approcher, le coup mortel étoit porté : Furion ne jetta qu'un grand cri, tomba mort aux pieds d'Esplandian, et sa mère évanouie fut emportée par ses femmes.

Esplandian, toujours occupé de la délivrance du Roi Lisvard, la suivit; mais, respectant la douleur d'une mère, il s'arrêta sur le seuil de là porte en attendant qu'elle eût repris ses esprits: Cruel! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux et voyant Esplandian couvert du sang de son fils, cruel Chevalier, viens-tu pour m'arracher le reste d'une vie que tu rends si malheureuse? Que veux-tu de moi? Je vais te faire délivrer mes trésors et toutes les richesses de ce château. Non, Madame, lui répondit Esplandian, je ne prétends à rien de tout ce que vous possédez, et c'est à regret que je fais couler vos larmes; mais rendez-moi sur le champ le Roi que vous détenez prisonnier, et ne résistez plus vainement à la volonté du Ciel. Viens donc, barbare, lui cria cette perfide Enchanteresse, et je vais te remettre la clef de sa prison.

Arcabone, en l'appellant, ne doutoit point qu'Esplandian ne cédât au charme attaché au seuil de la porte, pour priver de la connoissance ceux qui le passoient; mais l'épée lumineuse garantissoit celui qui la portoit de tout enchantement, et ce fut avec la plus vive douleur qu'Arcabone reconnut que les siens étoient inutiles, et qu'elle vit Esplandian s'approcher d'elle en baissant la pointe de son épée: Ah! s'écria-t-elle, tu triomphes; ou plutôt le pou-

voir de mon ancienne ennemie Urgande triomphe par toi. Furieuse, elle se lève : Suis-moi, lui dit-elle, et viens toi-même briser les fers de celui dont la captivité me coûte si cher. Esplandian la suit avec précaution dans les détours tortueux d'une voûte souterraine. Arcabone espère s'échapper à la faveur des ténèbres, et lui tendre de nouveaux piéges ; mais Esplandian découvrant le fourreau de son épée, la lumière qu'il répand ôte toute espérance à l'Enchanteresse, qui le conduit enfin au sombre cachot où le malheureux Lisvard, chargé de fers, attendoit et desiroit la mort.

Esplandian sans se faire connoître le dégage de ses fers, et la vieille Arcabone désespérée tire un poignard pour l'en frapper ; Esplandian le lui arrache, et, prenant la main de Lisvard, le conduit par les mêmes détours pour le ramener à la lumière. Arcabone les suit en proférant mille imprécations sur eux, et se plaint de ce que son fils Matroco ne peut la défendre. Ce Matroco, l'aîné des géans qu'Arcabone avoit pour fils, étoit le plus redoutable de tous ; cependant ses mœurs n'avoient rien de féroce ; il s'étoit embarqué depuis peu de tems pour aller visiter une isle de ses Etats, et sa mère l'attendoit de jour en jour.

Les deux Princes étant remontés dans la salle dont

dont les fenêtres donnoient sur la mer, le premier objet qui frappa leurs yeux, fut une flotte qui jettoit l'ancre dans le port; la vieille Arcabone, la reconnoissant, courut à l'instant dans la chambre voisine, où, s'asseyant dans un fauteuil, une machine avec des contre-poids la descendit en deux minutes au pied de la roche défendue; et jettant de grands cris en appellant Matroco, elle courut le recevoir à la descente d'une chaloupe.

Lisvard cependant prioit son libérateur, avec les plus vives instances, de se faire connoître. Il n'est pas encore tems, Seigneur, lui répondit-il, mais sachez que quand je répandrois la moitié de mon sang pour vous, je ne ferois que ce que je dois. L'un et l'autre étant passés sur un balcon d'où Matroco pouvoit les voir, celui-ci cria d'une voix forte: Rends grace à ce haut rocher comme aux épaisses murailles qui te renferment; mais sois sûr que je ne sortirai jamais d'ici sans te prendre et me venger de toi. Géant, lui répondit Esplandian, me crois-tu capable de me servir d'un pareil avantage? Choisis toi-même, ou de m'attendre pour te combattre sur le bord de la mer, ou de venir sur ma parole dans la cour de ton château, pour m'attaquer si tu l'oses. Matroco ne pouvant redouter un seul Chevalier, brûlant de se venger

de lui, et voyant qu'en le combattant dans son château c'étoit le moyen de s'en rendre plus promptement le maître, n'hésite point à monter; et le vainqueur de Furion va l'attendre dans cette cour où son frère est encore étendu baigné dans son sang.

Le premier objet qu'apperçut Matroco sous la première voûte, fut le corps de son cousin Argantes: il lui donna quelques larmes; mais quelle fut sa rage et sa douleur, en trouvant un peu plus loin le corps d'Arcalaüs, et quelques-uns des gens du château lui montrant de loin celui de son frère étendu dans la cour.

Ah! traître, s'écria-t-il en appercevant Esplandian à l'extrémité de cette cour, faut-il que tu n'aies qu'une vie, et peut-elle me payer de celles que tu me coûtes? Dans ce moment Arcabone, qui par le moyen de sa machine étoit déjà remontée dans sa chambre, accourut fondant en larmes: Ah! mon cher fils, s'écria-t-elle, ne t'exposes point à combattre le destructeur de notre race, et songes qu'il ne me reste que toi pour protéger et soutenir ma vieillesse. Madame, lui répondit Matroco, ceux que vous et moi nous pleurons sont morts en braves Chevaliers; leur sang et l'honneur m'ordonnent également d'en tirer vengeance. Prends garde de t'abuser, lui dit Esplandian; sois plus sensible

aux larmes de ta mère. Ceux qui sont tombés sous mes coups m'ont attaqué ; mon projet est rempli, puisque je leur ai repris celui que je venois délivrer : reprends la possession de ton château que je t'abandonne ; tout ce que j'exige de toi, c'est d'abandonner ta folle créance, et d'embrasser la foi du Dieu qui m'a conduit ici pour punir les forfaits d'Arcalaüs, délivrer Lisvard, et pour t'éclairer. Je ne te blâme point, lui répondit Matroco ; tu te comportes en brave Chevalier, mais tu me parois trop enthousiaste pour me persuader ; l'honneur me prescrit de venger mes proches ; ce qui te paroît vrai n'est encore que très-douteux pour moi, et conviens avec moi qu'un Chevalier de ma force, et toujours vainqueur dans les combats qu'il a livrés, ne doit pas te craindre : c'est au sort des armes à décider entre nous. A ces mots, il vint l'épée haute sur Esplandian qui se mit en état de l'attaquer comme de se défendre. Les deux premiers coups qu'ils se portèrent furent terribles ; ils les reçurent tous deux sur leurs boucliers ; celui d'Esplandian ne fut point entamé, l'épée enchantée emporta le tiers de celui de Matroco. Ces deux coups furent suivis par d'autres, que la colère qui s'allume par degrés dans les combats rendit plus précipités. Malgré la bonté des armes d'Esplandian, son sang coula bientôt

de plusieurs blessures; mais celles dont Matroco fut couvert après un combat de deux heures, l'affoiblirent et le firent désespérer de remporter la victoire. Matroco, pour la première fois de sa vie, recula deux pas et s'appuya sur le pommeau de son épée. Esplandian, quoique couvert de son propre sang, étoit encore en état de poursuivre sa victoire; mais son zèle et sa générosité l'emportèrent sur le desir d'achever de vaincre son ennemi. Le Dieu qui m'éclaire te poursuit par ma main, dit-il à Matroco; ce n'est point à moi que je te conjure de te rendre, c'est au Dieu vivant, qui te trouve digne d'être au nombre de ses enfans. Matroco touché resta plongé dans une méditation profonde, et ne relevoit plus son épée pour combattre, lorsque sa mère effrayée accourut toute en larmes entre les deux combattans pour les séparer. L'un et l'autre, par respect pour elle, voulurent reculer encore de quelques pas; mais Matroco, affoibli par la quantité de sang qu'il avoit perdu, tomba sur ses genoux : Dieu des Chrétiens, s'écria-t-il, tu triomphes ! O grand Dieu que je reconnois, prends pitié de moi ! A ces mots, abandonnant son épée, et s'appuyant sur sa main gauche, il trace de la droite une croix sur le sable, et se prosterne pour l'adorer. A ces signes éclatans de la grace céleste qui se

manifeste dans Matroco, Esplandian se jette à genoux, et lui présentant son épée par le pommeau : Ah ! digne Chevalier, s'écria-t-il, recevez cette épée comme un gage de la victoire que vous remportez sur vous-même.

Esplandian et Lisvard, s'appercevant que le sang de Matroco continuoit à couler; et qu'il s'affoiblissoit de momens en momens, le prirent dans leurs bras, et l'emportèrent doucement dans la chambre de sa mère qui remplissoit l'air de ses cris. Le premier soin de Matroco fut d'envoyer sa flotte pour délivrer les prisonniers Chrétiens qu'il avoit sur ses vaisseaux, et qu'il regardoit alors comme ses frères.

Maître Hélisabel étoit du nombre de ces prisonniers; il reconnut en arrivant le Roi Lisvard, et courut se jetter à ses pieds. Ce Prince l'embrassa, lui montra le géant blessé, et le conjura d'employer tout son art pour lui sauver la vie. Esplandian, que personne ne connoissoit encore que sous le nom du Chevalier noir, oublia dans ce moment qu'il étoit blessé lui-même pour ne s'occuper que de Matroco. Tout ce qu'Hélisabel put faire, ce fut d'arrêter son sang et de panser légérement des plaies qu'il jugea mortelles. L'épuisement et les soins d'Hélisabel procurant un profond sommeil au blessé, Arcabone resta seule près de son lit; et le Chevalier

noir tirant à part Hélisabel, s'en fit reconnoître, en lui défendant expressément de le nommer ; il lui dit de venir le trouver le plus promptement qu'il lui seroit possible à l'hermitage, et profitant d'un instant d'absence de Lisvard, Esplandian sortit du château, et retourna chez l'Hermite qu'il trouva seul avec son muet.

Lisvard fut très-affligé de ne plus trouver le Chevalier noir, dont il demanda vainement des nouvelles à maître Hélisabel, qui fut fidèle aux ordres qu'il avoit reçus.

Lisvard avec Hélisabel parcoururent le château, et firent enlever les corps, parmi lesquels ils reconnurent celui d'Arcalaüs. Arcabone, en les voyant passer, sortit en gémissant pour embrasser encore les restes défigurés de son fils et de son frère ; elle redoubloit ses imprécations contre Lisvard qui cherchoit en vain à la consoler, et qui ne put s'empêcher de lui demander par quelle fureur obstinée elle lui donnoit tant de preuves de sa haine. Roi malheureux, lui répondit-elle, peux-tu me le demander ? N'as tu pas fait ton gendre de ce beau Ténébreux qui donna la mort à mon fils Lindoraque, et qui blessa mon frère pour défendre une Demoiselle ? Mon mari Cartadaque n'a-t-il pas tombé sous les coups du même dans la bataille

que tu donnas à Cildadan ? Oui, j'ai fait tout au monde pour me venger d'Amadis et de toi; mais mon ennemie Urgande avoit pourvu le premier d'un anneau qui l'a défendu de mes enchantemens; j'espérois du moins me venger de toi, je n'attendois que le retour de Matroco pour te sacrifier aux mânes de Cartadaque : hélas ! je perds tout dans un même jour, et je...... Elle fut interrompue par des cris de femmes qui l'appellèrent dans la chambre de son fils; elle le trouva presque expirant, et Matroco voyant accourir Hélisabel à son secours : Mon ami, lui dit-il, le plus grand et le seul bien que je puisse recevoir de toi, c'est l'eau salutaire du Baptême, que je te demande au nom du Dieu que nous adorons. Hélisabel n'hésita pas à le satisfaire; et Lisvard entrant dans ce moment, vit Matroco lever vers le Ciel ses foibles bras, et ses yeux où la joie la plus vive brilloit alors; mais dans l'instant il les ferma pour toujours, et sa tête retomba sur son oreiller. Lisvard tout en larmes se jette à genoux près du lit, et se penche pour baiser la main de celui qu'il regarde comme un prédestiné. La vieille Arcabone furieuse, et ne se connoissant plus en voyant expirer son fils, saute sur son épée qu'elle trouve près de son lit, et veut en frapper Lisvard; Hélisabel la désarme,

et veut en vain la calmer ; elle jette un cri, et s'élance vers la fenêtre qui donnoit sur la mer battant au pied du rocher, et s'y précipite.

Les mariniers de la flotte de Matroco voyant tomber Arcabone, se jettent dans leurs chaloupes pour lui sauver la vie, mais ils ne retirent des eaux qu'un corps froid et inanimé. Celui qui commandoit cette flotte, sachant déjà qu'Argantes, Arcalaüs et Furion étoient morts, et que Matroco touchoit à son dernier moment, ne douta plus, au désespoir d'Arcabone, que ce dernier ne fût expiré; et faisant lever l'ancre, il emporta le corps d'Arcabone, fit mettre à la voile, et s'éloigna de la roche défendue, dont le conquérant resta le paisible possesseur.

Pendant que Lisvard, épuisé par sa longue prison, se faisoit servir par les gens du château qui, voyant leur maître mort, venoient de lui prêter serment de fidélité, Hélisabel étoit descendu vers l'hermitage, dont le maître voulut lui refuser l'entrée; mais Esplandian ayant entendu sa voix, se releva de dessus son lit de feuilles, et courut à lui les bras ouverts. Hélisabel ne lui trouva que des blessures légères, dont sur le champ il appaisa la douleur. Esplandian l'ayant questionné sur les événemens qui l'avoient rendu prisonnier de Matroco, Hélisabel lui raconta qu'après le long sommeil dont

ils avoient été tous saisis dans la grande serpente, après avoir vu Balan l'armer Chevalier, il s'étoit trouvé près de Quedragant et de Grassinde dans les Etats de cette Princesse; que Grassinde l'ayant envoyé près de son frère le Comte de Salender, à Constantinople, pour lui faire part de son mariage avec le Duc de Sansuègue, il avoit passé quelque tems dans cette Cour, et qu'à son retour un corsaire de la flotte de Matroco l'avoit fait prisonnier.

La curiosité d'Esplandian fut bien vivement excitée par ce récit; il se souvenoit des derniers ordres de son père Amadis, et ce fut avec une secrette agitation qu'il demanda des nouvelles de la Cour de Constantinople. L'Empereur, dit Hélisabel, et sa charmante fille Léonorine m'ont marqué le même empressement que vous pour connoître tous les détails de la conquête et des merveilles de l'Isle ferme : nous savons bien, m'ont-ils dit, que c'est Amadis, ce Héros que nous ne connoissions encore que sous le nom du Chevalier à la verte épée, qui s'en est rendu le maître; vous nous apprenez aujourd'hui que le Roi Lisvard l'a pris pour son gendre; mais, quelque grand, quelque puissant qu'Amadis puisse être aujourd'hui, nous ne le connoîtrons que sous le nom du Chevalier à la verte epée, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté envers nous de

la promesse qu'il nous a faite de revenir sous ce nom dans cette Cour, ou de nous envoyer en sa place le Chevalier de sa race qui lui sera le plus proche. Je n'ai pas oublié, continua-t-il, de leur raconter les prodiges de votre naissance, de votre éducation, et des lettres que vous portez écrites sur votre sein. Quoi! m'a dit vivement la jeune Léonorine, le fils d'Amadis est ce beau Damoisel Esplandian dont mon cousin Castilles m'a dit tant de bien? Ah! que je suis curieuse de savoir s'il est en effet aussi digne de tout ce qu'on en raconte, et d'être le fils d'Amadis!

La plus vive rougeur coloroit les joues d'Esplandian pendant ce récit; il le prolongea par les questions multipliées qu'il fit sur tout ce qui regardoit la jeune Léonorine. Soit que cette belle Princesse eût fait une forte impression sur Hélisabel, soit qu'Urgande l'inspira alors, Apelles et Protogènes réunis n'eussent pu faire un portrait plus séducteur et plus parfait que celui qu'Hélisabel fit de la charmante Léonorine.

O puissance de l'Amour! les Dieux ne nous ont-ils donné des sens que pour ta gloire? Il n'en est donc aucun qui ne puisse recevoir tes douces impressions! Chaque trait du portrait de Léonorine se gravoit dans le cœur d'Esplan-

dian, à mesure qu'il étoit tracé par Hélisabel; les yeux d'Esplandian n'eussent pu porter un feu plus rapide et plus vif dans son ame, que tout ce qu'il entendoit, que tout ce qu'il se plaisoit à se faire répéter. Que sera-ce, grands Dieux! si je la vois, disoit-il en soi-même, puisque je sens déjà que je l'adore? ..... Ah! mon cher Hélisabel, lui dit-il, cache mon nom plus soigneusement que jamais. Tu sais que je dois aller, par les ordres de mon père, à la Cour de l'Empereur: hélas! qu'ai-je fait encore pour me rendre digne de paroître aux yeux de Léonorine?

Hélisabel, jugeant qu'il étoit tems qu'il retournât près de Lisvard, convint avec Esplandian qu'il tairoit son nom, et qu'il s'échapperoit tous les jours pour le venir voir, jusqu'à ce qu'il fût guéri de ses blessures, et qu'il fût en état de porter les armes. Hélisabel déguisa les vraies raisons de son absence à Lisvard, qui devenoit de momens en momens plus inquiet et plus affligé de ne pouvoir retrouver son libérateur.

Hélisabel trouva près de Lisvard la jeune Carmelle, fille de l'Hermite. Carmelle sentoit la nécessité de se soumettre au vainqueur de Furion et de Matroco; s'étant jettée aux genoux de Lisvard, elle lui raconta comme Arcabone

l'avoit amenée de la grande Bretagne dès son enfance, et finit par lui rendre hommage comme à son légitime souverain, et par le prier de la prendre sous sa protection. Lisvard la reçut avec bonté, et lui promit de la ramener au service de la Reine Brisène, dès qu'il retourneroit dans la grande Bretagne.

Carmelle descendit sur le champ à l'hermitage pour faire part à son pere de ce que Lisvard venoit de lui promettre; mais elle ne put voir sans une vive douleur les corps de Furion et de Matroco qu'on venoit d'ensevelir, et le balcon d'où sa maîtresse s'étoit élancée dans la mer. Carmelle, spirituelle, aimable, et d'un caractère doux et riant, avoit toujours été très-bien traitée par Arcabone et ses deux fils : ceux-ci même avoient souvent desiré de lui plaire; et, quoiqu'elle eût été toujours insensible à leur amour, cet amour n'ayant jamais rien eu d'offensant pour elle, Carmelle n'avoit pu s'empêcher de leur savoir gré des sentimens qu'ils avoient eus pour elle, et de n'avoir jamais parlé comme des maîtres, en les lui faisant connoître. Carmelle ne put leur refuser des larmes, et sentit naître en son ame la haine la plus violente pour celui qui leur avoit donné la mort.

Elle arriva chez son pere dans un moment où

cet Hermite avec le muet d'Esplandian étoient descendus de la roche défendue, pour aller chercher dans l'esquif ce qui pouvoit être utile au blessé. Esplandian, que le récit d'Hélisabel avoit empêché de dormir pendant toute la nuit, s'étoit assoupi le matin, et ne se réveilla point lorsque Carmelle entra dans sa chambre, ni même lorsqu'elle ouvrit la fenêtre pour y donner du jour. Carmelle, voyant près du lit les armes noires dont Esplandian étoit couvert en combattant contre les deux géans, et son épée toute teinte encore de leur sang, un mouvement de fureur la saisit; elle prit cette épée, et s'avança pour venger la mort de ses maîtres par celle de leur meurtrier.

Carmelle, sans réfléchir davantage, marche l'épée haute près du lit; et voyant que les draps couvrent la tête de celui dont elle veut la mort, elle les tire doucement pour lui découvrir la gorge, et frapper un coup plus certain; mais quel changement subit l'amour ne fit-il pas dans le cœur de Carmelle, lorsqu'un rayon qui donnoit sur le visage d'Esplandian, lui fit voir une figure céleste dans celui qu'elle vouloit immoler! Esplandian dans ce moment même rêvoit qu'il étoit aux genoux de Léonorine; la pâleur de son teint étoit animée; un mouvement involontaire acheva de découvrir

son col et son sein d'albâtre ; ses yeux noirs si beaux, quoique fermés, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvroit, son cœur palpitant par l'agitation de son rêve, soulevoit un sein si beau, que Carmelle ne put se résoudre à le percer ; un second mouvement d'Esplandian lui fit étendre les bras vers elle.

Amour! Amour! quel asyle, quels obstacles, quelles réflexions peuvent défendre de tes coups ? Cet hermitage où tout respiroit la pénitence, la longue insensibilité de Carmelle, le souvenir de ses maîtres, leur sang qui dégouttoit encore de l'épée qu'elle tenoit dans sa main, rien ne put empêcher Carmelle de recevoir dans son cœur la passion la plus vive; rien ne put l'empêcher de s'approcher assez doucement, assez près même du beau visage d'Esplandian, pour que les soupirs qu'il poussoit alors vinssent porter sur ses lèvres une chaleur si douce, qu'emportée par sa passion naissante, elle les unit un moment à celles de ce charmant Chevalier.... L'instant d'après, confuse de ce qu'elle venoit de faire, et craignant que le Chevalier ne s'éveillât, elle se retira sans faire de bruit; mais ce fut en soupirant, en le regardant toujours, et portant au fond de son cœur un trait fatal qu'elle n'en put jamais arracher. Carmelle trop agitée, et ne s'occupant

N. 3.


Tom 3 pag 30
Amour! Amour! quel azile, quels obstacles,
quelles reflexions peuvent deffendre de tes coups?

que de n'être pas apperçue, ne se dessaisit point de l'épée qu'elle tenoit dans sa main, et fut très-étonnée de l'y retrouver encore lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre par les mêmes détours qui l'avoient conduite à l'hermitage.

L'Hermite et le muet étant revenus, peu de tems après, Esplandian se réveilla. Leur surprise à tous trois fut extrême en ne revoyant plus l'épée ; ils la cherchèrent vainement : Esplandian qui connoissoit sa bonté, la regretta ; mais bientôt il ne pensa qu'aux moyens d'en conquérir une autre.

Carmelle étant retournée près de Lisvard, le trouva plus empressé que jamais à questionner Hélisabel qui se défendoit adroitement de lui donner aucune notion certaine sur ce que le Chevalier noir étoit devenu. Carmelle attendit que ce dernier fût sorti : Sire, dit-elle alors à Lisvard, je peux vous promettre de vous faire trouver le Chevalier que vous cherchez ; mais j'ose en même tems vous supplier de l'engager à m'octroyer un don, sans lequel je sens que je ne peux plus vivre. Lisvard le lui promit ; et Carmelle, pour lui prouver qu'elle pouvoit lui tenir sa promesse, le conduisit dans sa chambre, et lui fit reconnoître l'épée de son défenseur, teinte encore du sang de ses ennemis. Ah ! ma chère Carmelle, s'écria Lisvard,

conduis-moi promptement près de lui, et je te jure de te faire accorder le don que tu demandes.

Carmelle, ne voulant pas faire connoître le détour caché qui conduisoit à l'hermitage, fit amener deux chevaux, et conduisit Lisvard par un chemin facile, mais infiniment plus long; ils étoient au bas de la montagne, lorsqu'un Ecuyer accourut à Carmelle avec un air effrayé: Ah! dit-il, courons vîte avertir Furion et Matroco que leur oncle Vindoraque est attaqué dans la plaine, par deux Chevaliers couverts d'armes blanches, et portant des croix noires sur leurs boucliers; ils ont déja mis à mort les Chevaliers qui le suivoient, et Vindoraque est prêt de succomber sous leurs coups. Lisvard dit à Carmelle de rester avec cet Ecuyer, et s'avança dans la plaine pour voir ce combat qui tiroit à sa fin; et quoique Vindoraque eût tué le cheval d'un des deux Chevaliers, et faussé leurs armes en plusieurs endroits à coups de massue, le sang qu'il versoit lui laissoit à peine la force de la relever. Lisvard, qui reconnut alors deux des quatre compagnons d'Esplandian à leurs armes, eut le plaisir en les joignant de voir le géant tomber mort sous leurs coups. Ces deux Chevaliers, reconnoissant Lisvard qui n'étoit point armé, délacèrent promptement leurs

leurs casques, et furent se jetter à ses genoux ; c'étoit Talanque, fils de Galaor, et Ambor, fils d'Angriotes d'Estravaux. Lisvard les embrassa tendrement, et leur raconta tout ce que le Chevalier noir avoit fait pour sa délivrance.

Ne doutez point, lui dirent-ils, que le Chevalier noir ne soit votre petit-fils Esplandian. Ah ! plaise au Ciel que ce soit lui, dit Lisvard ! Suivez-moi, mes chers enfans, je vais vous conduire à son asyle.

Lisvard reprenant le même chemin par lequel il étoit descendu, rejoignit bientôt Carmelle qui fut d'abord effrayée de le voir accompagné de deux hommes armés. Lisvard l'ayant rassurée, elle les conduisit à l'hermitage, en les précédant de quelques pas : Mon père, dit-elle à l'Hermite, je vous amène le Roi Lisvard, et deux Chevaliers de sa Cour, compagnons du Chevalier blessé...... L'Hermite se lève, reconnoît son souverain, embrasse ses genoux, et le conduit à la chambre du blessé.

Esplandian presque déjà rétabli de ses blessures, étoit alors assis sur le bord de son lit : il voulut se lever ; mais il fut retenu par Lisvard qui le serroit déja dans ses bras. Ah ! mon cher enfant, lui disoit-il, que ne te dois-je pas !.... Ambor et Talanque partagèrent ses transports en retrouvant leur compagnon ; ils

lui racontèrent leur combat et la mort de Vindoraque, et le pressèrent de quitter l'hermitage pour venir achever sa guérison dans le beau château de l'Isle défendue dont il étoit le maître.

Ils envoyèrent Carmelle au château pour faire préparer une chambre. Cette pauvre Demoiselle n'avoit pu, sans en être frappée comme d'un coup de foudre, apprendre que celui qu'elle adoroit étoit un grand Prince, fils d'Amadis; elle vit à l'instant la distance immense qui les séparoit, et l'impossibilité de s'unir au Chevalier qui captivoit son ame. En entrant dans sa chambre, lorsqu'elle vit l'épée qu'elle avoit emportée la veille, son premier mouvement fut de s'en percer le cœur; mais une réflexion secrette l'arrêta: N'est-ce donc rien que d'aimer, se dit-elle? n'est-ce donc rien que de voir sans cesse et de servir ce qu'on adore, même sans espérance? Quiconque a bien connu le pouvoir de l'amour, peut avoir éprouvé le sentiment dont Carmelle étoit alors pénétrée: quoiqu'à chaque instant on sente la cruauté du trait qui déchire le cœur, on l'enfonce plutôt encore que de faire des efforts pour l'arracher; une douce illusion se répand quelquefois sur tous les sens, l'imagination s'égare, elle nous abuse; et ces instans d'un état moins malheureux,

nous attachent, et nous consolent de la certitude de devenir plus malheureux encore.

Carmelle devoit obtenir un don de l'aimable Esplandian ; l'amour fixa ses idées, dicta sa demande; et courant éperdue, et les joues couvertes de momens en momens, ou d'une pâleur mortelle, ou d'une rougeur extrême, elle entra dans la chambre où les Chevaliers venoient d'arriver ; c'est-là que, vaincue par la force de sa passion: Ah! Sire, dit-elle, plaignez une victime infortunée de l'amour. Vous m'avez promis de m'obtenir un don d'Esplandian votre petit-fils ; hélas ! qu'il me l'accorde, ou je vais expirer à vos pieds. Esplandian embarrassé, hésitoit de répondre à Carmelle, lorsque cette tendre Demoiselle poursuivit ainsi : Je vous aime.... lui dit-elle ; mais je vous aime, hélas !... sans nul espoir.... Je ne demande, je ne desire rien que de vous être attachée jusqu'au dernier soupir, de ne vous quitter de ma vie, de vous servir sans cesse, de ne m'occuper que de votre gloire et de votre bonheur. Oui, la malheureuse Carmelle vous aime au point de se sacrifier elle-même à votre félicité ; oui, je le jure à vos genoux, si vous aimez jamais, je serai la première esclave de celle qui saura vous rendre heureux: ou donnez-moi

la mort, ou jurez-moi que Carmelle ne s'éloignera plus de vous. . .

Esplandian fut très-touché de l'amour éperdu, quoique désintéressé, de la jeune Carmelle; mais celui dont il se sentoit épris pour Léonorine l'empêchoit de lui répondre, lorsque ses deux compagnons et Lisvard, émus jusques aux larmes de l'état de cette malheureuse amante, joignirent leurs prières à la sienne. Alors vaincu par l'amour et la générosité des sentimens de Carmelle, il lui promit qu'elle ne le quitteroit de sa vie. Elle reçut cette promesse comme une grace; et dès ce moment s'aveuglant elle-même sur tout ce qu'elle auroit à souffrir, captivant, éloignant même en elle jusqu'aux plus légers desirs, la certitude de voir, de servir sans cesse ce qu'elle aimoit, remplit son ame de la joie la plus vive et la plus pure. Carmelle prit les mains d'Esplandian, les couvrit de larmes, et renouvella les mêmes sermens qu'elle venoit de faire.

Elle repassa dans sa chambre pour se remettre un peu du trouble qui l'agitoit; et, ne voulant plus rien prévoir de tout ce qui devoit souvent porter le poignard en son cœur, Carmelle ne s'occupa plus que des moyens de se rendre agréable, et de jour en jour plus utile à celui qu'elle avoit choisi pour être le maître de ses volontés et de sa vie.

Tandis qu'Esplandian, Lisvard et les deux Chevaliers causoient ensemble de l'amour de Carmelle et du pouvoir irrésistible qui l'avoit entraînée, le son d'une harpe frappa leurs oreilles, et bientôt ils entendirent la tendre et malheureuse Carmelle chanter ces paroles :

Te voir, t'aimer sans te le dire,
Pourra suffire à mon bonheur ;
Je saurai cacher un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur.
Les maux que fait souffrir l'absence,
Seroient les plus mortels pour moi :
Je crains moins ton indifférence,
Que d'aller languir loin de toi.

Si l'image charmante qu'Esplaudian s'étoit faite de Léonorine, d'après le récit d'Hélisabel, ne l'eût pas occupé tout entier, il eût été sans doute encore plus sensible aux sentimens que Carmelle exprimoit dans cette chanson dont ils s'apperçurent que les derniers chants avoient été interrompus par des sanglots : cependant il sentit naître en son cœur une tendre amitié pour elle ; et, s'il étoit possible qu'un siècle d'amitié pût payer un instant de véritable amour, Carmelle auroit pu se consoler de ne pouvoir trouver que ce sentiment en son ame.

Le jeune Talanque ne pouvoit qu'être très-surpris de l'insensibilité de son cousin : ce qu'il pen

soit, ce qu'il sentoit, en voyant couler des larmes arrachées par l'amour, et qui donnoient de nouveaux charmes à Carmelle, étoit aussi digne du fils de Galaor, que les sentimens d'Esplandian l'étoient du fils d'Amadis et d'Oriane. Il ne put s'empêcher d'en plaisanter avec son cousin; mais la modestie de celui-ci ne lui permit que de rougir sans lui répondre.

Ambor et Talanque rendirent compte à Lisvard de tout ce qui leur étoit arrivé, depuis que pendant leur sommeil ils avoient été tirés de la grande serpente, et s'étoient trouvés dans une barque qui les avoit portés sur les côtes de la Norvége, où le Roi de ce pays, père de la belle Olinde, étoit près d'être détrôné par deux de ses neveux. Sachant qu'Agrayes, comme époux d'Olinde, devoit lui succéder, ils avoient formé une faction pour conserver ce Royaume dans leur maison. Ambor et Talanque, vainqueurs de ces deux rebelles, avoient été conduits depuis sur les bords de l'isle de la montagne défendue.

Lisvard, tendrement occupé de la parfaite guérison d'Esplandian, passa quelques jours dans le château de cette isle; mais, dès qu'il vit son petit-fils en état de monter à cheval, le souvenir de Brisène, et le desir de retourner en ses Etats, commencèrent à l'agiter. L'esquif

d'Esplandian ne pouvoit contenir que deux personnes, et celui d'Ambor avoit disparu de la côte pendant une nuit qu'il rêvoit aux moyens de sortir de cette isle. Les sons brillans d'une harmonie guerrière vinrent se mêler au bruit des vents qui souffloient avec violence, et des vagues agitées qui frappoient le rocher. Lisvard se lève, réveille les jeunes Chevaliers ; ils courent au balcon, et bientôt ils reconnoissent la grande serpente qui vient s'arrêter sur le rivage : ils attendent que le jour paroisse, et descendent pour reconnoître ce que la sage Urgande exige d'eux, en leur envoyant ce singulier vaisseau.

En arrivant au port, ils virent un esquif s'en approcher; il étoit sorti de dessous les ailes de la grande serpente : une Demoiselle le montoit. Esplandian lui donna la main pour en descendre, et vit qu'elle portoit dans ses bras un gros paquet enveloppé d'un satin blanc richement brodé : Sire, dit-elle à Lisvard, votre bonne amie Urgande la déconnue regrette de n'avoir pu se rendre elle même près de vous ; mais dans ce moment l'Empereur Arquisil votre gendre et l'Impératrice Léonore votre fille ont besoin de sa présence et de tout son pouvoir. Gentil Chevalier, dit-elle en s'adressant au jeune Esplandian, quittez ces armes noires, symbole du deuil que la prison de votre Aïeul portoit dans l'ame

de ses enfans et de ses amis : recevez ces nouvelles armes, qui vous présagent des aventures bien brillantes et bien douces pour vous. A ces mots, levant le satin, Esplandian trouva l'armure la plus belle, et même ce qui devoit couvrir un cheval de bataille. Le tout étoit blanc comme neige, enrichi de perles et de diamans, et semé de couronnes d'or. Allez remplir vos grandes destinées, dit-elle; et vous, Sire, s'adressant à Lisvard, laissez ici Talanque, Ambor et Libée, pour garder la montagne défendue; embarquez-vous dans la serpente avec Esplandian, Sergil et maître Hélisabel : apprenez au reste qu'Urgande approuve ce que vous préméditez; vous en avez fait assez pour acquérir une renommée immortelle : le tems du repos et de la philosophie est arrivé pour vous.

Lisvard fut très-étonné qu'Urgande eût déja connu le projet qu'il avoit formé d'elever Amadis et sa fille sur le trône de la grande Bretagne, et de consacrer le reste de sa vie à la retraite. Ils prièrent tous la Demoiselle d'assurer la sage Urgande de leur tendre reconnoissance, et de leur obéissance entière à ses ordres. Ils la virent s'embarquer sur l'esquif d'Esplandian avec les deux muets, et remontèrent au château pour se préparer à partir le lendemain dans la grande serpente, où la Demoiselle assura qu'on trou-

veroit un superbe cheval de bataille pour Esplandian.

Esplandian vivement occupé de son amour pour Léonorine, eût désiré que Lisvard l'eût dispensé de le suivre dans la grande Bretagne ; cependant tout le rappelloit dans les bras d'Amadis et d'Oriane : il étoit bien honorable et bien doux pour lui de remplir ce devoir, lorsqu'il leur ramenoit Lisvard, après une victoire qui déjà l'égaloit presque à son père : mais, quoiqu'il n'eût point encore vu Léonorine, l'idée qu'il s'en étoit formée, d'après le portrait qu'Hélisabel lui en avoit fait, le captivoit au point, qu'il crut ne devoir pas laisser ignorer plus long-tems à cette Princesse que le fils d'Amadis brûloit d'impatience de se trouver à ses pieds, d'acquitter la promesse de son père, et d'obtenir d'elle le titre de son Chevalier.

L'Amour nous aveugle encore plus souvent qu'il ne nous éclaire. Esplandian connoissoit tout l'esprit et toute l'adresse de Carmelle ; il étoit sûr du pouvoir qu'il avoit sur son cœur ; et, sans réfléchir qu'il alloit le percer en le mettant à la plus cruelle de toutes les épreuves, il se leva la nuit et fut trouver Carmelle dans sa chambre ; elle sommeilloit alors. Hélas !.... qui pourroit exprimer ce qu'elle sentit à son réveil, lorsqu'elle vit Esplandian entrer dans sa

chambre et s'approcher d'elle ! Endimion parut moins charmant à Diane ; Pélée n'eut pas l'air si séduisant pour Thétis, qu'Esplandian l'avoit alors pour la pauvre Carmelle. Que voulez-vous de moi, Seigneur, lui dit-elle d'une voix tremblante, mais avec des regards trop expressifs, pour ne lui pas laisser juger qu'elle ne craignoit que son indifférence ? Ah ! qu'il est vrai qu'on n'a des yeux que pour ce qu'on aime ! Esplandian ne voulut et ne put lire dans ceux de Carmelle, que l'expression d'une amitié à toute épreuve.

Ah ! qu'il fut cruel en ce moment, sans pouvoir même s'en douter ! Esplandian, plein du sentiment qui l'agitoit, ouvrit son cœur à Carmelle dont une douleur profonde saisit alors tous les sens, et ne lui laissa la force ni de se plaindre, ni de l'interrompre : il eut tout le temps de lui raconter l'aventure d'Amadis à la Cour de l'Empereur de Grèce, les ordres qu'il en avoit reçus d'aller acquitter sa parole ; mais le coup le plus mortel pour Carmelle, ce fut la peinture qu'il lui fit, d'après Hélisabel, des charmes de Léonorine : l'amour d'Esplandian embellit encore ce portrait qu'il faisoit avec un feu qui l'embellissoit lui-même. Carmelle éperdue, abîmée dans sa douleur, pencha la tête pour cacher son trouble : Qu'avez-vous donc ,

ma chère Carmelle, lui dit Esplandian? Ah! cruel, s'écria-t-elle en appuyant son front sur sa main qu'elle baignoit de ses larmes, ordonnez à votre esclave. Que voulez vous de moi, dit-elle une seconde fois en gémissant? Dût-il m'en coûter la vie ; je suis prête à vous obéir. Vous ne courez aucun risque, lui dit il (en suivant toujours son idée), vous ne pouvez qu'être bien reçue dans la Cour la plus polie de l'univers, et sur-tout en y portant des nouvelles du Chevalier à la verte épée, et de la délivrance du Roi Lisvard. Alors, continuant à parler avec plus de feu que jamais, il conjura Carmelle de voir Léonorine en particulier, de lui peindre la passion que son portrait avoit allumé dans son ame, et le regret qu'il avoit de ne pouvoir se rendre en ce moment à ses pieds, pour obtenir d'elle d'être à jamais son Chevalier: Puisque votre bonheur en dépend, lui dit Carmelle en se sacrifiant et s'élevant au-dessus d'elle-même, puisque vous le voulez, Seigneur, je vous obéirai ; je partirai dès demain pour Constantinople, je verrai Léonorine, je lui dirai... oui... je lui dirai que vous l'aimez. Ah! qu'il me sera facile de lui dire aussi que vous méritez de l'être!.... Mais vous partez demain avec Lisvard.... je vais me séparer de vous... où la malheureuse Carmelle pourra-t-elle donc vous retrouver?

Esplandian, persistant à ne sentir que le plaisir de voir Carmelle prête à faire tout ce qu'il desire, lui dit que dès qu'il aura rendu Lisvard à sa Cour, il reviendra sur le champ à la montagne défendue pour l'attendre. A ces mots il embrasse tendrement Carmelle ; et, tandis que l'amour le plus passionné frémissoit d'un plaisir troublé par le désespoir, le tranquille Esplandian, croyant avoir tout fait pour une amie, s'éloignoit d'elle, et retournoit dans sa chambre.

Libée, établi Gouverneur de la montagne défendue, ayant fait préparer pour Carmelle une barque légère, elle partit le lendemain pour Constantinople; et Lisvard, accompagné d'Esplandian, de Sergil et de maître Hélisabel, monta dans la grande serpente à qui ses ailes servoient de voiles, et ils arrivèrent rapidement à l'Isle ferme.

On imaginera sans peine quels furent les transports de joie d'Oriane et d'Amadis en revoyant le Roi Lisvard dont la délivrance étoit due à la valeur de leur cher Esplandian : ils eurent peine à croire le récit que leur fit Lisvard des combats furieux que le jeune Chevalier avoit essuyés, et les Chevaliers de l'isle ferme ne purent s'empêcher de croire que le vieux Lisvard élevoit un peu trop la gloire de son petit-fils.

Galaor et plusieurs Chevaliers partirent aussi-tôt pour aller annoncer l'heureux retour de Lisvard à la Reine Brisène, et, quelques jours après, ce Prince et toute sa famille se rembarquèrent dans la grande serpente, pour repasser dans la grande Bretagne.

Dès qu'ils y furent descendus, Esplandian couvert des riches armes qu'Urgande avoit envoyées par la Demoiselle, monta sur le superbe cheval blanc qui lui avoit été annoncé, et l'heureuse Oriane ne se lassoit point d'admirer l'air noble et la grace avec laquelle il manioit son cheval, en caracolant autour de la litière dans laquelle elle voyageoit avec le Roi son père. Ils n'étoient plus qu'à deux lieues de Vindisilore, ils étoient même déjà entrés dans la grande route de la forêt où Lisvard aimoit à chasser, lorsqu'ils apperçurent à deux cents pas quatre Chevaliers armés de toutes pièces qui sembloient barrer la route. Une Demoiselle qu'ils avoient à leur suite s'avança seule vers Esplandian: Damp Chevalier, dit-elle à Esplandian, ces quatre Chevaliers m'envoient vous dire qu'ils sont surpris que vous osiez porter d'aussi riches armes, dont les couronnes d'or qui les couvrent sont l'emblême d'une gloire et d'une toute puissance à laquelle il est difficile que vous parveniez. Esplandian, surpris d'un

pareil message, lui répondit avec modestie: Damoiselle, dites-leur que ce n'est point moi qui me les suis choisies; mais qu'en honneur de celle qui m'en a fait don, je les défendrai comme je le dois, si quelqu'un d'eux ose m'attaquer. Vraiment, dit la Demoiselle, je crois que vous seriez plus sage de les quitter ou de prendre un autre chemin, que de risquer de vous les voir enlever par la force. Parbleu! Damoiselle, dit Esplandian impatienté, je croyois les routes de cette forêt libres, sur-tout en escortant ceux qui me suivent; mais, quoique mon intention ne fut pas de combattre, assurez-les que je ne me détournerai pas d'un pas pour leur rencontre. La Demoiselle ne put s'empêcher de sourire, rejoignit les Chevaliers; et sur le champ, l'un des quatre se présentant vis-à-vis Esplandian, lui cria de se mettre en défense. Esplandian, animé par le desir de se venger de cette espèce d'insulte, et de se signaler aux yeux d'Amadis et d'Oriane, courut sur ce Chevalier qu'il renversa sur la poussière: un second s'étant présenté pour venger son compagnon, Amadis envoya Sergil porter sa lance à son fils, qui cette fois renversa l'homme et le cheval: le troisième ayant éprouvé le même sort, Agrayes et Lisvard s'écrièrent qu'ils n'avoient jamais vu de plus beaux coups

de lance : le quatrième Chevalier s'approcha d'Esplandian, pendant que celui-ci demandoit une quatrième lance: En vérité, Damp Chevalier, lui dit-il, je trouve comme vous que mes compagnons ont fait une très-grande folie en vous attaquant; mais mettez-vous en ma place, vous voyez que l'honneur ne me permet pas de me retirer sans les venger et m'éprouver contre vous. Chevalier, dit Esplandian, je ne cherche ni n'évite de pareilles rencontres, je me serois très-bien passé de celle-ci; mais, puisque vous voulez essayer de venger vos compagnons, je n'ai rien à vous refuser. A ces mots, se saisissant d'une forte lance que Sergil lui présenta, ils coururent et se rencontrèrent avec une si furieuse force, que leurs lances s'étant brisées jusques dans les gantelets, leurs boucliers et leurs casques même se choquèrent, et le quatrième Chevalier fut renversé sous son cheval: Esplandian l'eût été pareillement, s'il n'eût embrassé le col de son cheval qui l'emporta très-loin, tout étourdi d'une pareille atteinte. Esplandian ayant repris ses esprits, arrêta son cheval, et fut très-surpris en se retournant d'entendre des éclats de rire, et de voir Lisvard, Amadis et Agrayes à pied, qui s'occupoient à délacer les casques des quatre Chevaliers qui s'étoient relevés avec beaucoup de

peine. Esplandian fut bien surpris lorsqu'il reconnut dans les trois premiers, Cendil de Garnates, Angriotes d'Estravaux et Galvanes. Presque honteux d'une victoire remportée sur d'anciens Chevaliers qu'il respectoit et qu'il aimoit tendrement, il étoit prêt à leur faire ses excuses, lorsque le dernier s'étant enfin débarrassé de son casque, que le choc avoit un peu faussé, Esplandian reconnut son oncle Galaor, auquel Amadis disoit en riant : Eh ! depuis quand, mon frère, êtes-vous devenu guêteur de grands chemins? Esplandian, confus et désespéré de croire avoir manqué de respect à son oncle, sauta promptement de son cheval, et courut à ses genoux; Galaor l'embrassa tendrement : Ma foi, mon cher neveu, lui dit il, ma curiosité méritoit bien cette punition qui me plaît encore plus qu'une victoire ; je me souviens encore d'avoir été rudement mené par votre père Amadis, le jour que nous combattimes ensemble par la ruse diabolique d'une nièce d'Arcalaüs ; mais cette fois-ci je me trouve heureux de n'avoir pas éprouvé l'usage que vous savez faire de votre épée, et je vois que la sage Urgande a raison, lorsqu'elle dit que vous nous surpasserez tous. Esplandian fut également loué par les quatre Chevaliers ; ils le placèrent au milieu d'eux malgré lui, et le conduisirent

conduisirent comme leur vainqueur jusqu'auprès de la Reine Brisène qui venoit au devant du Roi son époux.

Les fêtes les plus brillantes signalèrent la délivrance de Lisvard et le triomphe d'Esplandian; mais ces fêtes n'eurent bientôt plus rien qui pût plaire à ce Prince qui, tel qu'Amadis, ne pouvoit déjà plus s'occuper que de son amour. Prévoyant que Carmelle auroit eu le tems de faire son message, et qu'elle seroit bientôt de retour à la montagne défendue, ni la tendresse de toute sa famille, ni les prières de Brisène et d'Oriane ne purent le retenir. Amadis fut bientôt obligé de lui permettre de partir; et nous sommes forcés de dire que, malgré tout ce qu'Amadis avoit dû connoître de la force et de la valeur de son fils, il eut l'imprudence de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui-même, et de vouloir éprouver Esplandian. Pour cet effet, s'étant couvert d'armes noires, il précéda son fils au passage d'un pont qu'il feignit de lui défendre. Tous deux brisèrent leurs lances, et leurs chevaux tombant sur leurs jarrets, les forcèrent de combattre à pied. Amadis reçut sur son bouclier les deux premiers coups qui lui furent portés par Esplandian, et, sentant son bras engourdi de la pesanteur du dernier coup, mais n'en voulant point porter à

son fils, il s'élança sur lui pour l'empêcher de redoubler ; et tous les deux se saisissant au corps, ils firent pendant plus d'une heure des efforts inutiles pour se renverser *. Esplandian fut le premier à dire : Chevalier, quittons cette espèce de combat auquel nous nous éprouvons inutilement ; reprenons nos épées pour le poursuivre. Ma foi, lui répondit Amadis, je crois qu'il vaut beaucoup mieux pour moi que je vous cède le passage du pont, que de m'exposer une seconde fois à la pesanteur de vos coups. Esplandian fut très-surpris d'entendre parler ainsi le défenseur du pont, ayant bien connu dans cette longue lutte que ce Chevalier surpassoit en force tous les géans qu'il avoit combattus. Jugeant donc aussi-tôt que ce n'étoit

* Nous avons cru devoir nous écarter du Roman qui présente ici l'image la plus révoltante ; il peint Amadis comme étant jaloux de la gloire de son fils, et combattant contre ce fils avec toute la fureur d'un ennemi mortel. Dans la narration de l'Auteur Espagnol, le père et le fils se couvrent de blessures, et tombent tous deux baignés dans leur sang : nous avons trouvé cette idée trop éloignée de la nature, et trop indigne d'un Héros aussi parfait qu'Amadis, pour ne la pas soustraire, en en présentant une autre moins odieuse et plus vraisemblable. Étoit-ce pour plaire à Philippe II, que l'Auteur donne à notre Amadis de Gaule le sentiment dénaturé qui coûta la vie à Dom Carlos ?

que par courtoisie que son adversaire lui cédoit le passage : Sire Chevalier, lui dit-il, me croyez-vous assez présomptueux pour oser maintenant passer ce pont autrement que par votre permission ? L'amour et l'impatience de hâter mon voyage, me la font vivement desirer ; mais je ne la regarderai que comme un bienfait qu'il m'est honorable et cher de recevoir de vous. Ah ! mon cher fils, s'écria vivement Amadis, reconnois ton heureux père, et pardonne-lui cette épreuve dont il ne devoit pas avoir besoin pour te connoître. Amadis ne put empêcher Esplandian de se jetter à ses genoux en versant un torrent de larmes ; ce moment fut bien doux pour un père aussi tendre. Esplandian lui fit confidence du message dont il avoit chargé Carmelle, et de l'impression durable que le portrait de la belle Léonorine avoit faite sur lui. Son père ne voulant pas l'arrêter plus longtems, ils se séparèrent après être convenus que désormais les Chevaliers de l'Isle ferme et ceux de la montagne défendue se regarderoient comme frères, et voleroient au secours les uns des autres contre quiconque oseroit désormais les attaquer. Esplandian poursuivit son chemin ; et Galaor, lorsqu'Amadis, de retour à Vindisilore, lui conta son aventure, assura son frère qu'il étoit heureux d'en avoir été quitte à si

bon marché, et qu'il n'eût pas été mal qu'Esplandian l'eût un peu puni de sa curiosité.

Pendant le cours de ces aventures, le jeune Roi de Dace et Maneli fils de Cildadan en éprouvoient de bien étranges; les deux compagnons d'Esplandian, après avoir reçu de sa main l'ordre de Chevalerie, s'étoient endormis comme tous ceux qui se trouvoient alors dans la grande serpente; ils furent bien étonnés à leur réveil de se trouver dans une barque qui, sans voiles et sans Matelots, voguoit avec rapidité, et qui vint aborder d'elle-même sur une côte qui leur étoit inconnue: un grand feu qu'ils apperçurent de loin, leur fit juger qu'ils étoient près de quelque habitation; un brouillard épais les empêchant de distinguer les objets, ils marchoient vers ce feu; ils virent qu'une femme, tenant un enfant au maillot entre ses bras, en étoit entourée: dix hommes armés de toutes pièces et l'épée à la main paroissoient être retenus par ces flammes qu'ils n'osoient franchir. La Dame qui en étoit environnée, reconnut aussi-tôt le Roi de Dace et Maneli, et se fit reconnoître au son de sa voix, en leur criant: Secourez-moi, mes chers enfans. Ah! c'est Urgande qui nous appelle, s'écria Maneli; les deux Chevaliers à l'instant coururent l'épée à la main vers le feu. Venez-

vous, leur dit le chef de ces dix Chevaliers, pour nous aider à nous venger de cette méchante sorcière? Quiconque, dit Maneli, parle ainsi de cette sage et illustre Fée, en a menti par la gorge, et nous sommes prêts à te le prouver. A ces mots, les dix Chevaliers tournèrent leurs armes contre eux; et les deux compagnons d'Esplandian, sans s'effrayer de leur nombre, leur portoient de si terribles coups, qu'ils commençoient à les faire reculer, lorsqu'Urgande, pour terminer ce combat inégal, enveloppa les combattans d'un nuage: alors, prenant le Roi de Dace et Maneli par la main, elle les conduisit dans le plus épais de la forêt, tandis que les dix Chevaliers continuoient à combattre les uns contre les autres, sans pouvoir se reconnoître.

Lorsqu'Urgande fut éloignée d'eux, elle leur raconta que le Chef de ces Chevaliers qui leur avoit parlé, étoit le fils de Garadan, ce présomptueux Chevalier Romain tombé sous les coups d'Amadis, lorsque ce Prince étoit chez le Roi de Bohême. Ce traître, continua la Fée, furieux de la mort de Patin, et de voir Arquisil élevé sur le trône des Césars, a trouvé le moyen de s'emparer de l'enfant dont l'Impératrice Léonore venoit d'accoucher; il l'enlevoit, et ce malheureux enfant, privé de tout secours,

eût été la victime de la vengeance de ce scélérat, si je n'eusse volé pour le secourir. Ayant pris la figure d'une pauvre femme, j'ai joint les ravisseurs de l'enfant dans cette forêt; et, les voyant importunés par ses cris, je me suis offerte pour le porter, ce qu'ils ont accepté. Dès que j'ai tenu l'enfant dans mes bras, je me suis fait entourer par un feu violent qui les a fait reculer; vous avez vu la fin de cette aventure, et c'est par mon pouvoir que la barque vous a conduits à portée de me secourir. Adieu, mes chers enfans, ajouta-t-elle, rembarquez vous; armez-vous d'une constance égale à votre courage pour accomplir les aventures qui vous sont réservées; je n'ai plus besoin que de moi-même pour reporter l'enfant à sa mère Léonore. Tous les deux vinrent lui baiser les mains, et virent à l'instant deux énormes dragons s'avancer, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et la suivre des deux côtés de son palefroi.

C'est sous la garde de ces dragons qu'Urgande s'avançoit près de Rome, lorsque le Roi de Sardaigne, Florestan, apperçut et reconnut l'enfant à ses langes, sur lesquels les armes de l'Empire étoient brodées; et voyant qu'il étoit tenu par une femme qui marchoit entre deux dragons, il s'avança l'épée haute pour les com-

battre et s'emparer de l'enfant dont il avoit juré de faire pendant un an la recherche. Il fut très-étonné de voir tout-à-coup disparoître les deux dragons : Eh quoi ! lui dit Urgande, le Roi Florestan ne veut donc pas reconnoître son ancienne amie ? Puisque je suis maintenant sous sa garde, je me tiens plus en sûreté que sous celle des monstres les plus redoutables. Urgande, à ces mots, lui présenta l'enfant afin qu'il achevât de le reconnoître, et tous les deux rejoignirent bientôt Léonore et l'Empereur, qui passèrent de la douleur la plus amère à la joie la plus vive, lorsqu'Urgande remit un enfant si cher entre leurs bras.

A peine le jeune Garinter, Roi de Dace, et Maneli, fils de Cildadan, se furent-ils rembarqués, après avoir pris congé d'Urgande, que leur barque fut emportée par les vents avec rapidité. Ne pouvant la gouverner, la barque fut poussée et se brisa sur les rochers d'une grande isle. Ce ne fut qu'avec peine qu'eux et leurs Ecuyers purent gravir sur les bords escarpés. S'étant dispersés dans cette isle pour y chercher quelque habitation, ils eurent tour-à-tour à combattre des ours et des singes de la grande espèce qu'ils tuèrent ou mirent en fuite ; mais un ennemi plus redoutable commençoit à les attaquer depuis trois jours ; ils n'avoient

appaisé leur faim que par quelques rayons de miel sauvage, que les ours et les singes continuoient à leur disputer : ils désespéroient de leur sort, lorsqu'ils virent un gros vaisseau s'approcher et jetter l'ancre près de l'isle.

Le Roi de Dace et Maneli, couverts de leurs armes blanches que le soleil rendoit plus brillantes, firent des signaux ; bientôt ils virent jetter une chaloupe à la mer, et quelques gens armés qui s'approchérent à portée de leur parler. Maneli les pria de les venir prendre, et leur demanda de quelle nation étoit le maître du vaisseau : Nous l'ignorons, dirent-ils ; mais il est l'ennemi de toutes, et bientôt vous serez soumis à son pouvoir. On le nomme communément le diable marin ; mais son vrai nom c'est Frandolo. Les deux Chevaliers connoissoient Frandolo pour être le Pirate le plus redouté. L'Empereur de Grèce avoit souvent envoyé des vaisseaux pour le combattre ; mais le redoutable Frandolo les avoit détruits, et continuoit à faire les plus grands ravages dans toutes les isles de l'Archipel. Leur situation devenoit si cruelle et si pressante, qu'ils demandèrent à lui parler, lorsqu'un des hommes de la chaloupe, considérant leurs boucliers et remarquant les croix noires, retourna vers le vaisseau, que quelques momens après ils virent

s'approcher d'eux; et le terrible Frandolo, dont la taille approchoit de celle d'un géant, leur cria: Traîtres, je vous tiens, et vous m'allez payer bien cher la mort de mon cousin le géant Vindoraque.

Prends garde, lui répondit Garinter; et si ce n'est pas le dessein formé de nous chercher une mauvaise querelle, sois sûr que nous n'avons jamais connu ce Vindoraque, et que nous n'avons aucune part à sa mort. Pardieu! dit Frandolo, bien lâches doivent être ceux qui n'osent avouer leurs actes: venez, la Demoiselle, s'écria-t-il, en appellant une jeune fille captive sur son vaisseau; ne reconnoissez-vous pas en ces deux Chevaliers ceux qui mirent à mort Vindoraque dans l'isle de la Montagne défendue? Ce sont bien là, dit-elle, les mêmes armes qu'ils portoient, et plaise au sort que ce soit eux, je ne serai pas long-tems captive! Le Roi de Dace et Maneli, qui commençoient à se douter que Vindoraque étoit tombé sous les coups de Talanque et d'Ambor, délacèrent leurs casques, en disant à Frandolo: Nous ne cherchons pas à te dissuader de ce que tu nous imputes, car il nous importe peu que tu persistes à nous croire vainqueurs de ton cousin; nous desirons même que tu sois assez brave pour chercher à venger sa mort, et nous te déclarons que

nous prenons parti pour ceux dont il l'a reçue. Ah ! Seigneur, s'écria la Demoiselle, si vous connoissez Esplandian et ses compagnons, prenez ma défense. Et où les avez-vous laissés, dit Garinter ? Esplandian, leur dit-elle, est parti avec Lisvard, et Talanque est avec Ambor à la garde de la Montagne défendue. Pendant que la Demoiselle et les compagnons d'Esplandian s'expliquoient ensemble, Frandolo descendoit dans une chaloupe, et se fit conduire à terre. Jeunes pages, dit-il d'un ton arrogant aux deux Chevaliers, je viens vous chercher pour me servir; je veux bien croire que vous n'avez point de part à la mort de Vindoraque; mais, puisque vous dites être les amis de ceux qui l'ont vaincu, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous mettre au nombre de mes esclaves.

Les deux Chevaliers se continrent, dans la peur qu'ils eurent que Frandolo ne vînt pas jusqu'à l'isle; mais, dès qu'ils le virent descendre, Maneli, remettant son casque, fut au-devant de lui : Frandolo, lui dit-il, tu passes entre les Chevaliers pour être brave et généreux; crois-moi, quittes un genre de vie qui t'avilit, et qui n'est point fait pour toi; remets cette Demoiselle sous notre garde, et conduis-nous à la Montagne défendue pour y rejoindre nos

compagnons. Je le ferois, dit Frandolo, si j'avois l'espérance de vous combattre tous les quatre ensemble; mais dans l'incertitude où je suis de les joindre, je ne perdrai pas l'occasion de m'assurer de vous. Parbleu! dit Maneli, quoique je ne m'estime pas autant qu'un des deux autres, je vais éprouver ce que tu sais faire; et je te défie, sous les conditions de te laisser maître de ma vie, si je succombe, ou d'être maître de ton sort et de ton vaisseau, si je suis vainqueur.

Frandolo fut étonné de trouver tant de courage dans un jeune Chevalier dont il ne pouvoit craindre la force; il s'avança pour le saisir; Maneli, sautant en arrière, lui présenta la pointe de son épée, et lui cria de se mettre en défense. Frandolo crut l'abattre du premier coup; mais Maneli lui fit bientôt connoître qu'il auroit besoin de toutes ses forces pour lui résister.

Pendant que le combat s'engageoit entr'eux, et devenoit terrible, le Roi de Dace sauta dans la barque, et força les matelots à le conduire au vaisseau; celui qui le commandoit en second fut très-aise de le voir venir de lui-même se livrer aux chaînes qu'il lui préparoit, et le laissa tranquillement monter sur le pont; mais à peine Garinter y fut-il monté, que, s'élançant sur ce Lieutenant, il le terrassa, lui criant qu'il étoit

mort s'il appelloit ses gens à son secours, et s'il n'attendoit pas pour prendre un parti de voir quel seroit l'événement du combat de Frandolo contre son compagnon. Le combat eût été plus long, si les armes de Maneli n'eussent été supérieures à celles de Frandolo ; celui-ci, couvert de blessures, fut obligé de se rendre ; et Maneli, suivant la générosité des Chevaliers de l'Isle ferme, courut à son secours et l'embrassa dès qu'il eut reçu sa parole. Frandolo cria sur le champ à ceux de son vaisseau d'obéir aux ordres que les deux Chevaliers leur donneroient. Une barque vint chercher les combattans, et Garinter et Maneli furent si contens de la franchise et des sentimens d'honneur que leur montra Frandolo, que, de ce moment, une tendre amitié les unit avec lui.

La Demoiselle, délivrée par la victoire de Maneli, vint pour remercier ses bienfaiteurs ; elle ne doutoit point à leurs armes qu'ils ne fussent Ambor et Talanque ; mais elle fut surprise, en les voyant sans casque, de ne les point connoître ; et ce fut alors qu'elle s'accusa devant eux d'avoir confirmé ce qu'un Ecuyer de Vindoraque avoit dit du combat et de la mort de ce géant. Ce fut alors aussi que Garinter et Maneli furent informés de la conquête qu'Esplandian avoit faite de la Montagne défendue,

de la mort de Furion et de Matroco, et de la délivrance de Lisvard; que la Demoiselle se fit connoître pour être Carmelle, et leur confia les ordres dont Esplandian l'avoit chargée, qu'elle alloit exécuter lorsque Frandolo l'avoit enlevée.

Garinter et Maneli prirent aussi tôt le parti de la conduire eux-mêmes à Constantinople, avant que de retourner à la Montagne défendue. Frandolo frémit lorsqu'il leur vit prendre cette résolution, sachant que l'Empereur, outré des pirateries qu'il avoit exercées dans les isles de Grèce, avoit juré sa mort; mais Maneli lui promit de faire sa paix avec ce Prince, l'assurant que son compagnon et lui le prenoient sous leur sauve-garde; ils ordonnèrent donc au pilote de faire voile vers Constantinople, et le quatrième jour ils entrèrent dans le port de cette belle capitale de l'Empire d'Orient.

Les Chevaliers, en descendant de leur vaisseau, se firent conduire au palais de l'Empereur, et Frandolo les suivit. L'Empereur étant alors à la chasse, ils furent reçus par Léonorine, dont la beauté les surprit, quoiqu'ils eussent déjà vu dans l'Isle ferme Oriane, Olinde et Briolanie. Léonorine joignoit à tous les dons de plaire, cette politesse noble, et cette urbanité qui rendit la Grèce le modèle de toutes les nations policées.

Les Chevaliers lui présentèrent Frandolo. Maneli, ne parlant qu'avec modestie de sa victoire, ne s'occupa qu'à persuader Léonorine qu'un Chevalier aussi grand marin que l'étoit Frandolo, deviendroit très-utile à l'Empereur, en l'attachant à son service; mais ils présentèrent aussi la jeune Carmelle qui, pensive et les larmes aux yeux, ne pouvoit s'empêcher d'admirer Léonorine, et qui, dans les premiers momens, eut besoin de toute sa constance pour surmonter sa douleur, et s'acquitter de la commission dont Esplandian l'avoit chargée.

Les deux Chevaliers s'étant retirés, Carmelle resta seule auprès de la Princesse. Fléchissant un genou devant elle: Reconnoissez, Madame, cet anneau que vous donnâtes au Chevalier de la verte épée, que vous connoissez aujourd'hui sous le nom d'Amadis. Léonorine, examinant l'anneau, dit à Carmelle, qu'en effet elle l'avoit donné dans son enfance au meilleur des Chevaliers de la terre. Celui qui vous l'envoie par moi, Madame, dit Carmelle, l'égale dès aujourd'hui; c'est Esplandian, c'est le fils du grand Amadis, qui brûle du desir d'être honoré du titre de votre Chevalier. Léonorine rougit; elle hésitoit à répondre, lorsque l'Empereur arriva de la chasse, et monta chez elle, suivi des deux Chevaliers. Léonorine fit part à l'Em-

pereur du message d'Esplandian; et Carmelle, s'étant remise de son premier trouble, raconta tous les combats qu'Esplandian avoit essuyés pour se rendre maître de la Montagne défendue, celui de Talanque et d'Ambor contre Vindoraque, et celui de Maneli lorsqu'il l'avoit délivrée de Frandolo. L'Empereur, prévenu déjà par Gastilles de toutes les merveilles qui signaloient la naissance, l'éducation et le commencement des actes de la vie d'Esplandian, fit son éloge avec chaleur, et se plaignit à Carmelle que ce jeune Prince ne fut pas venu pour présenter lui-même l'anneau qu'Amadis avoit reçu de Léonorine : Seigneurs Chevaliers, dit-il, je ne le tiens point quitte, et, comme ses compagnons, vous me répondrez de lui : donnez-moi donc votre parole, leur dit-il en leur tendant la main, que vous resterez en ôtage dans ma Cour, jusqu'à ce qu'il vienne s'acquitter lui-même. Frandolo n'essuya que quelques légers reproches de l'Empereur qui le retint à son service, et lui donna des marques publiques de son estime, en recevant son serment de fidélité.

Léonorine et Carmelle étant restées seules, la jeune Princesse saisit ce moment de faire quelques légères questions au sujet d'Esplandian. L'on se plait à parler de ce que l'on aime, et la

réponse de Carmelle fut de peindre ce jeune Chevalier avec les traits de feu qui le gravoient dans son ame ; le plaisir qu'elle sentoit à parler de sa beauté, de son courage, de tout ce qui le rendoit si cher à son cœur, l'empêcha de s'appercevoir de toute l'impression qu'elle commençoit à faire sur Léonorine : cette impression fut égale à celle qu'Esplandian avoit reçue du récit d'Hélisabel ; et lorsque Carmelle lui dit en soupirant et le cœur serré, qu'Esplandian n'étoit occupé que d'elle depuis qu'Hélisabel en avoit fait un portrait si fidèle, Léonorine soupira, baissa les yeux, et serra quelque tems les mains de Carmelle, sans lui répondre. Damoiselle, lui dit-elle enfin, je sens que je serois la plus ingrate Princesse de la terre, si je n'étois pas sensible à l'hommage du Prince qui vous envoie ; dites-lui que je me fais honneur de l'accepter pour Chevalier, et portez-lui pour gage de ce premier lien, cette agraffe que Grimanèse, mon aïeule, donna pour présent à mon aïeul Apollidon. Carmelle reçut cette agraffe en soupirant, et la mit dans son sein avec un secret et douloureux sentiment qui l'empêcha d'être sensible au magnifique présent qu'elle reçut pour elle-même de la belle Léonorine.

Le Roi de Dace et Maneli, quoique traités

avec distinction dans la Cour brillante de l'Empereur, regrettoient déjà d'être si long-tems séparés de leurs compagnons; lorsqu'on vit arriver une frégate, portant le pavillon de Gaule; et l'Ecuyer de Talanque en étant descendu, vint se jetter aux pieds de l'Empereur de la part de son maître et d'Ambor, pour lui demander du secours contre le redoutable Armato, Roi de Turquie, qui, sans respecter la foi des trèves qu'il avoit jurées avec les puissances voisines, étoit venu pour former le siége de la Montagne defendue avec une flotte de trois cents voiles, se croyant en droit de s'en emparer depuis la mort de Furion et de Matroco.

Si quelqu'un eût pu former quelques prétentions sur cette isle, c'eût été l'Empereur, comme étant seigneur suzerain de toutes celles de l'Archipel. Il assura donc l'Ecuyer de Talanque, qu'il regardoit l'entreprise d'Armato comme une injure qui lui devenoit personnelle. Frandolo, dit-il en appellant ce Chevalier, je t'estime assez pour croire que tu saisiras avec zèle cette occasion de réparer tes anciens torts. Rassembles au plutôt les vaisseaux et les galères de mes ports, les plus en état de mettre à la voile; vas porter un premier secours à la Montagne défendue, en attendant que je ras-

semble des forces assez grandes pour marcher moi-même et punir Armato de sa témérité. Chevaliers, dit-il au Roi de Dace et à son compagnon, je ne vous retiens plus, et je sens trop que l'honneur et l'amitié vous appellent au secours de vos amis. Garinter et Maneli le remercierent, et la flotte que Frandolo fit équiper à la hâte étant prête, ils s'embarquèrent avec Carmelle. Cette tendre et malheureuse Demoiselle étoit cruellement agitée, en pensant qu'elle reverroit bientôt celui dont l'empire étoit si despotique sur son cœur : elle savoit que la réponse et l'agraffe qu'elle portoit l'attacheroient plus que jamais à Léonorine ; mais elle avoit trop de délicatesse dans l'ame pour laisser rien ignorer à celui qu'elle adoroit de tout ce qui pouvoit le rendre heureux : elle prit le parti de souffrir en silence, et de ne s'occuper que de tout ce qui pouvoit la rendre nécessaire au jeune Esplandian, et l'assurer qu'elle ne le quitteroit jamais.

Ce Prince, après s'être séparé d'Amadis, avoit repris le chemin de l'Isle ferme avec son Ecuyer Sergil et maître Hélisabel. En arrivant à la vue du palais d'Apollidon, ils apperçurent la grande serpente immobile ; elle fit un léger mouvement de ses ailes, lorsque l'esquif d'Esplandian en approcha. Ce Prince, plein de

confiance pour Urgande, ne douta point que cette sage Fée n'eût envoyé ce singulier vaisseau pour quelque dessein secret; et sans toucher aux bords de l'Isle ferme, il monta sur la grande serpente qu'il trouva sans pilote et sans matelots, mais richement parée et munie de provisions de toute espèce.

Esplandian attendit que la grande serpente s'ébranlât d'elle-même; et ce ne fut que sur le soir que, déployant tout-à-coup ses grandes ailes, elle fendit la mer avec rapidité, et vogua pendant cinq ou six jours sans s'arrêter.

Étant abordée doucement dans une anse qui s'enfonçoit dans une belle prairie, elle ploya ses ailes. Esplandian à ce signe jugea qu'Urgande l'appelloit sur cette côte, et descendit à terre.

Deux géans redoutables étoient les maîtres de ce beau pays; ils habitoient un fort château, bâti sur des souterrains immenses, où le plus vieux des deux géans se plaisoit à tourmenter les Chevaliers Chrétiens qui tomboient en sa puissance; et souvent même il sacrifioit à ses Dieux ceux qui restoient fidèles à leur foi: son filsavoit enlevé tous ceux que leur malheureux sort avoit conduits dans ce pays, et bientôt il parut pour combattre Esplandian.

Le vainqueur de Furion et de Matroco le

fut aussi de ces deux géans ; il délivra les prisonniers qui gémissoient dans leurs chaînes, et sa joie fut extrême, en reconnoissant Gandalin et Lasinde, qui dès le lendemain eussent été sacrifiés s'ils n'eussent été secourus, les géans ayant su que ces deux Chevaliers étoient de l'Isle ferme, et les plus fidèles serviteurs d'Amadis.

Esplandian les retint avec lui; les autres prisonniers délivrés, ayant repris leurs armes ; furent envoyés par Esplandian aux pieds de la Princesse Léonorine, avec ordre de lui dire que le Chevalier qui les avoit délivrés, brûloit d'impatience de se trouver bientôt à ses pieds ; il leur fit aussi remarquer ses armes, pour qu'ils pussent en rendre compte à cette Princesse.

Esplandian reprenoit déjà le chemin de la mer, lorsqu'il rencontra sur sa route un Chevalier d'une haute apparence qui l'aborda poliment, et lui demanda s'il n'avoit point appris quelques nouvelles du Roi Lisvard : Sire Chevalier, répondit Esplandian, je pourrois vous en donner de bonnes, si vous vouliez vous faire connoître. Ah ! Seigneur, s'écria-t-il en ôtant son casque, achevez de rassurer le fils de Lisvard sur le sort de ce Prince. Esplandian, reconnoissant aussi-tôt son oncle Norandel, courut l'embrasser, et lui raconta tous les événe-

mens de la délivrance de Lisvard, et de la conquête de la Montagne défendue. Norandel fut enchanté de ce récit : Mon cher neveu, dit-il, vous ne savez peut-être pas que vous êtes à portée d'acquérir une nouvelle gloire : deux géans terribles qui se sont rendus les tyrans de ce beau pays, retiennent dans leurs fers un grand nombre de Chevaliers Chrétiens; je venois seul pour les combattre; mais vous rendrez la partie plus égale, et nous agirons de concert pour les attaquer. Ma foi, Seigneur Norandel, dit Gandalin en riant, vous arrivez trop tard; il est difficile de précéder Amadis ou son fils, dans les occasions d'acquérir de la gloire : les deux géans sont tombés sous les coups d'Esplandian, et c'est à lui que Lasinde et moi nous devons notre liberté. Norandel, plein de surprise et d'admiration, dit à son neveu que, n'ayant plus rien à faire pour la délivrance de Lisvard et des Chevaliers Chrétiens, ce qu'il desiroit le plus étoit de le suivre; ils reprirent ensemble le chemin de la mer, et montèrent dans la grande serpente qui déploya ses ailes dès qu'elle les eut reçus dans ses flancs.

Cette navigation fut heureuse et rapide comme les précédentes, et la serpente s'arrêtant dans le port de l'isle où l'affreux Endriaque avoit succombé sous les coups d'Amadis, Gan-

dalin conduisit Esplandian au superbe monument que l'Empereur de Grèce avoit fait élever en mémoire de cette victoire. Après avoir admiré la valeur et la force d'Amadis, et visité cette isle célèbre, ils se rembarquèrent; et le second jour, vers l'heure du midi, la grande serpente s'arrêta d'elle-même à demi-lieue d'une ville immense qui s'étendoit en croissant sur les bords de la mer, et qu'Hélisabel reconnut aussi-tôt pour être la capitale de l'Orient.

Esplandian commençoit à s'impatienter de voir la grande serpente immobile, lorsque tout-à-coup il lui vit agiter la tête, lancer du feu, et pousser des rugissemens qui faisoient retentir la côte. La mer à l'instant devint orageuse autour d'elle; et les flots, s'élevant et se choquant avec violence, étoient blanchis d'écume, et ne laissoient nul moyen de jetter un esquif pour s'approcher de la côte.

On fut d'abord très-effrayé de ce spectacle dans Constantinople, et la consternation commençoit même à se répandre dans la Cour de l'Empereur, lorsque Gastiles son neveu le rassura; mais en même téms quel trouble ne jetta-t-il pas dans le cœur de Léonorine, lorsqu'elle l'entendit assurer l'Empereur que la grande serpente étoit le vaisseau qu'Urgande avoit fabriqué par son art, pour Esplandian, et qu'il ne

doutoit point que ce Chevalier n'y fut alors! L'Empereur et toute sa Cour étant accourus sur le rivage, ils purent distinguer les efforts que ceux qui montoient la serpente faisoient en vain avec de longues rames pour la faire approcher du port. Gastiles essaya vainement de s'en approcher dans un esquif: la mer s'éleva plus haut encore qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, et les vagues irritées repoussèrent l'esquif de Gastiles jusques sur le rivage.

Léonorine ne pouvant croire qu'une puissance supérieure empêchât la grande serpente d'aborder, s'indignoit de ce long retard, au point même d'avoir l'injustice d'en accuser Esplandian qui se désespéroit sur le tillac du vaisseau, et qui se fût précipité dans la mer malgré la tempête, pour aborder le rivage, si Gandalin ne l'eût retenu; leur désespoir à tous deux fut à son comble, lorsque la grande serpente, redoublant ses feux et ses rugissemens, étendit ses grandes ailes; et, partant avec la rapidité d'une flèche, elle passa le Bosphore, et disparut aux regards de l'Empereur et de la triste Léonorine.

Norandel et Gandalin eurent bien de la peine à calmer Esplandian, en lui représentant que la sage Urgande l'aimoit trop pour l'avoir éloigné de Constantinople sans quelque forte raison; ce

Prince ne put les écouter que lorsque le second jour de cette navigation il reconnut l'isle de la Montagne défendue, et la flotte de Frandolo qui l'avoit fait mouiller couverte par un promontoire, et qui la tenoit prête pour attaquer celle d'Armato, lorsqu'elle s'approcheroit de l'isle pour le débarquement.

Frandolo commençoit à se mettre en défense à l'approche du monstrueux vaisseau qu'il croyoit venir pour le submerger, lorsque le Roi de Dace et Maneli le rassurèrent, en reconnoissant avec la joie la plus vive que c'étoit leur compagnon Esplandian qui s'approchoit; alors, tous les trois s'embarquant dans un esquif, ils voguèrent vers la grande serpente qui cessa de jetter des feux et de rugir, et qu'ils abordèrent avec facilité.

La joie d'Esplandian fut bien vive en revoyant ses deux compagnons; elle redoubla lorsque par le récit qu'ils lui firent de leurs aventures, il apprit qu'ils avoient délivré Carmelle. Son premier soin fut de l'envoyer chercher; et, pendant le tems employé pour les deux trajets, Esplandian fit connoissance avec Frandolo, et lui tint les propos les plus honorables et les plus flatteurs.

Carmelle reçut avec transport l'ordre d'aller trouver Esplandian; il n'est aucun sentiment

douloureux qui puisse troubler le premier moment de revoir ce que l'on aime ! Il tendit la main à Carmelle pour l'aider à monter sur le tillac, il lui serra la sienne, il l'embrassa tendrement; mais les premiers mots qu'il lui dit, furent pour lui demander comment l'Empereur et Léonorine avoient reçu son message. Carmelle l'assura que tous les deux le desiroient vivement dans leur Cour : Je ne peux vous cacher, ajouta-t-elle en soupirant, que la Princesse Léonorine se plaint de ce que vous avez été si long-tems sans exécuter les ordres d'Amadis; mais j'ai lu dans ses yeux, comme je lis facilement dans mon cœur, qu'il vous sera bien facile de faire votre paix avec elle.

Leur conversation fut interrompue dans ce moment par le retour d'une frégate que Frandolo faisoit tenir en avant pour lui donner des nouvelles de la flotte ennemie; le Commandant de cette frégate leur rapporta qu'une division considérable de cette flotte s'étoit détachée, et faisoit voile vers les côtes orientales, pour aller recevoir des troupes et des vivres, et qu'il paroissoit régner assez peu d'ordre et de précautions dans le reste de la flotte, pour qu'il fut aisé de la détruire, en attendant la première pointe du jour pour la surprendre et pour l'attaquer.

Esplandian et Frandolo suivirent cet avis, et l'Orient commençoit à peine à se colorer, qu'ils sortirent de l'anse qu'un long promontoire couvroit, la grande serpente, prenant d'elle-même la tête des vaisseaux de Frandolo, les rugissemens et les feux qu'elle lançoit portèrent une telle épouvante dans la flotte Turque, qu'elle fut entièrement défaite, sans presque avoir fait aucune résistance.

Esplandian et Frandolo descendirent dans l'isle de la Montagne défendue avec leurs compagnons, en forçant un des quartiers de l'armée qui l'assiégeoit. Ambor et Talanque, qui depuis un mois avoient résisté courageusement à toutes les attaques, rendirent compte de leurs manœuvres, et conduisirent Esplandian sur une tour, pour lui faire voir la disposition des lignes dans lesquelles Armato s'étoit posté pour envelopper la forteresse, et diriger plusieurs attaques différentes *.

Les résolutions les plus fortes et les plus courageuses sont toujours les premières qui se

* Dans le récit que font Ambor et Talanque, ils parlent sans cesse de mines, de contre-mines; et, cessant absolument de se conformer au costume de l'Amadis de Gaule, ils traitent de ce siége, comme Pierre Navare, ce célèbre chef de l'artillerie de Charles-Quint, auroit pu le faire lui-même.

présentent au véritable héroïsme. Esplandian, ses compagnons et Norandel sentirent une indignation secrette de se voir entourés par une armée d'infidèles, et de rester enfermés entre des murailles en leur présence : ce fut après avoir bien observé les dispositions du camp d'Armato, et sur-tout le quartier de ce Soudan, qu'ils reconnurent à la hauteur des pavillons surmontés d'un croissant ; ce fut, dis-je, après s'être concertés ensemble, qu'ils résolurent de faire une sortie dès la nuit suivante, et d'aller attaquer Armato jusques dans son camp.

Cette sortie, faite avec autant de prudence que de courage, réussit pleinement ; des flots de sang inondèrent bientôt le camp des Turcs ; et le brave Esplandian et Frandolo pénétrant jusqu'aux tentes d'Armato, ce fut en vain que ce Soudan voulut résister : Esplandian le saisit entre ses bras nerveux ; et, l'enlevant tandis que ses compagnons assuroient sa retraite, il le porta jusqu'à la poterne de la citadelle où Gandalin le reçut de ses mains, et le prit sous sa garde. Esplandian retourna promptement pour achever la défaite des Turcs, épouvantés par la prise de leur Soudan : elle fut entière ; des richesses immenses qu'ils laissèrent dans leur camp furent la proie des habitans dont la valeur

avoit secondé les premiers efforts d'Ambor et de Talanque.

Le jour ayant éclairé la fuite des troupes d'Armato, dont le plus petit nombre se sauva sur quelques vaisseaux qui leur restoient, Armato ne put apprendre sans indignation que Frandolo, qu'il avoit protégé long-tems, étoit au nombre de ses ennemis. Ses chaînes ne purent rien diminuer de sa fierté et de ses menaces; elles irritèrent Esplandian au point de lui faire prendre la résolution de porter ses armes au cœur des Etats d'Armato, et d'aller planter le signe révéré des Chrétiens sur le faîte de la grande mosquée où l'on voyoit flotter l'étendard de Mahomet qui dominoit sur le palais de ce Soudan..

L'exécution de ce grand projet lui devint encore plus facile par l'arrivée de Gastiles, neveu de l'Empereur. Ce Prince avoit fait rassembler promptement l'élite de ses Chevaliers, et la flotte nombreuse qui, deux jours après la prise d'Armato, vint sous les ordres de Gastiles au secours de la Montagne défendue: cette flotte se joignit à celle de Frandolo; et les Chevaliers de l'Isle de la Montagne défendue, comptant d'ailleurs sur le secours de ceux de l'Isle ferme, résolurent d'attaquer par mer et par terre les Etats d'Armato, et d'élever des temples au

Seigneur sur les débris des mosquées du faux Prophète.

Tandis que tout se préparoit dans l'Isle défendue pour cette grande expédition, la Cour de la grande Bretagne étoit occupée par le spectacle le plus touchant.

Le cours d'une longue vie, rappellé dans l'ame timorée de Lisvard, lui remit sous les yeux les injustices et les fautes qu'il avoit pu commettre, les périls qu'ils avoit courus, le peu d'intervalle qui lui restoit entre la vieillesse et la mort, et plus encore la reconnoissance qu'il devoit au grand Amadis. Il prit la résolution d'abdiquer l'empire * de la grande Bretagne, et de placer de sa main cette couronne sur la tête d'Oriane et du héros devenu son époux. Ce Prince et la belle Oriane combattirent en vain la résolution de Lisvard; ils furent forcés d'obéir. Ce fut au milieu de la fête la plus solemnelle, que le Roi Lisvard et Brisène les firent monter sur le trône qu'ils avoient long-tems occupé, et les couronnèrent aux yeux de tous leurs grands vassaux rassemblés.

---

* Tout ce que l'Auteur dit ici des motifs de Lisvard pour abdiquer, se rapporte à ce que l'histoire raconte de ceux de Charles-Quint: Lisvard et ce Prince, en effet, avoient quelques traits de ressemblance; mais Philippe II n'en eut jamais aucun avec Amadis.

Lisvard et Brisène se retirèrent à Mirefleur, et ne permirent qu'au vertueux vieillard Grumedan de les suivre. Ce fut alors qu'Amadis étant maître des riches possessions que lui laissoit Lisvard, s'occupa de faire le bonheur de ceux dont il avoit à récompenser l'attachement et la fidélité : Arban de Norgales vit augmenter ses possessions de la plus belle des isles Hébrides; Gandales eut les Etats du Duc de Bristoie; Gandalin toutes les possessions d'Arcalaüs ; et les trois grandes charges de la Couronne furent la récompense d'Angriotes d'Estravaux, de Guilan le Pensif, et du nain Ardan.

Peu de tems après, un Ecuyer de Norandel vint à la Cour d'Amadis pour lui porter des nouvelles de tous les grands événemens qui venoient de se passer dans l'isle de la Montagne défendue ; et pour l'informer de la résolution qu'Esplandian avoit prise de porter ses armes dans le Levant, et de faire la conquête des Etats d'Armato.

Amadis reconnut bien son grand cœur dans celui de son fils ; et partageant son ressentiment et sa résolution de combattre les infidèles, sa tendresse pour Esplandian, et son zèle pour la foi, le déterminèrent à faire équiper seulement un grand vaisseau bien armé, sur lequel il se proposa de passer, suivi de quelques Chevaliers,

pour aller joindre l'armée de son fils, et combattre sous ses drapeaux comme un simple Chevalier.

Esplandian et Frandolo, connoissant toute l'importance d'attaquer les Turcs dans le moment où la défaite de leur armée et la prise d'Armato les consternoient, marchèrent avec Gastiles; et ne trouvant point d'armée en état de combattre, ils assiégèrent plusieurs villes considérables, et s'en emparèrent malgré la résistance du Prince Alphorax. Ce fut dans la grande et belle cité d'Alphorin, capitale des Etats de ce Prince, que la belle Héliaxa devint la prisonnière d'Esplandian; mais ce généreux Prince, loin d'abuser de l'avantage que la prise d'Héliaxa lui donnoit sur Alphorax, dont elle étoit adorée, ne voulut point troubler leur union; il aima mieux combattre plus long-tems un ennemi qu'il estimoit, que de retenir dans ses fers une des plus belles Princesses de l'Asie; il la renvoya, suivie de tous ceux qui la servoient, et de cinquante chariots couverts.

Cette campagne brillante finit par la prise de la forte cité de Galatie: les compagnons d'Esplandian, Frandolo, Gastiles, s'y couvrirent de gloire sous les yeux d'Esplandian; et Gastiles se rembarqua pour retourner à Constantinople, et rendre compte à l'Empereur du succès des

armées Chrétiennes contre celles des Infidèles.

Gastiles, dans son récit, éleva jusqu'aux cieux le courage, la prudence et la générosité d'Esplandian; et l'Empereur ne pouvoit apprendre sans étonnement, que ce Prince dans un âge si tendre, se comportât déja comme les plus grands Capitaines. Gastiles, mettant un genou en terre devant la belle Léonorine, lui dit, que celui qui s'honoroit du titre de son Chevalier, l'avoit chargé de lui prêter de sa part hommage de ses conquêtes, et sur-tout de la montagne défendue qu'il n'avoit conquise et qu'il ne gardoit que pour elle. Léonorine reçut Gastiles avec froideur, et ne pu s'empêcher de marquer un secret dépit de ce qu'Esplandian n'étoit pas venu lui-même auprès d'elle. Il faut, dit-elle, qu'il ait oublié les ordres de son père Amadis, ou qu'il ait bien peu de desir de les exécuter.

Mandez-lui, mon cousin, ajouta-telle, que sa conduite me porte à ne point croire les propos que Carmelle m'a tenus de sa part, et que je n'accepte rien de ses offres, et ne le reconnoîtrai pour être mon Chevalier, que dans la Cour de l'Empereur.

Gastiles essaya vainement d'adoucir l'esprit de Léonorine; et quoique l'Empereur tournât

en

en badinage ce qu'elle venoit de dire à Gastiles ; celui-ci, qui s'étoit pris du plus tendre attachement pour Esplandian, crut ne devoir pas lui cacher que Léonorine étoit irritée ; il fit partir sur le champ un Ecuyer chargé d'une lettre pour ce Prince, dans laquelle il le pressoit de venir au plus tôt réparer sa faute.

Cet Ecuyer fit la plus grande diligence, et se rendit dans la ville d'Alpharin, où s'étoient rassemblés Esplandian et ses compagnons, après la prise de Galatie. Carmelle l'ayant apperçu lorsqu'il entroit dans cette ville, et l'ayant reconnu, ne douta point que Gastiles ne l'eût envoyé pour rendre compte de la commission dont Esplandian l'avoit chargé ; et connoissant toute l'impression que ce message pouvoit faire sur ce Prince, ce ne fut que lorsqu'il fut seul qu'elle introduisit cet Ecuyer dans sa chambre.

Esplandian, en effet, ne put retenir ses larmes en lisant la lettre de Gastiles. Carmelle, attendrie de les voir couler, commença par y mêler les siennes ; elle voulut lire cette lettre, et poussant un soupir après l'avoir lue : Ah ! que vous connoissez peu l'amour, lui dit-elle ; et la façon dont il s'exprime dans la bouche d'une personne de mon sexe ! Que pouvoit dire à Gastiles cette heureuse Léonorine, ajouta-t-elle ? Pouvoit-elle vous presser plus adroite-

ment de vous rendre auprès d'elle? Eh! comment ne voyez-vous pas que les reproches qu'elle fait au fils d'Amadis, sont une vive et douce invitation qu'elle fait à l'amant! Mais ne différez plus de vous rendre auprès d'elle : quelque lauriers de plus ne vous donneroient pas plus de mérite à ses yeux ; partons au plutôt.... Le sort de votre malheureuse Carmelle est de souffrir sans cesse ; mais le plus cruel supplice est de vous voir verser des larmes pour une autre, tandis que celles que je verse pour vous seront éternelles.

Esplandian rassuré par Carmelle, donna des ordres pour son départ, et ne prenant avec lui que le Roi de Dace, Gandalin, Enil et Carmelle, il laissa ses autres compagnons à la garde de ses conquêtes.

A peine le vaisseau d'Esplandian eut-il gagné la grande mer, qu'il fut assailli par un coup de vent furieux qui déchira ses voiles, et l'entraîna rapidement hors de sa route; une brume épaisse et la mer agitée empêchèrent pendant trois jours le pilote de se reconnoître, et le vaisseau tombant dans un courant rapide, fut porté, pendans la dernière nuit de cette périlleuse navigation, dans l'anse d'une isle élevée, où il échoua sur le sable. Des sifflemens et des hurlemens affreux qu'ils entendoient sur une montagne qui dominoit sur cette anse, et dont la lune leur

faisoit à peine distinguer le sommet, les retinrent jusqu'au jour dans le vaisseau. La brume s'étant éclaircie aux premiers rayons du soleil, Esplandian et Gandalin crurent reconnoître l'Isle de la Demoiselle Enchanteresse. Gandalin raconta tous les périls qu'Amadis et son fils Esplandian avoient essuyés au sommet de ce mont: Esplandian, qui se souvint alors qu'il n'avoit pu se saisir que de la riche épée, et que la conquête des autres richesses du petit temple d'Hercule étoient restées dans ce lieu, résolut d'y remonter encore; et le Roi de Dace, Gandalin, Enil et Carmelle voulurent partager avec lui les périls de cette recherche. Les serpens s'étant retirés au lever du soleil dans les antres qui s'ouvroient dans ces roches escarpées, les Chevaliers arrivèrent sans peine au sommet de la montagne, et trouvèrent les portes du temple ouvertes; ils admirèrent la grande et magnifique tombe qu'ils trouvèrent au milieu de ce temple; une lame de crystal de roche, de six pouces d'épaisseur et de douze pieds de long, couvroit une seconde lame de lapis-lazuli. Les trois compagnons d'Esplandian essayèrent vainement d'ébranler la lame de crystal; Esplandian se mit à rire de leurs efforts inutiles: Voyons, dit-il, si depuis que je suis venu dans ce temple j'aurois acquis de nouvelles forces.

Alors, saisissant les deux coins de la table de crystal, il la leva sans peine, et la table azurée ne lui coûta pas plus d'efforts. Cette seconde table couvroit un grand coffre de bois de cèdre, enrichi de bordures d'or couvertes de pierres précieuses; un parfum exquis remplit l'air du temple, et la clef d'or qu'Esplandian trouva dans la serrure d'émeraude de ce coffre, lui donna le moyen de l'ouvrir. Une statue d'or massif, et brillante du feu des diamans, et des escarboucles qui l'ornoient, remplissoit l'intérieur de ce coffre: cette statue représentoit le grand Jehova. Un delta de diamans, surmonté par une étoile étincelante, s'élevoit du milieu de la couronne; sa main droite soutenoit une sphère céleste, sa main gauche un serpent de rubis mordant sa queue, et le symbole de l'éternité. Un écriteau se trouvoit aux pieds de la statue, et des lettres grecques traçoient ces mots.

» Au tems à venir, le serf d'amour enfermé
» ci-dedans, la vie lui sera restituée par celle
» qui causera sa déceptive mort. Les Grecques
» ouailles nourries en doux pâturages, souffri-
» ront périls et dures contraintes par les loups
» marins affamés. Hors surviendra le faon du
» brave lion, qui les délivrera de la dent meur-
» trière; mais le grand pasteur perdra sa puis-
» sance, son ouaille chérie sera la proie du

» jeune lion ; alors la grande serpente, l'épée » enchantée, et cette haute roche disparoîtront » pour toujours en s'abymant dans la mer Pon» tique. »

Esplandian ni ses compagnons ne purent entendre le sens de cette prophétie: se voyant les maîtres de ces riches trésors, ils se les partagèrent pour les emporter; et, malgré l'élévation du mont et la rapidité de la descente, ils parvinrent à les amener jusqu'à leur vaisseau dans lequel ils se rembarquèrent.

Esplandian ayant fait diriger sa route vers Constantinople, retomba bientôt dans une sombre rêverie. La tendre Carmelle en étoit affligée, mais elle ne pouvoit se résoudre à l'en distraire; elle eût encore plus craint d'en demander la cause: l'amour malheureux n'est que trop habile à deviner celle de son supplice; l'intérêt vif qui l'attache à pénétrer les sentimens de ce qu'il adore, ne l'éclaire que trop sur ce qui doit lui percer le cœur; et les soupirs de l'objet aimé dont il n'est pas la cause, sont des coups d'autant plus mortels, qu'aucun espoir n'en adoucit l'amertume. Carmelle, les yeux gros de larmes, tenoit ses regards attachés sur Esplandian sans lui rien dire, lorsque le Roi de Dace interrompit ce long silence. Esplandian se réveilla comme d'un long sommeil; il sentoit trop vivement

le besoin qu'un amant bien tendre a de parler de ce qu'il aime, pour ne pas répondre à son ami dès qu'il l'entendit parler de la Cour de Grèce, et pour ne pas l'exciter à poursuivre, dès que cet ami proféra le nom de Léonorine. Le Roi de Dace fit de son mieux pour le rassurer sur la lettre qu'il avoit reçue de Gastiles ; mais voyant qu'Esplandian n'écoutoit que la crainte d'avoir déplu, qu'il n'osoit même se déterminer à paroître à la Cour de l'Empereur sans que Léonorine en fut prévenue, il s'offrit de l'y précéder ; et son ami recevant cette offre avec les plus vifs transports de reconnoissance, il s'embarqua dans un esquif pour se rendre à Constantinople, promettant à son compagnon de venir le rejoindre à l'entrée du Bosphore, dès qu'il auroit vu la belle Léonorine.

Le Roi de Dace fit force de voiles, tandis que le vaisseau d'Esplandian mit en panne, pour lui laisser le tems nécessaire ; mais bientôt un vent contraire ayant entraîné cet esquif hors de la route, le Roi de Dace, après une longue et périlleuse navigation, fut obligé d'aborder sur une côte inconnue, où de longues aventures qu'il mit à fin avec gloire, le séparèrent pendant long-tems d'Esplandian, qui l'attendit vainement à l'entrée du fameux détroit marqué pour leur rendez-vous.

Après avoir attendu vainement le Roi de Dace

pendant près d'un mois, Esplandian se crut plus éloigné que jamais de toute espérance; et dans sa tristesse profonde, n'imaginant rien, il eut recours à Carmelle. Votre état, lui dit-elle, me touche vivement: quoique je sois plus malheureuse que vous, n'ayant aucun espoir, et rien n'ayant encore détruit le vôtre, faut-il, hélas! que vous me forciez à vous suggérer moi-même les moyens de voir celle que vous aimez? Ah! ma chère Carmelle, dit-il en lui serrant les mains, en imaginez-vous qui ne me compromettent pas ni la Princesse Léonorine? Carmelle retira ses mains de celles d'Esplandian; la plus légère caresse que l'amour eût inspirée auroit fait sa félicité; mais elle se déroboit, malgré ses premiers mouvemens, à celles qu'elle ne devoit qu'à l'amitié. Laissez-vous conduire, lui dit-elle; ordonnez seulement à tous les gens de l'équipage de dire que vous êtes resté dans l'isle de la Montagne défendue: cachez-vous à fond de cale dès que nous entrerons dans le port de Constantinople, et laissez-moi faire le reste. Esplandian consentit à tout ce que prescrivoit Carmelle; il donna ses ordres aux gens de l'équipage, et faisant lever l'ancre, son vaisseau longea le Bosphore pendant la nuit, et le lendemain matin il entra dans le port.

Carmelle avoit fait transporter sur le tillac la

riche tombe et le lion d'or enlevés de l'isle de la Demoiselle Enchanteresse : elle avoit disposé toutes les pièces telles qu'elles étoient dans le temple d'Hercule, et la tombe de crystal de roche jettoit au loin une lumière éclatante.

Carmelle, accompagnée de Gandalin et d'Enil, descendit à terre, et se fit conduire au palais de l'Empereur. Elle dit à ce Prince, qu'ils venoient de la part d'Esplandian que la guerre présente retenoit dans la Montagne défendue ; et qu'en attendant qu'il pût se rendre à ses genoux, et s'acquitter des ordres d'Amadis à ceux de la Princesse Léonorine, il la supplioit d'accepter les dépouilles qu'il avoit enlevées de l'isle de la demoiselle enchanteresse dont il avoit fait la conquête ; elle supplia l'Empereur de venir les voir sur le tillac de son navire, et de lui permettre après de les faire transporter dans l'appartement de Léonorine.

La conquête de l'isle de la Demoiselle enchanteresse, et la renommée des richesses immenses que le temple d'Hercule renfermoit, avoient fait grand bruit dans tout l'Orient. L'Empereur suivit avec empressement Carmelle qui le conduisit à son vaisseau. L'enchantement de la grande tombe étoit fini lorsqu'Esplandian en avoit fait la conquête ; et dès que l'Empereur ont admiré le beau lion d'or dont les

yeux de rubis brilloient d'un feu qui le faisoit paroître animé, Enil et Gandalin levèrent la table de crystal et celle d'azur, et découvrirent le riche coffre de cèdre qu'ils ouvrirent, et qui laissa voir la belle et riche statue du grand Jehova.

L'Empereur, frappé de surprise et d'admiration en voyant ce riche don, ne put cependant s'empêcher de dire à Carmelle, qu'il lui seroit encore plus cher de recevoir dans sa Cour le Prince qui l'envoyoit, que de voir ses richesses en la possession de la Princesse sa fille, et qu'il ne tiendroit jamais le Chevalier de la verte épée pour acquitté, qu'Esplandian ne fût venu lui-même accomplir l'ordre qu'il en avoit reçu; il fit même des instances pour obliger Carmelle à remporter ces présens. De quel prix peuvent-ils être pour nous, lui dit-il, en comparaison du fils d'Amadis ? Sire, répondit Carmelle, ne doutez pas qu'il ne se rende bientôt à des ordres aussi flatteurs qu'honorables pour lui; mais permettez-moi de m'acquitter de la commission dont je suis chargée, et de faire porter ces présens dans la chambre de la Princesse. L'Empereur y consentit, et sortit avec sa Cour du vaisseau, tout le monde admirant la richesse et la singularité de cette belle tombe.

Carmelle ne perdit pas un moment à tout

préparer pour faire entrer et coucher Esplandian dans le coffre de cèdre, en y ménageant des ouvertures pour que l'air pût y circuler librement, et faisant recouvrir le coffre par les deux riches tombes. Enil et Gandalin portèrent le tout ensemble au palais, et le déposèrent dans le salon de l'appartement de Léonorine. Madame, lui dit Carmelle, le prince Esplandian vous fait hommage par moi, de l'Isle de la Montagne défendue, qu'il a conquise comme votre Chevalier, en attendant qu'il puisse se rendre à vos pieds; il vous offre de même cette statue, ce lion et cette riche tombe, qui depuis deux cents ans ornoient le temple d'Hercule dans l'isle de la Demoiselle enchanteresse. Cette conquête, pour laquelle tant de Chevaliers renommés n'ont fait que de vains efforts, étoit réservée à votre Chevalier; mais, Madame, en vous remettant ces riches dons, j'en ai deux à vous demander; le premier, c'est de n'ouvrir le coffre de cèdre que demain matin; le second, c'est de me le remettre après que vous l'aurez examiné, pour que je le porte à l'Hermite mon père, et qu'il s'en serve pour y déposer le corps de mon premier maître Matroco que nous avons vu mourir de la mort des prédestinés.

Léonorine accorda ce que Carmelle lui de-

mandoit ; mais elle continua de lui faire de vifs reproches de ce qu'Esplandian sembloit fuir le moment de paroître à la Cour de l'Empereur. Je ne peux répondre que demain matin, lui dit Carmelle, à ce qui cause votre courroux. A ces mots, voyant qu'elle avoit donné tout le tems nécessaire à la Cour de l'Empereur d'admirer ces riches présens, elle les fit porter devant elle dans un des cabinets de Léonorine; et tirant cette Princesse à part, elle lui remit secrettement la clef de la grande tombe, en lui disant : Madame, je vous laisse un trésor inestimable, et ce que peut-être vous avez le plus desiré de voir; je reviendrai demain matin vous redemander le coffre de cèdre que vous m'avez promis. A ces mots, Carmelle, Enil et Gandalin sortirent de l'appartement de la Princesse, et la laissèrent seule avec la Reine Menoresse.

Léonorine resta très-étonnée des dernières paroles de Carmelle ; et cherchant à les interpréter, une terreur soudaine la saisit, lui serra le cœur, et se jettant dans les bras de Menoresse : Ah ! mon amie, je suis perdue : ah ! dieux, je frémis d'horreur ; et je ne doute point, à ce que la Demoiselle m'a dit en me quittant, que ce ne soit le corps mort d'Esplandian qu'elle m'ait apporté dans cette tombe. Ah ! Madame, lui répondit Menoresse, pour-

quoi concevoir des idées aussi funestes ? Eh ! que n'ouvrez-vous plutôt votre cœur à l'espérance ? Carmelle ne vous a-t-elle pas promis de vous apporter demain la clef ? Non, je ne peux croire qu'elle eût l'audace et la cruauté d'exposer mort à vos yeux celui qu'elle sait que vous avez déjà choisi pour être votre Chevalier. Eh ! que sais-je, dit Léonorine en redoublant ses sanglots, si ce n'est pas pour obéir aux dernières volontés d'Esplandian, que Carmelle a renfermé dans cette tombe son corps privé de vie ? Il peut l'avoir exigé d'elle en mourant, pour me prouver qu'il a voulu jusqu'à son dernier moment, et même après sa mort, obéir aux ordres de son père. Ah ! cher Esplandian, ajouta-t-elle en jettant un cri douloureux, sois sûr que Léonorine ne te survivra pas.

La Reine Menoresse, effrayée du désespoir et du cri que Léonorine avoit jetté, se mit en devoir de briser les serrures et de s'éclaircir. Léonorine épouvantée de ce qu'elle vouloit faire, et toujours frappée de la cruelle idée que le coffre de cèdre renfermoit le corps de son Chevalier, donna d'une main la clef à Menoresse, et de l'autre fermant ses yeux, elle rentra dans sa chambre, et se jetta sur son lit, le visage sur son oreiller qu'elle baigna de lar-

mes. Menoresse ne perd pas un instant à lever les deux premières tombes; elle sent cependant un léger frémissement qui la retient lorsqu'elle est prête d'ouvrir le coffre de cèdre, et d'une voix tremblante elle dit : Seroit-il possible que ce coffre renfermât une créature vivante? Oui, Madame, répondit Esplandian ; mais sa vie ou sa mort sont entre vos mains. Eh ! grand Dieu, qui pouvez-vous être, dit la Reine Menoresse? Le plus heureux, ou le plus malheureux de tous les hommes ; la vie d'Esplandian dépend de la pitié de Léonorine, et de la vôtre.

La Reine Menoresse à ces mots ouvrit le coffre; Esplandian en sortit, et se mit à ses genoux. Quoique le portrait que Gastiles en avoit fait, bannît la crainte de toute surprise au moment où Menoresse voyoit le plus beau Chevalier de l'univers, elle eut soin de s'assurer encore qu'elle parloit au fils du Chevalier à la verte épée, et le quittant en riant, elle courut au lit de Léonorine : Ne pleurez plus, lui dit-elle en l'embrassant ; et venez avec moi voir un mort plus beau que l'amour même, et dont les yeux et le langage ont son expression et sa tendresse. Léonorine, rougissant et pâlissant tour-à-tour, se lève, se laisse entraîner ; elle paroît à la porte du cabinet, et le charmant Esplandian se précipite à ses pieds. Quelque

impression que leurs portraits eussent faite dans le cœur de ces jeunes amans, leurs regards qui se rencontrèrent, leur firent croire que jusqu'à ce moment elle avoit été imparfaite. Esplandian ne résista point à l'ardeur de baiser une main qu'il vit ornée de l'anneau qu'il avoit envoyé par Carmelle. Léonorine se baisse pour relever Esplandian de ses genoux. Ah! qu'il est difficile en de pareils momens de conserver assez de force!..... La jeune Léonorine tendit en vain ses bras ; elle trembloit, elle alloit tomber, si l'amoureux Esplandian ne l'eût pas soutenue dans les siens. Menoresse accourut à leur secours ; mais, émue elle-même par un spectacle aussi touchant, ses efforts en les relevant furent assez lents, pour que l'heureux Esplandian sentît quelques momens sur son front l'impression des lèvres brûlantes de Léonorine, qui ne pouvoit ou ne vouloit pas alors s'appercevoir que la bouche d'Esplandian étoit muette, et pressoit son col d'albâtre. Menoresse les ayant à la fin fait asseoir tous les deux sur un canapé, cette Reine fut le témoin des sermens qu'ils se firent de s'aimer toujours. Ne craignant point de se livrer à leur amour, qu'ils savoient être approuvé par l'Empereur, par Amadis et par Urgande, ils se rendirent compte tour-à-tour de tous les sentimens qu'ils avoient éprouvés.

depuis qu'ils avoient entendu parler l'un de l'autre. Que chacun d'eux répéta bien le portrait qu'il avoit entendu faire, et qu'il y joignit bien ces traits de flamme qui ne brillent que dans les yeux et dans le cœur d'un amant! Mille caresses innocentes occupoient les premiers momens de cette première entrevue. . . ; lorsqu'elles devenoient un peu plus vives, la Reine Menoresse se mêloit un peu de la conversation ; ils l'appercevoient alors, ils soupiroient; mais ils lui faisoient bien des caresses. Esplandian se remit aux genoux de Léonorine, pour lui jurer de revenir bientôt auprès d'elle; il ne pouvoit s'en arracher, il sembloit craindre de ne pas répéter assez le serment d'être à jamais fidele. Léonorine voulut encore l'aider à se relever; mais leurs bras s'entrelacèrent, leurs lèvres se rencontrèrent, et la Reine Menoresse se hâta de parler : Le jour approche, leur dit-elle, je crois même avoir entendu la garde ouvrir les portes du palais ; il est tems de vous renfermer dans ce coffre de cèdre, que Carmelle doit venir reprendre avant qu'on soit éveillé dans ce palais.

Menoresse ne s'étoit point trompée; Carmelle non-seulement craignoit les risques que pouvoit courir son cher Esplandian, mais au fond de son cœur elle craignoit autant les momens

qu'il passoit auprès de Léonorine. Elle avoit facilement devancé le jour pour se rendre au palais; elle ne doutoit point que la clef du coffre n'eût été employée, et cette nuit avoit paru bien longue et bien cruelle à cette malheureuse amante.

Elle ne reconnut que trop dans les yeux de Léonorine, que ses craintes étoient fondées; toutes les deux rougirent et soupirèrent, l'une en rendant la clef, l'autre en la recevant. Enil et Gandalin enlevèrent le coffre de cèdre, et laissèrent la riche tombe, le Jehova et le lion d'or; et tandis que Gandalin reportoit le coffre au vaisseau, Carmelle fut recevoir les ordres de l'Empereur, et lui rendre compte du présent que Léonorine venoit de lui faire du coffre de cèdre, pour le porter à son père, et le faire servir à recueillir les cendres de Matroco. L'Empereur chargea Carmelle de renouveller ses instances au fils d'Amadis, et de le presser de se rendre à Constantinople.

Dès qu'Esplandian, les deux Chevaliers et Carmelle furent en sûreté dans le vaisseau, les mariniers déployèrent les voiles au vent favorable qui les portoit vers la Montagne défendue; mais bientôt ce vent devint contraire, la mer agitée élevoit ses vagues jusqu'aux nues; et le pilote ne pouvant plus diriger le vaisseau,

la

la nuit acheva de lui faire tenir une fausse route, et les vents, après deux jours et deux nuits, le portèrent sur une côte inconnue.

Les Chevaliers s'étant couverts de leurs armes, montèrent sur une dune d'où l'on découvroit l'intérieur du pays ; une belle et forte cité paroissoit à l'extrémité d'une plaine dans laquelle le combat le plus inégal frappa leurs yeux ; huit ou dix Chevaliers combattoient avec courage, et se défendoient à peine contre une multitude d'ennemis qui les entouroient. Esplandian, Enil et Gandalin ne balancèrent point à voler à leur secours ; et leur ardeur redoubla lorsqu'ils crurent reconnoître à leurs armes deux des compagnons d'Esplandian. Lorsqu'ils furent à portée de charger leurs ennemis, ils les firent reculer avec tant d'audace et de succès, que les Chevaliers portant des croix noires sur leurs écus, qui se trouvoient démontés, purent s'emparer de quelques chevaux, et seconder l'effort de leurs défenseurs qu'ils ne connoissoient point encore. La dernière charge qu'ils firent ensemble fit reculer leurs ennemis vers la cité ; ce fut alors qu'ils se reconnurent avec la joie la plus vive, et qu'Esplandian apprit de ses compagnons qu'étant sortis la nuit de la ville d'Alpharin, pour venir reconnoître celle de Galatie, ils avoient été

attaqués par un gros détachement des troupes qui gardoient cette belle et forte cité.

Tandis qu'ils causoient ensemble, de nouvelles troupes sortoient de Galatie pour les attaquer ; et le son éclatant de clairons et de trompettes qu'ils entendirent derrière eux, leur fit craindre d'être enveloppés. Esplandian se préparoit à faire une prudente retraite, lorsque Gandalin, qui s'étoit avancé pour reconnoître cette nouvelle troupe, revint à toutes jambes pour l'assurer que les croix qu'il avoit reconnues sur les bannières et sur les boucliers, annonçoit une troupe de Chevaliers Chrétiens. C'étoit en effet Frandolo, Talanque, Ambor, et la plus grande partie des Chevaliers de la Montagne défendue, qui s'avançoient pour secourir et retirer leurs compagnons, ayant appris par un espion que les Turcs étoient sortis en force de Galatie pour les attaquer.

Esplandian, après s'être fait connoître, se mit à la tête de cette nouvelle troupe, et se portant sur les Turcs, rangés en bataille sous les murs de Galatie, non-seulement il les renversa, les défit entièrement, mais s'élançant dans les portes de Galatie, que la multitude des fuyards avoit empêché de fermer, il s'empara, presque sans perdre un seul homme, de cette forte cité, qu'il n'auroit pu conquérir qu'après un

long siége sans cet événement. Esplandian et ses compagnons traversèrent cette ville en poursuivant les Turcs qui, sortant par les portes opposées, s'enfuirent vers les montagnes. Il les eût poursuivis plus long-tems, sans des espèces de hurlemens qu'il entendit entre les rochers d'une de ces montagnes assez proche de la ville; s'étant approché, suivi de Frandolo, du côté de ces rochers, ils apperçurent la figure la plus hideuse qui pût être dans la nature: une vieille femme presque nue, dont la peau ridée ressembloit à l'écorce d'un vieux chêne, sembloit ronger de fureur des serpens qui lui servoient de collier, de bracelets et de ceinture. Ah! Dieux, s'écria Frandolo, c'est l'affreuse et redoutable Mélye. Cette cruelle Enchanteresse étoit sœur du bisaïeul d'Armato, près de deux cents ans d'une vie noircie par les crimes, ne peuvent encore éteindre en elle le desir et l'activité de nuire. Esplandian, qui connoissoit le pouvoir de son épée sur les plus noirs enchantemens, courut vers la roche pour purger la terre de cette furie qu'il savoit être l'ennemie mortelle d'Urgande; mais il fut facile à Mélye de se dérober à ses coups. Connoissant qu'elle n'avoit aucun pouvoir sur lui, elle se releva de la roche en bondissant dix pieds de haut: Je ne sais que trop, cria-t-elle d'une voix horrible,

que ce pays doit être détruit par toi; mais n'espère pas que je tombe en ta puissance; celle qui te protége doit frémir encore de la vengeance que j'espère en tirer. A ces mots, sautant sur une autre roche, elle parut s'abîmer dans un antre dont l'entrée vomit à l'instant des feux qui mirent tous les arbres en cendre, et qui, calcinant jusqu'aux rochers, les faisoient voler par éclats.

Esplandian et Frandolo furent emportés par leurs chevaux effrayés qui sentoient quelques atteintes de ces feux dévorans; et ce fut avec peine que les deux Chevaliers s'en rendirent assez les maîtres pour rejoindre leurs compagnons, et rentrer avec eux dans Galatie, dont il vouloit s'assurer la conquête. Les richesses qui furent le prix des vainqueurs étoient immenses; Esplandian n'en retint pour lui que trois superbes statues: la plus grande étoit celle de Nabucodonosor; la seconde représentoit Alexandre, vainqueur de la Perse, et tenant l'urne du Gange d'une main victorieuse; la troisième étoit la plus belle et la plus riche de toutes, c'étoit celle d'Hector, au moment où, sortant par la porte de Scée, il étoit prêt à combattre contre Achille: cette statue avoit paru le plus digne présent que les Grecs pussent offrir au puissant Agamemnon après la prise de Troye; elle devint le prix de

la valeur d'Esplandian, avec les deux autres ; et ce Prince fit partir sur-le-champ le fidèle Gandalin, pour aller les offrir toutes les trois de sa part à la Princesse Léonorine.

Gandalin accomplit cet ordre avec autant de diligence que de zèle ; l'Empereur apprit par lui la nouvelle conquête d'Esplandian, et voulut conduire lui-même Gandalin chez la Princesse sa fille, pour admirer avec elle la richesse des dons envoyés par son Chevalier.

Léonorine sut renfermer dans son cœur le plaisir et les sentimens dont elle étoit pénétrée, et feignit de ne recevoir ces nouveaux présens qu'avec l'apparence du dédain et de la colère. Esplandian, dit-elle, croit-il donc que l'Empereur et moi nous soyons assez touchés de ses dons, pour oublier qu'il nous manque essentiellement en différant d'obéir aux ordres de son père ? Gandalin, consterné de cet accueil, se fût peut-être retiré, sans un coup d'œil que lui fit Léonorine dans le moment où le bon Empereur faisoit tous ses efforts pour appaiser un courroux qu'il trouvoit injuste. Gandalin, rassuré par ce signe que l'amour avoit rendu bien expressif, attendit donc que l'Empereur se fût retiré, pour recevoir les derniers ordres de Léonorine : ils furent dictés par l'amour ; et ce fut les larmes aux yeux, qu'elle lui fit connoître à

quel point elle désiroit de revoir son Chevalier, l'inquiétude mortelle que lui causoient les nouveaux périls qu'il couroit sans cesse, et la fidélité d'un cœur qui n'étoit plus occupé que de lui.

Gandalin ayant représenté devant l'Empereur que les conquêtes qu'Esplandian et Frandolo venoient de faire sur les Turcs, étoient trop nombreuses et trop étendues pour être facilement conservées par des troupes aussi peu nombreuses, l'Empereur fit rassembler promptement trente mille hommes d'élite, qu'il envoya sous les ordres de son grand Amiral, pour se joindre aux Chevaliers de la Montagne défendue.

La flotte Grecque, poussée par un vent favorable, aborda peu de jours après dans le port de la Montagne défendue, et le renfort envoyé par l'Empereur mit les Chevaliers de cette isle en état de ne plus craindre leurs ennemis.

Le rapport que Gandalin fit en particulier à l'amoureux Esplandian, détermina ce Prince à ne plus différer à se rendre à Constantinople, tel qu'un grand Prince, fils d'Amadis, devoit y paroître : il chargea Sergil et Gandalin de faire préparer le plus beau vaisseau qui fut dans le port ; mais les soins de Gandalin furent prévenus. Un bruit de clairons et de trompettes, entremêlé de sons harmonieux, se fit entendre

vers la mer, et les premiers rayons du soleil éclairèrent l'arrivée de la grande serpente. La sage Urgande, qu'Esplandian croyoit être alors dans la grande Bretagne, parut sur le tillac, et sur le champ Esplandian et ses compagnons coururent au-devant d'elle. Urgande, en abordant Esplandian, voulut embrasser ses genoux : Ah ! que faites-vous, Madame, lui dit-il en se précipitant aux siens, ne vous dois-je pas ma vie, mon état et mon bonheur ? Hélas ! lui dit-elle, peut-être vous devrai-je encore plus, en peu de tems : mon art m'apprend que je suis près de courir le péril le plus affreux ; mais il n'a pu m'instruire sur l'espèce de malheur qui me menace, ni sur le tems où je dois l'éprouver ; je sais seulement que ce tems est proche, et que je ne peux en échapper que par votre secours et celui de vos compagnons. Mais ne nous occupons présentement que du voyage que vous devez faire à Constantinople : j'apporte avec moi des armes brillantes et pareilles pour vous et pour vos Chevaliers ; et je vous ramène le Roi de Dace, votre compagnon, qui n'est pas encore guéri des blessures qu'il a reçues dans son combat contre le redoutable Garlante, qu'il a forcé de lui demander la vie, et de renoncer aux coutumes injustes et barbares qu'il avoit établies dans l'isle de Galafre.

Urgande, sachant que Norandel étoit resté dans la ville d'Alpharin, l'envoya promptement chercher, cette sage Fée ayant des raisons secrettes pour vouloir qu'il suivît Esplandian à Constantinople. Ce Prince, en attendant Norandel et le moment de son départ, s'empressoit à donner des fêtes à la Fée Urgande ; et lui montrant un jour du haut d'une des tours du palais, la richesse de la campagne au milieu de laquelle la belle ville de Galatie étoit située, Urgande lui demanda ce que pouvoit être cette montagne hérissée de rochers noirs et arides, qui formoit un contraste avec cette plaine fleurie. Vraiment, lui dit Esplandian, c'est la demeure de la plus horrible et de la plus singulière créature qui respire ; les souches des chênes les plus antiques peuvent disputer de jeunesse avec elle ; leur écorce est moins dure et moins sillonnée que sa peau.

Urgande reconnut Mélye au portrait qu'Esplandian acheva d'en faire : depuis long-tems elle desiroit voir cette célèbre enchanteresse ; et dès qu'elle la sut aussi près, elle pressa les Chevaliers de la conduire à sa retraite. Esplandian voulut lui servir de guide ; ses compagnons et la fleur de la Chevalerie de la Montagne défendue montant à cheval avec lui, cette brillante troupe entoura le palefroi qui portoit Urgande, et sortit

avec elle de la ville pour se rendre à l'espèce d'antre que Mélye habitoit.

Après avoir traversé la plaine, Urgande étant arrivée au pied de la montagne, apperçût Mélye assise les jambes croisées sur la pointe d'un roc, appuyant sa tête baissée sur ses deux mains; elle paroissoit absorbée dans une profonde rêverie, et sa figure hideuse imprimoit une secrette horreur. Urgande, remarquant son extrême décrépitude, ne pouvoit rien craindre d'elle; mais, sachant qu'elle possédoit un livre magique, dont elle desiroit depuis long-tems la possession, et craignant que la présence et le nombre de Chevaliers qui la suivoient ne déterminât Mélye à prendre la fuite, elle les pria tous de la laisser approcher seule. Esplandian, Talanque et Maneli, ne pouvant cependant se résoudre à la laisser seule avec cette dangereuse enchanteresse, mirent pied à terre; et, se glissant sans pouvoir être apperçus entre les roches, ils se tinrent à portée de secourir Urgande, en cas qu'elle en eût besoin.

Mélye, ayant entendu marcher près d'elle, s'écria d'une voix haute et cassée: Qui es-tu?... Madame, lui répondit poliment Urgande, je suis la sœur d'Alquife, et je ne viens ici que pour admirer de plus près celle dont la science profonde fait tant d'honneur à notre art, et pour

lui offrir mes respects et mes services. Ah! ah! dit Mélye, quoi! Madame, vous êtes cette célèbre Urgande, si chère et toujours utile aux Chevaliers chrétiens? Vraiment, je suis bien honorée et bien satisfaite de votre visite: ce malheureux pays-ci peut en souffrir, mais il est tout simple que vous favorisiez ceux de votre religion; et, loin de vous en savoir mauvais gré, je suis charmée de vous voir, et d'être à portée de m'éclairer avec vous sur un art que vous pratiquez avec tant de gloire. Mais j'apperçois bien des Chevaliers à votre suite, et des profanes doivent ignorer nos mystères: entrez, Madame, et nous pourrons causer ensemble avec plus de liberté.

Urgande croyoit n'avoir rien à craindre de Mélye; l'état de caducité de cette Fée lui faisoit même espérer qu'il lui seroit facile de s'emparer de ses livres, de l'arrêter, et de la mettre entre les mains des Chevaliers qui la suivoient; mais la méchante vieille, dès qu'elle rentroit dans sa grotte, y reprenoit des forces bien supérieures à celles d'Urgande. A peine furent-elles entrées, que Mélye s'élançant sur elle, la renversa sur le dos, et lui serra la gorge avec tant de violence, que la pauvre Urgande ne put jetter un cri. Talanque et Maneli étant assez près pour l'entendre se débattre, entrèrent brusquement

dans la grotte; mais à peine en eurent-ils passé le seuil, que le pouvoir des enchantemens glaça leurs sens, et les fit tomber sans connoissance. Heureusement que le retentissement de leurs armes fut entendu par Esplandian, qui courut à leur secours. Ses premiers regards furent frappés par l'affreux état où paroissoit Urgande : il tira aussitôt la redoutable épée qui l'avoit garanti de l'effet de l'enchantement de la grotte; il courut sur Mélye, qui s'enfuit effrayée, et qu'il arrêta par sa peau d'ours; mais ne pouvant se résoudre à tremper ses mains dans le sang d'une femme, il se contentoit de l'entraîner hors de la grotte, lorsqu'un grand singe, digne amant de cette infâme Magicienne, s'élança sur lui pour lui arracher les yeux. Un coup du pommeau de son épée l'étendit mort à ses pieds; et, continuant à traîner Mélye hors de sa grotte, il la remit entre les mains d'Enil et de Gandalin, qui la lièrent fortement, et retourna promptement enlever tour-à-tour entre ses bras Urgande, Talanque et Maneli, qu'il coucha sur l'herbe hors de la grotte, et qui, quelques momens après, reprirent leurs esprits.

Hélas! je vous l'avois bien dit, mes chers enfans, leur dit Urgande à peine revenue, que vous seuls pouviez me sauver la vie; mais ce n'est point encore assez, mon cher Esplandian;

il faut que vous retourniez à la grotte de Mélye, vous seul pouvez vous emparer des livres que je desire être en mon pouvoir. Esplandian y courut; mais en approchant de cette grotte, il fut attaqué brusquement par trois Géants, suivis de plusieurs Chevaliers de l'armée d'Alphorax; et, malgré sa valeur, il eût peut-être succombé, s'il n'eût été promptement secouru par ses compagnons, que le bruit du combat appella; et cette troupe, taillée en pièces, laissa le brave Esplandian maître de la grotte et des livres de Mélye.

Urgande les ayant en sa possession, les lut avec la plus grande attention, et s'étonna que cette Magicienne n'eût pas encore exécuté de plus grandes choses, et n'eût pas prévu l'événement qui la rendoit sa captive. Elle fit assembler les principaux Chevaliers; et les faisant couvrir, au nombre de quarante, des armes brillantes et toutes pareilles qu'elle avoit apportées, elle combla les vœux d'Esplandian, en lui disant qu'il étoit tems qu'il se rendit près de l'Empereur de Grèce.

Dès le lendemain, ce Prince, suivi de la fidelle Carmelle, s'embarqua dans la grande serpente avec Urgande et ses compagnons.

La serpente, comme la première fois, s'arrêta près du port de Constantinople, jettant des

feux brillans, qui ne causèrent alors que de l'admiration. Léonorine courut à son balcon avec la Reine Menoresse; la plus vive émotion l'agitoit; mais l'immobilité de la serpente la faisoit soupirer. Urgande, Urgande, disoit-elle tout bas, que tu m'es cruelle! Mais à peine avoit-elle fini ces mots, que la sespente, déployant ses grandes ailes, sembla voler pour entrer dans le port; un esquif parut sortir de ses flancs; et Carmelle, suivie de plusieurs Demoiselles d'Urgande, vint, au son harmonieux des instrumens, débarquer au bas d'un perron qui conduisoit au palais de l'Empereur. Lorsque Léonorine la reconnut, sans la prudente Reine Menoresse qui la retint, elle eût volé pour la recevoir; et cette jeune Princesse ne pût s'empêcher de dire à cette belle Reine, qu'elle méritoit bien que l'amour la punît de son indifférence, et du peu de pitié qu'elle avoit de l'état présent de son cœur.

Carmelle ayant appris de la bouche même de l'Empereur tout le plaisir qu'il se faisoit de voir le fils du Chevalier à la verte épée, dès qu'elle fut de retour au vaisseau, Esplandian en descendit, donnant la main à sa sage Urgande; et les trente neuf autres Chevaliers ayant entouré le Roi Armato, Mélye et le gouverneur de Thésiphante, qu'ils conduisoient comme pri-

sonniers, cette troupe brillante se rendit auprès de l'Empereur.

A peine commençoit-elle à s'approcher du palais, que l'Empereur vint au-devant d'Urgande avec toute sa Cour, et lui rendit les mêmes honneurs qu'à la plus grande Reine. L'Empereur reconnut facilement Esplandian, pour être le fils du Chevalier à la verte épée ; jamais ressemblance ne fut plus frappante que celle de ce jeune Prince avec Amadis. Après l'avoir embrassé tendrement, il le présenta lui-même à Léonorine. Esplandian aussi-tôt mit un genou en terre : Madame, lui dit-il, je viens acquitter la parole que vous reçûtes du Chevalier à la verte épée ; mais après avoir rempli ses ordres, je viens jurer à vos pieds, comme votre Chevalier, de suivre à jamais les vôtres. A ces mots, il s'approcha d'elle pour baiser sa main ; Léonorine la retira, feignant un courroux qu'elle étoit bien éloignée de sentir : Vous avez, Seigneur, lui dit-elle, montré si peu d'empressement pour acquitter la promesse d'Amadis, que vous m'avez fait croire que ce n'est qu'aux loix de la Chevalerie que nous devons aujourd'hui votre présence. Esplandian eût été bien cruellement ému par ce que lui répondit Léonorine, s'il n'eût trouvé dans ses yeux (qui démentoient sa bouche) tout ce qu'un amant

peut y voir de plus tendre. Le bon Empereur, trompé par la feinte colère de sa fille, voulut lui faire quelques reproches sur l'accueil qu'elle faisoit au fils d'Amadis, mais Urgande en souriant mit fin à cette légère querelle : Madame, dit-elle à Léonorine, que pouvoit faire de plus pour vous, un Chevalier qui vous consacre sa vie ? N'a-t-il pas déjà bravé les plus grands périls pour se rendre digne de vous ? Oui, Madame, j'ose vous répondre d'un Chevalier que l'appareil de la mort, que l'aspect même d'une tombe ne pouvoit empêcher d'être sensible à vos charmes et de vous adorer. Léonorine rougit; et, connoissant avec quelle adresse Urgande lui rappelloit sa première entrevue avec Esplandian, elle feignit de s'appaiser, et présenta sa belle main à ce Prince. Les faveurs de l'amour n'ont d'autre prix que celui que le cœur leur donne : à l'instant où l'amoureux Esplandian baisa la main de sa Léonorine, son ame heureuse et passionnée ne desiroit rien de plus ; il se crut payé de tout ce que l'amour lui faisoit souffrir depuis si long-tems.

Jusqu'alors l'Empereur, occupé d'Esplandian, n'avoit pas fait attention aux compagnons de ce Prince, parmi lesquels Armato paroissoit désarmé ; Urgande l'en fit appercevoir, et ce Prince répara sur-le-champ cet oubli, avec

cette politesse qui caractérisoit la Cour de Grèce: il courut chercher une épée brillante de pierreries; et, la ceignant lui-même au Roi de Turquie: Mon frère, lui dit-il, puissent nos différends être bientôt terminés! vivez, en attendant, mon égal en cette Cour. Quoique l'affreuse Mélye lui causât une espèce d'horreur, il crut devoir des égards à son illustre naissance; mais Mélye parut insensible à ses prévenances, et ne les paya que par un air sombre et dédaigneux, et par un silence obstiné.

L'Empereur crut aussi devoir récompenser les grands services qu'il avoit déjà reçus de Frandolo depuis le commencement de la guerre, et le déclara grand Amiral de toute la Grèce.

Les jours suivans furent remplis par des fêtes brillantes; la patrie d'Homère étoit toujours fertile en Poëtes sublimes comme en Artistes célèbres, et les compagnons d'Esplandian étoient bien agréablement occupés des merveilles que la Cour de Grèce offroit de tous côtés à leurs yeux. Pour Esplandian et Norandel, un intérêt bien plus vif encore les attachoit sur les pas de Léonorine et de la Reine Menoresse. Norandel, jusqu'alors insensible, n'avoit pu voir cette jeune Reine sans éprouver ce sentiment qu'on ne peut exciter dans son ame, et qu'on peut encore moins détruire. Norandel avoit fait la même

même impression sur le cœur de Menoresse : tous les deux étoient jeunes, aimables, et n'avoient pas aimé. Si quelquefois Menoresse, effrayée de l'état crüel où l'absence d'Esplandian faisoit tomber son amie, s'étoit proposée de ne courir jamais le risque d'essuyer les mêmes peines, le bonheur vif et pur dont elle la voyoit jouir depuis quelques jours, se peignoit encore plus vivement à ses yeux. Eh! quelle est l'ame sensible, lorsqu'elle commence à ne se plus défendre qu'avec peine, qui puisse n'être pas émue et ne pas céder au penchant qui l'entraîne, lorsque deux amans heureux lui font connoître ces charmes sans cesse renaissans qui marquent tous les instans de leur vie ? Ménoresse aima ; Norandel mérita d'apprendre son bonheur de sa bouche, et l'un et l'autre en devinrent encore plus aimables et plus chers à Léonorine et à son amant. L'Empereur voyoit avec attendrissement s'accroître de jour en jour une passion que ces deux Princesses tâchoient en vain de lui cacher ; il n'avoit d'autre vue que celle de faire leur bonheur ; et, loin de chercher à faire taire le bruit public qui présageoit la prochaine union de la Princesse de Grèce avec l'héritier de la grande Bretagne, il écoutoit avec plaisir ceux de sa Cour qui lui parloient de cette belle alliance; il fut confirmé

dans le dessein de l'accomplir, par la sage Urgande; et la naissance, le courage et les vertus de Norandel le déterminèrent en faveur de ce Prince, à lui donner sa nièce la Reine Menoresse.

Les deux Princesses ignoroient encore le sort que l'Empereur leur destinoit, et les efforts qu'elles faisoient contre elles-mêmes pour cacher leurs secrets sentimens, les flattoient encore de pouvoir y réussir. Leur frayeur fut extrême, un jour que l'Empereur demandoit, en leur présence, à la sage Urgande, d'expliquer le sens des paroles qu'il voyoit gravées aux pieds de la belle statue de Jéhova; ces paroles portoient; *Le serf de la serve aura ici sépulture, et la vie sera restituée par qui souffre peines mortelles.* Urgande se retourna du côté d'Esplandian et des deux Princesses, qu'elle regarda quelques instans en souriant; mais leur voyant baisser les yeux : Seigneur, dit-elle promptement à l'Empereur, le vrai sens de ces paroles est accompli; vous avez donné la riche tombe à Carmelle pour inhumer Matroco; il fut serf de la serve tant qu'il fut plongé dans l'erreur; et la vie lui fut restituée lorsqu'il mérita par sa belle mort de jouir de la béatitude éternelle. L'Empereur fut satisfait de cette explication; et le moment d'après, les deux Princesses

(sans oser dire un seul mot) prirent leur tems pour serrer doucement la sage Urgande dans leurs bras.

Occupé du soin de plaire à cette illustre Fée, l'Empereur fit préparer pour elle une nouvelle fête dans le beau parc du château de Valdéen. Malgré le chagrin qu'Armato ne pouvoit cacher en se voyant toujours prisonnier, et malgré le silence et le dédain de Mélye, l'Empereur, à l'ordinaire, les avoit conviés tous les deux à cette fête. On avoit tendu de riches tentes dans une vaste prairie où l'on avoit rassemblé des spectacles et des jeux également magnifiques et galans; ce fut alors que Mélye, parlant pour la première fois, dit d'un ton assez doux à la Fée Urgande: Je m'étonne, Madame, que dans une si belle fête, vous ne vous plaisiez pas à l'embellir encore par quelques-uns de ces prodiges agréables qu'il vous est si facile de former. Ah! Madame, dit Urgande, c'est de vous que cette brillante Cour doit l'attendre; et je me garderois bien d'exercer quelque pouvoir en votre présence, sachant combien le vôtre est supérieur au mien. L'état où je suis, Madame, dit Mélye, ne doit pas le laisser croire; d'ailleurs, je me trouve privée de tous mes livres, et sans eux, je ne peux marquer ma reconnoissance de

tout ce que j'éprouve d'obligeant dans cette Cour.

La belle ame d'Urgande n'étoit point défiante; son premier mouvement fut de croire que ses bons procédés pour Mélye, et ceux de toute la Cour, avoient touché le cœur de cette dangereuse Fée; elle eut l'imprudence d'offrir à Mélye celui qu'elle voudroit choisir parmi les livres qu'Esplandian avoit enlevés de la grotte: Mélye prit celui qui portoit le nom de Médée, et s'avançant quelques pas dans la prairie avec le Roi Armato et la Fée Urgande, elle fit tout-à-coup une conjuration si forte, qu'un nuage noir et immense se précipita sur la prairie; il en sortit un charriot attelé par deux dragons qui vomissoient des flammes; et tout-à-coup, Mélye et Armato enlevant Urgande, ils la placèrent au milieu d'eux dans le char qui, s'élevant de terre, disparut bientôt dans les airs. Au moment de la conjuration de Mélye, l'Empereur et toute sa Cour avoient été saisis d'un engourdissement absolu; le seul Esplandian, à l'abri de tout enchantement par son épée, n'étoit malheureusement alors occupé que de Léonorine, et ne put accourir à tems pour s'opposer à ce funeste enlevement.

L'Empereur désespéré reprit ses sens. Dès que le char fut disparu, personne ne douta que

Mélye n'eût conduit le Roi Sarrasin et sa prisonnière dans la ville de Thésiphante, où le Prince Alphorax, fils d'Armato, commandoit l'armée Turque qui la défendoit.

La reconnoissance qu'Esplandian devoit à la sage Fée sa bienfaitrice, ne lui permit pas de différer un moment à voler à sa délivrance ; et quelque douleur mortelle que Léonorine sentit en le voyant s'éloigner d'elle, son cœur étoit trop généreux pour ne le lui pas permettre. Norandel reçut en soupirant la même permission de sa chère Menoresse ; et tous les deux, suivis de leurs compagnons, coururent en armes vers le port, où la grande serpente poussoit des gémissemens douloureux, et levoit ses ailes en entr'ouvrant ses flancs pour les recevoir.

Dès qu'ils furent embarqués, la serpente, en continuant de jetter des cris, qui retentissoient jusqu'au fond du Bosphore, vogua si rapidement, qu'en deux jours elle aborda dans le port de la Montagne défendue : c'est-là qu'Esplandian, déjà maître d'Alpharin et de Galatie, deux des plus fortes villes de la Turquie, fit en diligence tous les préparatifs nécessaires pour aller assiéger celle de Thésiphante.

Alphorax s'occupoit dans cette ville à la mettre en défense, en attendant les nombreux secours qui devoient bientôt lui former une

nouvelle armée, et le mettre en état d'attaquer ses ennemis ; de quelle surprise et de quelle joie ne fut-il pas saisi, en voyant le char qui portoit Mélye fendre les airs, descendre rapidement sur la grande place de l'hypodrome, et qu'il en vit sortir le Roi Armato son père, Urgande et Mélye? Mes neveux, leur dit-elle, mettez vous en état de vous venger et de porter la guerre dans la Grèce, et la mort et la flamme dans la Montagne défendue. Urgande, dit-elle à cette malheureuse Fée, je ne t'ôterai pas la vie, parce que je reconnois que tu m'as bien traitée lorsque j'étois ta prisonnière; mais pour t'ôter les moyens de nuire à ma famille, je te condamne à garder une prison éternelle. A ces mots, sans écouter les représentations d'Urgande, elle l'entraîna dans une forte tour, et forma des conjurations assez fortes pour qu'un nuage impénétrable ne permît l'accès de cette tour qu'au seul Armato. Mélye, remontant alors sur son char, fut se renfermer dans sa caverne.

Armato n'abusa point du pouvoir qu'il avoit sur Urgande, et lui porta dans sa prison tout ce qui pouvoit diminuer l'horreur de ce séjour, et contribuer à lui faire supporter sa captivité.

Armato fut quelques jours sans rien entre-

prendre ; et ne se trouvant point en état de reprendre les fortes villes d'Alpharin et de Galatie, il envoya des couriers dans tout le Levant aux Princes ses alliés, en les conjurant de rassembler toutes leurs forces, et d'accourir à Thésiphante, non-seulement pour chasser les Chrétiens de la Turquie, mais pour aller ravager la Grèce, et faire triompher l'étendard de Mahomet au milieu de la capitale de l'Orient.

Esplandian fut bientôt informé de cette nouvelle par Belleris, Talanque et Maneli. Ces trois Chevaliers, deux jours avant son retour à la Montagne défendue, s'étoient avancés vers Thésiphante pour faire quelques prisonniers qui pussent les instruire de l'état de la place ; mais s'étant par hasard approchés de la fontaine aventureuse, ils furent retenus plusieurs jours dans le bois qui l'entouroit, par les enchantemens que Mélye avoit attachés à cette fontaine : mille prestiges différens, tantôt leur faisoient voir des Chevaliers orgueilleux qu'ils vouloient punir, et qui ne se trouvoient être, au moment de se battre, que des ombres vaines et légères ; tantôt ils se mettoient en défense contre des monstres furieux qui paroissoient vouloir les attaquer : ils commençoient à reconnoître que tout ce qui les arrêtoit depuis près de trois jours, n'étoit qu'une illusion ; et

Talanque et Maneli s'avançoient déjà pour achever de traverser le bois, lorsqu'à la sortie d'un buisson épais, Talanque apperçut deux jeunes enfans de seize ans, qui se baignoient toutes nues dans un bassin que la fontaine avoit formé naturellement dans son cours : la charmante Juliande, mère de Talanque, ne parut point plus belle aux yeux de Galaor son père, que l'une des deux ; Maneli courut au cri d'admiration que jetta son compagnon, et bientôt ce fils de Cildadan éprouva tout ce que son père avoit senti pour Solise. Talanque et Maneli ne croyoient point aux Nayades ; et ces deux jeunes personnes s'étant mises à chanter avec une voix divine des vers à la louange de la Chevalerie, ces sons enchanteurs et leur beauté leur firent croire qu'elles devoient être des Syrènes. Belleris qui les joignit en ce moment, et qui possédoit les ouvrages d'Homère, les confirma dans cette opinion ; et, comme le plus vieux et le plus indifférent, il fit tous ses efforts pour entraîner ses compagnons ; mais à l'instant même les deux jeunes personnes, en folâtrant dans la fontaine, leur apprirent bien agréablement que ces corps charmans et dignes d'Hébé ne finissoient point en queue de poisson. Quel moment, quel spectacle enchanteur pour le digne fils de Galaor ! Il ne raisonne plus ; il

saute à terre, jette sa lance, son casque et son bouclier; il arrache avec impatience le reste de ses armes : il est imité par le fils de Cildadan.... A l'égard du prudent Belleris, il prend la bride de leurs chevaux, reste tranquille pour voir la fin de cette aventure, en se tenant prêt à défendre ses compagnons.

Les deux jeunes filles ne paroissent pas fort effrayées de voir Talanque et Maneli prêts à se précipiter dans le bassin. D'abord elles ont l'air de s'opposer à leur dessein ; mais ce n'est qu'en arrachant des fleurs, ou puisant de l'eau dans une nacre, et leur jettant l'une et l'autre au visage, qu'elles se défendent d'une entreprise qu'elles n'ont point l'air de craindre. Cependant, à l'instant que les deux Chevaliers s'élancent dans le bassin, en leur tendant les bras en riant, elles commencent à s'éloigner à la nage. L'onde étoit bien pure, et dans ce moment elles en deviennent encore plus belles ; cependant elles cachent une partie de leurs charmes dans des touffes de roseaux, où les deux Chevaliers les poursuivent. A chaque instant ils s'élancent pour les saisir ; bientôt les touffes de roseaux, devenues plus rares dans le lit de la fontaine, ne leur laissent plus d'asyle. Elles semblent se cacher dans les deux dernières touffes qui dépassoient de quelques pieds l'extrémité du bois,

Talanque et Maneli font de nouveaux efforts, s'élancent, embrassent ces roseaux: hélas! ils ne saisissent que deux grosses carpes dorées qui glissent dans leurs bras, s'échappent et se replongent dans l'eau; tout disparoît à l'instant; ils se trouvent enfoncés dans l'eau bourbeuse d'un étang, et des éclats de rire immodérés retentissent dans les airs. Belleris qui les avoit suivis, ne put s'empêcher d'y joindre les siens. Ah! pauvres Chevaliers, ce ne fut point l'amour qui vous punit; ce trait affreux ne pouvoit partir que de la vieille Mélye. Urgande eût été moins trompeuse et plus compatissante pour le fils de Galaor.

On se peindra sans peine quelle fut la confusion et le dépit des deux Chevaliers. Quel passage cruel et subit de l'espérance et des transports les plus vifs, à la mortelle langueur où la fin de cette illusion délicieuse les plongea! Ce qui leur étoit resté de leurs vêtemens, et leurs bras étoient salis par la boue. Belleris en eut pitié; ce fut par son secours qu'ils s'arrachèrent pesamment de la fange de cet étang, et qu'ils reprirent leurs armes, en suppliant ce Chevalier de c cher leur aventure, dont ils se promirent bien de se venger avec honneur, lorsque quelqu'autre illusion moins magique que celle de Mélye, les dédommageroit de celle qu'ils venoient d'essuyer.

Esplandian ignora quelques tems ce que ses compagnons avoient éprouvé ; ce fut sur le rapport de quelques jeunes Demoiselles, que Talanque avoit rencontrées prêtes à rentrer dans Thésyphante, qu'il apprit au fils d'Amadis et la captivité d'Urgande dans une tour enchantée, et les grands préparatifs que faisoit Armato.

Il eût été téméraire d'entreprendre le siége de Thésyphante dans ce moment ; il ne s'occupa donc qu'à bien conserver ses premières conquêtes, et à mettre la Montagne défendue dans un état de défense redoutable à ses ennemis.

Le corsaire Crescelin, neveu de l'ancien grand Amiral de Grèce, aborda deux jours après à la Montagne défendue, et confirma la nouvelle de la flotte immense qu'Armato rassembloit près de l'Isle de Tenedos. Ce jeune Corsaire, entraîné par la fougue de l'âge, et le desir de se signaler, exerçoit depuis un an le métier de pirate sans l'aveu de son Empereur ; mais au moment où les Turcs menaçoient d'attaquer son souverain, il accourut à la Montagne défendue pour prier Esplandian de le faire rentrer en grace auprès de son maître. Ce Prince, qui connoissoit le courage de Crescelin, lui promit non seulement ses bons offices ; mais, plein de confiance dans la bonté de l'Empereur, il chargea Crescelin d'une lettre pour ce Prince ; et, se servant des

six galères bien armées que ce corsaire avoit amenées, il fit embarquer avec lui Norandel, Talanque, Ambor, Maneli, Belleris, et presque tous ses Chevaliers, pour aller au secours du père de Léonorine; il ne fit rester près de lui que le Roi de Dace, Enil, et le nombre de Chevaliers nécessaire pour garder les principaux postes de la Montagne défendue.

L'arrivée de Norandel à Constantinople coûta bien des larmes et des regrets à la belle Léonorine; et ce ne fut pas sans se plaindre, mais avec douceur, qu'elle vit briller la joie la plus vive dans les yeux de la Reine Menoresse. L'amour ne perd jamais rien de ses droits, et le bonheur d'une amie rappelle malgré soi celui dont on est privé par l'absence d'un objet aimé. Léonorine crut cacher ses secrets sentimens aux compagnons d'Esplandian, en feignant de la colère de ce qu'il ne les avoit pas accompagnés; mais, lorsqu'ils lui dirent que toute l'Anatolie étoit en armes et prête à fondre sur la Grèce et sur la Montagne défendue, qu'il conservoit pour elle, comme le premier don qu'elle eût reçu de lui, elle ne put leur montrer que sa vive inquiétude des périls où peut-être il alloit être exposé.

Tandis que l'Empereur de Grèce rassembloit ses forces pour résister aux barbares prêts à l'at-

taquer, Esplandian travailloit à s'assurer les secours les plus prompts et les plus puissans. Il choisit Enil pour l'envoyer à Rome avertir l'Empereur son oncle du péril que couroit la Chrétienté ; et la navigation d'Enil ayant été heureuse, le Chevalier arriva bientôt dans l'Empire Romain, après avoir été porter en Sardaigne le même avis au Roi Florestan. Les deux oncles d'Esplandian ne balancèrent pas à rassembler toutes leurs forces ; et, les ayant jointes ensemble, une flotte nombreuse fut promptement équipée pour porter cette belle et nombreuse armée sur les côtes de la Grèce.

Ce fut le fidèle Chevalier Gandalin qu'Esplandian préféra pour l'envoyer dans la grande Bretagne et dans la Gaule ; il savoit à quel point il étoit cher à ces deux Cours, et qu'il seroit reçu d'Amadis et d'Oriane comme un véritable frère. Gandalin devoit aussi demander à Galaor, Bruneau, Grasandor et Quedragant, de reprendre les armes qu'ils avoient long-tems portées avec tant de gloire, pour venir défendre la Grèce de l'irruption prochaine des Anatoliens *.

La navigation de Gandalin fut bien plus longue et plus périlleuse que celle d'Enil ; cepen-

* On nommoit alors Anatolie ; le pays où les sectes Mahométanes d'Omar et d'Hali régnoient.

dant, un vent favorable l'ayant porté jusqu'aux caps de l'Europe et de l'Afrique, il traversa le détroit ; quelques jours après il découvrit les côtes blanches de la grande isle d'Albion, et son navire entrant dans le fleuve Tamesis, il aborda près de Mirefleur, où séjournoient alors Amadis et Oriane, pour rendre les soins les plus tendres à la Reine Brisène, dont la mauvaise santé leur causoit de vives inquiétudes.

Gandalin fut reçu dans les bras d'Amadis comme Esplandian l'avoit prévu; le grand cœur de ce Héros fut vivement ému par le récit de Gandalin, et les ordres les plus prompts furent envoyés de tous côtés, pour que l'armée et la flotte qu'il vouloit commander lui-même fut prête à se mettre en mer à la fin du mois.

Pendant ce tems-là, Gandalin, admis dans la société particulière d'Amadis, d'Oriane et de la Demoiselle de Danemarck se plaisoit à leur rappeller les premiers événemens de leur jeunesse. Le vieux Grumedan retraçoit les exploits presque incroyables d'Amadis, et n'oublioit pas de rapporter aussi les siens. Pour la Demoiselle de Danemarck, elle ne leur parloit que de leurs amours, et la belle Oriane n'étoit jamais distraite en l'écoutant; elle la faisoit souvenir des moindres circonstances ; l'une et l'autre peignoient le bois et les gazons où la belle Oriane

se vit hors du pouvoir du barbare Arcalaüs ; la petite porte du jardin de Mirefleur n'étoit point oubliée. Cependant ces espèces de conversations rendoient souvent la soirée plus courte : Amadis et Oriane les suivoient d'abord avec intérêt, mais presque toujours cet intérêt augmentoit par degrés : leurs yeux se rencontroient, les belles mains d'Oriane étoient tendrement pressées par celle d'Amadis ; un certain sourire, qui n'est connu que par l'amour heureux, terminoit leurs propos ; Amadis entraînoit sans effort sa chère Oriane ; ils disparoissoient : le bon Grumedan alloit se coucher ; et Gandalin et la Demoiselle de Danemarck restés seuls, bâilloient et soupiroient, en se disant : Ces époux-là sont bien heureux. Oriane, un soir ayant eu la curiosité d'écouter ce qu'ils se diroient quand elle seroit partie, les entendit envier son sort, et vit que tous deux se retiroient tristement dans leur chambre. Elle crut trouver le moment favorable pour l'exécution d'un projet que depuis long-tems elle avoit formé : Mes amis, leur dit-elle en les rappellant tous deux, mes vœux seroient comblés si je pouvois assurer le sort et la félicité des deux personnes qui nous ont toujours été les plus utiles et les plus chères. Amadis qui suivoit Oriane, mais que l'aventure du coupable Gal-

pan retenoit pour proposer la Demoiselle de Danemarck à Gandalin, fut très-aise qu'Oriane eût hasardé de leur parler la première de cette alliance; il dit à l'un et à l'autre tout ce qu'il crut de plus fort pour les persuader qu'étant pénétrés d'estime l'un pour l'autre, si leur union ne devoit pas avoir pour eux cet attrait si vif, et des transports si sujets à s'éteindre, elle auroit toujours la douceur et la solidité de l'amitié la plus tendre; il leur offrit des domaines si considérables et des honneurs si distingués dans sa Cour, que l'un et l'autre ne purent résister aux instances de deux personnes qui leur étoient les plus chères. Vous pouvez disposer d'une vie que je vous ai consacrée, dit Gandalin. Oriane, à ces mots, sans presque donner le tems de se reconnoître à la Demoiselle de Danemarck, lui prit la main et la présenta à Gandalin qui la reçut avec tendresse; tous les deux prononcèrent ensemble le premier serment d'être à jamais unis. Le lendemain matin Amadis déclarant Gandalin Comte des Isles méridionales de la grande Bretagne, et grand Ecuyer, il le conduisit à l'autel; et la Reine Oriane fit le même honneur à la Demoiselle de Danemarck.

Nous serions bien affligés de douter que cette union ne fût toujours parfaitement heureuse; elle

elle parut l'être à toute la Cour; et les nouveaux époux, plus chers que jamais à ceux qui l'avoient formée, continuèrent à mériter également l'estime publique.

Amadis proposa vainement à Gandalin de charger un autre Chevalier d'aller en Gaule, et près des Princes dont Esplandian attendoit le secours. Non, non, Seigneur, lui répondit-il, je suis bien plus accoutumé à vous servir et les Princes de votre race, qu'au nouvel état que vous m'avez fait prendre; et je suis sûr que mon épouse vous est trop attachée, pour souffrir qu'un autre m'enlevât l'honneur de remplir une commission pareille. Amadis conservant toujours quelques petits scrupules, et la nouvelle Comtesse Gandalin en ayant senti renaître aussi quelques-uns, ils jugèrent que quoique Gandalin ne parût point s'en être formé, rien n'étoit plus sage que de ne le point presser; et l'un et l'autre, après les adieux les plus tendres, virent Gandalin s'embarquer pour aller achever son message.

Amadis continuoit à presser son départ et celui de son armée: Oriane en soupiroit; mais le tendre intérêt qu'elle prenoit à son fils, et l'élévation de son ame, ne lui permirent pas de s'opposer aux grands desseins d'un Héros dont la gloire ne devoit souffrir nulle atteinte. Ce fut

elle-même qui laça les armes d'Amadis le jour de son embarquement; leurs adieux furent bien tendres, leurs larmes coulèrent et se confondirent sur leurs joues. Amadis monta sur son vaisseau; et ceux de sa flotte, prêts à lever l'ancre, attendirent qu'il eût fait la revue de son armée, et qu'il donnât le signal de mettre à la voile. Pendant qu'Amadis formoit les différentes divisions de sa flotte, une esquif qui sortoit de l'abri d'un rocher de la côte, en faisant force de rames, vint joindre son vaisseau; il en sortit deux Chevaliers la visière baissée, et couverts d'armes simples et sans aucunes devises, qui demandèrent avec instance d'être reçus sur son bord. Amadis leur fit descendre l'échelle, qu'ils montèrent avec quelque peine; et leur ayant demandé leur nom en langue Celtique, l'un d'eux; qui feignit de ne le point entendre, lui présenta pour réponse un écrit en langue Grecque, qui portoit qu'ils étoient Chevaliers, et qu'ils desiroient le servir, et qu'ils ne pouvoient se faire connoître que lorsque la flotte auroit perdu de vue les côtes de la grande Bretagne.

Amadis n'insista pas, les reçut honorablement, et les deux Chevaliers s'assirent sur le tillac, jusqu'au moment où la flotte, portée par un vent favorable, se trouvoit déjà presque

vis-à-vis les côtes de la grande Aquitaine; alors, abaissant la mentonnière de leurs casques d'où de longues barbes blanches tombèrent sur leur poitrine, ils s'avancèrent les bras ouverts. Quelle fut la surprise d'Amadis, en reconnoissant dans ces deux vieillards le Roi Lisvard, et le brave et bon Grumedan! Par saint Georges, mon fils, dit le vieux Roi, nous voulons mourir comme nous avons vécu: quelques Sarrasins tomberont encore sous le tranchant de nos épées; et, si nous tombons sous le leur, que peut-il arriver de plus heureux à deux vieux guerriers tels que nous, que de mériter la palme du martyre, en défendant l'étendard de notre sainte foi? Amadis, pénétré d'attendrissement pour ses généreux vieillards, les serra tour-à-tour dans ses bras, et voulut remettre le commandement de l'armée à Lisvard; mais ce Prince ne voulut jamais l'accepter: Il est bien juste que vous me commandiez, dit-il, après m'avoir non-seulement vaincu les armes à la main, mais de plus après avoir dompté dans mon ame un orgueil qui l'avoit souvent rendu coupable.

Tandis qu'une navigation heureuse portoit la flotte d'Amadis vers le grand détroit qu'elle devoit passer pour s'approcher de la mer Egée, Gandalin faisoit force de voiles pour aborder

sur les côtes de la Gaule. Une tempête assez forte, et son vaisseau démâté, ne lui permettant pas de tenir la mer, il se trouva très-heureux de se réfugier dans l'embouchure d'un grand fleuve dont le cours arrose la Neustrie; et, ne voulant plus courir les risques d'être retardé par ceux de la mer, il prit le parti d'achever son voyage par terre. Il suivit la rive droite de ce même fleuve, et, pendant deux jours de marche, il admira la fertilité des belles campagnes qu'il traversoit. Vers la fin du second jour, étant arrivé sur le haut d'une montagne élevée, il découvrit une vaste et belle vallée qui s'étendoit au loin; et ce qui restoit de jour lui permettant d'aller chercher un asyle pour la nuit dans un des villages de cette vallée, il sortit du pays des Sartriens, pour entrer dans celui des Francs. Il poursuivit sa marche, et ne s'arrêta que lorsque le soleil eut disparu sous l'horison. Gandalin s'informoit déjà des habitans d'un village dans quel hospice il pourroit descendre, lorsqu'un vieillard encore assez vert pour son âge, le pria de s'arrêter chez lui: Sire Chevalier, lui dit-il, je vois à vos armes que vous êtes étranger; si vous desirez vous rendre à la Cour du Roi de Gaule, vous êtes encore à quatre lieues de sa résidence; acceptez un asyle que vous offre un vieillard qui suivit

long-tems la même profession que vous. Gandalin se rendit avec l'air du plaisir et de la reconnoissance à cette invitation. Tout annonçoit dans la maison du vieillard la simplicité des mœurs du maître : cette douce familiarité qui n'exclut point la politesse, s'établit promptement entre les deux Chevaliers ; et Gandalin, fatigué d'une longue marche, fut conduit dans un appartement, où bientôt ses yeux furent fermés par le sommeil. S'étant réveillé dès que le soleil parut sur l'horison, il ouvrit sa fenêtre, et vit avec quelque surprise que cette petite maison dominoit sur de vastes jardins bien cultivés, et sur l'étendue de la riche vallée qu'il avoit observée la veille.

Cette longue vallée étoit terminée sur ses flancs par des côteaux couronnés d'arbres ; la pente doute de ces côteaux étoit ornée par plusieurs temples et quelques beaux châteaux ; un entr'autres qui fut long-tems l'habitation des plus anciens héros de la Gaule, commandoit à cette vallée, à laquelle il avoit donné son nom. Le vieillard, qui se rendit dans ce moment près de Gandalin, se plut à lui faire remarquer toutes les différentes beautés réunies dans cette vallée ; une immense quantité d'arbres couvroit une partie de son intérieur ; le parfum des fleurs dont alors ils étoient couverts, embau-

moit l'air, et le rendoit plus élastique et plus salubre. Bientôt les groupes multipliés des habitans qui se répandirent dans cette vallée, semblèrent l'animer. La jeunesse, lui dit le vieillard, y trouve sans cesse du travail, des fleurs, ou des plaisirs: les chefs de familles viennent y rendre grace à l'Eternel qui bénit leur culture, et qui, près de la capitale, leur laisse voir la nature dans tout son éclat et sa simplicité. Les vieillards y viennent comme moi respirer un air pur qui ranime leurs ressorts; nos yeux satisfaits par l'aspect de la nature toujours fleurie ou féconde, ne nous font naître que des idées riantes; l'activité des habitans, le succès rapide de leur culture, éloignent de nous la triste image de la destruction.

Gandalin suivit le vieillard dans l'intérieur de sa maison, et celui-ci finit par le conduire dans un grand cabinet: Vous voyez, lui dit-il, mon dernier asyle; c'est ici qu'élevant souvent mes vœux à l'Eternel, je le remercie de ses bienfaits. Heureux dans ma famille, recherché souvent encore par des amis éclairés et vertueux, je me dis sans cesse: Prestiges de toutes espèces, passions tyranniques, vous ne pouvez plus rien sur moi.

Gandalin fut ému par ce peu de mots que le

vieillard prononçoit avec feu; mais il ne put s'empêcher de lui demander par quel hasard tant de choses si différentes entr'elles se trouvoient réunies dans son cabinet. Ces armes, dit le vieillard, me sont toujours chères, après les avoir portées plus de cinquante ans avec honneur: ces recueils de minéraux sont le fruit de mes recherches: ces machines, ces instrumens, et cette partie de livres qui traitent des sciences exactes, occupent une partie de mes momens: ces Poëtes, ces Romanciers amusent les autres. Vous êtes peut-être surpris de ne trouver ici qu'un petit nombre de livres de Philosophie; mais je crois qu'à mon âge on ne doit plus la chercher que dans son cœur: j'estime d'elle tout ce qui tend à nous rendre meilleurs et plus tranquilles; mais j'ai presque pitié des vains efforts qu'elle fait dans la recherche de la vérité, dès que les subtilités où le Métaphysicien ou le Géomètre transcendant l'élèvent, cessent d'avoir la nature et les faits pour base, et dès que le produit de ce travail ne peut conduire qu'à des conjectures. J'ai peut-être fait quelques efforts heureux pour connoître les grands ressorts de la nature; mais je suis si peu sûr moi-même du succès de mon travail, que je m'amuse maintenant à faire des contes. Le bon Gandalin savoit beaucoup mieux

se battre que discuter ; il crut que le vieillard avoit raison, parce qu'il se prenoit d'amitié pour lui ; et si le bon-homme avoit eu l'amour-propre de se faire des sectateurs, il en eût fait un de Gandalin ; mais le vieillard se bornoit à rendre son existence heureuse, et n'imaginoit pas qu'il fût possible d'enseigner les moyens dont il s'étoit servi pour y parvenir.

Gandalin, très-content de son hôte, étoit prêt à prendre congé de lui pour se rendre à la Cour de Perion, lorsqu'un homme qui revenoit de la Capitale leur dit que ce Prince en étoit absent depuis quelques jours, et ne devoit y revenir que le lendemain. Le vieillard saisit cette occasion d'engager son hôte à passer le reste du jour avec lui. Gandalin y ayant consenti : Sire Chevalier, lui dit le vieillard, si vous voulez achever de connoître les mœurs des habitans de cette vallée, accordez-moi de vous la faire parcourir. Je devois passer cette journée avec un de ceux de mes amis qui contribuent le plus au bonheur de ma vie, et qui me défendent d'une misanthropie dans laquelle bien des injustices que les hommes m'ont fait essuyer, auroient pu me plonger ; je suis sûr du plaisir qu'ils auront à vous recevoir, vous en aurez à les connoître ; ils n'ont conservé des mœurs des anciens Francs, que leur candeur et leur vérité.

Tous les deux s'acheminent, et suivent une route verte qui serpentoit entre des vergers et des champs fertiles. Ils arrivent dans un autre village où l'ami du vieillard habitoit; ils entrent dans la maison d'Isambert sans trouver personne : ses domestiques s'occupoient des travaux utiles qu'ils aimoient à se partager, et le sage maître de cette maison se reposoit sous un berceau dans le fond de ses jardins. Ils s'assirent, en l'attendant, dans un salon que des vases de fleurs parfumoient, et où tout respiroit la simplicité. Un grand nombre de livres épars leur donnèrent la curiosité de les ouvrir. Un de ces livres contenoit les ouvrages d'Homère, un autre la doctrine d'Hermès ; ils y trouvèrent aussi les doctes écrits d'Euclide et d'Architas, à côté des fables ingénieuses de Locman, et du Jardin de roses de Pilpay. Un manuscrit de Pyrrhon occupoit le milieu de la table, et paroissoit devoir être la lecture dont le matin Isambert s'étoit occupé; mais le vieillard reconnoissant sur la dernière feuille l'écriture de son ami, il se crut permis d'y jetter les yeux, et fit remarquer à Gandalin qu'elle contenoit les premières strophes d'une Hymne à l'Être des êtres. Ils eussent peut-être porté plus loin leurs recherches, s'ils n'eussent été frappés par les sons harmonieux d'une lyre : c'étoit

Isambert qui se rapprochoit d'eux, en chantant les présens de la nature, et les louanges que le vrai Philosophe et l'homme content de son existence doivent au Dieu puissant qui fait leur bonheur.

L'un et l'autre se gardèrent bien de troubler ces chants divins ; et ces chants étoient déjà finis, qu'ils écoutoient encore dans ce silence délicieux qu'observent l'ame et les sens, lorsqu'ils sont occupés et satisfaits ; mais bientôt Isambert les appercevant, accourut près d'eux ; et les abordant d'un air libre et poli, il embrassa le vieillard, et le remercia d'avoir conduit Gandalin dans son hermitage : un coup de siflet fit paroître quelques domestiques qui revinrent bientôt couvrir une table des plus beaux fruits de la saison. Gandalin n'avoit jamais passé de journée aussi délicieuse que celle-ci ; son esprit naturel, et la simplicité de la conversation des deux anciens amis, le firent jouir des charmes attachés à la communication des idées entre des gens éclairés et vertueux. Isambert se sentit naître une douce sympathie pour Gandalin ; les ames sensibles se reconnoissent entre elles : Vous êtes digne, lui dit-il, de jouir d'une fête où mon cœur m'appelle aujourd'hui. Des enfans heureux que leurs parens viennent d'unir, vont célébrer la fête d'une

mère qu'ils adorent; c'est dans ses bras qu'ils vont lui rendre l'hommage de leurs nouveaux liens et de leur bonheur; suivez-moi tous les deux. A ces mots il les prend par la main, et les conduit entre les différentes habitations qui peuplent la vallée.

Gandalin admire de plus en plus la culture et l'accord qui paroît y régner; on croiroit qu'une seule et même famille en est occupée. Ils arrivent bientôt dans un beau village, où tout se prépare à dissiper les ténèbres de la nuit; des instrumens rustiques sont les premiers qu'ils entendent; une joie vive et naïve anime les habitans; tous les âges paroissent être confondus: les jeunes gens saisissent avec tendresse, mais d'un air libre, les auteurs de leurs jours; ils leur prennent la main pour les entraîner à la danse: l'aïeul rit, fredonne un vieux refrain, et frappe encore la terre de son talon, en suivant son petit-fils.

Ils traversent enfin un cour ornée de festons, et pénètrent dans un grand salon brillant de lumière, et par la beauté des Nymphes de la vallée. Sophistile, maîtresse de cette maison, confondue entre elles, les voyoit s'occuper autant que ses enfans du soin de faire les honneurs de cette fête. Tout ce qui l'entouroit, occupé du desir de lui plaire, sembloit vouloir

lui dérober l'embarras de mille soins attentifs, dont elle s'acquittoit avec grace.

Le milieu de cette salle étoit occupé par une cymbale d'une nouvelle invention, et dont les sons étoient plus sonores et plus doux que ceux des cymbales d'airain. Aussi savantes que la Muse de l'harmonie, aussi modestes que les Nymphes de Diane, de jeunes amies des enfans de la maîtresse de la maison, faisoient tour-à-tour parler cette cymbale sous leurs doigts légers: une musique délicieuse fut le prélude de cette fête touchante.

Le concert fini, des berceaux de fleurs s'entr'ouvrent; on entre sous une tente immense; quelques gradins de gazon y supportent un autel qui s'élève avec grace; on y lit ces mots si sacrés pour les ames vertueuses et sensibles: *A l'amitié, à l'amour filial.* Les quatre heureux enfans de Sophistile entretiennent avec des parfums précieux un feu pur qui brûle sur cet autel; une jeune Nymphe, sous des habits de lin, s'avance avec un air tendre et modeste, et chante une hymne à l'amitié; ses sons retentissent dans tous les cœurs. Le sentiment, la poésie sublime de cette hymne font reconnoître Isambert pour en être l'auteur; mais bientôt de douces larmes coulent de tous les yeux, lorsque ces enfans terminent la fête, en voulant se jetter

aux genoux d'une mère adorée qui les reçoit dans ses bras.

Le vieillard et Gandalin profitèrent, quoiqu'à regret, du moment où cette assemblée étoit si vivement émue, pour se retirer; ils reprirent le chemin de la demeure du vieillard, d'où Gandalin partit le lendemain matin, après que l'un et l'autre se furent jurés l'amitié la plus durable. Gandalin, enchanté des mœurs Gauloises, se disoit en lui-même: Mes compatriotes Bretons ont bien autant de courage et d'esprit que les peuples de cette contrée; mais ils n'ont pas la même aménité de mœurs: j'avoue même que, quoique leur air, souvent sombre et taciturne, leur donne l'apparence d'une philosophie plus réfléchie, ils sont encore bien loin, non-seulement d'en faire le même usage dans la société, mais aussi de mettre dans leurs idées un ordre aussi précis, aussi lumineux que celui qu'Isambert m'a fait connoître dans les siennes. Tandis qu'il s'occupoit de ces réflexions, des tours élevées qu'il apperçut de loin au milieu d'une grande cité partagée par un beau fleuve, lui firent connoître qu'il approchoit de la capitale. Il pressa sa marche pour se rendre près de Perion, et hâter un secours que la position presente de l'Empereur de Grèce rendoit bien nécessaire; l'armée Turque assemblée près de

Tenedos, paroissant déjà près de Constantinople, et l'Empereur ayant reçu l'avis qu'une armée beaucoup plus nombreuse encore étoit déja avancée jusqu'au Cap d'Abidos.

L'Empereur, forcé de rester sur la défensive, en attendant les secours qu'il espéroit des Princes Chrétiens, fit tendre une grande chaîne qui fermoit le port de Constantinople. Il confia les portes du Dragon à Frandolo, celle d'Elporso à son neveu Gastiles, et la tour Aquiline à Norandel; Talanque et Maneli furent chargés de défendre les deux fortes redoutes où la grande chaîne du port étoit attachée. Armato n'hésita plus à former le siége de Constantinople, dès que le fier Rodrigue, puissant Soudan de Liquie, eut joint son armée, avec un grand nombre de vaisseaux et de troupes aguerries, animées par l'espérance du pillage de la plus riche ville de l'Orient.

Cette flotte formidable s'avança vainement avec un vent favorable; et, précédé par de grosses galéasses, dont la proue étoit armée de fer, la forte chaîne qui fermoit le port soutint leur choc, et le plus grand nombre de ces galéasses, brisées ou renversées, couvrirent la mer de leurs débris.

La plus grande partie de l'armée Anatolienne, forte de plus de cent cinquante mille hommes

étoit portée sur des bâtimens plats ; et celle de l'Empereur de Grèce n'étant pas assez forte pour garder des côtes d'un facile abord, Armato prit le parti d'abandonner l'attaque du port, qu'il laissa bloqué par ses plus gros vaisseaux ; et, descendant à terre avec le Soudan de Liquie, il forma promptement des lignes de circonvallation autour de Constantinople ; et, resserrant cette cité le plus près qu'il lui fut possible, il fit construire des tours de bois, et les machines propres à l'attaquer de vive force.

Dès les premiers jours du siége, l'audace de Rodrigue et d'Armato leur fit entreprendre de donner un assaut général ; mais la valeur du brave Norandel, et celle des compagnons d'Esplandian, rendirent cet effort inutile ; et les Turcs, obligés de se retirer, après avoir perdu l'élite de leurs troupes, furent poursuivis jusqu'à leurs lignes, sans pouvoir défendre leurs machines, qui furent brûlées ou renversées par les Grecs qui se retirèrent presque sans perte dans la cité. Armato, forcé de faire construire de nouvelles machines, et voyant son armée rebutée par la perte qu'il avoit faite dans l'assaut général, resta près d'un mois sans oser rien entreprendre.

Pendant ce tems l'audacieux Rodrigue, brûlant d'impatience de se signaler, Norandel vit arriver un matin à la porte Aquiline qu'il dé-

fendoit, une Demoiselle conduite par deux hérauts d'armes; Norandel la reçut avec politesse, et prit de ses mains un parchemin roulé, scellé d'un grand sceau d'or: l'ayant promptement déployé, il trouva sur deux colonnes écrites, l'une en grec, l'autre en langue arabe, le cartel suivant.

» Rodrigue, ami des Dieux, grand Soudan
» de Liquie et défenseur de l'Alcoran, à toi
» qui te dis Chevalier de la grande Serpente, sa-
» lut: Saches que le motif qui m'a fait passer
» la mer, est celui de venger l'injure que mon
» oncle Armato reçut dans cette contrée. Je
» regretterois que l'Empereur de Grèce pérît,
» que sa Capitale et son Empire fussent rava-
» gés, que tu fusses entraîné dans leur ruine
» avant que je me sois éprouvé contre toi: je
» t'offre donc le combat de seul à seul, ou dix
» contre dix, et je te jure une entière sûreté.
» Fais-moi sur le champ une réponse dictée
» par l'honneur, et digne d'un Chevalier. »

Norandel, dans l'absence d'Esplandian, courut se jetter aux genoux de l'Empereur avec Talanque, Maneli, Garnates du Val-craintif, et plusieurs autres Chevaliers de la grande Bretagne; il supplia ce prince de lui permettre de réprimer l'orgueil du Soudan de Liquie, en le laissant accepter le combat de dix contre dix, et

et répondre à son cartel; ce que l'Empereur ne put lui refuser. Norandel, autorisé par ce grand Prince, répondit sur le champ au Soudan de Liquie.

» Les Chevaliers Chrétiens, défenseurs de la » vraie foi et du glorieux Empereur de Grèce, » à toi, Rodrigue, Soudan de Liquie, salut : » Le Chevalier de la grande Serpente n'est point » ici pour te répondre; mais si tu veux sou- » tenir le même défi que tu lui fais, nous som- » mes ici dix de ses compagnons, tous fils de » Rois ou de hauts Barons, qui l'acceptons en » son honneur ; donnes-nous promptement ta » réponse et la sûreté du camp, dont nous te » laissons le choix. »

Un des Ecuyers de Norandel fut chargé d'accompagner la Demoiselle messagère, et de remettre cette réponse à Rodrigue. Ce Prince étoit trop brave pour ne pas accepter ce combat; il choisit un champ de bataille entre les lignes et la cité, et d'anciens Chevaliers des deux partis furent envoyés pour faire dresser la lice, en établir la sûreté et pour servir de juges du camp.

Le jour marqué pour le combat, les dix Chevaliers Chrétiens furent armés par les Dames de la Cour de l'Empereur; Talanque, cousin germain d'Esplandian, reçut cet honneur des mains de la belle Princesse Léonorine, et la Reine Me-

noresse attacha d'une main lente et tremblante les armes brillantes de Norandel, dont quelques pièces furent ternies par ses larmes. Madame, lui dit-il tout bas, accordez-moi quelque gage de l'intérêt que vous daignez prendre à votre Chevalier; un seul bout de ruban me suffira pour redoubler mes forces et mon courage : Ah! Norandel, lui dit-elle, je vous ai déjà donné ce que j'avois de plus précieux; puisse mon cœur qui ne cessera d'accompagner le vôtre, produire tout l'effet que vous en espérez! Cependant, en disant ces mots, elle détacha de son bras d'albâtre un bracelet qu'elle portoit depuis son enfance, et le passa autour de celui de Norandel : son cercle, lui dit-elle, est le symbóle de l'immortalité, puisse-t-il l'être de notre union! Norandel, transporté d'amour, lui baisa la main, fut rejoindre ses compagnons; et, s'avançant à leur tête, il entra par l'une des deux portes de la lice au même moment où le Soudan de Liquie entroit par l'autre. Le Soudan, qu'un nombreux détachement avoit suivi jusqu'à la porte de la lice, s'avança vers Norandel, en lui disant qu'il étoit surpris de le voir s'avancer seul avec ses compagnons : Seigneur, lui dit Norandel, votre réputation nous est trop connue, pour que nous ayons besoin d'aucune autre garde que de la parole d'un aussi grand

Prince. Rodrigue, après avoir remercié Norandel de l'opinion qu'il avoit de lui, renvoya son détachement, et les dix Chevaliers de chaque parti se portèrent aux deux extrémités des lices, pour attendre le signal, au son duquel ils poussèrent leurs chevaux la lance en arrêt. Cette première rencontre fut très-favorable au parti de Norandel, et les deux tiers des Chevaliers du Soudan furent renversés; lui-même, très-ébranlé par l'atteinte de Norandel, perdit les étriers; et son cheval l'ayant porté presque hors de la lice, lorsqu'il s'en fut rendu le maître et qu'il revint l'épée à la main pour combattre, il vit que Norandel l'attendoit et n'avoit pas voulu profiter de ce premier avantage. Celui que les Chevaliers de la grande Bretagne eurent en peu de tems sur les Chevaliers Sarrasins, fut si marqué, que le Soudan de Liquie reconnut leur supériorité. Désespérant de la victoire, après avoir long-tems combattu contre Norandel, de façon à mériter son estime, il s'arrêta, voyant presque tous ses compagnons terrassés et désarmés: Seigneur, dit-il à Norandel, cessons un combat maintenant trop inégal; je vous cède la victoire; de grace, obtenez de vos compagnons d'épargner la vie des miens : Ah! Seigneur, lui dit Norandel, cet aveu de votre part nous est trop glorieux

pour ne nous pas suffire. A ces mots, s'avançant vers ses compagnons, et leur répétant ce que le Soudan venoit de lui dire, il n'en fut aucun d'eux qui ne relevât de terre son adversaire, et qui ne lui rendit son épée. Norandel et ses compagnons, suivis des juges du camp, reconduisirent le Soudan et ses Chevaliers hors de la lice : c'est-là que ces deux chefs se jurèrent amitié, secours même dans toutes les occasions où l'honneur et l'intérêt de leurs Souverains leur permettroient de s'en donner des preuves mutuelles.

Norandel et ses compagnons rentrèrent triomphans dans Constantinople : les mêmes mains qui les avoient armés le matin, s'empressèrent à les délivrer du poids de leurs armes. Ce fut un soin bien doux pour la Reine Menoresse ; elle fut bien lente à détacher les dernières pièces de l'armure de Norandel ; et, feignant de ne pouvoir délacer son haubert, elle appuya sa main sur son cœur, et le sentit palpiter d'amour et de plaisir en revenant victorieux à ses genoux. Talanque ne reçut point les mêmes secours de la belle Léonorine : effrayée de voir ses armes teintes par le sang de ceux qu'il avoit combattus, elle chargea la jeune Félicie, sa fille d'honneur, de le désarmer ; et le croyant blessé, elle remit à Félicie un flacon d'un baume précieux, et se retira dans son appartement.

Le fils de Galaor éprouva de la jeune Félicie des soins aussi tendres, que ceux que son père avoit reçus de la charmante Juliande. Quelque fidèle qu'il fût aux loix de la Chevalerie, il crut que quelques légères contusions qu'il avoit reçues, le mettoient en droit de prolonger des soins qui l'enchantoient; et Félicie regarda ces meurtrissures, dès le lendemain, comme des blessures assez considérables pour exiger une cure longue et suivie. Le fils de Galaor garda sa chambre pendant plusieurs jours; il feignit d'observer le régime le plus sévère: cependant ses ennemis qui n'avoient rien entrepris pendant quelque tems, étant venus jusqu'aux barrières braver la garde qui les défendoit, et la barrière qu'ils avoient feint d'attaquer, se trouvant voisine du Palais que Talanque et Maneli habitoient, le blessé ne put s'empêcher de se couvrir de ses armes, de faire une vive sortie sur les Sarrasins; et, leur arrachant de sa main le drapeau qu'ils avoient arboré, il accourut le présenter à l'Empereur, qu'il surprit autant par la brillante santé qui paroissoit sur son beau visage, qu'il s'en fit admirer par sa valeur.

L'entreprise d'Armato et du Prince Alphorax son fils sur l'Empire de Grèce, avoit fait un grand bruit dans toute l'Europe, et la renommée avoit porté cette nouvelle jusques dans les monts Ry-

phées et dans la Californie: ces vastes et sauvages contrées obéissoient alors à la Reine Calafie ; elle descendoit de ces cruelles Amazones, qui, s'élevant contre les sentimens que la nature et l'amour inspirent, avoient préféré le plaisir de dominer, au bonheur d'être aimées. Il est vrai que les anciens Scythes étoient peu galans ; leur humeur étoit sombre et farouche, ils ne respiroient que le sang et les combats ; et le crâne d'un ennemi dont ils avoient percé le cœur, étoit la coupe la plus agréable dont ils se servoient dans leurs festins. L'empire féroce qu'ils exerçoient sur un sexe enchanteur qui peut et veut donner des loix à l'homme le plus libre, avoit enfin excité son indignation. Thériclée, la jeune épouse d'un des principaux chefs de cette nation barbare, profita du moment où presque tous les guerriers de la nation s'étoient rassemblés pour attaquer les Tartares. Ayant appris que son époux étoit péri dans un combat sanglant avec presque tous ceux qui l'avoient suivi, elle assembla promptement les veuves de ces guerriers et celles de son sexe, qui dès leur enfance étoient accoutumées comme elle à porter les armes dans les chasses dangereuses où leurs pères et leurs époux mêmes les exhortoient à s'exposer.

Thériclée avoit une jeune esclave Lesbienne,

que les Scythes avoient enlevée dans leurs courses ; cette esclave joignoit à la beauté la plus touchante, l'élévation d'ame, et cette éloquence douce et persuasive des Grecs, qu'on avoit admirée dans Sapho : ce fut d'elle dont Thériclée se servit pour animer les compagnes de ses malheurs à secouer le joug odieux sous lequel elles languissoient. La jeune esclave les détermina sans peine à prendre les armes, à s'assujettir ceux qui n'avoient pas marché contre les Tartares, à les chasser hors des montagnes, et à s'emparer des défilés et des gorges par lesquelles on pouvoit y pénétrer. La jeune Lesbienne, éclairée par les leçons qu'elle avoit reçues dans sa patrie, aida Thériclée à former le plan d'une nouvelle législation; et le plan parut si sage à toutes ces nouvelles Amazones, qu'elles prièrent Thériclée d'en être la dépositaire, et que toutes d'une voix elles la reconnurent pour leur Reine. Thériclée, aidée par les conseils de l'aimable esclave, qui dès ce moment devint presque son égale, gouverna cet État naissant avec tant de sagesse, qu'il devint de jour en jour plus florissant et plus redoutable.

Quelques guerriers du fond de l'Imaüs avoient eu l'art d'élever de jeunes griffons, et ces monstres redoutables obéissoient à leur

voix ; c'est sous leur garde que ces guerrières retenoient un certain nombre de jeunes Scythes qui ne pouvoient, sans être à l'instant déchirés, sortir de l'enceinte qui leur étoit prescrite ; et les faveurs que ces jeunes gens recevoient quelquefois de leurs Souveraines, étoient bien moins regardées comme celles de l'amour, que comme la suite d'une administration nécessaire au bien de l'État.

Thériclée ni son amie ne visitèrent jamais le séjour des femmes terribles, gardiennes de ces esclaves et des griffons ; mais elle permit à la jeune Thalésis d'aller prendre connoissance des Etats auxquels elle étoit destinée de donner la loi, étant née de Thériclée, la première année de son mariage avec le barbare qui n'avoit su que lui faire détester ce lien. Thalésis ne parut point effrayée des déserts affreux de l'Imaüs : n'ayant jamais éprouvé l'injustice d'un sexe différent du sien, elle céda sans peine à l'attrait que tous les deux doivent à la nature. Son séjour dans le château de l'Imaüs fut assez long, et ce fut avec la joie la plus vive, qu'à son retour la Reine sa mère lui vit donner le jour à la belle enfant qui devoit régner un jour sur les pays hyperborées, et qui reçut d'elle le nom de Calafie.

Peu de tems après sa naissance Thériclée

mourut, et l'esclave Lesbienne expira de douleur sur son tombeau. Thalésis lui succéda; ses soins les plus tendres furent occupés à l'éducation de Calafie qui joignoit aux graces et à la beauté de son sexe, la force, l'adresse et le courage qu'on avoit admirés dans Thériclée. Dès qu'elle eut quinze ans, la Reine sa mère lui ceignit en cérémonie le carquois et le baudrier : cet acte étoit équivalent chez les Amazones à celui qui conféroit l'ordre de la Chevalerie. De ce moment, Calafie ne quitta plus sa mère dans les combats qui devinrent fréquens alors sur les frontières de la Tartarie, dont les peuples belliqueux faisoient souvent des incursions pour pénétrer dans les monts Ryphées. Ce fut dans un de ces combats que Thalésis, emportée par son courage en poursuivant les Tartares, eut le sein percé par une flèche, et tomba mourante entre les bras de Calafie. Malgré le désespoir de cette jeune Princesse, elle immola de sa main à ses mânes les barbares qui l'avoient privée de cette tendre mère; et, retournant au centre de ses Etats avec des dépouilles si chères, pour les unir à celles de Thériclée, elle fut proclamée tout d'une voix pour succéder à Thalésis.

Calafie, douée de toutes les vertus guerrières qu'on eût admirées dans les plus célèbres Che-

valiers, s'occupa plus fortement encore que les Reines qui l'avoient précédée, à former un corps d'armée : elle surmonta les difficultés qui peuvent s'opposer à la discipline et au silence même, dans une armée telle que celui qui lui obéissoit; et, lorsque quelqu'une de ses favorites lui demandoit en souriant s'il n'entroit pas dans ses projets de faire le voyage du Mont Imaüs, elle prenoit un air très-sérieux qui leur imposoit silence, et ne leur parloit que du desir qu'elle avoit de pénétrer dans le cœur de l'Europe, et d'y rendre sa nation et son nom à jamais célèbres. Ce fut dans ce tems-là que les nouvelles de l'entreprise d'Armato et du Soudan de Liquie firent naître en son ame le desir ardent de se signaler, et de partager avec eux les riches dépouilles de la Grèce.

Calafie étoit adorée par ses sujettes ; il n'en étoit aucune qui n'eût versé tout son sang pour elle : nulle résistance de leur part ne combattit la proposition qu'elle leur fit de partir à la tête de trente mille guerrières, pour s'aller joindre à l'armée d'Armato qu'elle savoit prête à former le siége de Constantinople. Cependant, voulant en imposer aux alliés qu'elle se choisissoit, et leur faire respecter ses armes, Calafie imagina de joindre à son armée mille guerrières de l'Imaüs qui conduiroient à sa suite cinquante

griffons de ceux qu'elles s'étoient assujettis, et qu'elles savoient faire obéir à leurs ordres aussi facilement qu'un habile Fauconnier des plaines Belgiques gouverne ses faucons et ses gerfaux. L'exécution de ce projet se fit avec promptitude; les bagages d'une pareille armée n'étoient pas embarrassans: des fruits et du miel sauvage suffisoient à la nourriture de ces Amazones, et l'eau pure des fontaines à leurs toilettes. Calafie, par une marche rapide, arriva bientôt dans la Thrace, et joignit l'armée d'Armato peu de tems après le combat que ses dix Chevaliers avoient perdu contre les dix de l'Empereur.

Armato, le Soudan de Liquie et tous les Princes leurs alliés, reçurent avec les plus grands honneurs la jeune et belle Calafie; mais, loin de paroître sensible à l'hommage qu'ils rendoient à ses charmes, elle ne leur parut occupée que du desir de signaler sa valeur à leurs yeux. Elle demanda qu'on assemblât un Conseil, dans lequel elle proposa de donner un nouvel assaut à la Ville assiégée: Armato lui rendit compte du peu de succès du premier, de la perte qu'il avoit faite de l'élite de ses troupes, et de l'espèce de découragement qu'elles montroient. Calafie l'interrompit avec chaleur: Laissez-moi donc faire, lui dit-elle, et j'espère vous prouver bientôt que rien n'est

impossible à mon sexe, quand il est animé par un grand intérêt et par l'amour de la gloire. A ces mots, elle fit part au Conseil des moyens dont elle projettoit de se servir. Renfermez-vous dans vos tentes, leur dit-elle, au moment qu'à la tête des mes Amazones j'escaladerai les murs de Constantinople; alors mes guerrières de l'Imaüs lâcheront mes cinquante griffons: ces monstres obéissant à notre voix, loin de nous attaquer, fondront sur tous les gens armés qui paroîtront pour défendre les murs, et les mettront en pièces; c'est par ce moyen que j'espère emporter cette cité, presque sans éprouver de résistance.

On admira dans le Conseil la résolution courageuse de la Reine Calafie, et le moyen ingénieux dont elle devoit se servir pour l'exécuter. Calafie, sûre de l'approbation du Conseil et d'être obéie, donna ses ordres; et fit préparer le même jour, et pendant celui qui le suivit, tout ce qui pouvoit faciliter cette grande entreprise.

Le jour marqué pour l'assaut, Calafie, déployant son armée dont le premier rang étoit muni d'échelles, marcha d'un pas rapide contre la partie de la Ville dont les fossés avoient été précédemment comblés. Les Grecs accoururent pour défendre leurs murailles, et Calafie atten-

dit qu'elles fussent couvertes de combattans, pour donner le signal auquel les guerrières de l'Imaüs devoient lâcher les cinquante griffons. Le moment où ces monstres s'élevèrent en l'air fit frémir les Grecs ; l'air presque obscurci retentissoit du sifflement de leurs grandes ailes : ils fondirent avec fureur sur les Grecs que la terreur empêchoit de se défendre; et, les saisissant avec leurs serres tranchantes, ils les enlevoient et les précipitoient, ou sur les estacades des murailles, ou sur la pointe des piques des Amazones: en peu de momens les murailles furent abandonnées, le reste de leurs défenseurs s'étant précipité dans l'intérieur de la Ville pour éviter l'atteinte des griffons, et la mort. Calafie monta alors sur les remparts avec ses Amazones : elle les rassembloit et les remettoit en ordre pour pénétrer dans l'intérieur de la cité ; mais elle fut troublée dans son dessein par l'imprudence et la cupidité des Turcs.

Au moment où les troupes d'Armato virent les murailles sans défense, et les Amazones prêtes à s'emparer de Constantinople, excités par le desir de partager le pillage de cette riche et superbe cité, ils sortirent de leurs tentes et coururent en foule aux murailles, le cimeterre à la main, en faisant retentir les

nues du cri allah, allah. A ces cris, les griffons s'élevèrent de dessus les corps déchirés dont ils suçoient le sang ; et voyant les Turcs moins couverts de fers que les Grecs, ils les regardèrent comme une proie plus facile à saisir. Ils fondirent sur eux, en firent un massacre horrible, et leurs hurlemens et les cris des Turcs empêchant les guerrières de l'Imaüs de faire entendre leur voix, les griffons s'acharnèrent à déchirer les Turcs, tandis que les Grecs, revenus de leur première terreur, et conduits par Talanque, Ambor et Maneli, reparurent sur les murs dont ils précipitèrent la plus grande partie des Amazones. Calafie presque seule défendit long-tems une tour dont elle s'étoit emparée : suivie de quelques braves Amazones, elle appelloit les autres à sa défense, lorsque Talanque, croyant trouver un ennemi digne de sa valeur, s'élança sur la plate-forme de cette tour pour l'attaquer et le prendre prisonnier. Calafie se défendit long-tems avec courage, et fit couler le sang de Talanque ; mais un coup que celui-ci lui porta sur le gorgerin, ayant coupé le lacet du casque de Calafie, le casque s'échappa, ses cheveux blonds tombèrent sur ses épaules, et sa belle tête resta désarmée. Talanque, éperdu de surprise et d'admiration en voyant ce visage céleste, se recule un pas, flé-

chit un genou, et lui présente son épée par le pommeau. Calafie fut trop touchée de la générosité de Talanque, pour en abuser: Non, Sire Chevalier, dit-elle, je n'ai garde de recevoir une épée dont vous vous servez avec tant de gloire, lorsque je suis sans défense, que la mienne est à vous, et qu'elle n'a pu me défendre de porter des fers. Ah! Madame, s'écria Talanque en délaçant son casque, vous êtes destinée à faire porter les vôtres à l'univers, et à n'en recevoir que de l'Amour. A ces mots, il ramasse le casque de Calafie, il relève et baise ses beaux cheveux qu'il renoue sur sa tête; et la couvrant d'une main avec son bouclier, il l'aide de l'autre à descendre de la tour, en assurant l'échelle qui la porte, et la voyant s'éloigner à regret.

Les griffons continuoient à faire un ravage horrible dans l'armée Turque; et ce ne fut qu'aprés s'être gorgés du sang de plus d'un millier de Sarrasins, que les guerrières de l'Imaüs purent les reprendre et les renfermer dans leurs cages de fer. Armato montra quelque ressentiment à la Reine Calafie, de la perte que ses griffons venoient de lui faire essuyer: cette Reine lui reprocha vivement aussi que l'avidité de ses troupes avoit arraché de ses mains une victoire certaine; et sans le Soudan

de Liquie, Calafie mécontente eût retiré ses troupes, et seroit retournée dans ses Etats. Cette querelle étant appaisée, elle prît le parti de renvoyer ses griffons et leurs gardiennes dans les rochers de l'Imaüs.

Quelques nouveaux renforts joignoient de tems en tems l'armée d'Armato; cependant le siége n'alloit que bien lentement: les sorties fréquentes et toujours heureuses que faisoient les Grecs, animés par la valeur des Chevaliers de la grande Bretagne, ruinoient les travaux des assiégeans, et près de deux mois s'étoient écoulés, sans qu'aucun avantage décisif pût donner l'espérance aux Sarrasins de s'emparer de cette superbe cité.

Ce tems avoit suffi pour que l'Empereur des Romains se fut mis en état de secourir celui de Grèce; et l'arrivée et le récit de Gandalin, ayant ranimé l'ancienne valeur et l'activité du vieux Roi de Gaule, Perion avoit envoyé des couriers à Galaor, à Bruneau de Bonnemer et à Quedragant. Ces braves Princes rassemblant à la hâte l'élite de leurs Chevaliers, se rendirent promptement aux ordres de Perion, grossirent sa flotte et son armée, et le Roi de Gaule faisant faire force de voiles, l'armée Gauloise joignit celle de la grande Bretagne, avant qu'elle eût passé le détroit.

On

On croira sans peine que l'entrevue entre d'illustres Princes si proches, et qui s'aimoient si tendrement, fut bien touchante. Mon frère, dit gaiement le bon Perion en collant sa barbe blanche sur celle de Lisvard, je m'attendois bien à vous embrasser .... par saint Denis et saint Georges, j'espère bien que les Sarrasins essuieront encore quelques-uns de ces beaux coups de lance que nous donnions dans notre jeunesse : puissent nos derniers regards voir la défaite des ennemis de la foi ! puissions-nous après mourir entre les bras de nos enfans victorieux, en répandant notre sang pour la gloire du Dieu qui versa le sien pour nous !

O mon frère, ô mon ami, s'écria le vieux Roi Lisvard, puissent vos vœux être écoutés par l'Être des êtres ! Amadis, Galaor et Bruneau se jettèrent à l'instant aux genoux des deux vieillards ; et, croyant voir la flamme céleste de la foi briller dans leurs yeux mouillés par leurs larmes, ils leur demandèrent et reçurent leur bénédiction. Les deux flottes réunies franchirent le détroit avec un vent favorable qui se soutint assez long-tems pour leur faire voir bientôt les Isles Baléares à leur gauche, pour dépasser le Cap de Sicile et les porter à la pointe de l'Italie où l'Empereur des Romains les attendoit dans le port et la rade de Reggium.

Jamais une flotte aussi formidable ne s'étoit encore rassemblée contre les infidèles ; un espace de mer très-considérable en étoit couvert, les vents permettant aux trois armées de voguer de conserve ensemble: c'est ainsi qu'elles pénétrèrent dans la mer Egée, et qu'elles allèrent mouiller à Tenedos, pour se préparer à forcer le détroit et l'Hellespont où le Prince Alphorax étoit en station avec les plus forts vaisseaux de sa flotte, pour défendre l'accès de la mer Pontique.

Quelques vaisseaux légers ayant été envoyés à la découverte, ceux qui les commandoient vinrent faire leur rapport de la position de la flotte Sarrasine; et lorsque les princes alliés délibérèrent sur la manière dont ils s'y prendroient pour l'attaquer, le Roi d'Irlande Cildadan, obtint de voguer à l'avant garde, et d'attaquer l'embouchure du détroit, avec ses vaisseaux Irlandois et Orcadiens, dont la structure étoit beaucoup plus forte que celle des autres vaisseaux de la flotte.

Ce Prince s'avança contre Alphorax avec l'audace d'un ancien guerrier éprouvé par les combats les plus mémorables; mais Alphorax ayant l'ordre positif du Roi son père de ne point combattre, et de se retirer sur le gros de la flotte Turque, mouillée près de Constantinople, ce

fut en frémissant que le brave Alphorax se vit obligé de ne se battre qu'en retraite, et de céder à Cildadan le libre passage de l'Hellespont. Cildadan, ainsi qu'il en étoit convenu dans le Conseil, jetta l'ancre de l'autre côté de l'Hellespont; et, formant une tête de force à se bien défendre, la flotte immense commandée par Amadis passa librement ce détroit, et vint se former dans la mer Pontique.

Cildadan monta sur le vaisseau le plus léger de sa flotte, entra seul dans le port de Constantinople, dont on abaissa la chaîne dès qu'on eut reconnu son pavillon. Ce Prince apprit à l'Empereur de Grèce l'arrivée d'Amadis et du puissant secours qu'il commandoit, et retournant aussi-tôt vers Amadis, il lui rendit compte du succès de son expédition et de l'état présent du siége de Constantinople. Ce fut par Cildadan qu'Amadis apprit qu'Esplandian et le Roi de Dace n'étoient point dans la ville assiégée, et qu'ils étoient restés pour tenir la montagne défendue en sûreté contre les entreprises des Sarrasins. Amadis ne craignant point que ces barbares osassent affoiblir leur armée, pour se porter sur l'isle de la Montagne défendue, et prévoyant que bientôt une grande bataille décideroit du sort de cette guerre, il fit monter Gandalin sur le meilleur voilier de sa flotte, et l'envoya

chercher Esplandian et son compagnon. Ces deux Princes, prêts à voler aux ordres d'Amadis, voulurent se servir de la grande serpente, restée dans le port de l'isle; mais ce singulier vaisseau se ressentoit de la prison d'Urgande, et rien ne put l'ébranler ni lui faire déployer ses grandes ailes. Ils prirent donc le parti de s'embarquer sur le vaisseau de Gandalin, et leur trajet prompt et heureux le fit aborder dans le port de Constantinople, peu de tems après que la grande flotte d'Amadis eut vaincu la légère résistance qu'on lui avoit opposée, et que les troupes nombreuses qu'elle portoit fussent descendues, et se fussent formées dans un camp retranché sous les murs de Constantinople.

La tendre et fidelle Carmelle suivit Esplandian: nous ne savons si l'on peut regarder comme heureux un hasard qui le lui rendoit encore plus cher. Peu de jours avant le départ de la Montagne défendue, Esplandian ayant fait une très-longue chasse avec le Roi de Dace, ces deux jeunes Princes à leur retour avoient soupé gaiement ensemble, les bons vins du Rémois avoient été prodigués. Carmelle d'abord les servoit à table; mais le jeune Roi de Dace ne put souffrir qu'elle prit ce soin; et la faisant asseoir, il s'occupa de lui faire partager la gaieté qui les animoit: Esplandian lui-même se plaisoit à lui

présenter un verre dont une mousse pétillante surmontoit les bords, et Carmelle crut ne pouvoir mieux reconnoître l'air riant et presque galant qu'il avoit en ce moment avec elle, qu'en lui parlant de la charmante Léonorine, et en lui rappellant l'aventure du cercueil où son adresse l'avoit si bien servi. L'imagination d'Esplandian s'alluma plus que jamais en parlant du bonheur dont il avoit joui lorsque Carmelle l'avoit conduit aux genoux de Léonorine : le soupé fut prolongé beaucoup plus loin qu'à l'ordinaire ; le plaisir de parler de ce qu'il aimoit, en faisoit éloigner la fin à l'amoureux fils d'Amadis ; et ce ne fut qu'à regret que tous les trois se séparèrent pour goûter les charmes du sommeil ; où les douces vapeurs du vin Rémois ne tardèrent pas à les plonger.

Peu de tems après, quelques mots sans suite qu'Esplandian prononça, réveillèrent Carmelle: cette voix retentissoit toujours dans son cœur, et sa chambre étoit assez près de celle du Prince, pour qu'elle put entendre qu'il marchoit et s'agitoit dans la sienne. Son premier mouvement fut de voler à son secours ; mais nous ignorons quel fut le second, lorsqu'Esplandian, plus endormi, quoique plus agité que jamais, la saisit entre ses bras en criant: Ah! divine Léonorine!... Nous savons bien tout ce que l'Amour

devoit à la plus tendre des amantes ; mais cet enfant cruel n'est que trop sûr qu'une seule de ses faveurs peut payer un siècle de peines : peut-être s'amusa-t-il à prolonger, à rendre encore plus vif le songe du neveu de Galaor. Un éternel silence des deux parts n'a pu laisser que de très légers soupçons au Roi de Dace ; qui se réveilla quelques instans après, et qui n'a raconté cette aventure que dans cet âge où l'on aime à rappeller celles de sa jeunesse.

L'arrivée des deux Princes et de Gandalin porta la joie la plus vive dans la Cour de l'Empereur. Périon, Lisvard, Amadis, ne pouvoient se lasser d'embrasser et d'admirer Esplandian qui, lorsqu'il s'étoit séparé d'eux, n'étoit encore que dans l'adolescence, et qui joignoit alors aux fleurs de la jeunesse, l'air noble et majestueux d'Amadis.

Ce fut l'Empereur même qui conduisit Esplandian chez la Princesse Léonorine ; et, lorsque ce jeune Prince lui baisa la main d'un air respectueux : Mon frère, se dirent mutuellement Amadis et l'Empereur, puissions-nous voir bientôt le jour où nous pourrons les unir ! Ce jour heureux approchoit ; mais bien des combats et des pertes cruelles devoient encore éprouver le courage et la constance de tant de héros qui se trouvoient rassemblés.

Peu de jours après l'arrivée d'Esplandian, la Reine Calafie en fut informée par un Chevalier Grec que la Princesse Lyotte sa sœur avoit fait prisonnier dans une escarmouche. Ayant fait part de cette nouvelle à Rodrigue, Soudan de Liquie, qui brûloit d'impatience de s'éprouver contre Esplandian, l'un et l'autre dès le lendemain envoyèrent une Demoiselle au camp de l'Empereur. Après les formules usitées, la Demoiselle s'étant fait montrer Amadis et son fils, elle leur présenta le cartel, dans lequel Rodrigue défioit le Chevalier de la grande serpente, et Calafie, le vainqueur de l'Endriaque : le cartel finissoit par proposer que le lieu du combat fut entre les deux armées, et que de part et d'autre une pleine sûreté fût établie pour les combattans.

Esplandian n'hésita pas à répondre au défi de Rodrigue ; mais Amadis ne dit qu'à regret à la Demoiselle, que le respect qu'il avoit pour la Reine Calafie, et la haute réputation de valeur qu'elle avoit, ne lui permettant pas de refuser son cartel, il accompagneroit son fils dans un combat, pour admirer de plus près et son courage et sa beauté.

La Demoiselle, en portant cette réponse à Calafie, lui parla de la Cour de l'Empereur, et sur-tout des Chevaliers de la grande Bretagne,

avec tant d'admiration, qu'elle excita sa curiosité jusqu'à vouloir faire la démarche un peu hasardée d'aller elle-même au camp de l'Empereur avant de commencer un combat, que l'impatience d'Esplandian à punir la présomption de Rodrigue avoit fait marquer pour le surlendemain. Calafie, à cet effet, envoya la même Demoiselle demander un sauf-conduit à l'Empereur, et, l'ayant obtenu sans peine, elle se prépara le lendemain matin à paroître dans cette Cour avec la magnificence et la dignité d'une grande Reine.

Calafie crut ne devoir conserver des armes qu'elle portoit dans les combats, que celles qui servoient à caractériser la Reine des Amazones. Une épée brillante de pierreries, un riche carquois que couvroient en partie ses beaux cheveux qui flottoient avec grace sur ses épaules, sembloient ne former qu'un ornement de plus sur la robe éclatante dont elle étoit couverte. A la tête de vingt-quatre jeunes et belles Amazones, presque aussi parées qu'elle, Calafie s'avança jusqu'aux barrières du camp retranché des Grecs : Galaor et Quedragant l'attendoient pour la conduire aux tentes Impériales ; et, dès qu'elle fut à portée, Amadis et son fils s'avancèrent eux-mêmes pour lui servir d'Ecuyers.

L'entrevue entre cette belle Reine et l'Empereur, fut des deux parts pleine de politesse et de dignité : Seigneur, lui dit-elle, nul ressentiment ne m'anime contre vous; le seul desir d'acquérir de la gloire m'a mis les armes à la main, et n'en connoissant pas de plus grande que celle de combattre contre un héros tel qu'Amadis, quel que puisse être l'événement de notre combat ensemble, mes ordres sont donnés pour que mes guerrières en restent simples spectatrices, et cessent de se joindre aux troupes d'Armato pour répandre le sang de vos sujets.

Toute la Cour de l'Empereur admira la beauté, la grace et la générosité de la Reine Calafie. Amadis lui tint les propos les plus respectueux et les plus galans sur tout le péril qu'il trouvoit à résister à ses charmes et à sa valeur : Esplandian lui dit combien il se trouvoit heureux de n'avoir à combattre que le Soudan de Liquie, et Calafie ne put s'empêcher d'admirer les charmes répandus sur toute la personne d'Esplandian ; peut-être même Calafie n'eût-elle pu se défendre de quelque émotion, si, dans ce moment même, elle n'eût reconnu Talanque qui, quelques jours auparavant, avoit sacrifié sa propre gloire pour lui conserver la vie ou la liberté. Ce jeune Prince tenoit alors les mains de son père Galaor, et

lui faisoit admirer la beauté de la jeune Reine des Amazones : elle s'en apperçut ; et s'approchant d'eux d'un air libre et poli : Me pardonnerez-vous, leur dit-elle, d'employer contre le grand Amadis des armes que vous étiez le maître de m'arracher ? Ah ! Madame, répondit Talanque, peut-être l'invincible Amadis pourra-t-il résister à vos coups ; mais mon cœur sera pénétré jusqu'à mon dernier soupir de ceux que vous m'avez portés. Calafie rougit un peu ; Talanque avoit une figure charmante, et ce digne fils de Galaor portoit alors dans ses yeux un feu que la seule Léonorine pouvoit allumer dans ceux d'Esplandian : une partie de ce même feu rendit les yeux de Calafie plus brillans ; et, pour terminer un léger embarras qui commençoit à l'inquiéter, elle abrégea les suites de cette conversation, en se rapprochant de l'Empereur, dont peu de momens après elle prit congé. Amadis la reconduisit avec Esplandian ; et Talanque volant à leur suite, s'empara de l'étrier, lorsque Calafie y plaça son joli pied, qu'il ne put s'empêcher de baiser avec tant d'ardeur, que Calafie fut émue de ce qui ne parut être à ceux qui s'en apperçurent qu'une marque de respect.

Calafie rêva plus, en retournant au camp, à ce qui venoit de se passer entre elle et Talan-

que, qu'au combat qu'elle devoit avoir le lendemain contre Amadis : cependant elle s'occupa fortement de ce dernier objet, dès qu'elle eut rejoint le Soudan de Liquie ; et visitant les armes qu'elle devoit porter, elle ne négligea nulles mesures pour pouvoir s'en servir le lendemain avec avantage.

Léonorine éprouvoit alors les mêmes alarmes, et versoit autant de pleurs que le combat de Norandel contre le redoutable Rodrigue en avoit coûté à la Reine Menoresse : ces deux amans cherchoient en vain à la rassurer : Ah ! pouvez-vous craindre, lui disoient-ils, que le fils d'Amadis, animé par ses regards et par les vôtres, ne revienne triomphant à vos genoux ? Menoresse s'occupa bien tendrement toute la nuit à consoler son amie, tandis que Norandel se joignoit à Lisvard, Périon, Florestan et Galaor, pour veiller, selon l'usage de ce tems, une partie de la nuit dans la Chapelle de l'Empereur avec Amadis et son fils.

Au lever de l'aurore, ces deux Princes se couvrirent de leurs fortes armes. Amadis ceignit la redoutable épée dont le fourreau vert l'avoit si glorieusement fait connoître dans la Grèce, mais avec la résolution de ne s'en point servir contre une Reine charmante, pour le service de laquelle il eût desiré de l'employer.

Esplandian prit l'épée qu'il avoit conquise dans le château de la Demoiselle enchanteresse; et les prédictions d'Urgande le menaçant de la perdre lorsque la grande serpente s'abîmeroit dans la mer, il espéra s'en servir encore avec gloire avant qu'elle fût arrachée.

Le camp de l'Empereur et celui des Turcs ayant pris les armes, l'Empereur, accompagné des Princes et des deux vieux Rois, fut occuper les échafauds couverts qu'on avoit préparés, et qui dominoient sur la lice: Galaor et Florestan portoient le casque et la lance d'Amadis; les compagnons d'Esplandian, Talanque et Maneli, lui rendoient le même honneur. Les deux combattans s'avancèrent avec grace sous le balcon de l'Empereur, et le saluèrent. Léonorine et l'amoureux Esplandian éprouvèrent bien du trouble au moment où leurs yeux se rencontrèrent: celui de la Princese fut assez violent pour que sa main tremblante laissât tomber un de ses bracelets qu'elle rattachoit. Esplandian s'en saisit, et regardant plutôt cette espèce de faveur comme celle de l'amour, que comme celle du hasard, il crut recevoir un gage assuré d'une prochaine victoire, et passa promptement ce bracelet autour de son bras.

Armato, suivi de son fils le Prince Alphorax, accompagnèrent le Soudan de Liquie: il

reçut les mêmes honneurs par les Princes de Tingitane et celui de Circassie. Pour la belle Reine des Amazones, elle ne voulut être suivie que des mêmes guerrières qui l'avoient accompagnée la veille; et, faisant prendre les armes à sa petite armée, elle la fit marcher sous les ordres de sa sœur la Princesse Lyotte, en lui donnant celui de s'emparer du sommet d'une montagne qui dominoit sur les deux camps, et d'y rester inébranlable après s'y être fortifiée, jusqu'à ce qu'elle lui envoyât les ordres les plus positifs.

Cette Reine et le Soudan de Liquie étant entrés dans la lice, Amadis et son fils s'avancèrent en présence des Juges du camp, et de part et d'autre on répéta le serment qui portoit que les vainqueurs ameneroient librement les vaincus comme prisonniers de guerre. Les Juges du camp s'étant mis sur les ailes, après avoir opposé Calafie au Roi de la grande Bretagne, et son fils Esplandian au Soudan de Liquie, le son aigu des trompettes leur donna le signal de s'élancer l'un contre l'autre. La rencontre des deux Princes répondit à leur valeur; elle fut terrible: le bouclier d'Esplandian fut traversé d'outre en outre par la lance du Soudan de Liquie; un cri douloureux s'éleva du côté des Grecs, et la belle Léonorine se

trouva mal, le croyant mortellement blessé; mais on apperçut bientôt qu'il ne l'étoit pas à l'aisance avec laquelle il termina cette course par une demi-volte, et lorsqu'il revint pour combattre son ennemi. Rodrigue, moins heureux et plus foible, ne put résister à l'atteinte d'Esplandian, et son casque tomba de sa tête par la violence du coup qui l'avoit renversé sur la poussière. Le généreux Esplandian lui donna le tems de se remettre de ce premier choc, et de relacer son casque : alors il mit pied à terre, et les deux Princes commencèrent ensemble un combat mémorable à coups d'épée.

Amadis et la Reine Calafie avoient dans ce même tems couru l'un contre l'autre ; mais à la moitié de sa carrière, Amadis, au lieu de mettre sa lance en arrêt, en baissa le fer jusqu'à terre, et la brisa. Calafie, troublée par la galanterie d'Amadis, voulut aussi baisser le fer de sa lance ; mais n'étant plus à tems, le fer porta dans le chanfrein du cheval d'Amadis ; ce qui les mit tous les deux dans un tel désordre, que leurs boucliers s'étant rencontrés de droit fil, Calafie fut désarçonnée, et son adversaire n'eut que le tems de sauter de dessus son cheval qui tomba l'instant d'après du coup qu'il avoit reçu. Calafie, honteuse de sa chute, mit promptement l'épée à la main, et vint

attaquer Amadis qui se contenta d'opposer son bouclier et le tronçon de sa lance aux coups multipliés qu'elle lui portoit. Le désavantage volontaire qu'il avoit dans un pareil combat, commençoit à devenir dangereux, et bientôt son bouclier brisé le laissoit sans défense, lorsque, s'appercevant qu'Esplandian venoit de désarmer le Soudan de Liquie, il crut qu'il étoit tems de le terminer. Il jetta le tronçon de sa lance et ce qui lui restoit de son bouclier; et, s'élançant sur Calafie, d'une main il arrêta son bras levé pour le frapper, et l'embrassant étroitement, il l'enleva dans ses bras comme un faucon pourroit enlever une tourterelle. Belle Reine, lui dit-il, vous ne pouvez plus vous défendre d'être ma prisonnière, comme Rodrigue l'est d'Esplandian. Il faut bien que je l'avoue, lui dit-elle; mais du moins je ne cède qu'au premier héros de la terre: à ces mots, elle délaça son casque, et tirant son gantelet, elle tendit la main à son vainqueur qui fléchit un genou pour la recevoir et pour la baiser. Esplandian, en ce moment, consoloit Rodrigue de sa défaite, par des procédés aussi nobles; et s'étant rapprochés tous les quatre, Amadis dit à Calafie, que, puisque le sort des armes le laissoit maître de son sort et de celui de son compagnon, il croyoit ne pouvoir leur choisir

une prison plus agréable que le palais et la cour de la Princesse Léonorine. A ces mots, appellant les Juges du camp et le Comte Gandalin, il le chargea de conduire Rodrigue et Calafie à cette Princesse.

Amadis et son fils rentrèrent triomphans dans Constantinople, tandis qu'Armato frémissoit de rage, en voyant les Grecs conduire les deux prisonniers. Ce Prince ayant reçu le même jour un renfort de quarante mille hommes, arrivés des bords des Palus Méotides, et de ceux du fleuve du Tanaïs, il fit assembler son Conseil de guerre où le Prince Alphorax fut appellé: jusqu'alors l'armée navale Turque, après avoir été forcée de céder le détroit de l'Hellespont, s'étoit retirée dans le Bosphore de Thrace pour rester maîtresse de la mer du pont Euxin, et les troupes d'élite de l'armée Turque remplissoient les vaisseaux de cette flotte. Armato se décidant à faire les plus grands efforts, et à remettre le sort de cette guerre à la bataille générale qu'il se déterminoit à livrer, ce Prince fit promptement retirer ses troupes d'élite, et ne laissa sur la flotte que les matelots nécessaires pour la manœuvre: il passa tout le jour suivant à faire ses dispositions; et, quoique la Princesse Lyotte se fut retirée avec ses Amazones sur une montagne où par les ordres de sa sœur elle s'étoit

s'étoit retranchée; en déclarant que désormais elle observeroit la neutralité, les forces d'Armato restoient si supérieures à celle des Grecs, que ce Prince ne douta point qu'il ne pût envelopper et forcer le camp retranché qui faisoit la principale défense de Constantinople.

L'Empereur de Grèce et l'armée chrétienne auroient couru le plus grand danger, par cette attaque générale, s'ils l'eussent essuyée sans en être prévenus : heureusement un Grec qui s'étoit introduit près d'Armato comme interprête, après avoir déserté, ne put voir sans remords et sans douleur le danger que couroit sa patrie. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il accourut au camp des Grecs, et rendit compte avec intelligence des dispositions que les Turcs avoient faites pour attaquer le camp à l'aube du jour.

L'Empereur et les Rois ses alliés se préparèrent pendant la nuit à cette attaque. Un Ingénieur expérimenté fit avertir le Roi Cildadan et Frandolo des mouvemens qui s'étoient passés sur la flotte Sarrasine, et tous les deux faisant préparer pendant toute la nuit des feux grégeois, et tout ce qui pouvoit favoriser leur attaque, ils levèrent les ancres ; et dès qu'ils furent avertis, par une sentinelle placée sur le mât le plus élevé, que l'armée d'Armato sort

toit en avant de ses lignes, ils voguèrent à toutes voiles, et vinrent attaquer son armée navale dans le Bosphore.

La première attaque des Turcs se fit avec cette fureur et cette impétuosité que ces espèces de troupes montrent toujours quand elles croient marcher à la victoire la plus assurée; mais cette attaque fut soutenue avec une intrépidité qu'ils ne craignoient pas de trouver : une phalange de Grecs pesamment armée, ouvrit et perça les trois lignes sur lesquelles ils s'étoient formés pour cette attaque. Perion, Lisvard, Amadis, Esplandian, et tous les redoutables Chevaliers de la grande Bretagne, couvroient les ailes de cette phalange, et portèrent le plus grand désordre dans les troupes de Cavalerie qui s'avancèrent pour soutenir et rallier les Sarrasins. Les Turcs repoussés, battus de tous côtés, commençoient à se rebuter, et les nouvelles troupes qui s'avançoient à leur secours, loin de faire voir une démarche assurée, perdoient leur alignement, et paroissoient flotter dans la plaine. Ce fut alors que les vieux Rois Perion et Lisvard, accoutumés à vaincre, et croyant achever de mettre en fuite les Sarrasins qu'ils voyoient ébranlés, ces braves Princes, n'écoutant que leur courage et le zèle qui les embrâsoit contre les ennemis de la foi, fondirent avec témérité

sur ces nouvelles troupes qu'ils enfoncèrent de toutes parts. Lisvard et Perion furent suivis dans cette attaque par leurs anciens serviteurs qui se sentoient animés par l'exemple de leurs maîtres et par les mêmes motifs. Amadis qui connut le péril auquel ils s'exposoient, contint autour de lui son fils Esplandian et ses compagnons, en appellant les Chevaliers Grecs, Bretons et Gaulois, sous la bannière qu'il tenoit élevée. A peine un certain nombre de ces Chevaliers se fut-il formé près de lui, qu'il apperçut le corps formidable des barbares du Tanaïs qui, s'avançant à toute bride, et formant un demi-cercle, vint entourer les deux vieux Rois et les Chevaliers qui les avoient suivis. Amadis avec Esplandian, quoiqu'ils ne fussent à la tête que d'un petit nombre de Chevaliers, volèrent à leur défense: Esplandian fondit le premier sur les barbares, perça leurs premiers rangs; mais ce ne fut qu'en recevant plusieurs blessures qu'il put pénétrer jusqu'au centre de ce gros corps de Cavalerie. Ah Dieu! quel affreux spectacle frappa les yeux du sensible Esplandian! Les barbares formoient un cercle épais autour de Lisvard, de Perion et de leurs Chevaliers, dont tous les chevaux hérissés de flèches et de dards étoient tombés morts en un monceau. Balan, Bravor, Guilan et Garnates avoient déjà rendu

les derniers soupirs; le vertueux Grumedan, la gorge percée par un dard, expiroit en baignant de son sang la bannière qu'il tenoit encore entre ses bras; Lisvard et Perion, tombés sur leurs genoux, et ne pouvant plus porter leurs boucliers appesantis par la quantité de dards qui les traversoient, élevoient à peine la pointe de leurs épées, et leurs armes étoient trempées de leur sang qui s'écouloit avec leur vie. Le cheval d'Esplandian tomba bientôt aussi percé de toutes parts, et les barbares alloient triompher sans peine des plus braves Chevaliers de l'Occident, lorsqu'Amadis et sa troupe, tombant sur eux avec une fureur que le désespoir animoit, firent un massacre affreux de ceux qu'une prompte fuite ne put dérober à leurs coups. Les barbares, forcés de s'écarter, se retirèrent à cent pas, en lançant, selon leur coutume, des flèches et des dards dans leur fuite; mais s'étant arrêtés, et réformés en un moment, ils apperçurent que la troupe redoutable dont ils fuyoient les coups paroissoit en désordre, et plus occupée à secourir les blessés qu'à se tenir en état de défense. Ils s'ébranlérent pour revenir à la charge; et peut-être Amadis, Galaor, Agrayes, et les braves compagnons d'Esplandian eussent-ils succombé, si dans ce moment l'Empereur de Grèce ne fut accouru, suivi de l'élite des Chevaliers

Grecs. Alors chargeant en flanc les barbares, et de nouveaux escadrons les ayant entourés, ils furent taillés en pièces. Les Turcs, loin de les secourir, s'enfuirent de toutes parts en abandonnant leur camp, et coururent en confusion pour se sauver sur leurs vaisseaux : la victoire la pluscomplette délivra Constantinople et la Grèce des ennemis qui, depuis trois mois, les menaçoient de la destruction et de l'esclavage.

Quelques troupes légères poursuivirent les fuyards, tandis que les Princes Chrétiens baignoient de leur larmes les lauriers qu'ils venoient d'acquérir: cette victoire sanglante leur coûtoit des vies bien précieuses. L'Empereur de Grèce ne put s'empêcher de jetter des cris douloureux, lorsqu'il fut frappé par le spectacle le plus cruel, et le plus attendrissant. Grumedan n'étoit déjà plus. Lisvard expiroit dans les bras de Norandel et d'Agrayes. Talanque, Maneli, le roi de Dace, à moitié désarmés, déchiroient leurs chemises, et bandoient les plaies d'Esplandian sans connoissance, et portant la pâleur de la mort sur son visage ensanglanté. Amadis, Galaor et Florestan, à genoux autour de Perion, soutenoient sa tête, et l'aidoient à lever ses mains mourantes vers le Ciel. Ne pleurez point, mes enfans, leur disoit ce saint et brave vieillard, je meurs en bon Chevalier; je laisse des

héros dans mes fils, et l'Être des êtres est prêt de ceindre ma tête de la couronne du martyre. A ces mots, une douce sérénité paroît sur son front; ses yeux qu'il élève vers le Ciel, brillent un instant d'un feu céleste; il les ferme enfin pour toujours, et son ame heureuse est reçue dans le sein de l'Eternel. Amadis penche sa tête sur le front déjà glacé de son pére: Galaor et Florestan baisent ses mains qu'ils baignent de leurs larmes: les trois frères restent immobiles, et ce n'est qu'avec effort que l'Empereur peut les arracher de l'objet de leur amour et de leur douleur.

L'Empereur parvient enfin à les éloigner de ce douloureux spectacle; il raméne dans son palais, et sur-le-champ le Patriarche de l'Orient part à la tête d'un innombrable Clergé chargé de palmes: il marche au champ de bataille, et c'est avec le plus profond respect qu'il relève les corps des héros Chrétiens, et qu'il recueille dans des coupes d'or un sang qui vient d'être versé pour l'Éternel. C'est avec ces restes précieux qu'il rentre dans Constantinople, le peuple élevant aux Cieux le cri d'Hozanna, et qu'il dépose sur de riches gradins dans la première Basilique, des corps qu'il destine à sanctifier les nouveaux Temples qui furent peu de tems après élevés en leur honneur.

Les restes de l'armée d'Armato cherhèrent en vain un asyle sur leurs vaisseaux. Cildadan et Frandolo, forçant le passage du Bosphore, avoient brisé les premiers vaisseaux qui le défendoient, et porté la flamme sur les autres : à peine se sauva-t-il de la flotte innombrable d'Armato quelques vaisseaux légers qui s'approchèrent de la côte pour recevoir les fuyards. Un de ces vaisseaux sur lequel Alphorax s'étoit élancé, tendant les bras à son père pour l'y recevoir, s'abîma tout-à-coup, étant entr'ouvert par les rochers : Armato vit périr sous ses yeux le seul fils qui pût régner après lui ; et, plein de désespoir, il s'enfonça jusques dans les déserts qui bordent les Palus Méotides.

La Reine Ménoresse partagea bien vivement la douleur de Norandel ; mais ses soins les plus tendres furent sans cesse occupés à consoler, à soutenir le courage de la Princesse Léonorine, pendant le tems que les blessures d'Esplandian firent craindre pour la vie de ce Prince. Sa jeunesse, et le sage Mire, qu'on avoit fait venir d'Epidaure, calmèrent les premiers accidens; et maître Hélisabel, arrivant peu de jours après, non-seulement réussit à fermer les blessures du jeune Prince, mais à porter un baume salutaire dans son sang, en lui parlant sans cesse de Léonorine, en lui peignant l'amour et la douleur

de cette charmante Princesse, et en lui rapportant ce qu'il avoit pénétré des desseins que l'Empereur avoit formés pour lui. Bientôt Amadis eut la consolation de voir son fils, hors de tout danger, essuyer ses larmes, et ranimer son cœur à l'espérance; ce fut ce tems devenu plus heureux, que l'Empereur saisit pour accomplir ses desseins, et pour faire assembler tous les Princes de ses États et les Députés des Républiques qui le reconnoissoient pour leur chef.

Ce fut dans cette assemblée que l'Empereur leur dit que, glacé par les années, et n'ayant pu partager le bonheur et la gloire de Perion et de Lisvard, il vouloit consacrer à la retraite et à la prière le reste des jours qu'il auroit désiré de sacrifier comme eux; qu'il croyoit ne pouvoir se choisir un successeur plus digne de leur commander, ainsi qu'un plus illustre époux pour la Princesse Léonorine, qu'en remettant l'Empire et la main de sa fille au brave et généreux Esplandian, héritier de la Gaule et de la grande Bretagne.

Amadis, tres-touché du discours que l'Empereur venoit de prononcer avec feu, courut à lui les bras ouverts, en le conjurant de ne point abdiquer l'Empire, et de choisir entre les trônes de la Gaule et de la grande Bretagne

celui qu'il seroit prêt à céder à son fils, pour y placer la Princesse Léonorine : J'ai pris mon parti, répartit l'Empereur avec fermeté, tout me détermine à l'exécuter ; et j'espère même vous prouver que je ne fais qu'accomplir les décrets de la divine Providence, que la sage Urgande nous a depuis long tems annoncés dans une de ses prophéties. Souvenez-vous, ajouta-t-il, qu'Esplandian porte sur son sein des caractères qui ne peuvent être déchiffrés que par celle que le Ciel lui destine pour épouse, et j'ose espérer qu'ils ne resteront pas inconnus pour ma fille. A ces mots, il envoya chercher la Princesse qui vint suivie de Ménoresse et de Norandel, qui n'avoit pas perdu de momens pour lui faire part de la résolution que l'Empereur venoit de prendre. Cette jeune Princesse, la rougeur sur le front, mais ayant la joie la plus vive dans le cœur, serra tendrement les genoux de l'Empereur, qui la prenant par la main, et suivi des Princes et de toute sa Cour, la conduisit dans la chambre d'Esplandian.

Déjà ce jeune Prince ne gardoit plus le lit ; il étoit alors sur un sopha : de riches robes l'entouroient, et ses beaux cheveux flottoient sur ses épaules. Quel moment pour lui, lorsqu'il leva ses yeux sur ceux de Léonorine, qu'il vit briller de joie et d'amour ! L'Empereur, sans

lui rien dire, ouvre sa robe et sa chemise; son sein d'albâtre, et les caractères imprimés par la nature à sa naissance, restent découverts. La modestie fait baisser les yeux à la jeune Léonorine; elle ne les attache sur le sein de son amant, que lorsqu'elle reçoit l'ordre de son père de lire les caractères qu'on y voit tracés. Je les reconnois, lui dit-elle, pour être les mêmes que ceux qui sont dans ce livre de Mélye, qu'Urgande m'a prescrit de porter toujours sur moi, et dont j'ai reçu l'explication de sa bouche. A ces mots, elle tire le livre de sa poche, elle compare les caractères tracés sur le sein de son amant avec ceux qui le sont sur le livre de Mélye; on les reconnoît pour être les mêmes, et c'est ainsi que Léonorine les explique: *Léonorine, fille de l'Empereur de Grèce.* Alors, continuant de lire dans le livre de Mélye, elle leur fit connoître que les caractères imprimés sur le sein d'Esplandian l'avoient été par la Demoiselle enchanteresse, pour apprendre le nom que l'enfant nourri par la lionne devoit porter, et, continua-t-elle en rougissant, celui de l'épouse que le sort lui destine. A ces mots, les plus douces acclamations retentirent dans toute la Cour. Amadis s'avança près de son fils, recouvrit son sein; et, présentant la main d'Esplandian à Léonorine, il lui dit: Madame, daignerez-



Léonorine, fille de l'Empereur de Grece.

... 1787 Vinc. Langlois ... sculp.

vous accepter ce don du Chevalier à la verte épée! puis-je espérer qu'il m'acquittera du serment qu'il vous a prêté? L'Empereur termina promptement l'embarras de Léonorine, en lui prenant la main pour l'unir à celle d'Esplandian; et les deux heureux pères serrèrent leurs enfans dans leurs bras, tandis que le Parriarche leur donnoit sa bénédiction, et prononçoit les prières usitées dans les fiançailles.

Calafie, présente à cet événement, ne put s'empêcher de s'écrier: J'avoue, dit-elle, que, révoltée des loix injustes et barbares de ma patrie, j'ai réfléchi souvent, depuis que je suis dans cette Cour, qu'une pareille union peut augmenter la force et la félicité de deux ames sensibles et généreuses; j'avoue même que, connoissant aujourd'hui les dogmes d'une Religion plus pure, et dont les espérances sont infinies, je pensois, en l'embrassant, à me soumettre aux nœuds qu'elle autorise; mais la fierté que mon éducation et mon rang m'inspirent, me laissera difficilement faire un choix. Heureuse et belle Léonorine, aimable et brave Esplandian, oui, je vous trouve tous les deux également dignes de votre bonheur; j'envie les aimables chaînes qui vous lient: tout en assure les charmes, la gloire et la durée.

Ah! charmante Reine, dit Esplandian qui

connoissoit l'amourdont son cousin Talanque brûloit pour Calafie, qu'il vous est facile de vous en assurer de pareilles, en conservant même toute la dignité de votre auguste rang, et une partie des premières loix de votre patrie ! Faites un choix, et que l'heureux Prince à qui vous ferez partager le trône que vous occupez, vous doive en entier son rang et sa félicité. Calafie resta quelque temps interdite et rêveuse ; et la belle Léonorine, l'embrassant avec feu, lui dit tout bas : Lisez dans les yeux de ces jeunes Princes tout le feu qui les anime, et le desir qu'ils ont d'être préférés. Calafie sourit, et leva ses beaux yeux sur les jeunes et aimables compagnons d'Esplandian; mais la crainte qu'on ne devinât le secret de son ame, l'empêcha de les arrêter sur Talanque, autant que sur le Roi de Dace et Maneli. Le fils de Galaor, quoiqu'il eût toutes les graces des jeunes seigneurs Gaulois, n'avoit point leur confiance ; il étoit trop amoureux pour ne pas craindre d'être dédaigné, il ne put résister au saisissement que lui causa cette cruelle idée, ses genoux tremblans se dérobèrent sous lui, et ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle. Galaor courut à son fils, et le prit par une main pour le relever. Calafie, émue, troublée par ce spectacle, ne put s'empêcher d'accourir et de vouloir partager

ce même soin ; mais Talanque, éclairé par ce mouvement involontaire, et trouvant dans les regards attendris de Calafie et le sentiment qui l'agitoit, et le prix de l'amour qu'il avoit pour elle embrassoit déjà ses genoux, et tenoit cette main charmante qui lui rendoit la vie ; il la couvroit de ses baisers et de ses larmes. Calafie ne put faire d'efforts pour la retirer : Ah! Talanque! Talanque! dit-elle, mon sort sera donc de vous céder toujours; mais je ne vous devois encore que la vie, et j'espère que de ce moment vous me la ferez aimer. Léonorine sauta au col de la belle Reine des Amazones; Galaor, Amadis, Esplandian et tous les Princes l'entourèrent; le Patriarche lui-même accourut, et lorsque les premiers transports de cette scène agréable furent calmés, il s'empara de sa charmante prosélyte, à laquelle l'Empereur servit de père et de parrain.

Nous avons déjà dit que la Princesse Lyotte s'étoit séparée avec le corps des trente mille Amazones, de l'armée d'Armato, et n'avoit point combattu contre les Grecs depuis le jour que sa sœur étoit demeurée prisonnière : Calafie la fit venir à Constantinople. Lyotte étoit jeune et belle; son caractère analogue à celui de sa sœur, et la tendresse qu'elle avoit pour elle, lui firent non-seulement approuver le parti que Calafie

venoit de prendre, mais lui firent naître le desir de l'imiter. Le fils de Gildadan, tel que nous l'avons déjà peint, avoit tout ce qu'il faut pour plaire : son maintien noble et sérieux lui faisoit donner le nom de Maneli le sage : on prétend aussi qu'il devoit un peu ce surnom à sa fraternité d'armes avec Talanque; et il avoit eu peu de peine à le mériter, lorsque les Dames l'avoient comparé au fils de Galaor. Ce fut Manéli que Talanque et Galafie présentèrent à la Princesse Lyotte, comme celui qui sauroit détruire d'une façon bien douce et bien agréable les préjugés de son éducation. Comment une sœur bien tendre, comment un cœur qui n'avoit jamais aimé, se seroient-ils défendus contre l'exemple et les instances de deux amans heureux, et contre un brave et beau Chevalier de vingt ans, honoré déjà du surnom de Sage? Lyotte ne lui fit point acheter sa conquête; elle se rendit comme sa sœur sous le bâton pastoral du Patriarche; elle en reçut les mêmes graces; elle lui prêta les mêmes sermens; ce fut une seconde fille que l'Empereur se fit un nouveau plaisir d'adopter; et peu de jours après, la fête la plus brillante et la plus solemnelle fut célébrée avec les mariages d'Esplandian et de Léonorine, de Talanque et de Manéli, avec les deux Princesses Amazones, et du Prince Norandel avec la Reine Ménoresse.

Calafie et Lyotte étoient adorées par les Amazones ; l'exemple de ces deux Princesses les entraîna : bientôt un essaim de jeunes Chevaliers et de soldats Grecs travaillèrent, de concert avec les Archimandrites de l'Eglise Grecque ; à leur faire abandonner une folle créance, et de prétendus principes qui n'étoient qu'un abus coupable de la loi naturelle ; elles furent presque toutes baptisées, aimées et mariées : les Grecs qui les suivirent dans le nord de la Scythie, y portèrent les beaux arts, et n'eurent point de peine à ranimer le goût de la poésie et de la musique parmi les descendans d'Odin et de Fréga. Calafie, qui joignit le nom de Catherine au sien en le recevant à son baptême, rendit Talanque heureux ; et ce fils de Galaor, qui ne pouvoit aimer rien d'aussi complétement aimable que la belle Reine, prit des mesures qu'elle seconda pour lui rester toujours fidèle ; l'humanité, les arts savans, comme les arts agréables, fleurirent dans leur empire, où la sage tolérance et la justice attirèrent les étrangers, et le rendirent redoutable et cher à ses voisins.

Le Soudan de Liquie avoit été présent à toutes les brillantes fêtes qu'occasionnèrent ces grands événemens, et le généreux Esplandian s'étoit occupé de lui faire oublier qu'il n'y paroissoit que comme son prisonnier. Esplandian étoit trop

généreux pour ne pas briser les fers d'un Prince illustre qu'il ne pouvoit plus craindre; mais un intérêt bien pressant et bien cher le retenoit; il jugea que le seul moyen d'engager Mélye à rompre ses enchantemens, et à remettre la sage Urgande en liberté, seroit de lui proposer d'échanger le Soudan de Liquie contre sa protectrice. Ce fut Carmelle qu'Esplandian choisit pour cette négociation; et cette tendre et malheureuse esclave d'Esplandian et de l'amour l'accepta volontier, dans un tems où les transports sans cesse renaissans d'Esplandian pour Léonorine, lui serroient en secret le cœur à tous momens.

Carmelle partit avec un cortège digne des grands Princes dont elle étoit l'Ambassadrice, et se rendit dans la ville de Thésiphante. Mélye accorda tout à la prière d'Armato : l'échange fut accepté : le Soudan de Liquie, comblé de présens et de caresses par tous les Princes Chrétiens, fut conduit à Thésiphante avec les plus grands honneurs ; et la sage Urgande, sortant de sa tour ténébreuse, fut la maîtresse de son sort.

A l'instant où cette Fée franchit le seuil de la Tour, la grande serpente, immobile jusqu'alors dans le port de la Montagne défendue, déploya ses grandes ailes, bondit plusieurs fois sur les flots en élançant des feux brillans, et les

vents l'emportèrent avec une rapidité plus vive que jamais. Dès le lendemain, cet ouvrage merveilleux d'Urgande aborda dans le port de Thésiphante: Urgande et Carmelle entrèrent dans ses flancs qui paroissoient tressaillir de joie; et ce vaisseau fendant la mer avec la rapidité d'une flèche, parut bientôt à la vue de Constantinople, qui retentit des acclamations que les Grecs poussèrent à son arrivée.

L'Empereur, Amadis, Esplandian, suivis de toute la Cour, accoururent sur le port pour recevoir cette bonne et charmante Fée. Iris et Osiris, débarquant sur les bords du Nil, n'eussent pu recevoir des hommages plus empressés et plus tendres que ceux qu'Urgande reçut à la descente de son vaisseau. L'Empereur lui donna la main pour la conduire à son palais; mais Urgande, voyant le soleil prêt à descendre sous l'horison, le pria de s'arrêter avec sa Cour quelques momens de plus sur le rivage.

Dès que le disque lumineux fut coupé par les bords de l'horison, la grande serpente poussa d'horribles mugissemens, des torrens de feu s'élancèrent de sa gueule et de ses naseaux, ses grandes ailes s'agitèrent avec un siflement qui faisoit retentir le rivage, les vagues écumantes s'élevèrent autour d'elle à la hauteur de ses mâts, quoique la mer fût calme dans le reste de

la plage : trois fois la grande serpente bondit en redoublant ses hurlemens ; et, retombant la troisième fois en plongeant sa tête, elle disparut en s'abîmant dans la mer.

La Cour de Grèce étoit à peine revenue de sa première surprise, lorsqu'on vit s'élever du fond des eaux un rocher enflammé, sur lequel une Démoiselle échevelée poussoit des cris douloureux, en se défendant d'une multitude de serpens qui la déchiroient ; bientôt le rocher se fendant en deux se plongea sous les flots, et la Demoiselle reparut nager et s'élancer sur le rivage, pour éviter un monstre marin qui la poursuivoit. Le brave Esplandian vola pour la secourir, et tira l'épée enchantée qu'il avoit conquise avec le trésor et la riche tombe, sur la montagne de l'isle de la Demoiselle Enchanteresse ; il s'avançoit pour combattre le monstre, lorsque la Demoiselle qu'il vouloit défendre arracha subtilement son épée de sa main, se replongea dans la mer, et disparut avec le monstre qui sembloit la menacer.

Esplandian, confus de se trouver désarmé par cette supercherie, parut inconsolable de la perte de cette merveilleuse épée ; mais Urgande se mit à rire, et lui fit lire dans le livre de Mélye, que la grande serpente et l'épée ne pouvoient leur être utiles que pour un tems, et que la

Demoiselle Enchanteresse avoit prédit dans ce livre, que l'une et l'autre leur seroient ravies lorsque la fortune auroit rempli la plus grande partie de sa brillante destinée. Esplandian se consola facilement; et Léonorine lui présenta, pour remplacer cette épée, celle de Thésée, que l'Empereur avoit conservée dans son trésor.

Ces grands événemens étoient à peine accomplis, lorsqu'Amadis vit arriver Durin, frère de la Demoiselle de Danemarck, que le Comte Gandalin avoit épousée; il apportoit des lettres de cette fidelle amie, qui plongèrent Amadis dans une douleur bien vive, et dans l'inquiétude la plus mortelle.

Amadis apprit par cette lettre, que la Reine Brisène, déjà très-malade lorsque le Roi Lisvard avoit voulu s'embarquer pour la Grèce, venoit de succomber à sa douleur en apprenant la mort de son époux; qu'Oriane, accablée par le regret de ces pertes cruelles, passoit sa vie dans les larmes, et que sa santé commençoit à s'altérer. Ah! Durin, s'écria douloureusement Amadis, le sort te destine-t-il sans cesse à porter le poignard dans mon cœur? Ah! Dieux, la colère d'Oriane que tu m'annonças autrefois, ne fut pas plus effrayante pour moi que ce que tu me fais craindre. Durin rassura le tendre et fidèle Amadis, mais il ne s'opposa point à tous

les soins qu'il prit pour hâter son départ. Esplandian et Léonorine obtinrent du vieil Empereur d'aller rendre leurs soins à cette tendre mère, qui ne connoissoit point encore Léonorine. Toute cette Cour brillante se sépara. Talanque et Maneli venoient de partir avec les Amazones, qui ne retinrent de leurs anciennes mœurs que de marcher armées, et leur courage indomptable. Norandel et la Reine Menoresse allèrent régner dans les beaux pays conquis sur les Sarrasins, auquel ce Prince ajouta bientôt la superbe ville de Thésiphante; et tous les Princes de Gaule partirent ensemble pour la grande Bretagne, où la belle Reine Briolanie vint promptement rejoindre son cher Galaor. Elle avoit bien des raisons pour craindre d'en être séparée: les jours de combat pour ce brave Prince, l'inquiétoient moins que les jours paisibles qu'il passoit dans une Cour aimable. Elle accourut près d'Oriane; et les trois redoutables fils de Périon se trouvèrent réunis à celles qu'ils aimoient en arrivant à Vindisilore, où le Roi de Bohéme, Grasandor et l'aimable Mabille arrivèrent peu de jours après, avec Bruneau de Bonnemer et Mélicie.

L'arrivée et la tendresse d'Amadis séchèrent les pleurs qu'ils donnèrent ensemble à une mère dont la mémoire leur étoit si chère et si res-

pectable; Oriane reprit sa fraîcheur et sa beauté, et celle de Léonorine put seule lui être comparée; cependant, au bout de quelques mois, les roses de la jeune Impératrice parurent se ternir; mais Esplandian ne put s'en affliger, lorsque ce nouvel état lui fit espérer d'avoir un fils. Léonorine donna le jour dans la grande Bretagne, au beau Prince qui reçut en naissant le nom de Lisvard, que le père d'Oriane avoit rendu cher et mémorable dans la religion comme dans les armes; et comme héritier de l'Empire d'Orient, on lui en donna le surnom, en l'appellant Lisvard de Grèce. Amadis et sa chère Oriane ne pouvoient se lasser de le caresser. Oriane, en voyant cet heureux enfant passer tour-à-tour dans les bras de tous ses proches, s'attendrissoit sur la différence de son état, avec tous les périls affreux que son père et son aïeul avoient éprouvés dans leur enfance: elle écrivoit souvent à la sage Urgande, pour lui demander de protéger le petit Lisvard; et ce fut par les avis de cette Fée, que, dès qu'il eut atteint l'âge de cinq ans, elle chargea la Comtesse Gandalin de le conduire à Constantinople, et de le remettre entre les mains de l'ancien Empereur. Quelque peine qu'Esplandian et Léonorine eussent de se séparer d'un enfant si cher, la même lettre d'Urgande qui les déterminoit à

l'envoyer à l'Empereur, leur prescrivoit aussi de rester dans la grande Bretagne ; et tous les Princes et les Princesses rassemblés à Vindisilore, avoient reçu le même avis de cette Fée, qui leur annonçoit son arrivée prochaine dans cette Cour.

Urgande cependant se fit attendre encore plus de deux ans, en leur écrivant de trois en trois mois, qu'elle consultoit ses livres sur le tems de son départ, et que ce tems n'étoit pas encore arrivé. Il donna celui de remplir son message à la Demoiselle de Danemarck, et de revenir près d'Oriane ; il ne fut point perdu pour des époux fortunés qui s'adoroient, et qui jouissoient enfin du calme et d'une pleine félicité, dans une Cour aimable, parée par tant de beautés réunies, et toujours animée par l'amour, et par de nouveaux plaisirs. La belle Oriane donna, pendant ce tems heureux, un nouveau fils et une fille à son cher Amadis. Le fils fut nommé Périon, et la fille Brisène, en mémoire de ceux qui leur coûtoient encore quelquefois des larmes. Galaor et Florestan eurent aussi chacun deux fils ; Agrayes, Cildadan, Bruneau de Bonnemer, jouirent du même bonheur ; et jamais Reines ou Princesses n'avoient été si doucement occupées à peupler une Cour de jolis enfans, que toutes celles qui se trouvoient rassemblées

à Vindisilore le furent pendant le tems du séjour qu'elles y firent. Le nombre de ces enfans fut assez considérable pour occuper long-tems dans la suite ceux qui se chargèrent d'écrire leurs exploits éclatans : le Ciel avoit répandu sa bénédiction sur la postérité des deux Rois dont le sang avoit été versé pour sa gloire ; et quiconque voudra suivre l'histoire de ces deux races illustres, les verra se multiplier à l'infini sous les yeux du grand Amadis, qui méritoit, comme nous l'allons voir, qu'Urgande obtint du Ciel la puissance de lui conserver sa force, et presque tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

Le tems étant enfin arrivé où la savante Fée connut qu'elle devoit prévenir les malheurs que son art et les livres de Mélye lui faisoient prévoir, elle monta sur un grand et riche vaisseau ; et les vents et la mer, obéissant à ses ordres, la portèrent rapidement dans le port de Vindisilors. Elle fut reçue par tous les Princes et Princesses de cette brillante Cour, comme leur bienfaitrice, et la bonne et sage Fée s'occupoit à l'être encore plus que jamais. Les ayant tous rassemblés dès le lendemain matin, elle les fit asseoir autour d'elle ; et fixant ses regards tour-à-tour sur tous ces époux heureux, ses yeux se couvrirent de larmes : Je ne peux vous cacher, leur dit-elle, que vous ne soyez tous

menacés des plus grands malheurs ; une influence mortelle est prête à se répandre sur vos têtes : mon pouvoir ne pourroit en détourner les funestes effets, si je ne trouvois les moyens de suspendre le cours de vos ans, et de vous tenir sous la garde de mes enchantemens pendant tout le tems où vos jours seront en péril. Ah ! Madame, s'écria vivement Amadis, si ceux d'Oriane sont menacés, faites que je puisse donner les miens pour elle. Non, non, mon cher Amadis, dit-elle ; vous devez donner encore long-tems à la tetre l'exemple de l'héroïsme et de toutes les vertus ; mais soumettez-vous tous aux volontés d'une amie qui saura résister au sort qui vous menace. Urgande lut dans les yeux de tous ceux qui l'écoutoient, la confiance et la soumission qu'elle leur inspiroit pour ses ordres : Suivez-moi donc, leur dit-elle d'une voix élevée ; montez sur le champ sur mon vaisseau, et venez avec moi dans l'Isle ferme.... Urgande leur parut avoir un air tellement imposant en prononçant ces derniers mots, que, sans lui répondre, chacun prit par la main celle qui lui étoit chère, et suivit avec elle la Fée qui sortit du palais et marcha vers son vaisseau : la fidelle Carmelle ne quitta point Esplandian ; et Gandalin et son épouse accompagnèrent Amadis qui mar-

choit à grands pas avec Oriane, en suivant Urgande.

La Fée, sans leur parler, monte sur son vaisseau, les y fait entrer, les y place ; et les voiles s'enflant à l'instant d'elles-mêmes, un court espace de tems suffit pour faire aborder le vaisseau dans le port de l'Isle ferme. Urgande les fait descendre dans le même ordre qu'ils se sont embarqués ; elle marche à leur tête, les conduit au palais d'Apollidon ; et Sardamire et Briolanie jouissent du bonheur de voir Florestan et Galaor ne plus éprouver de résistance lorsqu'ils passent sous l'arc des loyaux amans, en les regardant et pressant leurs mains avec tendresse.

Urgande les conduisit en silence dans la chambre défendue qui leur parut plus brillante que jamais ; elle les fit asseoir par ordre sur de riches sophas : deux grands carreaux posés aux pieds d'Amadis et d'Oriane, servirent de siéges à Gandalin et à la Demoiselle de Danemarck ; la fidelle Carmelle en eut un pareil, aux pieds d'Esplandian ; et maître Hélisabel qui, par ses sentimens et les services qu'il avoit rendus, méritoit bien la protection d'Urgande, eut un siége commode à la suite des sophas.

Ne soyez point inquiets, leur dit Urgande ;

de tout ce que vous avez vu jusqu'ici, ni de votre sort que je tiens à présent entre mes mains; mais qu'aucun de vous ne quitte la place que je viens de vous faire occuper. A ces mots elle les embrassa tous l'un après l'autre, les larmes aux yeux; et, frappant des mains, on vit entrer ses deux aimables nièces, Juliande et Solise, élevées alors à la dignité de Fée: l'une portoit un riche bassin d'or, l'autre un flacon aussi riche, qu'Urgande prit pour remplir le bassin de l'eau merveilleuse qu'il contenoit. La chambre défendue fut embaumée du parfum délicieux que cette eau mystérieuse exhaloit. Juliande et Solise présentèrent le bassin tour-à-tour à tous ceux qu'Urgande avoit placés; ils se baignèrent tous le visage et les mains de cette eau, par ses ordres..... A l'instant même ils sentirent tous qu'un nouveau sang leur paroissoit couler dans leurs veines; le coloris et la fraîcheur d'Hébé brillèrent sur le teint de celles qui commençoient à n'être plus que belles, et la force et le feu de la jeunesse se ranimèrent plus que jamais, avec des graces vives et brillantes, dans les Chevaliers que trente ans de combats et de victoires paroissoient avoir appesantis.

Ce nouveau bienfait d'Urgande parut leur

être plus cher encore à tous, que les soins qu'elle prenoit de leur vie. Il est dans la nature qu'une belle, entre trente et quarante ans, craigne moins la mort que la perte de sa beauté, et que de quarante à cinquante, un brave Chevalier voie avec des regrets bien amers, cesser pour lui le tems heureux de plaire et de combattre.

Tous ces couples fortunés, plus jeunes, plus beaux, plus amoureux que jamais, se regardoient avec transport, et se penchoient doucement l'un vers l'autre sur leurs riches sophas; mais ce moment si pressant et si doux fut troublé par l'agitation effrayante dans laquelle parut Urgande. Ses cheveux se hérissèrent sur son front; elle se tourna vers les quatre points cardinaux du monde, en proférant à haute voix des mots dans une langue inintelligible, auxquels des voix rauques et terribles sembloient répondre dans les airs. Un coup de tonnerre affreux fit trembler la voûte; un éclair éblouissant remplit la chambre défendue: aucune des personnes présentes ne put en soutenir l'éclat; tous leurs yeux se fermèrent; et leurs paupières, appesanties sur le champ par un doux sommeil, ne purent se rouvrir que lorsque Lisvard de Grèce vint les tirer de cet enchantement,

où nous les laissons, avec quelque sorte de crainte que nos Lecteurs n'éprouvent à la fin de cette Histoire le même sommeil qu'Amadis et la belle Oriane.

Fin du cinquième et dernier Livre.



EXTRAIT
DE ROLAND
L'AMOUREUX
DE
MATHEO-MARIA BOYARDO,
COMTE DE SCANDIANO.



EXTRAIT DE ROLAND L'AMOUREUX.

Le Boyardo commence par peindre Gradasse comme ayant le cœur d'un dragon, la force et la taille d'un géant. Il est Souverain de la grande Séricane, qui contient la Chine, et la plus grande partie de l'Asie. Ce Prince l'a conquise par la force des armes enchantées; mais ses desirs ne peuvent être satisfaits qu'il n'ait en sa possession la fameuse Durandal, épée de Roland, et Bayard, cheval de bataille du Paladin Renaud. Rien ne peut résister au tranchant de Durandal: nul coursier ne peut être pareil à Bayard; ce cheval étant Fée, invulnérable, devançant les vents dans sa course, et doué d'une intelligence humaine. Gradasse, à la tête de cent cinquante mille hommes, et comptant encore plus par son bras et sa

valeur, débarque en Espagne ; y porte la guerre; mais il n'y fait des conquêtes, que pour se ménager un point d'appui, des entrepôts, des magasins, et pour pénétrer après en France.

Marsile, Roi d'Espagne, père de Ferragus l'invulnérable, de la jeune et belle Fleur-d'Epine, et d'Isolier, lève à la hâte une armée pour s'opposer à l'incursion de Gradasse; mais il est privé du secours de Ferragus, du Roi Balugant, du Roi géant Grandonio, d'Isolier, de Serpentin, et de beaucoup de grands Seigneurs Sarrasins, qui se trouvoient alors à Paris; attirés par la publication d'un tournoi, que Charlemagne avoit fait préparer.

Ce grand Empereur y tenoit alors sa Cour plénière, en attendant le premier jour du tournoi: il avoit alors dans sa Cour, Othon, Roi d'Angleterre, et le Prince Astolphe son fils; Didier, Roi de Lombardie; Salomon, Roi de Bretagne; le reste de la Cour étoit composé de plusieurs Souverains ses vassaux, tels que Naymes, Duc de Bavière, et de sa nombreuse et brillante Chevalerie. Parmi les premiers Paladins de sa Cour, Roland et Renaud, neveux de Charles, étoient aussi distingués par leur haute renommée que par leur naissance.

Roland,

Roland, comte d'Angers, fils de Milon et de Berthe étoit invulnérable, hors sous la plante des pieds : ce héros indomptable ne pouvoit être égalé que par Renaud de Montauban, son cousin; celui-ci, fils du Duc Aymon, avoit plusieurs frères d'une haute réputation; mais Bradamante, sa sœur, ayant embrassé le parti des armes, cette guerrière, quoique fort jeune, et douée d'une beauté parfaite, étoit à peine surpassée par la force et la valeur de son frère Renaud.

L'invincible Roland, moins beau, moins galant que ce frère et cette sœur, avoit une ame aussi prompte à s'enflammer, qu'elle étoit intrépide et constante. Le Marquis Olivier, Duc de Vienne, ornoit la Cour de Charles, avec ses deux fils Aquilant le Noir et Griffon le Blanc, surnommés tous les deux par la couleur de leurs armes enchantées qu'ils tenoient de deux puissantes Fées qui les avoient élevés. Le perfide Ganelon, Comte de Mayence, tenoit aussi le plus haut rang dans la Cour de Charles, ainsi qu'Anselme de Hauterive.

On y voyoit aussi Pinabel, et plusieurs autres Chevaliers de sa maison, tout aussi lâches, tout aussi capables des plus grands crimes que le chef de cette race haïe et méprisée par la Chevalerie; mais assez adroite pour avoir sçu gagner le cœur

et la confiance de Charles. Turpin, Archevêque de Reims, joignoit la valeur à la sainteté de son état ; il sçavoit même lire et écrire : c'est d'après lui qne les fastes de la vie de Charlemagne ont été recueillis, et c'est dans ses Chroniques que le Boyardo a puisé les principaux traits et les événemens de son Poëme.

Telle étoit à-peu-près la Cour de Charles, quelques jours auparavant que le tournoi commençât. De grandes fêtes remplissoient les jours qui le précédèrent. Ce fut sur la fin d'un festin que Charles vit paroître à sa Cour quatre redoutables Géans qui conduisoient au milieu d'eux un jeune Chevalier couvert d'armes magnifiques et portant une lance d'or. Il tenoit par la main la plus charmante personne que l'amour et les grâces eussent embellie de tous leurs dons.

Alde, Armeline et Clarice, qui jusqu'alors avoient remporté la palme de la beauté, furent obligées de la céder à cette créature céleste. Clarice, qui connoissoit le cœur léger de l'aimable Renaud son époux, fut vivement allarmée en la voyant paroître. Renaud, en effet, ne put résister à tant de charmes ; il eut peine à cacher ses premiers transports.

Le fier Roland, blessé d'un trait fatal, sentit pour la première fois tous les feux de l'amour. Quel ravage ne devoient-ils pas faire dans son

âme impétueuse! Quoique le farouche Ferragus ne respirât que les combats et le carnage, il fut épris; et cédant à ses desirs naissans, il jura dans son cœur de posséder cette belle, ou de perdre la vie. Astolphe, tous les Paladins, et jusqu'au vieux et sage Duc Naymes, ne purent la voir, sans en être émus.

Angélique, c'est ainsi que se nommoit cette dangereuse beauté, s'avança d'un air modeste vers Charlemagne: elle ouvrit ses lèvres de roses, et d'un son de voix qui retentissoit doucement dans tous les cœurs, elle lui dit que, fille de Galafron Roi du Cathay, elle venoit des extrémités de l'Orient, avec le Prince Argail son frère, pour admirer sa sagesse, et la magnificence de sa Cour; et qu'épris de l'amour de la gloire, son frère venoit s'éprouver à la joûte contre les Chevaliers de sa Cour, sous la condition qu'elle et son frère demeureroient les prisonniers de celui qui pourroit l'abattre; mais aussi que tous ceux que l'Argail abattroit, resteroient en leur puissance: elle ajouta qu'ils avoient fait tendre leurs tentes près du perron de Merlin, et que ceux qui voudroient s'éprouver contre son frère, en attendant le tournoi, pouvoient se présenter à ce perron dès le lendemain matin. A ces mots, le frère et la sœur, s'inclinant avec respect, se retirèrent d'un air noble et

modeste, sans attendre la réponse de l'Empereur.

Une espèce de murmure d'admiration suivit leur départ; tous les Chevaliers se sentoient également agités par l'espoir de faire une aussi brillante conquête; tous se préparoient à combattre l'Argail; tous désiroient la préférence pour être les premiers à s'essayer contre lui; et Charles voyant qu'une dispute dangereuse commençoit à s'élever, imposa silence, et leur dit que le sort décideroit quels seroient ceux qui se rendroient les premiers au perron de Merlin.

On mêle les noms des principaux Chevaliers dans un casque; on tire.... le nom de l'aimable Astolphe, Prince d'Angleterre, sort le premier, celui du féroce Prince d'Espagne Ferragus sort le second; et la fortune veut que ceux de Roland et de Renaud ne soient que les derniers.

Maugis, fils du Duc d'Aigremont, étoit témoin de tout ce qui se passoit alors. Peu redoutable par sa force et sa valeur, Maugis l'étoit par ses enchantemens; et depuis Merlin, peu d'Enchanteurs avoient égalé son pouvoir. Maugis, peu susceptible d'amour, avoit d'abord vu la belle Angélique avec assez d'indifférence; mais soupçonnant que la démarche quelle venoit de faire cachoit quelque dessein funeste aux Chevaliers Chrétiens, il prit le plus sûr moyen de

s'en éclaircir : il courut chercher son Livre, et découvrit que Galafron, allié secret de Gradasse, avoit envoyé sa fille pour séduire les Chevaliers de Charles par sa beauté ; qu'il avoit couvert son fils l'Argail d'armes enchantées à l'épreuve des coups de Joyeuse et de Durandal ; et qu'il avoit armé sa main d'une lance d'or, dont le pouvoir étoit de porter par terre tout Chevalier dont elle ne feroit qu'effleurer les armes. C'est ainsi, dirent à Maugis les Esprits soumis à ses ordres, que Galafron compte enlever les plus redoutables Paladins de Charles, les retenir prisonniers, et le mettre hors d'état de résister à Gradasse.

Maugis se promet bien de s'opposer à ce complot si fatal à l'Empire : il s'arme d'un poignard, il se fait transporter la nuit suivante par ses Démons dans la tente d'Angélique, il est prêt à frapper son beau sein ; mais la lueur d'une lampe lui fait voir Angélique à demi-nue et plus belle que Vénus ne parut au Berger Troyen : son cœur est ému, palpite, et sa main laisse tomber son poignard pour s'occuper d'un soin plus doux : Angélique se réveille, se défend, appelle son frère à grands cris ; l'Argail s'élance dans la tente de sa sœur, terrasse Maugis, et le serre dans ses bras nerveux. Ce ne peut être qu'un Magicien, s'écrie Angélique ;

elle fouille Maugis, trouve son Livre, le parcourt, et la connoissance qu'elle a reçue dans les Indes des Livres propres aux plus fortes conjurations, la met à portée d'évoquer les Esprits que ce Livre lui soumet : ils paroissent à ses ordres ; elle fait enlever Maugis : les Démons le portent au Cathay, le présentent à Galafron, l'instruisent de son attentat, et Galafron le fait enchaîner sur la pointe d'un écueil.

Angélique et l'Argail s'étant délivrés de cet Enchanteur qui peut seul s'opposer à leur projet, s'apprêtent à le suivre.

Le lendemain à peine l'Aurore ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux fougueux du Soleil, que le gentil Astolphe, couvert d'armes brillantes, s'avance près du perron de Merlin : il sonne du cor pour appeller l'Argail qui sort armé de sa lance d'or, le renverse, le remet entre les mains des quatre Géans, et l'Argail sonne du cor à son tour pour appeller celui des Chevaliers qui se propose pour succéder à celui qu'il a fait son prisonnier.

Le son du cor retentit au loin ; Ferragus l'entend, et ne doutant pas que le jeune et présomptueux Astolphe n'ait succombé, il prend une forte lance, et vole pour le remplacer. Ce terrible Sarrasin court contre l'Argail, avec une pleine assurance de la victoire ; mais la lance

d'or l'enlève des arçons, et le jette rudement sur le sable. L'Argail saute légérement à terre, appelle ses quatre géans, et s'avance avec eux pour s'emparer de ce nouveau prisonnier; mais Ferragus, moins docile qu'Astolphe, se relève en fureur, attaque les quatre géans, et malgré leurs coups redoublés, il leur fait mordre la poussière à tous les quatre, et s'avance contre l'Argail. Celui-ci se recule deux pas : Brave Chevalier, lui dit-il, vous savez quelles sont les conditions de notre joûte, et vous devez vous y soumettre. Ferragus n'entend point raison, attaque avec fureur l'Argail qu'il force à se défendre. Ferragus porte mille coups en vain, il ne peut entamer les armes du frère d'Angélique, celui-ci brise, entrouvre vingt fois les armes de Ferragus, et son épée rebondit luisante, sans pouvoir s'abreuver du sang de son ennemi. Après deux heures de combat, ils perdent haleine, s'appuient sur le pommeau de leurs épées; et Ferragus entre en pour-parler avec l'Argail : Pourquoi, lui dit-il, cherchons-nous vainement à nous donner la mort? Je vois bien que tes armes sont enchantées, tu peux connoître que je suis invulnérable; une même Religion nous unit; il est bien plus simple et plus naturel que tu me donnes librement ta sœur, puisqu'étant fils aîné de Marsile, je peux

la placer sur un des plus beaux trônes de l'univers. J'y consens, lui répond l'Argail, si tu conviens à ma sœur, que je n'ai ni le pouvoir ni la volonté de contraindre. Il appelle Angélique; et Ferragus délaçant son casque, court brusquement au devant d'elle, et lui demande sa main.

Angélique recule d'effroi, à l'aspect de Ferragus dont le visage africain n'offre que des traits affreux, et dont les yeux semblent bien plus animés par la fureur que par l'amour.

Elle rentre dans sa tente avec l'Argail qui lui représente en vain que Ferragus est un guerrier renommé, et le fils aîné du Roi d'Espagne; Angélique refuse cette espèce de monstre; et bientôt effrayée par la voix rauque de Ferragus qui crie, qui murmure pour rappeler son frère, et savoir sa réponse, elle sort par la porte de derrière de sa tente, elle s'élance sur une haquenée vîte comme le vent, et s'enfuit à toute bride: Ferragus la voit partir, il en conclut qu'il est refusé: plein de rage, il attaque une seconde fois l'Argail: tous les deux connoissant au bout d'une heure que tous les coups qu'ils se portent sont inutiles, ils laissent tomber leurs épées, s'arment d'un poignard, et se saisissant au corps, ils font tous leurs efforts pour se renverser, roulent ensemble sur la poussière,

cherchent le défaut de leurs armes pour faire pénétrer leurs poignards : la peau invulnérable de Ferragus émousse la pointe de celui de l'Argail, et le Prince d'Espagne plonge le sien tout entier dans le flanc gauche de celui du Cathay : Je meurs, s'écria l'Argail d'une voix presque éteinte ; mais, brave Chevalier, accordes-moi du moins une grace. Ferragus qui lève la visiète du casque de l'Argail, est ému par la pitié lorsqu'il voit ce jeune et beau Chevalier prêt à rendre le dernier soupir. Hélas ! lui dit-il, il n'a pas dépendu de moi que nous ne devinssions frères ; je te jure d'exécuter tes dernières volontés. Eh bien, dit l'Argail prêt d'expirer, jettes-moi tout armé dans cette fontaine ; sauves ma mémoire du reproche de m'être laissé vaincre avec de si fortes armes. Je te le promets, dit Ferragus ; mais permets-moi de me couvrir encore quelque tems la tête de ton casque, dans un pays que je dois regarder comme ennemi : tu vois que le mien est fracassé ; je te promets de venir ici le joindre au reste de tes armes. L'Argail expirant y consentit par un signe. Ferragus s'étant couvert la tête de son casque, précipita son corps tout armé dans cette fontaine qui formoit une rivière en s'écoulant ; et remontant à cheval, il courut à toute bride sur les traces de la charmante Angélique.

Les Paladins n'ayant point vu revenir Ferragus, ne doutèrent point qu'il n'eût été fait prinier: ils montent à cheval, courent au perron de Merlin; ils trouvent les tentes désertes; ils voient les corps des quatre géans, et plus loin des débris d'armes, une place ensanglantée; Astolphe devenu libre par la fuite des gens de la suite d'Angélique, leur raconte ce qui s'est passé, reprend ses armes, et trouvant la lance d'or de l'Argail appuyée contre un pin, il s'en saisit et remplace celle qu'il a brisée.

Renaud et Roland, également épris, volent sur les traces d'Angélique; tous les deux arrivent par différentes routes dans la forêt des Ardennes. Les Paladins parcourent les bois, et cherchent celle qui ne pensent qu'à les éviter. Le célèbre Merlin avoit autrefois construit pour Artus deux fontaines dans cette vaste forêt; les eaux de l'une inspiroient tous les feux de l'amour; les eaux de l'autre plongeoient les malheureux qui buvoient de ses froides ondes dans une triste indifférence qui les portoit jusqu'à la haine: un hasard cruel fait qu'Angélique boit des eaux de la fontaine qui fait aimer, et que, dans le même moment, Renaud étanche sa soif dans celles de la fontaine de la haine.

Le Paladin sent éteindre son amour, il veut retourner près de Charlemagne; il s'égare dans

la forêt, et la fatigue et la chaleur le forcent à descendre, à laisser paître Bayard, et à s'endormir à l'ombre : Angélique qui s'est pareillement égarée, et qui sent battre son cœur par un sentiment dont elle est surprise, et qu'elle ne connoit point encore, rencontre Renaud endormi, le trouve charmant, et son jeune cœur ne peut résister au charme qui l'entraine près de ce Chevalier : plus elle le regarde, plus l'amour prend d'empire dans son ame ; elle cueille des fleurs, elle les répand sur lui ; Renaud se réveille, la reconnoit ; mais le cruel, loin de l'écouter, s'en éloigne avec une sorte d'horreur, remonte à cheval et la fuit.

Angélique fait retentir les bois de ses plaintes; troublée, désespérée, elle court en vain après Renaud, et cédant enfin à sa douleur, elle a recours au livre de Maugis ; elle voit que le Paladin qui se refuse à sa tendresse est ce même Renaud dont elle a si souvent entendu célébrer les agrémens et la valeur : elle revient au même lieu où l'aimable Renaud l'a rendue sensible; elle descend, elle reconnoit la place que ce Paladin occupoit, aux fleurs dont elle-même l'a couverte; elle s'assied sur l'herbe qu'il a foulée, et bientôt accablée par la lassitude et la douleur, ses yeux sont fermés par un profond sommeil.

Pendant ce tems, Astolphe, retourné près de

Charlemagne, avoit remporté tout l'honneur du grand tournoi. Les Chevaliers de la maison de Mayence avoient essayé de le lui enlever par une supercherie : la lance d'or les avoit presque tous renversés les uns après les autres ; mais deux d'entre eux ayant couru contre lui presque dans le même tems, celui qu'Astolphe attaquoit de droit fil avec la lance d'or, avoit volé des arçons ; et le comte de Hautefeuille saisissant ce moment pour frapper Astolphe de côté, l'avoit jetté sur le sable. Le Prince d'Angleterre, furieux de cette trahison, avoit mis l'épée à la main, pour se jetter sur ce traître ; mais Charlemagne l'avoit fait arrêter, et l'avoit mis aux arrêts. Astolphe forcé de céder, avoit vainement demandé justice : indigné de la partialité que Charlemagne montroit pour les perfides Mayençois, il étoit brusquement sorti de sa Cour, et n'étant point né son sujet, il se proposoit de ne jamais employer son épée à son service.

La Cour de Charles se trouva privée dans ce moment de ses Chevaliers les plus renommés : presque tous étant séduits par les attraits d'Angélique, ils avoient volé sur ses traces ; et Roland, le plus redoutable de tous, poussoit son cheval Bride-d'or au hasard dans l'espérance de devancer ses rivaux, et de la rejoindre. Ce Paladin, après avoir long-tems parcouru la forêt des Ardennes, étoit

arrivé comme Angélique sur les bords de la fontaine de l'Amour, il avoit bu de ses eaux comme elle, mais à peine s'étoit-il apperçu de leur effet: elles ne pouvoient allumer dans son cœur une flamme plus vive que celle que les yeux d'Angélique avoient fait naître. Quels transports n'éprouva-t-il pas quelques momens après, en trouvant cette beauté céleste endormie sur l'herbe! Il descend à terre, il en approche. Mais le véritable amour rend toujours timide: il la regarde, l'admire, l'adore; il retient jusqu'à ses soupirs, et n'ose l'éveiller.

Roland jouissoit du bonheur de voir tous ses charmes, lorsqu'il fut troublé dans ces momens délicieux, par l'arrivée du farouche Ferragus. Ce Sarrasin couvert du sang du frère, poursuivoit la sœur avec l'ardeur d'un vautour. Il ne pensoit qu'à se saisir de sa proie, après avoir vaincu son défenseur.

Soit qu'il ne reconnût pas Roland, ou que son orgueil l'empêchât de le redouter, il voulut l'éloigner d'Angélique par des propos insultans: bientôt ils sont aux mains; les coups terribles et précipités qu'ils se portent, réveillent Angélique. Effrayée, et ne croyant voir que deux ennemis dangereux dans ces Chevaliers, elle profite de leur acharnement l'un contre l'autre; elle s'élance sur son palefroi, et s'enfuit à toutes jambes. Ro-

land s'en apperçoit, et propose à Ferragus d'interrompre le combat pour courir après elle : le Sarrasin, plus féroce encore qu'amoureux, continue à se battre avec plus de fureur que jamais. Les armes de ces deux rivaux sont déjà brisées ; mais tous deux sont invulnérables, et leurs épées ne peuvent s'ensanglanter.

La belle Fleur-d'Épine, sœur de Ferragus, arrive en ce moment. Roland, par respect pour elle, recule quelques pas, et lui laisse le tems d'apprendre à son frère, que Marsile est attaqué par Gradasse, assiégé dans Barcelone, et qu'il est prêt à perdre ses États et sa liberté. Ferragus se rend à la nécessité de voler au secours de l'Espagne ; il accompagne sa sœur ; et Roland se remet à suivre celle sans laquelle il ne peut plus exister.

Toutes les recherches de Roland furent bien inutiles : non-seulement Angélique avoit reçu de Galafron son père un anneau qui la défendoit de tous les enchantemens, lorsqu'elle le portoit à son doigt, et qui la rendoit invisible, lorsqu'elle le tenoit entre ses lèvres ; mais elle avoit de plus le livre de Maugis ; et bientôt évoquant les Esprits que ce livre lui soumettoit, elle se fit transporter par eux au Cathay.

L'arrivée subite d'Angélique plongea Galafron dans la plus mortelle douleur : il avoit perdu

son fils, ses projets étoient renversés. Désespéré, furieux, il s'en fut vengé sur Maugis; mais Angélique, emportée par sa passion pour Renaud, et sachant que Maugis étoit le cousin et l'ami de ce Paladin, fut le délivrer elle-même, et lui remit son livre, après l'avoir fait jurer qu'il la serviroit dans ses amours, et qu'il rameneroit son cousin aupres d'elle.

Maugis, en effet, se fait transporter près de Renaud; il ne doute pas du succès de son message, mais son cousin ne l'écoute qu'avec une sorte d'horreur. Maugis insiste; il a fait un serment terrible de revenir se remettre dans les fers de Galafron, s'il ne conduit pas Renaud au Cathay: sa vie, son pouvoir dépendent de l'accomplissement de ce serment, et trouvant son cousin inflexible, il le menace de l'en punir; mais l'indifférent Renaud craint moins sa vengeance que de se soumettre à ce qu'il lui propose; celui-ci furieux s'éloigne, appelle les Démons, leur donne ses ordres; l'un d'eux prend la figure d'un héraut, qui vient défier Renaud au combat de la part de Gradasse qui l'attend, dit-il, sur le bord de la mer.

L'intrépide Renaud accepte le défi, court au rivage, croit voir Gradasse, se bat contre lui: le feint Gradasse, après avoir soutenu le combat pendant quelque tems, semble fuir son en-

nemi, et se jette dans une barque attachée au rivage; Renaud l'y poursuit, le combat se renouvelle et se soutient pendant quelques momens; tout-à-coup le fantôme de Gradasse disparoît, et Renaud se trouve seul dans cette barque qui s'est détachée du rivage et qui fend les flots avec rapidité.

Roland, pendant ce tems, essuie beaucoup d'aventures: il tue un sphinx, il passe le pont de la mort, il tombe dans un piége, il s'en tire par sa force et sa valeur. Il apprend par un courrier qu'Agrican, Empereur de Tartarie, éperdument amoureux d'Angélique que Galafron lui refuse, est entré dans le Cathay pour enlever par la force cette Princesse, et qu'il assiège Albraque. Roland veut voler à son secours; il est arrêté dans sa route par un piége que lui tend la Fée Dragontine, et qui le retient enchanté dans son château.

Dans le même tems que Maugis avoit trompé Renaud, en lui envoyant un héraut de la part de Gradasse, il avoit trompé de même ce Prince, par un second Démon, qui l'avoit été défier de la part de Renaud. Gradasse s'étoit porté sur le bord de la mer, avoit attendu vainement le Paladin François; et trompé par les apparences, il avoit osé publiquement attaquer la réputation de Renaud, et dire que ce brave Paladin avoit

eu

en la lâcheté d'éviter de combattre contre lui.

On sait que Bayard étoit doué d'une intelligence humaine; et ce cheval, au moment où son maître avoit disparu sur la mer, trompé par les illusions de Maugis, avoit repris le chemin de l'armée dont Charlemagne avoit donné le commandement à Renaud, pour aller au secours du Roi Marsile, craignant que Gradasse, après avoir soumis l'Espagne, ne portât ses armes victorieuses dans ses Etats. C'étoit en effet le dessein de l'Empereur de Séricane; et ce Prince ayant fait un accommodement avec Marsile, ils s'étoient alliés, avoient joint leurs troupes, et tous les deux s'avançoient à grandes journées pour attaquer Charles, et détruire l'Empire chrétien.

Quelques escadrons de leurs troupes ayant vu passer Bayard, qui retournoit, sans être monté, vers le camp françois, avoient voulu s'en emparer: mais le terrible animal se servant avec fureur de ses dents et de ses pieds, avoit percé ces escadrons; les avoit mis en désordre; un grand nombre de cavaliers étoient périls par ses morsures et ses atteintes meurtrières: il étoit rentré couvert de leur sang dans le camp françois; et les Chrétiens, en le voyant revenir en cet état, ne doutèrent point que Renaud n'eût succombé; et Bayard ensanglanté plongea dans la douleur

cette armée, qui se trouvoit privée de son Général.

Cette fatale nouvelle fut bientôt portée à Charles, qui vint en personne avec le reste de ses Paladins, pour s'opposer à Gradasse. Il étoit monté sur Bayard, qu'il avoit reçu de Richardet; et ce Prince toujours irrité du manque de respect d'Astolphe, ne l'avoit point encore tiré des arrêts avant de partir de Paris.

Malgré la valeur de Charles et de ses Chevaliers, il fut pris avec plusieurs de ses premiers Pairs. Bayard le défendit en vain pendant le combat; ce brave animal voyant l'Empereur au pouvoir des Infidèles, s'étoit dégagé de la mêlée, s'étoit défendu de tous les efforts qu'on avoit faits pour l'arrêter, et reprenant le chemin de Paris, on ne put douter que Gradasse ne fût vainqueur, et que Charles ne fut en son pouvoir.

Gradasse, en effet, étoit maître de Charlemagne; mais loin d'abuser de sa victoire, il avoit traité l'Empereur Chrétien avec les égards dûs à son rang: nous ne sommes point ennemis, lui dit-il, et content de régner sur de vastes contrées, et sur les régions les plus fertiles et les plus heureuses de l'Univers, je ne prétends pas faire des conquêtes. Gradasse alors dit à Charles qu'il n'avoit fait cette haute entreprise que pour être

possesseur du cheval de Renaud et de l'épée de Roland. Tous deux, ajouta-t-il, sont vos sujets et vos neveux : faites-moi remettre Bayard que vous avez en votre puissance, et que Renaud a refusé de me disputer par les armes ; jurez-moi de m'envoyer l'épée de Roland, dès qu'il reparoîtra dans votre cour ; c'est à ces conditions que vous pouvez remonter sur votre trône, et que dès ce moment je vais faire retirer mon armée et retourner dans mes Etats. Charles se trouvant forcé d'accepter ces tristes conditions lui jura de les remplir, et pour commencer, il envoya le Comte de Hautefeuille à Paris, pour y chercher Bayard et l'amener au Roi de Séricane.

Astolphe, au moment où Bayard étoit arrivé sans maître à Paris, s'en étoit emparé : ce Prince, ami de Renaud, et son proche parent, le conservoit chèrement pour le lui remettre ; plusieurs circonstances ayant prouvé que Renaud n'étoit point péri dans un combat, et que le sang, dont Bayard étoit couvert la première fois qu'il étoit revenu sans maître, étoit celui des ennemis.

Ce fut donc au Prince d'Angleterre que le Comte de Hautefeuille fut obligé de s'adresser pour avoir Bayard. Il fit ce message en présence du Duc Naymes et de l'Archevêque Turpin, que le Mayençois avoit pris pour Témoins de cette entrevue.

Ce lâche fut charmé de cette occasion de mortifier Astolphe en lui portant les ordres de Charlemagne avec hauteur. Comte, lui dit le cousin de Renaud, je crois que le personnage d'un héraut vous convient plus que celui d'un Chevalier, un caducée sied mieux en vos mains qu'une lance ; mais vous ne réussirez pas mieux dans votre vile commission que les armes à la main. Tout puissant que soit l'Empereur, il ne peut donner ce qui ne fut jamais à lui. Roland saura bien défendre Durandal de tomber entre les mains de l'audacieux Gradasse; et dans l'absence de mon cousin Renaud, dites à Charles qu'on n'aura Bayard qu'avec ma vie. Si Gradasse veut soutenir la réputation qu'il s'est faite par les armes, c'est en bon et loyal Chevalier qu'il le doit conquérir. Il ne doit point abuser de la situation de Charles, pour lui faire commettre un acte injuste: allez, Comte, votre commission me met en droit de vous commander. Je vous ordonne de dire de ma part à Gradasse, que s'il veut avoir Bayard, il faut qu'il l'acquière par les armes: je le défie au combat, sous la condition que s'il m'abat, Bayard sera le prix de sa victoire; mais s'il ne peut me résister, l'Empereur sera libre, et sur le champ Gradasse retournera dans ses Etats. Le Duc Naymes et Turpin admirèrent plus la réponse d'Astolphe qu'ils n'espérèrent

d'en voir la réussite: cependant, la trouvant aussi noble que pleine de justice ; ils se joignirent au Prince d'Angleterre , et forcèrent le Comte de Hautefeuille à la porter à Gradasse.

Charles fut très en colère en écoutant le récit que le Mayençois fit à son retour. Pour le valeureux Gradasse, il se mit à sourire; et connoissant la supériorité de ses forces sur celles d'Astolphe, il ne balança pas un moment , et fit partir un courier pour lui dire qu'il acceptoit son défi.

Deux jours après, Gradasse et le Prince d'Angleterre s'étant portés sur le lieu marqué pour le combat, la lance d'or fit triompher Astolphe; et Gradasse abattu délivra l'Empereur , donna l'ordre à son armée, et se mit en marche pour retourner dans ses Etats, en renouvellant son serment de combattre Renaud et Roland, jusqu'à ce qu'il eût perdu la vie, ou qu'il leur eût enlevé le cheval et l'épée dont il vouloit être possesseur.

Charles pénétré de reconnoissance pour Astolphe, voulut le serrer dans ses bras. Mais le Prince d'Angleterre, plein d'un juste dépit, et voyant Charles entouré des perfides et lâches Chevaliers Mayençois, se retira brusquement en lui disant qu'après l'affront qu'il avoit reçu, celui même qu'il avoit voulu faire aux deux Paladins ses proches parens, il partoit pour les rejoindre. A ces

mots, il tourna la bride à Bayard, et laissa Charles confondu de ses justes reproches.

Le hasard ayant conduit Astolphe en Circassie. ce jeune Prince, devenu plus présomptueux que jamais, après les victoires faciles qu'ils ignore être dues à la lance d'or plus qu'à ses forces, brave Sacripant dans sa course, s'en éloigne, et trouve en son chemin le valeureux Brandimart de la Roche sauvage, fils du Roi Moncidant: ce Prince conduit sous sa garde une jeune Princesse qu'il adore et dont il est tendrement aimé. Astolphe se fait un jeu de lui disputer la charmante Fleur-de-Lys par les armes: Brandimart est abattu; son cheval tombe mort par le choc de Bayard: Astolphe voit couler les larmes de Fleur-de-Lys, et Brandimart désespéré de sa perte, et prêt à se donner la mort: Astolphe les rassure; il rend Feur-de-Lys à Brandimart, et leur demande leur amitié.

Dans ce moment, Sacripant, Roi de Circassie, arrive auprès d'eux: ce Prince, piqué d'avoir été bravé par Astolphe, s'est dérobé de sa Cour, et l'a suivi pour l'en punir corps-à-corps. Astolphe l'abat, s'empare de son cheval qu'il donne à Brandimart, et tous les deux conduits par Fleur-de-Lys marchent au pont de Dragontine pour délivrer les Chevaliers qu'elle tient enfermés dans son château: ils surmontent les premiers

obstacles; mais Dragontine animant contre eux tous les Chevaliers qu'elle tient enchantés, Brandimart reste son prisonnier.

Astolphe ne s'en échappe qu'à l'aide de Bayard, qui franchit d'un saut les murs du jardin. Il va jusqu'au Cathay; il offre son bras à la belle Angélique et à Galafron; il brave Agrican et tous les Chevaliers de son armée qui forment le siége d'Albraque: il est fait prisonnier. Agrican achève d'investir Albraque, dont le siége se continue.

Pendant ce tems, Maugis, occupé du projet de ramener Renaud aux genoux d'Angélique, fait conduire dans un séjour enchanté la barque où ce Paladin s'est embarqué. Renaud descend sur ce rivage; une troupe de Nymphes vient le recevoir; elles le conduisent en triomphe dans un palais brillant comme celui des Rois de Lydie, et plus agréable encore que les bosquets d Amathonte.

Une musique céleste y célèbre l'amour: elle amollit l'âme glacée de Renaud; il commence même à sentir quelque impatience de voir la Souveraine d'un si beau séjour. Il demande son nom: mais à peine a-t-il entendu celui d'Angélique, que tous les charmes de ce beau lieu disparoissent à ses regards: il ne voit plus qu'une prison fatale, où celle qu'il déteste commande en Souveraine. Les artifices de Maugis ne peut

vent le retenir ; il sort du château, retourne sur le rivage, et rentre dans la même barque qui reste immobile.

Maugis, au milieu des esprits transformés en Nymphes, lui fait représenter sans cesse tout ce qu'il est prêt à perdre par sa faute, tous les périls affreux qu'il va courir : rien n'ébranle Renaud, qui renouvelle ses murmures contre Angélique ; et Maugis, furieux de n'avoir pu réussir à le soumettre à ses désirs, le fait emporter par la barque dans une isle funeste, où ce Paladin, tombé dans un rivière, est enveloppé dans les filets, et destiné dès le lendemain à devenir la pâture d'un monstre horrible.

Maugis aussi-tôt vole au Cathay, rend compte à la belle Angélique des refus outrageans de Renaud, et de la cruelle vengeance qu'il vient d'en prendre. La sensible Angélique écoute moins son ressentiment que son amour. Elle force Maugis à la transporter elle-même à la tour où Renaud, couvert des blessures qu'il a déjà reçues d'un monstre affreux, est prêt à perdre la vie. Elle endort ce monstre par ses enchantemens ; elle arrête le sang, elle ferme les blessures du Paladin qu'elle adore ; mais ni tous ces services ni tous ses charmes ne peuvent le rendre sensible pour elle. Angélique, désespérée, retourne au Cathay. Maugis abandonne Re-

naud, qui détruit ce château, regagne les bords de la mer; mais, n'osant plus se confier à la même barque, il marche le long du rivage.

Agrican continuoit à presser la Ville d'Albraque, lorsque Sacripant, Roi de Circassie, vint avec toutes ses forces au secours d'Angélique qu'il adoroit. Malgré toute la valeur de Sacripant, et les combats qu'il livra pour elle, il n'eût pu réussir à délivrer Albraque, sans un plus puissant secours.

Renaud, en suivant le rivage de la mer, avoit rencontré la belle Fleur-de-Lys qui cherchoit de tous côtés quelques Chevaliers assez audacieux pour braver les enchantemens de Dragontine, et délivrer Roland et son cher Brandimart qu'elle retenoit prisonniers. Renaud la suivit, et son grand cœur l'auroit porté sans doute à tout entreprendre pour la délivrance de Roland, s'il n'eût pas été précédé par Angélique; cette Princesse, voyant diminuer sans cesse les troupes qui la défendoient, et craignant de tomber dans la puissance d'Agrican, se servit de son anneau, se rendit invisible, sortit d'Albraque, et son amour pour Renaud l'entraînant toujours, elle commençoit à se rapprocher de la France; mais un soir, séduite par les propos trompeurs d'un vieillard, elle fut amenée prisonnière dans un fort château, où cette Princesse trouva beaucoup d'autres prisonnières que ce méchant vieil-

lard avoit attirées par mille ruses coupables, et qu'il destinoit au Soudan d'Altin. Fleur-de-Lys étoit de ce nombre ; ce fut d'elle qu'Angélique apprit que Roland, Brandimart, Griffon le Blanc, son frère Aquilant le Noir, et plusieurs autres célèbres Chevaliers languissoient dans les fers et les enchantemens de Dragontine.

Sûre de procurer un puissant secours à Galafron, Angélique sort invisible du château du vieillard avec Fleur-de-Lys qui la conduit au pont de Dragontine. L'anneau de la Princesse du Cathay détruit les enchantemens ; elle rend la mémoire à Roland et à tous ses compagnons d'esclavage ; elle les amène au Cathay, et Dragontine désespérée détruit elle-même ses beaux jardins et son château. Roland, délivré par Angélique, tombe à ses genoux : Angélique ayant besoin de son secours, le traite d'un air moins sévère ; le fier Paladin ne sort des enchantemens de Dragontine que pour retomber dans ceux de l'amour ; il vole à la défense d'Albraque avec ses compagnons ; ils combattent l'armée d'Agrican, la battent, la mettent en fuite : c'est pendant cette guerre que Roland admirant la valeur de Brandimart se prend pour lui de la plus vive et de la plus constante amitié : ils se jurent fraternité d'armes, combattent ensemble ; et le redoutable Agricant, furieux d'être

réduit à lever le siége d'Albraque, tente un dernier effort, donne une grande bataille, dans laquelle son armée est enfoncée de toutes parts. Agricant, qui connoît que Roland est celui qui vient de renverser ses projets, l'attaque, se fait connoître, sort de la mêlée avec lui, l'attire dans un bois, pour que le combat ne soit point interrompu. Mais l'invincible Roland fait tomber à ses pieds ce vaillant Empereur de Tartarie, et ne peut s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce brave Prince.

Pendant le tems que Roland combattoit cet Empereur, et que ses compagnons achevoient la défaite de l'armée des Tartares, Trufaldin, Prince du Zagathay, le plus lâche et le plus criminel des hommes, s'étoit rendu le maître, par trahison, de la Citadelle imprenable d'Albraque. Connoissant le pouvoir de l'anneau qui rendoit Angélique invisible, il avoit attiré cette Princesse dans une forte tour, où nul moyen ne pouvoit vaincre l'opposition qu'il avoit sçu mettre à sa liberté : ce lâche Prince, qui se sentoit coupable des plus grands crimes, et qui sçavoit qu'un nombre de Chevaliers avoit juré sa mort, eut recours au moyen de s'emparer d'Angélique et de la Citadelle d'Albraque, pendant que Roland et ses compagnons étoient attachés au combat ; et lorsqu'ils rentrèrent triomphans

dans la Ville, il parut entre les creneaux du château, et leur dit qu'il ne rendroit point ni la Citadelle ni la Princesse, à moins qu'il ne jurassent de le défendre envers et contre tous.

Roland n'eût jamais pu consentir à faire un pareil serment, si la Princesse du Cathay, désespérée d'être sous la puissance de ce traître, n'eût parue elle-même aux creneaux pour l'en prier. Roland et ses compagnons jurèrent donc de défendre Trufaldin; et ce fut à cette condition qu'il leur ouvrit la porte du château, et que Roland put remettre aux pieds de celle qu'il adoroit la bannière d'Agrican, comme le trophée de sa victoire, et le gage de sa délivrance.

Renaud ignoroit tous ces grands événemens, et s'avançoit avec Fleur-de-Lys vers le château de Dragontine, lorsqu'en traversant une forêt, des cris perçans l'attirèrent au secours des malheureux qui les jettoient: il vit un géant affreux et velu qui tenoit sous ses bras plusieurs femmes éplorées, et qui les emportoit vers sa caverne. Renaud le poursuit, entre dans cette caverne obscure où d'abord il est attaqué par deux lions : il les abat à ses pieds après un combat assez long pour que le Géant ait eu le tems de s'armer : le brave Renaud parvient à le vaincre, malgré sa force et sa fureur, et maître de la caverne, il la parcourt : il apperçoit dans le fond

de cet antre un cheval aussi beau que Bayard même. Ce cheval est retenu par une chaîne légère passée dans un anneau scellé dans la pierre d'une tombe; enchanté de la beauté de ce coursier, il veut le détacher, mais la chaîne résiste à tous ses efforts. Il voit une inscription sur cette tombe, il la lit: il apprend que ce tombeau renferme le corps de deux Amans que le cruel et lâche Trufaldin a sacrifiés à sa fureur. L'inscription finit par l'instruire que nul pouvoir ne peut détacher ce beau cheval, nommé Rabican, à moins que le Chevalier qui voudra s'en emparer ne jure de venger la mort de ces deux Amans sur le criminel Prince du Zagathay; Renaud attendri par l'histoire de ces deux époux, rapportée sur l'inscription, prête ce serment en posant la main sur leur tombeau.

L'anneau qui retient Rabican, tombe aussitôt; le Paladin prend Rabican, sort de la caverne, s'élance sur ce beau cheval, et dès le premier essai qu'il fait de ses allures, il trouve que moins vigoureux que Bayard, il est encore plus vîte que cet admirable animal, et que la pointe des herbes n'est pas même froissée par ses pieds légers: il continue sa route très satisfait d'une pareille conquête: bientôt il apperçoit quelques Cavaliers Tartares qui courent avec la terreur peinte sur le visage; il arrête l'un

d'eux, le questionne, et c'est par lui qu'il apprend que son cousin Roland est délivré. Counoissant aux armes que le Tartare lui dépeint, comme aux coups qu'il dit que ce guerrier a frappés, que c'est Roland à la tête de ses compagnons, qui vient de porter la mort et l'épouvante dans l'armée d'Agrican, Fleur-de-Lys, qui ne doute pas que son cher Brandimart ne soit l'un des compagnons de Roland, détermine Renaud à prendre la route du Cathay, et quelque répugnance qu'il se sente à se rapprocher d'un lieu qu'habite Angélique, le desir de se rejoindre à Roland, et l'amitié dont il s'est pris pour l'aimable Fleur-de-Lys ne lui permettent pas de la refuser.

L'un et l'autre étoient assez près d'Albraque, lorsqu'ils apperçurent un guerrier de la plus haute apparence. Fleur-de-Lys l'ayant considéré quelque tems, et reconnoissant le phénix qui servoit de cimier à son casque: Evitons, dit-elle, cette altière et redoutable guerrière: je la reconnois; c'est la Reine Marphise; et jusqu'ici, nul Géant, nul Chevalier n'a pu résister à ses coups. Renaud sourit de la terreur de Fleur-de-Lys; et loin de suivre son conseil, il s'avança vers Marphise, qui venoit la lance haute à lui. N'espérez pas, Chevalier, lui dit-elle, porter vos pas plus loin, si je ne vous en donne la per-

mission. Grande Reine, lui dit Renaud en se baissant respectueusement, j'accourois à vous pour l'obtenir ; j'ose plus encore, c'est de vous demander que vous daigniez m'honorer jusqu'à baisser votre lance contre moi.

Marphise fut très-surprise de trouver un Chevalier assez téméraire pour oser jouter contre elle, après l'avoir reconnue : Chevalier, lui dit-elle, depuis deux ans, nul mortel ne m'a montré tant d'audace ; voyons comment tu s'çauras la soutenir. Tous les deux courent l'un contre l'autre : Marphise brise sa lance sur l'écu de Renaud sans l'ébranler ; et le Paladin hausse la sienne d'un air galant, et ne veut point porter d'atteinte à la guerrière étonnée du procédé de Renaud. Ah ! je reconnois bien à ce trait que tu dois être un Chevalier François : mais c'est en vain que tu portes jusques dans l'Inde la galanterie de ton pays : depuis long-tems je veux éprouver qu'elle est la valeur des Chevaliers de Charles, et je vais voir si, l'épée à la main, ils sont aussi braves que lorsqu'ils ne se servent que d'une lance.

Belle et redoutable Marphise, lui répondit Renaud, il vous sera plus facile de me donner la mort que de me forcer à vous porter des coups. Malgré cette réponse si respectueuse, et si digne d'un Chevalier François, Marphise

ce tems Roland éprouva la célèbre aventure du cor enchanté dont il sortit victorieux.

Dès que l'armée de Marphise fut arrivée, cette belle Reine s'approcha d'Albraque, et Renaud couvert de ses armes fut à la barrière de la cité pour sommer le Roi Galafron de lui remettre Trufaldin entre les mains : en cas de refus, Renaud devoit lui déclarer la guerre et le menacer de voir sa capitale assiégée une seconde fois.

Le Chevalier qui se présenta pour écouter la sommation de Trufaldin étoit Astolphe, qui, délivré des chaînes d'Agrican, étoit rentré dans Albraque, après avoir eu le bonheur de retrouver ses armes et la lance d'or : les deux cousins se reconnurent, se firent les plus tendres caresses; ce fut par Astolphe que Renaud apprit que Roland et ses autres amis et parens s'étoient obligés par serment de défendre Trufaldin; mais pour moi, dit Astolphe, qui ne suis lié par aucun serment, je ne crois pas que la charmante Princesse à laquelle j'ai voué mon service, veuille exiger que je prenne le parti de ce traître : il proposa vainement au fils d'Aymon d'entrer sur sa parole dans Albraque, et de faire son défi lui-même ; la peur qu'il eut de voir Angélique le fit rester à la barrière, en attendant la réponse de Galafron. Le premier mouvement d'Angéli-

que fut d'être transportée de joie de savoir Renaud si près d'elle. Elle crut devoir son retour à Maugis : mais son cœur fut bien serré, ses larmes coulèrent quand elle sçut que le Paladin avoit refusé d'entre dans Albraque : elle connut bien que les enchantemens ne peuvent rien sur un cœur prévenu ; elle craignit que dès que Trufaldin seroit puni, Renaud ne s'éloignât, et pour le fixer plus long-tems à portée d'elle, elle laissa Galafron dans son erreur ; ce Prince crut toujours que ce Paladin étoit le meurtrier de l'Argail, et ne voulant écouter nulle proposition de paix de sa part, il envoya deux de ses Chevaliers avec Astolphe pour lui porter ses refus.

Renaud apprit avec autant de surprise que de peine que les plus nobles Chevaliers François, et sur-tout son cousin Roland protégeoient ouvertement un traître. Mais Astolphe lui fit observer qu'ils étoient engagés par la loi d'un serment que ce lâche avoit exigé d'eux, et dont ils ne prévoyoient pas la conséquence. Renaud représenta vainement à l'un des Chevaliers de Galafron, qui se nommoit Hubert du Lion, que la religion du serment ne pouvoit jamais protéger le crime : Ce sont questions, dit celui-ci, qui peuvent être agitées par des Docteurs ; mais pour des gens de notre sorte, ils ne

savent disputer ensemble que les armes à la main

Renaud se retira près de Marphise; et sur le champ, il envoya un héraut pour défier les Chevaliers défenseurs de Trufaldin.

Le son des trompettes retentit également dans Albraque et dans le camp de Marphise dès que l'aurore fit briller la rosée sur la pointe des herbes ; et le léger brouillard du matin étant dissipé, les Chevaliers défenseurs de Trufaldin allèrent chercher ce traître, qui refusoit d'être témoin du combat qu'ils alloient livrer pour lui. Ce fut en vain qu'il voulut s'en défendre, Aquilant et Griffon s'en emparèrent, le conduisirent au milieu d'eux; et bientôt Renaud sortant des rangs, s'avança seul contre le premier qui se présenteroit du côté d'Albraque.

Le sort étoit tombé sur Hubert du Lion; il se préparoit à combattre lorsque les deux fils du Marquis d'Olivier reconnurent Renaud, quoiqu'il ne fut pas monté sur Bayard, et vinrent à lui : leur entrevue fut bien tendre; mais de part et d'autre, la cruelle nécessité du serment empêcha l'accommodement qu'ils eussent désiré.

Quoique Hubert du Lion fût un des plus renommés Chevaliers de l'Inde, il ne put tenir long-tems contre le fils d'Aimon, et fut assez

blessé pour se laisser tomber sur l'herbe : le Roi Adriant, qui lui succéda, fut vaincu.

Griffon prit sa place avec regret ; il jetta sa lance, voyant que Renaud avoit brisé la sienne, et tous les deux se chargèrent l'épée haute. Renaud, piqué de voir son jeune cousin soutenir une si mauvaise cause, ne le ménagea point; et Griffon, animé par les coups pesans de flamberge, traita Renaud comme un ennemi mortel. Bientôt un coup qu'il reçut sur son casque enchanté, l'étourdit au point qu'il étendit les bras, lâcha les rênes et fut emporté par son cheval. Renaud le pousuivoit pour le prendre prisonnier; mais Aquilant voyant son frère en danger, vola pour le secourir. Renaud, animé par cette nouvelle attaque, déploya toutes ses forces, et mit Aquilant dans un tel désordre, qu'il eût fait les deux frères prisonniers, si Clarion, l'un des deux défenseurs de Trufaldin, n'eût couru la lance en arrêt contre Renaud qui ne le voyoit point venir sur lui. Ce Paladin, ébranlé par ce coup, chancela dans les arçons; et les deux fils d'Olivier ayant repris leurs esprits, il eût eu trois ennemis à combattre, si Marphise indignée de la supercherie de Clarion, n'eût couru sur lui pour secourir Renaud; un seul coup du pommeau de l'épée de cette guerrière, renversa Clarion à ses pieds, et le combat recom-

mença d'une façon égale contre Aquilant et Griffon.

Ce fut alors que le lâche Trufaldin se voyant libre, et craignant l'événement de ce combat, prit le tems pour s'enfuir vers Albraque. Astolphe s'en étant apperçu, courut entre les combattans. Il eut quelque peine à les séparer; mais enfin la fuite de Trufaldin suspendit leurs coups : on convint que le combat seroit remis au lendemain ; et les deux frères affligés d'avoir mal gardé ce traître, jurèrent de le ramener le jour suivant.

Roland, après avoir terminé la grande aventure du cor enchanté, rentra le soir du même jour dans Albraque. Angélique en fut allarmée, et craignant la force indomptable de ce Paladin, et que Renaud ne succombât sous ses coups, elle se servit de quelques prétextes spécieux, et de tout le pouvoir qu'elle avoit sur lui, pour le déterminer à défier Marphise. Roland, jaloux de savoir Renaud si près de celle qu'il adoroit, eut bien mieux aimé le combattre, craignant que ce ne fût l'amour qui l'eût ramené près d'elle. Mais l'impérieux Roland étoit soumis par l'amour ; un ordre, une seule prière d'Angélique captivoit sa volonté.

Les Chevaliers de part et d'autre étant reparus le lendemain sur le champ de bataille qu'on

avoit fait entourer par de profonds fossés, Trufaldin fut conduit par les Chevaliers d'Albraque; et Sacripant qui détestoit ce traître, se chargea du soin de l'empêcher de tenter une seconde fuite : ce Roi de Circassie n'avoit point juré de le défendre; il eût même désiré de le voir punir.

Lorsque Roland aborda Marphise avant le combat, il lui tint les propos les plus respectueux, et Marphise lui dit qu'elle regardoit comme les deux plus beaux jours de sa vie, celui qui l'avoit vue aux mains avec Renaud, et celui qui la mettoit à portée de s'éprouver contre le le Paladin le plus renommé de l'univers.

Roland et Marphise coururent l'un contre l'autre, sans qu'aucun des deux eût le moindre avantage : le combat s'engageant entre un bien plus grand nombre de Chevaliers que la veille, il devint terrible; et les combattans de part et d'autre, cherchant à se secourir mutuellement, changèrent plusieurs fois d'adversaires. Ce fut dans un moment où Marphise et Roland combattoient avec le plus de fureur, que Renaud s'apperçut de l'avantage qu'avoit son parti sur celui de Trufaldin; et ne se voyant point d'ennemis en tête, il courut sur ce traître qui cria vainement à Sacripant de le secourir : Scélérat, lui répondit le Roi de Circassie, je ne suis ici que pour m'opposer à ta fuite.

Renaud enlève d'une seule main Trufaldin des arçons ; il le couche sur les siens, le porte à l'une des extrémités du champ de bataille, et trouvant le cheval de Clarion dont le maître avoit été porté par terre, il prend sa bride et les sangles de sa selle, il s'en sert pour attacher fortement Trufaldin à la queue de Rabican ; et poussant à toute bride ce cheval plus vite que l'aquilon, il parcourt tout le champ jusqu'à ce que ce traître soit mis en pièces. Il croit ne pouvoir mieux faire pour terminer le combat entre Marphise et Roland, que de passer au milieu d'eux, en disant à son cousin Roland : Reçois de ma main celui que tu défendois, dans l'état où ce traître a mérité d'être.

Roland se croit bravé par Renaud aux yeux d'Angélique, et la jalousie et la fureur l'emportant également, il quitte son combat avec Marphise, il attaque Renaud avec fureur ; et celui-ci, forcé de se défendre, oppose son bouclier et Flamberge aux coups terribles et précipités de Durandal. Un de ces coups tombe sur le casque de Mambrin ; la chûte du plus haut pin des Alpes n'eut pas été plus violente.

Renaud, étourdi de sa force, penche la tête sur l'encolure de son cheval ; Roland alloit redoubler, et peut-être Renaud eut il perdu la vie ; mais Roland montoit alors Bayard, et ce

fidèle animal évite de nouveaux coups à son maître, en forçant la main à Roland, et se retournant de la tête à la queue.

Renaud, les bras toujours étendus, est emporté par Rabican, passe près d'Angelique qui voit son cher Renaud dans cet état, et Roland qui, devenu maître de Bayard, le poursuit pour achever sa défaite. Elle ne peut tenir à cet affreux spectacle qui lui perce le cœur; elle s'avance, elle arrête Roland: Cher Comte, lui dit-elle, l'objet de votre querelle ne subsiste plus; suspendez vos coups sur votre cousin. Roland s'arrête; il reste immobile, en suspens entre la nécessité d'obéir aux ordres d'Angélique et la double fureur qui l'anime contre Renaud. Mais, tel qu'un lion fougueux qui se sent retenu par une forte chaîne, il cède, il baisse la pointe de son épée, et ne peut répondre ni résister à celle qui le captive.

Renaud ayant repris ses esprits se prépare à se venger et à revenir sur Roland, lorsqu'il apperçoit Angélique près de ce Paladin: l'antipathie qu'il se sent pour elle est plus forte que sa colère; il quitte son premier dessein, et va rejoindre Marphise qu'il voit prête à rentrer dans son camp.

Galafron s'étoit bien apperçu de la démarche que sa fille avoit faite pour arrêter Roland, et

l'empêcher de suivre sa victoire : il la joint ; il lui fait les plus vifs reproches sur ce qu'elle s'est opposée à la vengeance que Roland étoit prêt à prendre du meurtrier de l'Argail, mais Angélique le désabuse alors : Astolphe arrive, et ce Prince confirme le recit d'Angélique, en assurant Galafron que c'est sur le féroce Prince d'Espagne qu'il doit venger la mort de son fils : l'aimable Astolphe fait plus encore ; il tire Roland à part ; il l'appaise, en l'instruisant du refus que Renaud a fait d'entrer en son absence dans Albraque, et de l'éloignement invincible que son cousin marque pour la Princesse du Cathay.

Le cœur de Roland étoit trop bon, trop généreux pour ne pas revenir promptement ; et dès qu'il ne fut plus tourmenté par la jalousie, la plus tendre amitié renaquit dans son cœur pour Renaud. Roland eût couru sur le champ pour l'en assurer, si la voix d'Angélique ne l'eût arrêté. Courez dónc, mon cher Astolphe, dit Roland, pour assurer Marphise de mon admiration et de mon respect pour elle, et pour prier Renaud de tout oublier et de me rendre son amitié,

Astolphe s'empressa d'exécuter la commission de Roland : Marphise et Renaud le comblèrent de caresses. Trouvant ce Paladin plus déter-

miné que jamais à fuir Angélique et à retourner en France, il ne lui demanda que le tems d'aller prendre congé de Galafron, et lui promit de venir le rejoindre sur le champ et de partir avec lui.

Astolphe, de retour dans Albraque, porta le désespoir dans le cœur d'Angélique; en lui disant que Renaud partoit pour retourner en France: la vue de Roland n'en devint que plus insupportable pour elle; et se servant du pouvoir qu'elle avoit sur ce Paladin, elle l'envoya pour détruire les jardins de Falerine, et délivrer une Princesse de ses parentes que cette Enchanteresse tenoit dans les fers. Astolphe reçut Bayard des mains de Roland et de Brandimart, pour le remettre à Renaud. Irolde et Prasilde, ces deux parfaits amis, se joignirent au Prince d'Angleterre; et tous les trois allèrent rejoindre Renaud, avec lequel ils repartirent pour la France, tandis que Marphise retournoit dans ses Etats, et que Roland partoit pour aller exécuter les ordres d'Angélique.

(C'est ici que finit l'Ouvrage de *Mathieu-Marie Boyardo*, Comte de Scandiano, et la suite de ce Poëme que je vais extraire est dûe à *Francesco Berni.*)

SUITE DE L'EXTRAIT DE ROLAND L'AMOUREUX.

Le Berni commence par apprendre qu'il a tiré des Annales de Turpin les exploits et les héros qu'il va chanter; il commence aussi par dire qu'Alexandre étant épris de la belle Elidonie, obtint ses faveurs, et se préparoit à fonder un Empire pour elle, lorsqu'il mourut; et qu'Elidonie abandonnée et restée grosse après sa mort, accoucha chez un Pêcheur de trois enfans qui s'élevèrent par leur valeur, et qui fondèrent de puissans Empires en Afrique; c'est en mémoire de leur naissance que la ville de Tripoli fut bâtie : après plusieurs siècles, ces vastes Etats se trouvèrent réunis sous la domination d'Artamandre; c'est de lui que descen-

doit le puissant Roi Braban que Charlemagne mit à mort dans la guerre qu'il fit en Espagne, avec plusieurs autres Princes de son sang : son frère Trojan ne laissa qu'un jeune fils nommé Agramant qui fut Empereur de toute l'Afrique et dont la célèbre Ville de Biserte étoit la capitale.

Agramant, quoique très-jeune encore, étoit enflammé par l'amour de la gloire, et par le desir de venger le sang de ses pères que Charlemagne avoit répandu.

Fier de sa puissance, et d'avoir trente-deux Rois pour vassaux, il prend la résolution d'assembler une armée formidable, de passer la mer, et d'aller attaquer l'Empereur Charles dans ses Etats de France.

Agramant fait convoquer les trente-deux Rois ses vassaux, les assemble dans son conseil; il leur peint d'une façon touchante les pertes qu'il a faites de ses proches ; et dans un discours également noble, fier et touchant, il leur propose d'aller avec lui porter la guerre en France. Le vieux Sobrin, Roi de Garbes, parle le premier, et fait sentir au jeune Agramant toute la témérité de son projet; le jeune et fougueux Rodomont, Roi d'Alger, s'élève avec audace contre l'avis de Sobrin; il ose accuser ce vieillard couvert de lauriers, de ne donner que des

conseils dictés par la foiblesse de son âge et par la timidité.

Le Roi des Garamantes qui s'est fait porter dans ce conseil, prêt à terminer sa carrière après avoir vécu cent dix ans avec gloire, fait écouter sa foible voix; il appuie les raisons de Sobrin; il combat celles de Rodomont: Si vous tentez cette entreprise, dit-il au jeune Agramant, écoutez du moins ce que l'Ange du Prophète m'a révélé. Vous ne devez espérer aucun succès, si vous ne pouvez réussir à conduire avec vous deux enfans d'illustre naissance que l'Enchantéur Atlant élève et retient dans un fort château d'acier situé sur les monts de Carène; ses enchantemens rendent cette forteresse inattaquable; le seul moyen de les détruire, c'est de se rendre le maître d'un anneau que possede Angélique, Princesse du Cathay.

Rodomont interrompt le vieux Roi, traite ses propos de radotages, et ce vieillard, sans en être ému, persiste à dire à l'Empereur d'Afrique, qu'il ne peut rien espérer de favorable, s'il ne réussit à forcer la retraite d'Atlant et à amener avec lui le jeune Roger son élève. Ma mort, dit-il, va vous confirmer la vérité de ce que je vous dis. A ces mots, il expire au milieu de cette assemblée.

Rodomont s'écrie en voyanr tous les autres

Rois émus de cette mort, qu'il n'est pas étonnant qu'un vieillard perde la vie à la fin d'une aussi longue carrière. Du même âge qu'Agramant, le Roi d'Alger excite l'audace naturelle de ce jeune Prince qui prend son parti, et conclut à suivre son premier dessein ; mais qui, pour appaiser un certain nombre de Rois qui murmurent, consent à suivre en partie ce conseil du Roi des Garamantes, et même à ne partir qu'après avoir enlevé le jeune élève d'Atlant.

Sobrin reprit la parole : Seigneur, dit-il à l'Empereur, après t'avoir donné les conseils que mon expérience et mon attachement pour toi m'ont dictés, puisque tu prends le parti de passer la mer et d'attaquer la France, je n'hésite pas à te suivre, à ne te jamais quitter jusqu'à la mort ; et nous verrons, dit-il, en regardant le Roi d'Alger avec hauteur, qui de Rodomont, ou de moi, te restera le plus fidèle.

Agramant se leva de son trône pour en imposer au Roi d'Alger prêt à répondre. Il embrassa Sobrin : Sage Roi, lui dit-il, je me ferai toujours honneur de suivre vos conseils ; et puisque vous venez avec moi, je suis sûr de remporter une pleine victoire : commencez donc à m'éclairer sur les moyens d'obtenir

on de faire la conquête de l'anneau d'Angélique.

Ni les prières, ni la force, répondit Sobrin, ne pourroient vous réussir, et cet anneau avant la puissance de rendre invisible à l'instant la personne qui le porte, Angélique se déroberoit facilement à tous vos efforts; la ruse et l'adresse seules peuvent réussir à l'enlever à cette Princesse.

Agramant en convint, et connoissant la subtilité d'un Nain qu'il avoit à sa suite, il le fit venir : Brunel, lui dit il, espérerois-tu réussir à dérober l'anneau de la Princesse du Cathay, et voudrois-tu gagner la petite Principauté de Tingitane à ce prix ?

Brunel tressaillit de joie; né vicieux et méchant,

> Il trouvoit en cela double profit à faire,
> Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Il assura son Empereur que la seule difficulté qu'il trouveroit dans sa réussite, ce seroit la longueur du tems: il s'approcha du trône d'Agramant pour le mieux entendre, et de plusieurs Rois pour s'informer du chemin qu'il devoit tenir. Peu de momens s'étoient écoulés, lorsqu'il remit dans les mains d'Agramant, quelques pierreries de son trône, et les riches poignards ou les bourses de

de tous les Rois dont il s'étoit approché. On rit beaucoup de la subtilité de Brunel, qui, dès le même jour, partit pour Albraque. Agramant sépara l'assemblée, et la confiance qu'elle prit en Brunel détermina tous les Rois à retourner dans leurs Etats, et à préparer leurs troupes pour former la grande armée qui passeroit en France, dès que l'Empereur auroit en sa puissance l'Elève d'Atlant.

Roland, empressé d'obéir aux ordres d'Angélique, suivoit en diligence le chemin du Royaume d'Altin, où les jardins et le château de Falerine étoient situés. Il essuya plusieurs aventures qu'il mit à fin avec sa force et sa valeur ordinaire; celle qui l'arrêta le plus de tems fut la rencontre qu'il fit dans un bois d'une jeune personne d'une beauté rare, pendue par les cheveux à la branche d'un arbre, et jettant des cris lamentables: un Chevalier d'une haute apparence étoit à quelques pas derrière elle la lance haute, et deux autres étoient plus loin dans la même contenance.

Roland, ému par la pitié, s'approche de cette jeune fille, que la seule Angélique surpassoit en beauté; il s'apprêtoit à la délivrer, lorsque le premier des trois Chevaliers lui cria: Arrête, Chevalier, ne cherche pas à te rendre le libérateur de la trahison et du crime punis. Non,

reprit Roland, je ne peux croire que, si jeune et si belle, elle ait pu mériter un pareil supplice; et mon devoir est de secourir les malheureux. Ecoute-moi du moins auparavant que de le tenter, lui répondit le Chevalier, et lorsque tu sauras l'histoire de cette méchante créature, tu croiras ta valeur mal employée à la délivrer. Roland y consentit.

Le Chevalier fait le récit de la vie d'Origile, (c'est ainsi que se nommoit cette jeune personne.) Jamais une femme coupable n'avoit pu former une trame plus suivie de trahisons et de noirceurs; elles étoient tellement atroces, que le Paladin eut peine à les croire; les cris et les prières d'Origile achevant de le toucher, il persista dans la prière assez impérieuse qu'il fit de la délivrer, quoique le Chevalier l'assurât qu'elle avoit été condamnée juridiquement à ce supplice.

Les deux autres Chevaliers s'avancèrent; Roland ne voulut point céder à leurs témoignages; ils en vinrent aux mains; les trois Chevaliers furent vaincus, Origile fut délivrée; et cette fille le priant de la mettre hors de danger, et l'assurant qu'elle connoissoit le chemin des jardins de Falerine, il la mit en croupe sur Bride-d'or, et la conduisit sous sa garde.

Quoique Roland eût l'air assez sombre et peu

galant, la reconnoissante Origile lui fit les plus fortes agaceries : mais l'amour qu'il avoit pour Angélique le mettoit à l'abri de toute séduction ; très-ennuyée et fort piquée d'avoir passé déjà deux jours, et même deux nuits, avec un Chevalier trop indifférent, la méchante, lorsqu'elle se crut assez éloignée, ne pensa plus qu'à se remettre en liberté. Le hasard les ayant conduit près d'un perron élevé : Seigneur, lui dit-elle, connoissez-vous ce monument singulier ? c'est le perron de la Vérité : on trouve sur son sommet une glace très-pure ; en y regardant, on voit la personne qui nous est la plus chère ; et la mine douce et riante qu'elle fait, ou l'air contraire qu'elle prend, sont la preuve certaine des sentimens les plus secrets de son âme. Ah ! quel est l'amant qui ne seroit pas séduit par une semblable espérance ; et s'il existoit encore de ces sortes de glaces, que de mains blanches et potelées s'efforceroient de les briser ! Roland désirant vivement voir les traits enchanteurs d'Angélique, et connoître ce qu'il peut espérer, n'hésite pas à descendre, et monte légèrement les dégrés du perron.

A peine approchoit-il du sommet, qu'il s'entendit appeller par Origile : Chevalier, lui dit-elle, je vous conseille de n'être plus si vif à prendre parti pour ceux que vous ne connois-

sez point, et de tâcher d'apprendre à voyager à pied. A ces mots, elle se remet en selle, elle presse les flancs de Bride-d'or, et disparoît à ses yeux.

Le bon Roland fut très-mortifié d'avoir été la dupe de cette méchante créature, d'avoir blessé trois honnêtes Chevaliers pour l'amour d'elle, et de se trouver à pied au fond d'une forêt, hors d'état d'exécuter promptement les ordres d'Angélique.

Brandimart, Aquilant et Griffon, ayant appris d'Angélique qu'elle avoit prié Roland d'aller détruire les enchantemens de Falerine, étoient sortis d'Albraque, pour aller l'aider dans cette périlleuse aventure; la tendre Fleur-de-Lys n'avoit pu retenir Brandimart entraîné par son amitié pour Roland; mais elle fut persuadée par son amant qu'il reviendroit promptement auprès d'elle avec celui d'Angélique.

Ces trois Chevaliers suivirent le même chemin qu'avoit pris Roland; et quelques jours après, ils arrivèrent sur le soir près d'un château magnifique, où plusieurs Dames les accueillirent de l'air le plus prévenant, et les prièrent de se reposer. En entrant dans la cour ils furent très-étonnés de voir le cheval de Roland Bride-d'or attaché par sa bride, et coururent promptement vers une belle personne que les

Dames leur dirent être la maîtresse de ce beau cheval. Elle répondit d'un air assez triste à la première question qu'ils lui firent. Hélas, ditelle, avant-hier je trouvai près d'un pas d'armes entre deux roches, un Chevalier mort, à côté d'un Géant fendu d'un coup d'épée jusqu'à la poitrine; et voyant que ce cheval n'avoit plus de maître, je m'en suis emparée.

Quoique les amis de Roland sçussent qu'il étoit invulnérable, ils le crurent mort, et restèrent plongés dans la plus mortelle affliction. Ils ne purent toucher au festin magnifique qui leur fut présenté: mais, tandis qu'ils s'affligeoient mutuellement, une troupe nombreuse les surprit sans défense, les couvrit de chaînes ainsi qu'Origile, et leur dit à tous les quatre qu'ils pouvoient s'attendre à perdre la vie.

Griffon avoit été touché vivement par la beauté de celle qui montoit Bride-d'or; c'étoit la trompeuse Origile. Griffon, en ce moment, sent tout le désespoir d'être hors d'état de la défendre; prisonnier avec elle, il lui fait les déclarations les plus tendres; lui jure de l'adorer toujours, s'il peut rompre ses chaînes; et l'on verra dans la suite que cet imprudent Paladin ne fut que trop fidèle à tenir cette promesse.

Origile et les trois Chevaliers furent conduits à la porte du château, où les mains liées forte-

ment derrière le dos, et sans les dépouiller de leurs armes, on les remonta sur leurs chevaux; une grosse troupe de satellites les entoura ; et c'est ainsi qu'on les conduisoit au lieu marqué pour leur arracher la vie, lorsque cette troupe fut arrêtée par un Chevalier qui marchoit à pied. Mais, avant de parler de la suite de cette rencontre, il est nécessaire de revenir à l'indifférent Renaud, qui retournoit en France avec Astolphe, monté sur Rabican, et les deux fidèles amis Irolde et Prasilde.

Ces Chevaliers furent arrêtés par une Demoiselle baignée de pleurs, qui leur dit, qu'étant sortie le matin avec sa jeune sœur, et comptant traverser à l'ordinaire une grande prairie qui la séparoit du château d'une de ses parentes, elles avoient été très-effrayées de trouver une rivière, un pont défendu par une tour, dans ce même lieu, dont le passage étoit libre deux jours auparavant: Un géant affreux, leur dit cette Demoiselle, est sorti de cette tour, a saisi ma jeune sœur, a voulu se porter à la dernière violence contre elle; ma sœur, se servant de ses ongles et d'un petit poinçon, s'est défendue assez long-tems pour irriter le géant, qui l'a dépouillée toute nue, et la fouettée impitoyablement après l'avoir attachée à un arbre; les Chevaliers coururent à son secours, et tandis qu'I-

tolde et Prasilde combattoient le géant, Astolphe et Renaud détachèrent la jeune Demoiselle et la rendirent à sa sœur : Renaud se retournant vers le géant, court sur lui dans le moment où le monstre jettoit Prasilde dans la rivière, après y avoir jetté son ami.

Renaud, furieux, attaque le géant, dont Flamberge ne peut entamer les armes ; ils se saisissent ; le géant, plus fort que Renaud, lui fait perdre terre, et veut le jetter dans l'eau, comme les deux autres : mais Renaud s'attache si fermement à lui, que le géant, voyant qu'il ne peut s'arracher de ses bras, prend le parti de se précipiter dans la rivière avec lui.

Astolphe les ayant vu disparoître, et ne doutant point que Renaud ne fut étouffé sous les eaux, jetta les cris les plus douloureux, et sans les deux Demoiselles, il se fut précipité pour les suivre ; il parcourut vainement la tour : tout ce qu'il put apprendre, c'est que cette tour et cet enchantement étoient l'ouvrage de la puissante Fée Morgane, qui les avoient créés par son pouvoir pour défendre les avenues de son Isle du Trésor. Astolphe, désespéré, vit Bayard la tête basse, et hennissant d'un ton plaintif : O bon cheval, dit-il, je ne t'abandonnerai pas, et je te garderai, pour te rendre à ton maître, si quelque miracle du ciel nous le renvoie. A

ces mots, quelque cher que lui fut Rabican, il en descendit pour monter Bayard, sur lequel il reprit le chemin de la France.

Ce Chevalier à pied, rencontré par la troupe qui conduisoit Origile et les fils d'Olivier à la mort, c'étoit le Comte d'Angers. Ayant su d'un Soldat qu'on menoit ses prisonniers qu'il avoit reconnus, pour être dévorés par le dragon de Falerine, il cria d'une voix terrible qu'on les remît en liberté : cette troupe l'attaqua de toutes parts; mais en peu de momens, ayant taillé en pièces les plus audacieux, le reste de cette vile troupe s'enfuit, et les prisonniers reconnurent leur libérateur; la séductrice Origile embrassa ses genoux, lui cria merci : Griffon intercéda pour elle, et Roland riant de l'empressement du jeune Griffon et de la terreur d'Origile, lui pardonna le mauvais tour qu'elle avoit osé lui faire. Roland, cependant, craignant qu'elle ne fît quelque nouvelle trahison à son neveu Griffon qu'il en vit fortement épris, prit le parti d'emmener Origile avec lui, se sépara d'eux, et leur donna rendez-vous pour se retrouver dans quinze jours dans Albraque, où son cœur l'appelloit, dès qu'il auroit exécuté les ordres d'Angélique.

Roland, poursuivant sa route avec Origile, fut rencontré par une Dame qui voulut l'arrêter,

et lui dit qu'il couroit à sa perte, l'assurant qu'il étoit près des jardins de Falerine et de l'isle de Morgane. Roland la remercia de ses soins, et la pria seulement de lui montrer le plus court chemin pour s'y rendre. Cette Dame le voyant inébranlable : Du moins, Sire Chevalier, lui dit-elle, prenez ce livre qui pourra vous être utile dans cette téméraire entreprise dont jusqu'ici nul Chevalier n'a pu revenir.

Roland la remercia, se sépara d'elle, et la fin du jour approchant, il descendit avec Origile dans la clairière d'un bois, consulta le livre qu'il avoit reçu, s'instruisit du chemin qu'il devoit tenir, et après avoir pris une ample connoissance des aventures qu'il devoit éprouver, la présence, ni les nouvelles agaceries d'Origile, ne l'empêchèrent pas de se livrer au plus profond sommeil. Cette perfide créature ne le vit pas plutôt endormi, qu'elle s'occupa du dessein de le quitter, et de lui faire quelque nouvelle trahison; elle croyoit en devoir une à tout Chevalier assez impoli pour dormir à côté d'elle.

Origile commence par tirer doucement Durandal de son fourreau, et s'étant emparé de cette épée, qu'elle est tentée de plonger dans le sein de Roland, elle remet la bride au cheval du Paladin, s'élance dessus, et fuit loin de lui de toute la vitesse du léger Bride-d'or.

Roland ne se réveilla qu'à l'aube du jour, et se trouvant sans cheval et sans épée: Ah! perfide femme, s'écria-t-il, que ton sexé est dangereux, quand une âme perverse le porte au crime! Le grand cœur de Roland ne lui permettant pas cependant de renoncer à son projet, il rompt la grosse branche d'un arbre, il s'en forme une massue; et se conformant à ce que le livre lui vient d'apprendre, il s'achemine à l'entrée de ces redoutables jardins.

Pendant que Roland ne s'occupoit qu'à remplir l'ordre qu'il avoit reçu d'Angélique, cette ingrate Princesse ne pensoit qu'à voler en France pour rejoindre Renaud qu'elle adoroit; mais arrêtée par la présence de Marphise qui n'étoit point encore partie d'Albraque, elle cherchoit à se distraire par les mêmes amusemens qu'elle procuroit à cette Reine.

Un jour que l'une et l'autre s'étoient enfoncées dans la forêt à la poursuite d'un cerf, Angélique se trouvant seule, descendit pour se reposer; l'instant d'après, elle vit s'approcher d'elle un nain, couvert d'un mauvais habit de Pélerin, qui se mit à ses pieds, en la suppliant, comme une Divinité favorable, de soulager sa misère. Angélique tira quelques pièces d'or de sa poche; et le Pélerin, paroissant éperdu de reconnoissance, prit la belle main qui les lui

présentoit, parut la baiser avec transport et respect, s'éloigna d'elle, et se perdit dans l'épaisseur du bois.

Quel fut le désespoir d'Angélique, quelques momens après, de voir qu'elle n'avoit plus son anneau, et que le scélérat de Pélerin l'avoit dérobé. Ses pleurs couvrirent ses beaux yeux, ses cris appellent à son secours; Marphise et Torinde accourent: elle leur raconte la perte qu'elle vient de faire; et tous les deux se séparent, et volent sur les traces du larron.

Pendant qu'ils cherchent vainement de tous côtés, le même nain joint, dans une route assez éloignée, le Roi Sacripant, monté sur son excellent cheval Frontalet, qui ramenoit des chiens tombés en défaut: Ah! Seigneur, s'écrie le nain, de grâce, secourez ma maîtresse qu'un Chevalier félon vient d'enlever à mes yeux, et d'entraîner au fond de ces masures ruinées où les cris qu'elle vient de jetter me font craindre tout pour elle. Le généreux Sacripant se jette légérement à terre, tire son épée, court à ces ruines.

Pendant ce tems, le nain saute sur son cheval; et, se moquant de lui: Chevalier, lui dit-il, laissez ma maîtresse qui se trouve beaucoup mieux dans cette masure, que vous n'allez vous trouver à pied. A ces mots, le nain pique Fron-

talet, part à toute bride, et Sacripant le suit vainement.

Ce double vol avoit été fait par le rusé Brunel, qui, très-satisfait d'être possesseur de l'anneau d'Angélique, avoit volé de même l'excellent Frontalet, pour en faire présent au jeune Roger, lorsqu'on l'auroit tiré de la puissance d'Atlant; et Brunel ayant promptement changé d'habits, reprenoit légèrement le chemin de Biserte.

Il n'étoit encore qu'à très-peu de distance, lorsqu'il rencontra Marphise qui poursuivoit le Nain Pélerin dont Angélique avoit tant de sujet de se plaindre. Brunel alors étoit vêtu trop magnifiquement, et d'ailleurs il étoit trop bien monté, pour être soupçonné: Seigneur Chevalier, lui dit-il, oserois-je vous demander si vous n'auriez point rencontré quelque figure approchante de la mienne ? Un scélérat de nain vient de m'enlever, par ses ruses, une riche épée, d'une trempe supérieure à celle de la fameuse Durandal, que ma maîtresse Morgane avoit forgée elle-même, et qu'elle m'avoit ordonné de porter à la célèbre Reine Marphise, qu'on assure être présentement dans Albraque. Ah! que je suis malheureux, ni cette Reine ni ma Maîtresse, ne me pardonneront jamais d'avoir si mal exécuté ma commission.

Ne t'afflige pas, mon ami, dit la guerrière avec un air de bonté; ton accident peut t'excuser auprès de ta maîtresse ; quant à moi, qui suis Marphise, je te pardonne de tout mon cœur; et les plus riches épées ne peuvent me tenter, en ayant une aussi belle et d'une trempe aussi parfaite que celle que voici.

La Guerrière, à ces mots, tira son épée, dont la poignée et la lame étinceloient également de la plus vive lumière. Brunel s'approcha pour la voir de plus près. Grande Reine, lui dit il, vous seule avez la force de vous servir d'une pareille épée, que je crois que j'aurois peine à soulever. En lui disant ces mots, il tendoit son bras; et Marphise, en souriant de sa surprise, lui laissa prendre son épée, pour l'étonner davantage. Mais à peine le traître l'eut-il saisie, qu'il la coucha sur ses arçons, et partit à toutes brides, en faisant de grands éclats de rire. Marphise, furieuse, le poursuivit vainement ; quoique son cheval fût très-bon, il n'égaloit point la vitesse de Frontalet ; et la Guerrière doublement animée par la promesse qu'elle avoit faite de rapporter l'anneau, et par la perte de son épée, jura de poursuivre ce larron jusqu'aux extrémités de la terre.

Nous savons qu'avant le paisible sommeil de Roland à côté d'Origile, dont cette méchante

et jolie créature s'étoit trouvée bien offensée ; il avoit lu très attentiment le livre qu'une demoiselle venoit de lui donner ; et c'est dans ce livre qu'il avoit appris que Falerine ayant connu par son art que ses beaux jardins couroient risque d'être détruits un jour par l'invulnérable Roland, cette Fée s'occupoit alors à forger une épée qui non-seulement pourroit couper les armes ordinaires par la finesse et la force de sa trempe, mais qui pourroit de même trancher et percer jusqu'aux armes et jusqu'aux corps enchantés, tels que ceux de Roland et de Ferragus : Falerine espéroit remettre cette épée entre les mains de quelque guerrier assez audacieux et redoutable pour attaquer Roland et pour lui donner la mort. Le Paladin avoit trouvé dans le même livre des instructions pour s'emparer de cette épée qui lui devenoit d'autant plus nécessaire qu'il ne pouvoit détruire une partie des enchantemens de ces jardins sans ce secours. Roland eût dédaigné la conquête de la seule arme qui pût le blesser, et son grand cœur ne l'eût pas redoutée dans les mains d'Alcide même ; mais la perfide Origile venoit de lui dérober Durandal, et son bras n'étoit armé que de la branche noueuse d'un chêne dont il s'étoit fait une massue, d'une foible défense contre les monstres qu'il prévoyoit avoir à combattre.

C'est dans cet état, et l'esprit occupé de tout ce qu'il avoit lu, que Roland suivoit la route indiquée par le petit livre : bientôt il apperçut des murs d'une hauteur excessive ; ils formoient une vaste enceinte qui paroissoit n'avoir aucune porte ; mais ces murs s'ouvrirent d'eux-mêmes, dès qu'ils furent frappés par les premiers rayons du Soleil ; un dragon monstrueux en occupoit presqu'en entier l'ouverture, en étendant ses ailes écailleuses armées de fortes pointes, et dès qu'il apperçut Roland, il fit un bond en ouvrant sa large gueule pour l'engloutir. C'étoit le monstre auquel la barbare Falerine faisoit livrer tous les matins l'un des prisonniers qui tomboient dans son pouvoir.

Roland s'étoit muni d'un bloc de roche arrondi qu'il avoit trouvé sur son passage ; il le lança dans la gueule du dragon avec tant de force, que le bloc pénétra jusques dans sa gorge ; et tandis que le monstre se débattoit et faisoit ses efforts pour le rejetter, le Paladin lui porta sur la tête de si terribles coups de sa massue, qu'il lui brisa les os, et lui fit sauter la cervelle. A peine le dragon fut-il tombé mort, que le mur se referma derrière Roland avec un grand bruit. Le brave Comte d'Angers n'en fut que plus ardent à suivre cette périlleuse aventure.

Rien n'annonça d'abord au Paladin qu'il eût de nouveaux périls à courir ; un parc superbe, orné de tout ce qui pouvoit l'embellir, s'étendoit au loin ; quelques grouppes de statues y fixoient agréablement la vue : des sources abondantes s'élevoient en bouillonnant dans quelques parties ; en d'autres, les yeux se reposoient sur la superficie tranquille d'un vaste bassin entouré de roseaux, ils n'étoient distraits que par le battement d'ailes des cygnes qui se jouoient sur ce cristal liquide et par les chevreuils et les daims qui bondissoient sur ses bords ; un sphinx de basalte posé sur un bloc de marbre blanc d'où sortoit une source, portoit pour inscription : *C'est en suivant ce ruisseau qu'on arrive au grand pavillon du jardin.* Roland ne balança pas à suivre ce ruisseau qui serpentoit dans un vallon agréable terminé par un édifice d'une élégante architecture ; les portes en étoient ouvertes, et le premier objet qui frappa sa vue, ce fut la redoutable Falerine qui, les pieds nuds et les cheveux épars, se miroit dans la lame de l'épée qu'elle venoit de finir : le Paladin voulut la saisir ; mais elle s'échappa de ses mains, et courut long-tems au travers du parc avant que le Paladin pût la joindre ; l'ayant à la fin arrêtée par sa ceinture, il arracha l'épée qu'elle portoit, et voulut la forcer à lui dire

par

par quel moyen il pourroit mettre à fin cette aventure, et sortir de l'enceinte qui s'étoit refermée : la Fée ne répondit rien, quelques menaces qu'il lui fit ; et Roland ne pouvant se résoudre à tremper ses mains dans le sang d'une femme : Je devrois te punir de tant de forfaits, lui dit-il ; mais, du moins, je saurai te mettre hors d'état de nuire. Alors, coupant ses longs vêtemens par lanières, il s'en servit pour l'attacher étroitement au tronc d'un vieux sapin, et s'éloigna d'elle.

Roland, considérant alors l'épée qu'il venoit de conquérir, lut sur sa lame ; *Balisarde peut donner la mort à Roland.* Il rit en voyant cette inscription, et consulta son petit livre sur ce qui lui restoit à faire. *Bouche-toi soigneusement les oreilles ; suis les bords de l'étang*, portoit le livre ; *que nulle pitié n'arrête ton bras, et couvre-toi du sang que Balisarde seule peut répandre.* Roland obéit à cet ordre, et se servit d'une poignée de fleurs pour fermer tout accès au son : il apperçut bientôt une jeune personne d'une beauté ravissante qui sortit à moitié corps de l'eau ; et le mouvement agréable des lèvres de cette Nymphe lui fit présumer qu'elle chantoit. Un beau daim blanc sortit aussi-tôt de l'épaisseur du bois, accourut aux bords de l'étang, parut attentif à la voix de cette Nymphe

chancela bientôt, et tomba sur la rive. Roland apperçut que cette prétendue Nymphe s'élançoit sur ce daim, et l'entraînoit au fond de l'eau qu'il vit teinte de sang l'instant d'après. Roland avoit entendu raconter l'histoire d'Ulysse par le savant Eginard; il ne douta pas que cette Nymphe si séduisante par ses traits, sa belle gorge et ses longs cheveux, ne cachât sous les eaux une vilaine queue de poisson.

Il poursuivoit sa route, en réfléchissant combien ces sortes de syrènes sont dangereuses, lorsqu'il en vit reparoître une autre plus belle, plus riante encore que la première. Regardant le Paladin d'un air tendre, sa belle bouche s'entr'ouvrit, découvrit deux rangs de perles; et l'agréable et léger frémissement de sa gorge d'albâtre, annonçoit que Philomèle dirigeoit sa voix. Le sage Roland donna dans ce moment un bien bon exemple aux jeunes Paladins François; les charmes de la syrène ne purent l'attendrir: mais voulant s'en rendre le maître, il feignit de succomber à l'enchantement de sa voix; il chancela, se laissa tomber; et la syrène ne doutant plus de son triomphe, sortit presqu'en entier de l'eau pour l'entraîner; Roland la saisit à l'instant par les cheveux: elle étoit cependant si belle, qu'il l'eût peut-être épargnée; mais comme elle se débattoit sur la sur-

face de l'eau, tout ce que Roland apperçut de plus alors, lui fit lever Balisarde, et d'un revers il coupa cette belle tête.

Deux jets de sang s'élancèrent du col ; Roland en couvrit son casque; ses mains et ses armes ; il déboucha ses oreilles, longea les bords de l'étang dont la digue et les entours paroissoient fermés par une muraille semblable à la première; ces murs s'ouvrirent pareillement à son approche; un taureau furieux dont les deux cornes lançoient un feu plus vif que celui de la foudre, s'élança contre le Paladin ; un coup de Balisarde coupa l'une de ces cornes : mais Roland, frappé de la seconde, fut renversé; et s'il n'eût été couvert du sang de la syrène, ses armes et son corps eussent été calcinés par ce feu destructeur : le Paladin se releva ; et coupant d'un autre coup la seconde corne du taureau, ce fougueux animal s'abîma dans la terre, et lui laissa libre cette seconde enceinte : il l'eut bientôt traversée ; et suivant une allée d'arbres élevés, il parvint à la troisième dans laquelle il n'apperçut d'abord qu'un arbre touffu qui dominoit tous les autres ; mais il s'en éleva dans le moment un oiseau monstrueux qui fit frémir l'air et le sommet des arbres par le sifflement de ses ailes ; cet oiseau surpassoit les plus forts griffons par sa grandeur, son

bec et ses griffes tranchantes ; les plus vives couleurs éclatoient sur ses plumes, elles éblouissoient les yeux, et l'eau corrosive que l'oiseau lançoit de son bec, les brûloit en les touchant. L'oiseau plana quelque tems sur la tête du Paladin, en jettant des cris aigus ; mais Roland, instruit par le livre, n'eut garde de lever les yeux ; et se couvrant la tête de son bouclier, il attendit l'oiseau qui fondit à la fin sur lui, saisit son bouclier qu'il retenoit fortement, mais qu'il fut obligé d'abandonner, se trouvant enlevé par les fortes serres de ce monstre qui lança plus vivement que jamais sa liqueur dangereuse. Roland, baissant la tête, sut en garantir ses yeux, et le sang de la syrène défendit le reste de son corps de sa malignité ; l'oiseau voyant Roland courbé jusqu'à terre, voulut fondre sur lui pour le déchirer ; mais le Paladin le saisissant par l'une de ses ailes, lui porta de l'autre main un coup assez heureux pour lui couper la tête.

Roland pouvant alors ouvrir les yeux, vit avec surprise quel étoit le péril dont il étoit échappé : croyant n'avoir plus de nouveaux ennemis à combattre, et fatigué des longs et pénibles efforts qu'il avoit faits, il crut pouvoir s'aller reposer quelques momens sous un riche portique qu'il voyoit à l'autre extrémité de

l'allée ; il étoit près du seuil de ce portique, lorsqu'une forte mule dont les pieds étoient d'airain, et qui portoit pour queue une longue et large épée de bataille, courut sur lui, en faisant retentir l'air d'un brayement affreux, et dressant deux oreilles dont la force et la longueur égaloient celle d'un cable. L'intrépide Roland n'avoit point encore éprouvé des périls aussi pressans que celui qu'il courut alors ; au moment où ce Paladin voulut porter un coup de Balisarde à la mule, elle se retourna brusquement, et lui lançant ses deux pieds d'airain dans l'estomac, elle le jetta loin de dix pieds à la renverse ; revenant sur lui, ses longues oreilles se replièrent pour former plusieurs tours qui lioient étroitement le Paladin : il parvint enfin à se dégager le bras droit ; et se servant de Balisarde qu'il n'avoit point abandonnée, en deux coups il trancha les deux oreilles et la queue de ce terrible animal, qui s'enfuit et disparut dans la forêt.

Roland, maître du portique, le traversa pour entrer dans un beau salon où le Paladin, altéré par tant de différens combats, vit une table couverte de mets délicieux, et des flacons de cristal de roche où l'ambre et le rubis liquide des vins les plus parfumés pétilloient et sembloient inviter à boire, Roland, exténué

de fatigue, étoit prêt à succomber à tout ce qui l'attiroit à cette table ; mais heureusement il se souvint de consulter son livre qui l'instruisit que ces mets et ces vins étoient assoupissans, et que s'il avoit l'imprudence d'y goûter, il deviendroit lui-même la proie d'un ogre qui n'attendoit que le moment de le voir privé de ses sens, pour le saisir et pour le dévorer.

Le Paladin, assez sujet à suivre tous ses premiers mouvemens, connut peut être alors pour la première fois, qu'il est utile de les réprimer ; une réflexion très-sage fut le prix de sa prudence : il alla s'asseoir à cette table ; il fit semblant de manger, de boire, et de céder, l'instant d'après, au pouvoir assoupissant de ces mets. L'ogre le voyant immobile, accourut pour l'enchaîner ; mais Roland se levant brusquement, coupa l'ogre par le milieu du corps, d'un seul coup de Balisarde ; termina cette quatrième aventure ; et fuyant ces mets empoisonnés, il se remit en marche en suivant le vallon.

Le Comte d'Angers, chemin faisant, consulta son livre ; tout ce qu'il y lut annonçoit de nouveaux périls, de nouveaux obstacles à surmonter : *Tu dois combattre un fort géant*, disoit le livre ; *mais si tu réussis à lui donner la mort, il renaîtra de son sang deux autres géans semblables au premier ; et si ces deux géans tom-*

bent sous tes coups, quatre autres prendront leur place...... Le livre n'annonçoit aucun moyen de mettre à fin cette aventure, une grande lacune interrompoit ses instructions.

Quelques lignes au-dessous il étoit écrit: *Le Chevalier vainqueur et maître de la cinquième enceinte, ne peut détruire les enchantemens de ces jardins, s'il ne coupe une branche d'arbre à laquelle leur sort est attaché; cette branche est portée par un arbre dont la tête s'élève jusqu'aux nues, et dont le tronc est lisse et dur comme un ivoire poli.....*

Le bon Roland eût bien désiré que le livre se fut expliqué plus clairement; il se rendoit justice, et se sentoit bien plus propre à combattre qu'à deviner quelques expédiens. Allons toujours en avant, se dit-il à lui-même: bien des gens se croient de l'imagination, sans en avoir; peut-être que moi qui ne m'en sens point du tout, je m'en trouverai, quand j'en aurai le plus pressant besoin: commençons par nous défaire de ce géant. En disant ces mots, il marcha d'un pas délibéré vers une porte d'argent qu'il se proposoit de mettre en pièces avec sa bonne épée; mais un géant de quinze pieds de haut accourut, et débuta par lui donner un coup de pied si violent au milieu de son bouclier, qu'il l'envoya tomber à dix pas à la

renverse. Ceux qui connoissent Roland imagineront sans peine qu'un pareil traitement le mit de très-mauvaise humeur : Anthée, en touchant la terre, ne se seroit pas relevé avec plus de fureur : son premier début fut de couper la jambe qui l'avoit si vivement insulté.

Legéant fit en tombant le même bruit qu'une tour qui s'écroule, et Roland ramassant cette jambe, s'en servit comme d'une massue pour lui donner sur les oreilles jusqu'à ce que sa cervelle et son sang eussent rougi la terre ; mais il y gagna peu puisqu'à l'instant deux géans semblables au premier se relevèrent et vinrent attaquer le Paladin : Roland n'en fut point étonné ; son bras armé de Balisarde leur eût facilement donné la mort, mais il se souvint qu'il en naîtroit quatre autres de leur sang, et nos Lecteurs conviendront qu'il est fort ennuyeux d'avoir toujours de nouveaux géans à combattre : Roland prit donc le parti très-sage de les colleter l'un après l'autre, de les renverser et de les lier si fortement, qu'ils ne puissent ni se relever ni se séparer.

Sans tirer vanité de ce moment d'imagination qui l'avoit si bien servi, le Paladin ne s'occupa plus qu'à couper la branche enchantée cachée dans le faîte de cet arbre unique en son espèce, sur lequel une allouette eût mis un quart d'heure

à s'élever. Heureusement le savant Eginard, dont le foible étoit d'aimer à faire des contes, avoit appris à Roland les moyens dont Alexandre s'étoit servi pour démêler le nœud gordien.

Oh, oh, dit-il, avec dix ou douze coups bien appliqués de Balisarde, j'égalerai bientôt sa hauteur à celle de l'herbe de la prairie. En disant cela, le bon Roland s'approche, le bras levé, du pied de l'arbre; mais tout-à-coup le faîte de cet arbre s'agite fortement, bientôt un déluge de pommes d'or, pesant plus de dix livres, tombent sur le Paladin; le meurtrissent, et l'étourdissent au point qu'elles l'obligent à se retirer promptement hors de portée de leur atteinte: il fut donc obligé de faire encore un grand effort d'imagination pour surmonter cet obstacle; des osiers qui s'élevoient assez près dans un terrein marécageux, lui fournirent les matériaux nécessaires pour faire un grand panier pointu qu'il se mit sur la tête, et qui le couvroit tout entier; ce fut avec son secours que l'habile et prudent Paladin brava la chute des pommes d'or, coupa l'arbre par le pied bien à son aise, et courant de toutes ses forces à son sommet, dès qu'il fut tombé, la branche fée fut bientôt tranchée avec toutes celles qui la cachoient.

Un tremblement de terre affreux accompagné

de longs mugissemens, le soleil obscurci, le ciel sillonné par les traits anguleux de la foudre, la terre entr'ouverte d'où s'élançoient des feux dévorans, signalèrent le moment de la destruction des jardins de Falerine : tout ce qui n'étoit que l'ouvrage de l'art ténébreux de l'Enchanteresse disparut, et Roland se trouva dans une campagne aride ; mais il y retrouva l'Enchanteresse que son pouvoir n'avoit pu délier du tronc d'arbre auquel il l'avoit attachée. Roland s'approche de Falerine qu'il trouve baignée de larmes et désespérée de la perte de ses beaux jardins ; Roland la délie, et la force à le conduire à l'Isle du Trésor qu'habite Morgane ; il la fait marcher devant lui, la tenant toujours par les cheveux. Ils arrivent bientôt auprès d'un grand fleuve sur le bord duquel une forte tour est assise, et défend le passage d'un pont. Roland voit les armes de Renaud, de Brandimart, de ses deux neveux et de plusieurs Chevaliers renommés, appendues à cette tour ; le Paladin sonne de son cor, provoque au combat le géant qui défend ce passage ; il le précipite dans la rivière aprés un léger combat ; il passe le pont, traverse une vaste prairie, et parvient librement à la porte d'un palais immense où l'or et les diamans étincellent de toutes parts ; il pénètre sans obstacle dans cette vaste enceinte, et se 'on

l'instruction du livre, il en parcourt les jardins.

Bientôt le Paladin y trouve la belle Fée Morgane endormie sur le bord d'une fontaine ; ses beaux et longs cheveux flottent sur son sein et sur ses épaules d'albâtre; le Paladin est peu touché de ses charmes; et négligeant de consulter son livre, il laisse Morgane endormie, et marche vers les obstacles qui peuvent lui résister ; son premier combat réveille Morgane qui se relève et s'échappe de lui ; mais c'est en vain que le Paladin détruit tous les monstres qui s'opposent à son courage, et qui se renouvellent à chaque pas. Il apperçoit enfin un palais de cristal, très-transparent, dans lequel il reconnoît que son cousin Renaud, son ami Brandimart, ses deux neveux fils d'Olivier, un jeune Prince d'une beauté céleste, et plusieurs autres Chevaliers sont renfermés : déjà Roland lève la redoutable Balisarde pour briser le foible obstacle qui le sépare de ses amis et de ses proches ; mais il est arrêté par les cris du jeune Prince, qui lui dit que s'il touche à ce cristal, la terre s'ouvrira pour les engloutir, et que le seul moyen de mettre fin à ces enchantemens est de saisir Morgane par ses longs cheveux, et de l'arrêter.

Roland retourne promptement vers la fontaine près de laquelle il a laissé Morgane endor-

mie; il trouve cette belle Fée réveillée; elle danse autour d'une fontaine en chantant une espèce de leçon que la fortune et l'amour donnent également: *Qui perd l'occasion, la retrouve bien difficilement.* Il veut saisir Morgane; mais l'hirondelle qui plane doucement sur la pointe des herbes, en les battant du bout de ses ailes, s'éloigne moins rapidement de la jeune fille qui croit pouvoir la prendre, que Morgane ne s'échappe des mains du Paladin; Roland la poursuit vainement; elle lui fait parcourir des rochers, des sables mouvans, des précipices; elle s'élance dans les eaux, il les fend d'un bras nerveux après elle; pour comble de fatigue et de peine, un spectre affreux et livide, armé d'un long fouet, le poursuit, le frappe, et Roland, quoiqu'armé, sent tous les coups qu'il lui porte: furieux, il se retourne, il veut frapper un coup de gantelet sur le spectre, il ne trouve qu'une ombre légère qui redouble ses atteintes, en lui criant qu'il est le repentir, et qu'il le poursuivra toujours: le Paladin fait de nouveaux efforts, il redouble d'impétuosité; il saisit enfin Morgane par ses beaux cheveux, et cette belle Fée à demi nue reste immobile et couverte de larmes entre ses bras: qu'elle étoit séduisante en ce moment! mais l'amant d'Angélique ne put en être touché: c'est vainement que cette belle Fée veut lui prodiguer tous les

trésors de la terre; c'est vainement qu'elle semble abandonner tous ceux qui parent sa figure céleste; Roland persiste à lui demander la clef du palais de cristal, elle est forcée de céder : Ramènes tes compagnons, lui dit-elle ; choisis dans cette Isle si riche tout ce qui pourra te plaire; tu sortiras librement de ce palais; les eaux se durciront sous tes pieds, pour te laisser un libre passage; je ne te demande que de me laisser le beau Ziliant que j'adore. Roland le lui promet, reçoit la clef, court délivrer tous les prisonniers, hors le jeune Zéliant qui fond en larmes, qui lui dit qu'il est le fils du Roi Monodant, et que tout sensible qu'il est à l'amour de la belle Morgane, il gémit de languir dans une honteuse oisiveté : Roland lui dit que sa parole est engagée à ne le point arracher des bras de la Fée, mais qu'il lui promet de revenir dans peu pour le tirer de cette isle, et le ramener à la Cour d'Eleuth.

Roland, après avoir délivré Renaud, ses deux neveux, son ami Brandimart, et le brave Dudon fils d'Ogier le Danois, se sépare des Paladins François, et veut retourner avec Brandimart vers le Cathay : les deux amis rencontrent dans leur chemin une espèce de nain richement vêtu, qui monte un superbe cheval, et qui fuit devant un Chevalier à pied, ce Chevalier est encore assez loin, pour que le nain s'arrête près du Comte

fait garder ce pas par Varillard, le plus terrible et le plus indomptable géant qui soit sorti des forêts de l'Hircanie: son ordre est d'arrêter tous les Chevaliers, qu'aux armes telles que celles que je vous vois, il reconnoîtra pour être François, et de les envoyer prisonniers à la Cour du Roi Monodant. Le vieillard, en continuant son récit, apprit à Roland, que ce geant s'étoit emparé de plusieurs Chevaliers François, après un long combat; et Roland reconnut à la description que le vieillard fit de leurs armes, que ce devoit être Renaud et ses compagnons. Le Paladin eût pu facilement obtenir un libre passage, en renouvellant un serment qu'il avoit déjà prêté lorsqu'il avoit laissé Ziliant dans l'isle du Trésor; non seulement il ne put souffrir d'avoir l'air de céder à la force, mais il voulut venger l'honneur des Chevaliers François, en faisant tomber Varillard sous ses coups; et se saisissant d'un cor qu'il vit attaché sur un poteau, le Paladin le fit retentir avec force, pour provoquer le géant au combat.

Varillard parut bientôt, couvert d'armes presqu'aussi fortes qu'une enclume; le combat fut long et terrible; mais Roland étant invulnérable, et Durandal tranchant les fortes armes de Varillard et lui faisant de profondes blessures, ce géant prît le parti de la fuite et se retira vers la tour à grands pas.

Le

Le Comte d'Angers poursuivant sa victoire, suivit Varillard, entra dans la tour après lui : Brandimart alors qui craint quelque embuche cachée dans cette tour, suit Roland d'assez près pour voir en entrant que Varillard tire une corde, et du haut du plafond il tombe des filets d'acier dont Roland est enveloppé. Brandimart, furieux de cette supercherie, se jette sur Varillard affoibli par la perte de son sang, le tue, dégage Roland des filets : tous les deux restent maîtres de la tour. Origile s'enfuit en méditant une nouvelle trahisou, et court annoncer au Roi Monodant la mort de Varillard, et lui promet de conduire un fort détachement de ses troupes pendant la nuit prochaine, pour s'emparer des deux Chevaliers, tandis qu'ils seront plongés dans le sommeil, s'il veut lui rendre Griffon qu'elle aime, et qu'il retient au nombre de ses prisonniers. Monodant y consent ; il délivre Griffon, qui, séduit par son amour pour Origile, ne sçait plus qu'obéir à cette beauté si perfide. Elle l'entraîne avec elle ; mais loin de retourner à la tour, elle lui fait prendre des chemins détournés, et lui prodiguant ses faveurs, elle lui fait oublier l'amour de la gloire et de ses proches, pour se livrer en entier à la passion qui bientôt doit lui causer de grandes peines.

Roland et Brandimart sont en effet surpris par

le détachement qu'Origile a conduit jusques dans l'intérieur de la cour. On les amène à Monodant : mais dès que ce Prince sçait que c'est le plus renommé Paladin de la Cour de France et le célèbre Brandimart, il les comble d'honneur ; Roland lui donne des nouvelles de Ziliant, lui rend compte du serment qu'il a prêté, retourne à l'Isle du Trésor, se jette dans le fleuve pour y pénétrer, saisit Morgane, délivre Ziliant, et le ramène à son père. Le Roi Monodant offre au brave Paladin de partager ses Etats avec lui ; mais Roland n'accepte qu'un bracelet d'un prix inestimable, dont il se propose de faire un don à la belle Angélique, comme étant le prix de ses victoires. Il part, et chemin faisant, il retrouve Bride-d'or qu'il enlève à deux Chevaliers, et qu'Origile avoit dérobé pour la troisième fois.

Pendant que ces événemens se passent dans la Cour du Roi Monodant, Renaud, Guidon, Aquilant et le Prince d'Angleterre, délivrés des prisons de Monodant, reprennent le chemin de la France : ils traversent Astracan, et se trouvent sur les bords de la mer Caspienne. Ils voient sur le rivage une jeune beauté, dont les charmes leur paroissent supérieurs encore à ceux d'Angélique. Astolphe, frappé d'un trait vainqueur, entraîne ses compagnons auprès d'elle. Cette Nymphe chantoit alors d'une voix mélodieuse

sur le bord d'une espèce de petit cap qui sembloit tenir au rivage, et tous les poissons qui paroissoient attentifs à ses chants, venoient d'eux-mêmes se rendre à ses pieds.

L'indifférent Renaud veut en vain retenir son cousin Astolphe, cet aimable Prince, entraîné par l'ardeur de sa passion naissante, n'est plus arrêté par ses cris : il descend de cheval, il court à l'extrémité de ce cap, pour se jetter aux pieds de cette Nymphe qui l'a déjà remarqué, qui lui sourit, et qui porte sur lui ses regards enchanteurs. Il se jette à ses genoux; et dans l'instant Renaud voit que ce qu'il a pris pour un cap, est le dos d'une baleine monstrueuse, qui s'éloigne à l'instant du rivage, en portant Astolphe et la Nymphe. Renaud fait élancer Bayard dans la mer, pour aller au secours de son cousin; mais une vague impétueuse repousse Bayard sur le rivage; une tempête s'élève et bientôt la baleine, Astolphe et la Nymphe disparoissent aux yeux des Paladins François, qui, très-affligés de la perte du Prince Anglois, continuent leur chemin vers la France.

Roland et Brandimart ont peine à partir d'Eleuth où Monodant cherche à les retenir ; mais le premier brûle de se retrouver aux pieds d'Angélique, et Brandimart a le même empressement de rejoindre sa chère Fleur-de-Lys : ils repren-

nent le chemin d'Albraque. Brandimart est heureux, en revoyant Fleur-de-Lys, dont il est tendrement aimé; Roland croit l'être. Angélique se trouvant dans l'obligation de feindre avec ce Paladin qu'elle vient d'exposer aux plus grands périls, attache à son bras d'albâtre le brasselet que Roland lui présente comme le prix de la délivrance de Ziliant et de la destruction des jardins de Falérine.

Roland ne lui parle pas même de la réponse de cette Fée, lorsqu'il l'a sommée de lui rendre sa prétendue parente. Ose-t-on jamais exiger une explication de celle que l'on aime, lorsqu'on est amoureux et soumis? Angélique conserve son empire absolu sur Roland, il se croit bien payé par un seul regard de tout ce qu'il a fait pour elle: captivé, n'osant même exprimer ses desirs, il est aux pieds d'Angélique comme un lion apprivoisé qu'une jeune Bergère conduit attaché par une chaîne de fleurs; et sans l'injuste prévention d'Angélique pour Renaud, il méritoit bien un retour plus sincère et plus tendre.

Les deux Paladins trouvèrent Galafron et sa Cour dans les plus vives allarmes. Le brave Mandricard, devenu maître du vaste Empire de la Tartarie par la mort du grand Agrican son père, avoit juré de le venger. Mandricard, plus fort, plus redoutable encore qu'Agrican,

s'étoit déjà signalé par mille exploits ; trop de férocité seulement obscurcissoit les grandes qualités et la valeur éclatante de ce Prince.

Ayant sçu que Sacripant, Roi de Circassie, avoit défendu la ville d'Albraque contre Agrican son père, et qu'il s'étoit porté contre ce Prince à la tête de ses Circassiens dans la grande bataille où cet Empereur avoit perdu la vie, il commençoit par se venger de Sacripant ; il s'étoit mis à la tête de ses Tartares Nogaïs ; et se portant vers les Calmouques qu'il avoit joints à ses premières troupes, il avoit traversé la chaîne de montagnes qui les sépare de la Circassie ; descendant dans les plaines de ce royaume fertile, ses affreux et barbares Tartares avoient fait un massacre horrible du plus beau peuple de l'univers. Le brave Prince Lisca, frère de Sacripant, ayant rassemblé quelques troupes à la hâte, s'étoit opposé vainement aux premiers efforts de Mandricard : il avoit perdu la vie par la main de ce farouche guerrier qui, poursuivant sa victoire, se proposoit de conquérir le Cathay, dès qu'il auroit ravagé la Circassie. Sacripant étoit parti précipitamment d'Albraque, pour aller défendre ses Etats, et pour demander des secours à Gradasse Empereur de la grande Sérique, qu'il sçavoit être alors à la tête d'une puissante armée.

Il falloit une raison aussi forte, un danger aussi pressant, pour forcer Sacripant à s'éloigner d'Angélique, qu'il laissoit presque sans secours, et dans la douleur du larcin que Brunel avoit fait de son anneau, dont le pouvoir la mettoit à l'abri des plus grands périls.

Cette perte cruelle, les menaces de Mandricard et le départ subit de Sacripant avoient fait sentir à la Princesse du Cathay de quel prix étoit la présence de Roland pour son père et pour elle. Elle prenoit donc beaucoup sur elle pour bien traiter le Paladin François. Mais Renaud, malgré tant de raisons et de services, occupoit en entier son cœur et son souvenir : ne pouvant plus résister à son impatience de se rapprocher de ce Chevalier, la foible et trompeuse Angélique trouve sans peine l'occasion de parler en particulier à Roland, qui la cherchoit sans cesse. Je n'ai plus mon anneau, lui dit-elle : je peux être assiégée dans Albraque ; je connois, cher Comte, votre courage invincible ; mais je ne veux plus exposer ni votre tête ni la mienne à de si grands périls. le sort des armes peut rendre Mandricard vainqueur ; je ne pense pas sans horreur que je peux dévenir sa proie : Ah ! partons d'Albraque ; ne nous séparons plus, cher Comte ; conduisez-moi dans les belles provinces de votre apanage ; que puis-je craindre étant sous votre

garde, et quels affreux événemens ne puis-je pas éprouver, si je m'expose une seconde fois aux horreurs de la guerre ?

Qui pourroit exprimer les transports de Roland, lorsqu'il apprend de la bouche même de celle qu'il adore, qu'elle veut se remettre sous sa garde, abandonner les Etats de son père, et passer en France dans les Provinces dont il est Seigneur. Il se jette à ses pieds, il baise sa belle main qu'elle abandonne pour la première fois ; il jure de lui sacrifier sa vie ; il court trouver Fleur-de-Lys et son ami Brandimart, leur fait part de son bonheur, les détermine sans peine à le suivre en France, et tous les quatre préparent leur départ pour la nuit suivante.

Ces quatre amans dont deux seuls étoient heureux, quoique Roland crût aussi l'être, sortirent d'Albraque sans être apperçus, et ne voulant pas s'exposer aux péril de la mer, ils espèrent traverser sans obstacle les pays qui les séparoient de la France, croyant qu'elle jouissoit d'une paisible paix : ce Royaume commençoit cependant alors à devenir le théâtre de la guerre, et Charles avoit déjà convoqué ses grands vassaux avec toutes leurs forces pour résister à l'orage qu'il savoit être prêt à fondre sur lui. L'Empereur Agramant rassembloit en effet une armée formidable, et la flotte la plus nombreuse que

la mer d'Afrique eût portée, pour passer en France; Rodomont, en lui montrant son épée, et partant pour se préparer à la guerre, lui dit d'un air présomptueux: Soyez sûr, Seigneur, que je tiens ici la clef de l'Italie et de la Provence; préparez-vous, partez en diligence; mon bras vous ouvrira le chemin, et vous trouverez les portes de ces riches contrées ouvertes pour vous recevoir.

Le redoutable Roi d'Alger partit en effet pour ses Etats où ses troupes depuis long-tems aguerries s'embarquèrent peu de jours après sur des vaisseaux devenus déjà les tyrans de la mer par les pirateries qu'ils exerçoient sans cesse: Rodomont comptoit se porter sur la Provence; mais repoussé par des vents contraires, et l'eau commençant à manquer à ses vaisseaux, il fut obligé de faire sa descente en Italie: n'ayant point une armée assez nombreuse pour assiéger Gênes, il ravagea son territoire et le Crémonois: cependant Didier Roi de Lombardie, le retint assez long-tems pour ralentir sa marche, et pendant ce tems Charlemagne put se préparer à se défendre contre les efforts de Gradasse, d'Agramant, et de l'ingrat Marsile, qui s'étoient réunis pour détruire et subjuguer l'Empire d'Occident.

Roland et Brandimart, ayant Angélique et Fleur-de-Lys sous leur garde, marchoient à

grandes journées pour s'éloigner des pays soumis à Galafron, et bientôt ils arrivèrent sur les limites des déserts sablonneux de Chama. L'archevêque Turpin ne craint point de parler de la félicité toujours nouvelle dont jouissoient Brandimart et Fleur-de-Lys qui s'étoient donnés mutuellement leur foi, mais il se tait sur Angélique et Roland; nous ignorerions, sans la continuation de ses chroniques, tombées depuis entre les mains de l'Arioste, qu'il soit possible qu'un jeune et brave Paladin François puisse passer les jours et des nuits bien longues près d'une maîtresse adorée, sans en obtenir le don d'amoureuse merci.

Les quatre amans traversèrent avec peine ce vaste désert, où sur la fin les vivres leur manquèrent. Cessant enfin d'avoir les yeux blessés par l'aridité d'un sable brûlant, ils entrèrent dans une forêt où plusieurs chèvres qu'ils apperçurent leur donnèrent l'espérance de trouver une habitation; ils virent en effet quelques cabanes dispersées dans le bois; et bientôt la lueur d'un grand feu, l'odeur même de quelques viandes grillées, les attira près d'une fontaine sur les bords de laquelle une troupe nombreuse de Lestrigons étoit assise en rond, et dévoroit des chevreaux rôtis, qu'une autre troupe préparoit à peu de distance. Angélique et Fleur-de-Lys

étoient bien effrayées, en voyant l'horrible figure de ces espèces de monstres, dont les yeux ardens se tournoient tous sur elles; cependant elles se rassuroient un peu, croyant que c'étoit leur façon de lorgner.

Roland et son ami s'approchèrent d'un air poli de celui qui leur paroissoit être le chef de la troupe, et le prièrent de leur laisser prendre part à leur festin : ce chef ne leur répondit que par une espèce de gloussement aigu qui fit frémir Angélique; ses Lestrigons se levèrent tous en même tems, et deux d'entre eux coururent aux jeunes Dames, leur tâtèrent les reins, et firent un signe très-expressif à leurs compagnons, auxquels ils annonçoient qu'elles étoient excellentes à dévorer. Comme c'est, sans contredit, le plus grand danger que puissent courir deux jolies personnes, Angélique et Fleur-de-Lys en eurent une si grande terreur, qu'elles s'enfuirent à toute bride, pour s'échapper des mains de ces vilains mangeurs de Demoiselles.

Quique Roland et Brandimart mourussent de faim, ils auroient volé sur leurs traces, si dans ce moment même, ils n'eussent reçu tous les deux un coup de massue qui les convainquit que ces Lestrigons n'étoient pas plus polis que galans. Durandal et l'épée de Brandimart se rougirent bientôt du sang de ces monstres : les bras, les

têtes et les massues couvrirent la place du festin; et dès que les deux amis se fûrent débarrassés des Lestrigons qui les avoient attaqués, ils volèrent sur les traces de leurs maîtresses : ils furent malheureusement obligés de se séparer, Angélique et Fleur-de-Lys ayant pris deux routes différentes; mais tous les deux arrivèrent à tems pour les secourir, et pour donner la mort aux Lestrigons qui les poursuivoient.

Brandimart et Fleur-de-Lys cherchèrent en vain leurs compagnons dans cette immense forêt ; ils ne firent que s'en éloigner davantage. Exténués tous les deux, ils étoient prêts à succomber, lorsqu'une caravane de Scythes, qui traversoit les déserts pour se rendre dans la grande Sérique, leur donna tous les secours dont ils avoient besoin, et des provisions pour subsister dans ce pays sauvage, qu'ils leur conseillèrent de traverser promptement. Brandimart et Fleur-de-Lys en effet, désespérant de pouvoir retrouver Roland, se déterminèrent à suivre la route que venoit de faire la caravane.

Un jour plus brillant perçant au travers de la forêt, leur faisoit juger qu'ils étoient prêts d'entrer dans la plaine, lorsque tout-à coup ils furent attaqués par une troupe de brigands que les riches habits et les armes brillantes de Brandimart avoient attirés, mais ils firent peu de

résistance aux coups terribles du Chevalier; il achevoit de les abattre, lorsqu'un homme d'une taille gigantesque, couvert d'un casque brillant entouré d'une couronne d'or, accourut au grand galop de son cheval; c'étoit le fameux Tartare Barigace, monté sur le puissant cheval Bartolde, dont la beauté ne le cédoit qu'à celle de Bayard; ce brigand étoit possesseur de Tranchère et du casque d'Agrican; un capitaine Tartare avoit trouvé le corps de son Empereur, dans le bois où ce valeureux Prince étoit tombé sous les coups de Roland; il avoit rendu les derniers devoirs à son corps qu'il avoit enterré avec toutes ses armes, ne réservant que sa bonne épée Tranchère et son casque dont il s'étoit armé; Barigace avoit enlevé l'un et l'autre avec la vie à ce Capitaine, et s'en servoit depuis pour exercer ses brigandages. Je te remercie, dit-il à Brandimart, de m'avoir défait de cette vile canaille indigne de me servir; je te remercie aussi de m'avoir amené cette jolie fille, car je commençois à m'ennuyer la nuit dans ces forêts. Brandimart pour toute réponse, court la lance en arrêt sur Barigace qui songeant seulement à l'empêcher de se dérober à ses coups, porte la sienne dans le poitrail de son cheval qui tombe mort entre les jambes de son maître: tandis que celui-ci fait des efforts pour se dégager, Barigace se

jette à terre, tire la redoutable Tranchère, et court pour lui couper la tête : Brandimart se lève, porte long-tems des coups inutiles sur le casque enchanté d'Agrican ; Barigace cependant étourdi de leur pesanteur s'étonne, chancèle, et Brandimart d'un revers fait voler sa tête aux pieds de Fleur-de-Lys ; il s'empare du bon cheval Bartolde, de Tranchère ; et désarmant la tête coupable du brigand, il se couvre du casque d'Agrican.

Les deux amans continuent leurs routes ; ils arrivent dans la capitale du Royaume de Nayada avec le plaisir de savoir qu'ils ont traversé les déserts, et que les routes qu'ils ont à parcourir les conduisent de villes en villes. A deux journées de Kunithitki, ils apperçurent un vaste et magnifique palais, fermé par des grilles d'or enclavées dans des pilastres de marbre blanc couverts de bas reliefs. Tandis qu'ils s'arrêtent à les considérer, une Dame, les cheveux épars, paroît sur un balcon, et leur crie : éloignez-vous, malheureux voyageurs, de ce palais dangereux, où vous êtes sûrs de trouver la mort, si vous êtes apperçus.

Le grand cœur du fils de Monodant le portoit à tenter cette aventure ; mais retenu par l'amour et par les larmes de sa maîtresse, il restoit indécis, lorsqu'une des grandes grilles d'or s'ouvrit

avec fracas ; il en sort un Géant affreux qui, pour toute arme offensive, n'a dans sa main qu'un dragon couvert d'écailles d'or, qui se débat avec fureur. Il en porte d'abord sur le casque de Brandimart un coup terrible qui le renverse : mais s'étant relevé légèrement, celui-ci fait tomber la redoutable Tranchère avec tant de force sur l'épaule du géant, qu'il le fend jusqu'à la poitrine.

Le géant tombe ; mais à peine a-t-il touché la terre qu'il devient un dragon semblable à celui qu'il tient dans sa main, et le dragon prend la taille et la forme du géant : six fois de suite Brandimart le fait tomber sous ses coups, et six fois le même événement lui fait juger qu'il ne pourra le vaincre : Brandimart essaye enfin de commencer par se défaire du dragon avec lequel le géant l'eût privé de la vie, sans la bonté du casque d'Agrican : Tranchère, du premier coup, coupe le dragon en deux : le géant désarmé s'enfuit, Brandimart vole sur ses traces, et lui abat la tête : un coup de tonnerre affreux fait trembler le château, un vent impétueux renverse le Chevalier et sa compagne, l'orage dure une heure ; ils se relèvent enfin : touché par les prières et par les larmes de Fleur-de-Lys, Brandimart veut regagner la porte du château, mais il ne trouve tout autour qu'un mur épais qui

s'oppose à leur sortie : ils prennent le parti de retourner vers le portique et de monter un grand escalier, dans l'espérance de parler à la dame qu'ils ont vue sur le balcon ; ils entrent dans un vaste salon dont un tombeau de marbre noir occupe le milieu ; Brandimart est soudain attaqué par un guerrier qui lui porte des coups terribles ; celui-ci ne peut éviter ceux de Tranchère qui pénètre dans ses armes, et lui fait des blessures profondes, mais dont Brandimart ne voit point couler le sang ; et son ennemi ne paroît après ces grands coups que plus fort et plus ardent à l'attaquer. La même dame qu'il a déjà vue sur le balcon paroît à la porte, et lui crie qu'il ne pourra vaincre son ennemi, tant que celui-ci sera dans le salon : Ah ! perfide, s'écrie ce Chevalier furieux, que tu me prouves bien l'horreur que je t'inspire. A ces mots, il court sur elle pour la percer ; mais Brandimart s'oppose à son dessein, le saisit, le serre entre ses bras, le porte sur l'escalier, l'en précipite ; alors toutes les blessures de son ennemi s'ouvrent, et sa vie s'écoule avec son sang.

Brandimart et Fleur-de-Lys s'approchent de la Dame, et croient avoir mis fin à cette périlleuse aventure. Mais la Dame apprend au Chevalier que le plus difficile lui reste encore à faire : Il faut, lui dit-elle, que vous ouvriez cette tombe

pesante, et que vous baisiez le premier objet qui paroîtra sous vos yeux. Brandimart court au tombeau, lève la pierre qui le ferme avec effort : un dragon plus furieux encore que le premier, lève sa tête affreuse, lance sa langue noire et distille son venin.

Brandimart veut d'abord opposer la pointe de Tranchére à son horrible tête ; mais la Dame lui crie que s'il blesse le dragon, le palais sur le champ s'écroulera sur eux ; il cède enfin à la nécessité ; et s'élançant sur le dragon, il saisit avec ses gantelets sa tête difforme, et lui donne un baiser qui le glace.

Le monstre alors rentre dans le tombeau ; ses écailles pourpre et or se relèvent et s'écartent de tous côtés ; une jeune Nymphe de la plus rare beauté se présente à sa vue, et la Dame court embrasser Brandimart, en lui criant qu'il vient de délivrer l'aimable Fée Fébosile. Ah ! ma chère Doristelle, cria-t elle à la Dame, que ne dois-je pas à ta tendre amitié; et vous brave Chevalier, qu'il m'est cher de vous prouver ma reconnoissance !

Ah! Madame, répondit galamment Brandimart, je vous sais si bon gré de ce que vous n'êtes plus dragon, que je me trouve bien récompensé du baiser que je viens de vous donner sous cette forme. Fébosille sourit, elle rougit même un peu; ses yeux devinrent

devinrent si brillans, et la rendirent si jolie, que sans la présence de Fleur-de-Lys, peut-être eût-il essayé de dissiper le froid que le baiser du dragon avoit imprimé sur ses lèvres, en les rapprochant de celles de la jeune et charmante Fée.

L'un et l'autre disputoient si vivement ensemble sur la reconnoissance qu'ils se devoient mutuellement, que la prudente Fleur-de-Lys crut devoir interrompre ce combat de générosité qui commençoit à devenir bien tendre; et se chargeant d'une partie de ce que Fébosile eût peut-être fait pour son amant, elle pria cette aimable Fée d'enchanter seulement son cheval et ses armes. Fébosile se mit à rire, leur fit les honneurs de son palais, et les pria de passer par le Royaume de Lousachan, et d'y remener Doristelle, fille de Doliston Roi de ce beau pays, qui depuis long-tems ignoroit quelle étoit la destinée de cette fille chérie.

Après avoir donné deux jours à Fébosile, les deux amans se mirent en chemin pour la capitale du Lousachan avec Doristelle, et la prièrent de leur raconter ses aventures, et par quel hasard ils l'avoient vue soumise, ainsi que la Fée, au terrible enchantement que Brandimart venoit de détruire.

Doliston mon père, leur dit-elle, eut deux filles dont je suis la cadette; ma sœur aînée, à

peine âgée de cinq ans, faisoit les délices de ma mère et de toute sa Cour; les jeux de son enfance annonçoient de l'esprit, et tous ses premiers mouvemens prouvoient qu'elle avoit une âme sensible : moins âgée qu'elle d'un an, on disoit souvent pour me flatter, que, quoique moins belle que ma sœur, j'aurois un jour tout ce qu'il faut pour plaire : mon père n'ayant point de fils, destina dès-lors ma sœur au jeune Bentig, fils du Roi de Nayada son voisin et son ami; mais un événement bien cruel rompit ces premières mesures; le plus hardi des brigands, nommé Furgiforque, faisoit trembler l'Indostan par les vols audacieux qu'il commettoit à la tête d'une troupe de Tartares montés sur des chevaux assez vigoureux et légers pour faire impunément un coup de main, et fuir à cinquante lieues dans les vingt quatre heures: les ordres les plus précis avoient été donnés vainement pour le prendre ou pour le détruire, mais aucun Souverain n'imaginoit qu'il eût l'audace d'approcher de sa Capitale : le Roi mon père avoit été l'un des plus ardens à le faire poursuivre, et Furgiforque avoit juré de s'en venger.

Ma mère ne pouvoit se passer de nous avoir sans cesse auprès d'elle, et se plaisoit à nous parer tour-à tour, ou des plus riches pierreries, ou des fleurs les plus brillantes que l'Orient pro-

duise: un jour que ma mère nous avoit mené promener dans une belle prairie voisine de Loutachan, c'étoit le tour de ma sœur d'être parée des plus riches productions du royaume de Golconde et du Decan, et moi, vêtue d'une simple robe blanche, j'avois été conduite au milieu de cette prairie pour y cueillir les fleurs qui me plairoient le plus ; ma sœur et moi, nous nous écartâmes assez loin, occupées de varier et d'assortir les fleurs que nous avions rassemblées: tout-à-coup six cavaliers, dont cinq avoient le cimeterre à la main, sortent d'un bois voisin, accourent et nous entourent: le sixième saute à terre, et me voyant si simplement vêtue, il dédaigne cette proie, se saisit de ma sœur, l'enlève, et nos cris et ceux de ma mère ne peuvent faire accourir assez tôt nos gardes pour empêcher les six brigands d'entrer dans le bois et de se dérober par une prompte fuite: vainement Doliston mon père fit-il poursuivre ces ravisseurs, plus vainement encore offrit-il les plus grandes récompenses à celui qui lui rendroit ma sœur: depuis ce tems, hélas, nous n'en avons plus entendu parler.

Fleur de-Lys fut vivement émue et devint encore bien plus attentive en écoutant le récit de Doristelle qui poursuivit ainsi: L'enlevement d'Amathirse ma sœur nous plongea tous dans la

douleur la plus amère ; et la couronne dont je devois hériter un jour, et que mes gouvernantes faisoient briller à mes yeux, ne me consola point d'une perte aussi cruelle : hélas ! je semblois déjà prévoir que l'assurance de cette couronne feroit un jour mon malheur.

Le Roi de Nayada sachant que j'étoit devenue fille unique par l'enlèvement d'Amathirse, n'en fut que plus vif à presser mon père de remplir les espérances qu'il en avoit reçues. Doliston renoua le même traité par lequel ma main fut promise au jeune Rentig que le roi son père envoya quelques années après pour être élevé dans la Cour de Lousachan avec moi : quoique bien jeune encore, loin de m'énorgueillir d'être appellée déjà la petite Reine par celles qui m'entouroient, je ne fus occupée que de l'antipathie que je me sentis pour celui qui m'étoit destiné : Rentig portoit dans les yeux un feu sombre qui m'éloignoit : son air auprès de moi, quoiqu'il eût celui de l'empressement, conservoit toujours quelque chose d'impérieux et de farouche. Loin de s'amuser des mêmes jeux que moi, il étoit cruel dans les siens : il battoit mon chien si je le caressois, disant que j'aimois plus que lui ce pauvre petit épagneul : un jour même qu'il me voyoit caresser un serin et le faire manger sur mes lèvres, il eut la férocité de faire semblant

de me serrer la main, et je m'évanouis de douleur en sentant qu'il m'avoit fait étouffer ce charmant petit oiseau. Son humeur dure et féroce, loin d'être adoucie par l'amour et par l'exemple d'une Cour également spirituelle et polie, me rendoit Rentig plus haïssable de jour en jour, lorsque l'aimable Cilinx, fils du Roi de Mugal, passa dans la Cour de mon père au retour de ses voyages dans la grande Séricane, et des études qu'il étoit allé faire dans l'école des Sages de Bénarès : Dieux ! quelle différence entre ce jeune Prince et Rentig, et qu'il réussit facilement à me faire connoître que mon cœur qui n'avoit encore senti que l'horreur d'unir mon sort à celui de Rentig, étoit fait pour être ému par une passion plus douce ! Cilinx eut l'air aussi d'être sensible pour la première fois ; ses yeux me parlèrent ; et j'avois trop de plaisir à les entendre, pour qu'il pût douter de la réponse que les miens lui faisoient malgré moi : cette passion naissante fit des progrès trop rapides, pour que le jaloux Rentig, quoiqu'à peine j'eusse parlé deux fois à Cilinx, ne s'apperçut pas que je lui donnois la préférence : il n'en devint que plus ardent à presser la célébration de notre mariage depuis long-tems arrêté ; et ne pouvant résister à la volonté de mon père, je devins l'épouse de Rentig, aux yeux même de Cilinx qui trouva le mo

ment de me dire qu'il ne vouloit pas survivre à ma perte, et qu'il alloit chercher l'occasion de terminer sa vie avec gloire : je fus frappée de ce seul mot comme d'un coup de foudre ; il acheva de me faire sentir toute l'amertume de mon sort, et je ne regardai plus Rentig qu'avec horreur. Forcée d'être sans cesse avec cet époux odieux en public, j'en étois obsédée : il suivoit, il interprétoit tous mes regards : j'attendois la nuit avec impatience ; les soirs même, loin de me livrer à la société, loin de prendre part à des jeux et à des amusemens où l'aimable Cilinx étoit admis, l'air sombre, les propos, les plaisanteries amères, la seule présence de Rentig me faisoit hâter le moment de me retirer, et souvent je voyois Cilinx soupirer et me regarder les yeux pleins de larmes, lorsqu'il me voyoit presser Rentig de retourner avec moi dans l'intérieur de notre appartement.

J'avois près de moi plusieurs jeunes demoiselles de qualité, dont la plus aimable, nommée Filatée, étant de mon âge, avoit été élevée avec moi ; elle joignoit l'esprit à la beauté : plus heureuse que son amie, son père approuva l'amour mutuel qui l'unissoit avec Oristal : je fus témoin de ses noces, la tendre amitié que j'avois pour elle me rendit sensible à son bonheur : je vis avec plaisir le lendemain de son

mariage, que la joie la plus vive brilloit dans ses yeux; elle me parut mille fois plus enjouée, plus aimable et plus jolie, et je la vis plus vive, plus empressée que jamais à me plaire; souvent elle avoit fait tous ses efforts pour m'arrêter le soir aux jeux dont elle s'amusoit avant son mariage; mais alors je la voyois encore plus empressée que moi-même à les quitter, et je lui savois bon gré de cette complaisance; je lui savois gré de même de l'amitié qu'elle paroissoit avoir pour Cilinx dont Oristal étoit l'intime ami: nous nous attachâmes plus tendrement que jamais l'une à l'autre: la confiance devient encore plus vive et plus entière entre deux jeunes personnes unies dès l'enfance, lorsque l'hymen leur inspire plus de chose à se dire et plus de liberté. Filatée me peignit le bonheur dont elle jouissoit avec Oristal, avec des traits de flamme; je me sentois émue, je pensois à Cilinx en l'écoutant, et je ne pouvois lui cacher la répugnance invincible que j'avois pour Rentig: Mais, ma chère Princesse, me dit un jour Filatée après une conversation de cette espèce, comment est-il donc possible que vous marquiez tous les soirs tant d'empressement à vous retirer avec lui? J'en étois déjà surprise avant mon mariage, et je le suis bien plus encore aujourd'hui. Mais, lui répondis-je, vous

n'êtes plus en droit de me le reprocher : quoique je vous voie souvent les soirs rire et badiner avec Oristal, vous prenez bientôt quelque prétexte pour me faire souvenir que j'aime à me coucher de bonne heure : Ah, chère Doristelle ! dit Filatée en rougissant et penchant la tête sur mon sein, j'adore Oristal, et quelque plaisir que j'aie à passer une longue soirée avec vous, je vous avoue que l'amour m'entraîne à passer une longue nuit dans ses bras. Quel est donc l'espèce de sentiment qui vous porte à faire mourir de douleur et de regrets ce pauvre Cilinx ? quel charme pouvez-vous trouver à passer la nuit avec un époux qui vous est odieux ? Eh vraiment, lui répliquai-je, ce n'est que pour être plus contrainte par sa présence, que vous me voyez souvent terminer si promptement nos soirées ; les regards de Cilinx font palpiter mon cœur, ceux de Rentig me paroissent affreux, il me semble qu'ils lisent ce qui se passe dans mon ame. Embarrassée de cet état pénible, je me hâte d'y mettre fin, de jouir de la solitude, de me séparer de mon tyran, et de livrer mon ame toute entière aux sentimens que Cilinx m'inspire. Filatée fut extrêmement surprise, et me serrant dans ses bras, elle me fit mille questions qui me parurent bien étranges, et mes réponses redoublèrent

son étonnement ; elle apprit enfin que tous les soirs Rentig au moment que mes femmes se retiroient, passoit dans son appartement, et ne reparoissoit dans le mien que lorsqu'il savoit qu'elles s'étoient rassemblées pour l'heure de ma toilette.

La surprise de Filatée, continua Doristelle, excita la mienne : je fis mille questions à mon tour : jamais nous n'avions eu ensemble de conversation si longue, si vive, si surprenante pour toutes les deux, que le fut celle-là ; j'en sortis plus instruite et plus malheureuse encore, et Filatée en conçut le desir et l'espérance de rompre des nœuds mal assortis, que l'hymen et la nature peuvent et doivent briser également.

On croira sans peine que Rentig me devint encore plus odieux, que je me regardai comme une victime immolée à son ambition, et que mon imagination et mon cœur me peignirent Cilinx mille fois encore plus charmant : je me sentis même plus de courage pour répondre souvent à Rentig avec hauteur, et je pris moins de précautions à lui cacher le dédain que j'avois pour lui.

Rentig s'en apperçut, et déjà la jalousie l'avoit éclairé sur l'amour que Cilinx avoit pour moi : ne doutant point que je n'y fusse sensible,

et me voyant adorée par mes proches et par toute leur Cour, il sentit bien qu'il ne pouvoit exercer l'empire tyrannique qu'il vouloit prendre sur moi, tant que je resterois à Lousachan. Mon père, en me mariant, avoit exigé que je restasse deux ans auprès de lui; mais six mois n'étoient pas encore expirés, lorsque Rentig feignit d'avoir reçu des lettres du Roi de Nayada son père qui lui mandoit qu'accablé par une maladie de langueur, il désiroit de voir sa nouvelle fille avant de fermer les yeux; Doliston ne voulut pas refuser cette consolation à son ancien ami: malgré mes regrets de quitter des proches que j'adorois, et peut-être aussi de m'éloigner de Cilinx, je fus obligée de partir, et de suivre Rentig à Kunitki.

Filatée me donna la preuve la plus forte de son attachement en ne voulant pas me quitter, quoiqu'Oristal, retenu par son service, ne pût la suivre: il est vrai que le Royaume de Lousachan et celui de Kunitki étoient limitrophes, et que Rentig avoit assuré Doliston que son voyage ne seroit que d'une courte durée.

Je crus trouver un second père dans celui de Rentig; mais je fus très-étonnée en le voyant, de n'appercevoir aucune trace de la maladie dont son fils nous avoit parlé: la fraîcheur et la santé brilloient sur la belle et noble figure de

ce Prince encore dans toute sa force, et l'amitié, la grace, la galanterie même avec laquelle il me reçut, pénétrèrent mon ame de la plus tendre reconnoissance. Rentig ne m'en parut que plus odieux : se trouvant plus en liberté dans la Cour de son père, son humeur sombre et féroce ne fut plus retenue, et dès lors il m'en eût donné des marques, s'il n'eût craint que je ne fisse connoître l'étrange secret que je n'avois confié qu'à ma chère Filatée.

Le Roi de Kunilki s'apperçut facilement du froid extrême qui régnoit entre son fils et moi, et que ce n'étoit même qu'en nous contraignant l'un et l'autre que nous pouvions cacher la répugnance invincible qui nous éloignoit.

Ce bon Prince croyoit ne pouvoir trop me dédommager des procédés de son fils : intime *ami* de Doliston, il me regardoit doublement comme sa fille; occupé sans cesse à me plaire, il me donnoit tous les jours quelque fête nouvelle; et croyant me faire oublier par mille soins attentifs, le peu de galanterie de son fils, il avoit sû m'attacher à lui par l'amitié la plus tendre : le croiriez-vous, Seigneur, poursuivit Doristelle ? le féroce Rentig eut la folie et l'indignité de devenir jaloux de son propre père; sous le prétexte d'aller visiter et de me faire recevoir dans son apanage, il me fit quitter assez

brusquement la Cour de Kunitki, et m'amena dans un château dont l'aspect étoit effrayant par les rochers escarpés sur lesquels il étoit bâti, et par la hauteur des remparts et des tours qui lui servoient de défense. Ce fut là que le barbare Rentig se fit un plaisir affreux de me rendre malheureuse, de me priver de toute société et de se venger sur moi par ses injustices de celles qu'il sentoit avec fureur qu'il avoit reçues de la nature.

Le Roi son père fut outré de sa conduite; mais le connoissant assez violent et assez mal né pour se porter à la révolte, et même aux plus grands crimes, il crut ne pas devoir interposer son autorité, de peur de pousser à bout ce caractère féroce; il eut même l'air de l'excuser, pour étouffer les murmures qui s'élevoient dans sa Cour. Ma seule consolation, dans cette affreuse prison, qui devint impénétrable pour tous ceux qui n'étoient pas aveuglément soumis à Rentig, ce fut l'aimable Filatée ; mais quelque tendresse qu'elle eut pour moi, quelque soin qu'elle eût de me cacher ses peines secrettes, nous nous surprenions souvent l'une et l'autre à verser des larmes; nous ne craignions point de nous avouer qu'Oristal et Cilinx en étoient l'objet, et je convenois intérieurement que bien des souvenirs pouvoient rendre les soupirs de Filatée encore

plus douloureux que les miens : un des domestiques de mon amie, que Rentig avoit banni de son château, revint à Lousachan, et rendit compte à son maître Oristal de l'attentat de ce Prince, et de la prison où sa jalousie nous avoit renfermées.

Oristal ne voulut point porter le poignard dans le cœur de mon père en l'informant de ce qu'il venoit d'apprendre ; mais il en obtint un congé d'un mois sous quelque prétexte, et résolut de l'employer à connoître par lui-même quel étoit notre état présent, et à revoir son épouse ; il partit donc tout seul une nuit pour se rendre au château de Rentig, et se munit d'or et de pierreries dans l'espérance de corrompre quelques gardes qui l'introduiroient dans son intérieur.

Il avoit déjà passé la première ville frontière du Kunitki, lorsqu'il arriva sur le bord d'un étang, où son cœur fut ému de pitié, à l'aspect d'une bonne petite vieille qui faisoit tous ses efforts pour retirer quelque chose de l'eau, et qui pensa s'y laisser précipiter en sa présence : Eh, grands Dieux ! que voulez-vous faire, ma bonne amie, dit Oristal ; ne voyez-vous pas que vous avez pensé périr ? Ah ! Monsieur, j'aime autant perdre la vie, lui dit-elle, que d'être privée de ma dernière ressource et du paquet que

je viens de laisser tomber dans cet étang. Arrêtez, lui dit il, ma bonne, mes efforts seront peut-être plus heureux. A ces mots, sautant à terre de son cheval, il entra fort avant dans l'eau, et cherchant avec quelque péril le paquet de la vieille, il le retrouva, et vint bien mouillé le lui remettre entre les mains. Hélas, lui dit-elle, mon bon Seigneur, je ne suis qu'une pauvre femme, vous avez fait le bien sans espoir de récompense, mais souvenez-vous qu'un bienfait n'est jamais perdu. A ces mots, la bonne petite vieille prit son paquet sous son bras, et reprit un chemin qui l'éloignoit d'Oristal: ce Chevalier faisoit alors de son mieux pour faire écouler l'eau dont ses habits étoient pénétrés: il fut bien étonné, lorsque tout-à-coup il s'apperçut qu'ils se desséchoient d'eux-mêmes: Ah! dit-il en lui-même, la petite vieille m'a bien dit qu'un bienfait n'est jamais perdu; c'est sans doute à ses prières que je dois ce qui m'arrive. A ces mots, il remonta sur son cheval, et poursuivit sa route.

En arrivant à la forteresse de Rentig, il trouva les ponts-levis levés et fut étonné de la hauteur des tours et des remparts, au point de perdre toute espérance de pénétrer dans ce château. Comme il s'arrêta quelque tems à les considérer, une voix rauque qui partoit d'une petite tenê-

tre grillée, lui cria : Retire toi, si tu veux éviter la mort. Peu de momens après le siflement de quelques flèches dont l'une glissa sur son casque, l'avertit du péril qu'il couroit, et lui fit prendre le parti de se retirer.

Oristal retournoit déjà sur ses pas, lorsqu'il fut abordé par une Dame superbement vêtue et d'une rare beauté: Chevalier, lui dit-elle, sortez de la tristesse où je vous vois plongé : doit-on désespérer de sa bonne fortune, lorsqu'on est obligeant, et qu'on a mérité d'avoir de vrais amis ? Ah! Madame, lui répondit-il, rien ne peut soulager ma douleur mortelle, et je n'ose plus rien espérer; mais oserois-je vous demander par quel hasard je suis assez heureux pour que vous daigniez vous intéresser à ma destinée ? La belle dame se mit à rire en lui disant : Je crois bien que vous avez peine à reconnoître sous ces habits et sous mes traits la petite vieille dont vous avez retiré le paquet de l'étang : apprenez cependant, Oristal, que cette vieille et la Fée Fébosile sont la même personne, et qu'après avoir été secourue par vous sous la première forme, j'ai repris la véritable pour vous rendre ce que vous avez fait pour moi. Madame, lui dit-il, en se jettant à ses genoux, je vois que rien ne peut vous être inconnu, et j'espère tout de votre puissance. Prenez cette petite coquille, lui dit-elle;

en la tenant dans votre main gauche, vous serez invisible, et en la mettant dans votre bouche, vous me verrez tout-à-coup paroître à vos yeux; rendez-vous invisible, et dès ce moment je vais vous introduire près de Doristelle et de votre épouse. Jugez quel fut notre étonnement à toutes les deux, lorsque Filatée se sentit baisée bien tendrement, et que l'instant d'après je me sentis serrer les genoux; nous poussâmes des cris perçans; mais ils furent bientôt appaisés en voyant Oristal à mes pieds: Charmante Princesse, me dit-il, je viens rompre vos indignes fers, et vous tirer avec celle que j'adore, de la puissance d'un barbare indigne à tous égards d'être honoré du nom de votre époux. En finissant ces mots, il mit la petite coquille dans sa bouche, et la Fée Fébosile parut: Mes cheres enfans, nous dit-elle, en nous embrassant, il est tems de vous tirer de cet affreux séjour; venez essuyer vos larmes dans un palais plus digne de vous. A ces mots, elle nous transporta dans le beau lieu que nous venons de quitter, et où cette charmante Fée nous a procuré tous les plaisirs les plus nouveaux et les plus variés.

Rien ne manquoit au bonheur de Filatée; mais peut-on être long-tems heureuse, éloignée de ce qu'on aime? Malgré les charmes que je trouvois dans la société de Fébosile, elle me surprit plus d'une

d'une fois soupirant et les yeux humides de larmes : L'aimable Cilinx, me dit-elle, n'est pas plus heureux que vous, et depuis votre départ de Lousachan, il passe sa vie dans les pleurs : je vous conseille de retourner dans le palais du Roi votre père ; il ne peut refuser de rompre des nœuds que la nature désavoue, et de réparer les maux qu'il vous a fait souffrir. Ah, Madame, lui dis-je, que ce conseil me paroît dangereux ! Quelque tendresse que Doliston ait pour moi, les Rois se gouvernent-ils comme les autres hommes ? et n'ai-je donc pas à craindre qu'il ne me sacrifie encore à son amitié pour le père de Renting, et qu'il ne craigne de déshonorer son barbare fils aux yeux de l'univers ? Fébosile se rendit à mes raisons, et nous convînmes que je resterois dans son palais, que Filatée retourneroit à Lousachan, et qu'Oristal iroit avertir Cilinx de la suite de mes aventures et de ma position présente. L'un et l'autre partirent ; nous restâmes seules la Fée et moi ; notre amitié devint plus vive chaque jour, je ne la quittois jamais ; je ne pouvois m'ennuyer auprès d'elle, car cette aimable Fée me parloit sans cesse de mon amant.

Hélas ! tandis qu'Oristal et Filatée étoient occupés à s'acquitter de leur commission, un coup affreux étoit prêt à tomber sur nos têtes : la sur-

prise et la rage de Rentig furent extrêmes, en ne nous retrouvant plus dans la tour. Il eût mieux aimé perdre la vie, que de voir son mariage rompu, son secret divulgué, et de laisser en liberté celle qui portoit encore le nom de son épouse.

Les mœurs féroces de Rentig, avoient mérité que le noir Enchanteur Margafer devînt son ami; ce Magicien descendu de Zoroastre, en avoit conservé les livres et le pouvoir: tous les génies malfaisans, Arimane même, étoient soumis à ses ordres, et ses conjurations étoient assez fortes pour vaincre les périls et détruire la puissance des Fées; ce fut à lui que Rentig eut recours. L'un et l'autre parurent tout-à-coup au milieu du palais de Fébosile: je fis des cris perçans en appercevant Rentig, et je m'enfuis en le voyant prêt à me saisir: Laissez-la parcourir ce palais, lui dit Margafer, et soyez sûr que nul pouvoir ne peut l'en faire sortir. Après avoir en effet erré vainement dans tout le château dont je trouvai toutes les issues fermées par des murs impénétrables, je me sentis attirée dans le grand salon du palais où je trouvai Fébosile tremblante, immobile et couverte de larmes: Puisque par ton état de Fée, lui dit Margafer d'une voix terrible, je ne peux pas te priver de la vie, la tienne du moins va devenir si

malheureuse, qu'à chaque moment tu regretteras de ne pouvoir mourir. En disant ces mots, il la toucha de sa baguette, et son beau visage et sa figure charmante devinrent celle d'un affreux dragon : d'un autre coup de baguette, il fit élever le tombeau que vous avez vu; Fébosile fut forcée d'y descendre: C'est ici, lui dit-il, que tu verras écouler les siècles futurs, s'il ne se trouve un Chevalier assez hardi pour te baiser sous cette forme: Prince de Nayada, dit-il encore, je vous commets à la garde de ce tombeau; vous ne pouvez jamais être vaincu, ni vieillir, tant que vous serez à portée de le voir, et Doristelle errante sans cesse autour de vous et dans ce château, sera captive à jamais sous vos yeux. Alors, réunissant tout ce que son art avoit de plus fort, il forma l'enchantement du géant et du dragon qui lui parut tellement impossible à détruire, qu'il crut pouvoir attacher sa vie à sa durée.

Telles sont mes aventures, brave Chevalier, et tel étoit l'enchantement qui n'a pu résister à votre valeur : ne doutez pas que Doliston ne soit pénétré de reconnoissance de ce que vous venez de faire pour moi, et que dans le fond de son ame il ne soit fort aise d'être défait du féroce Rentig que sa belle ame, sans doute, n'a jamais estimé.

Les belles voyageuses et Brandimart travers-

soient un bois épais, et Doristelle finissoit son histoire, lorsque tout-à-coup ils furent attaqués par une vingtaine de brigands qui sortirent d'entre les arbres, en leur criant de se rendre. Brandimart s'étant mis promptement en défense, renversa les plus hardis du choc de Bartholde; il en massacra plusieurs autres avec Tranchére et les eût bientôt défaits, si le plus hardi de cette troupe n'eût sauté légérement en croupe derrière lui en faisant beaucoup d'efforts pour lui saisir les bras. Brandimart eut peine à se dégager, et le reste des brigands ayant pris la fuite, celui qui le tenoit toujours s'attacha si fortement autour de ses reins, qu'il fut obligé de se laisser tomber avec lui; cet homme alors embrassa ses genoux, et lui demanda la vie: Je te l'accorde, lui dit Brandimart, pourvu que tu me dises ton nom, et que tu m'avoues tes crimes. Je n'en ai qu'un seul à me reprocher, lui dit-il; je suis Arabe, et selon les loix de mon pays, le vol à main armée n'est point un déshonneur, et j'ai livré vingt combats en ma vie qui m'ont couvert de gloire, contre des voyageurs tels que vous; mais je me reproche sans cesse le vol que j'ai fait au Roi Doliston, et comme je peux seul le réparer, je vous conjure de me conduire et de m'amener à ce Prince.

Brandimart, dont l'intention étoit de conduire

Doristelle à Lousachan, s'assura du brigand, et l'ayant désarmé, il le fit marcher à sa suite. Sur la fin du même jour, ils furent très-étonnés en arrivant au sommet d'une colline d'où l'on appercevoit de loin la Ville de Lousachan, de voir qu'elle étoit entourée d'une grande armée qui l'assiégeoit. Doristelle affligée de voir le Roi son père investi dans sa capitale, conjura Brandimart de le secourir, et lui fit prendre un détour pour le conduire vers l'entrée d'un souterrain qu'elle connoissoit, et qui pénétroit jusques dans l'intérieur de la Ville; mais à peine furent-ils sortis d'un petit bois qu'il falloit traverser, qu'ils rencontrèrent un grand Chevalier couvert d'armes très-brillantes, et dont le casque étincelant étoit surmonté d'un très-haut panache: Brandimart qui marchoit le premier, le salua; mais à peine cet orgueilleux Chevalier daigna-t-il le regarder. En tout autre tems, l'ami de Roland l'eût fait repentir de son incivilité; mais occupé de son dessein, il continuoit sa route, lorsqu'il vit ce même Chevalier arrêter les deux Dames et les regarder avec attention: Vraiment, dit-il à Brandimart, elles sont fort jolies, et je les trouve fort à propos: je vais choisir celle des deux qui me plaira le plus. Insolent, lui répondit Brandimart tu ne peux être qu'un valet qui s'est couvert des armes de son maître; retire-toi, tu ne me parois

pas digne que je te punisse de ta folie. L'orgueilleux Chevalier, à ces mots, met l'épée à la main; mais Brandimart lui saisit le bras, le désarme, et d'un coup de poitrail de Barthołde il le fait rouler sur l'herbe avec son cheval: quelques escadrons qui voient de loin quel est le traitement que ce Chevalier éprouve, accourent à son secours: un de ces escadrons entoure Doristelle et Fleur-de Lys; l'autre veut s'emparer de Brandimart qui fait voler les têtes et les bras autour de lui. Bientôt il apperçoit une troupe brillante plus loin; il présume que c'es le chef de l'armée: il s'avance librement vers lui, lui raconte son aventure et lui demande justice de la violence que ses gens viennent d'exercer, et de l'enlèvement des Dames qu'il conduit sous sa garde: ce Commandant le reçoit avec politesse, lui promet de punir ceux qui l'ont attaqué, et le prie de venir avec lui pour lui voir délivrer lui-même les deux Dames, et les remettre sous sa garde. En disant ces mots, ce chef ôte son casque, et marche à l'escadron dont les Dames sont entourées, et qui s'ouvre à ses ordres. Quelle est la surprise de Brandimart, lorsqu'il entend ce ce chef jetter un grand cri, tendre les bras à Doristelle qui se panche sur l'encolure de son palefroi, et qui seroit tombée, si Fleur-de-Lys ne l'eût soutenue; cependant elle relève sa tête: Ah,

Cilinx, c'est donc vous que je revois, s'écrie-t-elle; mais est-il possible que je vous trouve les armes à la main contre mon père? Non répondit Cilinx, je n'en veux qu'à Rentig, et je donnerois ma vie pour Doliston. Brandimart, Fleur-de-Lys sont vivement émus de cette reconnoissance : Doristelle apprend en peu de mots à Cilinx qu'elle doit sa délivrance à Brandimart : ce Prince court à lui, lui présente son épée : Ah, Seigneur, lui dit-il, je vous dois plus que la vie, et je vous remets le commandement de cette armée.

Quelques explications suffirent pour apprendre à Doristelle que Varamis, Roi de Mugal, ayant voulu soutenir les intérêts de son frère Cilinx, avoit rassemblé cette armée pour aller attaquer Rentig dans sa forteresse, et la délivrer; mais qu'étant forcé de traverser Lousachan, pour aller dans le Royaume de Kunitki, Doliston avoit refusé le pasaage à ses troupes, ayant voulu défendre son gendre, et qu'il avoit été forcé d'assiéger la capitale : Cilinx apprit aussi la juste punition de Rentig; des cris d'acclamations s'élevèrent autour de Cilinx et de Doristelle, et volant de bouche en bouche, ils parvinrent jusqu'au fidèle Oristal qu'ils virent bientôt acourir. Après les premiers momens qu'ils donnèrent au bonheur d'être réunis, Oristal, précédé de deux hérauts,

courut aux barrières de Lousachan qui lui furent ouvertes ; et Doliston, ayant appris par lui ce grand événement, vint lui-même au devant de Cilinx, et reçu Doristelle dans ses bras ; il les conduisit tous dans son palais où peu de momens après on vint annoncer à ce Prince un Chevalier de Kunitki qui demandoit à lui remettre une lettre dont son Souverain l'avoit chargé pour lui. Le Roi de Kunitki rendoit compte à son ami, de la punition de Margafer et de celle de Rentig ; il le prioit de lui pardonner la foiblesse qu'il avoit portée trop loin pour son indigne fils : il envoyoit de riches présens pour Doristelle dont il élevoit jusqu'au ciel les vertus et les charmes ; il prioit son ami de la rendre heureuse en l'unissant à Cilinx, et lui demandoit des nouvelles de ces parfaits amans.

Doliston fit part à toute sa Cour de la lettre du Roi de Kunitki ; ce Prince déclara publiquement que Doristelle n'avoit jamais été que la victime des fureurs de Rentig, et qu'elle ne pouvoit être regardée comme étant sa veuve ; son mariage ayant été dissous par la nature et déclaré nul par les loix : les noces de Cilinx et de Doristelle furent célébrées après cette déclaration ; les acclamations et la joie publique qui sont les vraies fêtes des bons Rois, honorèrent celle des noces de ces heureux amans.

Brandimart et Fleur-de-Lys jouirent bien du bonheur de voir leurs amis heureux ; Cilinx fut conduit à l'autel entre Doliston et Brandimart ; Doristelle le fut par sa mère et par l'aimable Fleur-de-Lys.

L'instant d'après celui qui les unit à jamais, et lorsque le Roi et la Reine de Lousachan recevoient les nouveaux époux dans leurs bras, on entendit un cri, et l'on vit un vieillard percer la foule; se jetter aux pieds de Doliston, et les baigner de ses larmes : permettez, Seigneur, lui dit-il, que dans ce jour d'allégresse publique, j'implore votre clémence, et que je vous demande votre protection auprès du Roi Monodant votre beau-père. Doliston fit relever le vieillard que la Reine reconnut alors pour un ancien Chevalier du Royaume d'Eleuth, nommé Dimar, qui mécontent de son Roi, s'étoit révolté contre lui, s'étoit joint aux Arabes du désert, les avoit conduits lui-même au château dans lequel on élevoit le jeune Prince Bramador, l'avoit enlevé des bras de ses gouvernantes, et l'avoit amené dans le désert après avoir pillé toutes les richesses rassemblées dans ce château. La Reine arrêta le Roi son époux, au moment qu'il alloit accorder la demande de Dimar : Barbare, dit-elle à celui-ci, qu'as-tu fait de mon frère, et comment oses-tu recourir à la clémence du Roi mon père, après

l'avoir privé de tout ce qu'il avoit de plus cher? Ah, Madame, lui répondit Dimar, croyez que j'ai fait du moins tout ce que j'ai pu pour réparer ce crime; votre frère est en vie; je le sauvai des mains des Arabes, je le portai chez le Comte de la Roche-Sauvage, et cet ancien et brave Chevalier qui n'avoit point d'enfans, fut frappé de sa beauté; il le fut aussi de trouver, en le faisant déshabiller en sa présence, un riche collier dont l'attache s'étoit cassée au moment de son enlèvement; ce collier avoit glissé dans ses habits et les voleurs Arabes ne s'en étoient point apperçus: j'ai su depuis que le Comte de la Roche-Sauvage, ayant élevé ce jeune Prince sous le nom de Brandimart, regrette tous les jours sa perte, sachant qu'il est devenu l'un des plus célèbres Chevaliers de l'univers. Au nom de Brandimart, Doliston et toute sa famille jettent un grand cri; la Reine prend la main de Brandimart, elle étend son autre bras, prête à l'embrasser, en s'écriant: Ah! tout me dit que vous êtes mon frère! Oui, s'écria Brandimart, mon cœur et ce collier me le prouvent également. A ces mots, il tire ce collier, et la Reine le reconnoît pour être semblable à celui qu'elle a conservé; le Roi d'Eleuth en ayant fait faire trois semblables pour les trois enfans qu'il avoit alors: cette reconnoissance pénétra toute

cette heureuse famille de la joie la plus vive: Fleur-de-Lys seule eut peine à voir sans une secrette douleur, que son amant étoit reconnu pour un grand Prince : Hélas, dit-elle, comment pourra-t-il me tenir tous les sermens qu'il m'a faits, et Monodant voudra-t-il recevoir une fille inconnue pour être l'épouse de son fils aîné? Brandimart s'apperçut du trouble qui l'agitoit : Ah, chère Fleur-de-Lys, adorable compagne de mon enfance, c'est aux pieds des Autels, c'est en présence de toute cette auguste Cour, que je renoncerois plutôt à tous les biens, à tous les honneurs qui me sont rendus, qu'à l'amour fidelle qui m'unit à toi.

La Reine de Lousachan étoit trop noble et trop sensible pour ne pas approuver les sentimens de son frère, et courant embrasser Fleur-de Lys: Ah, lui dit-elle, que ne devons-nous pas à celle qui m'a rendu ma chère Doristelle ! Je perdrois trop à ne vous pas avoir pour ma sœur. Lorsque les premiers transports qui les agitoient furent un peu calmés, ils sortirent du temple, et retournèrent au palais : cette grande nouvelle se répandit dans toute la Ville de Lousachan, et parvint jusqu'au brigand qui demanda sur le champ qu'on le conduisît aux pieds de Doliston, et qui, dans son premier transport, ne put s'empêcher de s'écrier : Le Roi Monodant ne sera

pas le seul père heureux. Les gardes à ce seul mot, n'hésitent pas à mener le brigand au palais, ils lui laissent la liberté de se précipiter la face contre terre aux pieds de Doliston, Sire, dit-il, je viens vous apporter ma tête : je suis ce Furgiforque si renommé par ses brigandages; c'est moi qui frappé par l'éclat des pierreries qui brilloient sur les habits de la jeune Princesse Amathirse, l'enlevai des bras de ses gouvernantes : Et qu'en as-tu fait, malheureux? s'écria la Reine de Lousachan, en se levant avec précipitation? Ce Chevalier, lui dit-il, en lui montrant Brandimart, peut vous en donner des nouvelles plus sûres que personne, puisque j'apprends qu'il l'a dû connoître chez le Comte de la Roche-Sauvage, auquel je la vendis alors. La beauté de cette jeune enfant m'ayant mis en droit de lui dire que c'étoit une fille Circassienne que les gens de ma troupe avoient enlevée au-delà des montagnes. Ah, Ciel, s'écrièrent à la fois la Reine, Doristelle et Fleur-de-Lys, le cœur palpitant de joie et de crainte! Aussi tôt elles courent l'une à l'autre, la Reine entrouvre le corset de Fleur-de-Lys, jette un nouveau cri, e s'évanouit entre ses bras; on court, on les soutient toutes deux : la Reine, d'une voix étouffée, et ne pouvant encore ouvrir les yeux, s'écrioit : C'est ma fille, c'est

ma fille. Brandimart éperdu embrasse ses genoux : Oui, Madame, s'écrie-t-il, nous avons été élevés tous deux par le Comte de la Roche-Sauvage qui lui donna le nom de la fleur dont la nature a mis l'empreinte sur son sein ; mais aurez vous pitié d'un malheureux qui perdroit plutôt la vie que celle qu'il adore depuis que son cœur s'est ouvert au premier sentiment : Ah! cher Brandimart, elle est à toi, lui dit Doliston, en prenant la main de Fleur-de Lys, et la lui présentant : retournons au Temple, et que le même jour qui me rend mes enfans, assure leur bonheur, et mette le comble à ma félicité !

Dès le même jour qui suivit cette double alliance, toute la Cour de Lousachan partit pour le royaume d'Eleuth, dont la capitale qui portoit le même nom, n'étoit éloignée de Lousachan que de cinq jours de marche : ils furent fort étonnés, vers le milieu de la première journée, d'entrer dans un grand parc, et de voir un château superbe dont Doliston ni personne de sa suite n'avoient eu jusqu'alors aucune connoissance. Tout-à-coup de grandes grilles d'or s'ouvrirent, et la Fée Fébosile en sortit sur un char brillant de pierreries, ayant à ses côtés le Roi Monodant et le Prince Ziliant son second fils.

On imagine sans peine quels furent les nouveaux transports de ces deux familles réunies: Mon frère, dit Doliston à Monodant, me pardonnerez-vous d'avoir osé, sans votre aveu, donner la main de ma fille à Brandimart? Ah! lui répondit Monodant, il l'eût dûe à Fleur-de-Lys, simple fille Circassienne; et le comble de la félicité pour moi, c'est qu'il l'ait donnée à la Princesse de Lousachan. Fébosile, pour achever de mettre le comble à leur satisfaction, avoit envoyé des Génies obéisssans à ses ordres enlever le Comte de la Roche-Sauvage, après l'avoir prévenu de l'heureux sort de ses deux élèves: ce bon et vénérable vieillard pensa mourir de joie entre les bras de Brandimart et de Fleur-de-Lys: il reçut les plus grands honneurs de Monodant et de Doliston qui ne pouvoient se lasser de lui marquer leur reconnoissance: les deux Rois pardonnèrent à Dimar et à Furgiforque, et les comblèrent de leurs bienfaits.

L'aimable Prince Ziliant avoit une trop belle âme pour être affiigé que Brandimart étant son aîné, le privât de porter un jour la couronne d'Eleuth: Vous en êtes bien plus digne que moi, lui dit-il; et d'ailleurs je vous avoue que plus épris que jamais des charmes de Morgane, il me seroit impossible de renoncer à mon amour

pour elle ; je sens encore plus le bonheur d'en être aimé, depuis que Roland m'a tiré de son palais : la liberté que ce Paladin m'a rendue, me fait bien sentir aujourd'hui que les charmes et les sentimens de cette aimable Fée sont encore plus forts que ses enchantemens. Brandimart embrassa tendrement son frère, et l'assura que Fleur de-Lys et lui ne se croiroient heureux qu'en partageant leur trône avec lui : l'un et l'autre le prièrent d'engager Morgane à leur accorder son amitié : Ziliant les assura que Morgane seroit déjà venue pour les féliciter, si sa bienfaisance ne l'avoit portée à voler jusqu'aux sources du Gange, pour y détruire l'enchantement de la fontaine de la Roche où Callidore et Isolier languissoient depuis long-tems.

A peine la première clarté de l'aurore annonçoit le jour suivant, que toute la Cour fut très-surprise en croyant qu'un soleil nouveau précédoit celui qui devoit bientôt paroître ; un grouppe de nuages resplendissans d'une vive lumière, descendit dans la plaine, et ces nuages se relevant dans les airs, laissèrent voir un palais brillant d'or et de pierreries d'où Morgane sortit avec Isolier et Callidore.

Dans le moment où Ziliant, Brandimart et Fleur-de-Lys couroient au-devant d'elle, Angélique et Roland arrivèrent dans la Cour du

Roi Monodant : Morgane et Fébosile étoient amies; l'une et l'autre épuisèrent leur art pour embellir les fêtes qui durèrent pendant huit jours dans la Cour d'Eleuth; elles ne furent interrompues que par les instances de Roland pour qu'il lui fut permis d'aller au secours de Charlemagne : le Paladin, d'ailleurs, brûloit d'envie d'amener Angélique en France, et rien ne put le retenir. Brandimart ne put se résoudre à laisser partir sans lui cet ami si cher, et Fleur-de-Lys seroit morte de douleur, si son père l'eût empêchée de suivre son époux. Les quatre amans reprirent donc ensemble le chemin de la France; et traversant les vastes pays qui les en séparoient, ils arrivèrent dans ce royaume, où Charles faisoit rassembler des troupes de tous côtés, pour se mettre en état de résister à toutes les forces de l'Afrique qui se préparoient à l'attaquer, et pour secourir l'Italie prête à succomber sous les armes de Rodomont.

Dès le premier moment que Didier, Roi de Lombardie avoit appris l'incursion que le redoutable Rodomont faisoit dans ses Etats, il avoit dépêché son plus fidèle Hérault à Charlemagne pour lui demander du secours; et ce Prince connoissant toute l'importance de ne pas laisser pénétrer le Roi d'Alger en France, avoit envoyé le Duc Naymes de Bavière, comme le

plus

plus ancien et le plus sage Général de son armée, à la tête d'un gros corps de Gendarmerie Françoise; les plus renommés des Chevaliers qui le suivoient étoient ses quatre fils, le Comte de Savoie, et Guy Duc de Bourgogne; mais ce qui faisoit la principale force de ce secours, c'étoit la jeune et belle Bradamante, nièce de Charlemagne et sœur de Renaud : cette Guerrière s'étoit donnée aux armes, dès son enfance; elle égaloit presque son frère Renaud par sa force et par sa valeur, et son casque cachoit la plus charmante personne qui parât les bords de la Garonne et de la Seine.

Bradamante brûloit d'impatience de se trouver aux mains avec Rodomont qui passoit pour le Chevalier le plus redoutable de l'Afrique, et qui joignoit à la force de Milon le Crotoniate, l'avantage d'être couvert des armes impénétrables de l'impie Nembrod, chef de sa race. L'armée Françoise descendoit dans le plus bel ordre sur les plaines de Lombardie, lorsque Rodomont l'apprit par les troupes légères qu'il avoit en avant de son armée : charmé d'avoir à combattre des ennemis dignes de sa valeur, il fait prendre les armes, et vole à leur rencontre : bientôt ils furent en présence, et Bradamante remarquant Rodomont à la richesse de ses armes, comme aux ordres qu'elle lui voyoit don-

ner, elle sortit des rangs, et la lance haute elle la défia : Rodomont courut sur elle avec impétuosité; la guerrière perça son bouclier, mais sa lance se brisa sur la forte cuirasse de Nembrod; celle du Roi d'Alger ne fit que glisser sur les armes de la guerrière : quoiqu'elle l'eût fait chanceler dans les arçons, il n'en fut que plus terrible; et suivant sa pointe, il renversa Bérenger fils du Duc Naymes, et pénétra dans le front du premier escadron François.

Rodomont porte le plus grand désordre dans la Gendarmerie Françoise, il blesse plusieurs Paladins, il massacre tout ce qui tombe sous ses coups; Bradamante revient en vain sur lui l'épée haute; celle de Rodomont traversant le bouclier de la guerrière, se porte jusques sur l'encolure de son cheval qui tombe mort sous elle, et l'Africain continue les mêmes ravages, rien ne peut résister à ses coups : vainement de nouveaux escadrons viennent l'attaquer; la foudre ne perce et ne brise pas plus facilement les sapins d'une forêt, que son épée meurtrière ne fait voler les casques et les brassards autour de lui; l'épouvante se mettoit déjà dans l'armée Françoise, et le Duc Naymes étoit prêt à donner le signal de la retraite, lorsque Didier Roi de Lombardie, parut dans la plaine marchant en bon ordre à son secours.

Rodomont s'arrêta quelques momens, reforma ses escadrons, et fit un souris amer en voyant reparoître les Lombards qu'il avoit déjà battus, et dont il se promettoit une victoire facile; mais ses troupes ne conservèrent pas la même assurance, lorsqu'elles entendirent retentir le nom de Renaud de Montauban: ce Paladin accompagné de Dudon fils d'Ogier le Danois, ayant été séparé d'Astolphe qu'il avoit vu ravir par une Nymphe sur le dos d'une baleine, avoit appris en passant dans la Croatie, les ravages que les Africains faisoient dans le cœur de l'Italie, et déterminant Ottacier à se mettre à la tête de ses Croates, il étoit arrivé près de Pavie où Didier reformoit un nouveau corps pour défendre ses Etats.

Didier rassuré par le puissant secours qu'il recevoit, et plus encore par la présence de Dudon et du brave et renommé neveu de Charlemagne, n'avoit pas différé d'un moment pour venir attaquer le Roi d'Alger.

Les Africains ayant mis quelque tems à se reformer, les François eurent aussi celui de se remettre en ordre, et le Duc Naymes les contient en alte jusqu'à ce qu'il eût vu le succès de la première charge des Lombards, et le moment de faire attaquer sa troupe avec avantage.

Renaud et Rodomont s'étant remarqués mutuellement, lorsque les Lombards et les Africains ne furent qu'à peu de distance, sortirent des rangs, et s'élancèrent l'un contre l'autre ; leurs lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets, sans qu'ils fussent ébranlés; mais le cheval de Rodomont ne put résister à la force et l'impétuosité de Bayard qui lui brisa les épaules d'un coup de poitrail et le fit rouler mort sur la poussière: Rodomont furieux d'avoir été renversé pour la premiere fois, se relève l'épée à la main; quoiqu'à pied, sa force prodigieuse le fait résister au choc des Chevaliers qui suivent Renaud; tous les cavaliers et les chevaux qui se trouvent à portée de ses coups, tombent morts de droite et de gauche, et l'épaisseur de cet escadron est séparé par l'espace couvert de sang que Rodomont forme autour de lui.

Renaud après avoir renversé le Roi d'Alger, poursuivoit sa pointe en faisant un massacre horrible des Africains: il perce leur armée, et revient se jetter au plus fort de la mêlée, pour achever leur défaite. Pendant ce tems, Rodomont, quoiqu'à pied, portoit le même désordre parmi les Lombards: le Duc Naymes s'en apperçoit, le montre aux Paladins qui l'entourent, et permet à quelques-uns d'eux de courir sur lui pour le faire prisonnier. Aynor est le premier

qui joint le Roi d'Alger, et qui fond sur lui, dans l'espérance de le renverser; mais Rodomont se détournant un peu, résiste au choc du cheval, enlève Aynor des arçons, et sans quitter la jambe qu'il a saisie, il fait tournoyer en l'air le malheureux Aynor; il se sert de son corps comme d'une massue; il brise avec ce corps armé la tête des chevaux qui s'avancent sur lui; il renverse tout ce qu'il trouve à sa portée, et se forme un nouvel espace autour de lui dont les Lombards n'osent plus approcher.

Renaud qui vient de percer une seconde fois toute l'épaisseur de l'armée Africaine, voit ce spectacle horrible, et vole pour attaquer Rodomont; mais son grand cœur ne lui permet pas de profiter de l'avantage d'être monté sur Bayard, il en descend, et l'épée haute il court attaquer Rodomont.

C'est alors qu'on put voir tout ce que la force et la valeur peuvent montrer de plus terrible entre deux guerriers que l'honneur et la colère animoient; leurs armes à l'épreuve retentissent au loin de leurs coups; le casque de Nembrod, celui de Manbrin qui couvre la tête de Renaud, ont l'air de deux enclumes sur lesquelles les Cyclopes de Lemnos frappent à coups redoublés, et les têtes altières de ces fiers ennemis ploient à peine sous ces terribles atteintes.

Ce combat effrayant eût duré long-tems; mais Bradamante ayant reconnu son frère à ses armes, ainsi qu'à Bayard qui renversoit les bataillons comme la faulx tranchante abat les fleurs d'une prairie, cette guerrière n'avoit pu résister au desir d'embrasser son frère, et d'unir ses armes avec les siennes; mais tandis qu'elle se faisoit jour au milieu des Africains, Renaud combattoit déjà Rodomont; les flots d'Algériens qui fuyoient devant les coups de la guerrière, tombèrent sur le Roi d'Alger et le Paladin: tous les deux séparés malgré tous les efforts qu'ils faisoient pour se rejoindre, se vengent sur les bataillons ennemis à leur portée. Flamberge dans la main de Renaud, moissonne les Africains épouvantés: le carnage que Rodomont fait des Chrétiens les fait encore douter d'une pleine victoire, et les espaces que Rodomont savoit se faire autour de lui recommençoient à marquer la place où ce fougueux Sarrasin faisoit redouter ses coups: c'est dans l'un de ces momens qu'il apperçoit Bayard couvert du sang de ses soldats qu'il déchire avec ses dents, et dont aucun n'ose plus essayer de l'arrêter: Rodomont court, le saisit par la bride, et veut s'en emparer; mais le terrible animal se cabre, met ses deux pieds sur ses épaules, et tel qu'un athlète des jeux Olympiques, il lutte contre Rodomont qui se dé-

fend en vain, il l'atterre sous ses pieds, le foule, le meurtrit, et l'empêche de se relever : trois fois Rodomont essaye de plonger son épée dans ses flancs ; Bayard étoit invulnérable, et l'épée du Sarrasin ploie jusqu'à la garde, sans pouvoir le percer : Renaud arrive en ce moment, il rit d'abord de cette lutte singulière ; Bayard animé par la présence de son maître, redouble ses atteintes, en poussant des hennissemens affreux. Renaud, trop généreux pour laisser périr un si grand guerrier sous ses coups : Arrête, mon cher Bayard, s'écrie-t-il, laisse-moi l'honneur de combattre ce brave Chevalier.

L'animal fée, docile à la voix de son maître, vient le rejoindre en bondissant. Le Roi d'Alger se relève avec peine, et marche en chancelant, son épée baissée, au Guerrier qui lui sauve la vie. Ton grand cœur et ta générosité, lui dit-il, m'apprennent bien que tu ne peux être un autre que Renaud : tu me vois maintenant sans défense ; mais je n'accepte la vie que tu me laisses, qu'à condition que tu me promettras de te retrouver les armes à la main contre moi. Brave Prince, lui répondit Renaud, puisque le sort veut que nous soyons ennemis, j'accepte le combat que tu me proposes, et je te donne rendez-vous dans un mois au perron de Merlin dans la forêt des Ardennes. A ces mots les deux Guerriers se

séparèrent, pénétrés d'estime l'un pour l'autre; et tous les deux firent sonner la retraite des deux parts. Rodomont fit rapprocher son armée de la mer, abandonna la Lombardie pour se porter sur les côtes de France, et Renaud et Dudon furent rejoindre le camp françois où Bradamante arriva bientôt pour serrer dans ses bras un frère si tendrement aimé.

Renaud avoit choisi la forêt des Ardennes pour son rendez-vous avec Rodomont, pour s'approcher de Trèves où Charlemagne avoit été dans le dessein de contenir les Saxons et les peuples de la basse Germanie, qui toujours prêts à se révolter, avoient essayé de se rassembler et de tenter un nouvel effort dans un tems où la France étoit menacée de l'incursion que les Africains se préparoient à faire. La présence de Charles éteignit facilement cette nouvelle rebellion; et de plus grands intérêts le rappellèrent bientôt dans ses Etats, quelques barques Génoises ayant donné l'avis que la flotte d'Agramant étoit prête à mettre à la voile.

L'Empereur d'Afrique n'avoit retardé l'exécution de ses projets, que par l'opposition de ses Sujets et de plusieurs Rois ses vassaux, qui frappés de ce que le Roi des Garamantes avoit dit en mourant, refusoient de prendre les armes: il attendoit avec impatience le retour de Brunel,

dans l'espérance que ce subtil larron réussiroit à voler l'anneau d'Angélique, et que, par la puissance de cet anneau, l'enlevement de Roger deviendroit moins difficile. Il pressoit cependant l'équipement de la puissante flotte dont il avoit besoin pour passer la mer.

Un soir, en revenant du port de Biserte, Agramant vit tout-à-coup paroître Brunel : il questionne ce nain avec crainte, mais il voit briller la joie dans ses yeux : Brunel tout-à-coup disparoît à ceux de l'Empereur ; l'instant d'après il se sent serrer les genoux, et Brunel qui les embrasse redevient visible à l'instant. Voilà l'anneau que vous desirez, dit-il en lui présentant celui d'Angélique ; j'ai fait plus, j'amène pour monter Roger le cheval de Sacripant ; et ce cheval auquel j'ai donné le nom de Frontin, est le meilleur qui soit dans tout l'Orient. J'ai même eu l'adresse d'enlever l'épée du Paladin Roland pour armer le jeune Prince dont vous desirez le secours. Quoi ! mon cher Brunel, s'écria l'Empereur, la célèbre Durandal seroit dans tes mains ? Vraiment, répartit Brunel, celle-ci qui se nomme Balisarde est bien supérieure à la première, puisque sa trempe est encore plus fine, qu'elle a le pouvoir de couper toutes les armes enchantées, et qu'elle peut donner la mort à Roland même. Agramant transporté de joie, court

chercher une couronne d'or, la pose sur la tête informe du nain en lui disant : Je te fais Roi de Tingitane.

Quoique le généreux Agramant eût une secrette horreur dans l'âme contre Brunel qu'il ne regardoit que comme un vil scélérat, ce même sentiment, qui porte la plupart des Princes à prodiguer des récompenses à ceux qu'ils méprisent secrettement, lorsqu'ils ont profité de leur bassesse et de leurs crimes, lui fit élever Brunel au rang des Rois, et l'admettre dans le grand Conseil où les Rois ses vassaux furent bientôt rassemblés, par ses ordres.

Agramant leur fit voir l'anneau, Frontin et Balisarde, et leur demanda leur avis sur les moyens de s'emparer de Roger, et de le tirer du château d'Atlant. Les Etats de Malabufer, Roi du Fisan, étoient les plus voisins des monts de Carène ; il prit la parole, et soutint que quoiqu'il eût souvent parcouru le pied de ces montagnes, il n'avoit jamais vu de château sur leur cime : Agramant ne crut pas devoir s'arrêter à cette objection ; et muni de l'anneau d'Angélique, il marcha lui-même à la tête des trente-deux Rois et de sa Cour vers les monts de Carène, pour y chercher la retraite de l'Enchanteur.

Malabufer, qui marchoit en avant, fut le pre-

mier à découvrir le château, l'anneau d'Angélique ayant le pouvoir de dissiper l'illusion qui l'avoit dérobé jusqu'alors à tous les regards. Mais Agramant et tous les Rois reconnurent que ce château fabriqué d'un acier poli, et resplendissant de lumière, étoit situé sur la cime d'une montagne isolée, dont les flancs composés d'une roche dure et polie étant presque perpendiculaires de tous côtés, ne présentoient aucune route, et ne laissoient aucun espoir de pouvoir s'élever jusqu'à son sommet.

Brunel eut encore le mérite de les empêcher de désespérer de la réussite : Ce n'est que par l'adresse, leur dit-il, que vous pourrez vous rendre maîtres de Roger. Faites promptement préparer un tournoi ; le grand cœur de Roger ne lui permettra point de voir ce spectacle avec indifférence, et c'est ainsi qu'il vous sera possible de l'attirer dans la plaine.

Agramant ne balança pas à suivre le conseil de Brunel, et formant deux troupes de plusieurs quadrilles, il se mit à la tête de l'une, et pria Sobrin de commander l'autre. Les premières joûtes que Roger apperçut du haut du château d'acier, excitèrent son admiration et ses desirs ; le feu qui brilloit dans ses yeux coloroit aussi ses joues d'une vive rougeur : Ah, mon père, s'écrie-t-il aussi-tôt, en serrant le vieux Atlant

dans ses bras! descendons de grace dans la plaine; allons observer de plus près le combat de ces Chevaliers. Atlant refusa long-tems, connoissant le danger de la complaisance qu'il auroit pour son élève; mais il est difficile de résister aux instances de la jeunesse : le vieux Atlant se rendit à celles de Roger : il le connoissoit assez vif, assez audacieux pour se laisser glisser le long de la roche, comme il l'en menaçoit : il descendit donc avec lui par un escalier taillé dans le roc qui n'étoit connu d'aucun habitant du château.

L'adroit Brunel qui se promenoit, monté sur Frontin, au bas de la roche, la vit s'ouvrir, lorsqu'Atlant et Roger en sortirent : la belle et noble figure du jeune Roger, fit connoître à Brunel que c'étoit celui que l'Empereur desiroit si vivement d'enlever à l'Enchanteur.

Brunel aussitôt fait caracoler Frontin, et lui fait déployer toute sa force et son adresse : Mon ami, dit Roger au Roi de Tingitane qu'à sa mauvaise mine il prit pour un marchand de chevaux, que je te serois obligé, si tu voulois me vendre ce beau cheval. En tout autre tems, répondit Brunel, j'aurois pu m'en accommoder avec vous; mais dans ce moment il m'est trop nécessaire : quoique petit, poursuivit-il, j'ai de l'honneur et du courage; il faudroit être bien lâche pour rester oisif et tranquille, lorsque no-

tre grand Empereur Agramant que vous voyez s'exercer dans la plaine avec ses Chevaliers, va passer incessamment en France à la tête de trente-deux Rois et de la plus belle armée qui jusqu'ici soit sortie de l'Afrique : jamais une guerre si glorieuse ne fut entreprise en l'honneur du saint Prophète ; jamais tant de lauriers ne furent offerts à remporter aux Chevaliers Africains ; et jusqu'aux mères les plus tendres regarderoient leurs enfans comme vils et déshonorés, s'ils ne suivoient pas leur Empereur. On imagine sans peine à quel point le jeune et bouillant courage de Roger fut ému par ce récit : Vous êtes un barbare, dit-il à l'Enchanteur, vous êtes un ennemi du saint Prophète, si vous vous refusez à mes desirs : ah, mon ami, continue-t-il en s'adressant à Brunel, rends-moi la vie, et si tu ne veux pas me vendre ton cheval, prête-le-moi pour quelques momens. C'est autre chose, dit Brunel, il seroit même possible que je vous le donnasse ainsi que les plus belles et les plus riches armes que je tiens de mon père, et qui sont trop grandes pour moi, si je croyois que vous voulussiez vous rendre utile à mon Empereur ; car je me rends justice ; fait comme je le suis, je ne peux être d'un grand secours, et si vous vouliez me remplacer, non-seulement je pourrois vous donner mon cheval

et mes armes, mais aussi cette belle épée, la meilleure qui soit dans l'univers. A ces mots, il fit briller Balisarde. Ah, je te le jure, dit Roger, sans consulter davantage Atlant, et même sans le regarder. Brunel ne perd pas un moment, lui montre sur un buisson les riches armes dont il vient de lui parler; il l'aide à s'en couvrir, ceint Balisarde à son côté, et Roger s'élance d'un seul saut sur Frontin. Atlant baigné de larmes, et sachant qu'il ne peut résister aux décrets du destin, gémit en voyant partir son élève qui vole pour se jetter dans le plus épais du tournoi.

Dans ce moment le parti de l'Empereur avoit du désavantage ; Roger reconnut le Souverain des autres Rois, au croissant de diamans qui surmontoit la couronne de son casque : il vole à son secours ; il le dégage de quatre Rois prêts à le prendre prisonnier ; nul cheval ne peut résister au choc de Frontin ; nul Chevalier ne peut supporter les coups pesans de Balisarde ; le parti d'Agramant reprend le dessus, le parti contraire ne fait plus qu'une foible défense. Un Chevalier de ce parti, nommé Bardulaste, remarque que c'est un inconnu qui remporte le prix du tournoi : piqué de lui voir renverser de deux coups de Balisarde deux de ses parens qui s'opposent à ses efforts, il a la lâcheté de porter un coup de pointe au défaut des armes de

Roger, et lui fait une blessure profonde dans le côté. Roger se retourne furieux de cette trahison et d'un acte proscrit dans les tournois : il veut en punir Bardulaste qui n'ose lui tenir tête, et qui fuit à toute bride du côté de la roche d'Atlant. Roger le poursuit, et monté sur le léger Frontin il le joint et lui fait voler la tête ; cependant la douleur que lui fait sa blessure, et son sang qu'il voit couler à gros bouillons l'obligent d'avoir recours au vieux Atlant qu'il a laissé près de la porte qui donne accès dans la roche. Atlant gémit de voir son élève couvert de son sang ; et quoiqu'il l'arrête, et qu'il ferme sa blessure avec une seule goutte d'un baume précieux, il lui dit que ses jours sont en danger, et lui fait de longues représentations sur son imprudence de s'être exposé si témérairement. Pendant ce tems, les Chevaliers opposés à l'Empereur lui cèdent l'honneur du tournoi, se dispersent dans la plaine, et deux ou trois, pour éviter d'être faits prisonniers, s'enfuient du côté de la roche d'Atlant.

Les Chevaliers trouvent le corps de Bardulaste, et voyant Brunel tenant dans ses mains l'épée de ce malheureux Chevalier qu'il vient de ramasser ; ils l'arrêtent, le conduisent à l'Empereur, qui connoissant Brunel pour être capable des plus lâches perfidies, et le détestant dans

son cœur, ne balance pas à le condamner à mort, le fait attacher à la queue d'un mauvais cheval, et commande qu'on aille le pendre près de la roche d'Atlant, pour le punir d'avoir promis en vain qu'il en feroit descendre Roger.

On exécute la Sentence; on traîne Brunel près de la roche : c'est en vain qu'il remplit l'air de ses cris, le bourreau s'apprête à lui passer le cordeau fatal. Roger guéri de sa blessure, entend les cris de Brunel, s'élance sur Frontin, court à son secours, renverse le bourreau, le délivre, et présentant la pointe de Balisarde aux Chevaliers qui venoient voir le supplice de ce larron: Arrêtez, leur dit-il, cet homme est innocent; je vais moi-même le conduire à votre Empereur, et je le prends sous ma garde. Les Chevaliers reconnoissant Roger pour être celui qui vient de remporter l'honneur du tournoi, ne s'opposent point à son dessein, et Roger s'avance vers Agramant qui pouvoit voir de loin tout ce qui se passoit au pied de la roche : Grand Empereur, lui dit Roger d'un air fier, quoique respectueux, cet homme n'est point coupable, je lui dois de la reconnoissance, et je le prends sous ma garde. Ce Chevalier, dont on le croit meurtrier, vient d'être puni de ma main; il m'a blessé lâchement d'un coup de pointe, malgré la loi sévère des tournois : il méritoit la mort ;

et

et si quelqu'un de votre armée ose soutenir le contraire, je le défie. Alors il montre à l'Empereur ses armes et son côté qui sont encore tout couverts de son sang. Personne n'élève sa voix, pour prendre le parti de Bardulaste : Généreux *Guerrier*, lui dit Agramant, la vengeance que vous avez tirée d'un lâche, est juste, et personne n'est en droit de vous reprocher sa mort, mais Brunel ne la mérite pas moins pour n'avoir pas tenu la parole qu'il nous avoit donnée; il avoit juré sur sa tête d'attirer Roger du château d'Atlant et de nous amener ce jeune héros auquel la destinée promet la défaite des Chrétiens et des palmes immortelles. Hélas, Seigneur, cria le malheureux Brunel d'une voix tremblante, qu'avez vous donc à me reprocher? et pouvez-vous avoir l'injustice et la barbarie de vouloir ma mort au moment même où je vous remets le brave Roger entre vos mains? Ah, Ciel! est-ce bien vous, Roger, s'écria l'Empereur en lui tendant les bras? Roger saute à bas de Frontin, délace son casque, laisse voir sa figure céleste, et court embrasser la jambe d'Agramant. Oui, c'est moi, Seigneur, qui suis Roger, et qui brûle d'impatience d'employer mon bras et ma vie pour votre service. L'Empereur l'embrasse tendrement : un murmure agréable et flatteur pour Roger, s'élève parmi les Rois assemblés;

l'Empereur le fait remonter à cheval, le place à sa droite, et l'emmène en son palais : il n'oublie pas de rendre justice à Brunel, et l'honore d'une chaîne de pierreries qu'il passe lui-même à son col.

Au moment où l'Empereur arriva dans son palais, Roger se jettant à ses pieds, lui dit qu'il ne se croiroit digne de le suivre, que lorsqu'il auroit reçu l'honneur d'être armé Chevalier de sa main; ce fut sur le seuil même du palais qu'Agramant lui donna l'accolade, et lui chaussa l'éperon; mais à l'instant même où l'Empereur le tenoit dans ses bras, un tourbillon impétueux se fit entendre; le vieux Atlant de Carène parut tout-à-coup près d'eux, ses cheveux blancs étoient hérissés et ses yeux étoient couverts de larmes : Tu me prives de mon élève, Agramant, s'écria-t-il, et mon pouvoir ne peut aller contre les arrêts du Destin : oui, Roger couvrira les bords de la Seine, de morts et de mourans et son bras te rendra d'abord vainqueur de la France; oui, la plus illustre race doit naître de ce héros ; mais apprends que ce que tu crois faire pour la gloire du Prophète, tournera dans la suite contre sa religion : apprends que Roger vaincu par l'amour, se fera Chrétien, et que les plus redoutables ennemis de notre sainte loi sortiront de sa race; apprends de plus, ajouta,

t-il en poussant un long gémissement, que mon cher Roger sera trahi par des lâches qui lui donneront la mort, et frémis toi-même sur le sort qui t'est préparé ?

Atlant disparut à ces mots; et quoique sa fatale prédiction portât la consternation dans les ames, elle fut bientôt dissipée par la présence de Roger.

Agramant plein de cette audace que la jeunesse porte jusqu'à la témérité, ne voulut trouver dans tout ce qu'Atlant venoit de dire qu'une ruse de plus pour retenir son élève; et Roger qui préféroit de vivre peu d'années avec gloire à de longs jours passés dans un honteux repos, fut le premier à presser Agramant d'accomplir la brillante entreprise qu'il avoit projettée: les Rois qui s'étoient d'abord refusés à le suivre d'après la déclaration que le Roi des Garamantes avoit faite en mourant, furent les plus vifs à presser l'Empereur de hâter son départ, et, peu de jours après, la grande flotte Africaine mit à la voile.

Nous avons déjà dit que l'ingrat Marsile avoit fait l'alliance la plus étroite avec Agramant, et qu'espérant partager les belles Provinces de France avec lui, son armée devoit se réunir à la sienne : son Envoyé secret avoit ordre de l'avertir, dès que le départ d'Agramant seroit déterminé, et de dire à cet Empereur qu'il pou-

voit aborder en Espagne, et suivre la route qu'il alloit lui tracer, en attaquant Bayonne, le Roussillon et le Languedoc: une corvette légère partit aussitôt pour avertir Marsile, qui sur le champ se mit en marche de Barcelone, tandis que Ferragus et le brave Isolier ses deux fils rassembloient sous Pampelune un gros corps qui devoit se joindre au sien.

Tandis que la flotte d'Agramant se prépare à mettre à la voile, le Berni s'occupe de Renaud de Montauban, et reprend le fil de l'histoire de ce Paladin au moment où sa générosité vient de sauver Rodomont des atteintes de Bayard, et où ces deux braves ennemis se sont donné rendez-vous au bout d'un mois dans la forêt des Ardennes. Renaud ne laissa jouir qu'un jour sa sœur Bradamante du plaisir de le revoir; il laissa sous son commandement ce qu'il avoit de François avec lui, et s'éloignant de Dudon et d'Ottacier, il partit seul pour aller rejoindre Charlemagne à Trèves où la vigueur et la vitesse de Bayard le portèrent en peu de jours.

Charles n'eut pas le courage de reprocher à son neveu Renaud une si longue absence: cet aimable Paladin lui parut également soumis et zélé pour lui: les services qu'il venoit de lui rendre en Italie, n'étoient pas moins utiles et glorieux pour ses armes; il prévoyoit de plus

ceux qu'il auroit bientôt à lui rendre. Renaud passa près d'un mois dans sa Cour, mais voyant approcher le tems du rendez-vous que Rodomont et lui s'étoient donné, il partit une nuit pour se rendre dans la forêt des Ardennes; il parcourut inutilement cette forêt pendant quelques jours.

Un soir, fatigué de sa longue recherche, il s'endormit sur les bords fleuris d'une fontaine, et bientôt son esprit fut agité par l'impression d'un songe; il lui sembla voir danser près de lui trois jeunes Nymphes à demi nues qui répandoient des fleurs sur un jeune enfant d'une rare beauté; l'enfant répondoit à la cadence de leurs pieds légers par le battement de ses alles; quelquefois elles se penchoient en rond sur lui, faisant semblant de l'attacher avec leurs guirlandes; la plus téméraire étoit arrêtée par un baiser qu'elle recevoit en rougissant, mais auquel l'instant d'après elle s'exposoit encore. Renaud étoit déjà vivement ému par ce charmant spectacle, lorsque tout-à-coup les Nymphes interrompirent leur danse, et parurent le regarder avec indignation: N'est-ce pas là, dit l'une d'elles, ce Paladin rebelle à l'amour, et dont l'ame insensible fait soupirer vainement la beauté qui nous ressemble le plus. A ces mots, les trois Nymphes l'entourent, le frappent de leurs guirlandes

le jeune enfant prend une tige de lys, et la fait tomber sur le casque de Membrin; les armes impénétrables de Renaud ne l'empêchent point de sentir vivement ces atteintes; bientôt il est obligé de leur crier merci. Je n'en accorde jamais, répond l'enfant (en faisant un ris malin) et tu subiras encore plus la punition de ton indifférence. A ces mots, Renaud voit les trois Nymphes déployer des ailes pareilles à celles de l'enfant ; tous les quatre s'élèvent dans les airs, disparoissent entre les rameaux des arbres, en laissant après eux des sillons de lumière.

Renaud agité par ce songe, se réveille le front humide, et la poitrine embrâsée ; il détache son casque, le plonge dans les eaux de la fontaine pour appaiser le feu qui le dévore: c'étoit celle de l'amour. A peine cette eau brûlante a-t-elle touché ses lèvres, qu'Angélique reparoît à son souvenir avec tous ses charmes, et les mortels regrets déchirent son cœur: il reconnoît ces mêmes gazons, cette même place où la belle Princesse du Cathay l'a prévenu par les discours les plus tendres ; il se rappelle les coupables dédains dont il a payé tant d'amour ; il se fait une peinture si vive du bonheur qu'il a perdu par sa faute, que pénétré de désespoir, il verse un torrent de larmes ; il baise cent fois les gazons que le beau corps

d'Angélique a foulés, et tout ce qu'il fait pour soulager sa peine, ne fait que redoubler la fureur de ses regrets et de ses desirs. Plein des nouveaux transports qui l'agitent, il vole à Bayard, et part avec le dessein de chercher Angélique, d'expier sa faute à ses pieds, et d'y mourir s'il la trouve inflexible. Il marche quelque tems dans la forêt, et découvre, à l'extrémité d'une longue route, une Dame accompagnée d'un Chevalier, qui tous deux marchent en s'approchant de lui; c'étoit Angélique et Roland; ils s'étoient séparés à Metz de Brandimart et de Fleur-de-Lys, et Roland pressé de rejoindre son oncle, traversoit les Ardennes pour se rendre et conduire Angélique à sa Cour.

Peu de momens auparavant, Angélique en entrant dans cette forêt, s'étoit rappelée la cruelle indifférence et tous les charmes de Renaud : C'est dans cette même forêt, se disoit-elle en soupirant, que le cruel a dédaigné mon amour; fatale passion, ajoutoit elle, ne pourrai-je donc jamais t'éteindre, puisque tu ne peux faire mon bonheur! Une fontaine qui se trouva dans ce moment en son chemin, la fit souvenir de celle sur les bords de laquelle elle avoit trouvé Renaud endormi, et ses beaux yeux rougirent et se remplirent de larmes : craignant que Roland ne s'en apperçût, elle descendit de son palefroi, et cou-

rut à la fontaine pour rafraîchir ses yeux et se désaltérer. Hélas ! les eaux glacées de cette source ne devoient faire que trop d'effet sur elle. Arrête, Angélique, arrête, s'écrie le bon Archevêque Turpin, dans cet endroit de son récit; arrête, infortunée! Renaud t'adore en ce moment, et toute la gloire que tu peux tirer de ton indifférence, ne vaut pas une seule des faveurs que te peut prodiguer l'amour. Il n'est plus tems; déjà le froid mortel de ces eaux a glacé le cœur d'Angélique; déjà Renaud se peint à ses yeux non-seulement comme un ingrat, mais aussi comme le plus odieux des mortels; elle déteste sa foiblesse pour lui; son desir n'est plus de se sentir doucement serrée entre ses bras, mais de voir couler tout le sang de ce Paladin à ses pieds.

C'est dans ces sentimens qu'Angélique poursuivoit sa route avec Roland, lorsque Renaud s'approcha d'eux en marchant dans la même route; ils ne pouvoient encore le reconnoître, il étoit trop loin de leur idée; mais les yeux d'un amant, toujours plus perçans, firent bien plutôt reconnoître par Renaud, celle dont l'idée alors étoit pour lui toujours présente: Renaud s'élance de toute la vitesse de Bayard, joint Angélique, et se jette à ses pieds, en lui criant merci, convenant qu'il mérite la mort, et la

conjurant les yeux pleins de larmes d'avoir pitié de son repentir. Angélique indignée et saisie d'horreur, détourne ses regards, et Roland courroucé des propos de son cousin, s'écrie : Arrête, Renaud, et songe que tu parles devant Roland qui ne peut ni ne doit souffrir tes discours et ton manque de parole.

Ah! mon cousin, s'écria Renaud, confus d'un reproche qu'il avoit mérité; ah! Roland, puisque tu connois le pouvoir de l'amour, tu sçais par toi-même qu'il m'est impossible de t'obéir. Roland, dont la colère s'étoit animée par dégrés, étoit prêt à charger Renaud, lorsqu'il y fut déterminé par Angélique elle-même : Ah ! cher Comte, lui cria-t-elle, délivrez-moi de cet objet odieux ; et songez que je me suis mise librement sous votre garde. Roland alors s'avançant sur Renaud avec des yeux menaçans : Tu viens d'entendre, lui dit-il, ce qu'on exige de moi, obéis, et ne me force pas de t'y contraindre par les armes. Renaud ne lui répond qu'en s'élançant sur Bayard, et tirant la redoutable Flamberge; Roland oppose Durandal à ses coups : bientôt l'air retentit au loin de ceux que ces deux fortes épées portent sur les armes des deux Paladins. Angélique est effrayée; mais ne craignant déjà plus que pour les jours de Roland, que le courage de Renaud peut mettre en danger, elle

fuit dans la forêt de toute la vitesse de son palefroi.

Ce même jour Charlemagne étoit sorti de Trèves pour se promener avec les premiers de sa Cour dans la belle et vaste forêt des Ardennes. Olivier, qui s'étoit avancé de la longueur d'une route, rencontra la belle Angélique, la reconnut, et lui demanda quelle étoit la cause de sa terreur: Hélas! dit-elle, je me rendois à Trèves sous la conduite de Roland, lorsque nous avons rencontré Renaud : le peu de charmes, qui m'est si fatal, les a rendus depuis long-tems rivaux; ils sont aux mains, et vous pouvez même entendre retentir la forêt des coups qu'ils se portent.

Olivier conduisit promptement Angélique près de Charles, qui sachant que c'étoit la Princesse du Cathay, la reçut avec les plus grands honneurs. Ce sage Prince connoissant tout le danger d'exposer les charmes d'Angélique aux yeux des Paladins de sa Cour, sans qu'elle fut sous une sûre garde, la remit sous celle du vieux Duc Naymes de Bavière, et le bruit des coups terribles que Roland et Renaud se portoient paroissant encore redoubler, il courut lui-même avec quelques Paladins pour les séparer.

La présence de l'Empereur arrêta les combattans; tous les deux se reculèrent d'un pas, et

baissèrent la pointe de leurs épées. Charles n'employa point la sévérité d'un Souverain en leur parlant : Mes chers neveux, leur dit-il, quelle fureur vous porte à répandre un sang si précieux! Songez que vous le devez à la religion, à votre patrie que les Infidèles veulent détruire. Réunissez-vous dans les bras d'un oncle qui vous aime ; suspendez au moins vos débats, et rapportez-vous-en à ma sagesse comme à ma tendre amitié pour les accorder. Roland et Renaud n'hésitèrent pas ; tous les deux vinrent en rougissant embrasser les genoux de l'Empereur qui leur dit qu'il avoit remis la Princesse du Cathay sous la garde du vieux et respectable Naymes, et que lorsque les ennemis de la foi seroient repoussés, cette Princesse seroit le prix de celui des deux que le Conseil des Pairs jugeroit l'avoir le mieux méritée. Roland crut devoir souscrire à cet accord ; Renaud s'y détermina de même, espérant toujours qu'un retour de tendresse rameneroit à lui le cœur de celle qu'il adoroit.

On a vu que Renaud avoit attendu vainement le Roi d'Alger dans la forêt des Ardennes : ce Prince avoit été long-tems à se remettre des cruelles atteintes qu'il avoit reçues de Bayard, et ses reins et ses épaules foulés et meurtris avoient été plus d'un mois sans pouvoir supporter le poids de ses armes. Il partit dès qu'il

put monter à cheval : et passant par Genève, il entra dans les Ardennes, priant son Prophète de le faire arriver à tems, pour y rejoindre Renaud ; il en eut l'espérance dès le premier jour, en rencontrant un Guerrier de la plus haute apparence ; mais il connut bientôt qu'il s'étoit trompé, ne le voyant pas monté sur Bayard dont il conservoit un cruel souvenir. L'un et l'autre se saluèrent : Ferragus, fils du Roi Marsile, étoit le Chevalier inconnu que le hasard fit rencontrer à Rodomont ; tous les deux occupés d'une recherche différente, ne pensèrent point à se provoquer à la joûte, suivant un usage assez commun alors. Rodomont lui désigna Renaud, Ferragus lui peignit Angélique ; et tous deux se demandèrent mutuellement si le hasard les leur auroit fait rencontrer. Ils ne purent s'en rien apprendre, et continuèrent leur route en parlant de l'entreprise d'Agramant. Ferragus, occupé de son amour pour Angélique, dit à Rodomont qu'il étoit fort heureux de n'avoir point vu cette Princesse à laquelle rien ne pouvoit résister. Vous pouvez en juger par moi-même, continua Ferragus, j'étois fortement épris de Doralice, fille de Stordilan Roi de Grenade : mais depuis que j'ai vu la charmante Angélique, je me sens entraîné malgré moi sur ses pas, et ce n'est que par bienséance que je vais retour-

ner à Grenade pour achever de me dégager des foibles liens qui m'arrêtoient. Ne l'espère pas, lui répondit Rodomont en fureur. J'adore la Princesse Doralice; il me suffit que tu l'aies aimée pour que je te traite en ennemi. Parbleu, dit Ferragus, je ne demande pas mieux; et puisque tu le prends sur ce ton-là, je te déclare que quoiqu'Angélique soit plus belle que Doralice, je veux persister dans mes premières amours. La seule réponse de l'impétueux Rodomont fut de mettre l'épée à la main, et les deux Guerriers se chargèrent avec fureur.

Le combat entre deux Chevaliers de cette force et de ce courage, étoit terrible, et duroit déjà depuis long-tems, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un courrier qui les prenant pour des Chevaliers François, leur dit qu'au lieu de se battre, ils feroient beaucoup mieux de courir au secours du Duc Aymon que le Roi Marsile assiégeoit dans Montauban après avoir défait l'avant-garde de l'armée Françoise: en achevant ces mots, le courrier piqua vers Trèves et les laissa riant tous deux de sa méprise. Ma foi, dit Ferragus, je trouverois bien plus sensé d'aller tous les deux nous joindre au Roi mon père, et presser la prise de Montauban, que de nous battre ici sans sujet, et pour un moment d'humeur. J'y consens de toute mon ame, dit

Rodomont; et puisque je suis sûr que vous n'êtes plus mon rival, je ne trouve plus de raison que de vous estimer et vous désirer pour ami. Les deux Princes s'embrassèrent à ces mots, et prirent ensemble le chemin de Montauban, pour aller se joindre à l'armée Espagnole de Marsile.

Le Courrier ayant poursuivi sa route, porta l'allarme dans la ville de Trèves : Charles en partit promptement avec ses Paladins et quelques troupes d'élite pour aller au secours du Duc Aymon ; mais s'étant détourné pour faire marcher les troupes qu'il avoit rassemblées dans la Touraine, Rodomont et Ferragus joignirent Marsile plusieurs jours avant que Charles arrivât à portée de Montauban à la tête de son armée.

Charles ayant rassemblé ses forces, s'approche des lignes que Marsile a fait élever autour de Montauban; les Espagnols en sortent pour présenter la bataille à Charles qui déclare à ses deux neveux, en présence des Paladins, que la main d'Angélique sera le prix de celui des deux qui rendra les plus grands services au Saint-Empire. Ces deux armées se chargent avec fureur, le combat dure tout le jour et se renouvelle le lendemain. L'armée de Marsile court le risque d'être entièrement défaite, malgré les efforts de

Rodomont et des deux fils de Marsile, Ferragus et le brave Isolier : Agramant vient au secours de Marsile à la tête de son armée et conduisant le jeune Roger avec lui ; ce Prince rétablit le combat qui devient plus furieux que jamais ; Roland et Roger se trouvent aux prises ensemble ; Atlant qui veille toujours sur les jours de son élève, trompe Roland par un prestige, qui fait voir à ce Paladin, Charles en danger de perdre la vie, et Renaud le corps traversé d'une lance, qui lui demande du secours ; Roland trompé par l'illusion des fantômes qu'Atlant présente à ses yeux, abandonne son combat avec Roger pour aller au secours de son oncle ; ces fantômes l'éloignent du champ de bataille, et disparoissent tout-à-coup. Roland se trouve alors sur le bord d'une fontaine large et profonde ; il voit briller au fond de ses eaux un palais couvert d'or et de diamans ; ce Paladin ayant éprouvé les enchantemens de Morgane et de Dragontine, ne doute point que Charles ne soit retenu dans ce palais ; son grand cœur et le desir de mériter Angélique, le déterminent à se jetter tout armé dans la fontaine.

Pendant ce tems, Roger étonné d'avoir vu Roland quitter le combat, ne peut croire que ce soit un manque de courage qui l'éloigne ; il se jette sur les Chrétiens, il en fait un massacre

horrible : Olivier, dans la mêlée, lui porte en passant un coup terrible sur son casque, qui l'étourdit; Griffin, l'un des Mayençois, prend ce tems pour le désarçonner d'un coup de lance; Roger se relève, poursuit Griffin pour s'en venger, et quoiqu'à pied, il est prêt à joindre ce traître qui n'ose lui faire face, et qui crie à Renaud de le secourir : ce Paladin a la générosité de sauver la vie au lâche Mayençois en se mettant entre deux, et voyant Roger à pied, il a de plus celle de descendre de Bayard pour le combattre; mais des flots de combattans séparent bientôt ces deux Guerriers : Agramant continue de remporter l'avantage sur l'armée de Charles dont les deux aîles sont ébranlées ; mais avant de parler de la fin de cette bataille mémorable, le Berni s'interrompt dans son récit pour parler de Mandricard.

Ce Prince, dit le Berni, s'étoit porté d'abord contre les Etats du Cathay pour venger la mort d'Agrican son père; mais Galafron l'ayant appaisé, Mandricard entend dire que la Fée Andronique conserve dans un palais enflammé les armes d'Hector, et part aussitôt pour en faire la conquête.

Mandricard surmonte tous les obstacles; il s'empare des armes d'Hector, il désenchante Gradasse, les deux frères Griffon le Blanc, et Aquilant le

Noir;

Noir; Andronique, en le couvrant elle-même des armes d'Hector, lui dit que depuis qu'Enée s'en servit contre Turnus, cette épée est passée dans les mains de plusieurs Héros célèbres, et qu'étant tombée entre celles du brave Almont, Roland a fait la conquête de cette épée, nommée Durandal, en le faisant tomber sous ses coups : Mandricard jure alors de ne point porter d'épée jusqu'à ce qu'il ait conquis Durandal sur Roland ; heureusement que Gradasse, qui prétend également conquérir cette épée, ne l'entend pas alors, étant encore enchanté.

Mandricard sort du château d'Andronique avec Gradasse et les deux fils du Marquis Olivier; ils se séparent ensuite sur les bords de la mer Caspienne; Gradasse et Mandricard retournent dans leurs Etats; Aquilant et Griffon veulent aller à Constantinople pour y voir Léon de Gréce, fils de l'Empereur d'Orient, et leur ami. Les deux frères sont arrêtés près d'une tour par l'aventure la plus étrange.

Griffon le Blanc, avant de tomber sous la puissance d'Andronique, avoit encore éprouvé des perfidies détestables de la part d'Origile qu'il avoit toujours la foiblesse d'aimer : cette fille s'étant prise d'amour pour un homme aussi lâche, aussi méchant qu'elle, étoit disparue avec lui; le foible Griffon la regrettoit sans

cesse, et se proposoit de la chercher dans toute la terre, lorsque son frère et lui furent arrêtés près de cette tour par un énorme géant nommé Orrile, qu'ils furent obligés de combattre. Ce géant tenoit en lesse un monstrueux crocodile qui voulut se jetter sur Aquilant, mais ce brave Paladin lui perça le cœur avec sa lance, tandis que Griffon, d'un coup d'épée, faisoit tomber le bras droit d'Orrile. Quel fut l'étonnement des deux frères, lorsqu'ils virent ce monstre ramasser son bras de l'autre main, le remettre à sa place, et combattre de ce même bras avec plus de force qu'auparavant! Quelques momens après, Griffon fit voler d'un revers l'énorme tête d'Orrile, mais ce colosse la ramassant promptement, la replaça sur ses épaules, et recommença le combat: les deux frères ne pouvant revenir de leur surprise, et craignant de succomber à la fin sous les coups pesans de sa massue, se concertèrent ensemble, et lui portant à la fois un coup terrible sur les deux bras, il les lui firent tomber, les ramassèrent, et courant sur le bord de la mer qui n'étoit pas éloignée, ils les jettèrent de toute leur force dans l'onde: Orrile étant accouru de même, se jetta dans les flots, et quelques momens après ils le virent revenir sur l'eau, la fendre de ses deux bras qu'il avoit repris, et courir s'emparer de sa massue, pour renouveller la

combat. Les deux frères restoient interdits de ce nouveau prodige, lorsqu'ils virent arriver le long du rivage un Chevalier à pied qui conduisoit, avec une forte chaîne, un géant tout aussi grand et fort qu'Orrile; et qui portoit un gros paquet de filets sur son dos.

C'est dans cette position que le Poëme du Berni laisse les deux frères pour retourner à Roger dont le combat avoit cessé, par l'affluence des troupes des différens partis qui les avoient séparés; tous les deux à pied s'étoient jettés sur leurs ennemis, et Renaud faisoit un massacre affreux des Sarrasins, tandis que Roger perçoit jusqu'aux derniers rangs des Chrétiens, et les faisoit tomber sous les coups de Balisarde : ce jeune Héros les poussa vers une chaussée sur laquelle ils se jettèrent en foule, pour se dérober à ses coups; ce fut dans ce moment, qu'il apperçut l'Archevéque Turpin qu'il avoit précédemment jetté hors des arçons, et qui s'étoit élancé sur Frontin lorsque Roger avoit été renversé par le lâche Griffin. Le bon Turpin eut autant d'envie d'éviter Roger, que ce Guerrier en avoit de lui reprendre son cheval, et quoiqu'à pied, il le poursuivit sur la chaussée par laquelle Turpin croyoit pouvoir s'échapper de lui.

La quantité de fuyards embarrassant cet étroit

chemin, le pauvre Archevêque fut si violemment poussé, que malgré la force et l'adresse de Frontin, l'un et l'autre furent culbutés dans l'étang; Frontin fut bientôt débarrassé de son cavalier, et s'élança sur la digue assez près de Roger pour que son maître put le saisir par la bride. Dans ce moment il apperçut Turpin qui, vieux et pesant, étoit prêt à se noyer.

Roger court au secours du bon Archevêque, le saisit par les bras, le relève sur la digue; et touché de l'air noble et vénérable qui brille sur son front ombragé de cheveux blancs: Mon père, lui dit il, acceptez mon cheval, et retournez librement près de votre Empereur. Turpin attendri, regarde fixement Roger: O mon fils, lui dit-il, puisse le Ciel être ta récompense, et t'éclairer un jour dans notre sainte Religion! Va, lui dit-il encore, une si belle ame doit être à lui. Suis la brillante destinée qu'il te prépare; et sois la souche d'une des plus illustres races de l'univers. A ces mots que Turpin prononce d'un ton prophétique, Roger voit briller une flamme céleste dans ses yeux; il reçoit avec respect et tendresse la bénédiction et l'embrassement du noble vieillard, qui démonte un cavalier Sarrasin, saute sur son cheval, et dit à Roger qu'il ne l'oubliera jamais.

Roger étant remonté sur Frontin, dédaigne

de répandre le sang des fuyards; il rentre dans la plaine; et comme il passe sur une petite élévation, il voit deux Chevaliers de la plus haute apparence qui combattent l'un contre l'autre avec le plus vif acharnement. Roger reconnoît sans peine le Roi d'Alger; mais il ignore quel est son ennemi: l'air noble, l'adresse et le courage de ce Chevalier l'intéressent en sa faveur; il souffre même de le voir aux prises avec Rodomont, sçachant combien ce dernier est redoutable; et cherchant à terminer le combat, il s'approche d'eux: Seigneurs Chevaliers, leur dit-il, si l'un de vous est Chrétien, je vous avertis que l'armée de Charles est en déroute; que l'un de vous soit assez généreux pour laisser éloigner celui qui ne pourroit manquer d'être pris par les escadrons qui se rassemblent dans cette plaine. Ah, Dieu, s'écria Bradamante, tous les Paladins François sont ils morts? Puisque Charles est réduit à se retirer, Sire Chevalier, permettez moi d'aller mourir près de mon Empereur. Non, lui répondit brutalement Rodomont, je te reconnois pour m'avoir abattu dans la mêlée, et tu ne pourras te vanter d'avoir eu cet avantage sur moi. Souviens-toi, répondit Bradamante, que tu m'as fait le même affront en Italie, nous n'avons rien à nous reprocher; laisse-moi donc voler où mon honneur m'appelle. Oh, puisque je te tiens,

dit le Roi Sarrasin en levant son épée, il faut que je me venge. Arrête, Rodomont, s'écria Roger outré de sa férocité, ou je te déclare que c'est contre moi que tu vas combattre. Allez, brave Chevalier, dit-il à celui de Charles, je me charge d'arrêter votre ennemi.

Le Chevalier s'éloigne, et Rodomont grinçant des dents, et criant : » Jeune homme, je vais « t'apprendre à te mêler des affaires des autres »; l'attaque avec fureur. Roger, sans s'étonner, tire Balisarde, pare le coup du Roi d'Alger, en porte un sur son casque, et le fait tomber les bras ouverts sur l'encolure de son cheval, ne pouvant plus porter son épée, et Roger baissant la pointe de la sienne, attend généreusement qu'il ait repris ses esprits. Bradamante, (car c'étoit elle que Roger venoit de séparer de Rodomont,) Bradamante voit cette action, et ne pouvant résister au desir de connoître un si noble Chevalier, elle revient sur ses pas : Pardonnez, lui dit-elle, d'avoir suivi le premier mouvement qui me portoit au secours de Charles, et laissez-moi terminer ce combat avec cet orgueilleux Chevalier. Rodomont en ce moment reprend ses esprits, et voit Roger tranquille : Tu m'as vaincu par ta courtoisie, comme par tes armes, lui dit-il ; soyons amis, je ne te dispute plus la victoire. A ces mots, il vole vers une troupe de Chrétiens qu'il

voit rassemblés, et porte la mort et l'épouvante dans leurs rangs.

Dès que Rodomont se fut éloigné, Bradamante saisit ce moment pour demander à Roger quel est son nom, désirant reconnoître toute sa vie ce qu'il a fait pour elle : Roger s'écarte avec elle du champ de bataille, et lui raconte quels sont les événemens dont sa naissance a été précédée, et lui dit qu'il descend d'Hector; pendant ce récit qui ne peut être que long, Roger voulant parler avec plus de liberté, lève la visière de son casque, et Bradamante ne peut voir sans en être émue, que c'est le plus jeune et le plus beau des Chevaliers qui vient de mettre Rodomont hors de combat pour l'amour d'elle; Roger lui demande à son tour de quels parens il a reçu le jour : Bradamante alors délace aussi son casque; ses beaux cheveux blonds tombent en boucles jusqu'à sa ceinture; il voit une fille d'une beauté céleste, et c'est de sa belle bouche qu'il apprend qu'elle est de l'illustre sang de Clermont et sœur de Renaud de Montauban; la voix douce qui sort des lèvres de roses de Bradamante, retentit dans le cœur de Roger; ce cœur devient sensible pour la première fois, et ce moment décide du reste de sa vie.

Roger interdit n'étoit pas encore revenu de ce premier trouble, lorsque cinq Rois Africains

arrivent près d'eux à la poursuite de quelques fuyards. Martasin, qui marche le premier, voit Bradamante ayant encore la tête nue; et malgré les cris de Roger, il a la férocité de lui porter un coup qu'elle ne peut parer qu'à moitié ; ce coup lui fait une assez large blessure à la tête, peu profonde à la vérité, mais dont il coule beaucoup de sang. Qui pourroit exprimer la fureur de Roger en voyant cet acte horrible ; il fond sur Martasin qui l'évite par la fuite : les quatre autres Rois veulent arrêter Roger, en lui criant que Martasin est le favori d'Agramant, mais il les culbute les uns sur les autres, les étourdit en les frappant du plat de Balisarde, et voyant qu'ils lui portent des coups dangereux, et qu'ils appellent des cavaliers Maures à leur secours, il ne les ménage plus; il en étend deux sur la poussière, et pendant ce tems, Bradamante ayant rattaché son casque dont le sang coule en abondance, elle court à Martasin qui l'a blessée, elle lui fait voler la tête, revient au secours de Roger, et combat avec lui, mais plusieurs escadrons accourent, séparent les combattans; Bradamante et Roger se perdent dans la mêlée, cherchent en vain à se rejoindre, et l'un et l'autre passent la nuit dans cette vaine recherche.

La fraicheur de la nuit rendit la blessure de Bradamante si douloureuse, et le sang qu'elle

avoit perdu l'avoit tellement affoiblie, qu'elle fut très heureuse, à la pointe du jour, de trouver un Hermitage où, descendant de cheval, elle reçut d'utiles et prompts secours du saint habitant de ce lieu; mais ses beaux cheveux collés par son sang étant entrés dans sa plaie, l'Hermite fut obligé de les couper assez courts pour les rendre semblables à ceux que portoient les Chevaliers.

Roger passa la plus cruelle nuit: désespéré d'avoir vu blesser Bradamante et de l'avoir perdue; inqui t du sort de la beauté qu'il sent être souveraine de son ame, il passe la nuit à la chercher vainement; il continua des recherches encore plus exactes dès que le soleil eut paru sur l'horison, et se portant assez loin de l'armée d'Agramant, il fut rencontré par deux Chevaliers qui le saluèrent; mais Roger, absorbé dans les profondes rêveries que cause toujours un amour naissant, ne s'en apperçut pas, et ne sembla pas même les avoir remarqués: ces deux Guerriers étoient Gradasse et Mandricard qui voyageoient ensemble, depuis que Mandricard avoit délivré cet Empereur Chinois; ils ne purent s'empêcher de se dire l'un à l'autre, que ce Chevalier devoit avoir été nourri dans quelque caverne sauvage, puisqu'il répondoit si mal à leur politesse: Roger les entendit, il avoit

tort, et né trop grand pour ne pas l'avouer, il fit des excuses aux deux Chevaliers, et leur dit qu'un amour très-malheureux l'occupoit tout entier: tous les deux frappés de sa candeur, et du grand air qu'il avoit sous les armes, reçurent non-seulement ses excuses, mais ayant appris la cause de ses recherches, ils s'offrirent à les partager avec lui.

Quelques momens après, Mandricard voyant une aigle déployée sur le bouclier de Roger, telle que celle que Vulcain avoit gravée sur celui d'Hector qu'il avoit conquis, et qu'il portoit à son bras, ne put s'empêcher de lui demander de quel droit il portoit une pareille devise: Je la tiens de mes pères, lui répondit Roger, mais je voudrois savoir moi-même si votre naissance et votre renommée peuvent faire honneur à cette devise qui fut celle du grand Hector. Je la tiens, répondit Mandricard, d'une aventure que j'ai mise à fin et qui me met bien en droit de la porter. En tout cas, ajouta-t-il, nous verrons quand vous le voudrez, lequel de nous deux peut s'en parer avec le plus de gloire.

Roger accepta cette espèce de défi; mais s'appercevant que Mandricard n'avoit point d'épée, il en parut étonné: Comment soutiendrez-vous donc, lui dit-il, l'honneur d'un pareil bouclier, sans une arme si nécessaire pour le défendre?

N'en soyez point en peine, lui répondit Mandricard ; la première branche d'un de ces ormes me suffira pour le conserver, et pour briser ou conquérir le vôtre. Au reste, je veux bien vous dire que lorsque je me suis emparé des armes du fils de Priam, l'épée y manquoit ; c'est cette célèbre Durandal que porte le Comte Roland auquel je veux l'enlever par la force des armes, et j'ai juré de n'en avoir pas d'autre jusqu'à ce que j'en aie fait la conquête.

Gradasse ne put entendre ce propos sans impatience : Sachez, dit-il à Mandricard, que ma prétention à cette épée est plus ancienne que la vôtre ; que je n'ai quitté mes Etats que pour enlever Durandal au Comte d'Angers, et qu'il faut me vaincre pour aspirer à la posséder.

Jamais homme ne fut aussi prompt que Mandricard à se faire sans cesse de nouvelles querelles : Je ne demande pas mieux, lui dit-il, que de commencer par vous la disputer. A ces mots, s'élançant à l'orme voisin, il arracha d'une force incroyable l'une de ses plus grosses branches, et s'en fit une massue. Gradasse, trop généreux pour ne pas rendre le combat égal, se saisit d'une branche pareille ; et les deux fiers Empereurs de Séricane et de Tartarie commencèrent entre eux une espèce de combat qui retentissoit sur leurs armes comme le mouton sur la tête du pilotis qu'il enfonce.

Roger fit de vains efforts pour les séparer; Mandricard étoit né trop violent pour céder, et Gradasse étoit trop fier pour interrompre un combat sans avoir humilié son ennemi par quelque avantage marqué; Brandimart et Fleur-de-Lys arrivèrent en ce moment; Fleur-de-Lys, retenue à Metz par une maladie, n'avoit pu marcher jusqu'à Trèves avec Roland, et le fidèle Brandimart ne l'avoit pas abandonnée. Dans ce moment l'un et l'autre revenoient de Trèves, n'ayant plus trouvé Charles dans cette ville, d'où ce Prince étoit parti pour aller au secours de Montauban. Brandimart s'étoit empressé de venir le rejoindre; et ces deux parfaits époux s'étoient arrêtés la veille chez l'Hermite où Bradamante avoit reçu les premiers secours après sa blessure. Cette guerrière venoit de partir de l'hermitage lorsqu'ils s'y arrêtèrent: le saint Hermite effrayé par une vision, s'étoit défié de lui-même: et quoique accablé par les ans et par la pénitence, il n'avoit pas voulu s'exposer au péril de garder dans sa cellule la charmante Bradamante, et l'avoit suppliée d'aller achever de se guérir de sa blessure dans la ville voisine. L'Hermite avoit raconté cette vision à Brandimart: J'ai vu passer sur ma tête, lui dit-il, un vaisseau conduit par une troupe de démons qui conduisoient dans les enfers les ames des Sarrasins péris dans la

bataille. J'ai entendu celui qui paroissoit être le Capitaine du vaisseau, se vanter que l'Empire Chrétien seroit bientôt détruit; que Roland étoit tombé dans ses piéges, et qu'il étoit enchanté dans la fontaine des Naïades. Je compte, disoit-il, y faire tomber tour à-tour ceux qui défendent encore Charles, et je prétends traiter de même jusqu'à ce vieux Hermite qui prie là-bas pour lui: je me fais un jeu de le faire tomber dans mes filets en envoyant dans sa retraite une jeune fille assez jolie pour le séduire. L'Hermite, après avoir engagé Bradamante à quitter sa retraite, s'étoit mis en prières; et les grâces qu'il avoit méritées du ciel par la sainte terreur qu'il avoit eue de l'offenser, avoient attiré sur lui de nouvelles grâces, et l'avoient éclairé sur les moyens de tirer Roland de cet enchantement: il en avoit instruit Brandimart et Fleur-de-Lys, et tous les deux cherchoient le ruisseau qui conduisoit à la source de la fontaine des Naïades, lorsqu'ils firent la rencontre des deux Empereurs qui combattoient ensemble, et de Roger qui vouloit les séparer.

Roger ayant dit à Brandimart quelle étoit la légère cause de ce combat, Brandimart se mit à rire et poussant son cheval entre les combattans, il parvint à suspendre leurs coups. En vérité, leur dit-il, je trouve qu'il est bien dérai-

raisonnable que sans avoir aucune ancienne querelle, vous en veniez aux mains pour une épée qui n'est pas en votre pouvoir, et qu'il faut commencer par enlever à Roland. Vous êtes bien heureux que j'arrive à tems pour vous donner des nouvelles de ce Paladin, et pour interrompre un combat qui ne peut vous être d'aucune utilité; mais puisque vous êtes déterminés tous deux à faire la conquête de Durandal, suivez-moi jusqu'à la fontaine des Naïades où Roland est retenu par leurs enchantemens; je sais les moyens de l'en retirer, et l'un de vous alors pourra disputer cette fameuse épée à son possesseur.

Gradasse et Mandricard, également frappés du bon conseil qu'ils recevoient, se rendirent à l'instant, et dirent aux deux amans qu'ils étoient prêts à les suivre; Roger n'eût garde de les abandonner; la haute estime qu'il avoit pour le Comte d'Angers le portoit à prendre part à ce que l'on alloit tenter pour sa délivrance; Fleur-de-Lys se mit à leur tête pour les conduire, et ne fut pas long-tems à trouver un ruisseau dont ils suivirent le cours en le remontant.

Jusqu'alors ce ruisseau coulant en des lieux sauvages et couverts d'arbres épais, ne leur indiquoit point ce qu'ils cherchoient; mais à la fin ils virent que la forêt s'éclaircissoit, et des

sons mélodieux qu'ils entendirent accélérèrent leur marche vers une grande clairière où le spectacle le plus agréable fixa leurs regards; douze Nymphes, telles qu'on peint Hebé, dansoient en rond sur le bord d'une belle fontaine, elles formoient ou des berceaux ou des chaînes avec des guirlandes qu'elles entrelaçoient en cadence; le sourire de l'enfance étoit sur leurs lèvres, le coloris de la jeunesse brilloit sur leurs joues, la volupté de Vénus étoit dans leurs yeux, et toutes leurs différentes attitudes étoient celles des Grâces: elles prirent un air timide en voyant arriver les quatre Chevaliers, et cet air n'en étoit que plus séducteur; feignant ensuite de se rassurer, elles s'en approchèrent avec un air riant, elles leur jettèrent des fleurs, et leur présentèrent une des extrémités de leurs guirlandes; les Chevaliers et jusqu'à Brandimart même, quoiqu'il fut prévenu, ne purent s'empêcher de partager leurs jeux et de chercher à saisir les guirlandes qu'elles avoient l'air de vouloir retirer après les avoir présentées; Fleur-de Lys voulut vainement arrêter son cher Brandimart, il n'étoit déjà plus tems, il avoit saisi la guirlande d'une des Nymphes, ainsi que ses compagnons; un charme irrésistible les entraînoit.

Fleur-de-Lys en soupirant, les voit se mêler à la danse des Nymphes; bientôt ils forment

trois tours ensemble, et d'un commun accord ils sautent tous dans la fontaine, plongent, et disparoissent à ses yeux. Fleur-de-Lys gémit dans le premier moment de voir que ce charme trompeur a plus de puissance encore que celui de l'amour; mais se souvenant bien des leçons qu'elle a reçues de l'Hermite, elle court dans une prairie voisine, elle y cueille les plantes et les fleurs qu'elle sait être propres à vaincre le pouvoir des guirlandes des Naïades: elle en forme six dont elle en met une autour de sa tête; elle passe les cinq autres dans son bras, et sans balancer un moment elle s'approche de la fontaine et s'y précipite.

A peine Fleur-de-Lys, soutenue par son fidèle amour, fut-elle éblouie, en traversant la profondeur de ces eaux; elle se trouva dans une prairie délicieuse, semée de petits bosquets d'une forme différente, mais dont l'intérieur étoit également impénétrable à l'œil; elle ne retrouva plus cette danse en rond des bords de la fontaine: tous ceux qui l'avoient formée, étoient alors dispersés; Fleur-de-Lys vit bien que sa seule ressource étoit de parcourir les différens bosquets, et ce fut en frémissant, qu'elle y chercha son cher Brandimart; cette tendre amante sortit en rougissant du premier bosquet dans lequel elle pénétra, elle fut plus heureuse dans sa recherche, en entrant

dans

dans le second ; mais que son cœur paya cher le bonheur de trouver Brandimart ! il étoit seul avec une de ces Nayades, et n'avoit pu la voir entrer ; mais malgré le cri perçant de cette Nymphe en disparoissant, elle eut le courage de jetter l'une de ses guirlandes sur le col de Brandimart qui reprit sa raison, reconnut Fleur-de-Lys, et qui n'osant lever ses yeux sur elle, colla ses lèvres sur ses pieds, et les baigna de larmes.

Quoique l'amour nous permette rarement d'être justes, Fleur-de-Lys le fut en ce moment si douloureux pour elle, elle eut la générosité d'excuser, de consoler elle-même l'époux qu'elle adoroit ; mais ne voulant plus s'exposer à parcourir les quatre autres bosquets, elle lui remit les quatre autres guirlandes et lui laissa le soin de désenchanter Roland et les trois autres Chevaliers : Brandimart y vola, et bientôt elle vit paroître dans la prairie Roland qui tenoit son ami serré dans ses bras, Roger qui, les yeux baissés, prononçoit en soupirant le nom de Bradamante, et Mandricard et Gradasse qui regardoient de tous côtés et sembloient chercher et regretter les Nayades qu'ils avoient perdues : à l'instant même, un coup de tonnerre, accompagné d'un éclair qui les éblouit, fit disparoître la prairie et les bosquets à leurs yeux, et tous les six se retrouvèrent avec leurs chevaux à côté d'eux,

dans la même plaine où deux jours auparavant Roger et Bradamante avoient combattu les cinq Rois Africains.

Ils étoient tous encore dans la surprise de cette aventure, lorsqu'un naiu qui venoit à toute bride, les aborda : Chevaliers, leur dit-il, si vous êtes fidèles observateurs des loix de la Chevalerie, suivez-moi, venez portéger l'innocence, et vous opposer à la plus cruelle injustice. Le bon Roland qui se souvenoit d'avoir été plusieurs fois trompé par des nains et par des aventures de cette espèce, demanda quelques explications à ce nain, et balançoit beaucoup à le suivre, lorsque le jeune Roger, emporté par son courage, s'écria : Guide-moi seulement, je te suivrai sur terre, sur mer et jusques dans les airs, si tu peux me prêter des aîles. Roland fut un peu honteux qu'un jeune Chevalier eût paru montrer plus d'audace que lui : Marche donc, dit-il au nain, et fût-ce aux enfers, ne crains pas que je te quitte. Gradasse et Mandricard en dirent autant, et le nain prenant le chemin de la forêt se mit à marcher à grands pas devant eux.

Gradasse qui se trouvoit alors le plus près de Roland, lui dit : Comte, vous devez faire les honneurs de votre pays : laissez moi donc celui de tenter le premier l'aventure qui nous est destinée. J'ignore qui vous êtes, lui repondit Ro-

land; mais une telle demande ne peut partir que d'un cœur noble et généreux. Je vous l'accorde, et ne ferai que vous y seconder, si vous avez besoin de mon secours. J'espère bien m'en passer, lui répondit Gradasse, sur-tout si vous me prêtez votre épée : au reste, ajouta-t-il, je ne fais que précéder de peu de tems celui de vous redemander Durandal qui m'appartient, Charles me l'ayant promise pendant qu'il etoit en ma puissance. On imaginera sans peine tout ce que dut sentir l'impatient Roland en écoutant un pareil propos. Prends garde, Gradase, dit-il, car je te reconnois à ta présomption comme à ce que tu viens de me dire : prends garde qu'au lieu d'armer ton bras de Durandal, ton corps ne lui serve bientôt de fourreau. La voilà, dit-il en la tirant; essaie, si tu l'oses, à l'arracher des mains de Roland. A ces mots le fier Gradasse tire son cimeterre, et les deux Guerriers sont prêts à se charger; mais Mandricard se jette entre deux : Ne pense pas, dit-il avec fureur à Gradasse, entreprendre un pareil combat en ma présence. Ne t'ai-je donc pas dit que Durandal manque aux armes d'Hector que j'ai conquises, et que jusqu'à ce que je l'aie arrachée à Roland, j'ai juré de ne me servir que d'une massue dont tu dois déjà connoître la pesanteur ? La tête vous tourne-t-elle à tous, interrompit Roland ? Par-

bleu, si vous êtes fols, voici ce qu'il faut pour vous corriger, dit-il en faisant briller Durandal. Eh! venez tous les deux ensemble, si vous voulez, j'en serai plutôt quitte de la correction que je vous dois. Fleur-de-Lys qui vit bien qu'elle ne pouvoit empêcher quelque grand combat, voulut du moins prévenir une espèce de bataille où Brandimart eût exposé ses jours pour Roland: Écoutez-moi, leur dit-elle; puisque l'épée de Roland est l'unique cause de vos démêlés, tirez au sort lequel de vous deux combattra ce Paladin, et si celui des armes le favorise contre Roland, l'autre pourra lui disputer Durandal après sa victoire. Les deux Empereurs Sarrasins se rendirent à ce conseil; il tirèrent au sort qui tomba sur Mandricard, et Roland le voyant armé d'une massue, arracha la maîtresse branche d'un chêne dont il s'en fit une.

Ces deux Guerriers d'une force incroyable firent frémir les spectateurs et retentir la forêt, par les horribles coups qu'ils se portèrent: tous les deux s'étant levés sur leurs étriers, et voulant se frapper en même tems, la massue de Mandricard fut brisée en l'air par celle de Roland qui tombant à plomp sur le casque du Tartare, le fit pencher privé de tous ses sens sur l'encolure de son cheval. Quoique Mandricard eût la tête couverte du casque d'Hector, un second

coup l'eût privé de la vie ; mais le généreux Roland se recula deux pas, appuya sa massue sur son étrier, et ce fut en cette attitude, qu'il attendit que Mandricard eût repris ses esprits ; ce Prince, en ouvrant les yeux et se relevant sur son cheval, apperçut Roland qui le regardoit d'un air tranquille, et qui ne tiroit aucun avantage de sa position : Tu m'as vaincu, Roland, s'écria-t-il, et par la force de ton bras et par ta générosité · ah, faut-il que tu sois le meurtrier d'Agrican mon pere, avec quelle ardeur ne te demanderois-je pas ton amitié ! Hélas, lui répondit Roland, le sort des batailles m'a mis aux mains avec ce brave Empereur, et j'ai moi-même donné des larmes à sa mort. Roland, repartit Mandricard, je vois avec douleur que trop d'évenemens cruels nous séparent, et je le regrette : vas porter ton bras à Charles, et moi je vais me rendre dans l'armée d'Agramant.

Les deux Guerriers se séparèrent, après s'être donnés ainsi des marques réciproques d'estime. Mandricard reçut des mains de Roland sa massue en place de celle qu'il avoit brisée, et Roland, Brandimart et Fleur-de-Lys se rendirent auprès de Charlemagne avant que l'armée Sarrasine fut arrivée assez près pour l'assiéger.

On a déjà vu comment le bon homme d'Hermite, après avoir coupé les cheveux de Brada-

mante et mis le premier appareil à sa blessure ; l'avoit conjurée de sortir de sa cellule et d'aller achever de se rétablir dans la Ville voisine. La fille d'Aymon, malgré sa modestie naturelle, rioit tout bas des craintes du vieillard ; mais un Hermite de soixante-quinze ans peut être encore bien susceptible, s'il conserve des yeux, et ceux de la jeunesse lui font bien sentir leur pouvoir : d'ailleurs, il avoit à se défendre de la niche dont les Diables du vaisseau l'avoient menacé. Le Berni loue sa prudence, et je sens bien que je dois la louer avec lui.

Bradamante, après avoir passé près d'un mois sans être en état de porter un casque, partit enfin, et marcha pour passer la riviere du Tarn au-dessus de Montauban, et aller joindre l'Empereur son oncle à Paris. Elle suivit long-tems le cours de cette rivière qui couloit le long d'une forêt ; la fatigue d'une première journée de marche avoit épuisé ses forces, et le soleil brûlant, qui pénétroit au-travers d'une haute et claire futaie, l'obligea de chercher l'ombre plus épaisse d'un taillis, pour y trouver la fraîcheur et quelques heures de repos. A peine sa tête reposa-t-elle doucement sur le gazon, qu'elle tomba dans un profond sommeil, et l'arrivée de la Princesse d'Espagne Fleur-d'Epine, que la chasse conduisit en ce lieu, ne la réveilla pas.

Marsile s'étant emparé de Montauban, en avoit fait une place de magasin pour servir de communication avec l'Espagne, et la Princesse sa fille étoit venue l'y joindre.

Depuis la défaite et la retraite de l'armée Françoise sur Paris, cette jeune Princesse pouvoit satisfaire en liberté son goût pour la chasse dans la belle et vaste forêt arrosée par le Tarn. Fleur-d'Epine étonnée de trouver un Chevalier endormi dans ce lieu, s'approcha doucement pour le voir de plus près : O saint Prophète, s'écria t elle après l'avoir regardé quelque tems, les hourris que tu promets à tes enfans ne peuvent avoir autant de charmes que cette divine créature! Ah! que ne destines-tu pour les fidèles Musulmanes des époux célestes aussi charmans que ce Chevalier!

La suite de la Princesse se trouvoit alors assez écartée pour qu'elle osât descendre de son palefroi, s'approcher encore plus près du Chevalier dont la respiration imprima sur ses lèvres une douce chaleur qui pénétra jusques dans son ame; entraînée par sa passion naissante, elle ne put s'empêcher d'aprocher ses lèvres de roses de celles qu'elle voyoit entr'ouvertes, et ce premier baiser eût peut-être été suivi de mille autres, si le bruit des cors qu'elle entendit ne l'eussent forcée à se retirer à quelque distance

de Bradamante que ce même bruit réveilla. La Guerrière fut très-étonnée de voir Fleur-d'Epine et sa suite si près d'elle, et la Princesse d'Espagne fut frappée d'un nouveau trait, lorqu'elle admira l'air noble du Chevalier, et lorsque ses beaux yeux se levèrent sur les siens, au moment où, fléchissant un genou devant elle, ce Chevalier lui rendoit les respects qu'il reconnut devoir à son rang.

A l'instant où Bradamante se relevoit, elle s'apperçut que son cheval épouvanté par le bruit des cors, cassoit sa bride et s'échappoit dans la forêt, elle courut promptement pour le rattraper, mais cet animal s'enfonça dans l'épaisseur du bois et disparut à ses yeux: le premier mouvement de Fleur-d'Epine avoit été de suivre le beau Chevalier; elle le joignit au moment où désespérant de retrouver son cheval, il montroit une vive douleur de cette perte: Sire Chevalier, lui dit-elle, je suis fâchée que l'on ait troublé votre repos, et que le premier moment où nous nous voyons soit désagréable pour vous; mais, ajouta-t-elle en le regardant avec des yeux bien tendres et bien expressifs, seroit-il donc impossible à la Princesse d'Espagne de réparer tous les torts qu'elle vous a faits? et si vous ne sentez nulle peine à vous trouver près d'elle, craignez-vous de manquer de chevaux, mon pays

fournissant les plus beaux qui soient en Europe? Belle Princesse, lui répondit Bradamante, je vous avoue que la perte de mon cheval me fait une peine mortelle, dans un moment où l'honneur me force à me rendre près de mon Souverain. Ce petit malheur lui dit Fleur-d'Epine, est bien facile à réparer : essayez, en suivant la chasse avec moi, le cheval que je vais ordonner qu'on vous amène; et s'il vous convient, je vous prie de l'accepter de ma main. A ces mots, elle parle tout bas à l'un de ses Ecuyers, et l'instant d'après cet homme revint tenant par la bride un cheval Andalous, presque aussi beau que Bayard, et léger comme Rabican : Fleur-d'Epine prit la bride des mains de son Ecuyer, et voulut la présenter elle-même au beau Chevalier.

Quoique Bradamante eut bien peu d'expérience, les yeux de la jeune Espagnole devinrent si brillans, et son action fut si vive, en se saisissant de cette bride pour la lui donner, qu'elle ne put s'empêcher de soupçonner que Fleur-d'Epine, trompée par les apparences, étoit émue par un sentiment plus vif que celui qu'inpire la simple générosité : elle reçut cette bride avec la grâce qui paroit son maintien et sa beauté; elle sauta légèrement sur le bel Andalous qui fier d'une charge si belle, leva bien des courbettes en s'approchant de Fleur-d'Epine : rien ne fut

perdu pour elle, la légèreté, l'air noble du Chevalier, son adresse à manier ce bel animal, furent de nouveaux traits qui la pénétrèrent. La Princesse ordonna de fouler une nouvelle enceinte, et bientôt un vieux cerf, dont la tête bién ouverte portoit jusques sur sa croupe, fut donné aux chiens qui le lancèrent à grand bruit: Fleur-d'Epine ayant Bradamante à son côté, se mit à la queue des chiens montée sur une jument Arabe, qui dévançoit les vents par sa course. Le cerf, après s'être laissé battre pendant quelque tems dans les taillis, débucha dans une petite plaine, et déployant toute la vîtesse de ses jambes légères, il laissa les chiens et les piqueurs assez loin derrière, et disparut à leurs yeux en traversant cette bruyere, mais il fut suivi de bien plus près par Bradamante: un seul mot que Fleur-d'Epine avoit dit en faisant semblant d'animer sa jument, avoit fait partir l'Andalous comme un trait; il avoit emporté la Guerrière qui faisoit de vains efforts pour le retenir, et qui dépassant le cerf, entra plutôt que lui sous une belle futaie qu'il traversa sans rallentir sa course. Bradamante commençoit à s'effrayer, voyant que ce fougueux animal étoit prêt à l'emporter entre des buissons épais, lorsque Fleur-d'Epine qui ne l'avoit point quitée d'un pas, l'arrêta d'un seul mot. Bradamante occupée

seulement du péril qu'elle avoit couru, craignit de l'essuyer encore, et se jetta légèrement à terre pour voir si la bride étoit bien attachée: elle fut assez surprise de voir Fleur-d'Epine si près d'elle, qui descendit en riant, et qui lui dit: Je me sais bien mauvais gré de ne vous avoir pas dit que cet excellent cheval que j'ai dressé pour moi s'emporte quelquefois; cependant je m'en sers souvent, un seul mot m'en rend la maîtresse, et dès que je lui dis: Arrête, beau cheval, il obéit à ma voix; mais, (lui dit-elle avec des yeux plus vifs que jamais,) la chasse est loin encore, et le cerf s'est trop fort longé pour n'avoir pas mis les chiens en défaut; nous sommes échauffés d'une course si rapide, asseyons-nous un moment sur l'herbe en attendant que le bruit des cors nous appelle.

Malgré toute l'innocence et la candeur qui régnoient dans le cœur de Bradamante, ce dernier trait l'éclaira sur les sentimens et les projets de Fleur-d'Epine, elle ne douta plus que la jeune Espagnole prompte à s'emflammer, ne l'eût écartée volontairement de la chasse; elle en rit intérieurement, et cependant elle se trouva bien embarrassée; elle ne l'eût point été de soutenir l'honneur des jeunes Paladins François, les armes à la main; mais voyant bien que ses cheveux, coupés par l'hermite, avoient trompé

la Princesse, elle ôta promptement son casque, espérant que la délicatesse de ses traits détruiroit l'illusion de la sensible Fleur-d'Epine; elle n'y gagna rien; une course si rapide, son embarras, faisoient briller de si vives couleurs sur son teint, que Fleur-d'Epine les prit pour être celles du desir, et serra bien tendrement sa main. Tout concourut dans ce moment à troubler tellement la bonne et charmante Bradamante, qne je crois que les Lecteurs auront pitié de l'embarras où le Berni la laisse, en terminant brusquement son Poëme; mais nous les prions de croire que l'Arioste fus trop juste et trop galant pour ne pas tirer Bradamante avec honneur de cette aventure, et pour n'avoir pas amené les événemens au point d'empêcher la charmante Fleur-d'Epine d'être la dupe de l'Amour, et de ne pas recevoir de ce Dieu le prix et le tribut qu'il devoit à ses charmes.

FIN.

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE,

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.



A EVREUX,
Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.



A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec autant de confiance que de respect, que j'ose mettre aux pieds de mon auguste Grand-Maître la Traduction exacte du célèbre Poëme

de l'Arioste, précédée de l'Extrait de ceux du Boyardo et du Berni; c'est au grand PRINCE *qui s'occupe avec succès à conserver dans la Noblesse Françoise l'ancien esprit de la Chevalerie, qu'il m'est bien honorable et bien cher de dédier ce foible Ouvrage de ma vieillesse.*

La permission que vous me donnez de vous l'offrir, MONSEIGNEUR, *est une suite de la protection dont la feue* REINE, *Monseigneur* LE DAUPHIN *et le* ROI DE POLOGNE *m'ont honoré pendant une longue suite d'années. Admis dans leur société intime, Monseigneur le Dauphin me fit admirer dès son enfance un génie élevé dont la lumière s'étendoit sur toutes les connoissances; les saisissant avec rapidité, son ima-*

gination féconde et brillante se soumettoit cependant aux sages loix de la discussion : une étude immense, un goût exquis, une justice éclairée, le flambeau de la Religion, celui de la sagesse, le rendirent de bonne heure bien supérieur à ceux qu'il admettoit près de lui. Nous n'eussions jamais osé lui parler qu'avec timidité, si la bonté, la gaieté, les charmes répandus dans sa conversation n'eussent rassuré, n'eussent attaché notre cœur autant qu'il se soumettoit notre esprit.

Ah! MONSEIGNEUR, *vous avez adouci l'amertume des larmes que, jusqu'à mon dernier soupir, je verserai sur son tombeau! Le Protecteur que j'adorois renaît pour la France dans ses augustes Fils; je viens de peindre ce que nous admirons en vous,*

ce que vous nous faites respecter et aimer, en rappellant la mémoire de votre auguste Père ; vos bienfaits, MONSEIGNEUR, *votre protection sont le soutien et la consolation des derniers jours de son ancien serviteur : c'est à ses mânes sacrés, c'est au digne Fils de ce grand Prince, qu'accablé par les regrets et par les ans, mes mains tremblantes osent offrir cette Traduction dont il n'eût point dédaigné l'hommage.*

Je suis, avec le plus profond respect,

DE MONSEIGNEUR,

Le très-humble, très-obéissant et très-attaché Serviteur,

LE COMTE DE TRESSAN,

Lieutenant Général des Armées du Roi, et Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

PLUSIEURS personnes, dont le pouvoir est absolu sur mon esprit et sur mon cœur, se sont réunies pour me faire entreprendre la Traduction de l'*Orlando Furioso.* Je sens combien il est téméraire (et surtout à mon âge) d'essayer de rendre en prose françoise un Poëme sublime et charmant. L'Arioste également harmonieux et fécond, laisse voler sa brillante imagination, embrasse tous les genres, saisit tout ce qui l'amuse, et varie tous ses chants, depuis l'héroïsme d'Homère jusqu'à la plus folle des plaisanteries de Lucien.

On courroit risque de tomber dans bien des écueils et quelquefois dans une triste

monotonie, si l'on s'attachoit à faire une version littérale, et si l'on ne se permettoit pas même de supprimer quelquefois ce qu'il est facile de voir que le Poëte n'a placé que pour remplir le cadre de l'espèce de strophe à laquelle il s'est assujetti.

Je crois n'avoir pas besoin de m'excuser sur ce que je me suis écarté, pendant peu de momens, de mon Auteur dans la Traduction de quelques passages que le célèbre Métastase, toujours noble et modeste, ne se permettoit pas de nos jours.

Ceux qui prétendroient trouver une version scrupuleusement exacte dans ce que je vais essayer d'écrire, feront très-bien de me condamner d'avance : je les avertis moi-même que je ne prétends qu'à faire une Traduction approchante, s'il m'est possible, de ce Poëme divin, et d'en être avoué par des Italiens qui connoîtront le ton et l'esprit de la langue françoise.

Peut-être quelques Critiques rigou-

reux trouveront-ils encore que ma prétention est trop forte en me servant du mot de *Traduction* ; mais je ne disputerai pas contre eux.

C'est uniquement pour vous que j'écris, (dirai-je comme mon Auteur,) Hommes d'un goût éclairé ! Femmes aimables et spirituelles ! vous qui m'ordonnez de vous présenter en françois l'*Orlando Furioso* ; vous qui jugerez (d'après les Muses et les Grâces,) le foible ouvrage d'un Vieillard ! Mais je dois auparavant vous rendre compte de la marche que j'ai cru devoir suivre pour ne pas m'écarter de celle de mon Auteur, et je vais m'expliquer devant vous sur ce que j'entends (bien ou mal) par le mot *traduire*.

J'imagine donc que traduire un ouvrage, et sur-tout le Poëme d'un Auteur tel que l'Arioste, c'est s'élever et s'attacher, autant qu'il est possible, à saisir son ton, à s'imprégner de son génie, à suivre la marche de ses idées ;

c'est faire tous ses efforts pour faire passer d'une langue à l'autre le vrai sens de l'Auteur et le caractère de son ouvrage. Je ne sens que trop que pour répondre à cette idée, il faudroit rendre énergie pour énergie, sentiment pour sentiment, fleurs pour fleurs, et gaité pour gaité : je suis bien loin d'atteindre à cette perfection, et je serai toujours bien au-dessous du Poëte Ferrarois; mais du moins j'ose espérer que les Gens éclairés d'Italie, ainsi que ceux de France auxquels la Langue Italienne est familière, me sçauront quelque gré de ne m'être jamais écarté du véritable sens de mon Auteur; ils auront la justice de ne pas exiger de moi qu'une prose Françoise atteigne à l'élévation, à l'harmonie, aux charmes de la poësie Italienne; ils retrouveront les mêmes images, et lorsqu'ils les verront décolorées dans ma copie, ils me plaindront de n'avoir pu charger ma palette des brillantes couleurs qu'un Raphaël, un Titien, un

Corrège savoit broyer et préparer pour la sienne.

J'ose espérer aussi que ceux de mes Compatriotes, qui ne connoissent pas encore les charmes de la poësie Italienne, auront une idée plus approchante de l'*Orlando Furioso*, que celle qu'ils s'en sont formée jusqu'à ce jour, et c'est un moyen de les animer à se mettre en état de lire ce Poëme charmant dans sa langue.

Toutes les discussions dont je pourrois rendre compte au sujet de l'*Orlando Furioso*; toutes celles que je pourrois faire moi-même, me paroissent inutiles et décidées par un seul fait : tout homme d'esprit et de goût, qui lit ce Poëme depuis son existence, le relit en y trouvant de nouveaux charmes, et il ne le quitte jamais sans l'espérance et le desir de le relire encore.



AVERTISSEMENT.

*Il est absolument nécessaire pour avoir l'intelligence de l'*Orlando Furioso *, de connoître un peu les ouvrages des Poëtes et des Romanciers qui parlent de Roland. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les Lecteurs aux deux Tomes de la* Bibliothèque des Romans des mois de Novembre et Décembre 1777. *Ils y trouveront l'Extrait de plusieurs Auteurs qui célèbrent les exploits de ce fameux Comte d'Angers, neveu de Charlemagne, qu'ils disent être fils de Milon, Comte d'Aglanté, et de Berthe, sœur de cet Empereur.*

*Le plus singulier des ouvrages qui précèdent l'*Orlando Innamorato *de Mathieu-Marie Boyardo, Comte de Scandiano, c'est le Poëme de Ludovico Pulci, intitulé* il

Morgante. *L'Extrait que l'on trouve de cet ouvrage dans le Tome du mois de Novembre, que nous venons de citer, est plein de cette érudition également agréable et sûre qui semble se cacher sous les fleurs dans les Extraits du Pulci, du Boyardo, du Berni et de l'Arioste. Nous désirons que les Lecteurs de cette Traduction exacte de l'*Orlando *ayent recours à l'ouvrage qui peut le mieux les éclairer et leur plaire; il en coûte cher à mon cœur de n'oser rendre un hommage public à l'Auteur de ces Extraits, pour lequel je partage la reconoissance que lui doit le Public.*

Nous nous croyons cependant obligés de donner une légère idée des derniers Poëtes Italiens qui chantèrent les exploits de ROLAND, *de* RENAUD *et de* ROGER, *à ceux qui ne seront pas à portée de lire tout ce que l'aimable et savant Auteur des Extraits, que je viens de citer, a rassemblé sur ce sujet.*

Le Poëme de l'Arioste semble n'être qu'une suite de celui du Boyardo, le beau

*génie du premier Auteur paroît s'être captivé d'abord à suivre la marche et les idées du second : mais bientôt prenant un vol plus rapide, il s'élève au-dessus de son sujet, et sa fertile et brillante imagination répand sur tout son ouvrage une noblesse, une variété et des beautés bien supérieures à celles du Boyardo** ; *il paroît aussi que ce n'est qu'au projet de traduire l'*Orlando Furioso, *que nous devons la Traduction libre que l'ingénieux M. le Sage a faite de l'*Orlando Innamorato, *qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir lu pour avoir l'intelligence du Poëme de l'Arioste, et connoître les personnages qu'il y met en action.*

Mathieu-Marie Boyardo, Comte de Scandiano, mort Gouverneur de Reggio,

* Un grand Prince que le respect m'empêche de nommer, m'a fait l'honneur de me dire à ce sujet : » Toutes les continuations qu'on a faites des ouvrages » renommés, ont paru toujours plus foibles que le » commencement, et j'en admire d'autant plus la supé» riorité de l'ORLANDO FURIOSO, sur l'ORLANDO IN» NAMORATO. « *Note du Traducteur.*

*étoit savant pour son siècle : il aimoit la poësie ; et le goût dominant de son tems pour les Romans de Chevalerie se joignant à celui qu'il avoit pour les ouvrages des Anciens, il se crut l'acquit et les talens nécessaires pour composer un Poëme d'un genre mixte entre le merveilleux qui règne dans l'Iliade et l'Eneïde, et l'exagération qui domine dans la narration des anciens Romans : ce Poëte avoit trop présumé de ses forces et de la durée de ses jours : il mourut en laissant son ouvrage très-imparfait. Un Vénitien, nommé Nicolas Agostini, entreprit d'achever l'*Orlando Innamorato*; il ajouta trois chants très-inférieurs aux premiers, et donna l'édition de ce Poëme telle qu'il l'avoit préparé.*

*Francesco Berni crut avoir les mêmes droits qu'Agostini à s'emparer de l'*Orlando Innamorato *: il retoucha tout le Poëme, tel qu'il étoit alors ; il y joignit sa propre invention, et l'embellit par des vers bien plus élégans et plus harmonieux que ceux d'Agostini ; mais ce Poëte se livrant trop à*

la bouffonnerie licencieuse et souvent du plus mauvais ton qu'il avoit portée dans ses autres ouvrages, au point d'avoir donné son nom aux Poësies burlesques qui parurent après lui, s'éloigna souvent de la manière et du ton noble du Boyardo.

Cependant, les Italiens ont presque tous donné la préférence au travail du Berni sur celui d'Agostini; son imagination souvent gaie jusqu'à la folie, la finesse et l'agrément de son expression, et sur-tout l'harmonie, caractère de la Poësie, aussi nécessaire qu'il est sublime, ont constaté sa supériorité sur le Poëte Vénitien.

C'est l'ouvrage du Berni, imprimé pour la première fois en 1542, dont M. le Sage a fait une Traduction libre et fort abrégée; c'est le même qu'on a réimprimé en 1778 dans sa langue maternelle. L'Arioste étoit trop supérieur aux Poëtes dont je viens de parler pour s'abaisser à retoucher l'ouvrage du Boyardo. On pourroit imaginer différens motifs au parti qu'il prit de ne donner son Poëme que comme une suite de l'Or-

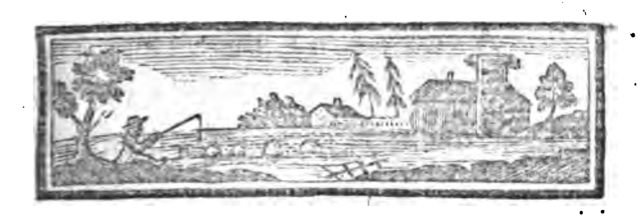
lando Innamorato ; *peut-être fut-il bien aise de montrer combien il pouvoit s'élever au-dessus de tous ceux qui l'avoient précédé ; peut-être crut-il plaire à son siècle en donnant un nouvel éclat à l'espèce de Poësie à laquelle le Pulci et le Boyardo l'avoient accoutumé ; peut-être aussi fut-il entraîné par le désir qu'il avoit de plaire à ses Maîtres ; et quoique l'illustre Maison d'Est n'eût pas besoin de mêler une fable à la splendeur et à l'antiquité de son origine, l'Arioste crut en augmenter le lustre en la faisant descendre de Roger et de Bradamante, et par conséquent d'Hector et des anciens Rois de Phrygie.*

Après avoir fait connoître les Auteurs et les ouvrages antérieurs ou contemporains de l'Arioste, nous devons à nos Lecteurs de leur donner une idée préliminaire de la naissance, des emplois et du caractère du grand Poëte dont nous avons traduit l'ouvrage. La vie de tous ceux qui portent l'excellence dans

leur art est toujours intéressante ; la fiction fut trop embellie par l'Arioste, il contribua trop à perfectionner le goût en Europe, pour que nous n'aimions pas à connoître l'Auteur qui nous en donna les plus charmantes leçons.



ABRÉGÉ



ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE L'ARIOSTE,
EXTRAITE
De Simon Fornari, de l'Abbé Pezana, etc.

LUDOVICO ARIOSTO naquit d'un sang illustre en Italie : ses pères étoient sortis de Bologne pour s'établir à Ferrare cent ans avant sa naissance. Le Comte Nicolo Ariosto son pere étoit Gouverneur de Reggio, et l'heureux époux de la belle Daria Malaguzza née d'une ancienne et noble maison de cette ville : dix enfans

furent le fruit de leur union ; Ludovico étoit l'aîné de tous : son père étant peu riche, et connoissant les heureuses et brillantes dispositions de ce fils à devenir un homme d'un ordre supérieur, ne négligea rien pour son éducation, et pour le mettre en état d'être un jour le soutien de sa nombreuse famille.

Le beau génie de l'Arioste se développa de bonne heure ; mais entraîné par l'amour de la Poësie et des Belles-lettres, il négligea les connoissances que son père désiroit qu'il possédât. Les jeux de son enfance ressemblèrent à ceux d'Ovide : il essuya souvent les mêmes reproches, et les Muses s'emparèrent de celui qu'elles destinoient à suivre et illustrer leurs travaux. Plusieurs petites pièces qu'il composoit et qu'il jouoit avec ses frères et ses sœurs, furent le prélude de ses ouvrages ; cependant la tendre amitié qui l'unit avec Pandolphe Ariosto son parent, plus âgé que lui de quelques années et versé dans la Littérature Grecque et Latine, lui

donna l'émulation d'acquérir le riche fonds qu'on voit répandu dans ses ouvrages. Le sçavant Grégoire de Spolette soutint le goût que le jeune poëte avoit pris pour l'instruction, et la lui rendit facile. Déjà l'oraison la plus élégante que Ludovico prononça sur les règles qu'on doit suivre, et l'esprit qu'on doit apporter dans ses études, fit connoître à la ville de Ferrare qu'elle élevoit dans son sein un génie propre à l'illustrer; et son père jouissoit du bonheur d'entendre ses compatriotes donner son fils pour modèle à leurs enfans. Lorsqu'il mourut, il laissa ce fils aîné peu riche et à la tête d'une nombreuse famille.

Ce fut dans ce même tems que l'Arioste eut aussi le malheur de perdre ce Pandolphe Ariosto, son parent et son meilleur ami. Son désespoir fut extrême; les Malaguzzi dont il étoit parent par sa mère, l'arrachèrent à la douleur profonde dont il étoit pénétré, l'aidèrent dans les soins qu'il avoit à prendre de sa famille,

et l'atachèrent au célèbre Cardinal Hyppolyte d'Est qui traita l'Arioste avec la distinction due à sa naissance et celle que méritoient ses sublimes talens : Hyppolite en avoit trop lui-même pour ne pas connoître le prix de ceux de l'Arioste, et personne n'étoit plus persuadé que lui que les grands Princes honorent leur vie en protégeant ceux qui sçavent s'élever par leurs lumières et leurs dons naturels, au-dessus d'une multitude qui ne leur est qu'inutile par son ignorance, et par l'indolence ou la dépravation de ses mœurs. Jules Second donnoit alors à l'Europe le spectacle de voir un souverain Pontife, la tête plus souvent couverte d'un casque que d'une thiare ; et le Cardinal Hyppolite qui sentoit bouillonner dans ses veines le sang qu'il avoit reçu de tant de Héros, se crut en droit de l'imiter. Hyppolite combattit souvent, remporta des victoires signalées sur les Vénitiens : il se montra l'égal de son frère Alphonse Duc de Ferrare, à la tête des armées ;

les frères de l'Arioste combattirent souvent sous ses ordres avec gloire ; et Ludovico fut de même employé souvent par ce Prince en des négociations difficiles, et dont ce favori s'acquitta toujours avec succès.

Léon X, successeur de Jules, connut tout le mérite de l'Arioste, et ce Pontife, occupé comme tous les Princes de Médicis d'être le Restaurateur des Arts et des Lettres, envia souvent ce grand Poëte à la Maison d'Est à laquelle l'Arioste étoit et fut toujours inviolablement attaché. Quelques ennemis secrets essayèrent cependant de répandre des nuages sur la réputation de l'Arioste, et de le troubler dans la faveur dont il avoit toujours joui près de ses maîtres. Quelques légères satyres que l'Arioste avoit faites, lorsqu'il essayoit les différens genres auxquels sa Muse devoit s'attacher, furent le vain prétexte dont ils osèrent se servir pour répandre sur le caractère le plus noble et le plus loyal, le vernis de la méchan-

ceté : sept ou huit de ces satyres nous sont restées avec quelques Imitations des Comédies de Plaute, et cinq autres Comédies de son invention qui méritèrent l'approbation de l'Italie, sur-tout celle intitulée *i Suppositi.*

Le Cardinal d'Est n'eut point l'injustice d'écouter les noirceurs inventées contre l'Arioste. Les plus célèbres Auteurs contemporains n'ont pas même rapporté le prétendu mot que l'on attribue à ce Prince, lorsque l'Arioste lui présenta son Poëme. Nous conviendrons facilement que l'histoire de l'Hermite, celle de Joconde et de la coupe enchantée auroient pu mériter ce mot dans un siècle où la Langue Italienne auroit été plus sévère; mais s'il est vrai que le Cardinal Hyppolite l'ait dit, ce mot ne peut être regardé que comme une plaisanterie fort douce, sous le Pontificat de Léon X, et dans le tems où les Princesses de la vertu la plus rigide, telles que Marguerite sœur de François premier, Isabelle de

Gonzague et plusieurs autres Dames célèbres applaudissoient avec les Papes et tout le sacré Collége au Poëme sublime de l'*Orlando Furioso*.

Il est vrai qu l'Arioste, dont la complexion étoit délicate et affoiblie par un long travail, ne put suivre le Cardinal en Hongrie, et l'on sçait quel est le pouvoir que prennent à la fin sur les Princes quelques flatteurs qui les servent avec assiduité; s'ils ne peuvent réussir à détruire absolument un homme estimable dans son esprit, ils parviennent du moins par leurs petites méchancetés répétées, à diminuer quelque chose de la bonté et de la douce familiarité dont le Prince l'honore. Cependant à son retour Hyppolite montra toujours la plus haute estime pour ce Poëte sublime; et lorsque ce Prince mourut, un an avant Léon X, le Duc Alphònse son frère s'attacha l'Arioste par ses bienfaits et bien plus encore par la bonté constante qu'il eut pour lui: nous ignorons le nom des ennemis

de l'Arioste, mais nous sçavons qu'il fut honoré pendant trente ans de la société intime de ses maîtres, et qu'il fut longtems employé par eux dans plusieurs charges qu'il remplit toujours avec honneur.

Le Bembo, le Sadoleto, le Cardinal Bibiéna, Paul Jove, tous les Sçavans et les Poëtes que le beau siècle de François Premier et de Léon X peut compter parmi ceux qui l'ont illustré, furent les amis de l'Arioste : il n'en perdit aucun par sa faute, et l'honnêteté de ses mœurs lui conserva ceux que sa muse et ses ouvrages lui avoient acquis.

C'est dans la pleine faveur d'Alphonse, c'est honoré de ses regrets et de ceux de tous les gens éclairés de l'Europe, que l'Arioste termina sa carrière dans la cinquante-neuvième année de son âge.

L'année 1532, qui précéda celle de sa mort, fut la plus glorieuse de sa vie, Charles-Quint l'ayant couronné lui-même

des lauriers de Pétrarque, dans la ville de Mantoue. Il mourut dans celle de Ferrare, au mois de Juillet 1533; ses compatriotes élevèrent un monument à sa mémoire dans l'Eglise des Bénédictins, et les Muses de toutes les Nations policées le couronnèrent de fleurs.

Le célèbre Titien se plut à rendre les traits et la belle physionomie de l'Arioste avec autant de force que de vérité: il étoit grand et bien fait, quoique la longue habitude du travail eût un peu courbé ses épaules; ses yeux pleins de feu nous annoncent celui qui brilloit dans son esprit et qui brûloit son cœur: on croira sans peine qu'il eut souvent l'amour pour maître, et qu'il en fut bien ou mal traité tour-à-tour. Quelques événemens de sa vie rassemblés par Simon Fornari, donnent lieu de soupçonner qu'il porta plus d'une chaîne; mais s'il ne fut pas le plus constant des amans, il en fut du moins le plus passionné. Il n'est aucun trait séducteur dont il ne se

plaise à parer la beauté qui l'inspire, et plusieurs portraits charmans qu'il nous présente dans son Poëme, paroissent avoir été peints d'après l'image qu'il portoit alors gravée dans son cœur; on reconnoît jusques dans les plus petites choses à quel point son imagination étoit excitée et soumise à sa passion présente. Ayant suivi son ami Nicolo Vespucci qui le retint quelque tems au milieu de sa famille dans la maison qu'il habitoit à Florence, il y devint amoureux d'une belle-sœur de son ami; et la voyant un jour broder une veste de brocard d'argent avec des filets de pourpre, l'idée des belles mains qui formoient cet ouvrage, resta si présente à son amant, que même en racontant le combat sanglant de Mandricard contre Zerbin, il compare la longue blessure que reçut ce dernier au filet de pourpre qu'il avoit vu tracer par les mains d'albâtre qui l'avoient enchaîné.

L'Arioste étoit trop aimable pour

n'être pas souvent heureux : on est bien tenté de croire, lorsqu'on lit le Fornari, que le charmant portrait d'Olympe est tracé d'après celle qui le rendit père de deux fils, dont l'aîné nommé Jean-Baptiste prit le parti des armes, et dont le second nommé Verginio consacra ses études et sa vie à servir l'amour et les Muses, comme celui dont il avoit reçu le jour : l'Arioste donna tous ses soins à rendre ce fils digne de marcher sur ses traces ; mais la tendresse qu'il avoit pour lui ne put le déterminer à le mettre en droit de porter son nom ; l'amour de la liberté l'empêcha non-seulement de se plier au joug de l'hymen, mais il ne lui permit pas même de se rendre aux vives sollicitations de ses maîtres et de Léon X, qui le pressoient d'entrer dans la simple Cléricature, pour qu'ils pussent le nommer à de riches Bénéfices, et l'élever peut-être aux plus grands honneurs de cet Etat. L'Arioste écrivit même à ce sujet :

Se a perder s'ha la libertà, non stimo
Il piu ricco Capel, che in Roma sia,

Quelques infidélités que l'Arioste ait peut-être essuyées dans ses amours, nous sommes bien éloignés de chercher à l'excuser de toutes les imprécations qu'il met dans la bouche de Rodomont; nous lui pardonnerions plutôt celles qu'il place dans un de ses prologues contre l'avarice : on peut être furieux, désespéré, mais on doit pardonner à celle qu'un nouvel amour entraîne; il est attroce de vouloir briser l'autel au pied duquel on a sacrifié; il est un peu plus excusable de se plaindre avec amertume de celle qu'un vil intérêt domine et rend infidelle; mais quiconque a consacré sa lyre et sa vie à chanter et servir l'amour et la beauté, doit avoir prévu tout ce qui peut troubler son bonheur. Nous allons voir l'Arioste toujours prêt à se soumettre à la chaîne, qu'il ne fait que secouer sans la rompre; et son vieux Traducteur se trouveroit heureux de pouvoir encore l'imiter.

Non-seulement l'Empereur Charles-

Quint, le Duc de Ferrare, celui de Milan, et la République de Venise se plurent à faire inscrire les éloges et l'approbation qu'ils donnèrent au Poëme de l'Orlando Furioso, lorsque l'Arioste, après l'avoir porté jusqu'à quarante-six Chants, le fit imprimer en 1532; mais cette première Édition fut honorée pareillement par le Pape Clément VII; et la révolution d'un siècle étoit à peine écoulée, que l'on comptoit déjà soixante et dix Éditions de cet Ouvrage: il n'en est aucune qui ne soit décorée par les vers et les louanges des plus beaux Esprits de l'Europe; nous croyons donc être en droit de nous conformer à l'opinion del Signor Abate Mazea, lorsqu'il comparent ceux que l'humeur, le manque de goût ou l'injustice ont rendus les détracteurs de l'Arioste, à ces Paysans grossiers qui s'étoient rassemblés pour attaquer Roland dans sa folie.

Per far al Pazzo un Villanesco assalto.

Nous n'avons garde de décider quel

est le nom qui doit être donné au Poëme de l'Orlando ; le manque d'unité d'action met en droit les Critiques de lui disputer le titre de Poëme Epique ; quoique le tissu de l'ouvrage soit lié par des rapprochemens ingénieux, et bien faciles à saisir : Eh qu'importe, après tout, que ce Poëme s'éloigne des loix rigides de l'Epopée, il n'en est que plus original. Il oblige le Lecteur qui lui refusera le nom d'Epique, à s'efforcer d'en inventer un autre pour le caractériser ; mais ce nouveau nom, malheureusement, ne pourra jamais s'appliquer à quelqu'autre Ouvrage qui réunisse tout ce que nous aimons et admirons dans celui-ci. Nous aurons la même discrétion et la même prudence, pour ne point décider entre la *Giérusalemme Libérata* et l'*Orlando Furioso* : les Esprits les plus éclairés se sont partagés de tout tems, et se partagent encore dans le jugement qu'ils portent sur ces deux beaux ouvrages : la plus grande louange qu'on puisse donner à

tous les deux, c'est de tenir la balance dans son équilibre : cependant les loix du vrai goût sont invariables, et puisque l'un et l'autre parti trouve des raisons suffisantes pour s'efforcer de faire pencher un des côtés de la balance, nous croyons que ceux qui sont entraînés à suivre l'une ou l'autre opinion, le sont beaucoup plus par le fond de leur caractère, et par le sentiment intérieur de mélancolie ou de gaité qu'ils apportent dans cet examen, que par des raisons victorieuses qui frappent également tous les esprits véritablement éclairés. On ne pourra douter que le Rajeunisseur des Amadis ne soit du nombre de ceux qui reconnoissent l'Atioste pour leur Maître, puisqu'à la fin de son quinzième lustre, ce Poëme enchanteur l'anime encore assez pour qu'il ose essayer de le rendre plus familier à ses Compatriotes; il peut dire même que c'est de l'aveu d'Uranie qu'il rend hommage à ce Poëte divin; et qu'en combattant pour la gloire de

l'Arioste, il suit toujours l'étendard de Galilée, dont il va rapporter une Lettre, que ce grand Homme écrivit à son ami Francesco Ruccini : personne ne disputera sans doute à Galilée la justesse et la force de ces grandes combinaisons qui sont la base de toutes les loix, et même de celles du goût ; plusieurs Géomètres transcendans de nos jours doivent nous faire sentir de quel poids doit être l'opinion de Galilée, et nous presser de croire que la justesse de l'esprit nous assure presque toujours de sa justice.



TRADUCTION
DE LA LETTRE
DE GALILÉE,
Au Seigneur FRANÇOIS RINUCCINI.

Je médite souvent sur ce qui peut me rendre le plus coupable, ou de garder le silence avec votre Seigneurie, ou de lui écrire sans lui rendre compte des raisons qui déterminent ma préférence entre nos deux grands Poëtes Héroïques ; je désirerois lui obéir et la satisfaire, et cela m'eût été plus facile, si je n'avois perdu par un malheureux hasard un exemplaire du Tasse sur lequel j'avois fait des notes marginales : je m'étois amusé pendant

le cours de plusieurs mois, et même d'une année, à rassembler les passages les plus agréables de ces deux Poëtes, et sur-tout ceux qu'on peut comparer l'un à l'autre : je conviens que l'Arioste me paroît supérieur pour le nombre et pour l'agrément de ces différents passages; par exemple, la fuite d'Angélique me paroît bien mieux peinte que celle d'Herminie : je préfère Rodomont au milieu de Paris, à Renaud lorsqu'il entre dans Jérusalem. On ne peut faire d'autre appréciation, que de l'extrême supériorité, au médiocre, lorsque l'on compare la discorde furieuse née dans le camp d'Agramant, avec les foibles dissensions qui s'élèvent dans celui de Godefroy ; l'amour de Tancrède pour Clorinde, celui d'Herminie, me par

roissent bien stériles et bien froids auprès de celui de Roger et de Bradamante. Quels grands événemens n'anoblissent pas cet amour? Qu'ils sont héroïques dans leurs entreprises! Qu'ils sont intéressans dans le trouble qui les agite! C'est là qu'on voit peints avec fidélité tous les transports de la jalousie, les regrets, les plaintes les plus amères, le désespoir d'une ame déchirée par les parjures dont elle accuse son amant: mais quel trait sublime!... un regard, un soupir, une seule parole suffisent pour cslmer une tendre amante. Eh! qui qui pourroit ne pas sentir le froid et le manque d'invention dans le portrait et les moyens dont se sert la puissante Armide pour retenir Renaud? et cette foible copie peut-elle

arrêter les yeux, vis-à-vis le tableau plein d'énergie et de grâces qui fait partager au cœur comme à l'esprit l'enchantement qui retient Roger dans les jardins d'Alcine ?

On ne peut raisonnablement disconvenir que les motifs de la discorde qui s'élève dans l'armée chrétienne, ne soient foibles jusqu'à la puérilité, en comparaison de ceux qui portent la confusion et la mort dans celle de l'armée sarrasine. On ne voit naître aucun grand événement des querelles qui s'élèvent dans le camp de Godefroy, tandis que la fureur et l'éloignement de Rodomont, la mort de Mandricard, les blessures et l'inaction forcée de Roger, le départ subit de Marphise et de Sacripant, sont la suite de la fureur que les flambeaux

de la discorde ont allumée; c'est ainsi que se prépare l'arrivée de Renaud, la déroute et la ruine entière de l'armée d'Agramant.

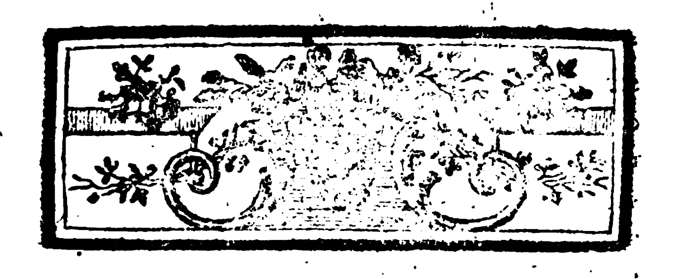
Peut-on ne pas admirer l'observation fidelle du costume dans l'Arioste! quelle vérité dans les traits qui peignent la téméraire Marphise toujours prête à refuser toute espèce de secours, et ne comptant que sur son bras et sur sa valeur! que le courage et la générosité de Mandricard paroissent brillans lorsque Zerbin reste mourant entre les bras d'Isabelle! Mais quelle plus haute idée peut-on prendre de la perfection d'un Héros, si ce n'est dans les vertus, les actions de Roger, et dans les traits avec lesquels il le peint sans cesse! Que n'aurois-je pas à dire de la constance et de la vraie vertu d'Olympe,

d'Isabelle et de Drusile, mise en opposition avec la noire perfidie, les lâches infidélités de Gabrine, d'Origile, et l'inconstante légéreté de Doralice!

Plus je m'étends sur ce sujet, plus je sens que j'aurois de choses à dire, mais elles ajouteroient peu pour satisfaire l'esprit de votre Seigneurie et le mien; et je crois n'avoir rien dit qui ne soit suffisamment connu de tous ceux qui lisent les deux Auteurs.

C'est ainsi que Galilée s'exprime dans sa Lettre. Je peux seulement avouer que je sens une secrette satisfaction à la rendre avec fidélité.





ROLAND FURIEUX,

POËME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT PREMIER.

Sexe enchanteur! fiers Paladins! Amours! Combats! Galanterie! c'est vous que je chante: que mes vers apprennent aussi quelle fut l'entreprise audacieuse d'Agramant, lorsqu'emporté par la fureur d'une jeunesse bouillante, il sortit de l'Afrique avec une armée innombrable de Maures, et traversa le détroit pour venger sur Charles, Empereur des Romains, la mort de

son père Trojan; je dois dire en même tems du célèbre Roland ce que ni la poësie ni la prose ne nous avoient point encore appris ; et comment un héros aussi sage fut emporté par un amour malheureux, jusqu'à la folie la plus furieuse. Mais, hélas! serai-je en état de tenir tout ce que je promets ; et celle qui se fait un jeu de troubler ma raison, m'en laissera-t-elle assez pour continuer mes chants?

Race généreuse d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, Hypolite! puissent mes vers vous être agréables! Que pouvoit vous offrir votre serviteur fidèle, pour prix de vos faveurs et de vos bienfaits? Ma lyre est mon seul bien; je ne peux les reconnoître que par mes vers et par mes foibles écrits.

Du moins, Seigneur, parmi les plus dignes héros que je m'apprête à chanter, vous trouverez ce célèbre Roger, qui fut la souche antique de votre illustre maison; et je vous parlerai de sa haute valeur et de ses actions éclatantes, si tant d'objets utiles qui vous occupent sans cesse, vous permettent de m'écouter.

Roland, depuis long-tems amoureux de la belle Angélique, venoit de remplir l'Orient, la Médie et la Tartarie, des trophées qu'il avoit consacrés à la gloire; ce Paladin revenoit avec elle en France, espérant d'y voir couronner son

amour. Il avoit déja franchi le sommet élevé des Pyrénées, lorsqu'il découvrit la nombreuse et brillante armée de François et d'Allemands, que Charles avoit rassemblés pour faire repentir Agramant et Marsile de l'audace qui leur faisoit attaquer ses Etats. Agramant avoit conduit d'Afrique tous ses sujets en état de porter les armes; Marsile avoit presque dépeuplé l'Espagne, pour joindre une formidable armée à la sienne, et Roland ne pouvoit arriver plus à propos, pour aider l'Empereur Charles, de son bras toujours victorieux. Que souvent la prévoyance et le jugement de l'homme sont prêts à l'égarer! Celle qu'il avoit conduite des ports de l'Orient, jusques aux bords où le Soleil se plonge dans la mer; cette beauté, pour laquelle il venoit de livrer tant de combats, étoit prête à lui être enlevée, sans l'effort de ses armes, dans son propre pays, au milieu de ses meilleurs amis! Ce fut la prudence de l'Empereur Charles, qui voulut calmer des fureurs et des combats qu'il prévoyoit entre le jaloux Roland et son cousin Renaud de Montauban, dont l'amour ardent pour Angélique eût excité bientôt entr'eux une querelle préjudiciable à ses intérêts. Charles s'empara de la belle Angélique, et la mit sous la garde du vieux Duc de Bavière; et ce Prince se servant du pouvoir d'Empereur et d'oncle de

l'un et l'autre rival, la promit à celui des deux qui se rendroit le plus utile le jour de la bataille qu'il se proposoit de présenter aux deux Rois Africains, mais ses vœux et ses espérances furent bien trompés; les Chrétiens battus de toutes parts, se livrèrent à la fuite; le Duc de Bavière fut pris avec d'autres Paladins; et le pavillon qui devoit renfermer Angélique, fût au pouvoir des Sarrasins. Cette Princesse prevoyant dès les premières charges, que les Chrétiens seroient battus; celle qui devoit être le prix du vainqueur, et qui n'étoit touchée ni pour l'un ni pour l'autre, sauta légérement sur un palefroi, gagna promptement la forêt, et se remit d'elle-même en liberté.

A peine fut-elle entrée dans une route étroite, percée dans le plus épais du bois, qu'elle apperçut un Chevalier à pied, qui, quoiqu'il fût couvert de toutes ses armes, couroit malgré leur pesanteur, aussi légérement que le Villageois à moitié nu faisant tous ses efforts pour remporter le prix de la course; la timide Bergère, prête à mettre le pied sur la tête d'un serpent qu'elle apperçoit sur l'herbe, ne se retourne pas avec plus d'effroi pour l'éviter, que ne fit Angélique en reconnoissant ce guerrier. C'étoit le fils d'Aimon; ce Paladin venoit de perdre son bon cheval Bayard, qui s'étoit échappé de ses mains.

Il le poursuivoit rapidement, lorsque d'un seul regard qu'il jetta sur la belle Angélique, il reconnut celle qui tenoit son cœur dans ses chaînes; il la suivit vainement. La cruelle ayant fait tourner bride à son palefroi, le faisoit fuir à toutes jambes au-travers de la forêt, sans tenir de route certaine. Tremblante de crainte et de haine pour un amant odieux alors, nul péril ne put l'arrêter. Son palefroi ayant franchi la moitié de la forêt la conduisit enfin sur le bord d'une riviére; son effroi redoubla en y rencontrant Ferragus: ce brave et fougueux Prince encore échauffé du combat et dédaignant un ennemi qui ne combattoit plus, étoit venu pour étancher sa soif sur le bord de cette riviére. Mais s'étant penché pour puiser de l'eau, son casque qu'il avoit détaché venoit de tomber et de disparoître sous l'onde; il faisoit alors d'inutiles efforts pour le retrouver.

Entendant près de lui les cris perçans d'Angélique effrayée, ce Sarrazin saute sur la rive, et malgré la pâleur mortelle qui couvroit son beau visage, il la reconnoit aussi-tôt.

Ferragus n'étant pas moins vif que les deux cousins, s'avance avec courtoisie auprès d'elle, cherche à la rassurer, et offre son bras pour la défendre; mais bientôt appercevant Renaud (trop amoureux et trop léger à la course pour

avoir perdu les traces d'Angélique), Ferragus, quoiqu'il n'eût point de casque et presque invulnérable, n'en ayant pas besoin, il mit l'épée à la main et courut sur Renaud : tous les deux se connoissoient ; ils avoient mutuellement éprouvé leur valeur.

Les yeux étincelans de colère, ils s'attaquent avec fureur, les mailles de leurs armures couvrent bientôt l'herbe, la forêt retentit de leurs coups comme les forges de Lemnos sous les bras nerveux des Cyclopes ; mais qu'ils étoient dupes de combattre avec tant d'acharnement pour cette belle qui s'empressoit alors à fuir également l'un et l'autre ! Son palefroi pressé par ses coups de talon redoublés, franchissoit les halliers, les clairières et les ruisseaux de la forêt. Elle étoit déjà bien éloignée d'eux, lorsque Renaud s'appercevant le premier de sa fuite, suspendit un moment ses coups, et se retirant deux pas en arrière : » Veux-tu m'en croire, lui dit-il, finissons ce vain combat. Si celle que j'adore embrâse aussi ton cœur, ma mort ne te rendra pas possesseur de cette belle fugitive que nous allons perdre tous les deux, si nous tardons d'un instant à la suivre ; tâchons de l'arrêter dans sa course ; et si nous pouvons réussir, c'est alors que nos épées décideront quel sera son heureux possesseur. «



Veux-tu m'en croire, finissons ce vain Combat.

Cette proposition parut si raisonnable au bouillant Ferragus, qu'elle calma sur le champ sa colère, et bannit même une grande partie de la haine qu'on a toujours contre un rival. Il quitte le bord de la rivière; et voyant que Renaud est à pied, il a la courtoisie de lui offrir la croupe de son cheval. Renaud l'accepte, et tous les deux se hâtent de suivre les traces d'Angélique.

O générosité des braves Chevaliers de ces tems antiques! Ceux-ci, quoique rivaux, quoique d'une religion différente, brisés, meurtris, par les coups terribles qu'ils venoient de se porter, s'en alloient ensemble, sans défiance, à travers les bois les plus épais; et le cheval pressé de leurs quatre éperons à la fois, les conduisit en peu de momens à l'extrémité d'une route qui se partageoit en deux. S'appercevant que ces deux routes étoient également marquées par de nouvelles traces de chevaux, il s'en remirent à leur bonne ou mauvaise fortune sur le choix de celle qui pouvoit les approcher d'Angélique. Renaud descendu de cheval, suivit l'une, et Ferragus prenant l'autre à toutes jambes, se retrouva bientôt sur le bord de la même rivière où le matin il avoit perdu son casque; alors, ne pouvant plus espérer de rejoindre Angélique, il fit de nouveaux efforts pour re-

trouver ce casque précieux qu'il crut s'être enfoncé dans le sable. Il coupe donc une longue et forte branche qu'il dépouille de ses feuilles et de ses rameaux ; il la traîne au fond du lit de la rivière ; il enfonce le sable avec sa pointe; et tandis qu'il continue des efforts inutiles, il voit un Chevalier d'une mine fière et menaçante, sortir du fond de la rivière, tout armé, se montrant jusqu'à moitié-corps au-dessus de l'eau; le casque seul manquoit à son armure, il le tenoit dans sa main droite, et Ferragus le reconnut pour être celui qu'il cherchoit vainement : Traître à ta foi, vrai fils de Maure, lui cria cette espèce de spectre; pourquoi fais-tu de vains efforts pour retrouver ce casque que tu m'aurois dû rendre il y a long-tems? Ressouviens-toi, Sarrasin, du frère d'Angélique qui tomba sous tes coups, et reconnois l'Argail. Ne promis-tu pas, après t'être couvert la tête de ce casque, de venir le replonger dans cette rivière? As-tu rempli tes sermens? et n'est-ce pas au seul hasard que je le dois aujourd'hui? Rougis et sois en proie à la confusion et aux remords de ceux qui manquent de foi. Mais si tu veux un casque d'une trempe aussi fine que celui-ci, tu peux le conquérir avec plus d'honneur : le fier Roland, le Paladin Renaud en portent qui peut-être le surpassent encore.

l'un fut enlevé, par les armes, au superbe Almont; l'autre couvrit le front victorieux de Mambrin, renonce donc pour toujours à celui-ci.

Ferragus outré de colère et le cœur brisé de remords, avoit rougi, pâli tour-à-tour, en reconnoissant l'Argail, et combien ses reproches étoient justes; la honte et les regrets lui fermèrent la bouche, lorsqu'Argail cessa de parler; mais il jura sur le champ par la vie de sa mère Lanfouse, que jamais un autre casque ne lui couvriroit la tête que celui que Roland, dans Apremont, avoit arraché de celle du fier Almont après l'avoir fait tomber sous ses coups; il tint mieux ce dernier serment que le paemier; la tête baissée, et la honte et les regrets dans l'âme, il s'éloigna de la rivière, et fut parcourir les lieux où son courage lui faisoit espérer de trouver, combattre et vaincre le célèbre Roland; mais des aventures nouvelles arrivoient au bon Renaud que des chemins différens avoient déjà bien éloigné.

Renaud n'avoit pas été loin sans appercevoir son bon et superbe cheval bondir près de lui; mais lui trouvant alors un air presque féroce: Arrête, arrête, s'écria-t-il, mon cher Bayard! il est trop fâcheux pour ton maître d'être privé de toi. Bayard, ce cheval qui parut toujours sen-

sible à la voix et aux caresses de Renaud, semble sourd à ses cris, et redouble de vitesse pour s'éloigner de lui. Renaud le suit plein de dépit et de colère : mais la fuite de Bayard ne doit pas nous empêcher de nous occuper aussi de celle de la belle Angélique.

Elle fuyoit au travers d'une forêt obscure, préférant toujours les lieux les plus sauvages et les plus solitaires ; les branches agitées des hêtres et des ormeaux, le léger bruit du zéphir sifflant dans l'épais feuillage, suffisoient pour augmenter sa peur ; jusqu'aux ombres légères que les rayons interceptés du soleil formoient sur les collines ou dans les vallons, tout lui paroissoit être Renaud prêt à la joindre.

C'est ainsi qu'un jeune faon ou le chevreuil encore allaité par sa mère, fuient le bosquet qui les a vus naître, en voyant au-travers d'un buisson leur malheureuse mère se débattre encore entre les griffes tranchantes du cruel léopard, et bramer les flancs entrouverts sous ses dents meurtrières. Jusqu'à la moindre racine, jusqu'au baliveau naissant qui le touche dans sa course rapide, tout fait croire au timide animal qu'il est déjà dans la gueule sanglante de la bête cruelle qu'il s'efforce de fuir.

Après avoir couru pendant tout le premier jour, toute la nuit suivante, et même la meil-
leure

leure partie du second jour, Angélique ne sachant plus où porter ses pas, s'arrête enfin dans un bosquet touffu, doucement agité par le zéphir, et dont les jeunes arbres sont arrosés par deux clairs ruisseaux qui viennent y confondre leurs ondes, et former un murmure agréable en fuyant au-travers de petits cailloux variés ensemble par leurs couleurs; c'est là que se croyant prodigieusement éloigné de Renaud, abattue par cette longue course et par la chaleur brûlante de l'Eté, un lit de fleurs qui laisse à peine entrevoir un gazon touffu, l'invite à descendre, et à se livrer aux douceurs du repos. Elle descend donc sur ces fleurs: elle débride son palefroi, qui prêt à tomber de faim et de lassitude, cherche à réparer ses forces dans l'herbe fraîche qui couvre les bords de ces ruisseaux.

Elle apperçoit près d'elle un beau buisson, se recourbant en dôme; et formé par des rosiers et des aubepines, couverts de fleurs: ce buisson, que l'art semble avoir dirigé, se trouve situé sur le bord d'un des ruisseaux, se peint et semble se reproduire dans son onde. La Nature seule avoit ménagé un petit espace au milieu de ce buisson, que des chênes élevés couvroient déjà de leur tête touffue. Cet espace, une seconde fois ombragé par les rameaux élevés,

est intérieurement tapissé d'une mousse fine et d'une herbe molle et épaisse. C'est-là qu'Angélique se livre aux douceurs du sommeil, mais, peu de tems après, il est troublé par le bruit d'un cheval qui s'approche des ruisseaux. Inquiette, elle se lève doucement; et bientôt elle apperçoit que c'est un Chevalier armé, qui s'est arrêté sur la rive. Ignorant si c'est pour elle quelqu'un à redouter, son cœur palpite de crainte. En attendant qu'elle soit un peu éclaircie, elle écarte quelques feuilles pour observer ce Chevalier, sans oser seulement frapper l'air par un léger soupir. Bientôt ce Chevalier descend sur la rive fleurie, repose tristement la tête sur son bras, et tombe aussi-tôt dans une si profonde rêverie, qu'un rocher n'est pas plus immobile qu'il paroît l'être. C'est dans cet état qu'il passe plus d'une heure, la tête et les yeux baissés sur l'herbe, il commence enfin à mêler quelques plaintes à ses profonds soupirs; et ces plaintes sont si douces et si touchantes, que la roche dure en eût été émue; des ruisseaux de larmes coulent sur ses joues, et sa poitrine oppressée paroît embrâsée des feux intérieurs d'un volcan: Inutiles regrets, s'écrie-t-il, qui glacez mon cœur, et qui le consumez tout-à-tour; hélas! un autre plus heureux que moi, ne doit il pas avoir déjà ceuilli ces fruits et ces fleurs de

l'amour que je n'ai jamais si vivement désirés ; mais puisque je ne peux plus espérer d'être arrivé à tems, pourquoi mon foible cœur s'obstine-t-il à se laisser percer de regrets pour celle qui fait le bonheur d'un autre ! la jeune vierge est semblable à la naissante rose qui brille et se repose sur la branche épineuse dont elle est nourrie : tant que le troupeau ni son Berger n'en approchent pas, le zéphir agréable, les pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne le pied du rosier, la terre même qui le porte, tout contribue à lui conserver son éclat et sa fraîcheur, la jeunesse brillante de l'un et de l'autre sexe l'admire et la désire ; l'une veut en parer son sein, l'autre veut la placer dans sa coëffure : mais bientôt elle perd tous ses avantages, lorsqu'on l'enlève de la branche verte et pliante dont les petits dards n'ont pu la défendre. La jeune fille, semblable à cette fleur, doit donc bien se garder de se laisser enlever la rose qu'elle a reçue de la nature : un seul amant qu'elle a la foiblesse de rendre heureux, lui fait perdre le cœur de tous les autres. Heureuse encore de rester aimée par celui qui lui ravit tous les trésors de son sein. O fortune cruelle ! d'autres peut-être triomphent et jouissent de ces rares trésors, tandis que je reste dans une misère humiliante, sans espoir de les partager. Ah ! plutôt perdons

mille fois la vie, que de ne pas rompre une chaîne aussi honteuse et aussi cruelle.

Je m'attends bien qu'on est impatient de savoir quel est ce guerrier qui proféra tant de plaintes amères, qu'on apprenne donc de ma bouche que c'étoit Sacripant, Roi de Circassie, l'un des plus aimables amans d'Angélique, et qui, depuis long-tems amoureux d'elle, avoit toujours paru le plus galant et le plus soumis, elle le reconnut aussitôt. Ce Prince étant accouru des premières barrières du jour, jusques dans ces contrées occidentales, avoit toujours suivi depuis le Royaume du Cathay les traces de celle qu'il adoroit: il avoit souvent appris en frémissant, que le Paladin Roland l'avoit sous sa garde, que rien n'avoit pu l'arracher à sa valeur; et c'étoit en France qu'il avoit appris que Charles s'étoit emparé d'Angélique pour la rendre le prix de la valeur et des services de ses neveux.

Sacripant ayant vu les restes de la déroute de son armée, s'étoit remis sur les traces d'Angélique qu'il savoit s'être échappée ; et c'étoit le cœur percé des nouveaux périls qu'elle alloit courir, que ce malheureux et fidèle amant faisoit de nouveaux efforts pour la rejoindre, et poussoit des plaintes capables d'exciter la pitié des êtres les plus insensibles et d'arrêter même le soleil dans son cours.

Tandis que le Roi de Circassie continue à se plaindre, son heureux sort voulut qu'Angélique qui l'écoutoit en fut émue, et cet heureux instant fut plus favorable à son amour que mille autres de sés plaintes ne l'avoient été jusqu'alors.

Angélique avoit été très-attentive à ses propos, et sur-tout à ses soupçons, et quoiqu'elle eût toujours opposé la dureté d'une colonne de marbre à ses premiers soupirs, quoiqu'elle n'eût jamais laissé naître d'espérance dans son cœur, comme celle qui ne trouvoir rien de digne de lui plaire dans l'univers, l'adroite Angélique trouva qu'il pouvoit être utile de feindre et de ménager Sacripant. Se trouvant seule, sans guide et sans appui, dans le milieu d'une vaste forêt, et dans un pays qu'elle ne connoissoit point, elle pensa qu'il pourroit la prendre sous sa garde; et en effet, quel est le mortel assez obstiné pour ne pas demander du secours, lorsque submergé dans l'eau, il se voit près de sa perte ? Si ce Prince se fut éloigné d'elle, Angélique ne pouvoit plus espérer de trouver un aussi bon guide, un défenseur tel que celui dont elle avoit si souvent éprouvé la soumission et la fidélité.

Angélique se croit permis d'employer un peu d'art, et quoique intérieurement résolue de ne

mettre jamais une fin si heureuse à ses peines, elle sent la nécessité de feindre, et de lui donner quelque espérance, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de son secours.

Tout-à-coup, telle que Diane et plus agréable que Cytérée, elle sort de ce buisson, rayonnante de beautés et de grâces, en disant : Que les Dieux te conservent, et défendent notre réputation à tous lés deux ! Et toi sur-tout, ne te laisses pas emporter jusqu'à l'injustice d'avoir mauvaise opinion de moi!... Une mère tendre, qui pleure la mort d'un fils qu'elle n'a pas vu revenir du combat avec ses compagnons, n'a pas une joie plus vive en le voyant reparoître et courir dans ses bras, que le Roi Sarrasin en eût, en voyant subitement cette belle Reine, dont l'air alors étoit prévenant, et qui portoit le feu le plus doux dans ses yeux.

Sacripant court à la déesse de son âme, à la souveraine maîtresse de son cœur; elle le reçoit les bras ouverts, et celle qui, dans le palais du Cathay, avoit toujours paru si froide et si sévère, Angélique même l'embrasse.... L'un sent renaître l'espérance la plus vive pour son amour, l'autre espère, par le secours de ce guerrier, revoir bientôt les lieux qui l'ont vu naître.

Elle lui rend compte promptement de tous

les événemens qui l'ont fait trembler, depuis le jour où elle l'avoit envoyé demander du secours à Nabates, Roi de Séricant. Elle lui raconte, en frémissant combien de fois Roland l'a défendue de la mort, du déshonneur, et de mille accidens fâcheux. Elle finit en l'assurant que par le secours de ce brave Paladin, cette fleur précieuse, dont sa mère et la nature avoient paré ses charmes, s'étoit toujours conservée dans son intacte pureté.

Je ne dis pas que cela ne pût être vrai. Mais, en vérité, cela pouvoit-il être croyable pour un homme bien maître de sa raison?.... A l'égard de Sacripant, la sienne étoit alors entraînée jusqu'aux plus grandes erreurs. Amour! Amour! C'est ainsi que tu ne nous laisses voir qu'à travers ton bandeau, tu nous déguises les faits qui frappent nos yeux, et tu ne nous inspires de confiance que pour ceux que ton art séduisant nous présente.

Parbleu, (dit aussi-tot le vif Sacripant en lui-même,) si l'imbécille Roland a perdu par sa faute des momens si doux, il aura tout le tems de s'en repentir; car jamais son heureuse fortune ne pouvoit lui donner si beau jeu; mais je ne serai pas assez sot pour l'imiter, et pour laisser échapper un bien présent, dont le souvenir me causeroit un repentir mortel: je vais

cueillir cette charmante fleur, tandis que la rosée du matin la rend si fraîche et si délicieuse. Eh! ne sçais-je pas que bien qu'une jeune beauté se montre dédaigneuse, et verse même quelques larmes, elle ne peut haïr en son cœur une si douce violence? une légère défense, et l'air même d'un dépit feint, n'arrêteront point mes transports et mes désirs.

Comme il prononçoit ces mots, et que même il se préparoit, emporté par son amour, à l'exécution de ce projet, un bruit d'armes et de chevaux se fait entendre dans le bosquet voisin. Sacripant, furieux d'être interrompu dans un moment si désiré, reprend au plus vîte son casque, saute à la bride de son cheval, sur lequel il s'élance, et brandit de colère sa lance qu'il met aussi-tôt en arrêt; il voit s'approcher un cavalier d'une mine haute et fière: son écharpe, ses ornemens sont blancs comme neige; un panache de plumes élevées, de la même couleur, servent de cimier à son casque. Sacripant le regarde avec des yeux courroucés, et dès qu'il est à quelques longueurs de lance, il le défie au combat, croyant fermement qu'il va le punir et lui faire vider ler arçons. L'autre, sans être ému de ses menaces orgueilleuses, se met promptement en défense; leurs chevaux, frappés en même tems par les éperons, fon-

dent l'un sur l'autre avec l'impétuosité de la tempête, et se heurtent de la tête. Deux fiers lions, et deux taureaux furieux qui s'attaquent de front en baissant leurs cornes, ne se donnent point un assaut aussi furieux que celui de ces deux Chevaliers: leurs écus furent percés des deux côtés par leurs lances : il fut heureux que la trempe et l'excellence de leurs hauberts, pût leur sauver la vie.

Cette course impétueuse pensa devenir également mortelle pour ces deux chevaux, qui s'étant frappés tête pour tête, ainsi que deux béliers, étoient également tombés de la violence du coup; mais celui du Chevalier s'étoit relevé au premier coup d'éperon, et celui du Roi Sarasin étoit mort entre ses jambes, et le couvroit de la moitié de son corps.

Ce Chevalier, voyant son ennemi dans cet état, ne se soucia pas de renouveller le combat; et croyant en avoir assez fait pour sa gloire, il s'éloigna dans la forêt assez légèrement, pour avoir couru déjà plus d'un mille, avant que Sacripant eût pu réussir à se dégager.

Ainsi qu'un Laboureur, étourdi par le coup de tonnerre qui vient de foudroyer ses bœufs attelés à sa charrue, semble tristement contempler sa perte et le pin antique qu'il voyoit de

si loin, dépouillé tout-à-coup de ses rameaux ; de même Sacripant reste à pied, ayant Angélique pour témoin de sa cruelle défaite ; il gémit, il soupire, bien moins pour la douleur de son bras et de son pied, qu'il s'étoit cruellement foulés, que pour la honte d'être réduit en cet état devant elle. Il pâlit et rougit tour-à-tour, tandis qu'Angélique elle-même emploie ses belles mains et tous ses efforts pour le dégager; pour moi, je crois qu'il fut resté muet pour toujours, si sa belle n'eût pas eu la puissance de lui rendre la voix et de le consoler.

Suspendez vos regrets, Seigneur, lui dit-elle, cet accident est uniquement arrivé par la foiblesse de votre cheval, qui, sans doute, avoit bien plus besoin de reprendre des forces et de la nourriture, que de cette joûte; je ne vois pas d'ailleurs que ce Chevalier puisse en tirer aucun avantage; puisque loin de poursuivre sa victoire, il paroît s'être éloigné dans le dessein d'éviter un second combat avec vous. Pendant qu'elle console ainsi Sacripant, ils apperçoivent une espèce de courrier portant un cor et une petite valise; il avoit l'air bien fatigué, et il faisoit galoper avec peine son roussin, qui paroissoit encore plus las. Dès que ce courrier fut à la portée de Sacripant, il lui demanda s'il n'avoit pas vu passer un Chevalier armé d'un écu blanc

et portant un panache pareil sur son casque. Je ne l'ai que trop vu, répondit Sacripant ; c'est lui qui vient de me porter par terre ; mais du moins que je puisse savoir par toi quel est ce Chevalier. Je ne demande pas mieux que de vous satisfaire, lui dit-il ; apprenez donc que si vous avez mesuré la terre, vous le devez à la haute valeur d'une jeune fille aussi belle qu'elle est redoutable.

Je ne vous cacherai pas même un nom qu'elle a déjà rendu si célèbre ; c'est la belle et illustre Bradamante, qui vient de vous ravir l'honneur et la victoire. A ces mots, ce courrier s'éloigne de toute la vitesse de son roussin, et laisse Sacripant plus confondu, plus humilié, qu'il ne l'avoit encore été.

Sacripant, accablé de cet événement, et d'avoir été abattu si facilement par une jeune Demoiselle, monte sans dire un seul mot sur le cheval d'Angélique, la prend doucement en croupe, s'éloigne, et cherche un lieu plus tranquille. A peine avoient-ils fait deux milles, qu'un nouveau bruit fait retentir la forêt : ils apperçoivent un fier et puissant cheval, qui, franchissant les ravins et brisant les arbres qui s'opposent à son passage, leur paroît couvert d'un riche harnois garni d'or.

Si j'en crois mes yeux, qui percent à peine

à-travers les arbres et le brouillard épais, dit Angélique, Bayard est ce cheval, qui fait un si grand fracas. Oui, je suis sûre que c'est Bayard; et j'admire qu'il semble connoître le besoin où nous sommes de son secours, étant montés deux sur un foible cheval.

Sacripant descendant aussi-tôt de dessus le palefroi d'Angélique, s'approche du fier coursier, dont il tâche de saisir la bride : mais le fougueux animal, tournant promptement sa large croupe, lui lance une ruade qu'il fut très-heureux d'éviter, et telle qu'elle eût pu réduire une montagne de métal en poudre. Cependant Bayard s'approche d'Angélique, avec un air aussi doux que peut l'avoir un chien fidèle qui caresse son maître, après avoir passé plusieurs jours sans le voir.

Bayard se souvenoit qu'elle l'avoit souvent caressé; que même elle lui portoit à manger dans Albraque, dans le tems que Renaud en étoit si vivement aimé, et que le cruel se refusoit à son amour.

Elle prend une de ses rênes de la main gauche, tandis qu'elle lui caresse avec l'autre le poitrail et le col. Ce bel animal, doué d'une intelligence singulière, semble alors se soumettre entièrement; Sacripant saisit ce moment pour s'élancer sur lui, le serre fortement dans ses

jarrets; et Angélique, quittant la croupe de son palefroi, se remet aussi-tôt en selle.

Mais tournant les yeux vers un lieu d'où s'élève un bruit d'armes, Sacripant reconnoît le fils d'Aimon. Ce héros aime Angélique plus que sa vie; mais elle le fuit avec plus d'horreur que la timide grue ne suit le faucon : il fut un tems cependant qu'elle l'adoroit; mais l'un et l'autre avoient changé ce sentiment. Cet effet singulier fut celui des eaux de deux différentes fontaines: toutes les deux, voisines l'une de l'autre, coulent dans la forêt des Ardennes; l'une remplit le cœur d'amoureux desirs; celui qui boit de l'autre, reste sans amour, et son ame est glacée. Renaud avoit bu de la première; son cœur étoit embrâsé par l'amour et les desirs: Angélique avoit fait usage de la seconde; et son cœur glacé pour Renaud, n'étoit plus capable que de le détester et le fuir.

Cette eau, qui contenoit sans doute quelque froid venin, trouble Angélique, rend ses regards sombres et farouches; et le visage triste et la voix tremblante, elle conjure Sacripant de ne pas hasarder d'attendre Renaud, et le presse de fuir avec elle.

Suis-je donc, dit le Sarasin, en assez peu d'estime auprès de vous, pour que vous me croyiez incapable de vous défendre? Vous ou-

s'empare avec tant d'impudence de ce qu'il possède? Je prétends bien aussi t'enlever cette belle; car il seroit coupable de laisser une aussi charmante créature, et le plus beau de tous les destriers, en des mains aussi viles que les tiennes: Le Roi de Circassie, furieux d'être insulté de cette force: Tu ments et tu ments effrontément, s'écrie-t-il, en osant me donner le nom de larron, qu'on dit te convenir bien plus qu'à moi. Il est vrai que rien n'égale la beauté de cette dame, et la perfection de ce destrier; mais viens, et nous allons éprouver qui de nous sera le plus digne de posséder l'un et l'autre.

Comme on voit deux chiens vigoureux, devenus féroces par la jalousie ou par la haine, s'approcher en grinçant des dents, la fureur dans les yeux, et le poil hérissé sur le dos, se frapper du poitrail, se déchirer avec leurs dents aigües, et ne pas sentir leur blessures, occupés seulement d'en faire de nouvelles, c'est ainsi que le Roi de Circassie et Renaud s'attaquent avec leurs épées meurtrières; l'un combat à pied, l'autre combat à cheval; mais vous auriez tort de croire que le Roi Sarasin en puisse tirer aucun avantage. Un jeune Page sans expérience n'eût pas plus mal gouverné le bon Bayard que le Roi de Circassie: le fidèle cheval aime trop son maître pour lui nuire, et résiste aux aides comme

à

à la main de Sacripant ; celui-ci ne peut porter que des coups inutiles ; Bayard recule, quand il veut le porter en avant ; quelquefois courbant sa tête, et son dos prenant la figure d'un arc, par des ruades rapides et élevées, il est prêt à tout moment à désarçonner son cavalier. Sacripant, voyant qu'il ne peut le maîtriser, prend son tems, s'élève sur les arçons, et se jette légèrement à terre ; c'est alors que délivré de la furie de Bayard, on voit commencer un combat plus régulier et plus terrible entre ces deux braves Chevaliers : les épées de l'un et de l'autre s'élevoient et se baissoient tour-à-tour, avec autant de promptitude que les pesans marteaux de Vulcain, lorsque dans ses cavernes enfumées, il forge les foudres de Jupiter. Leur adresse à faire des feintes, à parer les coups, est égale entr'eux ; l'un s'élève, l'autre s'incline ; ils tournent sur un pied ferme qui ne recule jamais ; également adroits pour assurer leurs coups ou pour les éviter : cependant Renaud s'abandonnant à la fin sur le Circasssien, et relevant son épée presque sur son dos, la rabat avec une force si terrible, que Flamberge, sa bonne épée, partage en deux le bouclier de Sacripant, quoiqu'il soit fait des os d'un gros poisson, et qu'il soit doublé d'une épaisse lame d'acier de la plus fine trempe. La forêt gémit et résonne au loin ;

de la force de ce coup, qui réduit cet écu en divers fragmens, comme s'il eût été de glace. Le bras du Sarrasin reste désarmé et long-tems engourdi par ce coup furieux; Angélique remarque l'effet de ce coup terrible, et prévoit ceux qui peuvent lui succéder: son beau visage pâlit; elle est semblable au criminel qui voit préparer les instrumens de son supplice, lorsqu'elle craint de devenir la proie du victorieux Renaud, de ce même Renaud, qu'elle hait avec tant de violence, après l'avoir si tendrement aimé!

Soudain elle n'hésite plus; et tournant la bride de son cheval, elle le fait voler et fuir avec plus de rapidité que jamais, et malgré les cailloux roulans qui couvrent une descente rapide, elle s'enfonce dans un vallon obscur, voyant déjà que Renaud la poursuivant est prêt à la joindre. C'est au fond de ce vallon qu'Angélique rencontre un vieux Hermite dont la barbe blanche tombe jusqu'à la ceinture, et dont l'aspect lui paroît vénérable et annoncer la piété.

Cet Hermite qui paroissoit atténué par le jeûne et par les années, cheminoit lentement, monté sur un mauvais âne, et jamais personne n'annonça par sa mine une conscience plus sévère et plus scrupuleuse: cet Hermite cependant avoit encore des yeux; ils furent frappés par

la blancheur du teint et la délicatesse des traits d'Angélique; et quelque décrépit qu'il pût être, il sentit encore une légère émotion en la voyant s'approcher de lui. Angélique éperdue de frayeur, commence par lui demander la vie, et le conjure après de le conduire à quelque port de mer où elle puisse s'embarquer, et quitter la France, pour ne plus entendre même le nom odieux de Renaud.

Le vieux Frère étoit un peu Négromant; il rassure Angélique, il lui promet de la tirer de péril. Bientôt il ouvre une petite valise; il en tire un livre, et la première page n'est pas plutôt achevée, qu'un esprit obéissant à ses conjurations, paroît sous la forme d'un valet et lui demande ses ordres; il les reçoit, et forcé par le pouvoir qui le captive, il se porte dans le bois où les deux Chevaliers se battent toujours, et se jette hardiment entre eux deux.

Dites-moi, je vous prie, par courtoisie, leur dit-il, ce qui peut arriver à présent de mieux à celui qui fera tomber son ennemi sous ses coups: le sujet de votre combat ne subsiste plus, puisque dans ce moment le Paladin Roland, sans aucune opposition, sans qu'il lui en coûte une seule maille de ses armes, emmène tranquillement à Paris la beauté pour laquelle vous combattez vainement: à moins d'un mille d'ici,

j'ai trouvé Roland riant et plaisantant avec Angélique, et de votre combat et du sujet de votre querelle. L'un et l'autre s'en vont gaiement vers Paris ; et vous feriez bien mieux de courir promptement après eux ; car si Roland la tient enfin dans cette ville, vous pouvez être sûrs de ne la revoir jamais.

A ce discours, vous eussiez vu les deux guerriers rivaux, confondus, stupéfaits, et convenir tous les deux tacitement qu'ils venoient de donner à leur rival un juste sujet de se moquer d'eux; Renaud aussitôt se rapprochant de Bayard, pousse un soupir que lui font exhaler la honte et la fureur : il fait le serment terrible, s'il peut rejoindre Roland, de lui arracher le cœur. Aussitôt il s'élance sur Bayard, le presse des éperons, et laisse à pied dans le bois le Roi de Circassie.

Le léger et fort cheval animé par son maître, franchit les ravins et les précipices, brise de son poitrail tout ce qui s'oppose à son passage, et rien ne peut suspendre d'un moment la rapidité de sa course.

Seigneur, je ne veux pas qu'il vous paroisse trop étrange que Renaud trouve Bayard obéissant alors, après l'avoir laissé plusieurs jours sans qu'il puisse parvenir à toucher seulement sa bride ; ce bel animal avoit un entendement

plus qu'humain : ce n'étoit point par malice, que fuyant en apparence son maître, il s'en étoit fait suivre ; c'étoit pour l'attirer sur les traces d'Angélique, et lui faire retrouver celle qu'il adoroit : il l'apperçut au moment où cette Princesse s'échappoit du pavillon ; et Renaud étant alors pied à terre pour combattre un Chevalier Maure, Bayard se sentant libre avoit suivi les traces d'Angélique, désirant pouvoir la faire retiouver á son maître. C'est ainsi que l'attirant à sa poursuite au milieu de la forêt, sans toutefois s'en laisser approcher, de peur que l'ayant remonté, il ne l'eût forcé de prendre une route contraire à son dessein, il venoit déjà de la lui faire retrouver deux fois ; l'une, lorsqu'il combattit Ferragus, et l'autre fois, le Roi de Circassie. Bayard, trompé comme Renaud, par les paroles du Farfadet qui lui traçoit la route qu'Angélique avoit prise, s'étoit enfin soumis à servir son maître comme à l'ordinaire ; et Renaud animé par la colère et par l'amour, le faisoit voler vers Paris, mais trop lentement, selon ses desirs, quoique la course de Bayard surpassât la vitesse des vents. Renaud plein d'impatience d'être aux mains avec Roland, ne donna que quelques momens de la nuit suivante au repos, tant il avoit été séduit par les propos trompeurs de l'Esprit que le vieux Magicien avoit envoyé.

Dès le lendemain matin, il apperçut enfin la grande cité sous les murs de laquelle Charles avoit rassemblé tous les débris de son armée; c'est-là que l'Empereur prévoyant qu'il seroit bientôt attaqué de tous côtés, faisoit réparer les anciennes fortifications, en faisoit élever de nouvelles, et les entouroit de larges et profonds fossés. Le desir même de tenir la campagne contre ses ennemis, lui faisoit saisir tous les moyens de se procurer de nouveaux secours. Il espéra d'en recevoir un assez puissant de l'Angleterre, pour se voir en état de former un nouveau camp; et dès que Renaud l'eût rejoint, il le choisit pour l'envoyer dans le pays, si long-tems nommé la Grande-Bretagne, et qui portoit déjà le nom d'Angleterre. Cette commission déplut beaucoup à Renaud; mais pressé de moment en moment par l'Empereur, il n'eut pas même le tems de demeurer un seul jour, à remplir l'objet de ses desirs, dont le plus vif étoit de retrouver celle pour laquelle il avoit abandonné son combat. Obéissant donc à Charles, il repart avec la même célérité. Il vole vers Calais, et dès qu'il y arrive, il ne perd pas un moment pour s'embarquer.

Le desir ardent qu'il avoit de retourner en France, lui fit ordonner, malgré les représentations des Matelots, de mettre à la voile, quoi-

que la mer fût irritée, et que le ciel semblât le menacer d'une violente tempête, alors, comme si les vents et les ondes se fussent courroucés de ce qu'il sembloit les braver, la mer s'élève autour du navire avec une telle fureur, que les flots baignent les plus hauts huniers. Les anciens Matelots carguent toutes les grandes voiles, et pensent déjà qu'il faut rentrer dans le port; mais la fureur des vents ne le permet plus, les menace d'un prochain naufrage, et emporte au loin le vaisseau: bientôt cette fureur redouble; et les mariniers ne pouvant plus combattre l'effort de plusieurs vents contraires qui frappent de différens côtés les bords et les flancs du vaisseau; épuisés ils s'abandonnent à leur sort, et se laissent emporter dans la haute et pleine mer.

J'observe ici que j'ourdis une grande toile avec une quantité de différens fils qui doivent se répondre tous pour former le tissu de mon ouvrage ; je me trouve forcé d'abandonner Renaud au milieu de l'affreuse tempête qui l'attaque de tous côtés, pour parler de sa brave et bien-aimée sœur, Bradamante.

Je parlerai donc de cette belle et vaillante guerrière que nous avons déjà vue renverser Sacripant sur la poussière; de cette digne sœur de Renaud qui, comme lui, devoit le jour au Duc Aimon et à la vertueuse Béatrix. Charles

et tous les Chevaliers François avoient pour elle la plus haute estime, et ne pouvoien comparer sa valeur qu'à celle de son frère.

Un hasard heureux et peut-être ménagé par l'Amour, l'avoit mise à portée d'être vue par un illustre et jeune Chevalier de l'armée d'Agramant; ce Chevalier s'appelloit Roger comme son père et devoit le jour à la malheureuse fille d'Agolant; il ne put voir Bradamante sans lui donner son cœur et lui consacrer tous les jours de sa vie; et la belle fille d'Aimon n'ayant pas dans son sang l'âpreté de celui d'une lionne ou d'une ourse, n'avoit pu se défendre contre les charmes et les vertus d'un si parfait Chevalier, qu'elle n'avoit vu qu'une seule fois. Occupée de le revoir, elle en cherchoit les occasions, et parcouroit seule les campagnes et les forêts, mais aussi tranquille et aussi rassurée par ses propres forces et par son courage que si les plus nombreux escadrons l'eussent suivie. Le jour même qu'elle venoit d'obliger Sacripant à baiser si durement la face de notre antique et commune mère, après avoir traversé le reste de la forêt et une colline cultivée, elle étoit arrivée sur les bords d'une belle et claire fontaine.

Cette fontaine arrosoit et traversoit une grande et vaste prairie; des arbres antiques et élevés couronnoient ses bords qu'ils ombageoient, et

les voyageurs étoient arrêtés par le doux murmure des eaux pour s'y rafraîchir et goûter le repos ; un côteau bien cultivé la défendoit de la grande chaleur du jour. Bradamante jettant les yeux de tous côtés pour admirer les beautés de ce séjour riant et agréable, apperçut sur ces bords fleuris, à l'ombre d'un petit bois, un Chevalier qui lui parut enséveli dans une sombre rêverie; son écu et son casque détachés pendoient au même hêtre; il avoit lié son cheval, et ce Chevalier, les yeux humides de pleurs, se livroit à la douleur la plus profonde.

La curiosité très-commune qui nous porte à nous informer des affaires des autres, lia bientôt la conversation entre Bradamante et le Chevalier affligé; elle s'informe du sujet d'une douleur si vive, et à laquelle elle paroît s'intéresser; le Chevalier de son côté, qui croit voir en elle le guerrier le plus redoutable dans les combats, est très-sensible à la courtoisie prévenante qu'il a pour lui : Hélas, Seigneur! lui dit-il, en commençant le recit de ses infortunes; je conduisois quelques troupes à pied et quelques escadrons au champ de bataille où l'Empereur Charles attendoit le Roi Marsile, et j'avois sous ma garde une jeune et belle demoiselle que j'adorois, lorsque j'apperçus un Chevalier armé qui mettoit le frein à un grand cheval ailé, sur lequel

il s'éleva dans l'air : aussitôt que ce traître larron (soit que ce soit un mortel coupable, soit que ce soit un monstre vomi par les enfers); aussitôt, dis-je, qu'il eut vu ma belle et chère maîtresse, tel qu'un faucon qui descend du sein de la nue, il fondit sur elle, la saisit dans ses bras, et l'enleva malgré sa foible résistance, avant même que je me fusse apperçu de son coupable dessein; et ce ne fut que du haut des airs, que j'entendis les cris de celle qui m'est si chère. De même que le cruel milan surprenant une poule occupée par le grand nombre de ses petits, enlève celui qui n'est pas couvert de ses ailes, et s'élève avec sa proie, tandis que la mère désolée et se reprochant son oubli, rappelle en vain son malheureux poussin par ses cris aigus: ainsi ne pouvant poursuivre le barbare dans les airs; renfermé dans un vallon étroit que des roches hérissées entourent; monté sur un cheval rendu qui n'eût pu franchir des routes escarpées; désespéré, ne désirant plus que la mort, et abandonnant tout autre soin et jusqu'aux troupes que je commandois, je leur laissai suivre leur route, et seul et sans guide, je pris le chemin que me montroit l'Amour en faisant tous mes efforts pour retrouver quelques traces du cruel ravisseur qui venoit de m'enlever tout le bien, tout l'espoir de ma vie.

Après avoir marché pendant six jours en des lieux déserts où nulle trace d'homme n'avoit jamais été imprimée, où des précipices affreux étoient ouvers sous mes pas, et où des roches tremblantes et suspendues menaçoient ma tête, j'arrivai dans un vallon entouré de hautes montagnes qui sembloient s'être fracassées pour former des antres profonds : je découvris enfin au milieu de ce vallon un pic élevé dont le sommet portoit un fort et redoutable château resplendissant d'une vive lumière : plus j'approchois de ce château, plus sa lumière me paroissoit brillante sans que je pusse imaginer de quelle matière ses murs étoient construits : j'ai sçu depuis, que forcés par les enchantemens du plus savant Magicien, les Démons avoient bâti ces murs d'un acier poli trempé dans les ondes du Styx ; cet acier trop dur pour que la rouille pût le ronger, ni même le ternir, servoit de retraite à l'Enchanteur qui de là parcouroit les entours de sa demeure, et qui sans être ému par les cris des malheureux et par les malédictions des peuples, exerçoit impunément ses rapines : dès-lors je perdis l'espérance de recouvrer jamais celle qu'il m'avoit ravie. Hélas ! que pouvois je faire que de regarder avec désespoir cette roche affreuse qui renfermoit l'objet de mon amour ! Semblables au renard qui

frémit en reconnoissant la voix de ses petits qui crient dans l'air où l'aigle vorace les a transportés, je voyois que les seules aîles d'un oiseau pouvoient s'élever au sommet de cette roche escarpée.

Pendant que j'étois arrêté si tristement en ce lieu, deux Chevaliers pleins d'espérance et d'audace, arrivèrent conduits par un nain, l'un étoit Gradasse, Roi de Séricane; l'autre se nommoit Roger, jeune Chevalier déjà très-estimé dans la Cour Africaine, et qu'Agramant avoit amené d'Afrique avec lui.

Tous les deux, me dit le nain, se préparent à combattre le maître de ce château, qui se servant d'un quadrupède aîlé, se bat d'une bien étrange manière. Ah! Seigneurs, leur criai-je aussi-tôt; si, selon ma ferme espérance, vous triomphez de ce cruel ravisseur, rendez-moi, de grâce, la beauté qu'il m'a si perfidement enlevée!

Je leur racontai comment elle m'avoit été ravie; et mes larmes leur confirmèrent la vérité de mon récit. C'est alors que les voyant déjà descendre avec peine vers le bas de la roche, et se préparer à combattre, je pris le parti prudent de n'en être le spectateur que de loin: élevant cependant des vœux au Ciel, pour qu'il les rendît victorieux.

Une petite plaine de deux jets de pierre de diamètre, entouroit cette roche inaccessible; et le sort ayant décidé lequel des deux se présenteroit au combat, dès que ces deux guerriers y furent arrivés, Gradasse fut le premier qui fit retentir les rochers, et jusqu'à la cime de la roche, du son violent et aigu de son cor. Soudain les portes du château s'ouvrirent; et le Chevalier armé parut monté sur son cheval aîlé.

Semblable à la grue dont la pesanteur s'oppose à la force de ses aîles dans les premiers momens de son essor, et qui semble s'élever avec peine et ne peut se livrer que peu-à-peu à toute la rapidité de son vol; le Négromant ne parut s'élever que lentement; mais l'instant d'après il se perdit dans la nue au-dessus de la portée de l'aigle le plus audacieux. Dès qu'il se vit maître de son coursier, il fondit comme le faucon, quand il veut frapper et lier une colombe: Gradasse fut atteint du coup de sa lance, avant même d'avoir pu le prévoir. Elle fut brisée sur ses armes; et Gradasse put à peine lui porter un coup qui ne frappa que l'air, tandis que la violence de celui qu'il reçut, fit ployer jusqu'à terre les reins vigoureux de sa bonne jument l'Alphane. L'enchanteur étoit déjà remonté jusqu'aux cieux, d'où fondant avec la même impétuosité, il frappa Roger, attentif

alors à regarder Gradasse. Roger plie les reins de la force du coup, qui fait reculer son cheval; et se retournant pour combattre son ennemi, il le voit déjà planer au plus haut des airs. C'est ainsi que le Magicien frappe tour-à tour impunément l'un et l'autre des Chevaliers. Il les éblouit par l'impétuosité de son vol; aucun de leurs coups ne peut l'atteindre.

A dire vrai, son combat merveilleux n'est pas trop vraisemblable, et paroît tenir beaucoup plus de la fable que de la vérité. Cependant vous pouvez m'en croire; et j'en fus témoin presque jusqu'à la fin du jour. Ce fut alors que le maudit Magicien découvrant un large bouclier qu'il portoit à son bras, enveloppé d'une épaisse étoffe de soie, il en sortit une splendeur d'un effet si terrible, que dès qu'elle eut frappé les yeux des deux guerriers, ils tombèrent à terre privés de tous leurs sens, et demeurèrent sans défense. Moi-même, ébloui quoiqu'éloigné, je subis le même sort; et lorsque je repris connoissance, je ne vis plus ni l'Enchanteur ni les Chevaliers ni le nain; une nuit obscure couvroit déjà le vallon. Je connus bien alors que le Magicien, après s'être amusé de leurs vains efforts, avoit terminé ce combat en découvrant son bouclier magique, et en les privant de leur sens et de leur liberté. Moi, malheureux je perdis

toute espérance de recouvrer la beauté que j'adore.

C'est ainsi que ce Chevalier, qui jusqu'ici nous a paru plus affligé que vaillant, finit son récit. C'étoit en effet le plus lâche et le plus vicieux des mortels : ce Pinabel, fils d'Anselme Comte de Hauterive, loin de démentir la perfidie et l'indigne réputation de la Maison de Mayence, enchérissoit encore sur les trahisons dont elle étoit capable, et sur la vicieuse crapule qui la déshonoroit.

Bradamante émue, attentive au nom de Roger, la première fois que ce nom si chéri frappa son oreille, avoit laissé briller la joie la plus vive dans ses yeux ; mais troublée, consternée à la fin par le sort qu'avoit éprouvé son amant, ses questions multipliées ne servirent qu'à la confirmer dans la certitude de son malheur. Chevalier, lui dit-elle alors fièrement, ne vous laissez point abattre ; ce jour peut devenir plus heureux que vous ne le pensez, si vous voulez me conduire jusqu'à la vue du château qui renferme celle que vous regrettez.

Après avoir perdu, répondit Pinabel, celle qui m'attachoit à la vie, qui pourroit me retenir et m'empêcher de franchir encore une fois ces monts escarpés ? Mais je vous préviens des périls que vous allez courir en traversant

tant de précipices ; et si vous y succombez ; songez que ce ne sera pas ma faute.

Ils reprenoient ensemble le chemin du château, lorsqu'ils furent joints par ce même courrier, qui confondit le bon Sacripant, en lui apprenant le nom de celle qui l'avoit renversé sur la poussière.

Le Messager se hâta de lui dire que le Languedoc et la Provence se préparant à se défendre des Africains, avoient arboré déjà les drapeaux de la guerre sur leurs remparts ; que tous les habitans de ces belles provinces et ceux des rivages d'Aiguemorte était en armes, et que Marseille allarmée de ne point voir celle qui devoit la défendre, l'avoit dépêché près d'elle pour la presser de ne pas les priver plus longtems de son secours : l'Empereur qui ne pouvoit voir sans un plaisir mêlé d'admiration sa nièce Bradamante armée de toutes pièces, et qui connoissoit d'ailleurs sa candeur, son attachement à son service, et sa haute valeur, avoit donné à cette guerrière le commandement de cette antique et belle cité, située entre le War et le Rhône sur le bord de la mer : il venoit de lui dépêcher ce courrier qui n'avoit pu la joindre que dans ce moment. Surprise et peut-être consternée par le message, Bradamante reste quelque tems incertaine entre le devoir qui l'appelle

pelle à la défense de Marseille, et l'amour qui l'arrête et la presse de délivrer son amant: forcée par le sentiment qui l'entraîne, elle promet au courrier d'aller secourir Marseille, s'excuse de le suivre, et cependant continue sa route avec Pinabel dont le lâche cœur ne put apprendre sans un secret effroi, que Bradamante, de l'illustre maison de Clermont, étoit un guerrier dangereux pour tous ceux du nom de Mayence.

Une haine antique séparoit depuis long-tems ces deux maisons qui s'étoient livré plusieurs combats sanglans; et le perfide Comte trama bientôt dans son lâche cœur les moyens de faire tomber Bradamante, sans qu'elle s'en doutât, dans quelque danger mortel, où l'abandonnant, il reprendroit ensuite une autre route.

Tandis que la haine, la crainte et le doute de ne pouvoir réussir dans cet infâme projet, occupoit et troubloit toutes ses idées, il s'écarta de son chemin, et tous les deux arrivèrent dans un bois au milieu duquel s'élevoit une roche escarpée qui sortoit en pic du sommet d'une roche stérile. Voyant que Bradamante le suivoit de près, et désirant s'en éloigner pour toujours, il lui fit entendre qu'il falloit aller chercher un autre asyle que celui de cette montagne; qu'il croyoit qu'il trouveroit dans la vallée opposée un riche château; qu'ils y seroient

bien reçus, et que cependant pour s'assurer par lui-même si le sommet de la montagne n'étoit point habité il alloit y monter. A ces mots, il marche en avant, et cherchant toujours à se séparer de la guerrière, il monte en effet jusqu'au sommet de la montagne, et cherchant quelque route détournée, pour disparoître à ses yeux, le hasard lui fit trouver sur ce sommet une profonde caverne creusée dans le roc, et qui paroissoit avoir plus de trente brasses de profondeur. Il regarde dans le fond; il apperçoit que le terrein s'y élargit, et qu'une ouverture donne entrée dans une vaste caverne où il entrevoit une lueur comme pouroit être celle d'un flambeau; cependant Bradamante craignant de perdre ses traces, avoit toujours les yeux sur lui, et le rejoignit l'instant d'après sur les bords de la caverne: ce fut alors que le traître voyant l'impossibilité de s'en séparer, conçut promptement un autre dessein; il la fit monter jusqu'à l'entrée de la caverne où le rocher sembloit être percé à pic comme un puits, et lui dit qu'il venoit d'appercevoir au fond une belle et jeune demoiselle dont la riche parure annonçoit une haute naissance; que par ses larmes et son affliction elle lui avoit paru renfermée en ce lieu, et demander un prompt secours; que dans le dessein de le lui donner, lorsqu'il se

préparoit à descendre, un brigand en fureur l'avoit arrachée avec violence, et l'avoit fait disparoître à ses yeux.

Bradamante, pleine de candeur et de courage, ajouta foi facilement au mensonge du noir et traître Mayençois. Animée à secourir elle-même la Demoiselle, elle cherche les moyens de faciliter la périlleuse descente qui peut l'y conduire, et voyant un grand ormeau chargé de branches très-élevées, elle abat la plus longue et la plus forte avec son épée, et allonge cette branche dans l'ouverture de la caverne. Elle prie Pinabel de la tenir par le gros bout, et lui recommande de le soutenir fortement, tandis que s'attachant des deux mains aux rameaux de la branche, elle arrivera par ce moyen assez facilement jusqu'au fond de la caverne.

Le traître sourit, en la voyant ainsi suspendue; et lui demande alors d'un air moqueur : Savez-vous bien sauter ! Et sans attendre sa réponse, il ouvre les mains avec une joie perfide; tandis que Bradamante se précipite au fond avec la branche : Que tous les tiens, s'écrie-t-il, ne sont-ils ici, pour y périr avec toi, et pour que ma main pût d'un même coup en éteindre la race !

Cependant l'affreux dessein de Pinabel ne fut pas accompli. Les rameaux retardèrent la rapi-

dité de la chûte de la branche, dont le sommet, en touchant le fond, se brisa, recevant presque toute l'impulsion du coup; et Bradamante sans péril pour sa vie, et seulement un peu étourdie de sa chûte, fut réservée à d'autres aventures dont nous entreprendrons le récit au Chant suivant.

Ce troisième chant très-intéressant pour toute l'Italie, lorsque l'*Orlando Furioso* parut, ne l'est pas moins aujourd'hui pour la France. Comment ne nous intéresserions-nous pas vivement à tout ce qui rappelle la gloire des ayeux de cette illustre maison d'Est, si souvent alliée à l'auguste sang de nos Rois; lorsque nous lui devons une Princesse respectable qui réunit en elle le sang d'Est et celui d'Orléans? Et pourrions nous ne pas aimer à célébrer ces mêmes ayeux maternels d'une Princesse adorée, aujourd'hui l'ornement de ce Palais Royal qui vit naître dans Aglaé d'Orléans, Duchesse de Modène, la plus charmante Princesse de l'Univers. *Note du Traducteur.*

Fin du second Chant.



CHANT III.

QUEL pouvoir animera mes chants, et les rendra dignes d'un si noble objet? Qui me prêtera des ailes pour m'élever à la dignité d'une si grande entreprise? Mais comment mon ame ne s'enflammeroit-elle pas d'un nouveau feu? C'est au grand Prince mon bienfaiteur que je consacre ce troisième Chant: ce sont ses illustres ayeux que je vais chanter.

Toi, dont la flamme féconde éclaire l'univers; Soleil, vis-tu jamais dans ta course de race plus illustre, et qui, fertile en héros également grands dans la paix et dans la guerre, conserve depuis si long-tems son éclat? Si j'en crois l'esprit prophétique qui s'empare de moi, les cieux cesseront de tourner autour des pôles, avant que cet éclat se ternisse.

Muses, que ne me prêtez-vous la lyre d'Apollon; que ne me donnez-vous un stile d'or, pour graver sur les marbres antiques, les héros que je veux peindre? Essayons toutefois, avec les foibles instrumens qui sont dans mes mains, à faire l'esquisse d'un ouvrage que mes soins parviendront peut-être un jour à rendre plus

parfait: mais retournons à ce lâche, dont le cœur ne pouvoit être rassuré, quoiqu'il fût couvert des meilleures armes. Parlons de ce Pinabel, de ce perfide Mayençois qui se flattoit bien d'avoir fait périr Bradamante...... La croyant privée du jour au fond de ce précipice affreux, il se hâte de remonter à cheval. Son âme, accoutumée au crime, joint sans remords le vol à l'assassinat: il ne perd pas cette occasion d'enlever le coursier de la guerrière, et de l'emmener avec lui. Abandonnons ce traître avec horreur, en attendant qu'il trouve son supplice et la punition de son forfait. Qu'un tendre intérêt nous rappelle à celle qu'il avoit trahie, et qui sembloit devoir être morte et ensevelie dans les roches de cet antre, où, en effet, elle avoit couru les plus grands dangers; cependant revenue de son effroi, elle entr'ouvre les yeux et apperçoit une porte, par laquelle elle entre dans une seconde caverne infiniment plus vaste et plus élevée que la première.

Cette caverne quarée et spacieuse avoit l'air d'un temple souterrain. Des colonnes du plus bel albâtre et d'une noble architecture, paroient et soutenoient sa voûte : un simple autel s'élevoit au milieu ; une lampe, dont la lumière étoit réfléchie par l'albâtre, portoit au loin une douce clarté.

Bradamante, émue d'une sainte horreur dans ce lieu qui semble être sacré, s'approche de l'autel; et tombant à genoux, elle élève ses voeux au Dieu conservateur de ses jours, dont elle invoque la puissance. Une petite porte qui crie légèrement en tournant sur ses gonds, s'ouvre. Il en sort une femme, les pieds nuds, sans ceinture et échevelée, qui l'appelle aussitôt par son nom, et lui dit: Brave et généreuse Bradamante, apprends que c'est un pouvoir divin qui te conduit en ce lieu. L'esprit de Merlin dont tu devois venir honorer la cendre par cet étrange chemin, m'avoit déja prédit ton arrivée, et le sort que les décrets éternels te destinent.

Cette grotte fameuse et terrible, continua-t-elle, fut l'ouvrage du sage enchanteur Merlin; et c'est près d'ici dans ce tombeau, que sa cendre repose. Vous avez sans doute entendu dire comment cet homme si sage cessa de l'être. Epris d'un fol amour pour l'artificieuse dame du Lac, qui tenoit de lui tout son pouvoir; Merlin, par une fatale complaisance pour elle, se coucha vivant dans ce tombeau, sans pouvoir vaincre les enchantemens de l'ingrate, qui l'y retint pour toujours. Son esprit vole autour de sa cendre, et ne l'abandonnera qu'au jour fatal où les pâles humains, réveillés par le son éclatant de la trompette, se releveront de leurs tombeaux.

C'est alors que le Juge éternel après avoir distingué l'impur corbeau, de la blanche et chaste colombe, Merlin subira son dernier arrêt. Mais jusqu'à ce moment, son esprit prophétique ne se sépare point de ses os glacés. Il répond aux questions de ceux qui peuvent approcher de sa tombe, d'où bientôt vous entendrez sortir sa voix. J'étois venue, il y a déjà quelque tems, pour le consulter ; mais ce sage qui ne me trompa jamais, m'ayant avertie de votre arrivée, j'ai voulu jouir du plaisir de vous voir.

Bradamante, fort étonnée de ce discours, de ces événemens étranges, et des objets qui frappent sa vue, ne sçait alors si elle dort, ou si ce n'est pas une illusion ; confuse, mais modeste, elle baisse les yeux, et la pudeur colorant son beau front : Hélas ! que suis-je donc, dit-elle, pour qu'un si grand Prophète daigne s'occuper et parler de moi ! Cependant, satisfaite en secret, elle n'hésite pas à suivre la Magicienne qui la conduit au tombeau de Merlin. Ce tombeau étoit construit d'une pierre dure et resplendissante comme un feu brillant. La lumière rougeâtre, qui s'élançoit au loin de cette pierre, suffisoit pour éclairer ce lieu terrible où jamais le Soleil n'avoit pénétré; soit que cette lumière fût l'effet d'une espèce de marbre phosphorique de sa nature, soit qu'elle vînt plutôt de plusieurs

talismans constellés qui la couvroient, elle suffisoit pour faire admirer les riches ornemens dont la tombe de Merlin étoit entourée.

A peine Bradamante eut-elle passé le seuil de ce lieu sacré, que l'esprit de l'Enchanteur s'élevant du fond du tombeau, la salua d'une voix forte et distincte : » Que la fortune favorise tes desseins, ô chaste et noble fille, d'où doivent sortir un jour des héros la gloire de l'Italie, et qui rempliront le monde entier de leur renommée ! L'antique sang de Priam, coulant dans ton sein des deux cotés, produira l'ornement et la tige de la plus illustre race que le Soleil éclaire entre l'Indus, le Nil, le Tage et le Danube ; et que même il puisse découvrir entre l'Ourse Boréale et le Pôle Austral.

» Ta postérité, parvenue aux plus grands honneurs, ne comptera parmi tes enfans que des Ducs, des Marquis et des Empereurs.

» De grands Capitaines, des Chevaliers renommés sortiront aussi de cette illustre race, pour défendre l'Église, et pour rendre à l'Italie son antique splendeur. Plusieurs, tels qu'Auguste et le sage Numa, parvenant au trône par leurs vertus héroïques, feront renaître parmi leurs sujets le bonheur pur de l'âge d'or. Pour que ces grandes destinées puissent s'accomplir, il faut que le mariage de Roger, écrit déjà dans

les cieux et dans ton cœur, s'accomplisse et fasse ton bonheur. Que rien n'arrête donc plus ton généreux dessein de voler à sa délivrance, et que le traître qui l'a ravi pour le retenir dans ses chaînes, tombe sous tes coups! «

Merlin se tut à ces mots, et laissa Melisse la maîtresse de faire paroître tour-à-tour sous les yeux de Bradamante, ceux qui devoient descendre d'elle. Melisse s'y préparoit, et déjà de nombreux esprits s'étoient rendus à ses évocations sous mille formes différentes. C'est alors que rentrant avec Bradamante dans la première caverne, elle trace un large cercle autour de la guerrière, lui commande de n'en point sortir, et pour achever de la mettre à couvert de ces esprits malins, elle élève au-dessus d'elle un pavillon correspondant en grandeur avec le cercle: après avoir tourné trois fois autour d'elle, les esprits devoient rentrer dans le riche caveau où reposoit Merlin; et ce fut en vain qu'ils firent tous leurs efforts pour passer ce cercle plus impénétrable pour eux, que si de vastes fossés et des murs élevés l'eussent entouré.

Une seule nuit ne suffit pas, lui dit Melisse, pour te faire connoître les héros de ta race étendue dans toute l'Europe; il me faudroit trop de tems pour te raconter leurs exploits glorieux. Je me contenterai donc d'en choisir quelques-

uns, à mesure qu'ils se présenteront devant toi.

Vois ce premier qui te ressemble par son air de noblesse et par sa beauté : ce sera le chef de ta race en Italie. Digne fils de Roger, il vengera le sang de son illustre père, en exterminant les traîtres qui l'auront si lâchement répandu ; il subjuguera le Royaume de Lombardie ; Didier, Tyran de ce pays, tombera sous ses coups ; c'est ainsi qu'il deviendra Souverain d'Est et de Calaon. Ubert son fils le suit ; et c'est dans l'Hespérie, et contre les Maures qui la ravagent, qu'il va porter ses armes triomphantes ; et plus d'une fois il sera le bouclier et le défenseur de la sainte Église attaquée par les Infidèles. Voyez ensuite ce grand Capitaine Albert s'élever de nouveaux trophées, son fils Ugon soumettre Milan, et fouler aux pieds ses antiques couleuvres. Azzon les suit, et succède à son frère sur le trône des Insubriens ; et les sages conseils d'Albert, et les mesures qu'il prend, parviennent à chasser de l'Italie Bérenger et son fils, qui la menaçoient de l'envahir. La belle Alde, sa fille, paroîtra digne à l'Empereur Othon d'occuper le trône des Césars avec lui.

Voyez, Bradamante ! continua Melisse avec un nouveau transport, cet autre Ugon, digne de son valeureux père. Voyez-le foulant aux

pieds le Romain orgueilleux qui, sans avoir la vertu du premier Brutus, n'est plus qu'un rebelle coupable, en osant assiéger Othon III et le Vicaire de Jésus-Christ. Regardez avec complaisance ce Foulques abandonner généreusement à son frère tous ses Etats dans le riche et riant climat de l'Italie, pour aller au-delà des fleuves et des monts qui défendent la Germanie, s'emparer d'un vaste et riche Duché. Sa mère a fait couler dans ses veines l'illustre sang de la maison de Saxe; et c'est par lui qu'il coule encore dans cette branche qui s'éteignoit sans lui.

Celui que vous voyez approcher le front paré d'une branche d'olivier qui l'entoure, c'est Azzon, second du nom. Il fera régner la douce paix dans ses Etats. Ses deux fils Bertolde et Albert sont destinés à se couvrir d'une gloire différente; Bertolde, tel que le Dieu Mars, combat Henri II; délivre et abreuve les champs de Parme du sang tudesque; Albert le seconde: Bertolde obtient, par ses vertus et son amour, la glorieuse alliance et la main de la sage et belle Mathilde. C'est par cet illustre mariage que, devenu neveu d'Henri premier, il hérite de presque la moitié de l'Italie; et que le brave Renaud son fils arrête l'orgueil et les armes du fier Frédéric Barberousse qui prétendoit envahir le patrimoine de Saint Pierre.

Tu distingueras facilement dans cette foule de grands Princes qui se présentent à la fois, un troisième Azzon qui possédera le beau territoire de Vérone, et dont l'Empereur Henri IV et le souverain Pontife Honoré, reconnoîtront les signalés services par le riche Marquisat d'Ancône. Une foule de leurs descendans, Lyon, Faloniers et Bravel, défenseurs de l'étendard sacré, se signaleront par leurs services utiles à l'Eglise : un Obisòn, un Foulques, de nouveaux Azzons, de nouveaux Hugues, deux Henris, dont l'un soumettant l'Ombrie deviendra Duc de Spolette.

Mais fixes tes regards, ô généreuse fille, sur cet Azzon cinquième du nom ! Par lui les Italiens respirent ; leur sang, leurs larmes ne coulent plus, le barbare Ezelin, ce monstre plus détestable, plus cruel que Néron et Caligula, plus sanguinaire dans ses proscriptions que Sylla, Marius et le Triumvir Antoine ; Ezelin avoit ravagé l'Ausonie, et c'est ce même Azzon dont le bras victorieux achève d'abattre le pouvoir de l'usurpateur Frédéric.

Le prix des victoires de ce héros, c'est de régner avec la paix et la félicité publique, dans ce pays fertile et sur les bords fleuris de ce profond et vaste fleuve qui vit couler les larmes qu'Apollon donnoit à ce fils téméraire précipité

par Jupiter dans ses eaux enrichies par des pleurs changées en ambre électrique; ce fleuve nourrit et porta long-tems sur ses ondes argentées le fidèle Roi Cignus, si constant à chercher son ami ; c'est par le don de ce pays, que le Saint-Siège récompensera lés utiles et glorieux services d'Azzon.

Quelle race féconde en héros, s'écrie Mélisse! Aldobrandin, frère de ce brave Azzon, n'exécute pas des exploits moins éclatans, le besoin d'argent pour soutenir une guerre qu'il regarde comme sacrée, lui fait donner en ôtage un de ses frères cadets aux riches Florentins. Il se sert des trésors qu'ils ne lui refusent plus, pour lever des troupes; il marche à leur tête contre Othon IV et son parti Gibelin qui commence à ravager les champs de Parme, du Pisantin et de l'Ombrie. Il triomphe; sa victoire est suivie par la juste punition des Comtes de Cellano. Le Saint-Père, remis en possession de ses Etats, pleure sur ce héros que la Parque moissonne à la fleur de ses jours, et dont le tombeau est couvert par le Clergé Romain ainsi que par ses guerriers, de palmes immortelles. Son jeune frère Azzon, Souverain d'Ancône après lui, réunit aussi sous ses loix les pays que la mer, l'Apennin, l'Isaure et le Tronto renferment. Toutes les vertus d'Aldobrandin semblent être

passées dans son cœur : trésors plus précieux encore que les riches dons souvent prodigués aux grands Princes par la fortune. Renaud son fils, plein du même courage, eût peut-être égalé sa renommée, mais la mort, jalouse de la gloire de cette illustre race, l'enlève au commencement de sa carrière.

Obison, son fils, devient son successeur presque dans l'adolescence. Loin que le souverain pouvoir altère la force et la pureté des mœurs qu'il a reçues de son père, si justement regretté, apprenez, Bradamante, et que l'univers apprenne avec vous, que ses solides vertus, sa justice toujours tempérée par la bonté; que sa bienfaisance; que ses grands desseins, soutenus par sa prévoyante et sage économie, l'élèvent de si bonne heure au rang des Souverains honorés du nom de justes, et de l'amour et des vœux de leurs sujess, que la fière et superbe Modène, et la riante et belle cité de Reggio, viennent d'elles-mêmes se ranger sous ses loix. Heureux les plus grands Peuples favorisés du Ciel, qui reconnoîtront un jour cet Obison dans leur maître * !

Le fils de ce dernier, si long-tems aimé, si sincèrement regretté, c'est cet Azzon VI, qui

* O François !..., *Note du Traducteur.*

porte avec gloire l'étendard sacré de la croix dans la Palestine. Il devient Duc d'Urbin ; et Charles d'Anjou, Roi de Sicile, le choisit pour son gendre.

Un grouppe glorieux se présente ensemble à tes regards ! C'est Aldobrandin, Obison, Nicolas le Boiteux, et Albert. Sans entrer dans un plus long détail de leurs vertus et de leurs victoires, je dirai seulement qu'ils joignirent Fayence au riche Duché dont l'ancienne Adria sa capitale imposa son nom à ce grand Golfe honoré du nom de mer Adriatique : de même que l'on vit dans la Grèce les simples roses donner leur nom à de vastes contrées, ainsi cette Ville maritime située entre les bouches périlleuses du Pô, tire son nom du desir qu'ont les habitans occupés à la pêche, que l'Aquilon furieux, soulevant les flots au-dessus des lagunes qui les entourent, les enrichisse, en y déposant en abondance les habitans effrayés des eaux élevées par la tempête.

Voyez, continua la sage Enchanteresse, voyez ce jeune Nicolas qui brave et confond les vains efforts de Tida contre ses Etats ; les jeux de son enfance sont d'être couvert d'armes pesantes baignées par sa sueur, et de manoeuvrer sous leur poids ; et c'est du travail de ce premier tems de sa vie qu'il s'élève comme une fleur

entre

entre les guerriers. Plein de sagesse, il pénètre aisément les projets de ses sujets rebelles : Othon III, devenu le tyran de Parme et de Reggio s'en apperçoit trop tard, et paye enfin sa négligence par la perte de ses Etats et de sa sa vie.

Le souverain Arbitre de l'univers voit dans vos ayeux des Princes selon son cœur, et ne s'écartant jamais des voies de la justice, il les comble de gloire et de puissance, et ne prescrit de fin à votre illustre race que celle même de l'Univers.

Il est réservé par le Ciel à Lionel et au célèbre Borso, d'être les premiers qui régneront dans Ferrare: né pacifique, Borso saura donner des entraves à la fureur de Mars, et ne s'occupera alors que du bonheur de ses heureux sujets.

Un nouvel Hercule sorti de votre race paroît; et quoiqu'affoibli par un pied brûlé qui le rend boiteux, il fait reculer à son aspect redoutable des voisins jaloux de sa gloire et de l'avoir vu rendre lui seul le courage à leurs troupes effrayées.

La Pouille, la Calabre et la Lucanie seront témoins de l'honneur dont il se couvre, soit dans la paix, soit dans la guerre : témoin du combat particulier dont cet Hercule sortira vainqueur, le Roi Alphonse n'hésitera pas à le

mettre au rang des plus grands Capitaines ; et le trône que trente ans plus tôt Hercule devoit occuper, deviendra le prix à la fin de tant de travaux et de vertus sublimes.

Jamais Souverain ne répandit de si grands bienfaits sur ses peuples que le brave et bienfaisant Hercule : par lui Ferrare voit les marais fangeux qui l'entourent se dessécher et se couvrir de riches moissons ; par lui des fortifications redoutables s'élèvent et la rendent respectable, tandis que son intérieur s'embellit par les Temples, les édifices publics, les palais, les places qu'il y fait élever pour la décoration et l'avantage de cette superbe Cité ; par lui, le redoutable Lion de Saint-Marc qui paroissoit les menacer, replie ses aîles, et se retire dans ses lagunes. La douce paix règne dans les plaines riantes qui l'entourent, tandis que les armées Françoises portent le fer et la désolation dans une grande partie de l'Italie. Heureux Prince ! non, tous les bienfaits dont tu combles tes sujets ne sont rien encore en comparaison du grand présent que tu leur fais : ô Ferrarois, ce sont Alphonse le Juste, Hyppolite le Bienfaisant, qu'il vous présente en ses enfans, en deux frères qui surpassent encore, par leur union, celle des fils de Tindare, de ces deux descendans d'Hercule qui se privoient de la lumière tour-à-tour,

pour en faire jouir un frère tendrement aimé : Alphonse, Hyppolite eussent plus fait enore l'un pour l'autre ; la vie ne leur eût rien coûté pour sauver celle d'un frère.

Cette union si durable affermit la foi, la sûreté publique, plus que si le bras de Vulcain ceignoit cette Cité par une double ceinture d'acier.

La sagesse, la douceur du gouvernement d'Alphonse, ses connoissances étendues porteront tous les charmes du règne d'Astrée dans cet heureux climat, malgré l'inégalité des saisons. Mais que la prudence de ce grand Prince, que la haute valeur de son père, lui deviendront bientôt nécessaires ! lorsque d'un côté, Venise jalouse fera de nouveaux efforts contre lui, et lorsque, d'une autre part, une mère injuste, que dis-je ? une marâtre plus cruelle pour lui que la coupable Médée et la malheureuse Progné ne le furent jadis pour leurs enfans, armera ses troupes contre lui.

Alphonse ne sortira plus de Ferrare à la tête de ses braves et fidèles sujets, soit pendant les ténèbres de la nuit ou la lumière du jour, qu'il ne revienne vainqueur de ses ennemis : les terres arrosées par le Pô, le Santerne et le Zaniole, seront souvent baignées de leur sang, et surtout de celui des peuples de la Romagne qui

l'abandonnant lâchement auront osé tourner leurs armes contre lui; les Espagnols même, devenus soldats mercenaires d'un Pontife injuste, seront les victimes de sa juste fureur; ils seront sacrifiés tous aux mânes du Gouverneur et de la garnison de la Bastia qu'ils auront cruellement égorgés : aucun d'eux ne reverra Rome pour apprendre le destin de ses compagnons.

C'est ce même Alphonse qui se couvrira de gloire à la tête de ses Chevaliers, en déterminant la victoire dans cette sanglante et célèbre journée où la France triomphera des armées combinées de Jules second et des Espagnols; journée terrible où l'on verra les chevaux des vainqueurs nageant dans le sang des vaincus, où les bras et la force manqueront à ces vainqueurs pour donner la sépulture au nombre incroyable de guerriers de tombés sous le fer tranchant du Dieu Mars.

Un objet plus doux succède à cette image effrayante, ô chère et valeureuse Bradamante: fixez vos regards sur ce grand, ce libéral et sublime Hyppolite qui paroît à vos yeux la tête ceinte et couronnée par la pourpre romaine; Hyppolite!... Toi, que dans tous les idiômes de la terre la prose et les vers devroient célébrer; que ne peux-tu, comme Auguste, trouver un Virgile pour chanter dignement ta

gloire et tes vertus! ô splendeur de ta race, comme le Soleil l'est de l'Univers entier!.... Quel astre eût pu paroître plus brillant que toi, ce jour où l'on te vit sortir l'air pensif à la tête d'un très-petit nombre de gens armés, et revenir bientôt d'un air radieux, déjà maître de quinze galères enchaînées qui étoient le prix de ta victoire? Ceux qui l'entourent en ce moment sont les deux Sigismonds et les cinq fils d'Alphonse; la mer ni les chaînes des monts les plus élevés, ne pourront mettre des bornes à leur renommée, Hercule second aura la gloire d'épouser la fille de ce grand et sage Louis XII qui mérita l'auguste nom de pére de son Peuple; cet autre marchant sur les traces glorieuses de son oncle, se nomme Hyppolite comme lui: François est le troisième des cinq; les deux autres portent le nom d'Alphonse.

Généreuse guerrière, je vous en ai déjà prévenue, il faudroit que le Soleil fît plusieurs fois place à la nuit sombre, si je voulois vous apprendre les exploits de tous ceux de vot e illustre race, et je crois qu'il est tems maintenant que je donne la liberté à cette troupe d'esprits que j'avois évoquée pour vous en donner une idée. A ces mots, elle ferme son livre, et ces ombres fugitives se précipitent aussi-tôt dans la grotte qui renferme le

tombeau de Merlin, et disparoissent à leurs yeux.

Dès qu'il fut libre à Bradamante de faire une question a la sage Mélisse, elle ne put s'empêcher de lui demander quels étoient ces deux enfans d'Alphonse qu'elle avoit vu paroître les yeux baissés et le front humilié, entre Hyppolite et Alphonse, et qui, peu d'instans après, avoient paru s'en éloigner: Mélisse, sans lui répondre, et versant quelques larmes: Ah! malheureux! s'écria-t-elle, dans quel abîme des conseils pervers ne vous ont-ils pas entraînés? Hyppolite! Alphonse! ah! ne démentez pas votre bonté généreuse! Songez que ce sont vos frères, et que la pitié borne les effets de votre justice! ne m'en demandez pas davantage, ajouta-t-elle à Bradamante; non, je ne veux point troubler le bonheur pur dont vous venez de jouir en voyant quelle sera la destinée brillante des Princes qui naîtront de votre illustre sang. Demain, dès que l'aube du jour donnera sa première lueur, nous prendrons ensemble le plus court chemin qui conduit à ce château d'acier resplendissant où Roger est captif. Je ne vous quitterai point, que vous ne soyez sortie de cette forêt sauvage, et je vous enseignerai si bien le chemin, que vous ne pourrez plus vous égarer.

Bradamante demeura le reste de cette nuit dans la caverne, s'entretenant avec Merlin qui la pressa plus que jamais de voler au secours de Roger. Bientôt Mélisse entrevoyant les premiers rayons du jour, la conduisit par des sentiers obscurs et difficiles, ménagés entre les crevasses de la roche dure, et elles arrivèrent enfin dans un lieu sauvage que des montagnes inaccessibles sembloient environner de toutes parts.

Alors sans prendre aucun repos, gravissant les rochers et traversant les torrens rapides, elles surent adoucir l'ennui d'une si pénible route, en parlant ensemble de ce qui leur étoit le plus cher et le plus agréable; c'est alors que Mélisse apprit à Bradamante que l'adresse étoit aussi nécessaire que la valeur pour réussir dans ce projet.

L'audace de Mars, lui dit Mélisse, la valeur de Pallas, les troupes innombrables qu'Agramant et Charles ont rassemblées en ce moment, vous seroient inutiles pour attaquer de vive force cet habile et puissant Enchanteur : non-seulement son château d'acier qui se perd dans les nues, ce cheval ailé qui les traverse à son gré, s'opposeroient à vos vains efforts; mais sachez qu'il possède un bouclier d'où s'élancent des rayons si perçans et si dangereux, que dès que

les yeux en sont frappés, la lumière leur est ravie, tous les sens sont suspendus, et l'on tombe dans un état approchant de la mort. Ne pensez pas qu'il pût vous suffire de fermer les yeux pour éviter ces funestes rayons; comment pourriez-vous alors porter des coups et parer ceux d'un ennemi si redoutable? Mais heureusement je peux vous enseigner un moyen de le vaincre, et ce moyen est l'unique que vous puissiez employer.

Agramant, possesseur d'un anneau constellé qui fut autrefois volé dans l'écrin d'une Reine de l'Inde, vient de confier ce précieux anneau dont le pouvoir est de détruire et de rendre inutiles les plus funestes enchantemens, à l'un de ses sujets nommé Brunel, l'homme de l'Univers le plus fin, le plus rusé, et le larron le plus adroit; et ce Brunel déjà n'est pas loin d'ici. Agramant sachant que de tous les Guerriers aucun ne peut se rendre aussi utile à la gloire de ses armes que le brave Roger, a mis tout son espoir dans l'adresse singulière de Brunel, qui lui a répondu sur sa tête de venir à bout de cette entreprise, malgré le pouvoir de l'Enchanteur: mais, belle Bradamante, comme je désire que vous ne deviez qu'à vous seule la gloire et le bonheur de délivrer votre amant, je vais vous enseigner le moyen sûr d'y réussir

c'est en suivant pendant trois jours les bords de la mer que vous arriverez dans un hôtellerie où le Sarrasin Brunel se trouvera peu de momens après vous.

Vous connoîtrez sans peine cet adroit larron à sa taille au-dessous de quatre pieds, à sa grosse et difforme tête couverte d'une espèce de laine noire et crépue : son regard louche, son teint livide, son nez écrasé, ses sourcils épais qui rejoignent sa barbe touffue, tout vous fera reconnoître ce Brunel que vous trouverez d'ailleurs couvert d'habits courts et étroits, tels qu'en portent les courriers.

Il vous sera facile d'entrer en propos avec lui, sur-tout en vous annonçant comme un Chevalier qui se prépare à combattre l'Enchanteur; sur-tout que ce rusé coquin ne puisse jamais soupçonner que vous ayez la plus légère connoissance de l'anneau qu'Agramant a remis dans ses mains. Je ne doute pas qu'il ne s'offre de vous conduire au château de l'Enchanteur; vous l'accepterez : mais vous aurez soin de marcher toujours derrière lui : et dès que vous appercevrez le dôme brillant du château d'acier, ne balancez point à lui donner la mort, sans qu'une foible et fausse pitié vous touche en faveur de ce scélérat. Mais, de grâce, prenez bien garde qu'il ne puisse rien pénétrer de votre in-

tention ; car en mettant ce précieux anneau dans sa bouche, il disparoîtroit sur le champ à vos yeux.

C'est en s'entretenant ainsi d'une si grande entreprise, que la sage Mélisse et la belle Bradamante arrivèrent près de Bordeaux, sur les bords de la mer, dans cette partie de son rivage où le riche et vaste fleuve de la Garonne va lui porter le tribut de ses eaux. Elles ne purent se séparer l'une de l'autre, sans verser des larmes ; et Bradamante alors s'occupant uniquement du projet de délivrer son amant, se hâta d'arriver à l'hôtellerie annoncée par Mélisse, et où Brunel l'avoit précédée de quelques momens.

Bradamante, l'idée pleine du Sarrasin, le reconnoit sans peine. Elle l'aborde, lui fait de légères questions auxquelles il répond par mille mensonges adroits. La Guerrière, de son côté, lui cache avec soin sa patrie, son sexe, sa religion et le sang dont elle est. Toujours en défiance contre ce fripon rusé, elle est beaucoup plus attentive à ses mains, qu'à ses louches et équivoques regards. Elle sait trop avec quelle adresse il est capable de faire les larcins les plus subtils. Mais tandis qu'ils causent ensemble, en s'observant mutuellement, une rumeur soudaine, des cris s'élèvent de toutes parts dans

cette hôtellerie. Vous en apprendrez le sujet; mais ce ne sera que dans le chant suivant, car il est tems que ma voix se repose.

Fin du troisième Chant.



CHANT IV.

QUOIQU'UNE trop profonde dissimulation présente un caractère odieux et contraire à la candeur d'une belle âme, il n'est cependant que trop d'occasions où l'on est forcé de l'employer, pour éviter les périls, et même la mort, dont une fourberie adroite nous menace. Hélas! nous ne sommes pas assez heureux pour n'avoir à traiter qu'avec de vrais amis dans cette vie dont les jours sont plus nébuleux que sereins, et souvent troublés par les assauts de la noire envie; ce n'est qu'après les plus longues épreuves, qu'on peut espérer d'avoir un véritable ami; de pouvoir lui montrer son âme toute entière, sans qu'aucun soupçon puisse altérer cette douce confiance: que pouvoit, que devoit faire alors la belle et prudente amante de Roger qui se trouvoit aux prises avec le scélérat le plus cauteleux, le plus clairvoyant et le plus dissimulé, tel que Brunel venoit d'être peint par la sage Mélisse?

Elle employa donc contre ce traître les mêmes armes dont il se servoit avec tant d'adresse; elle tenoit, comme je l'ai déjà dit, ses yeux atta-

chés sur ses mains subtiles, lorsque cette grande rumeur s'éleva : O Reine du Ciel, ô glorieuse et divine Mère s'écria Bradamante, d'où cette rumeur soudaine peut-elle naître !. . . . Elle en connut bientôt la cause. L'hôte, enfans, domestiques, tous les yeux élevés vers le haut des airs, comme s'ils eussent contemplé quelque effrayante comète ou quelque grande éclipse, lui firent bientôt observer un phénomène, un prodige presqu'incroyable ; elle apperçut distinctement un cheval aîlé, monté par un cavalier couvert de riches armes, qui fendoit les airs avec un vol rapide. Les aîles de cet étrange coursier étoient très-étendues, et couvertes de plumes variées dans leurs couleurs. L'acier poli des armes du cavalier les rendoit étincelantes ; il paroissoit diriger son vol vers le couchant, et bientôt la cime des montagnes le fit disparoître.

C'est un Enchanteur, dit l'hôte, et il disoit la vérité ; c'est un savant Magicien qui prend assez souvent cette même route. Tantôt on le voit élever son vol jusqu'aux étoiles ; tantôt, rasant la terre avec rapidité, il enlève toutes les belles personnes qu'il trouve sur sa route : tellement que les jeunes filles de ces cantons qui se croyent pourvues de quelque beauté, (et il en est bien peu qui ne le croyent,) n'osent plus s'exposer à la clarté du jour.

Ce brigand dangereux, continua l'hôte, possède un admirable château d'acier, élevé dans les nues, sur le sommet des Pyrénées. Plusieurs Chevaliers ont déjà montré leur courage, en allant l'attaquer ; mais aucun d'eux n'est revenu de cette téméraire entreprise, dans laquelle il est bien à craindre qu'ils n'ayent perdu la vie ou la liberté.

Bradamante jouissoit d'une satisfaction secrette en écoutant ce récit. Elle espéroit s'emparer bientôt de l'anneau, et détruire le pouvoir du Magicien et son château. Alors s'adressant à l'hôte : Ne pourriez-vous pas, lui dit-elle, me trouver quelqu'un qui connut la route de la demeure de cet Enchanteur, et qui voulut m'y conduire ? Oh ! vraiment, dit aussi-tôt Brunel en l'interrompant, ce secours ne vous manquera pas ; j'ai cette route par écrit ; je m'offre de vous y conduire ; et peut-être ma présence, ajouta-t-il, ne vous sera-t-elle pas inutile. Il pensoit alors à son anneau ; mais il étoit trop rusé pour en dire davantage : de son côté, Bradamante eut l'air de la reconnoissance, en l'acceptant pour guide, et pensant en elle-même qu'elle seroit bientôt la maîtresse de ce précieux anneau.

Elle s'observa toujours sur ce qu'elle devoit dire, et sur ce qu'elle avoit à cacher à Brunel.

L'hôte avoit un assez bon cheval, propre à voyager et même à combattre; elle en fit l'emplette, et le lendemain, les premiers rayons du Soleil annonçant un beau jour, elle prit sa route par une étroite vallée, ayant soin de faire marcher toujours le Sarrasin Brunel devant elle.

De collines en collines et de bois en bois, ils parvinrent enfin jusqu'au sommet des Pyrénées, d'où, lorsque l'air n'est point obscurci par les brouillards, l'on découvre pleinement la France, l'Espagne et les deux mers, comme sur le haut de l'Apennin, du chemin qui conduit à Camaldoli, on découvre la mer de Toscane et le grand Golfe Adriatique : c'est de ce sommet qu'ils descendirent par un rude et fatiguant chemin jusques dans une profonde vallée.

Du milieu de cette vallée s'élevoit une montagne isolée d'une roche dure et absolument escarpée, dont la cime paroissoit environnée d'un mur d'acier; Brunel lui dit alors : Ce roc surpasse en hauteur tout ce qui l'environne; c'est-là que l'Enchanteur tient tant de prisonniers renfermés; il faudroit avoir des aîles pour y pouvoir monter; car nul sentier, nul degré ne se présente sur les quatre faces également escarpées de ce rocher; et il est aisé de voir que le secours d'un cheval allé devient absolument nécessaire au maître de ce

château, pour pouvoir en faire ses prisons et sa demeure.

Bradamante, suffisamment instruite, connut qu'il étoit tems de se rendre maîtresse de la vie de Brunel et de s'emparer de son anneau; mais elle ne put se résoudre à donner la mort à cet homme sans défense et à rougir son bras d'un sang aussi vil : Brunel, qui ne se doutoit de rien, fut tout-à-coup saisi par la Guerrière, et fortement attaché par elle au tronc d'un sapin élevé; à l'instant, elle lui arrache le précieux anneau qu'il portoit à l'un de ses doigts.

Les cris, les gémissemens du perfide Sarrasin ne purent l'émouvoir. Elle descendit doucement de cette âpre montagne, jusqu'à la planimétrie d'où la tour du château s'élevoit; alors, pour attirer le Magicien au combat, elle eut recours au son du cor, auquel elle joignit de grands cris, et les défis les plus pressans, pour l'obliger à combattre.

L'Enchanteur, ayant entendu l'un et l'autre, ne fut pas long-tems à paroître monté sur son cheval aîlé. La Guerrière qui l'observe, est frappée d'une surprise mêlée de joie, de voir que cet homme, toujours peint sous l'aspect du guerrier le plus redoutable, ne porte ni lance, ni masse, ni les armes meurtrières destinées pour les combats.

Il

Il avoit seulement à son bras gauche, un bouclier couvert d'une épaisse étoffe de soie rouge; et de sa main droite, il tenoit un livre ouvert. C'est en lisant qu'il faisoit paroître des merveilles étranges; et tandis qu'en effet il étoit assez loin du Guerrier qui croyoit l'attaquer, celui-ci le voyoit courir sur lui, le frapper d'une lance, ou des coups redoublés de son épée.

Pour le cheval aîlé, il étoit tel de sa nature sans nul espèce d'enchantement: une jument l'avoit conçu dans ses flancs; un griffon en étoit le père. Semblable au griffon, il en avoit la tête d'aigle; ses pattes de devant armées de serres tranchantes, et ses aîles couvertes de plumes: le reste du corps étoit semblable à celui de la mère. Ce composé bisarre étoit bien défini par le nom d'hypogriffe. L'on tient qu'il existe de ces sortes de monstres aîlés dans les monts Ryphées et tout au fond des mers Glaciales.

C'est de ces pays du Nord que l'Enchanteur avoit eu l'art de le tirer; et par ses soins et son industrie, il étoit parvenu dans un mois à l'accoutumer au frein, à se laisser monter et à voler par-tout où il vouloit le conduire. Cet hypogriffe étoit donc un être réel, et rien ne tenoit en lui de l'illusion des enchantemens.

A l'égard de l'Enchanteur, tout étoit illusion en lui: il eût fait paroître le jaune pâle pour

la plus brillante pourpre; mais cet artifice ne pouvoit rien sur les yeux de Bradamante, éclairés par le pouvoir de l'anneau. Cependant la Guerrière s'agite, porte de côté et d'autre des coups au vent, avec l'activité et l'animosité d'un combat violent, ainsi que Mélisse l'avoit conseillée de faire.

Après avoir feint de combattre long-tems à cheval, elle se jette à terre, comme voulant porter des coups plus assurés; ce qui détermine l'Enchanteur à se servir de son dernier charme, et à découvrir l'écu fatal, ne doutant point qu'il ne fît tomber à terre son ennemi privé de tout sentiment: il auroit pu sans doute commencer à triompher par un moyen aussi facile; mais il se plaisoit à voir les combattans manier la lance ou la hache avec plus ou moins d'adresse: il s'amusoit de leurs vains efforts, comme un vieux chat s'amuse de la foible défense d'une souris, jusqu'à ce que, las de ce jeu, il lui donne le coup mortel de ses dents meurtrières: cette image avoit pu convenir à l'Enchanteur et à ceux qui l'avoient combattu jusqu'alors; mais il n'en étoit pas de même de Bradamante: en possession de l'anneau, attentive à tous les mouvemens de son ennemi, et pour qu'il ne pût rien soupçonner, dès qu'elle lui voit découvrir son écu, elle ferme aussi-tôt

les yeux, et se laisse tomber par terre, comme étant privée de tout sentiment; non que la splendeur élancée de l'écu lui fut aussi fatale qu'aux guerriers qui l'avoient précédée, mais espérant par sa chûte engager l'Enchanteur à descendre et à s'approcher d'elle.

Son espérance ne fut point trompée. Dès qu'il la vit tomber, il fit abaisser le vol de son coursier jusqu'à terre. Il descendit promptement, il attacha l'écu qu'il recouvrit au pommeau de la selle, il y posa même le livre qu'il tenoit ouvert, et s'approcha pour s'emparer d'elle. La Guerrière qui le guettoit, comme un loup caché dans un buisson épais attend le jeune chevreuil dont il veut faire sa proie, dès qu'elle le voit à sa portée, se lève, le serre avec force, le jette par terre; et de la même chaîne que l'Enchanteur lui destinoit, elle le lie étroitement, sans que ce vieillard sans vigueur puisse opposer aucune défense aux forces de cette jeune et robuste Guerrière.

Bradamante, prête à lui couper la tête, levoit déjà son redoutable bras; mais elle suspendit son coup en voyant l'air abattu du vieillard consterné; elle regarda comme une vengeance trop indigne d'elle la mort d'un foible vieillard, couvert de cheveux blancs et des rides de la décrépitude.

Jeune homme, arrache-moi la vie, s'écria-t-il plein de colère et de désespoir! Mais Bradamante étoit bien éloignée de l'écouter, et d'abuser d'une victoire si facile. Curieuse cependant de savoir le nom de cet Enchanteur, et dans quel dessein il s'étoit formé par son art cette demeure inattaquable, elle l'interrogea sur ces faits pour en être éclaircie. Hélas! dit le vieux Magicien, en versant un torrent de larmes; ce n'est ni pour cacher des larcins, ni pour aucun dessein coupable, que j'élevai cette roche et que je bâtis ce château. Ce ne fut au contraire que pour garantir les jours d'un jeune Chevalier, l'objet de mon plus tendre amour; ayant appris, par mon art, que bientôt il se feroit Chrétien, et qu'il devoit périr quelque tems après par la plus noire des trahisons.

Le Soleil, d'un pôle à l'autre ne voit rien d'aussi beau, d'aussi parfait que ce jeune Chevalier: Roger est son nom. Ce fut moi, malheureux Atlant, qui l'élevai dès le berceau. L'honneur, le desir d'acquérir de la gloire l'ont arraché de mes bras, pour voler à la Cour d'Agramant, et pour suivre ce Prince dans son entreprise contre la France; et moi, plus passionné pour Roger que le père le plus tendre, je cherche tous les moyens de le tirer de ce

Royaume pour lui faire éviter le sort cruel qui le menace.

Dans cette vue je bâtis cette roche, et je m'emparai de Roger par le même artifice que j'espérois employer aujourd'hui contre toi : tu verras une grande quantité de Dames et de Chevaliers que j'ai rassemblés dans ce château : pour que mon Roger, forcé de n'en point sortir, y trouve une compagnie aimable qui l'amuse, j'ai soin de rassembler de toutes parts en ce lieu tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie; concerts, parures, jeux variés, chère excellente, tout y prévient leurs desirs. Hélas! mes soins attentifs réussissoient : c'est toi qui détruis mon bonheur et renverses tous mes projets.

Ah! si ton âme est aussi belle que ta figure, n'empêche pas le succès du dessein si honnête et si légitime que j'ai conçu : prends cet écu, je te le donne; prends ce destrier aîlé qui fend les airs, et ne prétends rien de plus sur mon château! Délivres ceux de tes amis que tu voudras choisir; que dis-je? ah! délivres tous mes autres prisonniers, et laisses-moi mon cher Roger; et si ta cruauté va jusqu'à vouloir me l'arracher pour le conduire en France, arraches-moi donc aussi cette âme malheureuse qui n'habite plus qu'une vieille écorce prête à tomber d'elle-même.

Vieillard, lui répondit Bradamante, n'espères point m'attendrir par tous ces vains propos; c'est précisément la liberté de Roger que je veux: prétends-tu donc m'offrir comme un don ce beau destrier et ce bouclier? ne sont-ils pas à moi par ta défaite; et d'ailleurs seroient-ils un échange que je pusse comparer à Roger? Crois-tu donc que tu pourrois t'opposer aux décrets divins, en le tenant ici sous ta garde? tu ne peux être certain du sort qui l'attend, et toutes les ressources de ton art sont insuffisantes pour l'empêcher. Vieillard insensé, réfléchis! Comment pourrois-tu savoir quel est le péril qui menace un autre tête, quand tu n'as pu prévoir le coup qui t'accable aujourd'hui? tu me demandes de t'arracher la vie? Non, mon âme et mon bras s'y refusent. Mais quand tout l'Univers te feroit le même refus, une âme forte et courageuse n'a-t-elle donc pas mille moyens de se délivrer d'une vie qui lui devient importune? En achevant ces mots, Bradamante aspire bientôt à gagner le haut de la roche; et l'Enchanteur Atlant enchaîné fut forcé par elle de monter le premier; car elle ne pouvoit s'empêcher de se défier encore de lui, malgré sa mine pâle et son air humilié.

Bientôt une petite porte, un escalier tournant taillé dans la roche, les conduisit jusqu'à

l'entrée du château. L'Enchanteur lève une longue pierrre platte, gravée de figures et de caractères étranges, qui forme le seuil de cette porte. Il découvre des vâses dont il exhale une fumée qui paroît sortir d'un feu caché. Atlant brise ces vâses fumans. Aussi-tôt la tour, le château, sa ceinture d'acier disparoisssent. On ne voit plus que le sommet d'une montagne inculte et sauvage. Les prisonniers retenus jusqu'alors, restent épars et libres sur le terrein stérile de ce sommet; et quelques-uns d'eux, accoutumés aux délices qu'ils goûtoient dans leur belle et vaste prison, regrettent en secret cette vie voluptueuse. Dans le même moment que le château d'Atlant disparoît, la colombe qui s'échappe des serres de l'épervier ne disparoît pas avec plus de vitesse, que ce rusé Magicien en se dérobant au pouvoir de Bradamante.

Gradasse et Sacripant furent les deux premiers guerriers qui frappèrent ses yeux. Prasilde, cet aimable et brave Chevalier qui, du fond de l'Orient, avoit suivi le Paladin Renaud, paroît ensuite avec Irolde son ami le plus cher et le plus parfait. La brave et tendre fille d'Aimon voit enfin son amant, et l'heureux Roger reconnoît sa charmante maîtresse. Bradamante voit enfin celui que son cœur adore; son

amour avoit commencé à ce moment où ne pouvant résister à ses instances, elle avoit délacé son casque sur la fin d'un combat; ce qui donna le moyen alors à quelque lâche Sarrasin de la blesser à la tête. Ce seul instant avoit fait une si forte et si douce impression sur tous les deux, qu'ils s'étoient cherchés sans cesse depuis, soit pendant les ombres de la nuit, ou pendant le jour, jusques dans les lieux les plus sauvages, sans avoir pu se rencontrer que dans ce moment. Roger sent le double plaisir de revoir celle qu'il aime, et de ne pouvoir douter que sa liberté ne soit l'ouvrage de son bras et de son amour. Il se croit avec raison le plus fortuné des amans, comme il sent qu'il en est le plus passionné.

Tous deux descendirent ensemble jusques dans le vallon, témoin de la victoire que la jeune guerrière avoit remportée sur l'Enchanteur. Ils y trouvèrent l'hypogriffe ayant encore le fatal bouclier couvert de son étui, qui pendoit à l'arçon de sa selle.

Bradamante s'avance pour saisir sa bride, l'hypogriffe semble attendre qu'elle s'approche de lui; mais tout-à-coup déployant ses ailes, il s'élève en l'air et va se poser à quelque distance sur le penchant d'une colline. Bradamante le suit; le cheval ailé paroît l'attendre, sembla-

ble à la corneille qui se joue de l'inutile espérance des chiens qui la poursuivent, lorsqu'elle voltige de place en place: l'hypogriffe rend toutes ses courses inutiles, et ne se laisse jamais approcher d'assez près pour être saisi.

Roger, Gradasse, Sacripant, tous les autres Chevaliers, se distribuent dans la plaine et sur la montagne, dans l'espérance que quelqu'un d'eux pourra l'arrêter; mais l'hypogriffe, après les avoir séparés par tant de courses inutiles, semble ne vouloir se laisser approcher que par le seul Roger; ce fut un nouvel artifice de l'Enchanteur: Atlant, la douleur mortelle dans l'âme de voir son élève prêt à se trouver en France, n'avoit point encore perdu toute espérance de l'en détourner, et c'étoit le dernier moyen dont il essayoit de se servir. Ce fut donc par son pouvoir que lorsque Roger eut saisi les rênes de l'hypogriffe, il lui fut impossible de se faire suivre par cet indocile animal.

L'intrépide Roger voyant qu'il ne peut le dompter, prend le parti téméraire de descendre de dessus son fidèle Frontin, et ne balance plus à s'élancer sur le coursier allé, auquel il ose même faire sentir ses éperons qui l'animent d'un nouveau feu. L'hypogriffe semble ne vouloir que galoper pendant quelques instans; mais tout-à coup déployant ses grandes ailes, et plus vif

que le faucon que son maître vient de déchaperonner, en lui montrant une proie, l'hypogriffe s'élève dans les airs qu'il fend avec la rapidité de la foudre. Bradamante éperdue, consternée, en voyant son cher Roger s'élever jusqu'aux nues avec tant de péril, ne peut distinguer pendant quelques momens quelle est l'espèce de sentiment qui l'agite : ce qu'elle se souvient d'avoir entendu dire de l'enlèvement de Ganimède, lui fait craindre un sort pareil pour un jeune guerrier qui n'a pas moins de charmes que lui. Elle le suit en fixant sa vue dans les airs, aussi loin qu'elle peut le voir : elle croit le voir encore, lorsqu'il est déjà loin de ses regards ; c'est son âme entière qui suit son amant dans les airs ; et lorsqu'enfin elle reconnoît qu'elle s'égare, elle se livre aux gémissemens, et son cœur brisé ne connoît plus la paix. Ses regards tombent enfin sur Frontin ; sa vue redouble sa douleur : mais soudain, et craignant que cet excellent cheval ne tombe en des mains étrangères, elle s'en empare, le conduit avec elle, et garde encore la foible espérance de pouvoir un jour le rendre à son aimable maître.

Cependant Roger, qui ne connoît point l'art de conduire ce cheval fougueux, se sert inutilement de la bride pour l'arrêter ; il se voit porté bien au-dessus des plus hautes montagnes,

Bientôt même à peine peut-il les distinguer des plaines et des lacs qui les environnent : ce ne fut que lorsqu'élevé au plus haut du Ciel, où l'Observateur attentif n'eût pu l'appercevoir que comme un point, l'hypogriffe parut diriger son vol vers le Couchant : il fend alors les airs par un vol uni, tel qu'un léger vaisseau nouvellement espalmé coule d'une rapidité égale sur les ondes, lorsqu'il est poussé par un vent frais et favorable. Mais laissons Roger parcourir les airs. Un destin heureux le conduit dans ce périlleux voyage ; et revenons au bon et brave Paladin Renaud.

Ce Paladin, pendant deux jours entiers, fut le jouet des vents déchaînés, qui lui firent parcourir de vastes plages depuis le Couchant jusqu'à l'Ourse : ce gros tems dura toute la nuit suivante, et le vaisseau ne fut porté que le jour d'après sur une pointe de l'Ecosse, voisine de cette célèbre forêt Calydonienne, qui retentit si souvent du bruit des armes et des combats livrés sous son ombre par les Chevaliers les plus renommés.

C'est dans cette vaste forêt que les Chevaliers errans les plus fameux de la Grande-Bretagne, des contrées voisines, et même de celles qui sont éloignées, telles que la France, l'Allemagne et la Norwége se rendent souvent pour

signaler leur valeur : celui dont le cœur seroit foible n'y doit point entrer, la mort y menace ses jours lorsqu'il s'expose pour remporter les prix de l'honneur; c'es-là que, par de fréquens combats, Tristan de Léonois, Lancelot du Lac, Artus Galvanes, Gauvin, et tant d'autres Chevaliers qui furent la gloire de la moderne et antique Table Ronde, enrichirent cette forêt de monumens et de trophées qu'on y voit encore; Renaud prenant ses armes se fit descendre à terre avec le fidèle Bayard, et commanda au patron du vaisseu de l'attendre dans le port de Barwik.

Sans Ecuyer, sans nulle espèce de guide, Renaud voyage dans cette forêt immense, et suivant diverses routes dans l'espérance d'y trouver quelque aventure digne de sa valeur; il arrive sur le soir du premier jour dans une belle Abbaye, où l'on se faisoit un grand honneur de recevoir les Chevaliers et les Dames que le hasard y conduisoit, et dont même une partie des revenus avoit été fondée pour un si noble et si louable emploi.

L'Abbé et les Religieux furent également attentifs à bien recevoir le Paladin; et lorsque, par un bon et magnifique repas, il eut réparé ses forces, il les pria de lui dire par quel moyen un Chevalier pouvoit signaler son courage et

trouver à faire apprécier le dégré d'estime qu'il pouvoit mériter. Ils lui répondirent tous d'une voix que nul lieu du monde n'étoit plus fertile en grandes aventures que cette sombre et vaste forêt; mais que sa solitude ensevelissoit dans l'oubli les grandes actions qu'on pouvoit exécuter; qu'il falloit du moins que ces actes pussent parvenir à la connoissance des hommes; et si vous êtes déterminé, dirent-ils, à donner des preuves de votre haute valeur, il s'en présente une pour vous plus belle, plus glorieuse qu'il ne s'en est jamais offert à tout noble et vertueux Chevalier. La charmante fille de notre Roi a dans ce moment besoin d'être défendue contre un des Barons de ce pays, nommé Lurcain, qui veut lui ravir et la vie et l'honneur par les accusations qu'il a portées contre elle.

Lurcain, animé peut être par la haine plutôt que par l'évidence, l'accuse devant le Roi son père d'avoir au milieu de la nuit fait monter un amant dans sa chambre; il certifie même l'avoir vue l'aider elle-même à s'élever jusqu'à son balcon; les loix du Royaume la condamnent au feu, si dans un mois elle ne peut trouver un défenseur qui puisse en combattant Lurcain, lui faire avouer qu'il a fait une calomnie.

La loi sévère de l'Ecosse veut que toute Dame ou Demoiselle de quelque naissance qu'elle

puisse être, qui se trouve atteinte d'avoir eu commerce avec tout autre qu'un mari, subisse la mort; s'il ne se trouve un champion qui persuadé de son innocence puisse la prouver les armes à la main et l'arracher à son supplice.

Le Roi, cruellement affligé d'une pareille accusation (portée contre la belle Genèvre sa fille qu'il adore), a fait publier hautement que s'il se présente un Chevalier qui prenne sa défense et anéantisse l'accusation calomnieuse portée contre elle, il recevra sa main pour peu qu'il soit de noble extraction, avec une dot proportionnée à cette grande alliance; mais si malgré cette offre, il ne se trouve personne avant la fin du mois qui vienne la secourir, la Princesse subira la cruelle et déshonorante mort que la loi prononce contr'elle.

En vérité, Seigneur, continuèrent-ils, une pareille entreprise vous seroit plus glorieuse et plus utile que d'aller errant dans ces bois en chercher d'autres moins intéressantes et moins honorables: une gloire immortelle couronnera votre entreprise; une Princesse plus belle que celles que l'espace immense entre l'Inde et les colonnes d'Hercule pourroit vous offrir, sera le prix de votre victoire; des richesses, un grand Etat dont vous assure la reconnoissance d'un Roi qui vous devra sa fille et la réparation de

son honneur lésé par cette accusation, doivent bien vous déterminer; d'ailleurs les loix sacrées de la Chevalerie ne vous prescrivent-elles pas de soutenir l'honneur des Dames, et surtout de celle-ci, qui, jusqu'à cette accusation soudaine, a toujours paru le plus parfait modèle de la pudeur et de la vraie vertu ?

Renaud rêva pendant quelques momens; ensuite il répondit d'une voix élevée: Quoi! vous dites donc que votre loi condamne à mort une foible et sensible femme qui tend ses bras à l'amant tendrement aimé et lui laisse cueillir quelques fleurs de celles qu'Amour destine à ses favoris ! que de Dieu soit maudit le barbare qui put forger cette injuste loi, et plus maudits soient encore les imbéciles qui se soumettent à la suivre! Ah ! périsse mille fois plutôt la cruelle qui porte le désespoir dans le cœur de son amant, que la beauté sensible qui consent à couronner sa foi. Que ce fait soit véritable ou faux, que m'importe ? . . . . . Que la belle Genèvre ait rendu son amant heureux, je serois porté dans le cœur à l'en louer; mais que le fait soit prouvé ou douteux, mon cœur et ma raison me portent également à la défendre. Je ne vous demande qu'un guide qui puisse me conduire vis-à-vis de son accusateur ; et j'espère trop en Dieu, comme dans mon courage, pour ne pas voir

bientôt cette belle Princesse hors de toute peine.

Je me garderai bien d'affirmer ce que j'ignore ; car je pourrois peut-être me tromper. Mais ce que je soutiendrai hautement, c'est qu'une foiblesse si douce et si naturelle ne peut mériter une pareille punition. Celui qui fit une pareille loi ne put être que le plus injuste ou le plus extravagant de tous les hommes. Elle doit, sans balancer, être révoquée et anéantie par une plus douce et plus juste loi. Eh, quoi donc, continua le Paladin avec chaleur ; si le plus doux et le plus heureux penchant que nous donne la Nature, appelle également l'un et l'autre sexe aux plus grandes douceurs de l'amour, que le seul préjugé d'un ignorant vulgaire peut seul traiter de criminelles ; si l'homme se livre sans frein à toutes ses passions, et peut même tirer une espèce de gloire du nombre des belles qu'il a rendue sensibles à ses desirs ; un sexe enchanteur, plus tendre et plus foible que le nôtre, méritera-t-il donc d'être puni pour avoir cédé quelquefois la victoire à ce feu séducteur qui brûle également dans le cœur de tous les mortels ? Oui, j'espère bien avec le secours du Père commun de tous les Êtres, prouver que cette loi cruelle est aussi injuste qu'inégale, et que c'est un crime affreux

d'avoir

d'avoir pu l'exécuter et la conserver encore.

Tous les Moines et leur vénérable Abbé convinrent en applaudisant le Paladin, de la justice de ses raisons, et s'écrièrent tous d'une voix, que les Souverains se rendroient coupables, s'ils balançoient à l'anéantir.

Dès le lendemain, dès que l'horison de notre hémisphère fut paré des couleurs brillantes et vermeilles de l'aurore, Renaud se couvre de ses armes, monte sur Bayard, prend au hasard le premier écuyer qui se présente, marche à grands pas, traverse un bois épais, et brûle d'arriver au lieu choisi pour attaquer ou défendre l'honneur et la vie de la belle Genèvre. Renaud et son écuyer, pour abréger la route, avoient quitté le grand chemin qui traversoit la forêt, en formant quelques détours; et suivant une route plus courte, ils étoient prêts à traverser une vallée couverte de bois épais, lorsqu'ils entendirent les cris perçans d'une femme, et qu'ils en apperçurent une qui, de loin, leur paroissoit assez belle, et qui se débattoit entre deux brigands prêts à la poignarder. Cette femme, baignée de pleurs, cherchoit à les attendrir, au moment où, le fer en main, ils alloient couvrir la terre de son sang: Renaud, ému par ce spectacle, vole à son se-

cours, en jettant des cris menaçans. Les deux bandits effrayés, tournent promptement le dos, se précipitent et se cachent dans le fond de la vallée, et dans le bois le plus épais.

Le Chevalier, très-curieux de savoir par quelle raison cette femme étoit prête à subir une si cruelle punition, ordonne à son écuyer de la relever, de la prendre en croupe; et pour ne point perdre de tems, il reprend promptement le sentier qui doit le conduire au lieu auquel il croit ne pouvoir arriver trop tôt. Chemin faisant, il observe que, malgré la terreur et l'épouvante qui défigure encore ses traits, cette dame est aussi jeune, agréable même, qu'elle est belle. Il lui demande d'un air attendri, quelle étrange fatalité l'avoit exposée à cette mort cruelle; et la dame, d'un air modeste et d'une voix douce, lui répond ce que je remets à vous dire dans le chant suivant.

Fin du quatrième Chant.



CHANT V.

Doux lien de la nature, attrait divin qui réunis, par ta chaîne cachée, un sexe à l'autre sexe dans tous les animaux : toi qui fait reposer doucement l'ourse et la lionne dans le même antre, que l'ours et le lion remplisse souvent de carnage et font retentir de leurs affreux rugissemens : toi qui fais vivre en paix la louve vorace avec le loup destructeur et carnassier : toi qui fais bondir la genisse près du fier taureau dont les cornes menaçantes et les brusques et violentes caresses semblent la menacer : ô toi, qui devrois également régner sur tous les êtres sensibles, par quelle horrible fatalité parois-tu ne plus exister dans le cœur de l'homme ? Quelle Furie a pu porter ses serpens dans son cœur et dans celui de la femme ? Ils devroient te servir de temple. Peut-on voir sans indignation ce sexe charmant exposé aux fureurs d'un époux inhumain et barbare ? Quoi, ce lit nuptial préparé pour la félicité parfaite, par l'Hymen et par l'Amour, est souvent baigné des pleurs du'ne épouse malheureuse, et quelquefois même souillé par son sang ! Homme féroce ! frémis,

et reconnois que ta fureur offense également la divinité, la justice et la nature! Peux-tu frapper ce beau visage où l'Amour s'est peint pour ton bonheur? Mais n'es-tu pas plus détestable encore que les esprits impurs sortis des noirs abîmes, lorsque ta main cruelle porte le poison dans le sein, ou que s'armant d'un poignard, elle entrouvre les flancs de ta foible et malheureuse compagne?

Les deux barbares que Renaud avoit fait fuir et cacher dans le fond des vallons, en délivrant la jeune dame qu'il venoit de dérober à leurs coups, avoient sans doute une âme aussi criminelle; Renaud l'ayant rassurée par un air de courtoisie et par celui d'un véritable intérêt, la jeune dame reprit enfin ses esprits, et soupirant encore, elle commença son histoire:

Vous allez entendre, lui dit-elle, le reçit d'une noirceur et d'une cruauté dont les Villes de Thèbes, d'Argos et de Micènes n'ont point donné d'exemples aussi funestes; si le soleil semble obscurci par les nuages, et ne laisser tomber qu'à regret ses rayons sur ce pays froid et sauvage, c'est qu'il veut éviter l'aspect d'une nation aussi féroce.

Que l'homme s'arme et détruise l'ennemi qui veut l'opprimer, il n'agit ni contre l'ordre, ni contre la loi naturelle; mais poursuivre, donner

la mort à celui qui ne cherche qu'à nous servir, qu'à faire notre bonheur, c'est une attrocité dont les monstres les plus féroces sont incapables.

Je ne peux vous instruire du motif de ces deux scélérats prêts à m'arracher la vie, sans vous raconter les premiers détails de ma malheureuse histoire.

Attachée au service de la Princesse Genèvre, fille de notre Roi, dès ma tendre jeunesse, son amitié pour moi pouvoit faire mon bonheur, et même exciter l'envie, mais le cruel Amour ne le troubla que trop tôt en me faisant sentir tout le poids de ses chaînes; le Duc d'Albanie, par les transports d'un amour dont mon jeune cœur ne pouvoit se défier encore, réussit à le séduire. Je l'aimois trop pour chercher à connoître le fond de son âme; et puisqu'il faut bien que je l'avoue, celui dont mon cœur avoit reçu l'image fut bientôt aussi reçu dans mon lit: emportée par une passion qui ne me permettoit plus de raisonner, je ne réfléchis pas même que la chambre que j'avois choisie, comme la plus secrète, pour le recevoir, étoit celle que Genèvre s'étoit particulièrement réservée, qu'elle occupoit quelquefois, et dans laquelle elle déposoit en sûreté ce qu'elle avoit de plus précieux: cette chambre avoit un grand balcon,

et les jours que la Princesse ne l'occupoit pas; j'y volois; une échelle de corde que je jettois à mon amant lui donnoit la facilité d'y monter, et comme l'inconstance du chaud et du froid déterminoit Genèvre à changer souvent de lit, et que d'ailleurs ce balcon donnoit sur un terrein inculte, à moitié couvert des débris de quelques masures, j'avois toute facilité de voir souvent l'amant que j'adorois. Ces jeux, ces plaisirs secrets d'un amour heureux durèrent pendant plusieurs mois. Aveugle que j'étois! ces tendres jeux avoient augmenté ma passion au point que je ne voyois que l'amour dans les yeux de mon amant, quoique j'eusse pu dès-lors y découvrir la feinte et la trahison. Ce cruel maître, ce tyran de mon âme toute entière, ne craignit bientôt plus de paroître ouvertement amoureux de la belle Genèvre; que sais-je même s'il ne l'avoit pas aimée avant moi, ou si cet amour ne s'étoit accru que par dégrés? mais se sentant absolument le maître de toutes mes pensées, de toutes mes volontés, il poussa son audace barbare jusqu'à me confier ce nouvel amour, et jusqu'à me conjurer de l'aider de mes secours auprès de Genèvre: il me disoit bien, à la vérité, que son amour n'étoit que feint pour Genèvre; que je remplissois son cœur tout entier; que la seule ambition d'obtenir la

main de la fille de son Roi, de parvenir aux plus grandes dignités, de vivre après en pleine liberté sous ma loi, de me rendre également riche, puissante et heureuse, étoit la seule cause de cette feinte; plus foible, plus aveuglée que jamais, je n'osai lui faire de reproche; je le crus, je sentis même un secret plaisir à lui obéir, et j'eus la lâche complaisance de me prêter à ses desseins.

Ce fut de la meilleure foi du monde, que je saisis la première occasion favorable pour parler de ce perfide amant à la Princesse. Je le peignis à ses yeux... Eh! quel devoit être le portrait d'un amant adoré dont l'image embellie par une passion violente, étoit sans cesse présente dans mon âme! Mes soins ne purent réussir. Rien ne pouvoit toucher en sa faveur une jeune Princesse prévenue déjà par un autre amour. Un Chevalier aimable étoit venu depuis quelque tems dans la Cour d'Ecosse avec son frère, et s'étoit acquis la plus brillante renommée, à laquelle même aucun Chevalier de la Grande-Bretagne n'eût osé prétendre; il devint bientôt si cher à notre Roi, que par les grâces qu'il accumula sur sa tête, il le rendit égal aux plus grands Seigneurs de ses Etats.

Il fut cher à ce Prince, il le devint encore plus à Genèvre; ce Chevalier, nommé Ario-

dant ; toucha ce jeune cœur, dès qu'il l'eût persuadée par cette sincérité qui caractérise une âme noble et vertueuse, qu'il cachoit dans son sein pour elle une flamme plus vive et plus durable que les feux dont brûla Troie, et ceux que le Vésuve et l'Etna renferment dans leurs vastes flancs.

L'amour sincère qui remplissoit le cœur de Genèvre, lui fit rejetter avec dédain tout ce que je dis en faveur du Duc ; et lorsque revenant à la charge, je voulois inspirer quelque pitié pour lui, Genèvre sembloit se plaire à le couvrir de ridicules, et n'en parloit qu'avec le ton de l'antipathie ou du froid mépris.

Je conseillois souvent à cet amant malheureux d'abandonner une si vaine entreprise, et de ne plus rien espérer d'une âme occupée par un autre amour ; et c'est dans cette vue que je lui donnai des preuves qu'Ariodant étoit si tendrement aimé, que rien ne pouvoit plus éteindre l'ardeur d'une aussi vive flamme.

Polinesse (c'est ainsi que se nommoit le Duc d'Albanie) s'étant enfin convaincu par lui-même que son amour étoit inutile et rejetté, ne put souffrir qu'un autre lui fut préféré, et son orgueil superbe changea bientôt en haine ce qu'il avoit de sentimens pour elle.

Il s'occupa dès-lors à faire naître entre Ario-

dant et Genèvre de si cruels débats et une telle inimitié, que rien ne put ensuite les réunir ; le traître porta plus loin sa vengeance, et conçut dès-lors en secret le noir projet de répandre sur la réputation de la belle Genèvre une infamie assez forte pour qu'elle ne pût jamais s'en relever.

Ma chère Dalinde, me dit-il un jour (car c'est ainsi que l'on me nomme) il me vient une idée : l'amour que je sentois pour Genèvre est à présent comme un arbre coupé jusqu'à la racine ; mais de même que cette souche pousse encore quelques nouveaux rameaux, il renaît malgré moi de cette passion détruite ces légers sentimens qui ne sont l'ouvrage que des desirs ; ces desirs m'importunent encore ; je voudrois achever de m'en délivrer, quand ce ne devroit être que par une illusion qui pût séduire et tromper mes sens : j'imagine un moyen facile de me satisfaire. Ne peux-tu pas, lorsque Genèvre quitte ses habits pour s'aller coucher, te revêtir de ces mêmes habits ; relever et arranger tes cheveux comme elle, prendre enfin son air, sa ressemblance, le plus qu'il te sera possible, paroître en cet état sur le balcon, et me jetter l'échelle de corde ? alors mon imagination ardente cherchant d'elle-même à se tromper par l'apparence, jouira de son illusion, et calmera

mes vains desirs, comme s'ils étoient satisfaits: ainsi le fourbe réussit à me séduire, je ne trouvai pas que ce fut un grand mal pour moi de me prêter à ce que je ne regardois que comme une folie ; n'en prévoyant pas alors les suites funestes, je fis tout ce qu'il m'avoit prescrit ; je me revêtis des habits de la Princesse, je l'aidai moi-même à monter sur le balcon, je le reçus dans mes bras, et je ne reconnus toute mon imprudence que lorsqu'elle fut suivie des plus affreux malheurs.

Polinesse, quoique d'abord ami d'Ariodant étoit en froid avec lui depuis qu'il l'avoit reconnu pour être son rival ; cependant il fut alors le trouver : Je m'étonne, lui dit-il, que quoique je vous aie donné des marques de mon estime et de mon amitié dans cette Cour, vous n'ayez plus avec moi que l'air de la froideur ; je m'étonne encore plus, que vous sembliez ignorer que j'adore la Princesse, et que prêt à l'obtenir du Roi son père, elle est sensible à mon amour : pourquoi donc semblez-vous vous obstiner à lui plaire, quoiqu'elle dédaigne votre amour ? à Dieu ne plaise que j'en fisse autant, si j'étois à votre place, et que vous fussiez à la mienne ! Eh ! grands Dieux, répondit Ariodant, je suis surpris de ce que vous me dites encore plus que vous ne pouvez l'être vous même : eh,

n'a-t-elle donc pas reçu mes vœux avant que vous ayez pu la connoître ! L'amour qui nous unit ensemble peut-il être plus vif et plus pur? Ne désirons-nous pas également qu'un heureux hymen nous lie, et ne suis-je pas bien certain qu'elle n'eut jamais aucun penchant pour vous?

Oh ! que dites-vous là, dit le Duc, jusqu'à quelle erreur un fol amour a-t-il pu vous conduire? Vous croyez donc en être aimé. Vraiment je dois avoir la même confiance; et c'est aux preuves qu'il nous faut recourir. Ouvrez-moi donc votre âme toute entière; moi de mon côté, je n'aurai rien de secret pour vous. Voyons qui de nous deux est vraiment l'amant favorisé, et que l'autre lui cède de bonne grâce toutes ses vaines prétentions; mais, ajouta-t-il, si nous prenons un parti si sage, il faut que, par un serment sacré, nous nous engagions à ne jamais rien dire de ce que nous nous serons déclaré l'un à l'autre.

Ariodant avoit trop bonne opinion de Genèvre, pour ne pas accepter cette proposition; et les sermens ayant été prêtés de part et d'autre: Sachez, dit-il à Polinesse, que les discours, les lettres même de la Princesse, m'ont assuré que sa main ne seroit jamais qu'à moi, et qu'elle renonceroit à l'hymen pour toujours, si le Roi son père s'opposoit à cette union; mais qu'elle

espéroit que, sensible à mes services, et son amitié pour moi paroissant augmenter de jour en jour, il finiroit par couronner nos vœux. Tels sont les termes où j'en suis avec elle: content de mon sort, bien sûr qu'aucun autre ne réussiroit à toucher son cœur, je sais captiver mes desirs; je craindrois trop de l'offenser en les laissant paroître, et d'ailleurs ce seroit bien en vain que j'espérerois obtenir la plus légère faveur; sa vertu, quoique douce, n'en est pas moins sévère.

Après qu'Ariodant eût avec autant de modestie que de pudeur, rendu compte de ses espérances à Polinesse, le traître qui s'étoit bien proposé de le brouiller à jamais avec la belle Genèvre, prit la parole et lui dit: Je vois que vous êtes bien loin d'être traité comme je le suis, et bientôt vous ne pourrez douter que je ne sois le seul parfaitement heureux: feignant de vous aimer en secret, elle vous méprise, elle vous amuse par des propos trompeurs et de vaines espérances, et quelquefois même votre amour et votre crédulité font le sujet de ses plaisanteries avec moi. Le secret que nous nous sommes juré, me rassure contre le danger de dire ce que je voudrois vous taire; mais je vois qu'il est tems de vous tirer d'erreur, et de vous tout découvrir. Sachez donc qu'il ne s'écoule pas un

mois, que quatre, six, dix fois même, je ne passe délicieusement la nuit entre ses bras, et que je ne la voie sensible et partager tous mes desirs. Croyez donc à présent que les vaines paroles qu'elle vous donne, égalent les caresses et les faveurs qu'elle me prodigue? Croyez-m'en, cédez à l'amant favorisé, et ne perdez plus des soins que vous pouvez mieux employer ailleurs.

Non, je ne peux te croire, s'écria vivement Ariodant: vas, lâche imposteur, tu ne formes ce tissu de mensonges, que pour me faire renoncer à celle que j'adore: mais oseras-tu soutenir les blasphêmes que tu viens de proférer contre sa vertu: non-seulement mon bras va te prouver que tu n'es pas moins traître que menteur... Réfléchis plutôt, répliqua froidement Polinesse, qu'il seroit absurde de remettre au sort d'un combat la preuve d'une vérité dont il m'est facile de montrer l'évidence à tes yeux. Ces derniers mots atterrèrent le malheureux Ariodant: un froid mortel courut dans ses veines; quelque doute qu'il conservoit encore, fut le seul lien qui le retint à la vie; le cœur percé, le visage pâle, l'amertume dans l'âme, la voix tremblante : Eh bien, dit-il, quand pourras-tu donc me faire voir qu'on te prodigue des faveurs que l'amour m'a toutes refusées; non, non, n'espère pas que je le croie que mes yeux n'en

ayent été les témoins. Dès qu'il en sera tems, repartit Polinesse, j'aurai soin de t'en avertir. A ces mots, ils se séparèrent.

A peine se passa-t-il deux jours, que j'avertis Polinesse que la nuit suivante j'aurois la liberté de le voir. Ce perfide voyant qu'il étoit tems de se servir du piége qu'il avoit préparé, et courant à son rival : Si tu veux, dit-il, venir la nuit prochaine te cacher dans ces masures ruinées qui sont précisément vis-à-vis du balcon de la Princesse, tu m'y verras monter. Ariodant y consentit; mais ayant un secret soupçon que son rival ne vouloit peut-être l'attirer la nuit dans cet endroit écarté, sous le prétexte de lui faire voir ce qu'il croyoit encore impossible, que pour l'assassiner, il prit le parti de se rendre le soir à ces masures, mais de s'y rendre en force, pour se défendre s'il étoit attaqué : il avertit l'un de ses frères nommé Lurcain, l'un des Chevaliers de ce tems le plus redoutable par sa force et par sa valeur; il le pria de se couvrir de ses armes, et ne lui confiant qu'une partie de son secret, il le conduisit avec lui, le plaça cinquante pas derrière la masure dans laquelle il alloit se cacher, et lui fit promettre qu'il ne sortiroit point de cette place, à moins qu'il ne l'appelât à son secours : Jure-moi donc, si tu m'aimes, mon cher frère, d'accomplir

exactement ce que je te demande, lui dit-il. Vas, lui répondit Lurcain, ne t'inquiète de rien, je te le promets.

Ariodant s'avançant alors jusqu'à la dernière masure d'où ses yeux découvroient de près le balcon, s'y cacha soigneusement. Il n'y fut pas long-tems sans voir paroître le traître qui brûloit du coupable desir de déshonorer Genèvre; et dès qu'il fut sous le balcon, il me donna le signal ordinaire. à moi malheureuse qui ne pouvoit rien prévoir de cette affreuse trahison!

Je m'avançai bientôt, couverte d'une robe blanche et or que Genèvre avoit portée ce jour là même, et mes cheveux étoient enveloppés d'un riche tissu pourpre et or qu'elle seule pouvoit porter; je répondis au signal, et je me présentai sur ce balcon en saillie, de façon qu'il étoit facile de me voir de tous les côtés.

Pendant ce tems-là, Lurcain craignant pour les jours de son frère, n'avoit pu s'empêcher de s'avancer doucement vers les masures les plus proches du balcon. Il pouvoit tout observer de sa retraite (selon le trop commun penchant qui porte à la curiosité,) quoiqu'il fut encore de dix pas plus éloigné que son frère.

Ignorant tout ce qui se passoit alors, je parus sur ce balcon, parée des atours ordinaires de la Princesse, comme j'y étois déjà venue

deux ou trois fois; ayant d'ailleurs beaucoup de ressemblance avec elle, par la taille, et même par la forme du visage, les rayons tremblans de la lune qui sortoit alors d'un nuage, ajoutèrent encore à l'illusion qui pouvoit facilement me faire prendre pour elle; les masures d'ailleurs étant à quelque distance du balcon, Ariodant et son frère voyoient assez clairement tout ce qui se passoit, mais sans pouvoir exactement rien distinguer : ce fut alors que Polinesse s'étant approché, je lui jettai l'échelle, et l'aidai moi-même à passer sur le balcon où je le reçus dans mes bras, lui prodiguant plus que jamais les plus tendres caresses, nos baisers purent être apperçus; le léger frémissement de nos lèvres pouvoit même s'entendre, et le traître Polinesse occupé d'augmenter l'erreur d'Ariodant encore plus que de celle qu'il trahissoit jusques dans ses bras, n'avoit jamais été si vif, si caressant qu'il parut l'être alors. O malheureux Ariodant! tu le voyois, et quel plus cruel spectale pouvoit frapper tes yeux!

Cet amant infortuné ne doutant plus de son malheur, ne pense qu'à mettre fin à ses cruelles peines, par la mort la plus prompte : il tire son épée, il en appuie le pommeau sur la terre, et il est prêt à s'élancer dessus pour se percer, lorsqu'il se trouve arrêté dans les bras de son frère: heureusement

heureusement Lurcain ayant vu monter le Duc d'Albanie sur le balcon, mais sans avoir pu le reconnoître ,, s'étoit rapproché doucement de son frère, et s'étant apperçu du transport furieux qui l'agitoit, il étoit arrivé à tems pour lui sauver la vie. Ah ! frère malheureux, frère insensé, s'écria-t-il ; quoi, peux-tu donc courir à la mort pour une femme ? en est-il une qui ne soit aussi légère que la neige emportée par le vent ? Poursuis plutôt sa mort, elle la mérite, et que la tienne, si tu la perds, te soit du moins honorable. Eh bien ! tu l'aimas tant qu'elle te parut digne de l'être, et que son inconstance, sa perfidie, son manque de pudeur même, te furent inconnus ; tu dois à présent l'en haïr davantage ; réserves donc, ô mon cher frère ! cette cruelle épée que j'ai vu tournée contre ton propre sein, pour le service d'un Prince qui t'aime et qui t'estime.

Ariodant se voyant arrêté par son frère parut lui céder en ce moment, mais la résolution de terminer ses jours ne put sortir de son âme ; il feignit de se rendre à ses raisons, mais ce ne fut que le cœur plein du noir poison qui le dévoroit, qu'il s'éloigna de ce lieu fatal.

Dès le lendemain matin, à l'insu de son frère, il partit conduit par son seul désespoir, et l'on ignora pendant quelques jours quel étoit

son sort, différens soupçons sur la cause de cette prompte absence, s'élevèrent dans la Cour d'Ecosse; le Duc d'Albanie et Lurcain étoient les seuls qui pussent en savoir le sujet: huit jours après son départ, un simple voyageur parut, et demanda à parler à la Princesse Genèvre, ce fut par lui qu'elle apprit que la mer avoit enseveli l'amant qu'elle adoroit, non que le hasard ou la tempête l'eussent fait submerger par les flots, mais, dit ce voyageur, j'ai vu Ariodant de sa pleine volonté courir vers un rocher qui s'avance en saillie sur la mer profonde, et c'est de cette roche qu'il s'est précipité.

Avant cet acte de désespoir ; continua-t-il les larmes aux yeux, Ariodant m'ayant rencontré sur la route : Viens, dit-il, et sois témoin de l'accomplissement du sort qui se prépare pour moi : vas trouver la Princesse Genèvre, dis-lui.... oui, dis-lui que l'unique cause de ce que tu vas me voir faire, c'est d'avoir trop vu.... Heureux, hélas! si mes yeux n'eussent jamais été ouverts à la lumière!.... Nous étions en ce moment sur le cap de Capobasso qui s'avance dans la mer d'Irlande, et c'est-là que je le vis courir vers cete roche, s'élancer dans la mer, et disparoître sous les flots : détournant alors les yeux de ce funeste spectacle, je suis accouru pour accomplir sa dernière volonté

en vous faisant part de cette fatale nouvelle.

Genèvre, à moitié morte en l'écoutant, reste plongée dans le plus affreux désespoir ; elle se jette sur son lit, fidèle et solitaire témoin de ses gémissemens et de ses larmes ; elle déchire ses vêtemens, meurtrit son beau sein qui se couvre des débris de ses cheveux arrachés ; elle appelle la mort, en se répétant sans cesse ces dernières paroles d'Ariodant, lorsqu'il dit que la cause de son sort funeste étoit d'avoir trop vu.

Le bruit se répandit bientôt qu'un cruel désespoir étoit cause de la fin funeste d'Ariodant, le Roi parut en être sensiblement touché ; il n'y eut aucun Chevalier, aucune Dame qui lui refusât ses regrets ; mais aucun d'eux ne put sentir la douleur extrême qui perça le cœur de Lurcain ; elle fut telle, qu'à l'exemple de son frère, il manqua d'attenter à sa vie ; il se rappelloit à chaque instant que Genèvre étoit l'unique cause de la mort d'Ariodant, et que l'acte odieux et coupable qu'il avoit vu faire à cette Princesse, avoit porté son âme à ce désespoir mortel : cette idée excitant enfin sa colère et sa fureur, et ne lui laissant voir qu'une juste vengeance, il ne craignit plus de braver le ressentiment du Roi, la haine de la Cour, et se pré-

sentant à ce Prince la rage et la douleur peintes dans les yeux, ce fut en présence de toute cette Cour qu'il osa lui dire: Sachez, Seigneur, que le désespoir a troublé la tête de mon frère, l'a forcé de courir à la mort, et que l'unique cause de cet événement affreux, c'est votre coupable fille; il l'adoroit, il l'a vue lui manquer de foi, mettre le comble à son propre déshonneur, et il n'a pu survivre à l'horreur d'être convaincu du crime de celle qu'il avoit si tendrement aimée.

Je ne vous cache plus qu'ils s'aimoient depuis long-tems: mais l'amour pur et respectueux de mon malheureux frère attendoit que ses services l'élevassent au point de pouvoir vous demander sa main. Ah! Seigneur, pouvoit-il voir sans mourir que les fleurs de ce jeune et bel arbre qu'il n'avoit osé que desirer en secret, fussent profanées et cueillies par un autre main?

Ne voilant plus rien alors de tout ce qu'il avoit cru voir, il raconta comment il avoit apperçu Genèvre venir sur le balcon, jetter l'échelle, et recevoir dans ses bras un homme qu'il n'avoit pu reconnoître, parce qu'il étoit déguisé sous des habits communs et que ses cheveux étoient enveloppés d'un épais rézeau; alors élevant encore plus la voix, il déclara

qu'il soutiendroit par les armes l'accusation criminelle qu'il portoit contre Genèvre.

Vous pouvez juger, Seigneur, continua Dalinde, à quel point ce malheureux père fut atterré en écoutant Lurcain : il voyoit une fille qu'il adoroit, couverte d'infamie ; il se trouvoit forcé par la loi d'ordonner lui-même son supplice, s'il ne se trouvoit pas quelque défenseur qui pût vaincre Lurcain et lui faire avouer sa lâche calomnie ; car je crois, Seigneur, dit-elle, que vous n'ignorez pas que dans ce Royaume toute Dame ou Demoiselle convaincue de s'être abandonnée à des amours illégitimes subit une mort honteuse, si dans le mois qui suit l'accusation portée contre elle, il ne se trouve pas un Chevalier qui la défende, prouve son innocence par les armes et l'arrache au supplice. Le Roi, jusqu'à ce moment, a fait publier en vain que si quelque guerrier pouvoit vaincre Lurcain, et dérober sa fille à la mort et à l'infamie, il la lui donneroit pour épouse ; il n'est point en ce pays de Chevalier qui ne doute de la bonté de la cause qu'il soutiendroit, et d'ailleurs on craint un peu la force et la valeur de Lurcain.

Malheureusement pour Genèvre, l'aimable et brave Zerbin son frère est absent ; ce jeune Prince plein d'émulation et d'honneur est allé

depuis plusieurs mois pour acquérir de la gloire en des pays que l'on ignore ; s'il étoit à portée d'apprendre quel est le sort affreux qui menace sa sœur, il voleroit à son secours.

Le Roi desirant savoir encore par une autre voie que le sort des armes, si sa fille est véritablement coupable, ou faussement accusée, a déjà fait arrêter une partie des femmes à son service qu'il croit avoir été à portée de pénétrer ses secrets ; je l'ai prévu, et voyant le péril extrême que je courois, j'ai demandé du secours au Duc d'Albanie ; m'étant donc échappée de la Cour dès la même nuit, et l'ayant été trouver, j'ai fait connoître le péril qui nous menaçoit tous les deux, si j'étois arrêtée ; il m'a louée d'avoir eu cette sage prévoyance, m'a dit de ne rien craindre, et que pour me mettre en toute sûreté, il alloit charger deux hommes affidés de me conduire dans une forteresse dont il est le maître. Ah ! Seigneur, quelle horreur ! c'est alors que j'ai connu si le traître m'aimoit, ou même s'il m'avoit jamais aimée ; c'est alors que j'ai reçu le prix fatal de tout l'amour, de toutes les complaisances que j'avois pour lui. Hélas ! c'est alors que je n'ai que trop appris qu'il ne suffit pas d'aimer éperduement pour être sûre d'être aimée.

Cet ingrat, ce perfide, ce cruel amant a pu

douter de moi. Ah Dieux ! il a pu craindre que je révélasse ses ruses coupables ; il a feint, il m'a fait croire qu'en effet il étoit prudent de m'éloigner et de me tenir cachée jusqu'à ce que la fureur du Roi fût calmée ; et sous l'apparence de m'envoyer mettre ma tête à couvert dans sa forteresse, le monstre m'envoyoit à la mort.

C'est alors qu'ordonnant en secret à mes guides de m'arracher la vie dès qu'ils se seroient enfoncés dans les sombres détours de la forêt, ce fatal arrêt eût terminé mes jours, si, touché par mes cris, vous eussiez différé d'un moment d'accourir à mon secours. Barbare Amour, est-ce donc là le prix que tu destines aux cœurs infortunés qui s'abandonnent à toi ! C'est ainsi que, marchant toujours à grands pas, l'infortunée Dalinde raconta son histoire au Paladin François.

Renaud fut enchanté d'apprendre par le fidèle récit de Dalinde que la belle Genèvre étoit innocente, et quoique coupable ou non, il eût bien pris le parti de la défendre, il fut très-aise de joindre aux bonnes raisons et au sentiment qui l'avoit déjà déterminé, la secrète satisfaction d'avoir une aussi juste cause à soutenir.

Renaud redoubla donc de vitesse pour arriver

à la ville de Saint-André où la Cour d'Ecosse étoit alors, et où le combat décisif sur le sort de Genèvre devoit se donner; il arrive enfin près de cette ville, et questionne sur ce qui s'y passe de plus nouveau un Ecuyer qu'il rencontre près des murs de la cité; il apprit par lui que le jour précédent un Chevalier couvert d'armes obscures, le casque en tête et la visière toujours fermée, étoit arrivé pour défendre Genèvre, et que ce Chevalier qui n'étoit connu de personne, ne l'étoit pas même de l'Ecuyer qui l'avoit suivi, cet Ecuyer jurant n'avoir aucune connoissance de lui.

Renaud rassurant Dalinde qui trembloit de peur d'être reconnue dans cette Ville, s'approche de la porte qu'il trouve fermée: il en demande la raison; on lui répond que tous les habitans en étant sortis pour se porter dans une grande prairie et pour être spectateurs d'un célèbre combat qui peut-être étoit déjà commencé, les Gardes avoient cru prudent de fermer les portes de la Ville; le Seigneur de Montauban s'étant fait ouvrir cette porte, cache promptement Dalinde dans une hôtellerie, et pressant les flancs de Bayard, il traverse la Cité comme un éclair; il arrive sur le champ de bataille, où déjà Lurcain, outré de fureur contre Genèvre, étoit aux mains avec son défenseur, qui ne montroit pas moins

que lui de force et de valeur pour la défendre. L'orgueilleux et traître Duc d'Albanie, en sa qualité de Connétable, faisoit la fonction de Juge du camp, ayant sous ses ordres six hommes armés qui gardoient la lice entourée de fortes barrières, où les deux champions combattoient avec une égale animosité. Le cruel sembloit jouir alors du fruit de ses crimes, en voyant les jours et l'honneur de la belle Genèvre dans le plus grand péril.

Le fier Renaud fend la foule qui se précipite de tous côtés pour fuir le choc impétueux de Bayard : tous les Spectateurs admirent l'air noble et redoutable du Paladin ; il s'avance aussi-tôt près du trône où le Roi d'Ecosse est assis, et chacun prête une oreille attentive.

Grand Roi, s'écria Renaud, faites promptement cesser cette cruelle bataille, où nécessairement l'innocence succomberoit sous vos yeux. L'un croit fermement avoir raison, quoiqu'il soit dans l'erreur ; il n'a point menti, lorsqu'il n'a dit que ce qui lui paroissoit évident : l'autre s'expose à la mort, sans être sûr si la querelle qu'il soutient est juste ou mauvaise : la seule pitié, la noblesse et la bonté de son cœur, le seul desir de sauver une si rare beauté de la mort, lui met en ce moment les armes à la main et lui fait exposer sa vie ; c'est à moi, Sire, à découvrir et à punir la perfidie ; mais au nom de Dieu,

faites cesser ce combat, avant que je vous rende compte de ce qui me reste à vous dire.

La contenance noble et imposante de Renaud, ainsi que ce qu'il vient de dire avec tant d'assurance, persuadent le Roi d'Ecosse; il fait sur le champ séparer les combattans qui s'approchent de son trône, avec tous les Seigneurs et les Chevaliers de cette Cour, qui les entourent. C'est alors que Renaud raconte l'horrible calomnie, l'infâme trahison de Polinesse contre la belle Princesse Genèvre; non-seulement il accuse hautement ce traître, mais il propose de soutenir sur le champ son accusation par les armes: Polinesse pâlit; sa noire conscience est troublée, mais son orgueil se réveille; il a l'audace de donner un démenti à Renaud: l'un et l'autre étoient armés; la lice étoit prête, tout concouroit alors pour que ce combat ne pût être d'un seul moment différé.

Dieux! quels souhaits ardens! quels vœux le Roi, toute sa Cour et les peuples attendris élevoient au ciel alors pour voir triompher l'innocence de Genèvre, et pour voir punir la scélératesse du cruel Polinesse, dont il sembloit que la Divinité elle-même, par un miracle de sa providence, venoit de dévoiler les noirs complots.

Ce fut l'âme frappée par la terreur, ayant la vue basse et l'air consterné, que Polinesse atten-

dit le dernier signal et mit sa lance en arrêt; Renaud, animé par une juste indignation, déploie alors toute sa force, et voulant punir ce traître par un seul coup, il dirige le fer de sa lance contre sa poitrine, le lui passe au travers du corps, et le jette à dix pas de son cheval sur la poussière, avec le tronçon de sa lance dans le milieu de sa cuirasse; Renaud saute aussi-tôt à terre, court sur lui, arrache son casque, et l'empêche de se relever: le traître obligé de crier merci, avoue d'une voix mourante, mais qui fut entendue par le Roi et par tous les Spectateurs, l'horrible suite de noirceurs et de mensonges qui l'avoient conduit à la mort.

La voix et la vie l'abandonnèrent en même tems. Le Roi qui voit sa fille justifiée, et son honneur réparé, sent une joie plus vive que celle qu'il auroit pu sentir en recouvrant sa couronne s'il l'avoit perdue; il comble d'honneurs et de louanges le brave et noble Paladin, auquel il est redevable de son bonheur; le Paladin alors délace son casque, et le Roi reconnoissant ce charmant et illustre Renaud qu'il a déjà vu triomphant, il lève les mains au Ciel et le remercie de ses bienfaits.

Cependant personne ne connoissoit encore le guerrier couvert de son casque et de sa visière relevée, dont le cœur généreux avoit en-

trepris la défense de Genèvre ; et ce Chevalier attentif observoit alors le grand événement qui terminoit cette mémorable journée.

Le roi d'Ecosse lui fit les plus vives instances pour qu'il déclarât son nom, ou que du moins il laissât voir ses traits : il se croyoit obligé de reconnoître un acte si généreux et la bonne intention qu'il avoit eue ; ce ne fut qu'après de longues prières que ce guerrier ôtant à la fin son casque, laissa tomber ses beaux cheveux : son visage agréable, son air noble et guerrier furent à l'instant reconnus, et j'aurai du plaisir à vous dire son nom dans le Chant suivant, si toutefois cette histoire vous amuse et si vous vous plaisez à l'écouter.

Fin du cinquième Chant.



CHANT VI.

Malheureux l'homme pervers qui ne craint pas de commettre un crime, dans l'espérance que ce crime restera caché: quand même le silence de tous les autres hommes le favoriseroit, la Terre où son action criminelle paroîtroit ensevelie, s'ébranleroit autour de lui pour la lui reprocher; le Ciel même permet quelquefois que son crime l'aveugle assez pour que, sans qu'aucun autre moyen s'en mêle, ce soit lui-même qui serve à le manifester: Polinesse avoit cru couvrir à jamais l'horreur de ses premiers crimes par la mort de Dalinde; c'est ainsi que celui-ci, joint aux premiers, avança le moment de les découvrir; ils eussent peut-être long-tems différé à l'être; peut-être même eussent-ils été cachés pour toujours, s'il n'eût pas lui-même avancé sa punition par la précaution criminelle que sa tête égarée lui fit prendre pour l'éviter. C'est ainsi que ce dernier crime servit à découvrir tous les autres, et lui fit perdre en même temps ses biens, sa vie et l'honneur apparent qui lui restoit encore.

J'ai déjà dit que le Chevalier étranger, pressé d'ôter son casque, avoit pénétré de joie ceux qui

l'avoient sur le champ reconnu; c'étoit l'aimable et brave Ariodant, que toute l'Ecosse avoit honoré de ses larmes; c'étoit cet Ariodant que la tendre et fidelle Genèvre, que son frère, que le Roi, que toute la Cour avoient cru perdu pour toujours: cependant le Voyageur avoit bien cru dire la vérité, lorsqu'il rapporta ce qui s'étoit passé sous ses yeux; il l'avoit bien réellement vu submergé par les flots dans lesquels il s'étoit volontairement précipité; mais Ariodant avoit éprouvé malgré lui-même un sentiment intérieur inspiré par la nature; elle nous porte à nous défendre des atteintes d'une mort présente, quoique nous l'ayons désirée, quoique nous l'ayons provoquée à nous délivrer d'une vie importune; à peine Ariodant fut-il submergé que ses bras nerveux le défendirent, en fendant et s'élevant sur les eaux prêtes à l'étouffer; il avoit promptement regagné le rivage, où rejettant la fatale résolution de mourir, et tout baigné des flots de la mer, il s'enferma dans un hermitage; c'est là qu'il se retira jusqu'à ce qu'il eût appris quel effet le bruit de sa mort auroit fait sur le cœur de Genèvre; il sçut bientôt que cette fatale nouvelle avoit pensé lui coûter la vie, et que depuis ce temps elle la passoit dans les larmes: il apprit aussi que Lurcain l'avoit accusée devant le Roi son pere, et son premier mouvement fut d'être embrâsé par la

plus vive colère contre ce frère dont cet acte lui parut trop féroce et trop cruel, quoiqu'il ne l'eût fait que par attachement pour lui.

Étant informé depuis qu'aucun Chevalier ne se présentoit pour combattre Lurcain dont la probité et la candeur étoient aussi connues que la valeur éclatante ; les uns craignant de soutenir une mauvaise querelle, les autres peut être redoutant en secret un aussi brave Chevalier ; Ariodant toujours passionné pour la belle Genèvre ne consulta bientôt plus que son cœur et prit le parti de combattre son propre frère pour la défendre.

Non, s'écria-t-il tant qu'il me restera un souffle de vie, Genèvre ne périra pas pour l'amour de moi ; ma mort seroit trop cruelle, trop coupable même, si la sienne la précédoit; hélas ! n'est-elle pas toujours la souveraine maîtresse, la divinité que j'adore, et qui m'est plus chère que la lumière du jour ? Non, je ne peux prendre d'autre parti, (soit que sa défense soit juste, ou ne le soit pas,) que de lui sauver la vie, ou de mourir pour elle : si ma mort ne peut empêcher la sienne, du moins aura-t-elle encore le tems de connoître lequel méritoit la préférence en son cœur, ou de moi malheureux qui serai mort pour la défendre, ou de son Polinesse qui n'est pas même ému par le

devoir de la secourir : oui, ma mort me vengera d'un même coup d'un barbare frère dont l'entreprise me fait horreur; c'est dans ce même moment où, croyant avoir vengé son malheureux frère, le cruel verra que sa main même vient de lui donner la mort.

Ariodant exécute sur le champ son projet; il se couvre d'armes nouvelles, il monte un nouveau cheval: sa cotte d'armes et son écu d'une couleur noire sont l'emblême de l'état de son âme; il arrête pour le suivre un Ecuyer auquel il est absolument inconnu: c'est dans cet état, comme on l'a dit, qu'il se présente au combat contre son propre frère.

J'ai déjà raconté la suite de ce combat, comment Ariodant fut reconnu, et quels furent les transports de joie du Roi d'Ecosse en voyant sa fille justifiée: son second mouvement fut de penser qu'il ne pouvoit exister un plus parfait amant que celui qui se croyant mortellement offensé, avoit combattu contre son propre frère pour défendre l'honneur et la vie de celle qu'il aimoit; sa propre inclination, les vœux de toute la Cour, les prières du noble Paladin Renaud, tout détermina le Roi d'Ecosse à donner Ariodant pour époux à la belle Genèvre; et la mort du coupable Duc d'Albanie laissant cette dignité et cette belle Principauté vacante,

Ariodant en fut possesseur et la reçut pour dot: Renaud prouva facilement l'innocence de Dalinde, il obtint sa grâce ; elle n'en profita que pour consacrer le reste de ses jours à la retraite.

Mais c'en est assez de cette histoire; il est bien tems de retourner à l'aimable et brave Roger, que nous avons laissé sur son indocile cheval allé parcourant le vague des airs.

Quoique ce Chevalier eût un courage intrépide, j'ai peine à croire que son cœur ne fût pas ému par ce vol rapide. Il avoit déjà vu l'Europe disparoître derrière lui : un grand espace avoit été déjà franchi par l'hypogriffe au-delà des colonnes d'Hercule: ce cheval surpassoit par la rapidité de son vol, la flèche qui va frapper en sifflant l'oiseau le plus léger, et je crois même l'impétuosité de la foudre, lorsqu'elle fait retentir l'air et la terre par ses éclats et qu'elle la frappe avec ses obliques et terribles traits.

L'hypogriffe, après avoir parcouru cet espace immense par un vol en droite ligne, parut enfin vouloir laisser reposer ses ailes. Il plane alors sur une belle Isle à-peu-près semblable à celle où la Nymphe Aréthuse, après s'être ouvert un chemin caché sous le sein des mers, reparoît au jour pour être rejointe par son

amant: Roger, dans tous les pays découverts tour à tour à ses yeux, et dans le monde entier, n'eût pu rien voir d'aussi beau que cette Isle. Des plaines riches et cultivées, des côteaux en pente douce, des fontaines limpides, des rivages ombragés, des prés couverts de fleurs, sembloient être ornés par des temples de verdure et couronnés par des bosquets où les palmiers, les orangers couverts de fruits et de fleurs élevoient leur tête touffue, étendoient leurs rameaux vainqueurs des rayons les plus perçans du soleil d'Été, et servoient d'asyle aux rossignols qui les faisoient retentir de leurs chants.

Entre des arbustes couverts de roses vermeilles, et les lys brillans par leur blancheur qui s'élevoient au-dessus de l'herbe verte et touffue, et dont le souffle agréable du Zéphir entretenoit la fraîcheur, les lièvres, les lapins, le cerf à la tête élevée et superbe, paissoient en paix l'herbe fleurie; le daim, le jeune chevreuil bondissoient en se jouant dans ces lieux champêtres.

Ce fut alors que l'hypogriffe rasant la terre, comme en voltigeant sur sa surface, permit à Roger de sauter légérement sur le gazon émaillé; mais il ne se désaisit point des rênes, et pour le contraindre à ne plus reprendre son vol, il l'attacha fortement aux maîtresses branches

d'un beau myrthe qui s'élevoit entre un pin et un laurier; près de ce lieu, couloient les eaux pures d'une fontaine dont les cèdres odoriférans et les palmiers fertiles couronnoient les bords; ce fut alors que déposant son pesant bouclier, ôtant son casque et ses gantelets, Roger respira le vent frais dont la cime des arbres étoit doucement agitée, et tournant sa tête du côté de la mer ou du côté des collines, il sembloit vouloir respirer tout l'air pur qui partoit de ces différentes parties.

Il rafraîchit ses lèvres en buvant l'onde de cette fontaine; il y plonge ses mains et les agite pour calmer le feu qui semble circuler dans ses veines et pour y reporter la fraîcheur: on ne doit point s'étonner que ce héros fût alors cruellement échauffé; il n'avoit été rien moins que sédentaire dans une même place; le poids d'une pesante cuirasse et de tant d'autres armes doit être bien lourd à supporter à tout mortel qui, sans les quitter, vient de parcourir trois milliers de milles aussi rapidement.

Peu de momens après qu'il eut commencé à goûter quelque repos, il s'apperçut que l'hypogriffe qu'il avoit laissé se reposer aussi sous des arbres touffus, paroissant épouvanté par quelque bruit ou quelqu'autre chose, faisoit tous ses efforts pour se débrider et s'envoler; ses

secousses ayant violemment ébranlé ce myrthe, un grand nombre de ses belles feuilles vertes étoient déjà tombées ; mais le cheval aîlé n'avoit pu cependant se dégager du lien qui le retenoit attaché.

De même que la moëlle qui remplit le cœur des rameaux de plusieurs arbres, s'échauffe à l'approche des ardeurs du feu et laisse en se desséchant échapper l'air qu'elle renferme avec un sourd murmure, l'écorce de ce myrthe rendit d'abord un son triste et confus, qui se renforçant peu-à-peu devint à la fin celui d'une voix foible et plaintive qui surprit le jeune guerrier, en lui disant ces tristes mots :

Si la sensibilité, si la courtoisie et la bonté de ton âme répondent à la beauté de ta figure, délivres-moi promptement de cet animal importun qui me tourmente : c'en est bien assez des peines mortelles que je souffre, sans que des maux étrangers viennent encore les augmenter. Roger, aux premiers accens de cette voix, tourne promptement ses yeux sur le myrthe ; il y vole ; il demeure plus étonné que jamais lorsqu'il voit clairement que cette voix sort de son écorce : il délie promptement l'hypogriffe, et les joues colorées par la surprise et les regrets, il s'écrie :

Esprit humain, ou toi, Déesse de ces bois,

pardonnes-moi de grâce une faute involontaire; pouvois-je imaginer que cette rude écorce pût cacher un être sensible? aurois-je pu voir agiter avec violence ces rameaux verds, et laisser aux insultes de ce cheval un si beau myrthe? Mais, qui que tu sois, ô toi qui conserves la voix, le sentiment et la raison sous cette forme étrange, puisse le Ciel écarter les orages de ton agréable tête! Puisse-t-il, par ses douces influences, réparer le mal que tu viens de souffrir! pour moi, je te jure par la beauté plus souveraine de mon cœur que moi-même, je ferai tout au monde pour te devenir utile et pour t'engager à te louer de moi.

Dès que Roger eut fini ces mots, le myrthe parut s'agiter et frémir depuis son faîte jusques dans ses racines: Roger vit alors son écorce se couvrir de cette espèce de moîteur qu'offre à l'œil celle d'une branche verte que l'ardeur du feu pénètre, et c'est ainsi que l'instant d'après le myrthe commença ce qu'il avoit à lui dire:

Tu me forces, par ce sentiment d'attendrissement et de courtoisie, à te découvrir en même tems quel je fus autrefois et par quelle fatalité je fus changé en myrthe sur cet agréable et dangereux rivage. Mon nom fut Astolphe, cousin de Roland et de Renaud dont la renommée a rempli la terre. J'étois moi-même compté

parmi les plus célèbres Paladins François ; je devois régner sur l'Angleterre, après Othon mon père ; plus d'une jeune beauté combla de ses faveurs ma jeunesse trop vive, trop imprudente, et la cause des malheurs présens que j'éprouve ; je revenois de ces Isles éloignées que la mer des Indes entoure de ses eaux, avec Renaud et plusieurs célèbres Chevaliers que Roland venoit de délivrer ainsi que moi des prisons obscures où nous avions langui pendant quelque tems : nous voguions le long de ces côtes occidentales ravagées souvent par le vent du nord ; fatigués par la mer, poussés peut-être par notre mauvais destin, nous abordâmes sur une plage où la puissante Alcine possède un superbe château situé sur le bord de la mer : elle en étoit sortie alors pour s'amuser seule à pêcher ; c'est-là que, sans filets, elle attiroit à ses pieds tous les poissons qu'elle s'amusoit à prendre. Le dauphin y venoit en roulant, les thons, les veaux marins, les mulets, les barbues les ouies relevées et la gueule entr'ouverte accouroient de toutes parts auprès d'elle, et jusqu'aux monstrueuses baleines relevant leurs vastes dos au-dessus des ondes, paroissoient prêtes à obéir à sa voix.

Une de ces baleines entr'autres, la plus grosse peut-être que les mers du Nord eussent

nourrie, mon troit un dos si vaste et tellement immobile alors, que nous fûmes trompés au point de croire que c'étoit la planimétrie d'une petite Isle.

Cette Alcine a pour sœur la Fée Morgane; il est incertain si le même moment leur a donné la naissance; mais leur pouvoir est égal, et celui d'Alcine rendoit tous les habitans de la mer obéissans à sa voix.

Elle me fixa; ses premiers regards ne me furent que trop favorables : elle forma sur le champ le fatal desssein de me séparer de mes compagnons; elle nous aborda d'un air gracieux et poli, nous pria de venir loger dans son château, et nous dit que lorsque nous voudrions prendre l'amusement de la pêche avec elle, elle nous feroit prendre des poissons, soit couverts d'écailles, soit de peaux molles, ou même hérissés d'un poil rude, plus variés entr'eux et plus nombreux que les étoiles du firmament.

Voici le tems, ajouta-t-elle, où la plus belle sirène de cette mer, se rend régulièrement tous les jours sur ce prochain rivage. Elle sait appaiser les flots irrités par les charmes de sa voix, et si vous voulez la voir et l'entendre, nous le pouvons facilement en allant jusqu'à l'autre bord de cette Isle. En disant cela, Alcine

nous montroit cette baleine que nous avions prise pour une petite isle ; moi, qui suis de mon naturel assez téméraire, je n'hésitai pas à monter sur le dos de ce monstrueux poisson.

Ce fut en vain que Renaud et Dudon me répétèrent des signes pour m'en empêcher : Alcine, en souriant, s'étoit emparée de moi, et laissant ces deux Chevaliers, elle me suivit, et sur le champ, la baleine, obéissante à ses ordres, donne un coup de queue, s'éloigne d'abord, et déployant ses grandes nageoires, elle fend rapidement l'onde amère. Je m'apperçus alors de mon étourderie ; je m'en repentis, mais déjà le rivage étoit trop loin pour y remédier.

Renaud se jetta vainement à la nage pour venir à mon secours : il s'en fallut peu qu'il ne fût submergé par un orage qui s'éleva subitement ; un nuage noir et épais couvrit la mer. J'ignore même ce qu'il devint : pour moi, je fus rassuré par Alcine, qui me fit passer la nuit entière au milieu de la mer irritée. Toujours porté par le même monstre, nous arrivâmes enfin dans cette Isle, dont Alcine possède la plus grande partie, usurpée sur l'une de ses sœurs, à laquelle son père l'avoit donnée comme à la seule fille légitime qu'il eût eue ; Alcine et Morgane étant nées toutes deux ensemble d'un in-

ceste, à ce que m'a dit quelqu'un parfaitement bien informé de toute cette intrigue.

Ces deux sœurs jumelles ont un cœur perfide et capable des plus grands crimes; sans principes et sans mœurs, elles se livrent à la vie la plus vicieuse et la plus méprisable; elles détestent leur sœur, dont l'âme est le sanctuaire de toutes les vertus, elles se sont conjurées contre elle. Plus d'une fois elles ont assemblé des troupes pour la déposséder des Etats qu'elle a conservés, et dont elles ont enlevé déjà plusieurs châteaux: il ne resteroit même plus rien à la vertueuse Logistille leur sœur, si son habitation n'étoit pas défendue et séparée par un golfe et une chaîne de montagnes, de même que l'Angleterre et l'Écosse sont séparées par une grande rivière; cependant Alcine et Morgane ne peuvent être satisfaites jusqu'à ce qu'elles se soient emparées du peu qui reste à cette sœur.

Rien n'est plus vif que la haine qui remplit le cœur corrompu des deux sœurs contre Logistille, dont les vertus et la bienfaisance les condamnent et les font rougir: mais, pour en revenir à l'événement cruel qui m'a fait devenir un arbre tel que je le suis aujourd'hui, vous saurez qu'Alcine embellit les premiers jours de notre connoissance par toutes les caresses, par toutes les délices du plus tendre et du plus

violent amour : elle étoit belle ; je croyois qu'elle m'aimoit, et je m'enflammai de bonne foi pour elle : ma passion augmenta de jour en jour : souvent en admirant tous les charmes d'Alcine, je fixois mes yeux sur son visage ; mille beautés nouvelles sembloient éclore pour moi sur ce corps charmant, où je croyois que tout ce qui peut enchanter les sens et l'œil d'un mortel étoit réuni, je n'avois d'idées, je ne formois de projets que ceux qu'Alcine m'inspiroit : elle sembloit être le centre d'où ils naissoient et dans lequel ils finissoient tous par se se confondre.

Il est vrai qu'alors j'étois aimé bien tendrement : Alcine avoit abandonné tous ses autres amans pour ne s'occuper que de moi ; nuit et jour à ses côtés, je paroissois avoir pris un empire absolu sur elle ; ne voyant, n'écoutant que son amant, Alcine sembloit n'avoir plus d'autre volonté que mes desirs..... Ah ! malheureux que je suis, pourquoi rouvrir une plaie si fraîche et si cruelle ! pourquoi me rappeller le bonheur si complet que j'ai perdu, lorsqu'il ne me reste plus qu'un affreux désespoir !..... Hélas ! c'est dans le moment même où je me croyois le plus parfaitement heureux, où j'aurois juré qu'Alcine brûloit du même amour ; c'est dans ce tems d'aveuglement, que l'infidelle

et légère Alcine m'ôtoit son cœur et s'occupoit déjà d'une passion nouvelle.

Je ne connus que trop tard la légéreté d'un caractère aussi prompt à changer qu'à s'enflammer. A peine deux mois étoient-ils écoulés que mon règne étoit déjà passé : son nouvel amant avoit pris ma place ; j'étois l'objet de ses dédains, de ses mépris même : j'avois perdu tous mes droits sur son cœur, et je n'ai que trop su depuis que mille et mille de ses amans avoient été traités d'une manière semblable, et que dans la crainte qu'ils n'allassent divulguer les excès de sa vie voluptueuse et sans aucun frein, elle peuploit ce terrein fertile, de malheureux amans changés en oliviers, en pins, en cèdres, en palmiers ; d'autres prenoient la forme d'une fontaine, d'autres celle d'une bête farouche, selon ce qui se présentoit à son idée ; et toi, charmant Paladin, qu'un événement étrange a conduit dans cette Isle, de combien d'amans d'Alcine ne vas-tu pas bientôt causer la métamorphose : Alcine ne pourra te voir sans t'adorer, tu lui deviendras préférable au reste de tous les mortels ; mais sois sûr de ne pouvoir changer son caractère, et de te voir, comme nous un jour, arbre, fontaine ou rocher.

J'ai voulu du moins t'en prévenir, non que j'espère de te faire éviter le péril de l'aimer ;

mais comme il peut te devenir utile d'être instruit d'une partie des mœurs d'Alcine et des moyens dont elle se sert pour séduire de nouveaux amans et pour s'en débarrasser, et que les traits et la portée de l'esprit sont différens entre tous les mortels, tu sauras peut-être surmonter un p ril dans lequel mille et mille autres ont succombé.

Roger qui savoit depuis long-tems qu'Astolphe étoit cousin de sa chère Bradamante, fut vivement affligé de voir qu'il n'étoit plus qu'un arbre stérile qui ne rappeloit en rien les traits de cet aimable Paladin; il eût bien désiré, en faveur de celle qu'il aimoit, lui porter du secours et changer son sort malheureux, mais il sentoit avec douleur qu'il n'avoit d'autre pouvoir que celui de tâcher de le consoler; il s'en acquitta de son mieux, et le pria de lui bien enseigner le chemin du palais de Logistille, pour qu'il évitât de suivre celui du château d'Alcine, les deux chemins se croisant quelquefois dans leurs détours. L'arbre lui dit de prendre à quelque distance celui qu'il trouveroit à sa droite, quoiqu'il fût rude et rempli de rochers, et qu'il parût ne conduire qu'au sommet d'une montagne stérile et sauvage: il l'avertit aussi qu'il n'espérât pas suivre ce chemin-là sans obstacles; qu'il trouveroit bientôt différentes troupes de

monstres qui s'opposeroient à son passage, et que d'ailleurs Alcine avoit fait bâtir un mur élevé et creuser des fossés profonds, pour retenir tous ceux qui se trouvoient être sur les terres de sa domination. Roger remercia le myrthe, et se croyant suffisamment instruit, il se mit en chemin en lui disant adieu.

Il arrive près de l'hypogriffe, le prend par les rênes, veut s'en faire suivre, mais l'indocile animal, comme le moment d'auparavant, lui fait éprouver la même résistance. Roger inquiet pensoit à tous les moyens qu'il pouvoit employer pour arriver au palais de Logistille et pour éviter de tomber sous le pouvoir dangereux d'Alcine : il fut d'abord tenté de remonter sur le cheval ailé, et de le provoquer à quelque vol nouveau, mais réfléchissant à quel point ce cheval indomptable étoit difficile à se laisser guider, il craignit de faire une faute plus grande encore que la première, et prit son parti de s'ouvrir un chemin par la force, s'il ne pouvoit faire autrement : il étoit bien loin de pouvoir exécuter le dessein qu'il se proposoit intérieurement de suivre ; et longeant les bords de la mer, il n'eut pas fait deux milles qu'il découvrit la belle et superbe cité d'Alcine.

Cette ville et ses entours éloignés paroissent être ceints d'une muraille d'or qui renferme un

vaste terrein, et qui s'élève jusqu'aux cieux. Je sais bien que quelques-uns pensent contre mon opinion, que ce beau mur n'est point d'un or véritable, et n'est l'ouvrage que d'une trompeuse alchymie; mais peu m'importe; et j'aime à croire qu'il est véritablement d'or, puisqu'il en a tout l'éclat.

Dès que Roger s'approcha de ce riche mur, qui véritablement n'a pas son pareil dans le monde entier, il voulut quitter le vaste et beau chemin qui traversoit la plaine et conduisoit aux portes de cette belle cité; il choisit donc et prend le sentier à main droite qui mène à la montagne; mais il est bientôt arrêté dans son chemin par une vile et nombreuse canaille qui s'oppose à son passage.

On n'a jamais vu rien d'aussi ridicule, d'aussi extraordinaire que cette troupe de figures formées en dépit du bon sens*. Les uns portoient la stature humaine depuis le col jusqu'aux pieds,

* Il est très-singulier qu'il existe présentement en Sicile un magnifique palais dont l'intérieur et les entours sont peuplés de figures semblables, d'une belle et riche sculpture en marbre blanc de Paros. Il semble que le Prince maître de cette singulière collection, que l'on dit être un Seigneur très-aimable et très-éclairé, ait voulu rendre cette espèce d'hommage à l'imagination du divin Arioste. *Note du Traducteur.*

mais ils avoient tous ou la tête d'un vieux singe ou celle d'un chat; d'autres portoient les pieds et les oreilles d'un Satyre; d'autres encore paroissoient sous la forme des Centaures légers, toujours prêts à se livrer à la course; les jeunes gens nuds blessoient les yeux par leur impudence, et la vieillesse chauve et extravagante paroissoit n'avoir pas le sens commun: quelques-uns étoient à moitié couverts des peaux velues de plusieurs bêtes étranges; l'un couroit à toute bride sur un coursier sans frein, l'autre se promenoit avec lenteur et d'un air stupide sur un âne ou sur un bœuf; quelques-uns d'eux plus agiles sautoient et se tenoient sur la croupe des Centaures; d'autres se faisoient porter par une aigle, une autruche ou une grue: dans cette folle et vile troupe, les uns portoient à leur bouche un cor retentissant, les autres la coupe des vendanges, d'autres enfin paroissoient armés ou d'un crochet ou d'une longue broche de fer; les autres, pour des desseins cachés, s'étoient munis d'une échelle de corde ou d'une lime sourde: l'un étoit mâle, et l'autre étoit fémelle, et quelques androgines se trouvoient aussi dans ce nombre.

Celui qui paroissoit être le Capitaine de cette troupe avoit un ventre large et gonflé, une énorme tête bien épaisse et bien grasse; il étoit assis sur une grosse tortue qu'il conduisoit len-

tement de-çà, de-là, sans tenir de route certaine, le vilain étant yvre mort, et sa suite étant occupée sans cesse, soit à essuyer son front trempé par la sueur, soit à l'éventer.

L'un de ces monstres, qui tenoit assez de la forme humaine, quoiqu'il eût les pieds, le ventre, le col, les oreilles et le museau d'un gros mâtin, s'avisa d'aboyer vivement contre Roger, et de le vouloir faire prendre à droite, pour qu'il rentrât dans le chemin de la belle cité; mais Roger lui répondit qu'il n'en feroit rien, tant qu'il pourroit manier son épée, dont il lui faisoit briller la pointe aigüe très-près de ses longues machoires : le monstre furieux veut lui porter un coup de lance, mais Roger le prévient d'un coup d'estoc, et la pointe de son épée sort d'une palme au-delà de son large dos. Alors Roger n'écoutant plus que sa colère, tombe à grands coups sur cette vile canaille qui n'avoit ni bouclier, ni casque, ni cuirasse à opposer au tranchant de son épée : l'un tombe fendu jusqu'aux dents, l'autre jusqu'à la ceinture; mais cette troupe est si nombreuse et, malgré ses coups, le serre de si près, qu'il ne peut presque pas se remuer, et que pour l'éloigner il auroit eu besoin d'avoir encore plus de bras que Briarée.

Si Roger se fut alors avisé de découvrir l'écu

que, comme je l'ai déjà dit, l'Enchanteur Atlant avoit laissé pendre à l'arçon de la selle, il auroit facilement vaincu cette monstrueuse troupe, en la faisant tomber à ses pieds privée de la vue et de tous ses sens ; mais soit qu'il n'estimât pas cette façon de la subjuguer, et qu'il ne voulût le devoir qu'à son courage, il continuoit de combattre, bien résolu de mourir plutôt que de se laisser prendre par cette troupe misérable ; c'est dans ce dernier moment d'embarras, qu'il vit sortir de ce mur brillant, qu'à sa splendeur j'imagine être d'or, deux jeunes beautés dont le maintien et les riches habillemens n'annonçoient rien que de très-noble, et dont on jugeoit bien que l'enfance, loin d'avoir été nourrie sous les rustiques toîts des bergers, avoit joui de bonne heure de toutes les délices qui se joignent à la molle éducation des riches palais.

L'une et l'autre montoient de superbes licornes dont la blancheur effaçoit celle de l'hermine ; l'une et l'autre étoit si belle, leurs habits avoient un air si galant et si singulier, que si la beauté même paroissoit sous la forme d'une nymphe, elle ne pourroit en choisir une plus agréable, et les yeux humains n'ont jamais admiré des attraits aussi touchans.

Toutes deux entrent dans cette prairie, où

Roger combat contre cette vilaine troupe qui l'oppresse, et qui s'évanouit de tous côtés à leur aspect, elles s'avancent, elles tendent leurs mains blanches et délicates au jeune guerrier, dont l'incarnat brillant des roses colore les joues; touché de leur secours, il leur rend grâce, et déjà n'ayant plus rien à leur refuser, il les suit et reprend avec elles le chemin de la porte d'or de la Cité.

Le frontispice qui s'avance en saillie sur cette belle et vaste porte, est orné des plus rares pierreries et de perles orientales; le portail repose sur quatre grosses colonnes d'un pur diamant; car, que ces diamans soient fins ou factices, qu'importent si leur éclat peut tromper l'œil, et s'il ne peut rien voir de plus agréable et de plus beau.

Sur le seuil et dans l'intervalle de ces riches colonnes, on voyoit une troupe charmante de jeunes filles qui se jouoient et folâtroient ensemble de l'air le plus voluptueux, couvertes d'une légère gaze verte et de guirlandes de fleurs, le front couronné de même; des yeux sévères les eussent peut-être trouvées encore plus belles, si la pudeur eût achevé de parer leurs traits charmans: elles s'empressèrent toutes à faire les plus vives et les plus douces avances à Roger, et ce fut, entouré par elles,

qu'il entra dans ce lieu de délices, comparable à l'Empirée.

On peut bien nommer ainsi ce séjour, où je crois que l'Amour avoit pris naissance, où les jeux et la danse sembloient porter la vie et le plaisir, où les heures s'écouloient, sans se faire compter, en des fêtes toujours nouvelles; l'idée des dégoûts, de la pauvreté et sur-tout celle de la vieillesse, ne peuvent naître dans l'âme des habitans de ces lieux enchantés; ils n'ont que celle de l'abondance et de la gaité; l'urne du bonheur semble se répandre et ne se renouveller que pour eux.

Les jeunes gens et les jeunes filles le front serein, la joie, l'amour peint dans les yeux, ont un air aussi riant, aussi fleuri que les beaux jours du mois d'Avril : l'un aux bords d'une source pure chante, et sa voix n'élève que d'amoureux sons, les autres jouent sur la pente d'un côteau, ou sous l'ombre agréable des arbres: ils forment des danses vives et légères; d'autres plus heureux encore, cherchent et trouvent l'ombre et le silence favorable des bois touffus, avec un objet aussi tendrement aimé que fidèle.

Sur la cime des cèdres, des lauriers, des hêtres, et sur la tête hérissée des sapins, voltigent les tendres et légers amours chantant leurs

innombrables victoires; les uns s'amusent à montrer leur adresse en frappant un cœur de leurs flèches dorées; un autre semble vouloir les attirer dans ses filets; l'eau d'un ruisseau argenté sert de trempe à leurs flèches nouvelles, et les jaspes épars dans le lit de ce même ruisseau leur servent pour en aiguiser la pointe. Un superbe coursier alezan fut alors offert à Roger; son harnois brilloit de toutes parts du feu des diamans. Le coursier aîlé qui ne vouloit obéir qu'au vieux Enchanteur Maure fut remis à la conduite d'un jeune garçon qui suivoit les pas du Paladin.

Les deux jeunes nymphes, auxquelles Roger avoit l'obligation de l'avoir délivré du ridicule et très-embarrassant combat qu'il avoit été forcé de livrer, lui dirent alors : Seigneur, la renommée de vos exploits éclatans, nous encourage à vous demander votre secours; nous sommes près d'une chaussée élevée qui partage en deux cette vaste pleine: une affreuse et cruelle géante, nommée Eriphile, défend le pont de cette chaussée, sachant également vaincre ou tromper ceux qui desirent le passer; ses dents sont longues et terribles, sa morsure est venimeuse; ses mains, armées de griffes tranchantes, déchirent comme celles d'un ours; non-seulement elle se plaît à fermer un chemin qui seroit libre sans elle, elle parcourt encore et porte

souvent le ravage et la désolation dans ces beaux jardins que vous voyez s'étendre de toutes parts. La troupe assassine des monstres qui vous ont attaqué si lâchement, est en grande partie sortie de ses horribles flancs; et l'autre partie, aussi vile, aussi méchante qu'elle, est soumise à ses ordres.

Roger s'empressa de leur répondre : Ah! croyez que j'entreprendrois plus volontiers encore cent combats pour votre service, que le seul que vous me demandez. Disposez à votre gré de mon bras. Croyez que ce n'est point pour conquérir des biens ou des richesses, que je suis couvert de ces armes, ce n'est que pour secourir les malheureux, et sur-tout les dames, qui peuvent avoir besoin de mon secours.

Elles rendirent mille grâces au Paladin de ces offres si dignes de l'élévation de son courage; et c'est en parlant ainsi, qu'ils s'avancèrent et découvrirent la rivière et le pont; ils apperçurent bientôt la fiere et redoutable Eriphile: elle avoit couvert son corps énorme d'armes dorées, semées de quelques saphirs; mais ce n'est que dans le chant suivant que je vous raconterai comment le brave Roger s'exposa pour la combattre.

Fin du sixième Chant.

CHANT VII.

CELUI qui va voyager loin de sa patrie, voit souvent bien des choses dont il n'eût pas soupçonné l'existence; il revient les raconter avec confiance. Hélas! on ne le croit guères, il se voit regarder comme un hableur, qui ne craint pas d'altérer la vérité; car le vulgaire, en garde contre tout ce qui l'étonne, ne veut presque jamais rien croire que ce qui lui paroît évident au doigt et à l'œil. Voilà précisément ce que je vais éprouver, et l'expérience me dit qu'on ne croira pas un mot de ce que je chante: mais, après tout, que m'importe? dois-je donc me piquer d'instruire des imbécilles ou des ignorans? Or donc, c'est à vous gens instruits, gens éclairés, c'est à vous seuls, qui ne m'accuserez pas de mensonge que j'aime à parler; c'est de vous seuls que je m'occupe, et qui me rendrez cher le fruit de mon travail: vous vous rappelez, sans doute, que nous en sommes restés au moment où Roger voyoit déjà la rivière, le pont, et la géante Eriphile prête à défendre ce passage.

Elle étoit armée des métaux de la meilleure

trempe, et de ces différentes couleurs dont brillent le rubis vermeil, la jaune chrysolite, la verte émeraude et la jacinthe au jaune rougeâtre et changeant. Elle étoit montée, oh! vraiment, ce n'étoit pas sur un cheval! c'étoit sur un loup: oui c'étoit sur un loup, dont le harnois étoit d'une richesse extraordinaire, qu'elle traversa promptement la rivière. Non, je ne crois pas que la Pouille ait jamais nourri de loup de la force de celui-là; il étoit plus haut et plus gras qu'un bœuf; il est vrai que ses lèvres n'étoient jamais baignées de cette écume blanche qui naît du frottement du mords; car ce loup n'en portoit point; et je ne sais pas comment elle pouvoit le conduire: la cotte d'armes d'Eriphile étoit de cette couleur obscure, et tirant sur le violet, telle que celle que portent les Evêques et les Prélats, quand ils vont à la Cour. Le milieu de son bouclier et le cimier de son casque, avoient pour ornement un gros crapaud bien gonflé de venin.

Les deux Nymphes firent remarquer à Roger, que la géante à la tête du pont se préparoit déjà pour lui barrer le chemin, l'insulter et le provoquer au combat de la lance: selon son ancien usage, elle cria fortement à Roger de se retirer; et la réponse du Paladin fut un défi menaçant.

La Géante également audacieuse et prompte, se rassemble bien ferme dans les arçons; met sa lance en arrêt, donne des deux à son loup, et fait trembler la terre par l'impétuosité de sa course, mais elle n'alla pas loin, sans que cette furieuse rencontre ne l'étendît sur le pré; l'adroit Roger portant le fer de sa lance au bas de son casque, l'avoit enlevée de la selle avec une si brusse force, qu'il l'avoit fait voler plus de six grandes en arrièrre.

Arrachant alors sa propre épée, il la tire, et se prépare à lui couper la tête; rien n'étoit si facile; la géante étendue sur l'herbe étoit privée de tout sentiment; mais les deux Nymphes lui crièrent: Ah, Seigneur! contentez-vous de cette victoire, sans la rendre plus cruelle et sans l'ensanglanter. L'aimable et courtois Paladin laissa tomber aussitôt l'épée d'Eriphile. Mais passons le pont à présent, et poursuivons notre chemin. Ce fut au milieu d'un joli bouquet de bois touffu qu'ils entrèrent dans une petite route d'abord un peu raboteuse, fort étroite, et qui alloit en montant; mais dès qu'ils furent arrivés sur la hauteur, ils se trouvèrent dans une belle et spacieuse prairie où s'élevoit le plus superbe, le plus agréable palais que les yeux pussent admirer.

La belle Alcine s'avance au-delà des portes,

et vient au-devant de Roger d'un air noble et galant. Toute sa Cour entoure le Paladin, et lui rend les mêmes honneurs qu'elle eût adressés à quelque habitant de l'Olympe. Le château d'Alcine étoit moins admirable encore par sa magnificence que par l'espèce de ceux et de celles qui l'habitoient; on observoit entre eux cette ressemblance que donne l'égalité des agrémens de la figure, et ceux d'une jeunesse vive, brillante, embellie par les grâces, l'amour et la gaité. Mais au milieu de cette troupe charmante s'élevoit et brilloit la belle Alcine, comme l'astre du jour auprès de ceux de la nuit.

Alcine étoit telle qu'Apelle et Phydias eussent pu peindre une beauté parfaite : ses cheveux blonds tomboient en formant d'agréables anneaux; leur couleur douce répandoit un lustre brillant sur sa tête; les roses et les lys formoient un mélange agréable sur ses joues et contrastoient avec un front bien formé, plus blanc que l'ivoire nouvellement poli : deux sourcils noirs dessinés par l'amour surmontoient des yeux plus noirs encore; ses yeux quelquefois paroissoient immobiles, lorsque la tendresse de leurs regards sembloit se fixer sur un objet aimé : c'est dans ces yeux que les amours sembloient remplir leurs carquois des traits inévitables qu'ils lan-

çoient dans tous les cœurs: la jalousie d'une rivale même n'eût pu rien reprocher à la perfection d'un nez égal à tous ses autres traits: deux sillons en partoient pour s'unir à sa bouche d'un vermillon plus vif encore que celui du cinabre natif: c'est en s'ouvrant agéablement, lorsque de douces paroles sortoient de ses lèvres, qu'elle laissoit voir deux rangs de perles choisies; souvent cette bouche s'embellissoit encore par un sourire propre à brûler et à captiver tous les cœurs, sourire plus agréable aux yeux, que les rayons doux et brillans qui pourroient s'élancer de l'Olympe; son col arrondi par les Grâces, effaçoit la blancheur de la neige; sa gorge de lait qu'elles avoient formé d'après la leur, montroit cette douce agitation des flots qu'on voit se soulever légérement en baignant le rivage, lorsque le Zéphyr semble les combattre et les en repousser. Si des voiles, impénétrables aux yeux d'Argus même, privent les regards avides de se porter sur bien d'autres charmes, l'imagination frappée par ceux que l'on voit, doit suffire pour s'en former l'idée la plus vive: ses deux bras, de la proportion la plus élégante avec sa taille, sont terminés par deux petites mains charmantes dont la blancheur et l'uni ne laissent appercevoir ni les ressorts cachés ni les veines: deux petits pieds, d'une

forme charmante, terminent et portent la plus parfaite de toutes les belles, et les grâces naturelles qui ne peuvent s'acquérir ni se cacher, animoient et paroient tous ses moindres mouvemens.

Comment le jeune Paladin ne se fût-il pas laissé captiver? La voix, le sourire, les chants, la démarche d'Alcine, le doux accord que son âme enflammée trouvoit dans ses regards aussi tendres qu'expressifs, c'étoit autant de nœuds qui devoient serrer sa chaîne. Tout ce qu'il avoit appris du myrthe ne lui parut plus être qu'une affreuse calomnie; comment eût-il pu soupçonner que le mensonge et la trahison se voilassent par le sourire et l'air ingénu de la candeur? Il ne douta plus alors que le coupable Astolphe n'eût mérité son sort et peut-être une punition encore plus sévère: il regarda tous ses propos comme dictés par un esprit que la colère et les regrets avoient rempli d'envie et de vengeance. Hélas! cette belle et vertueuse Bradamante étoit déjà bien loin de son cœur et de son souvenir: les charmes ou plutôt les enchantemens d'Alcine l'en avoient déjà bannie.

Si quelque chose peut le faire excuser de se montrer si léger et si coupable, c'est de savoir que son âme entière étoit forcée de céder à la force de ce pouvoir magique. Ils se mirent à

table, et bientôt les lyres et les harpes harmonieuses émurent l'air par les plus agréables sons. Tout ce qui fut chanté respiroit l'amour et ses plaisirs; les charmes de la poésie s'unissoient à des récits agréables qui n'exprimoient que les triomphes et les délices de l'amour. La magnificence de la table d'Alcine eût effacé celle d'un successeur de Ninus; la voluptueuse et tendre Cléopâtre n'eût pu préparer pour Antoine un festin pareil à celui d'Alcine pour son cher Paladin; je doute même que le jeune Ganimède imagine rien d'aussi somptueux et d'aussi galant pour les banquets de Jupiter.

Dès que les tables furent levées, toute cette Cour jeune et brillante se réunit en cercle pour jouer à l'un de ces jeux inventés par l'amour timide et discret. La règle de ce jeu, c'est de se demander mutuellement à l'oreille une partie des secrets de son cœur. Elle est favorable aux amans qui veulent découvrir sans risque leurs plus secrètes pensées à l'objet aimé. Dans la position où la belle Alcine et Roger se trouvoient ensemble, on croira sans peine que leur secret fut le même. Ce fut le désir et la résolution de passer la nuit ensemble.

Ce secret, si tendrement confié, fit terminer bien promptement le jeu; une multitude de pages avec des flambeaux de cire parfumée,

vinrent bien plutôt qu'à l'ordinaire, porter une plus vive lumière dans le salon, et se présenter pour conduire cette belle compagnie dans les appartemens qu'elle occupoit pendant la nuit. Une chambre fraîche, riche et parfumée, celle qui passoit pour être la plus agréable du château, reçut Roger. Les vins de nuit, et les pâtes sucrées les plus exquises furent présentés dans ces derniers momens qui précédèrent la retraite générale. Le Paladin, en se mettant au lit, fut enveloppé par les draps qui sembloient avoir été tissus par Arachné: mais loin de s'endormir, son oreille attentive s'occupoit du moindre bruit qui pouvoit annoncer Alcine; le plus léger mouvement le faisoit se relever vivement sur son lit; souvent même il croyoit entendre, et le silence profond qui régnoit, le faisoit soupirer, en reconnoissant son erreur. Quelquefois même sautant légèrement de son lit, il ouvroit doucement sa porte, il cherchoit, il écoutoit vainement, et plein de dépit et d'impatience, il maudissoit ces heures si longues qui retardoient un moment si désiré: il se disoit même quelquefois alors: Ah! voici le moment où ma chère Alcine se lève pour venir dans mes bras. Il comptoit alors tous les pas qu'elle avoit à faire, tous les instans qu'elle avoit besoin d'employer. C'est dans ces douces et vaines agi-

tations de l'amour heureux qui desire, qu'il charmoit l'ennui d'une longue attente, mais quelquefois il s'y mêloit une cruelle crainte, qu'un bonheur qu'il sembloit tenir ne lui fût enlevé par quelque obstacle insurmontable.

Alcine à la fin, bannissant toute crainte par le silence profond et le repos qui régnoient dans son palais, se parfume des odeurs les plus délicieuses de l'Orient. Elle sort doucement de sa chambre. Un corridor secret la conduit à celle de son amant, dont le cœur, agité par l'espoir et par la crainte, ne pouvoit déjà plus se calmer.

Le bon Roger, ce successeur d'Astolphe, voit enfin paroître l'étoile riante de sa félicité. Un soufre embrasé coule alors dans ses veines. Ses yeux voyent enfin cet objet de délices et de charmes qui s'avance vers lui. Il s'élance de son lit; et toute vêtue qu'Alcine soit encore, il la reçoit et la serre entre ses bras. Heureusement elle n'avoit fait que s'entourer d'une espèce de manteau léger qu'un amour badin; témoin de cet heureux moment, fit tomber. Le voile léger qui la couvroit encore, ne déroboit pas plus aux regards de Roger tout ce qu'Alcine avoit de charmes, que la lame du cristal le plus pur ne cacheroit tous les agréables contours des lys et des roses.

Le lierre ne serre point si étroitement l'arbre qui le soutient et le nourrit, que les bras de ces heureux amans ne s'enlacèrent ensemble. La fleur que les sables de l'Inde et les plaines de Sabée produisent, n'a point de parfums aussi doux que les soupirs que semblent respirer leurs lèvres brûlantes. Un silence expressif règne en ce moment, il semble que leurs langues embarrassées ne puissent plus exprimer leur bonheur.

Tout ce qui se passa pendant cette heureuse nuit resta secret dant le château, ou du moins il parut l'être ; car souvent la médisence trouveroit à mordre, si la crainte et le respect ne la retenoient : mais tous les habitans du palais, soumis par le pouvoir comme par le desir de plaire à la belle Alcine, ne s'écartèrent jamais du silence et des soins respectueux qu'ils croyoient devoir à son amant.

Il n'est aucune espèce de plaisir qui ne comblât les vœux de ces deux amans. Quelquefois, changeant d'habits deux ou trois fois le même jour, suivant les jeux auxquels ils se plaisoient à s'exercer, la joûte, la lutte, la comédie, la danse et le bain, faisoient couler leurs heures. Quelquefois même, assis à l'ombre des buissons sur les bords d'une fontaine, ils s'amusoient à lire les charmantes fables milésiennes des anciens ; d'autrefois ils poursuivoient, sur les

côteaux et dans les vallons ombragés, le lièvre timide; ou, se confiant à la sagacité comme au nez d'un chien d'arrêt, ils battoient les buissons, dont les faisans, lourds dans leur premier vol, frappoient à grand bruit les rameaux de leurs aîles pour s'envoler. La grive avoit peine à s'échapper des lacets ou des gluaux qu'ils lui tendoient dans les genièvres. Les poissons, souvent troublés dans leurs amours secrets, ne pouvoient éviter la subtilité de leurs filets, et leur adresse à les lancer.

C'est ainsi que Roger se livroit tout entier à la vie la plus molle et la plus voluptueuse, tandis que Charlemagne étoit aux mains avec Agramant. Je ne pourrois me résoudre, pour le plaisir de poursuivre son histoire avec Alcine, à laisser un grand Empereur en oubli; il me seroit plus pénible encore d'oublier cette aimable et valeureuse Bradamante, tandis qu'elle passe ses jours dans les larmes, par la perte d'un amant aimé, et que, nuit et jour, elle porte ses pas incertains dans tous les lieux où la conduit la plus légère espérance de le retrouver.

Je vous dirai donc que pendant les premiers jours, elle chercha vainement dans les vallées ténébreuses, sur les monts arides, dans les campagnes et dans les cités, cet amant si cher

à son cœur ; elle vint enfin à le chercher jusqu'au milieu de l'armée des Sarrasins ; elle en demandoit des nouvelles, même aux gens qui ne lui pouvoient rien apprendre. Elle parcouroit les quartiers, les tentes de l'armée ennemie. Elle pouvoit en effet se trouver sans danger au milieu de leurs troupes à cheval ou à pied ; l'anneau qu'elle tenoit de Mélisse la rendant invisible, dès qu'elle le portoit entre ses lèvres. Bradamante ne pouvoit craindre pour la mort de Roger ; la perte de cè héros eût dû retentir depuis la source de l'Hydaspe jusqu'aux derniers rivages du Couchant ; elle ne pouvoit imaginer quelle route il avoit pu prendre, soit sur la terre, soit dans le vague des airs ; et cependant cette fidelle amante le cherchoit toujours, n'ayant pour toute compagnie que sa douleur et ses regrets.

Elle crut enfin que son unique ressource étoit de retourner à la caverne qui renfermoit le tombeau de Merlin et d'émouvoir par ses cris jusqu'aux marbres froids de cette tombe, pour obtenir une réponse qui la rassurât sur la vie de Roger, et qui pût lui indiquer le meilleur moyen de le rejoindre : elle reprit dans cette intention le chemin de ces vastes forêts, voisines de Poitiers, qui, dans leur centre obscur et sauvage, dérobent à tous les yeux le tombeau du sage

Merlin; mais cette bonne et savante Enchanteresse qui l'avoit déjà instruite sur sa naissance et sur sa postérité dans la grotte, ne l'avoit point perdue de vue.

La bonne et sage Mélisse continuoit ses plus tendres soins pour celle dont il devoit naître des hommes si supérieurs et semblables à des demi-Dieux ; les sorts qu'elle avoit jettés lui avoient fait voir Roger délivré des chaînes d'Atlant, perdu presque sur le champ dans les airs, et transporté dans le fond des Indes. Mélisse l'avoit bien vu sur ce cheval indocile qu'il ne pouvoit conduire, et parcourir un intervalle immense par un chemin aussi périlleux que non usité.

Elle voyoit avec douleur que ce brave Paladin passoit alors une vie molle et voluptueuse dans les plaisirs et l'oisiveté, sans penser à sa belle maîtresse, à son Souverain, à son honneur même : elle ne pouvoit supporter que celui qui devoit être un héros, perdît les plus beaux jours de sa vie dans cette honteuse inertie, et qu'à la fin de sa carrière, sa réputation éteinte dès sa jeunesse restât déshonorée dans la mémoire des hommes.

L'habile et savante Mélisse, qui s'intéressoit toujours si vivement au sort de Roger, vit dès-lors qu'elle ne pouvoit le tirer de cet état

que par des moyens un peu rigoureux, mais qui deviennent chers à la vraie vertu : semblable au Médecin qui se sert cruellement en apparence du fer et du feu pour guérir une plaie envenimée. Elle prévit bien que Roger, semblable au malade grièvement blessé, finiroit par avoir la plus vive reconnoissance pour elle : Mélisse n'étoit point aveuglée dans son amitié pour Roger, comme ce vieux Atlant, uniquement occupé du desir de conserver ses jours, et qui paroissoit désirer que Roger vécût plutôt sans honneur et sans renommée, que de lui voir acquérir l'admiration et les louanges de l'Univers aux dépens d'une seule année de vie ; c'étoit ce vieil Enchanteur dont l'art avoit dirigé le vol de l'hypogriffe vers l'Isle dangereuse d'Alcine ; c'est-là qu'il espéroit lui faire oublier l'amour et le devoir de porter les armes : sa science profonde avoit même si bien prévenu la légéreté naturelle d'Alcine, qu'elle n'eût pas pu rompre une chaîne si forte, quand même Roger auroit atteint à la vieillesse et aux longs jours de Nestor.

L'adroite Mélisse à laquelle rien n'est inconnu, prend sur le champ la route qui peut lui faire rejoindre Bradamante ; elle paroît tout-à-coup à ses yeux, et l'espérance la plus vive bannit déjà la crainte de l'âme de la jeune guer-

rière : Mélisss ne lui cache rien, et lui apprend que son amant est près d'Alcine. Bradamante est tellement saisie de douleur et d'effroi, lorsqu'elle sait Roger si loin d'elle, et sur-tout quand elle le croit infidèle à son amour, qu'elle est prête à perdre l'usage de ses sens : mais la bienfaisante Enchanteresse la calme, bannit sa terreur, et lui jure qu'avant que peu de jours soient écoulés, elle saura lui ramener ce Paladin.

Donne-moi, lui dit-elle, ma chère fille, cet anneau que tu portes à ton doigt, et dont la puissance détruit les plus forts enchantemens ; je ne doute point qu'en le portant dans le séjour fatal où la coupable Alcine tient Roger dans ses chaînes, je ne réussisse à la vaincre, à lui ravir son amant et à le ramener à tes genoux : je compte partir dès la première heure du soir, et me trouver dans l'Inde à la naissance de l'Aurore. Elle lui rend compte ensuite des moyens qu'elle espère employer pour tirer Roger de cette vie efféminée, et pour le ramener en France.

Bradamante n'hésita pas à tirer l'anneau de son doigt ; elle eût donné son cœur, sa vie même pour que Mélisse pût secourir son amant : elle lui présente l'anneau, lui recommande son cher Roger, la conjure de le faire ressouvenir d'elle. Elle se sépare alors de Mélisse, en pre-

nant le chemin de la Provence; et pour exécuter son projet, Mélisse fait paroître bientôt un grand palefroi dont un pied est d'un bay cerise foncé, et dont tout le reste du corps est noir comme l'ébène. Pour moi, j'avoue que je crois que c'étoit un de ces farfadets ou l'un des esprits infernaux soumis à ses ordres. Mélisse sans ceinture, les jambes nues, les cheveux épars et horriblement mêlés, ôte l'anneau de son doigt: craignant qu'il ne nuise à ses propres enchantemens, elle le met dans sa bouche, saute sur son cheval, et s'en fait porter avec une telle rapidité, qu'elle se trouve dès le lendemain matin dans l'isle d'Alcine.

C'est alors que se transformant aussi-tôt, sa taille croît de plus d'une palme, et ses membres grossissent en proportion de la stature du vieux Atlant. Son menton se couvre d'une longue barbe, son front et sa peau se sillonnent de rides profondes; elle se rend en entier semblable à l'Enchanteur par qui Roger fut nourri.

Son visage, son maintien, le son de sa voix imitent si parfaitement le véritable Atlant, qu'elle prend soin de se cacher jusqu'à ce qu'elle puisse trouver Roger éloigné de l'Enchanteresse; et ce ne fut pas sans y trouver beaucoup de difficulté, l'amoureuse Alcine, ni de nuit, ni de jour, ne pouvant passer un heure sans le voir.

Le trouvant seul à la fin, comme elle le désiroit, un matin que Roger se promenoit et prenoit le frais le long d'un ruisseau qui tomboit de la colline pour aller former un petit lac dont ces lieux agréables étoient embellis, elle l'apperçoit avec une contenance efféminée, couvert d'une riche tunique qu'Alcine avoit tissue d'or et de soie de ses propres mains.

Un riche collier de pierreries tomboit en flottant sur son sein, ses bras autrefois si nerveux étoient entourés de riches brasselets. Alcine lui perçant les oreilles avec un fil d'or aigu, les avoit ornées de deux grosses perles, plus belles encore que celles que produisent la mer des Indes et celle d'Arabie.

Les cheveux de Roger étoient humides encore des parfums les plus précieux et les plus exquis; son air et jusqu'à ses moindres gestes, tout respiroit la mollesse de ces foibles amans, qui, tels que ceux de Valencia, semblent n'être nés que pour être les esclaves de la beauté; il n'avoit plus que le nom de ce fier et brave Paladin Roger, tant les enchantemens d'Alcine avoient changé son ancienne existence.

Mélisse, sous la forme d'Atlant qu'elle avoit alors, se présente tout-à-coup à Roger; l'air de l'Enchanteur étoit triste et sévère: il regardoit le Paladin avec ces yeux menaçans où se pei-

gnoit la colère, qui l'avoient si souvent fait trembler dans son enfance : Est-ce donc là, lui dit-il, le fruit de mes leçons ? Quel prix reçois-je des soins que j'ai pris pour toi ? T'ai-je donc nourri de la moëlle des ours et des lions, t'ai-je appris à dompter d'horribles dragons, à te servir de tes jeunes bras, comme Hercule, pour étouffer des serpens ; t'ai-je inspiré le courage d'arracher les griffes tranchantes des panthères et des tigres, et les défenses des sangliers, pour n'avoir pu faire de toi, par cette espèce d'éducation, que le foible Adonis ou l'Atis énervé d'Alcine ?

Est-ce donc en vain que l'observation des astres de la nuit, des fibres palpitantes des animaux, les points de ta naissance que j'ai rassemblés, les augures, les songes et les différens sorts que mes études m'ont appris à jetter, se rapportoient tous à m'apprendre, lorsque tu n'étois encore qu'à la mammelle, que tu devois à l'âge où je te vois, surpasser les exploits des plus grands héros ? Est-ce en agissant ainsi, que tu peux égaler un Alexandre, un Jules, un Scipion ? Qui pouvoit, hélas ! jamais croire que tu fusses devenu le vil esclave d'Alcine, et que tu pusses te plaire à parer ton col et tes bras de la chaîne méprisable dont elle se sert pour te soumettre à ses volontés ? Ah ! si tu

n'es pas ému par le desir des louanges que tu dois mériter, et par les actes éclatans auxquels le Ciel t'appelle, du moins n'avilis pas la noble race qui doit naître de toi, n'éteins point dans sa source la plus glorieuse postérité que le Ciel te destine, et qu'il veut rendre parmi les mortels plus brillante encore que le Soleil dans sa course : empêcheras-tu donc que ces grandes âmes déjà conçues dans les desseins éternels ne viennent animer dans tes fils, tes neveux et tes successeurs, les héros qui sauront rendre à l'Italie son ancienne gloire et sa puissance? parmi tes illustres neveux qui doivent forcer ta foiblesse présente à ne les anéantir, ni à ne les déshonorer, et qui feront fleurir l'arbre éternel et fécond de ton illustre race, il en est deux sur-tout qui doivent changer ton cœur et te déterminer; apprends qu'Hyppolite et son frère n'auront point eu de semblables parmi les mortels, et qu'il ne leur manquera nulle de ces vertus qui peuvent élever l'homme au plus haut degré de la renommée et de la gloire. Quoi! ne te souviens-tu pas que j'avois coutume de te parler encore plus souvent de ces deux illustres frères que de tous les autres qui devoient honorer ta race? Hélas! pour moi, je me rappelle toute la sensibilité que tu montrois en pensant que ces deux héros naîtroient de toi.

Qu'a donc cette trompeuse Alcine que tu choisis pour ta souveraine, que n'aient pas comme elle mille autres courtisannes? en fut il jamais une qui se prostituât aussi souvent à de nouveaux amans? Mais il faut, ô Roger! que tu connoisses enfin quel est cette abominable Alcine, et que ses ruses coupables et ses enchantemens te soient découverts : tiens, prens cet anneau, passe-le dans ton doigt, retourne auprès d'elle, et tu pourras juger alors quels sont les charmes qui t'enchaînent.

A ces mots, Roger confus, incertain, fixe les yeux sur la terre, ne sait que répondre, et garde un morne silence. Mélisse saisit ce moment, elle passe elle-même l'anneau dans son doigt. Sur le champ le Paladin se reconnoît : quel coup de foudre pour lui. Consterné par la honte qui de toutes parts l'environne, n'osant soutenir des regards qui lui paroissent autant de reproches, il désireroit que la terre l'ensevelit et le dérobât à tous les yeux.

Mélisse voyant Roger telle qu'ellele désire, quitta la forme d'Atlant qui lui devient inutile; elle reprend la sienne; c'est alors qu'elle lui rend compte des motifs qui l'ont pressée de venir à son secours; c'est alors qu'elle lui peint la douleur et les regrets de cette charmante Guerrière; qu'elle lui dit que c'est à sa prière qu'elle est accourue

pour le délivrer des enchantemens d'Alcine ; et que pour lui en imposer davantage, elle a pris d'abord la forme d'Atlant, mais que le voyant absolument redevenu maître de sa raison, elle a cru devoir reprendre la sienne pour l'éclairer sur tout ce qui le touche, et pour ne lui rien cacher.

Celle qui t'aime d'un si pur amour, lui dit-elle, celle que ses vertus rendent si digne d'être aimée uniquement, cette charmante Guerrière à laquelle... (et tu ne peux pas l'oublier,) à laquelle tu dois déjà ta liberté, t'envoie cet anneau dont le pouvoir détruit tous les enchantemens ; elle m'eût chargée de son propre cœur, si ce cœur eût eu la même vertu pour t'être utile et pour te rendre à toi-même.

Mélisse poursuivit en lui parlant du parfait amour que Bradamante lui avoit voué pour sa vie ; quelque vive, quelqu'expressive que puisse être l'amitié, celle de Mélisse n'exagéra pas en lui peignant la haute valeur de cette Guerrière ; et continuant le récit de son message avec autant d'esprit que d'adresse, elle fit naître dans le cœur de Roger la plus juste aversion contre Alcine, et contre le sentiment coupable qui l'avoit portée à se servir des noirs moyens que lui donnoit son art, pour le séduire avec autant de perfidie.

L'amour dont il avoit brûlé quelque tems

pour elle, n'ayant eu d'autre cause que le pouvoir de ses enchantemens, l'anneau qu'il portoit venoit de les détruire. Roger passa facilement de ces sentimens forcés, à la haine la plus réelle; le charme étant rompu, il ne vit plus que ses vices dans toute leur laideur, et de tout ce qui l'avoit séduit il ne lui resta plus qu'un dégoût mortel pour elle ; c'est ainsi qu'un enfant qui vient de cueillir un beau fruit bien mûr, le cache quelquefois, et l'oublie pendant plusieurs jours de suite; s'il le retrouve par hasard après ce tems, il s'étonne de le voir pourri et désagréable à l'œil comme au goût, il cesse bientôt d'aimer ce qui faisoit l'objet de ses desirs, et plein de dégoût, il le méprise et le rejette.

De même le jeune Paladin, portant cet anneau destructeur des enchantemens, fut aussi surpris qu'indigné: la première fois qu'il revit l'abominable Alcine, au lieu de trouver cette charmante créature, dont quelqu'idée lui restoit encore, il n'apperçut plus en elle que la plus vieille et la plus difforme de toutes les femmes.

A peine avoit-elle six palmes de hauteur; son visage livide et plombé étoit sillonné par des rides: il ne lui restoit que quelques cheveux blancs, et la dernière de ses dents étoit depuis long-tems tombée; elle étoit, en effet, plus vieille qu'Hécube et que la Sybille de Cumes; mais un art dont

notre âge doit bien regretter la perte, pouvoit quand elle le vouloit, la faire paroître charmante et parée de tous les agrémens de la jeunesse; si, par cet art, elle avoit déjà séduit un si grand nombre d'amans avant Roger, l'anneau de celui-ci découvrit toutes les années qu'elle avoit cachées, et il ne vit plus en elle qu'un monstre dont les artifices l'avoient cruellement trompé.

Cependant il suivit exactement les avis de Mélisse; il eut son air ordinaire avec elle, ce fut même comme en badinant qu'il se couvrît de pied en cap de ses armes qu'il avoit si longtems négligées. Je veux voir, dit-il en souriant, si je pourrois encore agir sous leur poids, et si je ne suis pas beaucoup grossi depuis que je les ai quittées. Il ne négligea pas de ceindre Balisarde à son côté; (c'étoit le nom de sa redoutable épée). Quant à ce terrible bouclier d'Atlant, qui jettoit une lumière si vive et si dangereuse que non-seulement elle éblouissoit les yeux, mais qu'elle privoit de tous leurs sens, et jettoit dans une espèce d'état de mort, ceux qui en étoient frappés, il le prit, et le mit à son col, mais bien soigneusement enveloppé du voile épais de soie qui le couvroit.

Roger descendit quelques momens après à l'écurie, et fit seller et brider un superbe coursier plus noir que l'ébène. Il savoit de Mélisse

à quel pcint ce coursier étoit léger, et que son nom étoit Rabican; c'étoit le même que la baleine avoit porté dans l'isle d'Alcine avec le malheureux Astolphe son maître, lorsque ce Chevalier y étoit arrivé seul, après avoir été longtems le jouet des flots irrités.

Il auroit pu prendre également l'hypogriffe qu'il avoit trouvé près de Rabican; mais la prudente Mélisse venoit de lui dire expressément: Souvenez-vous à quel point ce fier animal est indocile au frein; je me propose bien de venir à bout de le dompter, et je le ferai dresser de façon qu'il deviendra d'un excellent usage.

C'étoit en présence d'Alcine même que Mélisse, invisible alors, donnoit tous ces sages avis à Roger, en lui parlant à l'oreille; et ce fut en trompant ainsi la scélérate et libertine vieille, qu'il réussit à sortir de son palais, et à s'approcher d'une porte qu'il savoit être celle d'une route qui conduisoit au palais de Logistille.

Le brave Paladin fut attaqué presque subitement, lorsqu'il voulut passer cette porte, par les gardes qu'Alcine y avoit posées; mais levant sur eux son bras redoutable, il les eut bientôt massacrés, ou mis en fuite. Alors courant vers le pont, il le traverse sans résistance, et s'éloigne, d'une course rapide, bien loin du château d'Alcine, avant qu'elle pût être avertie

oisive à son côté : bientôt, laissant cette grande détruite ou défaite, il passe le pont, suit la route du bois ; mais il ne court pas loin, sans rencontrer un des serviteurs affidés d'Alcine : cet homme étoit une espèce de chasseur, il portoit un faucon sur le poing, et s'en servoit avec succès pour prendre le gibier de la plaine, ou celui qui se cachoit en abondance dans les roseaux d'un étang voisin. Ce Chasseur étoit suivi par un chien fidèle, et montoit un roussin assez mal équipé ; il imagina que Roger s'enfuyoit, en le voyant courir avec tant de vîtesse. Il vient hardiment à la rencontre du Paladin, et lui demande avec une voix impérieuse, pourquoi sa course est si rapide, en s'éloignant du château d'Alcine. Roger dédaigne de lui répondre. Le Chasseur ne doutant plus qu'il ne veuille s'échapper, prend la résolution de l'arrêter, et présentant son bras gauche d'un air menaçant : Que diras-tu, si je t'arrête en ce moment, cria-t-il à Roger, et si mon faucon me suffit pour terminer ta course ? A ces mots, il lâche et lance son oiseau, dont la course de Rabican égaloit à peine la rapidité. Le Chasseur saute de son roussin qu'il débride ; et cet animal, les machoires ouvertes et lançant des ruades de tous côtés, part et court avec la vîtesse d'une flèche. Le Chasseur, de son côté, le suit, et sa course est aussi vive que si le vent ou le feu le portoient.

Le

Le chien ne fut pas plus tardif à suivre Rabican aussi vivement qu'un léopard poursuit un lièvre. Roger n'aimant pas à fuir, s'arrête vis-à-vis du Chasseur qui le poursuit, et qu'il ne voit armé que d'une simple baguette, propre à faire obéir son chien. Le Paladin dédaigne de tirer son épée, pour se débarrasser de lui. L'insolent Chasseur en abuse, et le frappe de toutes ses forces de sa baguette, tandis que son chien mord le pied gauche de Roger, et que le roussin débridé lui lance des ruades violentes et répétées du côté droit. Le faucon, de son côté, voltige sur sa tête et sur celle de Rabican; il les tourmente, les égratigne tous deux avec ses serres; et Rabican effrayé commence à ne plus obéir à la main de son maître. Roger à la fin, impatient et furieux, tire Balisarde pour se dégager de cette ridicule espèce de combat. Il menace en vain le Chasseur et les animaux, du taillant et de la pionte de son épée: cette maudite engeance, loin de paroître épouvantée, n'en devient que plus importune, et lui rompt le chemin de tous côtés. Cependant Roger pense qu'outre l'espèce de déshonneur de ne pouvoir la soumettre, elle le met en danger d'être arrêté dans sa fuite; et déjà les vallons retentissoient du bruit des trompettes, des tambours et des cloches, dont le son appelloit les troupes qu'Alcine envoyoit à sa poursuite. Il lui paroît d'ailleurs

honteux de se servir de son épée contre un valet sans armes, et son chien. Il se résout enfin, pour s'en défaire, à découvrir le bouclier d'Atlant. Il ôte donc une partie de l'Etui vermeil qui l'enveloppe; le charme opère, comme il a déjà fait tant de fois. Le Chasseur, le roussin, le chien tombent sur la poussière; et déjà les ailes traînantes du faucon ne pouvant plus le soutenir, l'oiseau tombe à côté d'eux. Roger, libre enfin, les laisse engourdis par le sommeil, et poursuit sa route.

Pendant ce tems, Alcine est éperdue de douleur, en connoissant, par la défaite de la garde, que Roger la fuit et s'échappe. Elle se désespère, s'accuse d'un imprudent oubli; elle fait assembler toutes ses troupes, tous ses vassaux, pour poursuivre son amant: une partie d'entr'eux vole sur la route qu'on croit qu'il a prise; l'autre s'embarque en diligence, pour le suivre sur les eaux. Alcine monte sur un vaisseau léger, et se met à la tête de cette seconde troupe, et le nombre de ceux qui servent la vengeance d'Alcine est si grand, qu'il ne reste personne à la garde de sa ville et de son château.

Rien de plus favorable ne pouvoit arriver pour Mélisse, qui désiroit vivement délivrer tous les malheureux qu'avoit faits la détestable Alcine. Elle eut donc toute facilité pour détruire, ou brûler toutes les images, les talismans, les carac-

tères, et tous les maléfices que la méchante Magicienne avoit accumulés. Elle court dans la campagne, elle accélère ses pas ; et bientôt cette multitude d'anciens amans d'Alcine, changés en fontaines, en arbres, en rochers, en bêtes féroces, reprennent leur première forme et leur liberté. Les Chevaliers qui lui devoient leur délivrance, suivirent tous les traces de Roger. Ils se rendirent chez la sage Fée Logistille, et de-là retournèrent dans leur pays, en se distribuant dans les Indes, dans la Grèce, la Perse, et même jusques dans la Scythie, pénétrés d'une reconnoisance éternelle pour leur bienfaisante libératrice.

Astolphe, cet aimable Prince d'Angleterre, avoit été le premier de tous, dont Mélisse s'étoit occupée. Parent de Bradàmante, les ardentes priéres de Roger intéressoient Mélisse en sa faveur. Ce Paladin même venoit de lui confier son anneau, pour que les secours qu'elle donneroit au Prince d'Angleterre, fussent plus efficaces et plus prompts. Mélisse ne se contenta pas de lui rendre sa première forme. Elle lui fit retrouver toutes ses armes, et sur-tout cette précieuse lance d'or, dont le pouvoir est de renverser tous les Chevaliers qu'elle touche : cette lance, qui jadis étoit celle de l'Argail, étoit tombée entre les mains d'Astolphe. Elle avoit fait plusieurs fois en France triompher ces deux Paladins. Mélisse

ayant retrouvé toutes ces armes éparses dans le palais d'Alcine, les rendit au Prince d'Angleterre, et le faisant monter en croupe derrière elle sur le cheval ailé du vieux Enchanteur Sarasin, elle conduisit Astolphe chez Logistille, où tous deux ils précédèrent d'une heure l'arrivée de Roger.

Franchissant les précipices, les buissons épineux, les routes sauvages, solitaires, et couvertes de roches aigues, Roger accablé de fatigue, étoit arrivé vers le milieu du jour dans une grande plaine de sable située entre la mer et des montagnes inaccessibles; cette plaine étoit nue, stérile, déserte et brûlée du soleil; ses rayons, réfléchis par les rochers de la montagne, joignoient à leur activité celle des autres rayons qui tomboient perpendiculairement sur le sable nud. L'air étoit embrâsé, le verre même, devenu liquide, eût pu couler sur le sable; nul oiseau ne faisoit entendre sa voix, ils s'étoient tous cachés sous des ombrages touffus : la seule cigale, au centre d'un épais abri, faisoit retentir l'air et la terre de son ennuyeux cri.

Le bon Roger ne put voir sans douleur le long et fatiguant espace qui lui restoit à parcourir; le chaud, la soif et la fatigue l'accabloient en même temps. Je regrette d'être obligé de le laisser dans cette position si pénible; mais je ne dois pas vous

occuper toujours du même objet, et je retourne promptement en Ecosse, pour y rejoindre le Paladin Renaud.

Renaud étoit très-aimé, très-considéré à la Cour d'Ecosse. Le Roi, la Princesse sa fille et les Seigneurs Ecossois, auroient fait tout au monde pour lui prouver leur reconnoissance: le message dont l'Empereur avoit chargé le Paladin eut un plein succès, et les secours que Charles demandoit à l'Angleterre et à l'Ecosse, furent promis; le vieux Roi de ce dernier royaume lui dit qu'il exposeroit toutes ses forces pour le secours de la France, que dans peu de jours elles seroient rassemblées; que tous ses regrets étoient que la vieillesse l'empêchât de les commander en personne; il ajouta même que malgré son grand âge, il eût passé la mer à leur tête, s'il n'avoit espéré que le Prince son fils absent depuis quelques mois, et plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, arriveroit à tems pour commander ce secours: ce Prince fit préparer ses troupes, leur équipage et les bâtimens de transport nécessaires pour les porter en France, il voulut même aller jusqu'à Warvick avec Renaud pour lui faire honneur, lorsque ce Paldin partit pour l'Angleterre. Le vent le plus favorable ayant enflé les voiles, Renaud prend congé d'eux, s'embarque, il arrive bientôt à la vue de la vaste embouchure où les

eaux de la mer recevant et repoussant tour-à-tour celles de la Tamise, se mêlent avec elles, et présentent quand le flux remonte, un chemin sûr aux Navigateurs aidés par le vent et par l'effort des rames, pour arriver promptement dans la belle cité de Londres.

Renaud portoit au Prince de Galles non-seulement des lettres de Charlemagne, il en portoit aussi du Roi Othon qui se trouvoit assiégé dans Paris avec cet Empereur: Othon lui mandoit de rassembler toute l'infanterie et la cavalerie qu'il pourroit tirer de ses Etats, et de faire passer promptement ces troupes à Calais pour marcher au secours de la France: le Prince de Galles, qui pendant l'absence d'Othon toit resté Régent du Royaume, rendit les plus grands honneurs au fils d'Aymon, et fixa le jour du départ de tous les gens de guerre qu'il venoit de rassembler dans cette Isle.

Mais, Seigneur! je crois devoir imiter un habile joueur d'instrumens qui fait souvent parler une corde long-tems muette, ou même qui la change pour varier ses sons, passant tour-à-tour d'un ton grave au ton le plus éclatant. Pendant que j'étois attentif à vous parler de Renaud, je me suis souvenu de cette charmante Angélique que j'ai laissée fuyant ce Paladin de toutes ses forces, et dans le moment où elle venoit de ren-

contrer un vieux Hermite : je vais donc suivre son histoire. Je vous ai dit qu'elle demandoit en grace à cet Hermite de lui procurer le moyen de gagner le bord de la mer, son aversion pour Renaud, la peur qu'elle en avoit, ne lui permettant pas de se crôire en sûreté tant qu'elle seroit en France et même en Europe; mais le vieil Hermite, qui, malgré ses ans la trouvoit charmante, se plaisoit trop à la voir, pour ne pas chercher à l'amuser et à l'arrêter près de lui. Cette rare beauté fait fondre les glaces de son âme, et ranime déjà ses sens engourdis; mais voyant qu'il ne peut long-tems l'arrêter, et qu'elle commence à s'éloigner de lui, le vieux Moine accable de coups son âne pesant et tardif, il suit Angélique quelquefois au trot, mais plus souvent au pas, et fait tous ses efforts pour la rejoindre : furieux enfin de ce que la belle s'éloigne toujours de plus en plus, et de ce que bientôt il en perdra jusqu'à la trace, le vieux Frère, sorcier de son métier, plus qu'Hermite, a recours aux antres infernaux, et sur le champ une troupe de démons hideux de toute espèce; en sort à ses ordres : il en choisit un dans cette bande, il l'instruit de ses desseins, et le fait entrer dans le corps du coursier qui déroboit Angélique à ses yeux, et qui sembloit emporter son cœur avec elle.

De même qu'un chien bien dressé pour la

chasse des lièvres ou des renards, connoît leurs refuites, et lorqu'il les voit courir d'un côté, quitte souvent leurs traces pour aller les attendre d'un autre, où bientôt il les voit arriver presque jusques dans sa gueule et se livrer à ses dents meurtrières; ainsi le vieux scélérat d'Hermite n'est plus en peine de trouver le chemin qui lui fera rejoindre cette belle quelque part où son cheval puisse la porter.

Je me doute bien du dessein qu'il avoit, et je pourrai bien vous le confier dans la suite: pour Angélique, qui ne pouvoit en rien soupçonner, elle continuoit à voyager sans inquiétude, faisant plus ou moins de chemin tous les jours. Le malin démon se tenoit tapi dans les flancs de son cheval, comme le feu couve quelquefois long-tems sans paroître, jusqu'à ce qu'il se déclare par un incendie si violent, qu'à peine rien peut-il en échapper.

Après qu'Angélique eut joint la mer qui baigne les rivages de la Gascogne, elle en suivit les bords en conduisant son cheval assez près de l'onde, pour que le sable qui en etoit baigné légérement en fût plus affermi. Tout-à-coup le démon entraîne son cheval dans la mer assez avant pour qu'il soit bientôt à la nage. Effrayée, éperdue, elle ne sait quel parti prendre, et ne pense qu'à s'attacher fortement à la selle; plus

elle s'efforçoit de tirer les rênes pour tourner le cheval rétif vers la terre, plus il la portoit en avant dans la mer; Angélique relevoit sa robe, haussoit ses pieds pour être moins mouillée; sa coëffure en désordre laissoit flotter ses beaux cheveux; un zéphir léger les agitoit mollement; car il sembloit que l'Aquilon alors tranquille s'accordât avec le calme de la mer en faveur de cette rare beauté.

C'est en vain que baignant de pleurs ses joues et son beau sein, elle tournoit ses regards vers la terre; le rivage sembloit toujours s'éloigner d'elle et diminuer d'étendue à ses yeux; le cheval alors nageant sur la droite, fait un grand tour, et la porte sur des écueils de roches, entr'ouverts par des grottes obscures et qui tenoient à la terre, au moment où l'air commence à s'obcurcir par les ombres de la nuit.

Lorsqu'Angélique se vit seule en ce désert dont le seul aspect imprimoit la peur, sur-tout au moment où l'absence du soleil laisse l'air et la terre dans l'obscurité, elle s'arrêta sans faire le moindre mouvement, tant elle étoit saisie; et quiconque l'auroit vue dans cet état, eût été peut-être incertain si s'étoit un être animé, ou quelqne roche taillée en statue; stupide, immobile sur l'arène, les cheveux épars et mêlés, les mains jointes, les lèvres tremblantes, elle élève

ses yeux languissans vers le ciel ; elle ne peut s'empêcher d'accuser le grand arbitre des destinées d'avoir condamné la sienne à l'épreuve des plus grands malheurs ; elle ne sort de cet état d'accablement, que pour abandonner enfin sa bouche à la plainte, et ses yeux à verser un torrent de pleurs.

Cruelle Fortune, s'écria-t-elle, n'épuiseras-tu donc jamais tes fureurs contre moi ? Que puis-je faire de plus pour les assouvir que de donner ma vie ? Mais tu ne parois pas la desirer, puisque tu viens de me tirer du sein des flots, où je devois la perdre. Ne me l'as-tu donc conservée, que pour rendre mes jours plus longs et plus malheureux encore ? Mais imagineras-tu pour moi des infortunes plus cruelles que celles dont tu m'as accablée ! Chassée par toi d'un trône où je n'ai plus d'espérance de remonter, j'ai presque perdu l'honneur ; car bien qu'il soit sans tache, n'est-on pas en droit de dire que ma vie vagabonde ne peut être sans aucun reproche ! Que peut espérer d'heureux dans le monde une femme perdue de réputation ? Ah ! jeunesse, beauté, (s'il est vrai que la nature m'ait fait ce dernier don,) que vous m'êtes aujourd'hui nuisibles ! Non je ne peux rendre grâces au Ciel de ce funeste présent, d'où naissent mes plus cruels malheurs : ce sont ces funestes attraits qui furent cause de la mort de

mon frère l'Argail, quoiqu'il fût couvert d'armes enchantées. C'est toi qui mis les armes à la main du cruel Roi de Tartarie Agrican, sous les coups duquel mon père Galafron, grand Kan de Cathay, succomba. Barbare ! tu m'as réduite enfin dans le cruel état de changer tous les jours d'asyle; et puisque tu m'as ravi l'honneur, un trône, et tous ceux qui m'étoient les plus chers, à quels malheurs nouveaux prétends-tu donc encore me réserver ? Tu n'as donc pas trouvé que ta fureur contre moi fût portée assez loin, en me laissant périr dans la mer : eh bien, achève de la déployer : rends-moi la proie de quelque bête venimeuse et carnassière. Que m'importe à présent le genre de mort dont tu me feras périr ? Je te rendrai grâce encore d'avoir enfin terminé ma vie et mes malheurs.

C'est ainsi qu'Angélique exprimoit sa douleur lorsque tout-à-coup le vieil Hermite parut à sa vue. Le méchant vieillard étoit arrivé six jours avant elle, sur une montagne à portée de l'écueil où cette belle désespérée devoit aborder : un des Diables soumis à ses ordres, l'avoit emporté jusques sur une roche élevée, d'où le scélérat observoit le moment de descendre ; et ce fut de cette roche qu'il eut l'air de venir à son secours, avec une mine dévote et recueillie, telle que devoit être celle des saints Anachorètes Paul et Hilarion.

Angélique ne pouvant s'en défier, sentit quelque consolation à le voir s'approcher d'elle; et quoique pâle encore comme la mort, sa terreur se calma par degrés : dès qu'il fut à portée : Ah! mon père, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi dans la cruelle position où je me trouve! Alors, d'une voix souvent interrompue par ses sanglots, elle lui raconta tout ce que le fourbe savoit aussi bien qu'elle. L'hypocrite Hermite cherche à la rassurer; ses consolations mêmes portent le caractère d'une apparente piété; mais cette apparence est bientôt démentie par ces actes indécens et téméraires. Tout en lui parlant, il ose porter ses mains profanes sur ses joues humides, et même jusques sur son beau sein. Bientôt plus entreprenant encore, il fait ses efforts pour l'embrasser; Angélique surprise, indignée de sa témérité, le repousse d'une main avec force; et tout ce qui paroît de ses charmes se colore d'une modeste rougeur.

Le traître portoit à son côté, dans un étui, un flacon qu'il ouvre. Il fait jaillir quelques gouttes de la liqueur qu'il renferme dans ces yeux charmans où brille le plus vif flambeau de l'amour. Angélique vaincue par cet enchantement, ferme les yeux, s'endort, et tombe mollement à la renverse sur le sable, en proie, hélas! à toutes les entreprises du vieux scélérat.

Elle dort; elle ne peut se défendre, tandis que l'Hermite la tient dans ses bras; tandis que les mains seches et ridées de cet abominable vieillard parcourent et profanent tous ses charmes; tandis que les lèvres flétries de ce monstre pressent insolemment ses lèvres vermeilles, et les boutons de roses de son beau sein. L'indigne Magicien ose porter encore plus loin ses attentats: mais ses ans, sa foiblesse trompent ses desirs; plus il fait d'efforts pour ranimer ses sens, plus ils s'affaissent, et la vieillesse ferme pour lui le sanctuaire de temple de l'Amour.

Le vieux Sorcier avoit en ce moment l'air d'un malheureux voyageur qui donne dans un mauvais pas. Monté sur une foible mazette, il a beau l'aider de l'éperon, et lui donner des saccades, la méchante bête ne peut pas même relever sa tête, s'abat, et l'entraîne dans sa chûte; de même le Magicien, dont le pouvoir ne peut vaincre celui de la nature, tombe, et s'endort à côté d'Angélique.

Rarement la fortune se contente-t-elle de nous faire éprouver un premier malheur, sans nous en préparer d'autres. Angélique, loin d'être à la fin de ses peines, étoit alors au moment d'éprouver un sort funeste. Mais avant que je vous raconte l'événement terrible dont elle est menacée, il faut que j'interrompe un peu le fil de

ma narration, et que je vous transporte au fond de l'Occident, où je vous ferai voir dans la mer d'Irlande une isle assez dépeuplée qui porte le nom d'Ebude. Prothée avoit désolé cette isle par sa vengeance, et ses habitans avoient été détruits en grande partie par une orque énorme et par les monstres qui forment le troupeau de ce Dieu marin.

Les Chroniques anciennes, vraies ou fausses, rapportent que cette isle avoit autrefois pour Roi le père d'une fille de la beauté la plus parfaite. Elle venoit souvent se promener avec ses compagnes sur les bords de la mer. Prothée s'enflamma pour elle; les eaux qui l'entouroient devinrent ardentes autour de lui. Prothée épia, trouva l'instant favorable de la rencontrer seule, et se livrant à ses transports, la jeune Princesse ne put y résister, et porta dans son sein un gage de ce violent amour. Cet événement enflamma le père le plus sévère d'une colère si violente, que ni les excuses de sa fille ni la pitié pour son propre sang ne purent l'attendrir. La malheureuse mère, l'enfant innocent qu'elle portoit dans son sein, furent livrés à la mort par l'ordre de ce barbare père. Prothée, ce puissant et sage conducteur des monstrueux troupeaux de Neptune, éprouva la plus vive douleur de cette mort cruelle. Plein de fureur, et malgré les

loix ordinaires de la nature, il envoya sa grande orque, les phoques, les hypopotames et les autres monstres amphibies pour détruire jusqu'au dernier être vivant dans cette isle.

Ce qui resta d'habitans, abandonnant la campagne, se retira dans les murs de la Ville principale; les monstres marins en entourèrent les dehors, et les assiégés se trouvant sans ressource, recoururent à l'oracle pour savoir comment ils pourroient mettre fin à leurs malheurs. L'oracle leur répondit, que le seul moyen de calmer la fureur de Prothée etoit de trouver une jeune fille aussi belle que celle qu'il regrettoit, et de l'exposer sur le rivage de la mer.

Si celle-là ne suffit pas pour le satisfaire, s'il continue d'exercer la même vengeance, ajouta l'oracle, il faut absolument en exposer tour-à-tour de nouvelles, jusqu'à ce que sa colère paroisse appaisée par leurs charmes.

C'est ainsi que commença dans cette isle la coutume d'offrir chaque jour une nouvelle fille à Prothée; mais la première et toutes les autres subirent la mort par les dents meurtrières de l'orque séparée par le Dieu marin du reste de son troupeau, pour la laisser en garde près du port et du rivage d'Ebude. Que cette histoire de Prothée fût vraie ou fausse, je ne suis pas assez assuré des faits pour l'affirmer: je peux

dire seulement que cette loi barbare étoit exécutée ; que l'orque se nourrissoit tous les jours des plus jolies filles que les Ebudiens pouvoient trouver, et qu'il n'en étoit pas une un peu passable qui ne frémît de la honte de se voir exposer toute nue, et de la mort cruelle qu'elle ne pouvoit éviter.

O misérables qu'étoient toutes celles qu'un malheureux destin conduisoit sur ce funeste rivage, où les habitans étoient toujours prêts à saisir une étrangère qu'ils pussent offrir en holocauste. Le nombre de leurs jeunes filles étoit tellement diminué, les vents leur en amenoient si rarement pour devenir leur proie, qu'ils voguoient souvent de côtes en côtes pour en trouver, et s'en emparer. C'est ainsi que se dispersant sur toutes sortes de bâtimens légers, les Ebudiens, par force ouverte, par vol, par différentes supercheries, et même à prix d'argent, étoient parvenus à remplir leurs prisons d'un grand nombre de jeunes beautés enlevées de plusieurs contrées différentes.

L'une de leurs fustes voguant sur les bords du rivage solitaire où la malheureuse Angélique dormoit encore étendue sur le sable, quelques Matelots descendirent à terre pour couper du bois, et remplir leurs outres d'une eau nouvelle. Qui pourroit exprimer quelle fut leur joie, lorsqu'ils

lorsqu'ils apperçurent cette fleur de toute beauté couchée près du saint Hermite qui la tenoit encore dans ses bras.

O trop chère et trop charmante proie pour cette race vile et barbare ! O destin fatal dont le pouvoir a trop de force sur les événemens de la vie humaine ! oses-tu, peux-tu bien abandonner pour pâture à la dent cruelle d'un monstre, cette beauté céleste qui fit accourir de la descente du Caucase le grand Monarque Agrican, pour venir chercher la mort dans les plaines orientales de l'Inde; cette même beauté, pour laquelle Sacripant exposa son royaume et son honneur; cette beauté si divine et si touchante qui pensa ternir la réputation et la gloire de l'indomptable Roland, et troubler sa haute intelligence; cette même Angélique, cette beauté fatale à tout l'Orient dont les différens Souverains s'étoient armés les uns contre les autres pour en faire la conquête ? hélas ! sans secours, seule et désespérée, cette charmante Angélique devient la proie de ces cruels Insulaires !

Toujours engourdie par un sommeil profond, elle est enchaînée par les Ebudiens; et ce n'est que lorsqu'elle est portée dans le vaisseau avec l'Enchanteur Hermite, qu'elle revient à elle pour gémir sur ses nouveaux malheurs. La voile

enflée par le vent, porte légérement le navire à cette isle funeste où la plus forte prison la renferme jusqu'au dernier jour qui doit luire pour elle. Cependant les Ébudiens, frappés de sa beauté céleste, ne peuvent s'empêcher d'en être émus; cherchant à différer au moins sa perte, ils lui conservent la vie, tant qu'il leur reste une autre victime; mais enfin le jour fatal arrive, et c'est en la suivant les yeux baignés de larmes, qu'ils la voient conduire sur la rive, pour être exposée à la fureur du monstre marin.

Qui pourroit donner l'idée des plaintes, des angoisses mortelles, des cris, des reproches même qu'elle osoit adresser au Ciel qui cependant sembloit alors s'ouvrir pour elle à la pitié? Comment le dur et froid rocher sur lequel ce corps divin fut attaché sans aucun voile ne se fendit-il pas de pitié, lorsqu'il la sentit dans l'attente d'une mort aussi cruelle? Ce ne sera pas moi qui pourrai le dire; non, mon cœur est trop vivement frappé par la douleur; je sens que je suis forcé d'interrompre mes chants funèbres, pour en essayer de nouveaux, jusqu'à ce que mon imagination éteinte et consternée se ranime. La tigresse qui se voit enlever ses petits, eût senti calmer sa fureur; le serpent affreux qui répand son venin sur les sables brû-

sans de l'Afrique, eût été ému par la pitié, en voyant Angélique attachée sur cet affreux rocher. O Dieux! si ce cruel spectacle eût frappé les yeux de Roland qui, dans ce moment même, voloit vers Paris pour la chercher; si les deux fiers Paladins dont un Démon envoyé par l'Hermite avoit interrompu le combat, eussent pu voir l'état déplorable de celle qu'ils adoroient, quels efforts surnaturels n'eussent-ils pas faits pour la secourir? Mais, hélas! qui pouvoit le leur apprendre; et si loin d'elle, quel pouvoir eût pu les faire arriver à tems pour la délivrer.

Dans ce moment même, Paris entouré par l'armée innombrable du célèbre fils de Trojan, étoit dans le plus grand péril; les ennemis eussent pu s'en emparer, si le Ciel favorable ne se fût ouvert aux vœux des Chrétiens, en éteignant par un violent orage un incendie prêt à réduire cette ville en cendres; jour fatal qui pouvoit faire tomber la France et le Saint-Empire Romain sous le joug des Africains.

Le souverain Créateur de l'Univers, ému par les ardentes prières du vieux Charlemagne, avoit fait éteindre, par une pluie violente et subite, ce feu destructeur qui n'eût pu l'être par aucun secours humain; et Charles, plein de confiance en la miséricorde divine, vit son es-

pérance remplie, et ne put douter qu'il devoit son salut à ce pouvoir divin.

Roland alors tourmenté par ses idées impétueuses, se tournoit de tous côtés sur son lit, sans pouvoir s'arrêter dans aucune place, et se livrer au sommeil; son âme étoit émue, comme les rayons du soleil ou ceux de l'astre de la nuit paroissent l'être, lorsqu'ils sont réfléchis par la surface agitée d'une eau pure qui la rend vacillante de toutes parts.

Le souvenir d'Angélique revenoit à tous momens, ou plutôt ne sortoit pas de son âme enflammée : il étoit encore plus agité par sa passion, n'en ayant pu recevoir aucune nouvelle depuis la déroute de l'armée Française près de Bordeaux, et depuis qu'elle étoit arrivée du Cathay sous sa garde.

L'affliction de Roland redoubloit, lorsqu'il réfléchissoit à la foiblesse de sa conduite : *Est-il* possible, se disoit-il, que j'aie montré tant de lâcheté ! Quoi! moi qui pouvois jouir du bonheur d'être nuit et jour avec toi, ô ma chère Angélique, (puisque tu me le permettois alors ;) comment ai-je pu te laisser remettre entre les mains du vieux Duc Naymes, sans m'opposer à cette mortelle injure ! Charles avoit-il donc quelques raisons suffisantes pour me faire une pareille offense ; et quand même il en auroit eu,

qui pouvoit me contraindre par la force à t'abandoner ? Avant qu'on eût pu réussir à t'enlever de mes bras par les armes, je me serois plutôt laissé arracher le cœur. Mais ni Charles, ni toute sa puissance n'auroient pu m'y contraindre : du moins je t'aurois mise dans quelque forteresse assurée, ou dans le centre de Paris. Je ne t'ai perdue, malheureux que je suis ! que pour avoir eu la foiblesse de te laisser entre les mains du Duc de Bavière ; que pour ne t'avoir pas gardée, en ayant le pouvoir. Ah ! lâche insensé Roland que je suis, je le devois, je le pouvois, et je ne l'ai pas fait.

Hélas ! si jeune et si belle, ô ma chère Angélique : toi qui m'es plus chère que ma propre vie, où portes-tu maintenant tes pas sans moi ? Que je crains pour toi le sort d'une timide et jeune brebis qui demeure égarée dans les bois pendant une nuit obscure ! Souvent pour appeler le Pasteur à son secours, elle va bêlant de tous côtés : le loup ravissant entend, suit ses plaintes, accourt, et le Pasteur trop éloigné pleure bientôt en vain sa perte.

Où vas-tu donc, ô ma seule espérance ? où portes-tu tes pas en ce moment ? vas-tu seule, hélas ! errante sans aucun appui ? des loups cruels et coupables ne t'ont-ils pas peut-être déjà ravie, ne te trouvant plus sous la garde

de ton fidèle Roland? Oh! Dieux, j'en frémis! ah! cette divine fleur, dont les charmes m'eussent rendu plus heureux que les Dieux mêmes; cette fleur, que ma complaisance et mon respect pour toi me firent conserver si pure et toujours intacte! hélas! la force et la violence ne l'ont-ils pas cueillie? Ah! malheureux, si cette charmante fleur qui fut en ma puissance est profanée, que puis-je désirer, si ce n'est de mourir? Dieux puissans! accablez-moi plutôt de tous les autres malheurs! épargnez-moi le plus cruel de tous! Ah! si je l'éprouve, si ce que je crains se trouve vrai, mes propres mains déchireront mon sein et arracheront mon âme désespérée! c'est ainsi que baigné de pleurs, l'affligé Paladin Roland soupiroit et se parloit à lui-même.

Pendant que tous les êtres respirans, fatigués des agitations diverses d'un long jour, goûtoient un repos réparateur pour leurs nerfs épuisés, les uns sur la plume, les autres dans le creux d'un rocher, d'autres enfin entre les herbes ou sur les rameaux des myrthes et des hêtres; le seul Roland, sans cesse agité par de cruelles pensées, peut à peine abaisser ses paupières; cependant à la fin un léger et court sommeil semble calmer quelques momens sa douleur, mais ce n'est que pour l'augmenter encore par un songe.

Roland se crut porté sur un verd rivage émaillé des fleurs les plus odoriférantes; il croit admirer l'ivoire et ce vermillon naissant que l'Amour avoit peint de sa propre main; il croit voir ces yeux charmans et radieux où l'Amour a caché les filets qui tiennent son âme captive; on doit penser que je parle de celle qui régnoit sur son cœur: il étoit alors pénétré du plaisir le plus vif que puisse sentir un heureux amant; mais tout-à-coup une tempête affreuse s'élève; elle brise les fleurs, elle abat les arbres: on ne voit point d'ouragans aussi furieux que lorsque le violent Aquilon, le brûlant Auster et le vent froid de l'Orient combattent ensemble; il sembloit à Roland qu'il parcouroit en vain un désert pour trouver un abri. En ce moment, et sans savoir comment, il lui semble qu'il perd Angélique qui disparoît dans un brouillard épais; il fait retentir de toutes parts les campagnes et les bois de ce nom si cher, en s'écriant: Malheureux que je suis, qui peut avoir changé si-tôt la douceur que je goûtois à la voir en un poison amer? Il se tait, il écoute; il entend sa belle maîtresse qui se plaint, qui lui demande de voler à son secours pour la défendre: il se porte avec impétuosité vers le lieu d'où partent les cris; il court de tous côtés, se fatigue en vain, et sa douleur mortelle redouble du peu

d'espoir qu'il a de la rejoindre ; mais quelle est l'horreur qui le saisit, lorsqu'il entend éclater ailleurs une autre voix qui lui crie : N'espère plus jouir sur la terre de celle qui t'est chère ! A cet horrible cri, Roland se réveille et se trouve baigné de larmes.

Le brave Comte d'Angers ne réfléchit pas alors à quel point les images légères d'un songe sont trompeuses, et surtout lorsque les desirs ou la crainte ont frappé vivement notre imagination : il ne doute déjà plus qu'Angélique ne courre les plus grands périls ; il sort en fureur de son lit ; il s'arme de toutes pièces ; il selle et bride lui-même, sans le secours d'un Écuyer, son bon et fidèle cheval Bride-d'or : cependant, craignant que son départ subit ne fasse tort à sa gloire, il n'arme point son bras de ce bouclier portant l'empreinte des armes écartelées d'argent et de gueule, qu'il a rendu si respectable à tout l'Univers : il prend un bouclier noir, semblable à l'état de son âme, sans aucune devise, et couvert du reste des armes noires du Sarasin Amostan, qu'autrefois il avoit fait tomber sous ses coups : il part au milieu de la nuit, sans que l'Empereur, son oncle, le sache, et même sans avertir son cher Brandimart ; mais à peine le Soleil ayant ses beaux cheveux d'or épars, consent-il à suivre l'Aurore déjà sortie du séjour qu'habite le vieux

Titon, que Charles est informé de son départ.

L'Empereur est enflammé de dépit et de colère, en apprenant l'éloignement de son neveu, dans le moment où son bras lui seroit le plus nécessaire ; il s'en plaint hautement et avec la plus grande amertume ; il va même, dans son vif ressentiment, jusqu'à la menace de l'en faire repentir. Brandimart, que Roland aimoit plus que lui-même, soit qu'il fût blessé des ménaces de Charles contre son ami, soit qu'il espérât réussir à retrouver et ramener Roland, partit aussi sur la fin du même jour, sans oser en avertir sa chère Fleur-de Lys, de peur qu'elle ne s'opposât à son dessein. Cette Fleur-de Lys étoit une Princesse charmante que Brandimart adoroit : douée de tout ce qui peut attacher un amant, elle joignoit la douceur et la prudence à tous les autres charmes. L'un et l'autre ne se quittoient presque jamais, et Brandimart même comptoit bien en partant ne s'éloigner que pour un seul jour, mais bien des événemens rendirent cette absence plus longue.

Fleur-de-Lys attendit tout au moins son cher Brandimart, mais ne pouvant résister plus longtems à son inquiétude, elle partit sans guide, sans Écuyer, pour le chercher ; nous dirons dans la suite quels furent les pays qu'elle par-

courut, et comment ces deux amans se rejoignirent; mais il m'est bien plus intéressant à cette heure de m'occuper du fils d'Aglant.

Roland, après avoir quitté les glorieuses armes et devises d'Almont, s'étoit rendu la nuit à l'une des portes de Paris; il se fit connoître du seul Capitaine de garde; il fit baisser le pont et prit la route la plus courte pour se rendre au camp des ennemis : ce qui suivit son départ vous sera fidèlement raconté dans l'autre Chant.

Fin du huitième Chant.



CHANT IX.

Que peut-on apprendre d'un cœur que le cruel et perfide Amour s'est assujetti? ce fier, ce fidèle Paladin Roland oublie dans un instant tout ce qu'il doit à l'Empereur, son seigneur et son oncle. Ce Guerrier si sage, et que l'on vit empressé à remplir tous ses devoirs et à défendre la Religion attaquée, abandonne maintenant son service, et son oncle assiégé dans la Capitale, pour se livrer à tous les transports d'un fol amour..... Mais, vraiment je me crois bien contraint à l'excuser moi-même; je crois même que je dois me réjouir d'avoir un si noble compagnon de ma foiblesse; il faut bien que je l'avoue..... Ah! que je me sens tiède et languissant pour le bien et pour la raison, et que je me sens encore vif et entreprenant pour le plaisir et pour la folie!

Celui qui, couvert d'armes noires, abandonne sans nul souci ses meilleurs amis, se rend en diligence au camp où les Sarasins d'Afrique et d'Espagne doivent se trouver pour aller joindre l'armée d'Agramant: ce camp étoit presque détendu, ayant été battu par la pluie et l'orage. Des

troupes éparses et ne formant que de petits pelotons qui se mettoient à couvert sous des arbres, ou sous quelques restes de toits, étoient presque toutes livrés au sommeil : les unes étendues sur la terre mouillée, les autres relevant leur tête sur leur main, laissoient au Paladin la facilité d'en massacrer un grand nombre ; mais le généreux Roland auroit cru profaner Durandal en la tirant, et dédaigna de tuer des gens qui dormoient : il court de tous côtés pour tâcher de découvrir quelques traces d'Angélique ; il en fait le portrait à ceux qu'il trouve éveillés, et les prie de lui indiquer la route qu'elle peut avoir suivie : le jour commençant alors à paroître, il parcourt tout le camp des Maures ; il le pouvoit en toute sûreté ; il étoit couvert d'armes et d'ornemens arabesques ; il parloit parfaitement la langue Africaine, et l'on auroit pu croire que Tripoli l'avoit vu naître : il demeura trois jours dans ce camp à faire de vaines recherches ; elles n'eurent pas un meilleur succès dans l'Auvergne, la Gascogne, et le reste de la France ; cependant il visita jusqu'au dernier bourg, depuis la Provence jusqu'à la Bretagne, et depuis la Picardie jusqu'à l'extrémité de l'Espagne.

Ce fut entre la fin d'Octobre et de Novembre que Roland entreprit cette recherche qu'il n'abandonna pas pendant l'hyver, et même dans la

nouvelle saison de l'année suivante : ce long et pénible voyage fut donc entrepris dans ce tems froid et nébuleux qui dépouille les arbres de leur verdure, qui rend leur cime et leurs branches sèches, au lieu de servir d'ornement à la terre, et lorsque les oiseaux se rassemblent en grandes bandes, soit pour se mettre à couvert des rigueurs de l'hyver, soit pour passer dans d'autres climats.

Étant un jour arrivé sur le bord d'un fleuve qui sépare la Normandie de la Bretagne, et qui porte ordinairement d'un cours tranquille ses eaux dans la mer voisine, ce fleuve se trouva gonflé, couvert d'écume et débordé de ses rives par les neiges fondues et par les pluies qui descendoient en torrens des montagnes ; la rapidité de son cours avoit entraîné le seul pont sur lequel on pouvoit le traverser : le Paladin, qui n'avoit ni les nageoires d'un poisson, ni les ailes d'un oiseau, cherchoit de tous côtés quelque moyen pour traverser ce fleuve, lorsqu'il apperçut une barque gouvernée par une espèce de Demoiselle, qui, sur les signes qu'ils se firent, fit approcher sa barque du rivage ; cependant elle eut soin de ne pas approcher la proue d'assez près pour qu'on pût monter sur la barque contre sa volonté. Roland la supplie de le laisser entrer avec elle et de le passer à l'autre rive. La Demoiselle lui répond aussi-tôt que nul Chevalier n'entrera dans la bar-

que, s'il ne lui promet d'entreprendre à sa prière le plus juste et le plus noble des combats. Si vous voulez, Chevalier, lui dit-elle, que je vous passe à l'autre rive, promettez-moi qu'avant la fin du mois prochain, vous irez vous joindre à l'armée que le Roi d'Irlande rassemble pour aller détruire l'isle d'Ébude, la plus cruelle de toutes celles que ces mers entourent de leurs eaux; vous savez qu'au-delà de l'Irlande, il se trouve plusieurs autres isles. Celle d'Ébude et ses habitans, autorisés par une loi barbare, sont tous des pirates cruels qui vont de rivages en rivages enlever toutes les jeunes filles dont ils peuvent s'emparer, pour en faire tous les jours la pâture d'un monstre marin qui vient les chercher sur le rivage de leur isle : les corsaires et quelques marchands même leur en livrent, en faisant bien payer les plus belles; et chaque jour ils en exposent une à la gueule vorace du monstre qui vient s'en repaître. Vous imaginerez sans peine, continua-t-elle, combien de jeunes beautés ont déjà péri sous ses dents cruelles; si vous êtes donc ému par la pitié, si vous n'êtes pas rebelle à l'amour qu'on doit porter à la beauté, vous sentirez du plaisir à vous trouver au nombre de ceux qui s'arment pour une si juste entreprise.

Il n'en falloit pas tant au Paladin pour le déterminer, lui qui ne pouvoit entendre parler d'un

acte injuste ou cruel, sans se sentir naître le desir de le punir; il jura de toute son âme d'être le premier à venger un pareil forfait: l'amour même lui fit penser et lui fit craindre que sa chère Angélique, dont, malgré tant de courses et de peines, il n'avoit aucune nouvelle, pouvoit être devenue la proie de ces cruels Insulaires. Cette seule idée le trouble, et lui fit oublier si-tôt son premier dessein, qu'il prit sur le champ celui de ne pas perdre un moment pour se rendre à cette isle cruelle, et pour que le soleil prochain le vit s'embarquer pour y voler: il se trouvoit alors fort près de Saint-Malo; il y court; il y trouve un vaisseau; il fait déployer les voiles, et dès la même nuit, dépassant le mont Saint-Michel, il laissa bientôt à sa gauche Breace et Landriglier; il rase le long rivage de la Bretagne, et dirige le gouvernail vers les côtes blanches, qui firent donner par les Anciens le nom d'Albion à l'Angleterre; mais le vent, d'abord favorable, étant changé tout-à-coup, celui du Nord et celui du Couchant soufflèrent avec tant de violence qu'il fut obligé de faire carguer toutes les voiles: abandonné à l'effort de cette violente tempête, qui le reportoit en arrière, il perdit en un jour le chemin qu'il avoit fait en quatre.

Tenant alors la pleine mer en bon navigateur, qui craint que son vaisseau n'échoue et ne se

brise à terre comme un verre fragile, il fut pendant quatre jours le jouet des vents irrités, jusqu'au moment où leur fougue étant appaisée, le navire entre paisiblement dans le beau fleuve de l'Escaut, qui baigne les murs d'Anvers.

Dès que le vaisseau fut en sûreté dans le port, Roland descendit à terre et fut bientôt abordé par un vieillard à cheveux blancs et d'une mine vénérable, qui s'adressant à lui, comme au chef de la troupe, le pria, de la part d'une Demoiselle, de vouloir bien venir lui parler; il l'assura qu'il la trouveroit également aimable et polie, et que s'il le désiroit, elle se rendroit elle-même à son vaisseau pour traiter avec lui. Il ajouta qu'aucun Chevalier jusqu'alors n'avoit pu lui refuser ni cette grâce, ni leurs conseils, dans la position cruelle où elle se trouvoit alors. Roland, toujours plein de courtoisie pour les Dames, n'hésita pas à suivre le vieillard.

Le Paladin fut conduit par lui dans un palais: dès qu'il fut au haut de l'escalier, il trouva cette belle personne en longs habits de deuil; les salles, les chambres de ce palais portoient ce même signe de tristesse: la Dame, après l'avoir prié de s'asseoir et l'avoir comblé d'honneurs et de politesses, lui tint le discours suivant d'une voix triste, la douleur peinte dans les yeux:

Seigneur, lui dit-elle, je suis fille du Comte de

de Hollande, à laquelle je fus toujours si chère, quoique j'eusse deux frères, que jamais je ne lui dis ni ne lui demandai rien qui me fit essuyer un refus; heureuse et contente en cet état, je n'en désirois pas d'autre, lorsque le Duc de Zélande parut dans notre cour, en passant pour aller en Biscaye combattre contre les Maures.

Toutes les fleurs de la jeunesse brilloient sur son beau visage, je n'y fus que trop sensible : il captiva bientôt mon cœur; cette conquête lui coûta peu de soins; mon cœur étant prévenu, je lui croyois toutes les vertus que je lui desirois, et trompée par les apparences, je crus facilement en l'aimant aussi éperdument, qu'il m'aimoit de même, et que son cœur étoit sincère. Les quarante jours qu'un vent contraire à la navigation, mais favorable à mes vœux secrets, le retinrent parmi nous, ne me parurent être qu'un moment, tant ils s'écoulèrent avec rapidité.

Nous eûmes donc le temps de nous parler, et même de convenir ensemble qu'à son retour il viendroit solemnellement m'épouser, et je lui fis la même promesse.

Le Duc Birene, (c'est ainsi que se nommoit mon amant,) ne se fut pas plutôt éloigné de nous que le Roi de Frise, des Etats duquel ceux de mon père ne sont séparés que par un bras de mer, désirant me donner pour femme au jeune

Arbante son fils unique, députa les plus grands Seigneurs de son pays pour me demander en mariage; moi, qui ne pouvois manquer à la foi que j'avois jurée, et qui n'aurois pu jamais obtenir cet effort d'un cœur déjà soumis par l'amour, je pris d'avance les mesures nécessaires pour faire échouer cette négociation, et je dis à mon père que je préférerois la mort, à me séparer de lui pour devenir la femme du Prince de Frise; ce tendre père, qui n'avoit d'autre volonté que la mienne, loin de m'affliger par aucune contrainte, ne pensa qu'à faire cesser mes plaintes et qu'à me consoler: la négociation fut rompue, et le superbe Roi de Frise en eut un tel dépit que la haine et la rage s'emparèrent de son âme, il entra sur le champ en armes dans la Hollande, et nous fit une guerre si cruelle que tous mes proches périrent et presque tous de sa barbare main.

Non-seulement ce Prince est doué d'une force presque sans égale, mais il est si ingénieux à faire le mal, que la force, le courage et l'intelligence la plus vive même ne peuvent lui résister: il est possesseur d'une arme fatale dont nos ayeux n'eurent aucune connoissance; c'est sur un fer creux, long de deux brasses, dans lequel on met une poudre qui chasse une balle avec impétuosité, lorsque le feu touche un petit soupirail posé près de la base qui ferme cette espèce

de canne creuse; de même que le sang s'élance sous la main du Chirurgien qui de la pointe d'un petit fer aigu perce la veine qui le contient, de même aussi la balle sortant avec un bruit égal au tonnerre et pareil au bruit enflammé de la foudre, perce, brûle, abat, fracasse tout ce qu'elle touche; c'est par ce moyen qu'il a mis deux fois notre armée en déroute, et qu'il a tué mes deux frères : le premier eut son haubert fracassé, et la balle lui traversa le cœur; le second fuyoit devant ses coups imprévus, comme impossibles à parer ; le traître le frappa de fort loin entre les deux épaules, et la balle lui passa au travers de la poitrine sans être arrétée.

Mon père, hélas ! se défendant un jour dans le seul château qui lui fut demeuré, au moment qu'il portoit ses ordres de côtés et d'autres, reçut le coup fatal au milieu du front, de la main de ce traître qui l'épioit, et l'avoit miré depuis long-tems.

Etant restée seule héritière du Comté de Hollande, après la mort de mon père et de mes frères, le Roi de Frise, qui désiroit vivement s'emparer de mes Etats, me fit offrir la paix aux mêmes conditions que j'avois déjà refusées, et fit publier, en présence de tous mes Sujets, les propositions qu'il me faisoit, si je voulois épouser son fils.

La haine que je portois aux Destructeurs de

ma famille et de mes Etats, la promesse solemnelle que j'avois faite à Birène à son retour d'Espagne, me pressa de répondre avec courage, que je souffrirois plutôt ma ruine entière, et la mort la plus cruelle, que d'épouser le fils du meurtrier de ma famille. Mes sujets, effrayés du parti que je prenois, et qui bientôt alloit entraîner leur perte, me pressèrent vainement d'épouser Arbante; alors une grande partie d'entr'eux se révolta, fit un traité coupable avec le Roi de Frise; et mes infidèles Sujets se rendant maîtres de la forteresse que j'habitois, la remirent entre les mains du Roi, avec leur malheureuse Souveraine.

Ce Prince parut d'abord me traiter avec beaucoup d'égards; il promit de ne point attenter à mes jours; mais en m'offrant de me remettre en possession de mes Etats, il persista toujours à me demander ma main pour son fils. Outrée de la persécution que j'éprouvois, j'eusse désiré plutôt de perdre la vie, que de ne pas sortir de ses mains. Mais après tous les maux que j'avois soufferts, il m'eût été bien dur de n'en tirer aucune vengeance. Je pris le parti de dissimuler, et j'eus l'air bientôt de desirer qu'il oubliât mes premiers refus, et de devenir sa belle fille; ce fut alors que parmi ceux que j'avois vu servir mon père, et dont l'attachement m'étoit connu, je fis choix de deux frères, dont je connoissois l'esprit et le courage;

tous deux avoient été élevés jeunes enfans auprès de moi; j'étois sûre qu'ils me sacrifieroient leurs biens, leur patrie et leur propre vie.

Je leur communiquai mes projets; et tous les deux jurèrent de les seconder, l'un d'eux fut en Flandres se munir d'un vaisseau léger; l'autre resta près de moi. Les gens du pays et les étrangers s'attendoient à voir bientôt célébrer mes noces, lorsqu'on apprit que le Duc Birène rassembloit une armée dans la Biscaye, à la tête de laquelle il se proposoit de venir en Hollande. Je lui avois envoyé un courrier dans cette Province d'Espagne, dès le jour de la première bataille où mon frère avoit perdu la vie; et pendant qu'il travailloit à se procurer des troupes, le Roi de Frise avoit eu le tems de rassembler les siennes. Birène l'ignoroit encore, et continuoit à se pourvoir de soldats et de vaisseaux. Le Roi de Frise étant bien averti des projets de Birène, s'en rapporta pour lors à son fils du soin de conclure son mariage. Il monte sur ses vaisseaux; il vole au-devant de Birène. Bientôt il le joint, le combat, brûle ou coule à fond ses vaisseaux, et le fait lui-même prisonnier. J'ignorois encore sa défaite, lorsqu'Arbante pressant plus que jamais ses noces avec moi, ce jour fatal arrive; il m'épouse, et le soleil se couche à peine, qu'il veut user de tous ses droits. J'avois fait cacher derrière les rideaux

de mon lit, le serviteur fidèle qui m'avoit juré de servir ma vengeance : il ne fit pas le moindre bruit lorsqu'il vit arriver le nouvel époux, et lui donna le tems de se coucher. Alors, se servant d'une petite hache avec un bras vigoureux, il lui fendit la tête; et moi, sautant à bas du lit armée d'un poignard, je le lui plongeai dans la gorge. Ce jeune Prince odieux tomba sous nos coups, comme le bœuf sous le coup de la massue: nous nous embarrassâmes peu du ressentiment du cruel Cymosque, de ce barbare Roi de Frise, meurtrier de mon père et de mes deux frères, devenu mon tyran en me forçant d'épouser son fils, ne commettant tous ces crimes que pour s'emparer de mes Etats, et projettant peut-être de les consommer tous, en me donnant la mort.

Le silence de la nuit, l'ignorance de la mort d'Arbante me donna la facilité de prendre ce que j'avois de plus précieux : mon compagnon me descendit par une fenêtre du palais qui donnoit sur la mer; et son frère qui m'attendoit, me reçut dans sa barque. Aussi-tôt, faisant force de voiles et de rames, nous nous sauvâmes par le secours divin.

Il est douteux que Cymosque fut plus ému par la douleur que lui dût causer la mort de son fils, qu'il ne le fut par la rage dont son cœur fut embrasé contre moi. Triomphant, chargé

de dépouilles, maître de la liberté de Birène, il croyoit arriver à tems pour illustrer la fête des noces de son fils ; il ne trouva que le deuil le plus funeste.

Les larmes ne peuvent rappeller les morts du tombeau, et la haine portée à l'excès ne peut s'appaiser que par la vengeance. Paroissant oublier pour un tems sa douleur, il ne s'occupa plus que du desir et du projet de me faire tomber une seconde fois entre ses mains. Tous ceux qu'il crut m'être attachés, ou seulement amis des deux frères qui m'avoient prêté leur secours, furent mis à mort par son ordre. Son premier mouvement fut aussi d'ôter la vie à Birène, croyant bien que c'étoit le coup le plus mortel qu'il put me porter; mais il réfléchit que tant qu'il le retiendroit vivant, il auroit un moyen de plus de me faire tomber dans ses piéges. Il assura même Birène qu'il lui conserveroit la vie : mais il y mit la condition cruelle que le Duc de Zélande trouveroit le moyen par la force ou par la ruse, par ses parens ou par ses amis, de me livrer entre ses mains avant la fin d'une année, sans quoi sa mort étoit assurée ; et que ce ne seroit que par la mienne, qu'il pourroit sauver sa vie.

Hélas ! Seigneur, continua la belle affligée ; j'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu, hors de me livrer moi-même à Cymosque, pour remettre

le Duc de Zélande en liberté : j'ai vendu six beaux châteaux que j'avois en Flandres : je me suis servi de l'argent que j'en ai tiré, pour faire corrompre les gardes de Birène par des personnes adroites, et pour armer contre Cimosque les Anglois et les Allemands. Soit que ceux dont je me suis servi n'aient pas fait leur devoir, soit qu'ils aient été arrêtés par l'impossibilité de l'exécution, ils ne m'ont donné que des promesses, et je n'en ai reçu nul secours. Peut être même ont-ils gardé les trésors que je leur ai prodigués, sans les employer à mon service. Cependant le terme fatal approche, ou ni la force ni tous les trésors possibles ne pourront empêcher celui qui doit être mon époux de subir la mort la plus ignominieuse.

Mon père, mes frères, mes Etats, hélas ! j'ai tout perdu pour l'amour de Birène ; le peu de bien qui me restoit, je l'ai sacrifié sans peine dans la vaine espérance de le délivrer de sa prison : je ne sçais plus grand Dieux ! quel parti prendre, et je vois que le seul qui me reste pour sauver la vie de ce que j'aime est de courir livrer la mienne dans les mains barbares de mon plus cruel ennemi, s'il ne me reste plus d'autre ressource que de sacrifier ma propre vie. Non, je ne balancerai pas ; je sens qu'il me sera cher de mourir pour lui : une seule

chose m'inquiette ; comment puis-je être sûre que le plus traître de tous les hommes tiendra le pacte qui me coûtera si cher ? qui peut m'assurer que ce tyran sera fidèle à sa parole, et ne me trompera pas encore, lorsqu'il me tiendra dans son pouvoir : je crains de plus que n'ayant assouvi sur moi qu'une partie de sa rage, le cruel ne la porte jusqu'à sacrifier mon amant, et que Birène ne puisse pleurer la mort de celle qui donne ses jours pour sauver les siens.

Vous pouvez à présent Seigneur, (continua-t-elle de dire à Roland,) comprendre la raison qui me porte à consulter tous les Chevaliers qui passent à portée de moi ; j'espère qu'à la fin l'un d'eux m'apprendra quelque moyen sûr de traiter avec Cymosque ; c'est en vain que je les supplie de m'accompagner, quand j'irai me livrer moi-même à ce barbare, pour être les témoins et les garans de la promesse de délivrer Birène, et pour qu'après m'avoir arraché la vie, il ne cherche pas à me donner une seconde mort dans la sienne ; je leur demande de faire exécuter ce sanglant traité, de faire délivrer Birène, dès que j'aurai perdu la vie : hélas ! la mort me sera douce, lorsque je la subirai pour sauver mon époux. Mais, Seigneur, Cymosque est si traître qu'aucun d'eux n'ose m'assurer que lorsque je lui serai conduite, il

ne s'empare de moi, sans me rendre Birène, et qu'étant prise une fois, il ne nous arrache à tous deux la vie; sans craindre le ressentiment des plus braves Chevaliers; car, en effet que peut redouter un barbare qui possède une arme à laquelle aucune autre arme défensive ne peut résister, et de laquelle il renouvelle les effets et la force, quand il le veut, dans un seul moment ?

O vous, Seigneur, dont les vertus répondent, sans doute, à votre noble figure ! vous, dont l'aspect imposant et fier donnent l'idée de celui d'Hercule ! si vous m'accordez de venir avec moi, je ne crains plus rien : courons trouver le barbare Roi de Frise ; s'il ose manquer à sa parole, votre bras saura me tirer de ses mains; s'il la tient, ma mort sauvera celle de mon époux.

C'est ainsi que la Princesse de Hollande termina son discours, que ses soupirs et ses pleurs avoient souvent interrompu. Roland, dont la belle âme n'étoit jamais tardive à faire un acte généreux, lui répondit, en peu de mots, je vais vous suivre; je vous donne ma foi de vous secourir; je ferai encore plus pour vous que ce que je promets. La nature avoit sçu disposer le Paladin aux actions les plus héroïques, mais elle ne l'avoit pas fait grand parleur.

L'intention de Roland n'étoit certainement pas qu'elle allât se livrer à son ennemi mortel pour délivrer Birène : il comptoit bien sur son bras, et sur sa Durandal, pour les sauver tous les deux : sur le champ, il prend la route du port, il trouve le vent favorable, et sans dire un mot, il presse son départ, ayant le desir de terminer promptement cette affaire, pour voler à l'isle du monstre marin, qu'il avoit toujours en tête.

Le Pilote dirige et fait voguer le vaisseau vers les isles de Zélande : et les côtoyant ou les dépassant les unes après les autres, il arrive le troisième jour et met pied à terre en Hollande ; il se garda bien de permettre que la Princesse sortît du vaisseau ; il ne voulut point qu'elle parût avant la mort de son ennemi.

Le Paladin, bien couvert de ses armes, descend seul sur le rivage ; il est monté sur un grand cheval danois (cap de Maure) nourri dans les prés gras et touffus de la Flandre : ce cheval étoit robuste, mais un peu trop pesant à la course ; il avoit malheureusement laissé dans un port de Bretagne, Bride-d'or, que Bayard seul pouvoit surpasser.

Roland descendu dans le port de Dordrect trouve les portes et les remparts gardés par un grand nombre de troupes, selon la précau-

tion ordinaire que l'on prend pour conserver et tenir en respect une ville nouvellement conquise ; les Frisons avoient de plus l'inquiétude d'avoir appris qu'un cousin de Birène avoit rassemblé des troupes en Zélande pour les venir attaquer.

Roland prie un chef de bande d'aller dire au Roi de Frise qu'un Chevalier errant vient d'aborder et desire s'éprouver avec lui la lance et l'épée à la main ; mais qu'auparavant il voudroit faire un traité : dites-lui que s'il sort vainqueur du combat que je lui propose, je lui remettrai entre les mains celle qui l'a privé de son fils, et que si je remporte la victoire, je prétends qu'il me remette Birène, et lui accorde sa liberté.

Le Capitaine court en diligence près du Roi de Frise, et lui rend un fidèle compte de la commission dont il est chargé. Le scélérat de Cymosque dont l'âme est inaccessible à la vertu, forme aussi-tôt un projet que lui dictent la fraude, le mensonge et la trahison : il voit que si ce qu'on lui propose est vrai, rien ne pourra sauver celle qu'il poursuit, dès qu'il aura su s'emparer de son Chevalier ; il prend alors le coupable et lâche parti d'envoyer trente hommes armés faire un long détour, afin de gagner les derrières du terrein où le Chevalier peut

se présenter, l'envelopper, et l'attaquer ensuite.

Le traître Cymosque ayant donné le temps à ces trente hommes de se rendre dans cette embuscade, sort de son château à la tête d'une troupe égale : sa trahison lui fait imiter l'habileté d'un Chasseur qui fait entourer les bêtes de la forêt dans l'enceinte d'un gros buisson, et le Pêcheur de Volane qui circonscrit avec ses longs filets un grand espace de mer où les poissons se sont rassemblés.

Ayant donc bien pris toutes ses mesures pour que le Chevalier ne puisse s'échapper et pour l'avoir vivant en sa puissance, ne pouvant croire qu'il puisse se tirer de ce piége et ne voulant pas le tuer, Cimosque néglige de porter avec lui cette foudre terrestre, si meurtrière et si fatale en ses barbares mains.

Ce traître s'occupant vivement du désir de se rendre maître de son ennemi, après avoir soumis son Chevalier sous sa puissance, se promet d'imiter l'Oiseleur rusé qui conserve en vie les premiers oiseaux dont il s'empare, pour que leurs petits cris et que le battement de leurs aîles attirent et fassent tomber après un plus grand nombre d'oiseaux dans ses filets. Ce raisonnement étoit assez bon ; mais le fier Roland étoit un terrible oiseau pour le pouvoir prendre

par cette espèce de ruse, et son bras eût bientôt rompu ce cercle où Cymosque croyoit pouvoir l'arrêter.

Roland en fureur, lorsqu'il s'apperçoit de cette lâche trahison, fond la lance en arrêt sur le plus épais de cette troupe : sa lance perce de droit fil le premier de part en part; le second, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième sont percés de même; malheureusement la lance ne se trouve pas assez longue pour en percer davantage, mais le fer qui sort entre les épaules du dernier suffit encore pour donner la mort au septième : un excellent Archer n'en use point autrement, lorsqu'il guette sur les bords d'un canal ou d'un marais les grenouilles rassemblées sur sa surface : il sait diriger sa flèche de façon que prenant ces grenouilles de différentes manières, sa flèche en est couverte en entier depuis son fer jusqu'à ses barbes.

La trop pesante lance de Roland se brisant alors dans sa main, la redoutable Durandal vit le jour, et cette épée tranchante qui nu porta jamais un coup en vain, coupe, brise ou perce Cavaliers, Fantassins ; le bleu, le blanc, le verd, le noir et le jaune prennent une égale teinte sous ses coups qui font jaillir le sang vermeil qui les ensanglante; le traître Cymosque se repent bien alors de n'avoir pas apporté cette

redoutable canne creuse et le feu dont il avoit un si grand besoin. Il crie à haute voix, avec des menaces même, qu'on les lui apporte; mais qui pourroit l'entendre?

Tous ces lâches fuyent de tous côtés pour se mettre à couvert; nul soldat de la Cité n'ose venir à son secours, et le Roi Frison qui voit ses gens fuir de toutes parts, se met en fuite lui-même, court à la porte, veut en faire lever le pont; mais il n'est plus tems. Roland l'a suivi de trop près. Cymosque tourne les épaules, laisse le Paladin maître du pont, et devance tous les autres fuyards comme étant le mieux monté. Roland ne s'arrête pas à faire tomber cette vile canaille sous ses coups; c'est au traître qu'il en veut; il le poursuit, mais son cheval est trop pesant pour atteindre le léger coursier auquel la terreur de Cymosque donnoit des aîles.

Le Roi de Frise parvient par quelques détours à se dérober à la vue du Paladin; mais il n'est pas long-tems sans reparoître avec une nouvelle arme dont il se croit sûr; il porte son tuyau de fer creux, et le feu qui doit en faire partir la foudre; le lâche se poste dans un détour pour l'attendre à son passage, comme le Chasseur accompagné de ses chiens vigoureux, le poitrail et les flancs couverts d'un cuir épais,

attend avec un fort épieu le fougueux sanglier dont le bruit annonce l'approche et la descente de la montagne voisine. Le féroce animal brise tout ce qu'il frappe de son front terrible ; les arbres tombent fracassés ou coupés par ses défenses tranchantes ; les rochers déracinés roulent sur les flancs de la montagne ; le bruit affreux qu'il excite feroit croire que toute la forêt tombe en ruine et que les entrailles du mont sont entr'ouvertes.

C'est ainsi que Cymosque attend dans son poste l'audacieux Comte d'Angers ; dès qu'il l'apperçoit, il souffle son feu, l'approche du fer et le feu s'en élance aussi-tôt : ce feu brille comme un éclair près de la main de Cymosque ; il part dans l'air de son autre extrémité comme le tonnerre ; les murs tremblent, le terrein frémit sous les pieds, et tout l'air retentit du bruit affreux qui s'étend au loin ; le trait ardent dont le coup perce et brise tout ce qu'il rencontre, part avec un sifflement aigu ; mais il trompe la fureur de l'assassin, soit qu'il se soit trop pressé, soit que l'ardent desir de frapper Roland l'ait égaré, soit que le frémissement de son lâche cœur ait fait trembler sa main, soit peut-être que la bonté du Ciel garantisse le défenseur de sa gloire d'une mort si prompte ; la balle meurtrière ne frappe que le cheval de Roland qui

tombe,

tombe, de la violence du coup, étendu mort sur la terre.

Le Paladin est renversé avec son cheval; mais à peine a-t-il touché la terre, que, plus fier et plus vif qu'Anthée, il semble qu'en la touchant ses forces soient redoublées.

Celui-là seul qui voit tomber la foudre que Jupiter lance sur la terre, accompagnée des éclats terribles qui font retentir les nues; celui qui voit pénétrer le trait de feu sous la voûte qui tient renfermés le charbon, le soufre et le salpêtre réunis ensemble, ne peut imaginer un effet plus terrible en voyant aussi-tôt les airs tout en feu, les murs arrachés et dispersés, les roches, les marbres en pièces voler en éclats jusqu'aux nues, que celui de voir le terrible Roland se relevant de terre les yeux enflammés d'une fureur insoutenable à la vue et peut-être même à celle du Dieu Mars.

Le Roi de Frise tourne le dos, et fuit à toute bride; mais le Paladin le suit avec la vitesse d'une flèche: ce que ce Héros n'avoit pu faire sur un cheval pesant, il l'exécute facilement avec ses pieds légers; il le poursuit avec rapidité; il le joint, après n'avoir parcouru qu'un court chemin: son bras terrible s'élève; Durandal frappe le traître Cymosque sur le cimier de son casque, partage jusqu'au col sa tête cou-

pable, et le fait rouler à terre en rendant le dernier soupir.

Dans ce moment, une nouvelle rumeur s'élève dans la Cité, et le bruit des armes se fait entendre; le cousin de Birène qui conduisoit une armée à son secours, trouve les portes ouvertes et les troupes en désordre par la terreur que leur imprime Roland; il entre et parcourt toute la Cité sans trouver aucun obstacle : le peuple fuit; il ignore quel est et que prétend ce nouvel ennemi: on reconnoît enfin à l'habillement que ce sont des Zélandois; le Gouverneur de Dordrect leur présente un drapeau blanc, et le Commandant de l'armée Zélandoise offre à celui de la Cité son secours contre les Frisons qui ont si long-tems retenu leur Souverain comme prisonnier. Les Hollandois conservoient le plus vif ressentiment contre les habitans de la Frise; indépendamment de quelques anciennes querelles, ils avoient à venger la mort récente de leur Roi, et l'injustice, les rapines et la cruauté que Cymosque avoit exercées contre eux: l'accord des Hollandois et des Zélandois, cimenté par l'autorité de Roland, décida du sort des Frisons : tous ceux qui ne périrent pas sous le glaive furent couverts de chaînes.

Les portes de la prison de Birène tombèrent: Roland le reçut dans ses bras; ce fut alors que

Birène apprit toute la reconnoissance qu'il lui devoit : ce Paladin y mit le comble en le conduisant lui-même à son vaisseau près de la belle Olympe qui, conduite par son brave défenseur, descendit alors en souveraine sur la terre qu'il remettoit sous ses loix.

Olympe n'eût jamais osé penser que son brave défenseur pût exécuter tant d'exploits pour elle ; son seul espoir étoit qu'en lui laissant sacrifier sa vie, il assurât la liberté de son époux : quels honneurs ne lui rendit-elle pas? quelles acclamations ! quels vœux un peuple malheureux et fidèle à ses maîtres n'éleva-t-il pas au Ciel pour son libérateur? A l'égard des caresses qu'Olympe et Birène se firent l'un à l'autre, vous sentez bien, sans doute, qu'elles seroient aussi longues à vous raconter, que les actions de grâces qu'ils rendirent à Roland : les Hollandois prêtèrent avec ardeur leur serment de fidélité à la belle Olympe, en la plaçant sur le trône de ses pères, et le nœud sacré du mariage unit les deux amans. Olympe voulut remettre à son époux le souverain pouvoir sur tous ses Etats; mais bientôt de nouveaux soins occupant Birène, il confia le commandement de la Hollande à son cousin, et fit consentir sa nouvelle épouse à venir visiter avec lui ses États de Zélande.

Birène eut soin de répandre de ces sortes de bruits sourds et secrets qui sont bientôt divulgués, qu'il se proposoit de faire une entreprise sur la Frise, et qu'il fondoit son espérance de la soumettre sur le bonheur qu'il avoit de trouver la fille de Cymosque parmi les Frisons réduits en esclavage, et sur le dessein qu'il avoit de donner la main de cette jeune et belle Princesse au cousin que son attachement avoit fait accourir à son secours, et dont l'âge répondoit à celui de cette future épouse.

Roland s'embarqua pour voler à l'isle d'Ébude, le même jour qu'Olympe et Birène partirent pour la Hollande : son cœur noble et généreux ne lui permit d'accepter aucun autre présent que cette arme redoutable que je vous ai dit qui ressembloit à la foudre ; son intention étoit bien éloignée de vouloir l'employer pour sa défense ; rien ne lui paroissoit plus lâche que de se servir d'une arme qui donnoit un aussi puissant avantage ; son dessein secret étoit de jetter l'arme, la poudre et les balles dont il s'étoit emparé, dans un lieu si caché qu'aucun mortel ne pût en avoir aucune connoissance. Ce fut dans ce sentiment que, dès qu'il se vit dans la haute mer hors de la portée où l'œil peut appercevoir aucun rivage, il la prit et dit avec indignation : Pour qu'un lâche Chevalier ne puisse plus se

servir de ton secours contre la vraie valeur; pour que la foiblesse de corps et de courage ne réussissent pas à triompher de la force et de la générosité d'un vrai Chevalier; arme maudite, invention affreuse forgée par Béelzébut même, dans les horribles antres du Tartare ; toi, qui peux détruire l'Univers, retournes aux enfers d'où les Furies t'ont fait sortir. A ces mots, il jette l'arme infernale dans le fond de la mer, et les voiles enflées par un vent favorable le font voguer avec rapidité vers l'isle cruelle.

Il se garda bien d'aborder en Irlande, de peur de retarder son voyage. Celle qu'il adoroit, toujours présente à ses yeux, l'appelloit dans l'isle d'Ebude, quelque légére que fut l'espérance qu'il avoit de l'y trouver. Mais laissons cet amoureux et fier Paladin voguer sous la conduite de ce malin petit Archer que l'on peint tout nud, et dont les flèches l'ont si cruellement blessé.

Je vous invite tous à retourner avec moi dans cette grande et belle isle d'Hollande, je crois qu'il vous déplairoit tout autant qu'à moi, de ne pas assister aux belles noces qui doivent s'y faire.

Ces noces, quoique somptueuses, devoient être encore surpassées par celles qui se renouvellérent en Zélande; cependant je n'ose plus vous proposer d'assister à celles-là, parce qu'il

pourroit peut-être arriver bien des incidens qui les troubleroient; vous en apprendrez les détails si vous le voulez; mais ce ne peut être qu'en ayant la patience de m'écouter dans le Chant suivant.

Fin du neuvième Chant.



CHANT X.

Il n'est point d'amans tendres et fidèles; il n'en est même aucun dont la constance se soit élevée au-dessus de ses malheurs, qui ne doivent céder à la belle Olympe la palme du parfait amour. Où trouveroit-on dans les histoires anciennes ou modernes une amante plus malheureuse, plus constante et plus dévouée à s'oublier sans cesse pour ce qu'elle aime? Que pouvoit-elle faire de plus pour Birène? Lui restoit-il encore rien à lui sacrifier? Qu'auroit-il pu lire dans son cœur, s'il eût été ouvert, que tout tout ce qu'elle venoit de lui prouver par tous les actes de sa vie? Olympe n'étoit-elle donc pas digne que Birène l'aimât uniquement? Les charmes de cette beauté, qui mit l'Europe et l'Asie en armes, auroient-ils pu le rendre infidèle? ne lui devoit-il pas en retour tous les sentimens de son âme? Hélas! si je vous dis que l'inconstant Birène n'a payé son amour que par la plus noire et la plus lâche ingratitude, pourrez-vous me croire? ou du moins pourrez-vous m'écouter sans baisser les yeux, sans que vos lèvres murmurent, sans être pénétrés d'une juste indignation?

O vous, jeunes beautés ! qui frémirez en apprenant à quel point Birène fut ingrat et coupable, frémissez aussi sur vous-mêmes, et sur les périls que vous courez, lorsque vous êtes trop crédules aux discours et aux sermens que les amans emploient avec tant d'art pour vous séduire : sans craindre un Dieu vengeur du parjure, les vents légers semblent emporter leurs sermens; les premiers feux d'un amour naissant, l'ardente soif du plaisir animent leurs prières et leurs propos séducteurs; mais soyez moins promptes à les écouter, et que l'exemple d'Olympe vous fasse trembler. Gardez-vous surtout de cette belle jeunesse brillante et légère; si l'amour paroît naître promptement dans son cœur, souvent il s'y éteint plus rapidement encore; semblable au feu brillant de la paille allumée, le leur n'est pas plus durable : le jeune homme ressemble au Chasseur qui suit sa proie de montagnes en montagnes, bravant le soleil du midi, la fatigue et les halliers épineux ; à peine daigne-t-il jetter les yeux sur cette même proie l'instant d'après sa prise; ce n'est que tant qu'elle a fui, qu'il s'est montré si ardent à la poursuivre.

Et voilà comme ils sont tous ces jeunes gens; tant que vous leur paroissez froides et réservées, ils vous adorent, ils vous révèrent; ils vous

jurent une constance à toute épreuve ; hélas ! dès qu'ils peuvent remporter la victoire, ils deviennent avantageux ; ils vous maîtrisent, et leur conduite vous fait naître bientôt le désespoir de ne les pouvoir fixer; mais ne vais-je pas trop loin ? oh ! ne croyez pas que, malgré ces dangers, je vous défende d'aimer, et je sens que j'aurois plus de tort qu'un autre à vouloir vous en empêcher ; je sais trop que vous seriez tristes et languissantes comme une jeune vigne, dont les rameaux abattus rampent dans un jardin, et n'ont ni l'arbre ni le pâlis dont elles auroient besoin pour élever et soutenir leurs pampres. Oui, oui, vous pouvez cueillir des fleurs, jouir même des traits délicieux de l'amour; mais prenez garde qu'ils ne soient pas encore trop âcres et trop verds ; je ne vous conseille pourtant pas d'avoir la duperie de les choisir trop murs et prêts à tomber d'eux-mêmes.

Je vous ai donc dit ci-dessus que parmi les prisonniers Frisons on avoit trouvé la fille du Tyran Cymosque, et Birène donnoit à entendre qu'il la destinoit à son cousin ; mais, à dire la vérité, le traître de Birène étoit trop friand de pareils morceaux, et dans son âme infidelle, il se seroit cru le plus grand des imbécilles, s'il avoit laissé jouir un autre d'un plaisir qu'il tenoit presque dans sa main.

La jeune et jolie Princesse ne passoit pas quatorze ans ; elle étoit belle et fraiche comme le bouton de rose qui croît peu à peu, prêt à sortir et à briller au-dessus d'une haie. Birène non-seulement se sentit un goût bien vif pour elle, mais bientôt son cœur fut embrâsé de feux aussi violens que le seroient ceux d'une moisson bien mûre et bien sèche où quelque main ennemie auroit porté la flamme.

Les larmes qu'elle répandit sur son père eurent sur l'amour qu'il avoit eu jusqu'alors pour Olympe le même effet qu'auroit de l'eau froide sur de l'eau bouillante ; le feu qui coula dans ses veines pour la jeune Princesse Frisonne éteignit absolument celui qui lui restoit encore pour Olympe ; la satiété, le dégoût même succédèrent à cette indifférence ; et son ardeur s'augmentant à mesure pour sa jeune prisonnière, il crut qu'il mourroit d'une trop longue attente. Ce fut donc avec l'espérance d'avancer le jour qu'il croyoit devoir combler ses desirs, qu'il feignit de se ranimer pour Olympe, il eut l'air d'être plus empressé que jamais pour elle ; elle l'aimoit trop pour le soupçonner, il osa même quelquefois en sa présence faire des caresses un peu trop vives à la jeune enfant, voyant bien qu'elles ne seroient regardées que comme des marques d'un sentiment noble et généreux

qui le portoit à rendre les chaînes de sa prisonnière plus légères. O grand Dieu! que de voiles, que de nuages obscurs offusquent souvent les yeux et les jugemens des hommes! les caresses, les desirs secrets, les sentimens apparens de Birène firent honneur à son âme dissimulée; on les crut l'ouvrage de la vertu.

Les Matelots ayant élevé leurs rames, et vu fuir déjà le rivage, le Duc de Zélande et sa compagnie voguèrent vers ses États; perdant bientôt de vue les côtes de Hollande, ils s'approchèrent à main gauche de celles de l'Écosse, pour ne pas toucher à celles de la Frise: soudain un vent violent et contraire les éloignant de leur route, les rejetta pendant trois jours en pleine mer, et ce ne fut que sur la fin du troisième, que fatigués du gros tems ils abordèrent et descendirent dans une isle inculte et inhabitée. Olympe descendit sans crainte avec un époux qu'elle adoroit et ne soupçonnoit pas; on leur tendit un pavillon dans un lieu commodé, et ce fut sous ces toiles qu'un même lit reçut les deux époux, tandis que tous les autres retournèrent se reposer sur le vaisseau.

La fatigue de la mer, la peur et l'agitation causées par l'orage, le bonheur de se trouver en sûreté, seule et tranquille à côté d'un époux adoré; nul bruit, nulle idée fâcheuse ne trou-

blant son repos, Olympe fût frappée bientôt du sommeil le plus profond.

Le traître Birène qui voit avancer l'exécution de ses lâches projets, se lève doucement, dès qu'il la sait endormie; il roule en diligence ses habits les uns dans les autres, sort du pavillon, vole au bord de la mer, réveille ses gens sans faire aucun bruit, ordonne de lever l'ancre, fait cingler vers la haute mer, et quitte sans regret le rivage.

La malheureuse Olympe dort tranquillement jusqu'à l'heure où l'Aurore répand une froide bruine, et que l'on entend l'Alcyon plaindre encore ses anciens malheurs par son triste cri : Olympe alors étend vainement un de ses bras pour embrasser Birène, elle le retire, ne trouvant personne; elle essaie de nouveau; ses bras, ses jambes cherchent inutilement son époux, et la terreur achève de dissiper son sommeil; ses yeux ne la rassurent pas davantage. Elle quitte ce lit qui devient l'objet le plus cruel pour elle, et sort en diligence du pavillon; elle court vers la mer, toute échevelée, et déchirant ses joues; elle commence à prévoir l'excès de son malheur; elle frappe son sein, arrache ses cheveux, et porte ses regards inquiets sur le rivage éclairé par les foibles rayons de la lune; elle appelle Birène à grands cris, les seuls antres et les

rochers émus par sa voix répondent à ses plaintes.

Olympe monte sur un grand rocher, que les vagues de la mer avoient rendu creux et courbé sur les flots à force d'en frapper la base; tant l'amour alors lui donnoit de courage. Hélas! elle n'apperçoit plus que l'horison et les voiles enflées qui portent au loin le navire et son infidèle époux; l'air n'étoit pas bien clair, elle crut voir encore pendant long-tems ce cruel vaisseau; le visage pâle et plus blanc que la neige, elle se laisse enfin tomber; elle crie, elle répète cent fois le nom de son barbare époux, ses gémissemens inutiles, ses battemens de mains s'entremêloient avec ses cris: Où fuis-tu, cruel? arrête! ton vaisseau n'a pas toute sa charge, il n'emporte que mon âme malheureuse, crains-tu de venir chercher les restes d'un corps bientôt inanimé? Se trompant, s'égarant sans cesse dans son désespoir, Olympe continue long-tems à faire des signes inutiles avec ses bras et ses vêtemens, pour qu'on revienne la chercher: les vents qui portoient l'infidèle Birène et son vaisseau dans la pleine mer, emportoient aussi les plaintes et les reproches amers de la malheureuse Olympe. Trois fois son désespoir la pressa de s'élancer dans l'onde; cessant enfin d'y porter ses inutiles regards, elle

retourna vers le lieu qui l'avoit vue livrée au plus funeste sommeil : elle se jette, la face éplorée, sur les linceuls du lit; elle lui reproche dans son égarement, de les avoir reçu deux, et d'avoir laissé Birène s'éloigner d'elle : Ingrat, perfide ! s'écrioit-elle, n'as tu donc pas pitié de moi? que puis-je faire ? où dois-je aller ? Qui daignera me secourir ? nul mortel ne peut ici venir à mon aide : je ne vois pas même la trace d'un seul homme. Qui pourra donc me fermer les yeux? Qui pourra m'ouvrir un tombeau? Quelle sépulture puis-je espérer que le ventre affamé des loups de cette forêt? Je crois voir sortir déjà de ces bois épais le tigre, l'ours, le lion, et tous les autres monstres armés par la Nature d'ongles tranchans et de dents meurtrières; mais ils ne peuvent me donner qu'une seule fois la mort, et tu m'en fais souffrir mille. Supposons encore qu'un Nocher ému par la pitié, m'arrache aux périls que je cours, et daigne me conduire en Hollande, ses ports, ses forteresses ne sont-elles pas à toi? Ta politique adroite et frauduleuse n'a-t-elle pas su te rendre le maître de la terre qui m'a vu naître? tu m'as ravi mes États en abusant de ma foiblesse pour toi; mes châteaux de Flandres qui seroient à présent mon unique ressource, cruel! n'en ai-je pas sacrifié le prix pour te rendre la liberté?

Oserois-je me retirer dans la Frise dont j'ai refusé le trône, refus qui me coûta la vie de mon père, de mes frères, et qui fut cause de l'état où je suis aujourd'hui réduite? ingrat, ne crains point mes reproches de tout ce que j'ai fait pour toi, tu dois les entendre plus cruels encore dans ton perfide cœur; des Pirates vont peut-être m'enlever et me réduire au sort d'une vile esclave. Ah! que plutôt mes membres déchirés soient emportés et dévorés dans les antres des bêtes féroces! A ces mots, Olympe tremble de fureur; sa tête frémit d'une agitation affreuse, telle que celle d'Hécube en voyant le corps sanglant de son fils Polidore; elle s'asseoit enfin sur une roche, contemplant les flots d'un œil immobile; c'est dans ce triste état que je la laisse avec vous, car j'ai grande envie de vous parler à présent du brave et charmant Roger.

Nous avons laissé Roger traversant cette plaine aride et brûlante de sable où les rayons réfléchis ou tombant à plomb du soleil blanchissoient et calcinoient l'aréne par leur action; les armes du guerrier n'étoient pas moins brûlantes alors, que lorsqu'elles étinceloient sous les coups précipités des Forgerons; une soif dévorante étoit prête d'anéantir ses sens, lorsqu'à l'ombre d'une antique tour il apperçut trois Dames, qu'à leurs vêtemens il reconnut pour

être de la cour d'Alcine; elles venoient de descendre sur le rivage, et elles étoient couchées mollement sur des tapis d'Alexandrie, entourées de mets délicieux, et de flacons où l'on voyoit briller différentes sortes de vins : une barque amarée au rivage et la voile sans mouvement, faisoit croire qu'elles n'attendoient là qu'un vent favorable pour se rembarquer.

Appercevant Roger couvert de sueur, et l'altération peinte sur ses lèvres et dans ses yeux, elles l'invitent à s'arrêter un moment à l'ombre et à se rafraîchir à leur table; déjà l'une d'elles s'approche de son cheval et veut tenir l'étrier pour l'aider à descendre ; l'autre remplit une coupe de vin mousseux et le lui présente. Roger les refuse avec politesse, en pensant qu'Alcine le poursuit, et que tous les momens lui sont chers pour s'éloigner d'elle : le salpêtre et le soufre pur qui touche le feu, ne sont pas plus prompts à s'enflammer, la mer ne s'élève pas soudainement avec plus de furie, quand un tourbillon violent soulève et fait tourner ses flots, que ces trois Dames qui se croyoient belles ne s'enflamment de colère contre Roger, en le voyant suivre sans s'arrêter sa pénible et brûlante route. L'une d'elles, transportée de rage, l'insulta par ces propos outrageans : Non, dit-elle, tu n'es pas un vrai Chevalier ; ces

armes,



Roger les refuse avec politesse, en pensant qu'Alcine le poursuit.

armes, ce cheval, tu les as sans doute volés; si l'on te rendoit justice, une corde finiroit ta vie, ou ton corps mis en quatre quartiers effrayeroit les malfaiteurs tels que toi, larron arrogant, vilain, ingrat.

Roger parut insensible à leurs injures, et sans leur répondre, il poursuivit sa route pendant ce tems; les trois Dames rèmontèrent dans leur barque, et côtoyant la même côte qu'il suivoit, l'une d'elles continuoit à le menacer et l'insulter; mais Roger marchant toujours étoit déjà parvenu sur le bord d'un détroit qui le séparoit encore des Etats de Logistille; ce fut alors qu'il apperçut un vieux nocher qui venoit à l'instant de l'autre rive, comme s'il s'y fut placé pour l'attendre, et ce nocher partit aussi-tôt pour le venir recevoir dans sa barque.

Le maintien et la physionomie de ce nocher annonçoient un homme bienfaisant, vertueux, et d'une longue et grande expérience. Roger se voyant enfin sur cette mer tranquille, rendit grâces au ciel, et s'entretint avec cet honnête vieillard: Que vous êtes heureux et sage, dit le nocher au Paladin, d'avoir su vous tirer des chaînes d'Alcine, avant qu'elle vous ait pu présenter, comme à tant d'autres, le fatal breuvage enchanté!.... Que vous avez bien fait de vous retirer vers la sage Logistille, chez

laquelle vous ne trouverez que de ces beautés éternelles, de ces plaisirs purs qui nourrissent le cœur, qui le remplissent, et qui lui paroissent toujours nouveaux. Logistille, continua t-il, élevera toujours votre âme par les sentimens que ses leçons et sa présence sauront vous inspirer; tous les autres plaisirs alors n'auront plus d'attraits pour vous, vous ne serez plus sensible qu'à celui de la voir et de l'écouter. Tous ceux qui flattent nos sens peuvent-ils en effet être comparés à ce bonheur pur et céleste dont tout mortel que vous êtes, vous prendrez une juste idée en aimant et suivant son exemple et ses leçons ?

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient, en continuant à voguer vers l'autre rivage dont ils étoient encore assez éloignés, lorsqu'ils apperçurent une flotte nombreuse appareillée pour combattre, qui faisoit force de voiles pour s'approcher de la côte des Etats de Logistille : cette flotte avoit été rassemblée à la hâte par Alcine ; elle accouroit pour achever d'envahir le reste des possessions de sa sœur, ou du moins pour recouvrer le bien le plus cher qu'elle avoit perdu : un amour malheureux, l'injure qu'elle avoit reçue l'animoient également à faire les derniers efforts ; elle encourageoit elle-même les matelots et les rameurs qui, par la vivacité

du battement de leurs rames, blanchissoient la mer d'écume, et jusqu'aux flancs, la pouppe et la proue des vaisseaux; le bruit qu'ils excitoient faisoit retentir le rivage, et ce bruit étoit au loin répété par les échos.

Ah! Roger, s'écria le vieux nocher, découvrez promptement votre écu, ou vous allez perdre la vie ou tomber dans un honteux esclavage. Non-seulement ce fidèle serviteur de Logistille donnoit ce conseil à Roger, mais aussi-tôt s'emparant de l'écu, il se hâta d'ôter l'étui qui le couvroit; la splendeur foudroyante qui sortit alors de ce bouclier enchanté, fut telle, que tous ceux qui montoient la flotte d'Alcine en ressentirent les redoutables effets, et frappés par l'aveuglement et la perte de tous leurs sens, on les vit tomber de tous côtés, soit des galeries, soit de l'avant et de l'arrière des vaisseaux.

Une sentinelle de Logistille ayant découvert, du haut de la roche où elle étoit postée, la grande armée d'Alcine, sonna l'allarme, et les trompettes la répétant de toutes parts, les troupes de la vertueuse Logistille se portèrent en bon ordre sut la côte; ses vaisseaux appareillèrent, et bien préparés pour le combat, ils s'avancèrent au-devant de l'ennemi. La barque

de Roger aborda sans peine, et le Paladin se vit en toute sûreté.

Quatre Dames de la Cour de Logistille, qui paroissoient chargées des soins les plus importans, s'avancèrent sur le rivage; la valeureuse Andronique, la sage Fronésie, la modeste Dicile et la sage Sophrosine se donnent tous les mouvemens nécessaires pour exécuter les ordres de la Fée dont les vaisseaux s'élançant au premier signal contre ceux d'Alcine, les coulèrent à fond, ou les prirent malgré leur résistance; et non-seulement Alcine ne put rien conquérir de nouveau, mais ce combat lui fit perdre tout ce qu'elle avoit usurpé jusqu'alors sur sa sœur, à peine quelques-uns de ses vaisseaux purent-ils s'échapper à la flamme qui les poursuivoit; et par cette déroute générale, la coupable Alcine perdant tout espoir de s'emparer de Roger, fut obligée de s'enfuir presque seule sur une chétive barque.

Tandis qu'Alcine fuyoit, le reste de son armée en déroute achevoit de rendre les armes ou d'être prise et brûlée par l'armée triomphante de Logistille. La vieille Magicienne y fut moins sensible qu'à la perte de son amant: baignée de larmes, détestant la vie, elle s'affligeoit encore de ne pouvoir se donner la mort; car nulle Fée

de cet ordre ne peut mourir, jusqu'à ce que le Soleil prenne un autre cours, et que tout le systême du Ciel et ses grands mouvemens réguliers changent : si le sort ne l'eût réglé de cette sorte, Alcine eût obtenu de Clotho, de briser le fil de ses jours; elle eût imité Didon baignant son bûcher de son sang et de ses larmes, ou, comme la fière et voluptueuse Cléopâtre, elle eût fait couler dans ses veines le poison glacé d'un aspic. Mais retournons à ce brave Roger qui s'est couvert de gloire en rompant ses indignes chaînes, et laissons la détestable Alcine abandonnée à son désespoir.

Dès que ce Paladin fut descendu de son vaisseau, l'Eternel reçut ses vœux et les actes de sa reconnoissance; et tournant le dos à la mer, Roger s'avança d'un pas léger vers le château. L'œil de l'homme n'en vit et n'en verra jamais un qui soit et plus fort et plus beau : les murs en étoient construits d'une matière encore plus belle que le diamant et l'escarboucle; tout y paroissoit être d'une beauté vraiment céleste, et qui le voyoit prenoit une idée du séjour des Dieux.

Mais de quel prix, mille fois plus grand encore pour l'homme, n'étoient pas les murs de ce château? Il y voyoit l'intérieur de son âme; il y découvroit les défauts secrets qu'il avoit

entendu flatter, et les vertus que la calomnie avoit attaquées ; c'est ainsi qu'il apprenoit à se défier de la flatterie, et à mépriser une censure injuste ; c'est ainsi qu'il acquéroit facilement la vraie philosophie qui doit nous guider.

Ces murs resplendissans de lumière encore plus que le soleil dans les plus beaux jours, chassoient au loin l'obscurité. L'art et l'élégance de l'ouvrage disputoient le prix à la richesse de la matière. L'œil incertain hésitoit à le donner.

Sur des arcs élevés jusques dans le haut des airs, on voyoit des jardins spacieux, et l'on auroit peine, dans le terrein le plus favorable, d'en tracer d'aussi variés et d'aussi délicieux. Les parapets de ces grands arceaux laissoient appercevoir les arbres fleuris les plus odoriférans, et le printems éternel de ce beau séjour entretenoit la tête touffue des arbres fruitiers également couverte de fruits et de fleurs.

Ce n'est que dans ces beaux jardins qu'on peut jouir de pareils arbres dans toutes les saisons; ce n'est que dans leurs parterres émaillés, que la rose est toujours vermeille; que la violette pare et parfume en tous tems les gazons; que l'amaranthe se distingue par sa riche couleur de pourpre; et que le lys et le jasmin y conservent leur blancheur toujours éclatante; par-tout ailleurs le soleil du matin voit ces

fleurs briller, et le soleil du soir les voit la tête inclinée sur leur tige déjà flétrie; mais la verdure et l'éclat des fleurs étoient éternels dans les jardins de Logistille, qui, par son seul savoir et ses soins, réussisoit, sans avoir recours à des moyens surnaturels, à conserver un printems perpétuel dans ce séjour délicieux.

Logistille fut très satisfaite de l'hommage qu'elle recevoit de l'aimable Paladin; elle donna ses ordres pour que toute sa Cour s'empressât à lui plaire, comme à lui rendre les plus grands honneurs. Astolphe étoit arrivé dans ce palais long-tems avant Roger; ils sentirent la joie la plus vive de se retrouver ensemble; et peu de tems après arrivèrent aussi tous les Chevaliers que Mélisse avoit délivrés de leur enchantement. Quelques jours s'étant écoulés, Roger et le Duc Astolphe qui n'avoit pas un desir moins ardent que lui de revoir les Royaumes du Couchant, vinrent ensemble trouver la sage Fée avec Mélisse: l'un et l'autre la supplièrent de les honorer de ses derniers conseils, et de les favoriser de ses secours, pour retourner dans les pays d'où ils étoient venus. La Fée leur demanda deux jours pour y penser, et pour les laisser partir; causant ensuite avec Astolphe et Roger, elle détermina que le cheval ailé retourneroit le premier sur les rivages d'Aqui-

taine; mais elle voulut auparavant faire elle-même une bride et un frein pour l'hypogriffe, qui donnât à Roger la puissance de diriger et de rallentir son vol.

Logistille voulut apprendre elle-même à Roger à se servir de l'hypogriffe, soit qu'il voulût faire élever son vol ou l'abaisser; il apprit de même les moyens de le faire tourner à droite ou à gauche, de le faire planer en l'air, ou de lui faire raser la terre; bientôt il devint un excellent Ecuyer, pour conduire ce cheval aîlé comme un destrier ordinaire: pénétré des bontés de Logistille, et son cœur lui restant attaché pour le reste de sa vie, Roger prit congé de cette sage Fée, et s'éleva dans les airs. Je vais continuer à parler de lui; ce ne sera que dans la suite que je vous raconterai comment le Prince Anglois, après avoir éprouvé bien de longues et périlleuses aventures, parvint enfin à rejoindre Charlemagne et la Cour Françoise où ce Prince étoit fort aimé.

Roger ne voulut point en s'en allant suivre la même route que l'hypogriffe lui avoit fait tenir malgré lui: cet animal alors indocile l'avoit tenu presque toujours suspendu sur la vaste superficie des mers, et ne lui avoit que très-rarement laissé voir la terre; mais à présent maître de diriger son vol, il prit un autre chemin,

ainsi que les Rois Mages lorqu'ils voulurent éviter la fureur d'Hérode. L'hypogriffe, en quittant le rivage de l'Espagne, l'avoit emporté presqu'en droite ligne jusqu'au fond des mers de l'Inde dans cette isle où la sage Logistille et la coupable Alcine étoient dans une guerre perpétuelle. Roger voulut quitter l'Empire d'Eole, et voir d'autres pays; et c'est ainsi qu'il se plut à imiter la course du Soleil en faisant le tour du monde: volant entre le Cathay et la Mangiane, il dépassa le vaste pays de Czuan-si; le Royaume de Sérican se découvrit à sa droite, tandis qu'il passoit au-dessus des montagnes de l'Immaüs; et descendant alors du Pôle et des pays hyperborées et des monts glacés de la Scythie, jusqu'aux rivages de l'Hircanie, il découvrit le vaste Royaume des Sarmates: dès qu'il fut arrivé aux termes qui séparent l'Asie d'avec l'Europe, la Russie, la Prusse et la Poméranie se découvrirent à ses yeux. Quelque desir ardent que Roger se fût senti renaître de voir sa chère Bradamante, il ne put résister au plaisir de parcourir ainsi la surface de la terre; il ne négligea donc pas de voir encore la Pologne, la Hongrie, ces pays mêmes qui sont voisins du Pôle, et toujours glacés et stériles; passant enfin sur les vastes contrées connues sous le nom d'Allemagne, il

arrêta son vol sur les rivages de l'Angleterre.

Au reste, Seigneur, je serois bien fâché que vous imaginassiez que je veux vous faire croire que le bon Roger eût eu la duperie de faire un si long chemin, sans quitter le dos de l'hypogriffe; je me fais un devoir de vous assurer au contraire que tous les soirs, il avoit soin de descendre dans les meilleures hôtelleries, évitant avec humeur celles qui lui paroissoient être mauvaises. On ne peut donc faire un voyage aussi long, d'une manière plus commode et plus agréable. C'est ainsi que le bon Roger employa ses journées, et près de deux mois, pour voir bien à son aise la vaste superficie de la terre et des mers, jusqu'au moment où, volant toujours, il fit descendre son bon cheval ailé sur les riches bords de la Tamise.

Ses regards furent d'abord frappés de voir dans les vastes prairies voisines de la grande cité de Londres, une quantité prodigieuse de troupes diverses qui s'étoient rassemblées, et qui faisoient retentir l'air du son aigu des trompettes et du bruit des tambours. C'étoit le secours que le bon Renaud, l'honneur des Paladins François, et dont je vous prie de vous ressouvenir, étoit venu demander dans cette grande isle, de la part du grand Empereur Charles son oncle. Roger arriva précisément

dans le moment où l'on faisoit la revue de cette grande et belle armée, et pour se mettre bien au fait de tout, il aborda et questionna poliment un Officier qui lui répondit de même. Seigneur, lui dit celui-ci, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ont fourni presque toutes les troupes que vous voyez rassemblées. Les isles Orcades et les isles Hébrides ont joint aussi quelques bannières à cette grande armée, et la revue générale qui se fait ce matin étant finie, ces troupes prendront le chemin des bords de la mer, où des vaisseaux les attendent, pour les porter promptement au secours des François assiégés dans leur capitale; ils attendent ce renfort avec l'espérance de vaincre leurs superbes ennemis. Mais afin que vous puissiez mieux connoître les différentes troupes qui composent cette armée, je vais me faire un plaisir de vous en rendre compte.

Cette grande et riche bannière sur laquelle brillent des fleurs-de-lys et des léopards, celle que le Général de l'armée a déployée, et à laquelle tous les autres étendards doivent obéir, c'est celle de Léonel, Duc de Lancastre, neveu de notre Souverain, la fleur des Chevaliers Bretons, également prudent et brave, soit dans les conseils, soit dans les combats.

La première après le gonfalon royal, celle que vous voyez que le vent agite du côté de la mon-

tagne, et qui porte trois ailes d'argent dans un champ de sinople, c'est la bannière du Comte de Warvick; elle est accompagnée de celle du Duc de Glocester qui porte un massacre de cerf pour armes; celles du Duc de Clarence et du Duc d'Yorck suivent ensuite; la première a pour signe un flambeau, la seconde porte un arbre. Celle où vous pouvez remarquer une lance brisée en trois pièces, est celle du puissant Duc de Norfolk. Le Comte de Kent porte la foudre pour emblême dans la sienne, et le Duc de Pembrok, un griffon. Une balance distingue la bannière du Duc de Suffolk, et deux serpens assujettis sous le même joug celle du Comte d'Essex. Une guirlande en champ d'azur pare la bannière du Duc de Northumberland, et le vaisseau qui s'enfonce dans la mer celle du Comte d'Arondel. Une montagne entr'ouverte, un palmier, un pin dont l'eau baigne les racines, sont successivement celles du marquis de Barkley, des Comtes de la Marche et de Richemont. Celles des Comtes de Dorset et d'Anton portent un char, l'autre une couronne. Ce faucon que vous voyez les ailes étendues sur son nid, appartient à Raymond, Comte de Devonshire: la bannière jaune et noire est celle du Comte de Vigore; celle de Derby a pour marque un chien, et la bannière du Comte d'Oxford un ours: le

riche Evêque de Bath a fait broder sur la sienne une croix blanche, et le brave Arimon, Duc de Sommerset, porte une chaise rompue sur un fond cendré.

Les Hommes-d'armes et les Archers à cheval de cette belle armée, sont au nombre de quarante-deux mille: l'Infanterie qui doit les suivre, forme à-peu-près le double de ce nombre: les quatre drapeaux de cette infanterie dont l'un est vert, l'autre cendré, le troisième jaune, et le quatrième liseré de bleu et de blanc, sont ceux de Godefroy, Duc de Buckingham, de Henry, Comte de Salisbury, d'un vieillard nommé Herman, Seigneur de Burgenie, et d'Edouard, Comte de Croisbère; ce sont ces quatre Chevaliers qui commandent les troupes qui doivent combattre à pied.

Celles que vous voyez à l'orient, sont toutes Angloises: celles du côté du midi sont trente mille Ecossois commandés par le Prince Zerbin, fils du roi d'Ecosse: remarquez-vous ce terrible lion entre deux licornes, dont une des pattes tient une épée levée? c'est la bannière royale d'Ecosse: le Prince Zerbin est l'un des mortels le plus beau, le plus brave, le mieux fait; il semble que la nature ait pris plaisir à le former, et qu'elle ait brisé elle-même le moule qui pouvoit en reproduire un semblable.

Le duc d'Ottonlei porte une barre d'or sur sa

bannière; celle du Duc de Marr porte un léopard enchaîné; le fier Alcabiun, chef des terribles montagnards, et qui préfère aux titres de Duc, de Comte et de Marquis, celui de chef de Clane, fait porter une bannière ornée de plumes, et variée de vives et différentes couleurs. L'aigle qui regarde fixement le soleil est l'emblème de la bannière du Duc de Strafford. Le brave Lurcain, Comte d'Angus, porte pour devise un taureau entre deux dogues; et le tendre et fidèle Ariodant, Duc d'Albanie, son frère, porte le blanc et l'azur, symboles de la loyauté. Ce dragon qu'un vautour déchire, est l'enseigne du Comte de Bukan. La bannière blanche et noire, est celle du fort Arman, Seigneur de Forbell; et le flambeau en champ d'azur, celle du Comte d'Erelie.

Deux gros escadrons d'Irlandois, continua-t-il, remplissent la plaine; l'un est commandé par le Comte de Kildare; l'autre, composé d'une élite de braves montagnards, obéit au Comte de Desmond; le premier porte dans son étendard un pin enflammé; l'autre une bande de gueules en champ d'argent. Non-seulement l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, rassemblent ce puissant secours pour le service de Charlemagne; mais la Suède, la Norwège, et jusqu'aux isles éloignées de Thule et d'Islande, font sortir de leurs roches glacés des peuples ennemis de la paix prêts à

combattre pour cet Empereur: ils sont au nombre de seize mille; et ces farouches soldats, sortis de leurs antiques forêts et de leurs cavernes sombres, sont plus semblables à des ours qu'à des hommes, par le poil long et épais dont tout leur corps, et même leur visage terrible sont couverts. Leur bannière est toute blanche; et c'est avec le fer de leurs piques hérissées, qui brillent sur leurs bataillons serrés, qu'ils veulent teindre cette bannière dans le sang des Maures.

C'est ainsi que Roger connut les bannières, et le nom des Seigneurs Bretons, qui partoient pour secourir la France. Ces Chevaliers furent très-émerveillés de son étrange monture: ils formèrent un cercle autour de lui, pour admirer ce cheval aîlé; mais Roger se plaisant à redoubler leur surprise et leur admiration, sauta sur l'hypogriffe; et chatouillant légèrement ses flancs avec ses éperons, il s'eleva dans un clin d'œil jusqu'aux nues, et les laissa dans un étonnement qui les fit douter s'ils pouvoient en croire leurs yeux. Roger ayant donc examiné suffisamment cette belle et grande armée, dirigea son vol vers l'Irlande.

Il vit donc bientôt cette fabuleuse Hibernie, où l'on croyoit fermement qu'un vieux saint Patrice avoit creusé de sa main un trou profond, plein d'indulgences et de grâces si puissantes, que l'homme dépravé dans ses mœurs

pouvoit aisément s'y laver de toutes les taches de ses péchés. Il passa bientôt après du côté de la petite Bretagne; et ses regards étonnés apperçurent alors la belle Angélique attachée nue sur un rocher.

Ce rocher, cette isle fatale portoit alors le nom de l'Isle des Plaintes; c'étoit dans cette isle, où, comme je l'ai dit dans le chant précédent, habitoit cette Nation si cruelle qui couroit en armes sur différens rivages, pour enlever les plus belles femmes ou filles qu'ils pussent trouver, et les exposer pour être la pâture d'un horrible monstre.

Angélique avoit été enchaînée ce matin même, pour attendre sur ce rocher que l'orque marine vînt à l'ordinaire pour la dévorer. J'ai dit aussi dans le même chant, comment cette rare beauté avoit été surprise par les Ebudiens, lorsqu'endormie par les enchantemens d'un scélérat d'Hermite, elle étoit couchée sur le sable à côté de ce vieux Magicien: ces barbares Insulaires l'avoient donc exposée aux dents meurtrières du monstre. Cette jeune Princesse, toute nue, toute aussi charmante que la nature l'avoit formée, n'avoit pas un seul voile qui pût couvrir les lys et les roses vermeilles placées à propos où leur éclat pouvoit embellir un si beau corps: Roger eût pu, dans le premier coup-d'œil, la

prendre

prendre pour une belle statue d'albâtre ou du marbre blanc le plus précieux, s'il n'eût pas apperçu ses larmes qui baignoient les lys et les roses si fraîches de ses joues et des charmantes extrémités de son beau sein, et si ses cheveux blonds n'eussent pas alors été agités par le zéphir: Roger se ressouvint un moment des beaux yeux de Bradamante en fixant ses regards sur ceux d'Angélique ; l'amour et la pitié lui percèrent le cœur du même coup ; il eut peine à retenir ses larmes, et suspendant le battement des aîles de son coursier; O belle des belles qui ne devrois porter que les douces chaînes de l'amour, lui dit-il! quelles mains cruelles, quelle âme barbare, quel sort affreux ont pu vous couvrir de ces indignes fers qui meurtrissent l'yvoire de vos bras et de vos belles mains?

Angélique couverte alors d'un rouge vif qui paroît courir sur l'albâtre de tout son beau corps, confuse de ce que rien ne pouvoit en échapper aux yeux de Roger, et que quelques charmans que puissent être les attraits qui parent la beauté, il en est qui doivent ne point paroître à la clarté du jour, Angélique eût au moins couvert son beau visage de sa main, si les chaînes étroites qui l'attachoient au rocher le lui eussent permis ; elle ne put le couvrir que de ses larmes, et baisser sa tête: ce fut par

ce seul signe qu'elle put d'abord lui répondre : sa langue à la fin moins captivée par la pudeur, commençoit à s'exprimer d'une voix basse et tremblante, lorsqu'un bruit étrange et terrible s'éleva tout-à-coup sur la mer.

Le monstre démesuré commence à paroître ; une partie de son vaste corps surmonte la surface de l'onde, l'autre partie reste cachée. De même qu'un vaisseau porté par le vent du nord sillonne l'onde avec rapidité, pour surgir dans le port ; de même l'orque cruelle s'avance vers sa proie. Angélique à moitié morte de peur, n'espère en nul secours qui puisse la rassurer.

Roger, la lance en arrêt, fondit alors sur le monstre, et le frappa. Cet horrible animal ne peut se comparer à rien de ce que produit la nature ; ce n'est qu'une masse énorme qui s'agite et qui se tourne, et qui n'a d'un animal que la tête et les yeux ; on apperçoit seulement quelques longues défenses semblables à celles d'un sanglier. Roger l'avoit frappé vainement entre les yeux. Le fer et le rocher ne sont pas plus durs que ses écailles impénétrables. Le Chevalier connoissant l'inutilité de ce premier coup, veut en porter un second ; l'orque appercevant sur l'eau l'ombre des grandes aîles de l'hypogriffe, abandonne sa proie assurée qu'elle voit sur le rivage, et vole pour s'emparer de

celle qui lui paroît plus grosse, et s'agiter sur la mer. Roger saisit ce tems pour descendre à plusieurs reprises, et lui porter de nouveaux coups. Semblable à l'aigle qui fond du haut des airs sur la biche qu'elle voit errante sur l'herbe, ou plutôt encore sur la couleuvre qu'elle découvre sur un rocher se traînant et cherchant à se dépouiller de son ancienne peau dorée et azurée, elle n'ose l'attaquer du côté qui lui conviendroit le mieux, voulant éviter son dard et son souffle empoisonné; mais elle l'attaque par derrière et la bat de ses ailes, pour qu'elle ne puisse pas retourner sa tête dangereuse: de même Roger avec sa lance et son épée frappe l'orque, et dirige ses coups entre ses deux oreilles sur son dos, ou sur sa queue, n'osant les porter sur la place défendue par ses dents meurtrières.

Si l'orque se retourne contre lui, Roger se détourne légèrement; il s'élève en l'air, il fond de tous côtés sur elle; mais le jaspe le plus dur l'est encore moins que ses écailles que son épée ne peut entamer.

C'est ainsi que dans les mois de la moisson, on voit souvent une de ces grosses mouches importunes s'attacher avec fureur à la poursuite d'un chien de basse-cour; elle lui pique, tantôt les yeux, tantôt les oreilles et le museau; elle vole en tournant autour de lui, bourdonne, et

cherche à lui faire sans cesse de nouvelles blessures; le chien furieux fait claquer ses dents aigües de colère; s'il réussit à l'attrapper, son ennemie est sur le champ anéantie: l'orque battoit l'onde de sa queue avec tant de violence, qu'elle faisoit jaillir l'eau jusqu'aux nues. Roger s'en trouvoit quelquefois tellement enveloppé, qu'il savoit à peine alors s'il voloit dans les airs, ou s'il nageoit dans l'eau. Il craignit enfin que les tourbillons qui s'élevoient sans cesse ne mouillassent les aîles de l'hypogriffe au point que l'animal ne pût plus se soutenir, et qu'il ne le mît dans le cas d'avoir à desirer une chaloupe ou un canot: il crut donc en voyant que ses armes étoient inutiles, qu'il devoit en choisir une autre plus sûre, en éblouissant les yeux du monstre par la splendeur du bouclier enchanté qu'il tenoit couvert; mais de crainte que la beauté qu'il voyoit toujours attachée sur le rocher ne fût également frappée par cette lumière redoutable, il vola près d'elle, et mit à l'un de ses doigts l'anneau dont le pouvoir étoit de surmonter tous les enchantemens. C'étoit ce même anneau que Bradamante avoit enlevé à Brunel pour remettre Roger en liberté, lorsqu'il étoit sous la puissance d'Atlant; Bradamante, comme je l'ai déjà dit, l'avoit remis depuis à la sage Melisse pour le délivrer une

seconde fois des enchantemens d'Alcine ; et Mélisse, après s'en être servie pour opérer tant de bien dans l'isle de la Magicienne, l'avoit remis à Roger qui, depuis le tems de leur séparation, le portoit toujours à son doigt ; il crut donc le devoir donner à celle qu'il vouloit délivrer ; de peur que les éclairs brillans de l'écu ne fussent dangereux pour ces yeux charmans qui déjà l'étoient devenus pour lui : il s'avança sur le rivage où l'orque se portoit alors, couvrant un vaste espace avec son corps monstrueux ; et Roger l'attendant, sçut prendre son tems pour découvrir l'écu qui rendit une lumière si éclatante, qu'on auroit pu croire qu'un second Soleil venoit d'unir ses rayons à ceux du premier.

Ces rayons enchantés portèrent un coup si terrible dans les yeux de l'orque, que leur effet ordinaire fut aussi prompt que violent. Comme on voit quelquefois sur les bords d'un fleuve dont on a troublé les eaux avec de la chaux-vive, tous les poissons agités, pendant quelques instans, perdre tout mouvement, et revenir comme morts et couchés sur le dos, sur la superficie de l'eau ; de même on apperçut bientôt le monstre renversé sur la mer. Roger le frappant, lui porta vainement de nouveaux coups ;

l'écaille épaisse de l'orque fut toujours impénétrable : il ne put lui faire aucune blessure.

Angélique en ce moment l'arrête, et le prie de ne point s'obstiner à porter des coups inutiles: Ah! Seigneur, lui cria-t-elle en pleurant, accourez plutôt pour me délivrer, avant que ce cruel monstre ne se réveille. Hélas! poursuivit-elle, emmenez-moi avec vous, fût-ce même au milieu de la mer; je crains mille fois moins de m'y noyer, que d'être la proie de cette horrible bête.

Roger fut tellement touché par de si justes plaintes, qu'il courut à elle, la délivra du rocher, et la fit monter en croupe derrière lui. L'hypogriffe aussi-tôt appuyant la pointe de son pied sur la terre, s'élance en l'air et le fend. Bientôt il semble galoper; il porte le Paladin sur son dos, et la belle Angélique sur sa croupe. L'orque est privée d'un repas trop délicieux pour elle; et Roger, plein de joie et d'amour, et qui sent cette jeune beauté derrière lui, se retourne souvent, et couvre de ses baisers brûlans ces yeux charmans ranimés par sa délivrance, et ce beau sein qu'il sent encore palpiter.

Il ne pense plus alors à suivre son premier

dessein de faire le tour de l'Espagne. Pressé de passer sur une des terres les plus voisines, il fait arrêter et descendre le cheval aîlé sur le cap le plus avancé des terres de la petite Bretagne qui se prolonge elle-même dans la mer. Il se présentoit assez prés des rivages un bois épais de chênes, que la plaintive Philomele faisoit retentir de ses chants harmonieux. Dans le milieu de ce bois, une fontaine rouloit une eau pure et transparente, et baignoit l'herbe touffue d'un petit pré : de chaque côté s'élevoit une colline solitaire.

Roger, enflammé par les desirs les plus vifs, retient la bride de l'hypogriffe : il lui fait abaisser les aîles dans ce petit pré. Il descend de cheval, prend Angélique dans ses bras, et la pose doucement sur l'herbe. A peine est-il descendu que mille nouveaux desirs se succèdent ; il ne se connoît plus ; il sçait seulement que des armes dures et incommodes arrêtent ou du moins retardent son bonheur, il les arrache à la hâte, et les disperse de tous côtés. Jamais il n'eut tant de peine, jamais il ne se trouva si mal-adroit pour s'en débarrasser ; son ardeur pétulante trouble sa tête, égare sa main qui souvent pour délier le nœud d'une attache, en forme deux plus serrés encore : mais, Seigneur, trouvez

bon que je m'arrête; le chant est peut-être déjà trop long, je crains qu'il ne vous ennuie, et je prends le parti de remettre à raconter la fin de cette histoire dans un moment plus favorable.

Fin du dixième Chant.



CHANT XI.

Le meilleur frein est souvent bien foible pour arrêter un vigoureux cheval au milieu de sa course impétueuse; mais celui de la raison l'est encore moins pour arrêter un amant qui trouve, qui voit, qui saisit le moment favorable de mettre le comble à ses desirs : l'ours ne montre pas une plus grande avidité pour le miel qui frappe son odorat par un parfum agréable, et dont quelques gouttes ont mouillé déjà ses lèvres. Quel motif, quel effort pouvoit calmer et retenir le jeune et vif Roger, qui tenoit alors dans un bosquet bien solitaire cette charmante Angélique toute nue et sans défense ! Bradamante, cette Bradamante autrefois si tendrement aimée, ne frappe plus son souvenir ; il ne voit, il ne brûle que pour Angélique, et ne pas céder en ce moment à ses desirs lui paroissoit être la plus imbécile de toutes les folies. Peut-être le sévère Xénocrate n'eût pas alors été plus modeste et plus sage que lui. La lance, le bouclier, les gantelets, le reste de tant d'armes importunes sont arrachées, et déjà se dispersent autour de Roger ; mais dans ce moment, Angélique baissant les yeux avec em-

barras sur toutes ses beautés qu'elle n'osoit plus espérer de défendre, reconnoît tout-à-coup à son doigt le précieux anneau que Brunel a su lui dérober dans Albraque.

Ce précieux anneau étoit le même qu'elle avoit apporté dans son premier voyage en France, lorsqu'elle s'étoit présentée à la cour de Charles avec son frère, alors armé de cette lance d'or qui depuis étoit tombée entre les mains d'Astolphe; c'est par la puissance de cet anneau, que dans son voyage à la caverne de Merlin, elle avoit rendu les enchantemens de Maugis inutiles, et qu'elle avoit brisé les fers de Roland et de plusieurs Chevaliers célèbres que Dragontine retenoit captifs; ce même anneau pouvant la rendre invisible, l'avoit tirée elle-même d'une tour où la retenoit un méchant vieillard: mille autres preuves constatoient le pouvoir de ce merveilleux anneau; c'est ce qui fit désirer si vivement au superbe Agramant de le posséder, et le subtil Brunel avoit eu l'adresse de le ravir; il sembloit que la fortune d'Angélique étoit attachée à cet anneau, dont la perte fut suivie de celle de son Royaume, et de plusieurs autres infortunes cruelles.

Angélique, surprise et pénétrée de joie de revoir cet anneau dans son doigt, en croit à peine et sa main et ses yeux; elle le tire adroi-

tement de son doigt, le met dans sa bouche, et plus promptement qu'un éclair, elle disparoît aux yeux de l'amoureux Paladin, comme le Soleil s'enveloppe sous le voile d'un épais nuage.

Roger regarde tout autour de lui, il s'agite comme un frénétique, il cherche, mais à l'instant il est frappé par le souvenir de l'anneau, il se voit trompé. Le malheureux Paladin reste confondu, maudit son imprudence, et s'écrie contre l'ingratitude et contre l'horreur du procédé qu'il éprouve pour récompense de son secours : ingrate beauté, s'écrie-t-il, est-ce donc là le prix que tu me donnes? aimes-tu donc mieux m'arracher cet anneau par surprise que le recevoir de ma main? Eh! ne te l'aurois-je pas donné, si tu l'avois desiré? ce bouclier, ce cheval aîlé, moi-même, tout n'étoit-il pas à toi pour en disposer en souveraine? ah du moins, ne me caches plus ce visage qui m'enchante. Tu m'entends, cruelle, oui, sans doute, tu m'entends, et tu ne veux pas me répondre. Alors comme un aveugle, il étend les bras, il court, il tourne autour de la fontaine, il embrasse l'air, croyant embrasser celle qu'il cherche en vain : la cruelle étoit déjà loin de lui.

Angélique poursuit sa route; elle arrive près d'une caverne assez profonde située au bas d'une montagne, où d'abord elle trouve quelques se-

cours contre la faim : un vieux Pasteur habitoit cette sombre demeure ; il y gouvernoit un grand troupeau de jumens qui paissoient dans cette vallée où l'herbe épaisse étoit entretenue dans une fraîcheur perpétuelle par le cours de plusieurs petits ruisseaux. Quelques abris dispersés autour de la caverne mettoient à couvert de l'ardeur du midi celles de ces bêtes qui venoient s'y retirer. Angélique, toujours invisible, se reposa quelques heures dans cet asyle ; et sur le soir, se trouvant rafraîchie et plus tranquille, elle s'enveloppa de quelques draps rouges bien grossiers et bien différens des étoffes fines et variées par les plus vives couleurs qu'elle avoit toujours portées : mais la rusticité de ces nouveaux habits n'eût jamais empêché de connoître qu'ils couvroient la plus charmante et la plus noble créature de l'univers. On eût, en voyant tous ses charmes, oublié ceux de Philis, de Nérée, d'Amarillis et de la belle et légère Galatée. Vous, Tytire, et vous, Mélibée, vous eussiez été forcés d'avouer qu'aucune de vos Nymphes n'égaloit celle du Cathay.

Angélique choisit parmi ces jumens celle qui lui parut la meilleure ; et ce fut alors qu'elle sentit naître en elle le desir de retourner dans l'Orient.

Roger cependant, après avoir attendu long-

tems en vain, espérant toujours de voir Angélique reparoître, s'apperçut enfin de son erreur, et que cette belle étoit sans doute déjà trop éloignée pour l'entendre. Il retourne vers l'arbre où ce cheval si propre à voyager dans les airs et sur la terre étoit attaché; mais il eut la douleur de voir qu'il avoit rompu sa bride, et que sans doute il s'étoit envolé; cette perte, ce malheur nouveau, joint à celui d'avoir été si cruellement trompé par une jeune et simple fille, lui serra le cœur; mais il se le sentit bien plus vivement déchiré, quand il pensa qu'il avoit perdu par sa faute cet anneau si précieux pour lui, non-seulement par sa puissance, mais par le don que sa chère Bradamante lui en avoit fait. Pénétré d'une douleur profonde, il reprend à la fin ses armes, jette son bouclier sur son dos, et s'éloignant de la mer, il traverse une prairie, dirige sa marche vers une vallée; trouvant son vaste terrein occupé par une haute et sombre forêt, il choisit pour la traverser, le chemin qu'il juge le plus fréquenté par les voyageurs.

A peine y marcha-t il quelque tems qu'il entendit un grand bruit à sa droite: il s'arrête, il écoute; et bientôt il distingue un bruit terrible d'armes, tel qu'il est dans un combat violent. Il s'avance à travers des buissons vers le lieu d'où ce bruit part; il trouve dans une place étroite,

deux guerriers qui se livrent un combat trop furieux pour qu'il ne soit pas animé par la vengeance. L'un est un guerrier d'une taille noble et dégagée, l'autre est un fier géant. Tous les deux montrent un courage égal, le Chevalier lui paroît d'une adresse extrême à se garantir des coups de la pesante massue du géant, soit en sautant à quartier, soit en les parant avec son épée ou son bouclier : son cheval paroît étendu mort près de lui sur la place. Roger s'arrête pour être spectateur de ce combat; un secret sentiment l'intéresse en faveur du Chevalier, qu'il desire de voir vaincre. Cependant il n'ose lui donner aucun secours dans ce combat égal: il croit devoir attendre quel en sera l'événement; l'instant d'après il voit avec douleur la massue du géant tomber à plomb sur le casque du Chevalier, qui céde à la violence de ce coup, et tombe à terre. Le géant le voyant étendu, sans connoissance, court sur lui, pour lui donner la mort. Il délace son casque, et découvre son visage à Roger. Grand Dieu ! c'est Bradamante même que Roger reconnoît; c'est Bradamante à laquelle le cruel géant veut arracher la vie. Roger crie à haute voix; il le défie, et s'élance l'épée nue pour le combattre; mais le géant qui semble vouloir éviter un nouveau combat, se saisit de Bradamante évanouie, et l'emporte entre

ses bras : il la charge bientôt sur ses épaules, et la porte comme un loup enlève un timide agneau, ou comme l'aigle lie et porte dans ses serres une colombe ou quelqu'autre oiseau.

Roger, qui sent tout le desir et l'importance de secourir celle qu'il aime, vole sur les pas du géant : mais les longues jambes de celui-ci l'éloignent si promptement de Roger, qu'à peine le Paladin peut-il le suivre de l'œil. C'est ainsi que l'un fuyant, et l'autre le poursuivant, ils entrent dans une route étroite, obscure, qui cependant paroît s'élargir, et qui les conduit à la fin du bois dans une grande prairie. Mais il faut que je retourne à Roland qui vient de jetter au fond de la mer l'arme terrible de Cymosque, pour qu'elle ne paroisse jamais.

Le généreux Comte d'Angers fut bien trompé dans son espérance ; l'implacable ennemi du genre humain avoit inventé cette arme traîtresse, en imitant ces traits de la foudre qu'on voit ouvrir la nue pour frapper la terre. Depuis le jour fatal où la mère commune des hommes fut séduite par cet esprit de ténèbres, il n'avoit rien imaginé d'aussi mortel pour nous. Ce fut ce monstre infernal qui sut porter un enchanteur à retirer cette arme de la mer du tems de nos derniers aïeux : ce fut d'abord aux Allemands qu'il en fit un fatal présent, ce fut lui qui

leur inspira le coupable desir de faire de nouvelles expériences de cette arme, et qui sut aiguiser leur esprit à la rendre plus commode, et plus meurtrière encore.

L'Italie, la France, les habitans des autres Royaumes de l'Europe apprirent tour-à-tour l'art fatal d'en faire usage. Les uns, animant le feu d'une fournaise, firent fondre l'airain, et le faisant couler dans les moules préparés surent leur donner la forme des canons et des mortiers; les autres, n'employant que le fer, en forgèrent des armes portatives de différentes grandeurs; et ces tubes meurtriers furent variés dans leurs noms comme dans leurs formes nouvelles. Les premiers ouvriers leur donnèrent à leur volonté le nom de canons, de fauconneaux, de coulevrines. Le marbre, la roche dure, le fer même ne peut leur résister: et volant en éclats à leur choc, ils lui laissent un libre passage. Malheureux soldat, toi qui n'as que ton épée pour attaquer ou te défendre, charge donc aujourd'hui ton épaule d'un pesant mousquet, si tu veux combattre avec des armes égales!

Comment est-il possible que le cœur de l'homme ne se soit pas refusé, n'ait pas rejetté cette affreuse invention? Elle semble détruire ce que la gloire militaire a de plus éclatant, le vrai courage! la force, l'adresse perdent tous leurs avantages,

tages, la foiblesse et la lâcheté peuvent en triompher; et le soldat timide devient presque l'égal du guerrier le plus redoutable. Arme cruelle! c'est par tes coups qu'avant la fin de cette guerre meurtrière, l'Italie en deuil et gémissante verra ses plus braves Capitaines et ses enfans rentrer dans le sein de la terre, et disparoître à ses yeux. Non, j'ose l'attester ici: jamais la fureur, jamais la dépravation de l'esprit humain n'imagina rien d'aussi funeste; et j'ose aussi croire que la Justice divine poursuivra jusqu'aux enfers les coupables inventeurs de cette arme, dont la perfidie contre leurs frères fut une imitation de celle de Judas même. Mais, suivons notre héros qui vole vers l'isle cruelle d'Ébude, où ce qu'un séxe innocent et foible a de plus beau, est toujours la pâture d'un monstre marin.

Le vent contrarioit sans cesse l'impatience de ce Paladin; tantôt soufflant à droite ou à gauche, il faisoit rouler le vaisseau retardé dans sa marche; tantôt ne portant sur sa poupe qu'une foible haleine, à peine pouvoit-il voguer: d'autres fois un calme complet le tenoit immobile et suspendu sur les eaux. Quelquefois aussi le vent se ranimoit; mais il étoit si contraire, que le seul parti qu'on pût prendre alors, étoit de retourner sur ses pas, ou de louvoyer péniblement vers le Nord. Sans doute la Providence divine retar-

doit ainsi la navigation de Roland, pour que le Roi d'Irlande eût le tems de pouvoir le précéder dans l'isle d'Ebude; et bientôt je vous en dirai la raison. Roland dit à son Pilote : tâches au moins de t'arrêter où tu pourras sur cette isle, dût-ce être sur la pointe d'un écueil; j'y veux descendre seul, et je ne veux y porter avec moi que le plus gros cable, et l'ancre la plus grande et la plus forte de ce vaisseau; tu verras quel est l'usage que j'en saurai faire en combattant ce monstre. Roland entrant alors tout seul dans une petite chaloupe, ne garda que Durandal de toutes ses autres armes : muni de l'ancre et du cable, il se mit à ramer lui-même, et c'est à reculons comme l'écrevisse, qu'il passe entre les roches cachées de l'écueil, pour gagner le rivage. Dans ce moment, la belle Aurore, bravant la jalousie du vieux Titon, étaloit sa belle chevelure blonde, et sembloit vouloir attirer sur ses pas le Soleil qui commençoit à se découvrir un peu, mais qui se trouvoit encore caché presque à moitié par l'horison. Roland étoit à peine à la portée d'un jet de pierre du rivage, lorsqu'il crut entendre de foibles plaintes; et portant ses yeux sur cette rive, il apperçut une femme toute nue attachée au tronc d'un gros arbre, dont les derniers flots venoient baigner les racines. Il ne put la reconnoître de si loin, d'autant plus que

honteuse de son état, elle tenoit sa tête baissée. Le Paladin fait voler ses deux rames avec force, et s'approche avec le plus ardent desir de la connoître davantage : mais dans ce même moment, il entend les bords de la mer qui mugissent, la forêt et les antres qui retentissent ; la mer se gonfle s'ouvre ; un monstre affreux qui semble la couvrir de son vaste corps, offre aux yeux son aspect terrible.

De même qu'une tempête et la masse obscure d'une pluie d'orage fond sur une profonde vallée; l'enveloppe d'une nuit qui s'étend au loin, et paroît avoir fait disparoître le jour ; ainsi le monstre, en nageant, semble s'être emparé de toute la mer : il fait trembler et jaillir les ondes. Mais le courageux Roland le regarde d'un œil tranquille, et rien ne peut faire impression sur sa mine altière ni sur son cœur audacieux.

Suivant avec courage le dessein qu'il avoit formé, il s'avance, met à couvert celle que l'Orque veut dévorer. Il tire son épée, et tenant fermement l'ancre et le cable dans ses bras nerveux, c'est dans cette posture que l'inébranlable Roland attend cette horrible bête.

L'Orque s'avance avec furie; elle ouvre pour l'engloutir, une gueule si large qu'un homme à cheval y seroit facilement entré : l'intrépide Roland s'élance dans cette horrible gueule avec

son ancre qu'il élève et qu'il dirige de manière qu'un des becs acérés de cette ancre s'enfonce dans le palais de l'Orque, et que l'autre bec lui perce et lui traverse la langue : il s'élance dans cette cruelle gueule ; on ne sait même s'il n'y fit pas entrer jusqu'à sa chaloupe, mais je n'oserois vous l'assurer. L'Orque, en cet état pénible, ne peut plus faire usage ni de l'une ni de l'autre de ses énormes machoires : c'est ainsi que le mineur industrieux se met à couvert des voûtes dangereuses de la terre qu'il vient d'entr'ouvrir ; l'étendue des pattes de l'ancre est assez grande, pour que Roland ne puisse atteindre qu'en s'élançant jusqu'à son bec supérieur : Roland s'étant assuré que le monstre ne peut plus fermer la gueule, tire son épée, et porte au hasard dans cet antre obscure des coups terribles du taillant ou de la pointe de sa Durandal ; comme des assiégés ne font plus que de vains efforts contre les assaillans pénétrés déjà dans leurs murs, de même l'Orque ne peut se défendre du fier Paladin qu'elle a dans sa gueule : vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance au-dessus de l'onde en découvrant ses flancs et son dos écailleux, tantôt elle se plonge au fond de la mer dont elle fait jaillir le sable avec les eaux amères. Le Paladin François, se trouvant alors un peu trop submergé par les eaux, prend le parti de se jetter

à la nage ; mais il laisse toujours l'ancre fixée dans la même place ; il se saisit seulement du gros cable qui la tient attachée, et l'emporte après s'être élancé dans la mer.

C'est ainsi qu'il nage alors en diligence vers le rivage; il aborde, et dès qu'il sent ses pieds fermes sur le sable humide, il tire le cable et l'ancre qu'il sait être fermement attachée par ses deux pointes dans la gueule du monstre: l'Orque est contrainte de suivre le trait du cable, par la force surnaturelle de Roland, par cette force qui surpasse celle que pourroient avoir dix forts cabestans réunis ensemble. Comme le fier taureau sauvage dont un fort lien a saisi les cornes menaçantes, s'agite, saute de côté et d'autre, se lève, se couche, se roule, sans pouvoir s'échapper du nœud qui le retient; de même l'Orque qui commence à perdre déjà beaucoup de son sang et de sa fureur, se débat en tout sens, se roule dans l'onde, mais ne peut se dégager ni résister à la force du cable qui l'attire; la mer est déjà toute rouge de l'abondance du sang qu'elle a répandu; l'Orque bat inutilement l'onde amère qu'elle entr'ouvre, en découvrant jusqu'aux abymes de sa profondeur; elle élève des montagnes d'eau jusqu'aux nues, et couvre les rayons du Soleil par un brouillard noir; la rumeur qu'elle excite fait

retentir au loin les forêts, les monts et jusqu'aux falaises les plus éloignées.

Le vieux Prothée sort à ce bruit de sa grotte profonde, et s'élève sur la surface des eaux; mais ayant vu Roland entrer et sortir de la gueule de son Orque, et tirer sur le rivage ce monstrueux poisson, saisi de frayeur, il abandonne le reste de ses troupeaux épars : le bruit et l'agitation de l'onde s'accroît tellement encore que Neptune lui-même fait bien vîte atteler ses dauphins à son char, et s'enfuit tout effrayé dans les mers d'Éthiopie : Mélicerte portant à son cou son enfant Ino tout pleurant, les Néréides, les cheveux épars, Glaucus, les Tritons, et le reste de la cour du Dieu des mers, se sauvent chacun comme ils peuvent de tous côtés. Cependant le bon et nerveux Roland commençoit à tirer avec moins d'effort l'Orque dont les forces étoient épuisées; le monstre expira même avant d'être entraîné jusques sur le rivage. Le peuple de l'isle s'étoit avancé de toutes parts pour voir cet étrange combat; mais l'esprit du vulgaire, toujours en proie aux prestiges de la superstition, fit bientôt imaginer aux Ébudiens que ce combat étoit un vrai sacrilège, que ce seroit un nouveau tort pour faire redoubler la colère de Prothée, qui renouvelleroit contre eux

l'antique guerre qu'ils avoient essuyée, et couvriroit l'isle de ses troupeaux pour les dévorer.

Ils résolurent entr'eux qu'il falloit prévenir la colère de Prothée, et qu'ils obtiendroient leur pardon, en jettant cet homme audacieux dans la mer pour l'appaiser. De même que de flambeaux s'allumant mutuellement portent bientôt l'embrâsement dans toute une contrée, de même la vengeance et le dessein de précipiter Roland dans la mer passa subitement dans dans tous ces Insulaires ; l'un s'arme d'une fronde, l'autre d'un arc, quelques autres d'une lance ou d'une épée ; ils descendent sur le rivage et de loin et de près, par derrière et de tous côtés, ils accourent pour l'attaquer. Le Paladin s'étonne d'abord d'une insulte qui prouve une si lâche ingratitude, lui qui croyoit que la défaite de l'Orque ne pouvoit que le couvrir de gloire, et mériter leur reconnoissance ; Roland, de même qu'un grand ours chassé par des Russses ou des Lithuaniens, continuant tranquillement son chemin, sans être seulement ému par les aboiemens des chiens qu'il méprise, voit sans crainte ce vil peuple attroupé contre lui : mais pouvant les renverser d'un seul souffle, il les eut bientôt écartés, dès qu'il se fut retourné, tenant sa redoutable Durandal à la main. Ces Insulaires s'étoient imaginés

qu'un homme sans cuirasse, et sans armes, ne pouvoit faire qu'une foible résistance; ils ignoroient que plus dur que le diamant de la tête jusqu'aux pieds, ce héros étoit invulnérable. Il lui fut bien facile de les punir, comme leur indigne projet le méritoit. Trente de ces vils paysans tombèrent morts des dix premiers coups de sa Durandal, peut-être même j'en diminue le nombre; ils s'enfuient de toutes parts, et déjà Roland étoit prêt de détacher la Dame qu'ils avoient exposée, lorsqu'un nouveau bruit s'éleva de l'autre rivage opposé de cette isle.

Pendant que le Paladin avoit tenu les Ébudiens attentifs arrêtés sur ce rivage, les Irlandois trouvant l'autre côté de l'isle sans défense, étoient descendus de leurs vaisseaux, et massacroient sans pitié ce peuple coupable; la justice qu'ils exerçoient contre lui se montroit même assez cruelle pour n'épargner aucun âge, aucun sèxe; les Ébudiens surpris et peu nombreux ne purent faire qu'une très-foible résistance: l'isle fut saccagée, les murs furent renversés jusqu'aux fondemens; les maisons furent embrâsées, et tout ce peuple cruel fut mis à mort. Roland qui se soucioit peu de cette rumeur et de ce massacre, s'approcha de celle qui languissoit attachée sur le dur rocher où l'Orque devoit en faire sa proie. Il la regarde

avec surprise ; il croit la reconnoître ; plus il s'avance, plus il croit voir Olympe. C'étoit, en effet, cette malheureuse Olympe, dont l'amour et la candeur avoient été si lâchement trahis ; c'étoit cette infortunée qui, saisie par les corsaires d'Ébude au moment même où Birène venoit de la trahir, avoit été entraînée par eux dans l'isle fatale ; elle reconnut Roland lorsqu'il s'approcha d'elle ; mais elle se voyoit toute nue ; la honte l'empêchoit de de lui parler, elle n'osoit pas même attacher ses regards sur les siens.

Roland lui demande quel fatal événement a pu la conduire dans cette isle, elle qu'il avoit laissée depuis si peu de tems au comble de ses vœux entre les bras de son époux. Je ne sais, lui dit elle, hélàs ! si je dois vous remercier de m'avoir arrachée à la mort, ou m'affliger que votre bras victorieux m'ait conservé ma trop malheureuse vie. J'avoue, Seigneur, que je vous dois de la reconnoissance de m'avoir sauvé d'une mort aussi cruelle, et d'être la pâture de ce monstre énorme et vorace ; mais dois je vous remercier de me dérober à la mort que je regarde comme le seul terme de mes affreux malheurs ?

Olympe ensuite lui raconta toute la trahison de l'ingrat Birène, et comment ce perfide l'a-

voit abandonnée, pendant qu'elle étoit plongée dans un profond sommeil, dans l'isle d'où les Corsaires Ébudiens l'avoient enlevée.

Pendant que la belle Olympe parloit au Paladin, elle se retournoit un peu; elle cherchoit à voiler une partie de ses charmes. Elle étoit alors telle qu'un beau marbre d'une forme élégante qui représente Diane dans une fontaine jettant de l'eau sur le front du malheureux Actéon. Olympe cherche à cacher son beau sein, et mille autres beautés que les yeux de l'amour voient à peine, et trop rarement. Elle paroît moins inquiète de laisser voir les charmans contours du reste de son beau corps et de son dos. Roland desire que son vaisseau puisse approcher promptement, pour y trouver quelques vêtemens propres à couvrir celle qu'il vient de délivrer de ses chaînes. Pendant qu'il s'occupe de ce soin, le jeune Obert, Roi d'Irlande, s'approchoit. Il venoit d'entendre dire que le monstre étoit étendu mort sur le rivage, et qu'un Chevalier avoit eu la force et l'adresse d'enferrer sa gueule avec une ancre assez forte pour le tirer à lui sur la rive, de même que l'on remorque un vaisseau. Obert incertain, et voulant s'assurer de la vérité de ces faits étonnans, accouroit, suivi d'une partie des troupes qui venoient de détruire les Ébudiens.

Le Roi d'Irlande considère avec attention le bon Paladin Roland teint de sang depuis les pieds jusqu'à la tête; et quoiqu'il fût alors très-mal-propre, comme étant sorti récemment de la gueule de l'orque, qui l'avoit contenu quelque tems tout entier, Obert le reconnut d'autant mieux, qu'au récit de cet étrange combat, il avoit jugé que le seul Roland avoit pu le livrer et en sortir vainqueur. Obert, d'ailleurs, connoissoit anciennement Roland : ce jeune Prince avoit été élevé comme enfant d'honneur à la Cour de France, dont il n'étoit parti que l'année d'auparavant pour prendre la couronne que son père lui avoit laissée par sa mort. Il avoit vu souvent Roland, en avoit reçu des caresses, et jettant promptement son casque, il courut à lui pour l'embrasser. Roland ne fut pas moins enchanté de revoir ce jeune et aimable Roi. Ce ne fut qu'après leurs embrassemens répétés, qu'il lui raconta la trahison horrible que l'ingrat Birène avoit faite à la charmante et jeune personne qu'il venoit de délivrer, et que tout autre homme moins féroce et moins perfide eût mieux traitée. Il lui détailla tout ce qu'Olympe avoit fait pour le Duc de Zélande; et qu'après avoir perdu toute sa famille et ses États pour l'amour de lui, elle avoit voulu sacrifier sa propre vie. Roland donna d'autant

plus de force à ce récit, qu'il parloit comme ayant été témoin de ces événemens. Pendant ce triste récit, les beaux yeux de la belle Olympe étoient baignés de pleurs.

Son visage étoit alors tel que la nature paroît dans les beaux jours du printems, lorsqu'une pluie fine baigne la verdure et les fleurs, et que le soleil paroît et se cache tour-à-tour entre les nuages. De même aussi, comme le rossignol chante alors, et se baigne en se roulant sur le feuillage, l'Amour sembloit se jouer et baigner les plumes de ses aîles dans les pleurs d'Olympe, et jouir des rayons de ses yeux célestes. C'est dans le feu de ces rayons, qu'il sembloit forger ses traits; c'est dans le petit ruisseau que les larmes formoient sur ses joues vermeilles et brillantes de fleurs, qu'il en trempoit la pointe. L'Amour choisit une de ses flèches dorées; et tandis que le jeune Obert immobile, enchanté, n'étoit attentif qu'aux charmes qui captivoient ses yeux, il se sentit percé jusqu'au fond du cœur par un trait dont aucune arme ne put le défendre.

Il ne manquoit à la jeune Olympe aucune des beautés les plus rares et les plus parfaites. Ses yeux, son front, ses joues, ses cheveux, sa bouche, son nez, ses épaules étoient de vrais chefs-d'œuvre par leur forme et par leurs

charmes. Mais les yeux en osant descendre plus bas que son beau sein, lorsqu'un voile importun ne déroboit plus rien à leurs regards, étoient éblouis de mille charmes nouveaux, dont rien dans la nature ne pouvoit donner qu'une imparfaite idée. Ils surpassoient la neige nouvelle par leur blancheur; ils étoient plus doux, plus flexibles que l'ivoire au toucher. Cette gorge de lait, doublement arrondie, étoit séparée par un petit espace semblable au vallon agréable qui se forme entre deux petites collines, où la saison plus douce va bientôt fondre les neiges rassemblées par l'hyver.

Les flancs relevés d'Olympe, ses belles hanches, son ventre plus poli, plus brillant que la glace d'un miroir, paroissoient être l'ouvrage de Phidias et d'une main plus habile encore. Grands Dieux! que pourrois-je dire de plus des autres beautés qu'elle essayoit en vain de cacher! il me suffit de dire que de la tête aux pieds, jamais la nature ne forma rien de plus parfait et de plus beau.

Si dans les vallées du mont Ida, la jeune Olympe eût été vue du Berger Phrygien, peut-être Vénus même n'eût-elle pas remporté la pomme d'or; peut-être n'eût-il pas violé les droits de l'hospitalité. Ah! Ménélas, eût-il dit plutôt,

garde ta chère Hélène, la belle Olympe suffit à mon bonheur.

De même si les Dieux eussent fait naître Olympe dans Crotone, le célèbre Zeuxis n'eût point cherché d'un œil curieux les beautés éparses sur le corps de différentes jeunes filles grecques, pour les rassembler toutes dans la statue destinée pour le temple de Junon. Il n'eût pas eu besoin d'un autre modèle que le corps charmant de celle qui réunissoit toutes ces beautés différentes; non, je ne peux croire que Birène l'eût jamais vue sans voile: il n'eût point été assez cruel, assez aveugle, pour l'abandonner dans un affreux désert.

Tous les feux de l'amour qui pénétrèrent alors le cœur du jeune Roi d'Irlande, ne purent être long-tems cachés: il la console avec tendresse; il la ranime à l'espérance; il ose lui promettre que les malheurs présens qui l'accablent seront suivis de la plus douce félicité. C'est alors qu'il lui promet avec feu de la conduire en Hollande, de remettre ses Etats sous sa puissance, et de ne pas quitter les armes qu'il n'ait tiré la plus juste et la plus mémorable vengeance du parjure qui l'a si lâchement trahie; il finit par lui jurer qu'il va sur le champ porter contre lui toutes les forces de

l'Irlande. Obert (peut-être avec regret) fait chercher alors quelques habits de femmes pour la couvrir : l'on n'eut pas de peine à les trouver, tant de jeunes beautés ayant été dépouillées pour être exposées à l'orque, ce monstre insatiable. Olympe s'en couvre promptement; Obert soupire; il ne trouvoit aucun vêtement digne de couvrir un si beau corps. Les riches tissus d'or et de soie, tramés par la main industrieuse des Florentins; ces riches broderies que relève un travail si long, et qui semble exiger l'adresse du Dieu de Lemnos ou de Minerve même, n'eussent point encore paru dignes de couvrir les beautés de ce corps charmant, dont il conservoit une si vive idée, et dont les beautés se retraçoient tour à tour à ses yeux.

Roland vit naître et accroître avec grand plaisir l'amour du Roi d'Irlande pour la belle Olympe; il voyoit en même tems que la trahison de Birène ne resteroit pas impunie; et que dégagé du soin de secourir plus long-tems Olympe que le hasard seul lui faisoit rencontrer, il pourroit se livrer en entier à la recherche de celle qui l'avoit fait accourir, dans l'espoir de lui donner des secours.

Ce fut en vain qu'il désira de s'informer si sa chère Angélique n'avoit point paru dans cette

isle ; personne ne pouvoit plus en donner des nouvelles : toute la race coupable des Ebudiens étoit détruite. Le jour suivant, il prit donc le parti de sortir du port ; et le Paladin suivit Olympe, le Roi d'Irlande et son armée jusques dans ce Royaume, d'où facilement il pouvoit repasser en France.

A peine Roland s'arrêta-t-il un jour en Irlande ; l'amitié ne put l'y retenir plus longtems, et l'amour ne lui permit pas de différer à voler à la recherche de la souveraine de ses pensées et de son âme. En recommandant Olympe à l'amoureux Roi d'Irlande, il vit bien que ce jeune Prince feroit encore plus pour elle que ce qu'il avoit déjà promis.

En effet, peu de jours après, Obert ayant rassemblé toutes ses forces fit une ligue avec les Rois d'Angleterre et d'Ecosse. Ils marchèrent dans la Hollande qu'ils soumirent : ils s'emparèrent de la Frise ; ils firent révolter les Zélandois contre leur odieux Souverain : Obert immola de sa main le perfide Birène dont la punition égala les forfaits ; et il éleva sur le trône d'Irlande la belle Olympe qui, de simple Comtesse, devint une grande Reine. Mais retournons au fier Paladin Roland qui, voguant à pleines voiles, rentra bientôt dans le même

port

port de France d'où il étoit parti. Il retrouva son cher Bride-d'or, et laissant derrière lui les vents et l'onde amère, il monta pour suivre sa route sur cet excellent cheval.

Je crois fermement que pendant le reste de l'hiver Roland fit des exploits dignes d'une éternelle mémoire; mais ils demeurèrent alors si secrets, que ce n'est pas ma faute si je ne peux vous les raconter. Roland exécutoit promptement tout acte digne de louange; mais personne ne fut jamais plus modeste à raconter ses triomphes nouveaux: on ne pouvoit jamais les apprendre que par les témoins de ses victoires.

Il passa donc le reste de l'hiver si secrètement, qu'on ne sait rien de ses aventures. Mais lorsque le soleil entrant dans le signe de cet animal si doux qui porte une toison, commencera de lancer des rayons plus vifs et plus féconds, et que le souffle tiède du zéphir ramenera le printems, on verra les actes éclatans du Paladin s'élever comme l'herbe et les fleurs nouvelles.

De montagnes en plaines, et jusqu'aux rivages éloignés, le Paladin, le cœur serré par la douleur, voyageoit sans aucun repos, lorsqu'à l'entrée d'un bois des cris plaintifs frappent son oreille: il arme sa main aussi-tôt de sa fidelle

Durandal ; il serre Bride-d'or dans ses éperons ; il vole du côté d'où ces cris partent : mais je différerai à vous dire la suite de cette aventure, si vous voulez bien m'écouter encore.

Fin du onzième Chant.



CHANT XII.

Cérès, au retour d'un voyage qu'elle avoit fait chez la Mère des Dieux, arrivoit dans la vallée solitaire où, déjà foudroyé par Jupiter, l'impie Encelade gémit sous le poids du mont Etna qui l'opprime et qui couvre son large dos: Cérès se désespère en ne voyant plus sa fille, et n'en pouvant retrouver aucune trace, elle arrache ses cheveux, se frappe les joues et le sein; elle se saisit à la fin de deux jeunes pins, les allume au feu des fournaises de Vulcain pour qu'ils ne puissent s'éteindre, et les tenant de chaque main, elle monte sur son char traîné par deux serpens: elle parcourt les forêts, les champs, les monts, les plaines, et tout ce que renferment la mer et la terre: voyant que toutes ses recherches sont inutiles, elle court, et s'enfonce jusques dans les noirs abîmes du Tartare; s'il eût été possible à Roland d'en faire autant que la Déesse d'Eleusine, il n'eût rien oublié pour chercher la belle Angélique; il eût parcouru comme elle toutes les parties les plus vastes et les plus secrètes de la terre et des mers: il fût monté jusques sur la

voûte céleste ; il eût pénétré jusqu'aux Enfers ; mais il n'avoit point de char ni de dragons à ses ordres ; il étoit réduit à la chercher comme il pouvoit.

L'ayant déjà poursuivie par toute la France, il se préparoit à passer en Italie, en Allemagne, dans la nouvelle et vieille Castille ; il comptoit même porter ses recherches jusques dans la Lybie. En traversant la mer d'Allemagne, son oreille fut frappée par une voix plaintive ; il s'avança promptement, et vit un Chevalier, monté sur un grand cheval, qui marchoit assez vîte devant lui, en emportant par force entre ses bras et sur les arçons de sa selle une jeune et triste demoiselle qui se débattoit en jettant de grands cris, et qui l'appelloit à son secours ; plus il regarde cette jeune beauté, plus il croit la reconnoître pour être celle qu'il avoit cherchée en vain nuit et jour dans toute la France ; (mais je ne dis pas que ce fût en effet Angélique qu'il aimoit si tendrement.) Pour lui, ne doutant plus que ce ne fût la déesse de son âme que l'on emportoit toute éplorée, et ému par la plus vive fureur, il crie d'une voix menaçante après ce Chevalier : il l'appelle ; il le menace, et pousse Bride-d'or à toute bride à la poursuite de ce brigand qui ne répond rien : il est trop attentif à conserver une si belle proie,

et sa course est si vîte au travers des halliers que le vent même n'eût pu la suivre : l'un fuit avec célérité, l'autre le poursuit rapidement. La forêt retentit par des cris menaçans, ou par de douloureuses plaintes ; c'est ainsi qu'ils débusquèrent dans une grande prairie dont le centre étoit occupé par un riche palais : ce beau palais étoit bâti des marbres les plus beaux et les plus variés dans leurs couleurs, sculptés par un habile ciseau. Le Chevalier se jette dans le château par une porte d'or qui se trouve ouverte, tenant toujours la demoiselle entre ses bras. Bride-d'or fait de nouveaux efforts ; Roland arrive à cette porte, il s'y jette, la passe en fureur, et dès qu'il est entré dans le palais, de quelque côté qu'il porte les regards, il n'apperçoit plus ni le Chevalier, ni celle qu'il enlève.

Le Paladin furieux descend de cheval, parcourt tout ce beau palais, court de côté et d'autre ; il ne néglige ni chambres, ni cabinets, mais toutes ses recherches sont vaines ; il voit que tous les lits, ainsi que toutes les tentures de cette belle habitation, sont tissus d'or et de soie ; de riches tapis couvrent tous les parquets ; mais tous ces ornemens ne peuvent plaire à ses yeux ; ils ne sont occupés qu'à chercher sa chère Angélique, et l'indigne brigand qui l'en-

lève : tandis qu'il court en vain de toutes parts, il rencontre Ferragus, Brandimart, le Roi Gradasse, celui de Circassie, et beaucoup d'autres Chevaliers. Ils parcouroient, comme lui, ce vaste palais, et le parcouroient tout aussi vainement, en se plaignant tous également de l'invisible maître de ce château : chacun d'eux l'accusoit de quelque vol ; l'un se plaignoit de la perte de son cheval, l'autre de l'enlevement de sa maîtresse ; tous ensemble le poursuivoient pour leur avoir fait des vols différens, et trompés par le même enchantement, ils avoient déjà passé plusieurs semaines, et même des mois entiers, dans cette perpétuelle et inutile poursuite.

Roland, après avoir parcouru tout le palais trois ou quatre fois, se dit en lui-même que peut-être perdoit-il son tems, et se fatiguoit-il en vain pour l'y chercher, et que ce brigand pouvoit être sorti par quelque porte pour enlever Angélique un peu plus loin ; dans cette idée, il sort dans la prairie dont le château étoit entouré ; il tourne autour de cette habitation, tenant ses yeux attachés sur la terre, pour voir s'il ne trouvera pas autour de lui l'empreinte de quelques traces nouvelles ; mais il s'entend appeller d'une fenêtre.

Il lève les yeux ; il croit entendre la voix

divine, il croit voir le visage céleste de celle qui trouble si vivement son âme. Il entend la voix suppliante d'Angélique qui lui crie en pleurant : Hélas ! hélas ! viens promptement à mon secours ; viens défendre mon honneur qui m'est plus cher que la vie ! Ah ! mon cher Roland, me le laisseras-tu ravir, presque en ta présence, par le traître brigand qui vient de m'enlever ? Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de me laisser en proie à ce malheureux sort ! Ce seul propos fit rentrer le Paladin avec plus de fureur et plus d'impétuosité que jamais. Il vole de chambre en chambre ; sa fatigue, sa fureur sont mêlées de quelque espérance. Dès qu'il s'arrête un moment, il entend la voix d'Angélique. C'est tantôt d'une part, tantôt d'une autre, qu'elle lui paroît être, il y vole, et ne la trouve point. Mais retournons à Roger que j'ai laissé, comme je vous l'ai dit, suivant, dans une route étroite et touffue, le géant qui venoit d'enlever sa chère Bradamante.

Roger, à la sortie de ce bois, étoit entré dans une grande prairie ; et bientôt il arriva dans le même lieu que Roland. Le géant entre par la même porte, et Roger après, en ne cessant pas de le poursuivre.

Dès que Roger a passé le seuil de cette porte,

et qu'il regarde de tous côtés dans une vaste cour, il ne voit plus le géant ni Bradamante. Il tourne et ses yeux et ses pas de toutes parts, rien ne lui réussit. Il ne peut s'imaginer où le larron de géant a pu se cacher avec la beauté qu'il enlève. De même que Roland, il parcourt tout le palais, cherche exactement, et sous les escaliers mêmes, tous les lieux propres à servir de retraite; il prend le même parti de sortir et de courir vers la forêt. Mais il entend aussi, comme Roland, une voix aimée qui l'appelle, et qui le fait rentrer sur le champ dans le palais. Le même fantôme que Roland avoit pris pour Angélique, parut être la fille d'Aimon aux yeux de Roger.

Gradasse, et tous ceux qu'on voyoit errer de tous côtés dans ce palais, n'étoient pas moins trompés; ils étoient tous arrêtés à le parcourir par l'attrait le plus propre à les attirer et les séduire. Le vieux Enchanteur Atlant de Carène étoit encore l'auteur de ce nouvel enchantement. C'est ainsi qu'il se proposoit d'arrêter son cher Roger, et de détourner de dessus sa tête la cruelle influence qui le menaçoit d'abréger les beaux jours de sa jeunesse. C'est dans ce nouveau château qu'il espéroit de le retenir, après l'avoir vu délivré de son ancien château d'acier et des enchantemens d'Alcine.

Atlant avoit non-seulement attiré dans ce séjour d'illusion son cher élève ; mais tous les guerriers les plus redoutables dont il pouvoit craindre quelque chose pour ses jours, tomboient tour à tour dans le même piége. Il ne manquoit pas d'ailleurs de leur rendre ce séjour commode, et de les y tenir dans la plus grande abondance.

Retournons maintenant à la véritable Angélique possédant alors cet anneau si précieux qui la rendoit invisible à tous les yeux aveuglés, lorsqu'elle le tenoit dans sa bouche, et qui la garantissoit de tous les enchantemens, quand elle le portoit à son doigt. Cette belle, après avoir trouvé dans la caverne de la montagne, des vivres, des habits, une bonne jument, se proposoit de retourner dans l'Inde, dans son beau Royaume du Cathay. Elle eût été bien aise d'avoir ou Sacripant ou Roland pour l'accompagner ; quoique, à vrai dire, elle n'aimât ni l'un ni l'autre, et qu'elle n'eût pas la moindre idée de favoriser jamais leur passion pour elle. Mais ayant à traverser tant de Cités, tant de Châteaux, avant que d'arriver dans l'Orient, elle eût été bien aise d'avoir un guide, une compagnie ; et tous deux étoient les seuls qui pussent mériter sa confiance. Elle alloit donc pour chercher l'un ou l'autre ; elle avoit déjà

parcouru plus d'une Ville, d'un Bourg, et même plus d'un bois et d'une campagne, lorsqu'un heureux hasard la conduisit au château où Ferragus, Roland, Sacripant, Roger, Gradasse et plusieurs autres, étoient retenus par les enchantemens du vieux Atlant.

Le Magicien ne put l'appercevoir, Angélique avoit alors son anneau dans sa bouche; elle put porter sans trouble ses recherches dans tout le château; elle y trouva bientôt le Comte d'Angers et le Roi de Circassie occupés tous deux à la chercher inutilement dans ce palais. Elle reconnut alors avec quelle adresse le vieux Magicien trompoit l'un et l'autre, en la faisant représenter à leurs yeux par un vain fantôme. Elle hésita long-tems auquel de ces deux guerriers elle donneroit la préférence; elle eut peine à se déterminer entre Sacripant et Roland: celui-ci lui paroissoit meilleur pour la défendre dans les différens périls qu'elle pouvoit courir; mais elle craignoit qu'un pareil défenseur ne voulût bientôt devenir son maître; elle n'imaginoit pas trop comment elle pourroit le maîtriser elle-même, s'en défaire, et le renvoyer en France, quand elle n'auroit plus besoin de son secours.

Pour le Circassien, quand il l'auroit pu placer dans le ciel même, elle croyoit être sûre

de sa soumission, et de le renvoyer quand bon lui sembleroit, cette seule raison lui parut donc assez forte pour lui donner la préférence, le choisir pour son escorte, et lui montrer une entière confiance. Aussi-tôt elle ôte l'anneau de sa belle bouche, et la puissance de l'anneau dessille les yeux de Sacripant qui la reconnoît.

Elle croyoit bien n'être vue que de lui; mais dans le moment Roland et Ferragus surviennent. Ces guerriers couroient comme à l'ordinaire de tous côtés dans ce palais pour la chercher, rien ne pouvant encore suspendre l'effet des enchantemens d'Atlant; mais l'anneau détruisit à l'instant leur puissance. L'un et l'autre de ces guerriers étoient encore armés de toutes pièces. Accoutumés au poids de leurs armes, ils n'en étoient pas plus embarrassés que de leurs vêtemens ordinaires. Ils les avoient gardés depuis leur entrée dans le château. Ferragus seulement ne portoit point de casque, depuis le vœu qu'il avoit fait de n'en jamais porter d'autre que celui que Roland avoit conquis sur le fier Almont, frère de Trojan; et l'on sait qu'il avoit fait ce vœu, lorsqu'il perdit dans un fleuve celui que l'Argail avoit porté.

Quoique Roland eût été depuis long-tems près de lui, il n'avoit pu penser à remplir ce serment, le charme attaché sur ce palais em-

péchant tous ceux qui l'habitoient de se reconnoître, ni même jusqu'aux armes que les uns et les autres portoient. Tous leurs chevaux, la selle sur le dos et la bride attachée aux arçons, paissoient l'herbe coupée dans une écurie près de la porte, et ne manquoient ni d'orge ni de paille. Atlant ne put donc empêcher que ces deux guerriers qui venoient de reconnoître Angélique ne montassent promptement à cheval pour courir après ces lèvres vermeilles, cette chevelure blonde, ces beaux yeux noirs qui les enflammoient; car Angélique voyant qu'ils l'avoient apperçue, fuyoit, et pressoit sa jument; très-intriguée de voir ces trois amans rassemblés, eux qu'elle eût volontiers bannis l'un après l'autre de sa présence. Mais dès qu'elle les vit assez éloignés du palais d'Atlant pour que ses enchantemens ne pussent plus leur nuire, elle posa promptement entre ses lèvres de roses l'anneau qui l'avoit déjà si souvent tirée d'embarras; et disparoissant tout-à-coup à leurs yeux, elle les laissa tous trois dans un étonnement porté presque jusqu'à la folie. Quoique son premier dessein eût été de se faire accompagner par Roland ou par Sacripant, pour retourner aux extrémités de l'Orient dans les Etats que Galafron son père avoit possédés, tout-à-coup Angélique changea de résolution;

et ne voulant plus devoir de reconnoissance à l'un ni à l'autre, elle pensa que son puissant anneau lui suffisoit pour se passer d'eux.

Tous les trois parcourent ce bois avec une mine stupidement honteuse d'avoir été trompés. Ils ressembloient en ce moment au chien qui vient de perdre la voie du liévre ou du renard qu'il poursuit, lorsque l'animal chassé se cache subitement dans quelque fosse étroite, dans une haie touffue ou dans un fossé. Angélique rit en les voyant en cet état : bien à couvert, et ne pouvant être vue, elle observe toutes leurs démarches.

Une seule route étoit ouverte au milieu de ce bois épais. Les trois Chevaliers voyent qu'elle n'en a pu prendre une autre : ils ne doutent plus qu'elle ne les ait précédés. Roland serre les flancs de Bride-d'or : Ferragus ne s'amuse pas, et le suit de près ; et Sacripant emploie ses éperons de toute sa force. La malicieuse Angélique retient la bride, les laisse passer, et marche fort à son aise derrière eux.

Les trois guerriers étant enfin arrivés dans un endroit de la forêt où la route finissoit en se séparant entre la futaie, ils cherchèrent s'ils ne trouveroient pas quelques traces nouvelles sur les herbes. Le Sarasin Ferragus qui méritoit une couronne parmi les plus fiers et les plus

insolens Maures de son pays, se tourne brusquement alors contre les deux autres, en leur disant : Où prétendez-vous aller ? Retournez promptement sur vos pas, ou prenez un autre chemin, si vous voulez éviter la mort; il ne me plaît pas que ni dans mes amours, ni dans la recherche que je fais de ma belle, aucun soit assez impudent pour me suivre. Roland surpris de cette insolence dit au Circassien : Eh ! que pourroit donc dire de plus cet arrogant, s'il étoit accompagné des deux plus viles courtisannes qui aient jamais tiré la laine d'une quenouille ? Se tournant alors vers Ferragus : Homme plus brute que les brutes mêmes, lui dit-il, je te ferois bien promptement payer tes insolens propos, si tu portois un casque. Ah ! par Mahomet, dit le Sarasin, cela m'est fort égal : de quoi diable t'embarrasses-tu ? Vas, je ne suis encore que trop fort, quoique sans casque, pour vous corriger tous les deux ensemble.

Ah ! de grâce, dit Roland au Roi de Circassie, prêtez votre casque à cet insensé jusqu'à ce que je l'aie un peu guéri de sa folie; car en vérité je n'en vis jamais une pareille : mais, répondit Sacripant, qui seroit donc le plus fol de ce fanfaron, ou de moi, si je vous accordois cette plaisante demande ? Prêtez-lui plutôt

le vôtre : ne me croyez-vous donc pas tout aussi bon que vous pour corriger un fol ? Ferragus écoutant tous ces propos, s'écrie : Eh! quoi donc, imbécilles que vous êtes ! croyez-vous que s'il me plaisoit de porter un casque, les vôtres couvrissent encore votre tête ? vraiment j'aurois bien su vous les enlever malgré vous ; mais pour vous mettre au fait de mes raisons de n'en point avoir, apprenez que j'ai fait un vœu de n'en porter jamais aucun jusqu'à ce que j'aie enlevé celui que porte Roland. Le Comte d'Angers se mit à sourire en lui disant : Tu te crois donc assez brave pour venir à bout, tête nue, de faire à Roland ce qu'il fit dans Aspremont au fils d'Agolant ? Ma foi, je crois que si tu osois le regarder en face, tu tremblerois de la tête aux pieds, et que, loin de lui enlever son casque, tu lui céderois plutôt tout le reste des armes que tu portes. Le fanfaron Maure d'Espagne eut le front de lui répondre : Eh ! ne me suis-je donc pas trouvé déjà souvent aux prises avec Roland ? N'aurois-je donc pas enlevé non-seulement son casque, mais le reste de ses armes, si je l'avois voulu ? Ce que je n'avois pas alors en idée, je l'ai maintenant, et j'espère bien l'effectuer avec facilité.

Le Paladin François perdant à la fin patience, ne put s'empêcher de lui crier : Lâche menteur,

Maure brutal, en quel pays, en quel tems peux-tu donc te vanter d'avoir eu quelque avantage sur moi? Apprends en frémissant que je suis ce même Roland, que tu pensois être loin de toi; voyons donc si tu pourras m'enlever mon casque, ou si je pourrai t'arracher le reste de tes armes; mais je ne veux pas conserver aucun avantage sur toi. En disant ces mots, il ôte son casque, il le suspend au rameau d'un hêtre, et du même tems il tire Durandal; Ferragus parut ne point perdre courage, il tira son épée, se mit en défense, et de cette épée et de son bouclier élévé, il défendit sa tête découverte.

Alors les deux guerriers commencèrent leur combat en faisant tourner et caracoller leurs chevaux; leurs armes reçurent rarement les coups qu'ils se portoient, et plus souvent les lames de leurs épées se rencontroient opposées l'une et l'autre; l'on n'eût pu jamais rassembler dans tout le monde un couple de guerriers aussi redoutables; égaux entr'eux de force et de valeur, tous les deux étoient presque invulnérables. Je crois, mon cher Seigneur, que vous avez entendu déjà dire que Ferragus étoit Fée dans tout son corps, hors dans cette petite partie par laquelle l'enfant se nourrit et croît dans le ventre de sa mère; et pour éviter une

blessure

blessure mortelle, le Sarasin avoit coutume de porter et défendre son nombril par sept plaques l'une sur l'autre forgées avec le plus fin acier; de même le Prince d'Anglante Roland étoit invulnérable sur tout son corps, hors sous la plante des pieds; mais il apportoit l'art et les soins à bien mettre à couvert cette partie, et si l'on en croit ce que l'on vit alors, tous les deux portoient plutôt des armes défensives pour ornement que pour parer les coups qui leur étoient portés. Ce combat terrible, presque insoutenable à la vue, devenoit de momens en momens plus cruel encore; que Ferragus portât des coups d'estoc ou de taille, que Roland portât les siens avec la même force, les mailles de leurs armes, les corcelets, les brassards voloient en éclats, mais ils ne pouvoient se blesser; Angélique toujours invisible étoit seule témoin de leur combat.

Le Roi de Circassie estimant qu'Angélique ne pouvoit être bien éloignée, et voyant Roland et Ferragus aux prises l'un contre l'autre, avoit saisi ce tems pour suivre la route que cette beauté lui paroissoit avoir dû prendre, après être disparu à leurs yeux : Angélique restoit donc seule à quelque distance des deux combattans; elle les regarda quelque tems avec admiration; mais timide comme elle l'étoit,

épouvantée à la fin par l'horreur des coups affreux qu'ils se portoient de part et d'autre, il lui prit fantaisie d'enlever le casque qu'ils se disputoient pour voir quel parti tous les deux prendroient, lorsqu'ils s'appercevroient que ce casque leur étoit enlevé; cependant elle ne s'en permettoit le larcin, que pour le remettre peu de momens après; son intention étoit bien de le rendre à Roland, mais elle vouloit se faire un jeu de leur surprise; elle détache donc ce casque, elle le cache sous son giron: elle les regarda quelque tems encore; elle prit enfin le parti de s'éloigner, et elle étoit déjà loin, avant que ces deux combattans furieux l'un contre l'autre se fussent apperçus du vol qu'elle avoit fait.

Ferragus fut le premier qui remarqua que le casque étoit disparu. Alors se séparant de lui-même: Ne vois-tu pas, lui dit-il, comment celui qui tout-à-l'heure étoit avec nous, nous a traités comme des dupes et des imbéciles? Quel sera donc entre nous le prix du vainqueur, le beau casque nous étant enlevé par ce larron? Roland s'arrête, regarde la branche, n'y voit plus le casque, et sa colère en augmente. D'accord avec Ferragus, il pense que Sacripant emporte le casque; et tournant la bride, il fait sentir de nouveau les éperons à

Bride-d'or; Ferragus qui le voit abandonner le champ de bataille, le suit en diligence; et tous deux ils arrivent dans un lieu où l'herbe foulée portoit l'empreinte de la nouvelle trace qu'Angélique et le Roi de Circassie avoient laissée en passant.

Roland prit le chemin à droite; ce chemin conduisoit dans une vallée où Sacripant l'avoit devancé; et Ferragus suivit le long de la montagne la même route qu'Angélique avoit prise. Elle étoit arrivée sur les bords d'une belle fontaine ombragée par les arbres, et située dans une partie agréable de la forêt. L'ombre invitoit au repos celui qui passoit, et la pureté de l'eau de la fontaine l'invitoit pareillement à se rafraîchir avec son onde.

Angélique s'arrête sur ses bords ne pouvant craindre que personne vienne l'y surprendre; et son anneau d'ailleurs la rassure contre toute sorte d'événemens. Dès qu'elle arriva près de la fontaine, sa main suspendit à quelque branche le casque de Roland; ensuite elle chercha le lieu couvert de l'herbe la plus fraîche, pour faire paître sa jument.

Le Chevalier Maure qui suivoit ses traces toutes fraîches, arrive à cette fontaine. Angélique, dès qu'elle l'apperçoit, disparoît aussitôt, et pique sa jument: le casque étoit tombé

sur la terre pendant ce tems, elle en étoit déjà trop éloignée pour oser venir le reprendre, d'autant plus qu'à peine le Sarrasin l'avoit il apperçue, qu'il étoit accouru plein de joie pour s'en emparer. Angélique, comme je l'ai dit, étant donc disparue à ses yeux, il la cherche en vain entre les arbres ; et maudissant, blasphémant contre tous ses faux Prophètes, il retourne vers la fontaine au bord de laquelle le casque de Roland étoit tombé. Il le reconnoît aussi-tôt aux lettres gravées sur son cercle. Elles apprenoient comment le bras victorieux de Roland en avoit fait la conquête. Le Sarrasin aussi-tôt en couvre sa tête et son col, et la douleur qu'il sentoit de voir sans cesse disparoître Angélique, comme les larves et les images nocturnes ont coutume de disparoître, ne l'empêcha pas de saisir ce casque précieux.

Lorsque Ferragus l'eût lacé sur sa tête, il pensa que tous ses vœux seroient remplis, s'il pouvoit aussi retrouver cette Angélique qui, comme un éclair, paroissoit et disparoissoit à ses yeux; il la chercha long-tems dans la forêt, et voyant que chaque instant lui faisoit perdre l'espoir d'en retrouver quelques traces, il prit son parti de rejoindre l'armée sarasine près de Paris. Il tempéra la douleur de n'avoir pu

remplir ses désirs, par la satisfaction de porter, comme il l'avoit juré, le même casque que Roland avoit conquis sur Almont; ce qui fut cause que ce Paladin le chercha si long-tems, et jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé près de deux ponts entre lesquels il parvint à lui reprendre ce casque, en lui arrachant la vie.

Angélique, invisible et seule, suit son chemin la tête troublée par une juste affliction; elle se repent alors de s'être trop pressée, et d'avoir laissé le casque sur le bord de la fontaine. Hélas! disoit-elle, que n'ai-je pas à me reprocher? C'est moi-même qui le ravis au Comte d'Angers. Est-ce donc là le prix que méritoient tous les services qu'il m'a rendus? Ce fut à bonne intention, (et Dieu le sait, quoiqu'elle soit suivie de cette perte,) que j'espérai par ce moyen terminer ce cruel combat, et c'est aujourd'hui ce Maure brutal qui possède le casque du généreux Roland. C'est ainsi qu'elle marchoit, en pleurant de regret de l'en avoir privé.

Indignée contre elle-même, elle prend la route qui lui paroît être la meilleure pour se rapprocher de l'Orient. Quelquefois elle marche à découvert; plus souvent encore, elle se rend invisible, selon l'espèce de ceux qu'elle rencontre: elle arrive enfin dans un bois où bien-

tôt elle apperçoit trois hommes étendus et baignés dans leur sang ; deux des trois avoient déjà rendu le dernier soupir, et le plus jeune, blessé dans le milieu de la poitrine, paroissoit toucher à sa dernière heure. Mais je ne dois plus parler à présent d'Angélique ; il me reste trop de choses à raconter, avant de revenir à Ferragus et à Sacripant. Le Comte d'Angers doit occuper tout entier mes chants ; ne dois-je donc pas peindre tous les maux, toutes les fatigues que ce Paladin essuya dans sa constance à suivre l'objet de ses vains désirs, et d'un amour qui ne put jamais être heureux ?

Roland désirant de n'être point reconnu, se couvrit la tête du premier casque qu'il trouva, sans s'embarrasser s'il étoit d'une foible ou forte trempe ; il savoit qu'il ne pouvoit être blessé : c'est sous ce déguisement qu'il continue la nuit et le jour sa recherche, sans que le soleil ni la pluie puissent l'arrêter.

Ce fut à l'heure qu'Apollon fait sortir de la mer ses chevaux dont le poil a la couleur de la flamme, et que l'Aurore semble répandre sur la voûte céleste des fleurs jaunes ou vermeilles, quand elle prend son voil brillant, et qu'elle fait disparoître les étoiles, que Roland passant assez près de Paris, donna la marque la plus éclatante de son courage ; ce Paladin rencontra

deux gros escadrons de Sarrasins. Le vieux Manillard, Roi de Noricie, qui, dans sa jeunesse, avoit passé pour être un brave Chevalier, mais qui n'étoit plus bon alors que pour le Conseil, commandoit l'un de ces escadrons ; l'autre étoit sous les ordres du jeune Roi de Trémisen qui passoit pour être la fleur des Sarrasins; Alzirdon étoit son nom.

Ces deux troupes avec beaucoup d'autres de l'armée d'Agramant, venoient de passer l'hiver, cantonnées dans plusieurs villes et châteaux autour de Paris, pour en former le siége. Agramant voyant que ce siége tiroit trop en longueur, les faisoit alors rassembler dans le dessein d'emporter Paris par un assaut général; il réunissoit en même tems toutes ses autres forces dont les Maures d'Espagne rangés sous la bannière du Roi Marsile formoient une partie considérable; il avoit même tiré plusieurs détachemens à sa solde, de la Gascogne et d'Arles, étant le maître, à quelques châteaux près, de ces vastes Provinces.

Le cours des ruisseaux étoit déjà libre des glaçons de l'hiver, et leurs eaux même commençoient à couler avec une chaleur tempérée; l'herbe nouvelle pointoit déjà dans les prairies, et les buissons se revêtissoient d'une nouvelle verdure: ce tems fut celui qu'Agramant choisit

pour rassembler toutes ses forces, et les disposer pour le grand dessein qu'il avoit formé. C'est donc par ses ordres que le Roi de Trémisen et celui de Noricie venoient le joindre, lorsque Roland, ainsi que je viens de le dire, les rencontra, tandis que passant tranquillement son chemin, ce Paladin n'étoit occupé, comme à son ordinaire, que de la recherche de celle qui le captivoit dans les chaînes de l'Amour.

Lorsque le Roi de Trémisen apperçut le Comte d'Angers, il fut frappé de son air noble et martial, son aspect lui parut être celui du Dieu Mars, et le regardant comme un Guerrier redoutable, il eut l'audace de vouloir éprouver sa force et sa valeur. Alzirdon étoit jeune et présomptueux ; il se sentit porté par son courage à pousser son cheval en avant et à défier Roland à la joute : il eût mieux fait de rester à la tête de sa troupe ; car le redoutable Paladin lui perça le cœur de sa lance, et le jetta loin de son cheval, qui n'éprouvant plus la force du frein, s'enfuit épouvanté.

L'air retentit soudain du cri terrible que les deux troupes Sarasines jettèrent en voyant tomber le jeune Roi, dont le sang se répandoit en bouillonnant par une large plaie : l'escadron qu'Alzirdon commandoit s'avance en désordre, et frémissant de colère, pour attaquer le Comte

d'Angers ; ils fondent de tous côtés, et leurs flèches et leurs dards volent contre la fleur des Chevaliers. On entendit alors un bruit pareil à celui qui semble descendre des montagnes ou s'élever d'une plaine, lorsqu'un loup sorti d'un antre caché ou qu'un ours descendu d'une montagne, vient de s'emparer d'un jeune porc dont les cris aigus sont si perçans. Toutes les troupes Sarasines se réunissent en criant contre le Comte: son écu, son haubert sont frappés en même tems par mille coups de lances, de flèches et d'épées; l'un lui porte un coup de masse par derrière, l'autre l'attaque de côté, et les plus courageux en face; mais le Paladin inaccessible à la peur, méprise cette vile troupe, de même qu'un loup renfermé dans une bergerie craint peu le nombre des agneaux : il avoit tiré cette foudroyante Durandal fatale à tant de Sarasins; on se lasseroit à compter le nombre de ceux qu'elle précipite à terre : toute rouge jusqu'à la poignée, elle s'ouvre une route ensanglantée ; elle suffit à peine à donner la mort à ce nombre infini de Maures dont les casques et les boucliers ne sont d'aucune résistance contre ses coups ; ni les vestes piquées de coton, ni les plus épais turbans ne lui résistent ; les cris, les plaintes qui s'élèvent ne l'arrêtent pas ; les bras, les têtes, et jusqu'aux épaules, volent

de toutes parts ; la mort semble errer en volant sur les Sarasins, et se plaire à voir varier ses coups horribles ; elle se dit en elle-même : Durandal dans les mains de Roland, vaut mieux encore que cent des faulx dont je suis armée.

Les coups sans cesse redoublés de cette terrible épée mettent enfin les Sarasins en fuite ; ceux qui voyant Roland tout seul, s'étoient le plus empressés, croyant l'égorger facilement, sont les plus diligens à se tirer du péril : personne n'attend son ami dans sa fuite ; l'un à force de jambes, l'autre à force de coups d'éperons, fuit le tranchant de Durandal, sans demander si le chemin est bon ou mauvais.

L'honneur qui nous présente un miroir fidèle, et nous fait appercevoir jusqu'à la moindre tache de notre âme, n'arrêtoit aucun de ces lâches Sarasins ; nul d'entr'eux n'y portoit ses regards, hors un vieillard dont l'âge et le sang tardif dans son cours ne répondoient plus à son courage : celui-ci juge que la mort est préférable au déshonneur d'une fuite honteuse ; c'est le vieux Roi de Noricie qui, la lance en arrêt, ose attaquer Roland ; il brise sa lance au milieu du bouclier de l'inébranlable Comte d'Angers ; celui ci porte un coup d'épée en passant à Manillard ; mais heureusement la lame cruelle tourne dans la main de Roland. Manillard n'est

point blessé, et le brave vieillard étourdi seulement du coup, tombe sans perdre la vie sur la poussière.

Roland ne s'arrête point à lui; c'est sur le reste de ces troupes effrayées qu'il continue à porter ses coups, il taille, il tronque, il fend, il tue. Tous croyent le voir le bras levé sur leurs épaules, ils se dispersent devant lui comme les étourneaux laissent un grand espace d'air libre autour du courageux émerillon; et dans toute cette troupe défaite, on ne voit aucun Maure qui ne tombe, qui ne fuie, ou qui ne se jette la face à terre.

Durandal ne cessa pas de frapper, tant qu'il resta quelque combattant. Roland fut embarrassé s'il continueroit son chemin, soit à droite, soit à gauche, quoique le pays lui fut connu. Son ferme dessein étoit bien de chercher Angélique dans toute la terre; mais il avoit toujours la crainte de s'éloigner d'elle, au lieu de s'en rapprocher. Il prend enfin ce même chemin qu'on eût dit qu'il aimoit à tenir; il traverse au hasard les plaines et les forêts; et comme un homme hors de lui-même, tel qu'il l'étoit, il sort des chemins frayés; il arrive au pied d'une montagne; la nuit l'arrête près d'une roche fendue; il est surpris d'entrevoir une lumière éloignée qui jette une foible lueur dans les crevasses de

ce rocher ; il s'approche de plus près, l'idée toujours pleine d'Angélique : il n'est point de retraite obscure qu'il ne croie pouvoir la cacher.

Roland, semblable au chasseur qui, cherchant un timide lièvre, ne laisse pas un buisson, une touffe d'herbe, un genièvre bas et touffu, aucun lieu d'abri qu'il ne le batte, et ne le fouille ; de même Roland ne négligeoit aucune recherche, et tout lui faisoit voir Angélique jusques dans les lieux qui devoient lui donner le moins d'espérance de la trouver.

Le Comte d'Angers se dirigeant sur ce rayon, marche, et se trouve dans un enfoncement où les arbres manquent et laissent voir un étroit soupirail dans les flancs de la montagne qui cachoient une grotte profonde. Il trouve au premier abord des épines et des ronces longues et entrelacées formant une espèce de mur qui cache ce que cette grotte peut avoir de particulier, et très-propre à nuire et même à blesser ceux qui voudroient le découvrir.

Cette grotte eût été pendant le jour invisible ; mais la nuit, la foible lumière la faisoit entrevoir. Roland n'hésite pas sur ce qu'il doit faire ; il attache Bride-d'or : il vient, sans faire de bruit, à l'entrée de la caverne : il franchit tous les rameaux qui s'opposent à son passage ; et sans demander qu'on l'annonce, il n'hésite pas

d'entrer. Il descend, par plusieurs dégrés, dans cette espèce de tombeau où les êtres vivans qui pouvoient l'habiter paroissoient comme ensevelis.

Il voit alors une caverne spacieuse, taillée avec le tranchant du pic et du ciseau; elle paroît ne devoir pas être éclairée; cependant son entrée y laissoit pénétrer un peu le jour; et la lumière qui venoit d'une fenêtre percée dans le roc l'éclairoit suffisamment.

Dans le milieu de la caverne, et près d'un feu, Roland apperçut une jeune personne qui lui parut être agréable et jolie, et n'avoir pas plus de quinze ans. Le Paladin, au second coup-d'œil, convint en lui-même qu'elle étoit assez charmante pour embellir ce séjour si sauvage: cependant les yeux de cette jeune fille étoient pleins de larmes, et témoignoient que son âme étoit pénétrée de douleur. Elle n'avoit pour toute compagnie qu'une vilaine vieille avec laquelle elle paroissoit être en dispute; mais cette dispute finit au moment où le Paladin descendit dans la grotte. Roland, toujours poli pour toutes les femmes, les salua d'un air prévenant; et toutes deux se levant aussi-tôt, le saluèrent de même.

Il est vrai que, dans le premier moment, elles parurent effrayées d'entendre la voix de

Roland, et de voir en même tems entrer un homme armé dont le visage guerrier étoit imposant. Le Paladin leur demande quel peut être l'homme discourtois assez injuste, barbare, atroce même, pour ensevelir dans une pareille caverne une belle dont la figure étoit si douce et si agréable.

La jeune vierge lui répond à peine, étant interrompue par de nouveaux sanglots; sa bouche, en s'ouvrant, semble répandre le corail et des perles : cette bouche charmante est baignée par les larmes qui coulent entre les lys et les roses, et sa voix semble s'arrêter comme éteinte. Mais, Seigneur, qu'il vous plaise d'écouter le chant suivant, si vous voulez en savoir davantage; car, en vérité, je trouve qu'il est bien tems de finir celui-ci.

Fin du douzième Chant.



CHANT XIII.

Ah! qu'ils étoient heureux les bons Chevaliers du vieux tems ; ils trouvoient souvent dans les vallons écartés, dans les forêts sauvages, et jusques dans les cavernes obscures, retraites ordinaires des ours, des lions et des serpens, de jeunes beautés dans le printems de leur âge qu'on trouveroit à peine dans les plus beaux palais! je vous ai dit que Roland venoit d'en trouver une charmante dans une caverne: il lui demandoit qui pouvoit l'avoir conduite en cette demeure affreuse, et ce fut d'un ton de voix enchanteur, quoique souvent interrompu par les soupirs, qu'elle lui raconta, le plus briévement qu'elle pût, les malheurs dont elle étoit accablée.

Quoique je sois sûre, Seigneur Chevalier, que ce récit ne fera que redoubler mes peines, cette femme ne pouvant manquer d'en rendre compte au barbare qui me retient ici, je suis bien résolue à ne vous rien taire : eh ! que m'importe d'exposer ma vie ! et quelle satisfaction plus grande puis-je attendre de lui, que celle de le résoudre à me donner la mort!

Je m'appelle Isabelle ; je suis fille du malheureux Roi de Galice, ou plutôt je ne la suis plus que de l'infortune et de la douleur mortelle. Fatal amour ! hélas ! j'ignore si je dois me plaindre le plus ou des charmes que tu répands dans tes premières faveurs, ou de la barbarie et de la fausseté cachée avec laquelle tu renverses notre plus douce espérance.

Jeune, riche, modeste, tranquille et belle, tout rendoit mon sort heureux : hélas ! je me vois aujourd'hui pauvre, humiliée, misérable, et destinée peut-être à de nouveaux malheurs : mais je dois vous dire qu'elle est la cause des premiers ; et si mon récit est inutile pour obtenir votre secours, du moins ne pourra-t-il pas agraver mes peines.

Il y a près d'un an que le Roi mon père ayant fait publier qu'il ouvriroit des lices pour un tournoi dans Bayonne, le bruit qui s'en répandit aussi-tôt, attira beaucoup de Chevaliers de différens pays. Parmi ceux qui parurent, soit que l'amour dirigeât déjà mes yeux et mon âme, ou que le vrai mérite me forçât à le reconnoître, il me parut que l'aimable Prince Zerbin, fils du Roi d'Ecosse, les effaçoit tous : après l'avoir vu toujours supérieur et brillant dans les tournois, l'amour s'empara de mon âme ; je connus bientôt que j'étois aimée, et je m'applaudissois

m'applaudissois en secret du sentiment qui m'attachoit à l'objet le plus digne de mon amour.

La valeur et la beauté de Zerbin effaçoient celles de tous les autres Chevaliers ; il sut bientôt me déclarer sa passion naissante, et me persuader, nous trouvâmes facilement des occasions de nourrir cette flamme innocente, et lorsque nous fûmes privés du bonheur de nous voir, nos âmes n'en restèrent pas moins étroitement unies : les fêtes et les joûtes étant finies, mon cher Zerbin fut obligé de retourner en Ecosse ; et si vous connoissez l'amour, vous devez bien croire quelle fut ma tristesse, et combien, nuit et jour, j'étois occupée de lui ; j'étois même bien sûre que notre absence le rendoit aussi malheureux, et tous ses projets se tournèrent alors à se rejoindre pour toujours avec moi : Zerbin trouvant un obstacle insurmontable à me demander en mariage à mon père, parce qu'il étoit chrétien et que j'étois mahométane, prit le parti de m'enlever.

Il y avoit près de ma riche patrie un beau jardin situé dans une campagne entourée d'un côté par la mer et de l'autre par une chaîne de montagnes ; ce lieu lui parut favorable pour m'enlever, et vaincre l'opposition que les Religions différentes mettoient entre nous, et pour assurer notre félicité : il avoit fait cacher une

galère près de Sainte-Marthe ; il en avoit donné le commandement au Chevalier Biscayen Odoric, également renommé dans les combats de terre ou de mer, ne pouvant m'enlever lui-même ; le Roi son père, accablé par les ans, l'ayant fait marcher en France à la tête de ses troupes, il avoit cru pouvoir confier cette entreprise au brave Odoric dont il connoissoit le tendre attachement pour lui, et qu'il avoit sans cesse comblé de bienfaits.

Odoric arriva donc au tems marqué pour m'enlever, il vint pendant la nuit à ce jardin où j'étois bien aise de me laisser trouver, suivi de matelots armés, propres à combattre comme à naviguer ; il avoit fait remonter une rivière voisine à son vaisseau bien armé ; ce fut dans le silence de la nuit, qu'il se rendit à ce jardin. Je fus conduite à cette galère fraîchement espalmée, avant qu'aucun bruit pût s'en répandre dans la cité voisine ; ceux qui me servoient étant désarmés, furent tués ou mis en fuite ; quelques-uns furent enlevés avec moi : ce fut ainsi que je quittai ma patrie, n'étant occupée que de la joie de jouir bientôt du fruit de nos amours avec mon cher Zerbin.

Voguant à pleines voiles, nous étions à la hauteur de la Mongiane, lorsque le tems, serein jusqu'alors, fut troublé par un vent qui s'é-

leva sur la gauche et dont la violence souleva les vagues ; ce vent de Mistral qui nous faisoit dériver, devint, de momens en momens, plus furieux : la plus violente pluie, la grêle se mêloient à ses sifflemens ; ce fut vainement qu'on cargua toutes les voiles et qu'on plia les mâts, nous nous vîmes emportés malgré nous vers des écueils pointus près de la Rochelle ; notre seul recours fut alors à l'être puissant qui lance les tempêtes sur la terre ; les vents continuèrent à nous chasser avec plus de rapidité qu'une flèche. Odoric voyant que le péril étoit si pressant, eut recours au secours douteux de me faire descendre avec lui, suivi de deux de ses gens dans la chaloupe ; mettant alors l'épée à la main pour empêcher que d'autres ne s'y jettassent, il coupa le cable, et nous nous éloignâmes du vaisseau.

Nous fûmes jettés assez heureusement sur la côte ; nous descendîmes promptement à terre, et nous vîmes briser et périr contre les écueils la galère avec tout ce qu'elle contenoit : alors, les mains élevées au ciel, je rendis grâces à la bonté divine qui m'avoit tirée de ce péril, et qui me laissoit l'espérance de revoir mon cher Zerbin ; cette douce idée me consola facilement des bijoux et des autres richesses que la mer avoit englouties. Le rivage où nous descendîmes ne portoit point de marque qu'il fût

habité; nul chemin ne paroissoit pour nous conduire, nulle auberge pour nous recevoir; nous n'apperçûmes qu'une haute montagne dont le sommet sombre étoit battu du vent et le pied baigné par la mer. Ce fut en ce lieu que le perfide Amour, toujours déloyal dans ses promesses, toujours prêt à troubler les passions et les projets les plus légitimes, changea toute mon espérance dans la crainte et la plus mortelle douleur. Le traître ami de Zerbin parut tout-à-coup s'embrâser d'un violent amour pour moi, et cet amour éteignit tout sentiment d'amitié dans son âme infidelle.

Soit qu'il m'eût aimée dès le premier moment sans avoir osé me le déclarer, soit que cette ardeur s'allumât dans le tems où ce rivage solitaire sembloit le favoriser, il ne balança point à prendre ses mesures pour satisfaire ses desirs, mais il crut devoir se débarrasser auparavant d'un des deux hommes qui nous avoient suivis: celui dont il desira l'éloignement, se nommoit Almont, il étoit Ecossois; Zerbin l'avoit choisi pour le donner au perfide Odoric, comme étant aussi brave que fidèle; Odoric lui dit qu'ils se rendroient coupables, s'ils m'exposoient à faire une route difficile à pied, le pria d'aller à la première ville pour me faire venir un cheval: Almont, sans aucune défiance, partit pour se

rendre à la cité que nous savions être au-delà de cette vaste forêt. Il étoit à peine à six milles de distance, qu'Odoric qui mettoit sa confiance entière dans l'homme qui restoit, osa lui confier son infâme dessein.

Cet homme, nommé Corèbe, et natif de Bilbao, avoit passé son enfance avec Odoric dans la même maison; Odoric lui communiqua donc tout ce qu'il avoit dans l'âme, ne doutant point que l'amitié ne fût la plus forte, et qu'elle ne l'empêchât de s'opposer à ses desirs. Cependant Corèbe, plein d'honneur et de loyauté, ne put l'entendre sans indignation, et ne ménageant rien, il l'appella traître, et se montra prêt à s'opposer à sa violence par ses actes comme par ses paroles; leur querelle fut bientôt animée au point de mettre l'épée à la main, et tandis qu'ils se battoient, je pris la fuite vers le plus épais de la forêt; Odoric, plus adroit et plus expert dans les combats, blessa plusieurs fois Corèbe, le laissa comme mort à terre, et me poursuivit vivement. Seroit-il possible que l'amour lui eût prêté ses ailes pour me joindre, et ses prières et ses propos les plus séducteurs pour réussir à me toucher?.... Mais la fermeté que je lui montrai de mourir plutôt que de satisfaire ses infâmes desirs; ses prières, ses propos flatteurs,

ses menaces même, lui paroissant être inutiles, il en vint à la force ouverte, malgré mes larmes, mes supplications et tout ce que je pus lui dire sur la fidélité qu'il devoit à Zerbin : toutes mes prières étant inutiles, n'espérant plus trouver de secours qu'en moi-même, me voyant attaquée par lui, comme par un ours, je me défendis courageusement avec les ongles et les dents dont je lui fis porter des marques sanglantes, et je poussai des cris assez perçans pour pénétrer jusqu'à la voûte céleste.

Je ne peux dire si ce furent mes cris qui pouvoient se faire entendre d'une lieue, ou si ce fut l'ordinaire avidité des Riverains pour courir au rivage, et recueillir les débris des vaisseaux brisés sur les écueils, qui fit accourir sur le sommet de la montagne une assez grosse troupe qui parut marcher vers nous. Le Biscayen abandonnant sa lâche entreprise, prit aussi-tôt la fuite. Il est vrai, Seigneur, continua-t-elle, que cette troupe me portoit alors un grand secours ; mais hélas ! il n'arrive que trop souvent qu'un mal plus cruel encore que celui que nous venons d'éviter, vient achever de nous accabler. Je n'ai pas été assez infortunée pour que ces gens aient osé me faire même violence ; mais en eux ce n'étoit point l'ouvrage de la vertu, voyant que j'étois belle, ma virginité leur parut

importante à conserver : depuis ce tems, neuf mois se sont écoulés, sans que je sois sortie de cette espèce de sépulcre ; j'ai perdu tout espérance de voir mon cher Zerbin, et, par ce que je leur ai déjà plus d'une fois entendu dire, je vois qu'ils viennent de me vendre à quelque Marchand qui doit me conduire au serrail d'un Soudan du Levant.

Au moment où la jeune Isabelle finissoit son récit souvent interrompu par ses sanglots, et d'une voix si douce, qu'elle eût attendri jusqu'à l'aspic même; tandis qu'elle renouvelloit sa douleur par l'aspect de ses malheurs, une vingtaine d'hommes, armés de haches et de forts épieux, entrèrent dans la caverne : un vilain homme, défiguré par un coup qui lui coupoit le nez et la mâchoire, et qui n'avoit qu'un œil, voyant le Comte d'Angers assis auprès de cette belle, se tourna vers ses compagnons, et leur dit : Voyez-vous cet oiseau qui, sans que j'aie tendu de paneau, s'est venu prendre dans mes filets ? Il dit ensuite au Comte : En vérité, je ne vis jamais d'homme plus obligeant que toi d'être venu si à propos ; quelqu'un t'aura dit peut-être, que j'avois besoin de ce bon habit brun et de ces belles armes, et tu n'as pas manqué de venir à tems pour me les livrer.

Roland se levant aussi-tôt, répond avec un

ris amer, à cet homme si masqué par ses anciennes blessures : Je vais te vendre ce que tu desires, mais au prix que nul marchand ne voudroit en recevoir. Sur le champ, il se saisit d'un gros tison brûlant; il le lance, et frappe le vil brigand au milieu du front, entre le nez et l'œil qui lui restoit; le tison emporte les paupières et son autre œil, lui brise la tête, et sa vilaine âme va joindre aussi tôt celles que Caron passe pour les précipiter dans les étangs bouillans du Tartare.

Le milieu de cette caverne étoit occupé par une grande table épaisse de deux palmes; elle étoit quarrée, très-spacieuse, et servoit à tous ces brigands quand ils prenoient leurs repas: Roland avec la même aisance et la même adresse qu'un Chevalier Espagnol lance la canne, jette cette table sur la troupe où cette canaille lui paroît être la plus nombreuse; différens coups mortels frappent ces brigands, ou leur brisent la tête et les os; presqu'aucun d'eux ne peut s'en sauver. C'est ainsi que l'on voit une grosse pierre, lancée sur un tas de couleuvres qui se roulent ensemble au soleil après l'hiver, les écraser, ou les estropier presque toutes; l'une meurt, l'autre perd sa queue, une autre, ne pouvant plus ramper en avant; se replie en cercles sur elle-même; une autre enfin, ayant

un sort plus heureux, frise légèrement l'herbe, glisse, s'échappe en sifflant, et court à sa proie. Ce coup cependant n'eut rien de fort extraordinaire, puisqu'il avoit été porté par Roland ; ceux que la table n'avoit pas assommés n'étoient plus qu'au nombre de sept, au rapport de l'Archevêque Turpin. Ils voulurent en vain s'enfuir, mais le Paladin leur ferma le passage. Après les avoir pris sans résistance, il leur lia fortement les mains avec des rameaux de la forêt prochaine ; ensuite les tirant hors de la caverne, il façonna de sa main, avec son épée, les branches d'un vieux cormier bien touffu ; il n'eut besoin ni de crocs, ni de chaînes, pour purger la terre de cette maudite engeance ; la forêt lui fournit tout ce dont il avoit besoin pour les pendre, et pour les laisser en pâture aux corbeaux. . . . .

La vieille coquine, amie de ces brigands, ne les vit pas plutôt morts, qu'elle prît la fuite en pleurant, et s'arrachant le reste de ses cheveux ; elle courut au travers des ronces, des roches et des buissons, jusqu'aux bords d'une rivière, où le hasard lui fit rencontrer un Chevalier ; mais je me réserve à vous le nommer dans un autre temps : je retourne donc à la jeune Isabelle, qui supplioit Roland de ne la pas laisser toute seule, lui promettant de le suivre en tous lieux ;

le bon et courtois Paladin la console, et dès que la courière du jour, parée de roses et de ses voiles de pourpre, commença sa carrière le Paladin partit avec elle en reprenant son chemin ordinaire.

Ils marchèrent plusieurs jours, sans rencontrer d'aventures ; enfin ils trouvèrent dans leur chemin un Chevalier, qu'on conduisoit comme prisonnier : j'en parlerai dans la suite. Mais je vais fixer votre attention sur un objet qui ne vous doit pas être moins cher : c'est la fille d'Aimon, que nous avons laissée en proie aux regrets d'avoir perdu son amant.

Cette belle guerrière, en desirant et en attendant le retour de Roger, faisoit son séjour ordinaire à Marseille, d'où faisant sans cesse des courses contre les Sarrasins en Languedoc et dans la Provence, elle remportoit tous les jours des avantages sur eux ; elle ne donnoit pas moins de preuves de sa prudence et de sa valeur, et comme Général et comme simple combattant. Voyant s'écouler un tems plus long que celui que Roger avoit marqué pour son retour, elle craignoit pour lui mille accidens fâcheux : un jour, entr'autres, qu'étant toute seule, elle se livroit à la plainte, elle vit paroître tout-à-coup celle qui, par le moyen du précieux anneau, délivra Roger des chaînes d'Alcine. Lorsqu'elle

vit Mélisse retourner seule, sans lui ramener son amant, elle devint pâle, tremblante, et se soutenant à peine. Mais Mélisse la rassura par son visage riant, comme n'ayant que de bonnes nouvelles à lui dire.

Aimable fille, lui dit-elle, ne craignez rien; Roger se porte bien, et Roger vous aime d'un amour fidèle. Mais ce jeune héros a perdu sa liberté; et l'Enchanteur qui la lui ravit deux fois, le retient encore sous sa puissance. Si vous voulez le délivrer, montez sur le champ à cheval, et suivez-moi; je saurai vous donner les moyens de lui rendre la liberté. Elle lui raconta quelle avoit été l'illusion par laquelle Atlant avoit encore trompé Roger, lorsque ce jeune Paladin avoit cru la voir enlever par un géant, qui, sur le champ, étoit disparu devant lui. C'est par cette même ruse, ajouta-t-elle, qu'Atlant arrête tous ceux que la fortune conduit près de son château. C'est ainsi qu'il leur fait voir ce qui peut les intéresser davantage: les affections de tous n'étant pas les mêmes, chacun d'eux court dans son palais, cherchant sans cesse l'objet dont il s'est servi pour les attirer; il anime même tellement leur desir de le retrouver, que c'est ainsi qu'il les arrête.

Dès que vous approcherez, dit-elle, de cette demeure enchantée, Atlant ne manquera pas de

prendre tous les traits de Roger ; et il le fera paroître à vos yeux, vaincu par des forces supérieures. Le seul moyen alors de le délivrer, c'est de vous tenir à part sans avoir l'air d'en être émue.

Soyez donc bien sûre que le grand nombre de ceux qui sont tombés dans ses filets ont été séduits par de semblables prestiges. Vous croirez voir Roger qui vous demandera du secours ; vous reconnoîtrez tous ses traits : mais gardez-vous bien de vous laisser tromper par cette ressemblance ; frappez hardiment ; arrachez la vie à ce faux Roger ; et soyez sûre que c'est celui qui vous a fait tant de maux, qui tombera sous vos coups. Il vous paroîtra bien dur sans doute (et je le vois d'avance) de tuer celui qui ressemble si parfaitement à Roger ; n'en croyez donc point vos yeux ; que ses enchantemens ne vous empêchent pas de voir le vrai : car je vous l'annonce, si vous venez à changer de sentiment, si vous laissez vivre le Magicien ; vous perdrez Roger pour toujours.

Bradamante prend son parti de suivre les conseils de Mélisse, en laquelle elle a toute confiance; elle s'arme promptement, et la suit. Mélisse la guide, et la conduit à grandes journées, soit à travers champs, ou par le milieu des forêts, et cause avec elle, pour charmer l'ennui d'un si

long voyage. Elle rappelle souvent à Bradamante cette multitude de héros qui doivent naître d'elle et de Roger; et comme si les décrets éternels étoient sous ses yeux, elle lui montroit tous les événemens des siècle futurs.

O ma chère et prudente conductrice, dit alors la fille d'Aimon à Mélisse, vous m'avez éclairée sur les grands Princes qui doivent naître de ma race; ne pourriez-vous pas aussi me faire connoître quelques-unes de celles de mon sang, qui seront distinguées par leurs vertus et par leur beauté ?

Mélisse, toujours obligeante et polie, lui répondit : Sachez, ô ma fille, que je vois naître de vous des mères d'Empereurs et de Rois, et de ces femmes fortes et illustres qui feront le plus ferme appui des maisons où l'hymen les aura placées. Leur piété, leur âme élevée, leur prudence et leurs vertus épurées, honoreront autant leurs habits de femmes, que les plus grands guerriers peuvent honorer les armes dont ils se couvrent. Si je vous rapportois le nom de toutes celles qui le mériteroient, je serois trop longue à mon récit, n'en voyant aucune qui ne soit digne de louange; j'en choisirai seulement quelques-unes; et je regrette que vous ne m'en ayez pas parlé dans la caverne de Merlin, où je les aurois fait paroître à vos yeux.

De votre illustre race, il doit naître une Isabelle, la plus magnanime, la plus libérale de toutes les Souveraines; elle regnera sur les bords du Menzo, et dans cette ville qui tire son nom de la mer d'Ocus. Douée d'une rare beauté, sa sagesse, sa pudeur égaleront la lumière et la pureté du jour; elle protégera les arts, elle saura conduire à des succès éclatans les plus grandes opérations; et les sciences les plus relevées n'auront rien d'obscur pour elle : son époux, digne d'elle, sera de même le protecteur du vrai mérite; ses exploit sur les bords du Tar, l'expulsion des François du Royaume de Naples et de l'Italie, illustreront ses armes : semblable au prudent Ulysse, par la valeur, il jouira du bonheur de posséder une autre Pénélope. L'éloge que je vous fais d'Isabelle est encore bien borné, Merlin m'en ayant beaucoup plus appris dans sa grotte. J'imiterois la longue navigation de Typis, si je voulois parcourir tout ce qu'Isabelle fera pour mériter le respect et l'amour de son siècle. Sa sœur Béatrix remplira la destinée annoncée par ce nom, tant qu'elle sera sur la terre, son époux, pendant le cours de sa belle vie, partagera son bonheur; mais quand il aura le malheur de la perdre, une suite fatale d'infortunes l'accablera : tant que Béatrix verra le jour, Louis le More, Sforce, et les couleuvres des

Visconti triompheront; mais à la mort de Béatrix, leurs Etats désolés seront en proie à leurs ennemis, et le malheureux Duc de Milan mourra dans la captivité: plusieurs autres Princesses de votre sang porteront aussi le nom de Béatrix; l'une couvrira ses beaux cheveux de la couronne de Hongrie, l'autre méritant une couronne céleste, verra l'Ausonie lui dresser des autels, et l'invoquer comme sainte: je me tairai sur la plupart des autres Princesses de ce nom, pour ne pas trop alonger mes récits, quoiqu'il n'en soit pas une d'elles dont la trompette ne dût célébrer les vertus héroïques: les Blanches, les Lucrèces, les Constances, donneront des Princes à l'Italie, et seront les réparatrices de ses plus illustres maisons.

Non-seulement celles de votre nom l'illustreront, mais votre maison le sera de même par celles que l'hymen y réunira. Merlin me l'a révélé, sans doute dans le dessein que j'usse le plaisir de vous le dire. Je dois premièrement vous parler de Richarde qui ne se laissera point abattre par la douleur d'être veuve bien jeune encore, et de voir ses enfans dépossédés de leurs Etats; elle les verra quelques tems errer au milieu de leurs ennemis; mais sa prudence et son courage réussiront à tout réparer.

Que n'ai-je point à vous dire de la Princesse

Royale de l'antique maison d'Arragon? elle dont les Grecs et les Latins se seroient fait une gloire de célébrer les vertus sublimes : c'est elle, c'est cette Léonore que la puissance divine semble avoir choisie entre toutes les femmes pour être l'heureuse mère d'Alphonse, d'Hippolyte et d'Isabelle : comme une plante naissante croît et s'élève dans un terrein fertile, de même la beauté, la vertu, le bonheur et la haute réputation augmenteront sans cesse, et feront admirer sa belle-fille Lucrèce Borgia : quoiquelle ne soit pas encore née, j'admire d'avance celle vis-à-vis de laquelle les autres femmes seront comme l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le sombre pavot à la rose, le pâle saule au verd laurier, et le verre peint aux pierreries orientales. Mais parmi toutes ces louanges qui lui seront prodiguées pendant sa vie et après sa mort, la plus belle de toutes sera, ces dons brillans, ces grands principes, ces sentimens qu'elle aura fait passer à ses enfans, également illustres dans l'Eglise et dans les armes : l'éducation qu'ils en auront reçue, restera sans cesse empreinte dans leur âme, ainsi que l'argile neuve se ressent toujours de la première liqueur que le vase a reçue.

Je n'ai garde de vous laisser ignorer le nom de celle qui lui succédera ; c'est cette illustre Renée de France, fille unique de Louis XII, et d'Anne

d'Anne de Bretagne: toutes les vertus qu'on peut admirer n'auront jamais paru aussi sublimes que dans cette Princesse, depuis que les élémens, sortis du cahos, se sont mis en équilibre ensemble, et que le ciel et la terre tournent sur leurs pôles: Alve de Saxe, la Comtesse de Celano, Blanche, fille du Roi de Sicile et Princesse de Catalogne, la belle Lippe de Boulogne, doivent aussi vous être connues, et mériteroient sans doute que je leur donnasse des louanges bien plus étendues; mais ce seroit entrer dans une mer sans limites.

Plus je vous ai fait voir quelle sera la grandeur de votre race future, plus j'ai dû vous animer à tirer Roger de ce fatal palais.

Mélice se tut à ces mots; et s'appercevant qu'elle étoit déjà près de l'habitation du vieux et méchant Enchanteur, elle crut ne devoir pas aller plus loin, dans la crainte qu'il ne la découvrît: elle laissa donc Bradamante seule, après avoir renouvellé ses conseils; et la jeune Guerrière ne marcha pas plus de deux milles, sans voir tout-à-coup Roger attaqué par deux forts géans qui l'entouroient, le frappoient et paroissoient prêts à lui donner la mort.

Dès qu'elle apperçoit celui qu'elle reconnoissoit à tant de marques pour être Roger, Bradamante oublie son premier dessein, et les sages

conseils de Mélisse ; elle a même l'injustice de soupçonner la candeur de cette Fée; elle imagine que Mélisse veut se venger de quelqu'injure secrette qu'elle en a reçue, et qu'elle a formé le noir dessein de faire périr Roger en présence de celle qui l'adore. N'est-ce donc pas là, se disoit-elle en elle-même, n'est-ce pas ce Roger que mon cœur et mes yeux me font également connoître? Pourquoi croire plutôt Mélisse que mes propres yeux, et ce cœur qui me dit toujours si bien s'il est près ou s'il est éloigné de moi?

Pendant qu'elle fait ces réflexions, elle entend la voix de son cher Roger qui lui demande des secours; elle voit qu'il est obligé de fuir à toute bride, et que ces deux cruels ennemis le poursuivent avec rapidité. Bradamante n'hésite plus à voler à son secours, par ce même chemin, qui conduisoit au château. Elle entre à leur suite; et sur le champ, elle cède au même enchantement que Roger: elle le cherche de tous côtés; la nuit est égale au jour pour ses vaines recherches; et cet enchantement étoit tel, que ces deux amans se rencontroient, se parloient même à tous momens, sans pouvoir se reconnoître.

Laissons Bradamante soumise à ce prestige, mais n'en ayez aucune inquiétude: je saurai bien, quand il sera tems, l'en tirer avec son cher Roger. Vous savez que la diversité plait à l'es-

prit comme au goût; et mon histoire, en se variant, et semblant n'aller que par sauts et par bonds, vous en sera peut être plus agréable.

Il faut bien que je me serve de différens fils pour tramer le long tissu de ma toile. Qu'il ne vous déplaise donc pas d'écouter en ce moment, comment les troupes Sarasines, sorties de leurs quartiers, prirent les armes pour paroître devant Agramant. Ce Prince, menaçant sans cesse l'Empire des Lys, faisoit une revue générale pour connoître le nombre de ses soldats; il savoit qu'outre le grand nombre de cavaliers qui manquoient à ses troupes, plusieurs d'entre-elles avoient perdu leurs chefs : les Espagnols, les Lybiens, les Ethiopiens, et plusieurs autres nations, n'avoient plus de Commandans; et pour leur en donner à toutes, une revue générale étoit nécessaire. Le Roi d'Afrique, et celui d'Espagne, avoient fait venir de grandes recrues, pour remplacer ceux que les combats avoient fait périr: il falloit donc incorporer ces nouvelles troupes dans les anciennes, et leur donner des chefs. Mais, Seigneur, sous votre bon plaisir, j'interromps mon chant, et ce ne sera que dans le suivant que je vous parlerai de cette grande revue.

Fin du treizième Chant.

CHANT XIV.

Dans les grands combats, les siéges et les assauts que la France avoit essuyés contre les Maures d'Afrique et d'Espagne, un très-grand nombre, de part et d'autre, étoient restés la proie des loups, des corbeaux et des aigles aux serres tranchantes.

Les François paroissoient être les plus maltraités, ayant perdu de vastes pays; mais les Sarasins avoient à regretter un plus grand nombre de Princes et de hauts Seigneurs. Leurs victoires leur avoient trop coûté, pour qu'ils pussent en tirer trop d'avantage et de joie. Il est facile, invincible Alphonse, de comparer ces antiques évènemens, à cette grande et célèbre bataille de Ravenne, qui coûta tant de larmes, et dont le succès et la gloire furent dûs à votre bras victorieux. Les cohortes françoises s'ébranloient, déjà prêtes à plier, lorsque vous attaquâtes les étendards espagnols, suivi d'une troupe jeune, courageuse et brillante, qui mérita de vous les éperons dorés de la Chevalerie; vous sûtes briser, enlever leurs drapeaux; un immortel laurier vous est dû, pour avoir sauvé l'honneur des lys; et votre tête altière mérite encore plus

une seconde couronne pour avoir conservé les jours du nouveau Fabrice des Romains, cet illustre Colone que vous prîtes, et dont vous sauvâtes la vie, que pour la défaite totale qui baigna de sang les champs de Ravenne, et qui vit les troupes Arragonoises, Castillanes et Navarroises fuyant de toutes parts, après avoir perdu leurs bannières et leurs étendards.

Cette victoire, cependant, fut plus utile qu'elle n'excita de joie. Lorsque nous vîmes étendu mort sur le champ de bataille, ce brave Général François et tant de Seigneurs et de grands Capitaines qu'il commandoit, et qui venoient de traverser les Alpes avec lui, pour voler au secours de leurs alliés, nous reconnûmes bien que nos vies et notre patrie étoient à couvert des tempêtes qu'excite Jupiter irrité; mais comment n'aurions-nous pas gémi sur la perte cruelle qui plongea la France dans les larmes et mit tant d'épouses en deuil? Louis a besoin de nouveaux Capitaines, et de Chefs, prudents et sevères qui soutiennent l'honneur de la France, et qui répriment les excès furieux des Soldats. Quels crimes n'ont-ils pas commis? Les Monastères, les Noviciats de toute espèce pillés; on a vu leurs tremblantes habitantes gémir dans les bras du soldat effréné; la mère, l'épouse, la fille, ont éprouvé

leur brutale fureur; portant leur main sacrilège jusques sur les tabernacles, un simple ciboire d'argent leur a fait profaner le corps précieux du Sauveur.

O misérable Ravenne, qu'a pu ta vaine résistance? Bresse t'avoit donné l'exemple le meilleur à suivre, c'est d'après tes malheurs, que Fayance et Rimini se sont conduites, depuis que le bon et sage Louis nous envoie le prudent Trivulce. Que les François apprennent de sa bouche à réprimer leurs rapines et leurs coupables desirs! il saura leur dire avec vérité, que de tous tems en Italie, ces crimes furent suivis de la punition et de la mort.

Ainsi que maintenant le Roi de France a besoin de remplacer dans son armée les grands Capitaines qu'il a perdus; de même alors Agramant et Marsile, pour donner une bonne et forte consistance à leur armée, l'avoient voulu voir, dès qu'elle sortit de ses quartiers d'hiver, et la rangèrent en ordre dans une vaste plaine, pour pourvoir au commandement de chaque troupe.

Marsile en premier, Agramant en second, commencèrent à faire défiler leur armée, troupe par troupe. Les Catalans et les Montagnards leurs voisins, suivent la bannière de Doriphebe; les Navarrois, dont Renaud a tué Folvirante

leur Roi, marchent ensuite ; et Marsile leur donne Isolier pour Général. Balugante, Gouverneur des peuples de Léon, et le fier Grandonio, chef de ceux des Algarves, marchent ensuite. Les Castillans obéissent à Falsiron, frère de Marsile : ceux qui sont partis de Malaga, de Séville, et des bords fleuris de Bétis, depuis la mer de Gades, jusqu'à la riche Cordoue, suivent la bannière de Madarasse.

Stordilan, Tessire et Baricondo, conduisent les troupes de Grenade, de Lisbonne et de Mayorque. Larbin, Roi de Lisbonne, ayant été tué, les Portugais obéissent à Tessire, son parent; et Serpentin commande les troupes de Galice, privées de Maricolde, leur ancien chef. Tolède, Calatrava, les bords de la Guadiane, avoient envoyé leurs guerriers sous les ordres de Sinagon; mais le brave Mataliste, depuis sa mort, avoit été mis à leur tête ; Bianzardin réunissoit sous sa bannière lès troupes de Placentia, de Salamanque, d'Astorga, d'Avila, de Zamora et de Palentia. Pour les guerriers de Sarragosse et de la Cour de Marsile, ils avoient le redoutable Ferragus pour commandant. Leurs armes étoient brillantes ; leur audace étoit extrême. Malgarin, Balingerne, Malzarize et Morgan se consoloient près de Marsile d'avoir été chassés de leurs Etats, et comblés de ses bienfaits, ils

s'étoient dévoués à son service. Une infinité, d'autres guerriers, dont je rapporterai les noms, lorsque j'aurai lieu de célébrer leur bravoure, fermoient la marche de l'armée d'Espagne. Je dois cependant distinguer entr'eux le valeureux Follicon, bâtard du Roi Marsile.

Dès que l'armée de Marsîle eut défilé, le fier Roi d'Oran, de taille de géant, s'avança, suivi d'un gros escadron. La troupe suivante regrettoit son ancien chef Martasin, qui pleuroit en expirant d'être tombé sous les coups d'une femme, (Bradamante ayant tué ce Roi des Garamantes). La troisième troupe, sortie de Gascogne après la mort d'Argoste, avoit aussi besoin d'un chef, ainsi que la quatrième. Agramant leur choisit Buralde, Ormide et Arganio.

Il donna de même Orcia aux troupes de Lybie, qui pleuroient le brave Negre Dudrinasse. Brunel parut aussi, conduisant ceux de la Tingitane : ses yeux étoient baissés, son air étoit triste et nébuleux, depuis que, près du château d'Atlant, Brunel avoit perdu l'anneau d'Angélique que Bradamante avoit enlevé : il étoit tombé dans la disgrace d'Agramant ; et si le frère de Ferragus, Isolier, n'avoit pas juré sur son honneur qu'il l'avoit trouvé lié contre un arbre, Agramant l'eût condamné à rendre le dernier soupir au gibet. C'est à la prière de ceux

de sa Cour, qu'il lui fit ôter du col l'infâme hart qu'il avoit si bien méritée ; mais ce ne fut qu'avec la menace de le punir encore plus sévérement à la première faute ; ce qui portoit la consternation sur le front de ce Sarasin. La troupe de cavalerie de Farurante suivoit Brunel ; l'infanterie de Maurine marchoit ensuite ; le nouveau Roi du Liban, successeur de Pinodore, avoit reçu d'Agrican, non-seulement le sceptre d'or, mais il l'avoit mis à la tête d'un gros détachement de ses sujets.

Les troupes de l'Hespérie, avec celles de Ceuta, venoient après, conduites par Soridan et Dorilon. Pulian commandoit les Nasamones, et les suivoit de près. Agricalte marchoit à la tête des Hamoniens, Malabufer des Pisans ; les troupes de Maroc et des Canaries étoient commandées par Finadure, et celles du Roi Tardoc, par Balastre.

Deux escadrons, l'un de Mulga, l'autre d'Azilla, marchoient après sans commandant. Agramant mit à la tête de ces braves troupes, Corinée, l'un de ses amis de confiance. Il donna de même Rimedonte aux escadrons sans chef d'Almansille. Cette grosse troupe étoit fermée par Balinfront, à la tête de ceux de Cosca.

Le Roi Clarindo, successeur de Maribalde, tenoit la tête du gros de troupes suivant. A la

tête des guerriers de Bolga, Baliverze, le plus méchant coquin des Sarasins, commandoit un escadron; mais aussi l'une des belles troupes de l'armée qui suivoit, étoit commandée par le plus sage Roi qui suivît Agramant : c'étoit Sobrin, Roi de Garbe, également bon dans les conseils et dans les combats.

Les troupes de Bellemarine, que Gualciotte avoit commandées jusqu'alors, venoient de passer sous les ordres de Rodomont, Roi d'Alger; il n'étoit arrivé que depuis trois jours à l'armée. Il revenoit du fond de l'Afrique où il étoit passé pour rassembler des forces. Agramant l'avoit envoyé dans cette partie, vers le tems où le Soleil moins brillant et moins chaud, semble céder au Sagittaire et aux cornes menaçantes du Taureau. L'armée Sarasine n'avoit point de guerrier aussi fort, aussi redoutable que le fier Rodomont : les portes de Paris devoient plus trembler à son aspect, qu'à celui de tous les autres guerriers. Cet homme féroce avoit suivi les deux Rois en France, moins par attachement, que pour se montrer le plus implacable ennemi de la foi chrétienne.

Prusion, Roi des Alvaraches, et Dardinel, Roi de Zumara, suivoient Rodomont : je ne sais si quelque chouette, quelque vieille corneille, ou quelqu'autre oiseau de mauvaise augure, leur

avoient annoncé leur mauvais sort; mais l'heure et le moment de leur mort étoient déjà déterminés dans le ciel pour le combat suivant.

L'on n'attendoit plus dans l'armée, que deux troupes, qui se trouvoient absentes : c'étoit celles de Trémisen et de Noricie; personne n'en donnoit de nouvelles. Agramant ne savoit que penser de ce long retardement, lorsqu'enfin on lui conduisit un écuyer du Roi de Trémisen, qui lui raconta qu'Alzirdon, Manillard et tous les Capitaines de ces deux troupes, étoient étendus sur la poussière.

Seigneur, dit cet écuyer, le terrible Chevalier qui n'eût laissé aucun de nous en vie, si quelques-uns ne l'avoient évité par la fuite, est entré dans nos escadrons comme un grand loup dans deux troupeaux de chèvres et de moutons.

Depuis quelques jours il étoit arrivé dans l'armée un haut et puissant Chevalier, auquel ceux de l'Orient et du Couchant ne pouvoient presque être comparés. C'étoit Mandricard, fils et successeur du grand et célèbre Agrican, Roi de Tartarie. Agramant lui rendoit et lui faisoit rendre les plus grands honneurs. Mandricard avoit déjà rempli la terre de sa haute renommée par ses exploits; mais celui de tous qui le couvroit le plus de gloire, c'étoit la conquête qu'il avoit faite des armes d'Hector. En vain la Fée de Sorie

les conservoit depuis plus de mille ans ; Mandricard s'en étoit emparé ; et tout ce que sa valeur surmonta dans cette aventure, exciteroit la terreur, si je le racontois.

Ce Prince ayant été présent au récit de l'écuyer de Trémisen, il sentit enflammer son grand cœur, et forma sur le champ le projet de suivre les traces de ce guerrier qu'on avoit peint si terrible. Il se garda bien de laisser soupçonner son projet ; soit que son caractère altier le rendit dédaigneux, soit qu'il craignît qu'un autre n'eût la même pensée, et ne le précédât. Il s'informa de l'écuyer, de quelle espèce d'arme et d'habits ce Chevalier étoit paré. Celui-ci lui répondit qu'il étoit couvert d'armes noires ; et que son casque même ne portoit aucun cimier.

Roland, en effet, le cœur plein de deuil pour l'absence d'Angélique, avoit quitté jusqu'à l'écusson de ses armes, et n'avoit rien voulu souffrir sur lui qui ne se ressentît de l'état douloureux de son âme.

Marsile avoit fait présent à Mandricard d'un superbe cheval bay châtain : ses crins et ses pieds étoient noirs. Il étoit né d'une jument du pays de Frise et d'un cheval andaloux. Mandricard, bien armé, sauta dessus, et partit avec vitesse, en jurant de ne retourner à l'armée, qu'après avoir trouvé le Chevalier aux armes noires.

Il rencontra sur sa route quelques fuyards échappés à la fureur de Roland; l'un pleuroit un frère, l'autre son propre fils péri sous ses yeux. Une affreuse terreur étoit encore empreinte sur leur visage; pâles, muets, et troublés, ils sembloient ne marcher qu'au hasard.

Madricard ne fut pas long-tems, sans avoir le spectacle affreux du champ de bataille. L'énormité des coups dont les morts sont frappés, lui confirme le rapport qu'Agramant a reçu; il porte sa curiosité, jusqu'à mesurer la largeur de ses blessures; il sent d'autant plus redoubler la jalousie qu'il a contre le Chevalier qui leur a donné la mort.

De même que le loup ou le dogue affamé, accourant à l'odeur d'un bœuf que les paysans ont abandonné mort dans la campagne, n'en trouvant plus que les cornes et les os nus, les chairs ayant été déjà dévorées par les oiseaux, regrettent d'être arrivés trop tard pour se repaître d'une si riche proie; ainsi le cruel Mandricard, furieux de jalousie, blasphême de ne plus trouver d'ennemi.

Il suivit pendant le reste de ce jour et la moitié du suivant les traces du Chevalier Noir; il apperçut alors un pré ombragé par de grands arbres, qu'un fleuve côtoyoit en serpentant en forme de guirlande, et qui laissoit un petit es-

pace pour y entrer entre ses deux bras ; c'est ainsi que le Tibre embrasse en tournant le terrein d'Otricoly. Plusieurs Chevaliers armés sembloient fermer ce passage. Mandricard leur demanda pour quel dessein ils se trouvoient rassemblés en si grand nombre. Le Capitaine, frappé de la mine altière de Mandricard et de la richesse de ses armes brillantes de pierreries, lui répondit : » Seigneur, nous sommes sujets du Roi de Grenade, et nous avons été commandés pour servir d'escorte à la Princesse sa fille qu'il vient d'accorder au Roi d'Alger, quoique le bruit public ne l'ait pas encore annoncé : dès que la cigale aura cessé son chant, qu'on n'entend que pendant la plus grande chaleur du jour, nous nous remettrons en chemin avec la Princesse, qui dort présentement, pour la conduire au camp, et la remettre entre les bras du Roi son père.

Mandricard, qui méprisoit l'univers, eut peu d'estime pour cette troupe, et voulut s'amuser à voir comment elle défendroit la jeune Princesse. Vraiment, leur dit-il, on m'a dit que cette Princesse est fort jolie, et je me réjouis de pouvoir le savoir par moi-même. Menez-moi promptement près d'elle, ou, si vous l'aimez mieux, faites-la venir ; mais dépêchez-vous : car il faut que je reparte dans un moment. — Pardieu, dit le Grenadin, il faut que tu sois un grand fol pour....

Il n'eut pas le tems d'en dire davantage; car le fier Tartare, courant à l'instant sur lui, lui passa sa lance au travers du corps, il la retira promptement, pour en percer un second.

Mandricard ne portoit point d'épée, parce que lorsqu'il fit la conquête des armes d'Hector, il ne trouva point celle que le Héros Troyen avoit portée; et dès-lors il jura, lui qui ne juroit jamais en vain, qu'il ne porteroit jamais d'épée, que lorsqu'il auroit enlevé celle de Roland, cette fameuse Durandal, qu'Almont avoit portée après Hector; et que Roland avoit enlevée, avec la vie, au redoutable Almont.

L'audace du Tartare ne lui laissa voir aucun désavantage, en attaquant le reste de cette troupe. Il s'élança sur eux, en s'écriant: Qui de vous m'arrêtera dans mon chemin? Ceux de cette escorte l'attaquèrent de tous côtés; l'un la lance en arrêt, et l'autre l'épée haute. Mandricard en tue plusieurs, avant que sa lance soit brisée; et dès qu'il ne s'en voit plus que le gros tronçon dans la main, il s'en sert à deux mains comme d'une massue, et la plupart de ceux qui lui résistent en sont assommés. Tel que l'Hébreu Samson sçut se servir d'une vile mâchoire d'âne; de même le Tartare brise les écus, les casques, et tue quelquefois l'homme et le cheval du même coup.

Ces malheureux combattans s'obstinent à cou-

rir à la mort, qui leur paroît encore moins amère, que la manière honteuse dont ils perdent la vie. Ils ne peuvent supporter de se voir assommer par un tronçon de lance, comme des couleuvres ou des grenouilles. Mais s'appercevant bientôt que les deux-tiers d'entre eux avoient déjà perdu la vie, et que le reste subiroit le même sort, ils commencèrent à fuir, et le cruel Tartare, qui ne peut souffrir qu'aucun de cette troupe épouvantée échappe à ses coups, les poursuit avec fureur. De même que les roseaux desséchés et les chaumes ne peuvent résister contre un feu qu'un Laboureur allume, de façon que le vent en dirige la flamme; ainsi ces malheureux sont écrasés par la fureur du terrible Mandricard. Ce fut alors que voyant que l'entrée du pré restoit sans aucune défense, le Prince Tartare suivit quelques traces fraîches; et guidé par quelques plaintes, il arriva jusqu'à la tente de la Princesse de Grenade. Curieux de voir si sa beauté répondoit en effet aux louanges qu'il en avoit entendu faire, il passe au milieu des morts, suit le tournant du fleuve, et trouve Dorali dans le milieu du pré; c'est ainsi que se nommoit la Princesse de Grenade. Elle étoit assise, toute en larmes, au pied d'un vieux frêne; ses larmes, qui se succédoient comme les ondes d'une fontaine, tomboient sur son beau sein: on voyoit sur son visage l'empreinte de la douleur et

de

de la crainte; sa terreur augmenta, lorsqu'elle vit approcher le Tartare, tout couvert de sang, et la fureur dans les yeux: elle perce les airs de ses cris: son escorte est détruite; elle ne voit plus auprès d'elle que quelques vieillards et de jeunes et timides filles qu'on avoit choisies pour la servir.

Lorsque Mandricard admira ce beau visage, et qui couvert de larmes.... (Eh que n'eût-il pas été, si le sourire l'eût encore embelli?) il ignore lui-même si sa victoire l'élève jusques dans les cieux; et sans le savoir, il est déjà le captif de sa belle prisonnière: il ne se flatte pas cependant que celle dont le deuil et les gémissemens exprimoient la vive douleur, pût facilement lui donner le prix de sa victoire; mais, espérant qu'à la fin cette plainte feroit place à des sentimens plus doux, il prit le parti de l'amener avec lui; et la faisant monter sur une blanche haquenée, il reprit avec elle le chemin dont il s'étoit écarté. Il congédia d'un ton assez doux les vieillards et les femmes qui l'avoient suivie depuis Grenade: N'en soyez point en peine, leur dit-il, je suis assez fort pour la défendre; je lui servirai de camérier, de gouvernante, d'huissier; et je la servirai mieux que personne; adieu, mes amis. Eux, qui ne pouvoient s'opposer à rien, s'en allèrent, et la quittèrent en pleurant, et se disant entre

eux : Ah ! que le Roi son père sentira de douleur, en apprenant cet-enlèvement ! de quelle fureur son redoutable époux ne sera-t-il pas animé ! Quelle horrible vengeance n'en prendra-t-il pas ! Ah ! que n'est-il ici, pour sauver l'illustre sang du Roi Stordiland, avant que cet étranger l'entraîne loin de nous.

Mandricard, assez satisfait du prix charmant qu'il venoit de recueillir de sa victoire, n'étoit plus si pressé de trouver le Chevalier aux armes noires ; il avoit bien rallenti sa marche, et n'étoit occupé que de trouver un lieu favorable, pour laisser enfin paroître le feu dont il étoit enflammé. Tout en marchant, il cherchoit à consoler Doralice, dont les yeux et les joues étoient humides de larmes.

Imaginant tous les moyens de pouvoir même la séduire : Ah ! lui dit-il, ce n'est que sur la renommée de votre beauté divine, que j'ai pu m'éloigner de mon heureuse patrie : aurois-je quitté mes Royaumes et la grandeur dont j'étois environné, pour voir seulement la France ou l'Espagne ? non, ajoutoit-t-il, le bonheur de vous voir, le desir de vous admirer m'a seul attiré loin de mes Etats. Si l'amour pouvoit être toujours le prix du violent amour, ne mériterois-je pas de vous toucher ? Que faut-il, hélas ! pour vous plaire ? Si c'est la haute naissance, le grand Agri-

san étoit mon père ; si ce sont les richesses, vous me voyez possesseur de ses vastes Etats ; Dieu seul est plus puissant que moi. Si c'est enfin la valeur, je viens de vous en donner une preuve.

Tous ces discours si tendres que l'amour inspiroit à Mandricard, n'étoient point absolument perdus ; ils alloient tout doucement au cœur de la jeune Doralice : ils commençoient à la rassurer de sa peur.

Bientôt cette peur fut absolument bannie ; la douleur qui venoit de lui percer l'âme, devint aussi bien plus modérée ; et bientôt encore, elle parut écouter ce nouvel amant avec plus de patience, et même avec une sorte de plaisir : elle fut d'abord plus polie, ensuite elle parut plus affable ; elle ne lui refusa plus d'arrêter sur ses yeux les siens qui cependant ne paroissoient lui demander que de la pitié. Mandricard, qui connoissoit un peu l'amour, et plus blessé que jamais par ses traits, commença dès-lors à former la douce espérance que cette jeune beauté ne lui seroit pas long-tems cruelle. Plein d'amour et de joie près de Doralice, il suivit ainsi son chemin, jusqu'à cette heure où l'approche de la nuit fait sentir aux animaux un froid qui les appelle à goûter les douceurs du sommeil. S'appercevant donc que le soleil étoit déjà couvert à moitié par l'horison, ils redoublèrent un peu de vitesse,

d'autant plus qu'ils entendirent de loin les sons de quelques chalumeaux, et qu'ils apperçurent la fumée qui s'élevoit de plusieurs cabanes.

Ces cabanes étoient l'habitation de quelques Pasteurs; (retraite pour eux plus commode que belle.) Ces honnêtes gardiens de troupeaux, accueillirent avec tant d'honneurs et de cordialité les deux voyageurs, et Mandricard alors étoit si content d'être chez eux, qu'il eût préféré cette demeure à la richesse et aux commodités des villes et des châteaux. Ses sentimens secrets le rendoient bien reconnoissant de l'urbanité qu'il trouvoit sous ces rustiques toits.

Je ne suis point assez sûr de ce qui put se passer entre la belle Princesse de Grenade et le fils d'Agrîcan pendant l'obscurité de la nuit, pour oser en rien dire. Je laisse à chacun le plaisir de se livrer à son imagination. Tout ce que je peux seulement assurer, c'est que leur réconciliation parut s'être faite de bien bonne foi; que tous les deux parurent fort gais en se réveillant, et que la reconnoissante Doralice remercia de bien bon cœur ces honnêtes Pasteurs, dont l'hospice leur avoit été si commode, et qu'ils avoient offerte avec tant d'affabilité.

Ils continuèrent pendant plusieurs jours cette même façon de voyager, errans ensemble sans aucun souci, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent en-

fin sur le bord d'un beau fleuve, dont la pente entraînoit doucement les eaux à la mer. Ces eaux avoient un cours si tranquille, qu'on doutoit qu'elles eussent leur mouvement nécessaire; elles étoient si claires, qu'on voyoit facilement le fond de leur lit : ce fut sur ces rivages tranquilles, qu'ils trouvèrent une Dame et deux Cavaliers qui se reposoient à l'ombre.

Mais, mon imagination qui m'emporte à ne pas suivre toujours le même chemin, me force à retourner à cette innombrable armée de Sarasins, qui semble vouloir assourdir toute la France de sa rumeur et de ses cris; elle les fait retentir autour des pavillons du fils de Trojan, qui défié le Saint Empire Romain, tandis que l'audacieux Rodomont jure d'embrâser Paris, et d'applanir l'enceinte de Rome la Sainte. Agramant, ayant été secrettement informé que le puissant secours des Isles Britanniques avoit déjà passé la mer, fit appeller le Roi Marsile, le vieux Sobrin Roi de Garbe, et quelques autres anciens Capitaines; leur voix unanime fut de faire le plus grand effort pour emporter Paris par un assaut général, ne pouvant plus espérer, disoient-ils, d'en faire la conquête, lorsque le secours seroit arrivé : ils avoient déjà rassemblé dans les maisons voisines des remparts de cette Ville, une prodigieuse quantité d'échelles, de claies et

de madriers, soit pour faire des ponts volans ou des bateaux ; Agramant avoit déjà commandé les troupes qui formeroient la première et la seconde attaque, et se proposoit bien de combattre lui-même dans cet assaut.

Charlemagne, le jour qui précéda ce combat furieux, fit élever des vœux au Ciel par tous les habitans des Monastères, et tous ceux qui remplissant les commandemens de l'Eglise, espéroient être en état de grâce, firent leurs dévotions comme des gens qui se préparoient à mourir le jour suivant. Charles entouré de ses Pairs et de ses Ministres donnoit l'exemple à ses Sujets dans la principale Eglise : Puissant Dieu ! s'écria-t-il, si ma tête est coupable, ne punis pas ce peuple fidèle pour mes iniquités passées : si ta volonté nous condamne à périr, diffère au moins les effets de ta vengeance : que nous, hélas ! qui portons le nom de tes enfans, nous ne périssions pas du moins sous les coups et sous les yeux des ennemis de ta loi sainte : que ces infidéles, ô grand Dieu ! ne puissent pas dire que tu laisses périr sans secours ceux qui t'adorent ; un seul rebelle à ta loi, que tu punirois aujourd'hui, pourroit en entraîner cent autres à l'esprit de révolte, et chasser la foi de tous les cœurs : protéges ceux que tu vis jadis défendre ton saint sépulcre profané, et la majesté de ton Eglise et

des Pontifes qui la servent. Ta miséricorde, ta bonté n'est-elle pas toujours la même? Pourrions-nous, ô Dieu si clément et si bon, désespérer de ton secours? Ce ne sera point le prix de nos mérites que nous recevrons; mais un don gratuit de ta grâce bienfaisante, remplissant nos cœurs de reconnoissance et d'amour, les rendra meilleurs et plus purs à tes yeux.

C'est ainsi que d'un cœur contrit et humilié, Charles élevoit ses cris et ses vœux à l'Éternel: il joignit plusieurs vœux à ses ardentes prières; elles furent écoutées, et les Anges les portèrent aux pieds du trône éternel où le Sauveur du monde est assis: les Saints, émus d'une sainte pitié à la voix des Anges supplians, se prosternèrent devant ce Dieu si bon; ils se joignirent à ces Messagers célestes pour le supplier d'exaucer les cris du peuple chrétien qui lui demandoit son secours.

Cette ineffable Bonté, qui ne fut jamais intercédée en vain par un cœur fidèle, jetta des regards de pitié sur eux; il fit signe de la main à l'Archange Michel de s'approcher: Va, lui dit-il, à cette armée chrétienne, qui, dans ce moment, vient d'aborder les côtes de Picardie, conduis-la près des murs de Paris, sans que les Sarasins puissent le savoir: cherche d'abord le Silence, ordonne-lui de te suivre

dans cette commission ; il saura bien tout ce qu'il doit faire pour l'exécuter : vole ensuite où la Discorde se tient ; dis-lui qu'elle allume ses affreux tisons, et qu'elle porte la fureur et le feu dans le camp d'Agramant ; qu'elle s'attache sur-tout à fomenter la haine et les disputes les plus violentes entre les chefs les plus renommés ; qu'elle leur fasse tourner leurs armes les uns contre les autres ; qu'elle les porte à désirer la mort de leurs propres alliés, à les couvrir de blessures et de chaînes : répands enfin entre eux un tel désordre, que leur Roi ne puisse plus tirer d'utilité de leurs secours. Michel baisse la tête sans répondre, vole à ces mots, et descend sur la terre ; de quelque côté que l'Archange dirige son vol, les nues s'ouvrent, le ciel est serein : un cercle doré de lumière, plus brillant que n'est l'éclair pendant une nuit obscure, l'entoure. Michel pense où d'abord il doit descendre pour trouver cet éternel ennemi des longs propos, ce Silence auprès duquel il doit exécuter le premier ordre qu'il a reçu.

Il vole d'abord dans ces lieux, où les habits, les vœux, les anciens usages lui font croire qu'il doit le trouver ; il voit l'un de ces grands Monastères, où les Frères et les Religieux sont également obligés de ne se point parler ; où le Silence doit commander sans cesse, son nom

étant inscrit non-seulement sur la porte du chœur de leur église, mais aussi sur celles des dortoirs, des réfectoires et de toutes les salles de la maison. Plein de cette espérance, il agite plus vivement ses ailes dorées ; c'est dans ce Monastère qu'il compte le trouver, ayant pour compagnes, la Paix, le doux Repos et la Charité. Mais qu'il se trouva trompé dans son attente ! Dès qu'il fut dans ces grands Cloîtres : Le Silence n'habite plus ces lieux, lui dit-on ; il n'en existe plus que le nom : la Piété, la Paix, l'Humilité, l'Amour du prochain, qui régnoient en ces lieux dans les anciens tems, ne s'y trouvent pas davantage ; la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, la Paresse et la Cruauté, les en ont bannies. Le Messager céleste s'étonne avec raison ; il jette un œil d'indignation sur cette méprisable troupe ; mais du moins il trouve et reconnoît la Discorde, que l'Eternel lui commandoit de chercher, dès qu'il auroit trouvé le Silence. Il avoit cru d'abord qu'il seroit obligé de l'aller chercher parmi les réprouvés, jusques dans les abymes de l'Averne ; heureusement elle parut à ses yeux dans ce nouvel enfer. (Eh ! qui le croiroit,) parmi tant de priéres et de saints sacrifices.

Michel est très étonné de cette découverte. Il croyoit devoir faire un bien plus long che-

min, pour trouver la discorde: cependant il vit qu'il ne se méprenoit pas; ses habits composés de bandes inégales, variées de cent couleurs différentes, la faisoient connoître; le vent en agitoit les bandes à chaque pas; tantôt elle étoit presque nue, d'autres fois elle paroissoit couverte. Ses cheveux noirs ou blancs, dorés ou argentés, et toujours prêts à s'entremêler ensemble, étoient dispersés sur ses épaules et sur sa poitrine; un petit nombre en étoit réuni dans une tresse, les autres étoient relevés sous sa coëffure; son sein, ses bras, étoient pleins de libelles, d'assignations, de consultations, et d'autres papiers de chicane; elle avoit aussi de grandes liasses de causes à consulter, et d'autorités, qui mettent toujours en danger les possessions du foible. Elle étoit entourée devant, derrière elle, et sur ses côtés, de Notaires, de Procureurs et d'Avocats. L'Archange l'appelle, et lui commande de se porter entre les chefs principaux des Sarasins, et de trouver des moyens pour qu'ils se détruisent entre eux par une guerre cruelle. Il lui demande ensuite quel est le lieu que le Silence habite; il croit qu'elle doit en savoir des nouvelles, comme parcourant sans cesse toute la terre pour y porter les feux et les ruines de la division.

La Discorde lui répondit: Je n'ai nulle idée

de l'avoir jamais rencontré ; j'en ai souvent entendu parler, ainsi que de sa finesse dans ce qu'il entreprend ; mais consultons la Fraude qui se trouve aussi parmi nous : elle en a si souvent besoin, qu'elle doit en savoir des nouvelles. A ces mots, elle la montre du doigt à Michel, en lui disant : La voilà. La Fraude avoit un visage ouvert, et même agréable. Elle étoit vêtue avec décence : ses regards avoient quelque chose de respectueux et de timide : elle marchoit posément ; et son parler étoit si doux et si modeste, qu'il sembloit à Michel qu'elle étoit prête à répéter le premier mot de la salutation qu'il avoit faite à Marie. Cependant rien n'étoit plus affreux et plus difforme que tout ce qu'elle savoit cacher aux yeux par ses sombres détours et par ses ruses coupables : sous son habit ample et très-long, elle portoit toujours un poignard nouvellement émoulu.

L'Ange lui demanda, quel chemin il devoit prendre pour trouver le Silence. Autrefois, lui dit elle, vous auriez pu le trouver avec les vraies Vertus : il avoit coutume de ne les point quitter : vous l'eussiez aussi rencontré parmi les Enfans de Benoît et ceux d'Elie, dans le tems que leur fondation étoit nouvelle. Il habita jadis les Ecoles publiques, dans les siècles d'Architas et de Pythagore. Mais, depuis la mort de ces

Philosophes et de ces saints Religieux qui savoient le retenir par des vertus constantes qu'ils pratiquoient, il ne se voit plus que quelquefois pendant la nuit, lorsqu'il accompagne des voleurs ou des amans heureux. Il suit aussi le Délit, la sourde trahison et le lâche assassin: vous pourriez peut-être le trouver parmi les faux Monnoyeurs, dont l'attention est extrême à se choisir des cavernes et des souterreins, dont les voûtes et les murs soient toujours sourds et muets. Mais le meilleur moyen qui puisse vous réussir, c'est de vous rendre vers le milieu de la nuit, dans l'antre qu'habite le Sommeil; le Silence doit en défendre l'approche.

Quoique la Fraude ait coutume de mentir et de tromper toujours, ce qu'elle disoit alors étoit si vraisemblable, que Michel n'hésita point à la croire. Il s'envole du Monastère; il tempère le battement de ses aîles; il s'étudie; il compte les heures, pour arriver à tems à la caverne du Sommeil où la rencontre du Silence pouvoit remplir son espoir.

L'on voit dans l'Arabie une petite vallée agréable, éloignée des cités et même des hameaux, à l'abri de deux hautes montagnes; elle est couverte d'anciens sapins, de gros hêtres; le soleil tourne, et frappe à plomb en vain sur cette vallée; tous ses rayons sont interceptés;

une route couverte d'épais rameaux conduit à un grand souterrein.

Une spacieuse caverne s'étend dans le roc sous cette forêt ténébreuse : le lierre suit l'élévation de son portique, le couronne en festons et le tapisse par ses contours tortueux. C'est dans cet asyle que repose l'Oubli de tous les maux et le paisible Sommeil. L'Oisiveté grasse et pesante, occupe un des coins de cette grotte. La Paresse, assise pesamment sur la terre d'un autre côté, ne peut faire un pas, ni même se tenir sur ses jambes molles et débiles. L'Oubli reste à la porte, ne reconnoissant ni ne laissant entrer personne; il n'écoute aucun message ni ne répond; il tire un voile obscur sur tous les hommes. Le Silence sert de garde à ce séjour, autour duquel il tourne sans cesse: sa chaussure est de feutre; un manteau brun l'enveloppe; et de sa main, il fait signe de loin à ceux qui s'approchent de s'éloigner.

Michel l'aborda doucement, et lui dit à l'oreille: Le Dieu vivant t'ordonne de conduire Renaud à Paris, avec le secours qu'il amène à son souverain. Il veut que tu le conduises si secrétement, que les Sarasins ne puissent entendre aucun bruit, et qu'avant qu'ils aient aucune connoissance de ces troupes, ils soient attaqués de tous côtés. Le Silence ne fit pour

toute réponse qu'un signe de respect et d'obéissance : il vole derrière Michel ; et de ce premier vol, ils se rendent en Picardie. Michel redouble le courage de ces braves troupes, et les fait marcher avec tant de diligence, que sans qu'elles se doutent que c'est par un miracle, elles arrivent dans un seul jour à Paris : le Silence couroit de tous côtés autour de cette armée, qu'il avoit entourée d'une nuée qui paroissoit claire d'un côté, mais qui cependant étoit assez épaisse pour que le son des cors et des trompettes ne pût pas la pénétrer. Il alla même jusques dans le camp des Sarasins ; et ce qu'il répandit sur leurs têtes, les mit dans le même état que s'ils eussent été sourds et aveugles.

Pendant que Renaud arrivoit avec une si grande diligence, qu'il étoit évident qu'un Ange le conduisoit, et dans un silence si profond, qu'on n'entendoit aucun bruit du camp maure, Agramant avoit déjà placé son infanterie dans les fauxbourgs de Paris, et sous les remparts menaçans, défendus par les fossés : son projet étant d'en venir au dernier effort.

Qui pourroit compter l'armée qu'Agramant mena ce jour contre Charlemagne, compteroit aussi facilement le nombre des arbres que contiennent les vastes forêts qui couvrent le dos des monts Apennins ; il pourroit compter aussi

le nombre des vagues que la mer éléve sur les rives mauritaniennes, lorsqu'elle vient se briser contre le pied du Caucase; il sauroit aussi bientôt celui des feux célestes que peuvent observer les heureux amans.

Déjà les cloches de Paris s'émeuvent de toutes parts; leur son effrayant et triste attire aussi-tôt dans tous les temples le peuple éperdu qui, levant les mains au ciel, tâche de le faire ouvrir à ses priéres: si dans le Paradis l'on avoit la même opinion qu'ici-bas nous avons des richesses, les Congrégations célestes auroient pu dans ce jour se former des trônes d'or; les vieillards se plaignoient d'avoir assez long-tems vécu pour être témoins d'un pareil malheur, et portoient envie aux bustes sculptés qui reposoient sur les tombeaux; mais les jeunes gens, dans la force de l'âge, méprisoient la mort qu'ils alloient braver; ceux dont l'âge déjà mûr avoit conservé quelque vigueur, couroient de tous côtés à la défense des murailles; là, se voyoient hauts Barons, Paladins, Rois, Ducs, Chevaliers, Marquis et Comtes, Citadins, Soldats étrangers, tous se montroient également ardens et prompts à mourir pour la gloire du Sauveur: ils alloient même jusqu'à supplier l'Empereur de faire baisser les ponts, pour attaquer les Sarasins. Charles admira, et se plut à leur voir

cette audace, mais il eut la prudence de la retenir; il les posta lui-même en divers endroits dangereux, pour en fermer l'accès aux Sarasins: il en ménagea le nombre selon l'étendue et le plus ou le moins de danger des postes; d'autres eurent le soin d'entretenir et de préparer les feux; un grand nombre fut employé pour manœuvrer les machines de guerre où leur défense seroit nécessaire; Charles, sans s'arrêter un moment, alloit de tous côtés pour préparer une bonne défense.

Paris est assis dans une grande plaine, située au milieu de la France dont cette Capitale semble être le cœur; un beau fleuve coule au milieu de son enceinte; il partage cette ville, mais avant d'en sortir, il forme une île qu'il défend, et c'est une des principales parties de cette belle cité; les deux autres, qui composent ses trois divisions, sont défendues d'un côté par le fleuve, de l'autre par de grands et profonds fossés. Dans cette ville, de plusieurs milles de tour, différens quartiers pouvoient être attaqués à la fois; mais Agramant, pour ne point séparer ses forces, résolut de ne former qu'une seule attaque; il la marqua de l'autre côté de la rivière, au couchant de cette ville, pour n'avoir à combattre ni ceux de la cité ni ceux de la campagne, et pour ne laisser derrière lui

que

que des pays conquis et soumis jusqu'à l'Espagne.

Charlemagne avoit rassemblé beaucoup de munitions pour défendre le long rempart qui défendoit Paris de ce côté; il avoit fait relever le bord des fossés, qu'il avoit fait remplir de cazemates différentes. L'entrée et la sortie de la Seine étoient fermées par de fortes chaînes; plus un lieu d'attaque lui paroissoit être en danger, plus il s'attachoit à le fortifier, comme à le munir de tous les meilleurs moyens de défense.

Le célèbre fils de Pepin, aussi clairvoyant qu'Argus, avoit déjà prévu de quel côté l'attaque d'Agramant seroit dirigée, et le Sarasin ne forma point de dessein, qu'il ne le connût, et qu'il n'y remédiât sur le champ.

Marsile resta dans la campagne avec son armée pour soutenir les Africains : il la mit en bataille, commandée par Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron et Balugante; Sobrin étoit à main gauche sur le bord de la Seine avec Pulian, Dardinel, d'Almont et le Roi d'Oran de la hauteur gigantesque de six brasses. Mais pourquoi suis-je plus lent à faire courir ma plume que les Sarasins ne l'étoient à se mouvoir? Tarderai-je à dire que ce terrible Roi d'Alger crie plein de fureur et de

dépit, blasphème, et ne peut plus contenir sa rage?

De même que dans les jours d'Eté des essains de mouches, formant un rauque bourdonnement, viennent se jetter sur les restes d'un repas, ou sur les bords mouillés de lait ou de vin d'un vase; ou comme des volées d'étourneaux se jettent sur les treilles déjà rougies par les raisins mûrs; ainsi les Sarasins courent à l'assaut, en remplissant les airs de leurs clameurs.

L'armée Chrétienne couvre les remparts, armée de lances, d'épées, et plusieurs tenant des pierres et des feux dans leurs mains. Ils se présentent tous avec audace, et méprisent l'orgueil barbare de leurs ennemis. Si l'un d'eux tombe, un autre s'avance à son rang, et ne refuse point cette place d'honneur : à force de blessures et de coups, ils précipitent un grand nombre de Sarasins dans les fossés ; ils emploient non-seulement le fer, mais aussi de gros fragmens de roche dure ; ils font tomber sur leurs têtes jusqu'aux crenaux et jusqu'aux mantelets des murs, ils se servent des toits des tours; l'eau bouillante pleut de toutes parts, entre par la visière et brûle le visage et les yeux des Maures qui ne peuvent soutenir cette ardente pluie ; mais si pour eux elle est plus nuisible que le

fer, comment soutiendroient-ils une nuée pierreuse de chaux-vive, des vases enflammés qui versent à grands flots le nitre, le soufre, la poix, la thérébentine liquéfiés, et des cercles de fer rouge qui les entourent de feux dévorans ?

Pendant ce tems, Rodomont avoit porté contre les murs la seconde troupe commandée par Buralde et Ormidas, et composée des Garamantes et des soldats de Marmonde ; Clarinde et Soridan sont sur leurs flancs ; le Roi de Ceüta se montre avec audace, ainsi que celui de Cosca : tous deux suivent l'intrépide Roi d'Alger : ce Roi terrible porte sur sa bannière d'un rouge éclatant un lion qu'une jeune fille se soumet en lui mettant une forte bride, et cet embléme est celui de la belle Doralice, fille du Roi de Grenade, dont Rodomont est vivement épris.

J'ai déjà raconté comment elle avoit été enlevée par Mandricard, et Doralice étoit si tendrement aimée par le Roi d'Alger, qu'il eût donné plus que son royaume pour elle ; il croyoit en ce moment ne combattre que pour la gloire de la dame de ses pensées : ah ! s'il avoit su que la force la retenoit alors dans les mains d'un autre, il eût encore plus fait pour elle qu'il n'alloit faire pour Agramant.

Mille échelles se dressent et s'appuient presque en même tems : deux soldats peuvent y monter de front, le premier assaillant se sent presser par le second, celui-ci se trouve porté en avant par le troisième ; l'un monte avec valeur, la crainte y détermine l'autre, ils sont contraints par la force à montrer un courage égal : Rodomont étant toujours prêt à frapper ceux qui sont retardés par la peur, les tue, ou les couvre de blessures ; quelques-uns font leurs efforts pour monter sur les murs, au milieu des feux ardens et des ruines; les autres cherchent des yeux quelle est la voie la moins périlleuse. Rodomont seul dédaigne la route la plus sûre; il cherche celle où la réussite lui paroît être la plus désespérée, et tandis que quelques-uns font des vœux, il offense le Ciel par ses blasphêmes : il étoit armé d'un fort harnois taillé dans la peau écailleuse d'un dragon ; il s'en étoit couvert après son ayeul, l'impie édificateur de la Tour de Babel ; ce Géant eût désiré pouvoir attaquer l'Éternel jusques sur la voûte d'où son empire s'étend sur tous les astres ; c'est dans cet insensé et coupable dessein qu'il avoit fait forger le reste de son armure et sa redoutable épée : Rodomont, non moins indompté, superbe et furieux que Nembrod, eût escaladé le ciel, ainsi que lui, s'il eût pu trouver quelques

points d'appui : il ne s'amuse donc point à considérer si les murs sont entiers ou désemparés, si le fossé est profond ou guéable, il s'élance et le traverse en courant, quoique l'eau monte jusqu'à sa bouche. C'est couvert de fange et baigné d'eau qu'il se précipite au milieu des feux, des roches, des arcs et des balistes : ainsi qu'un fougueux sanglier brise avec son poitrail, son boutoir et ses défenses, les foibles roseaux, et se fait une large place, de même le furieux Sarasin, son bouclier sur la tête, vient au pied du mur en insultant jusqu'au Ciel même. A peine Rodomont monte-t-il à l'assaut, qu'il est porté jusques sur les défenses : il s'élance dans une galerie des assiégés; il court vers le lieu qui paroît faire le plus de résistance; il fait voler les bras et des portions de crânes plus larges que les tonsures des Moines ; il fait tomber dans les fossés un déluge de sang.

Le Sarasin, pour assouvir sa rage, jette son écu, saisit son épée à deux mains : il joint le Duc Arnolfe; celui-là venoit des lieux où le Rhin tombe dans un vaste golfe salé ; il se défend moins que le soufre ne se défend du feu, contre Rodomont qui lui partage la tête de la profondeur d'une palme : d'un seul revers il abat morts à ses pieds Anselme, Oldráde, Spine-

loccio et Prando : il fait tourner et voler son épée où la foule est la plus grande ; la Flandre venoit de perdre quatre de ses enfans ; il en enlève autant d'un seul coup à la Normandie ; il fend jusqu'au ventre Orghette de Mayence ; il précipite Andropone et Mesquino des créneaux : le premier étoit dans le sacerdoce, le second n'adoroit que le vin ; il n'eût jamais approché d'une source ; le poison, le sang d'une vipère lui paroissoit moins odieux que l'eau pure, et le malheureux périt d'une double mort, en tombant tout brisé dans l'eau des fossés : Louis de Provence est coupé en deux par l'épée du Roi d'Alger ; il perce la poitrine d'Arnaud de Toulouse ; leur sang s'écoule moins promptement que leur vie : Gauthier, Satalone, Odon, Ambalde, tous les quatre Parisiens, tombent sous ses coups, et mille autres dont j'ignore le nom et la patrie.

La troupe qui suivoit de près Rodomont, ne trouvant plus de résistance, dresse ses échelles et monte : les Parisiens alors commencent à se retirer dans une seconde enceinte, sachant bien que l'ennemi courra les plus grands périls avant que de pouvoir les attaquer, parce qu'entre le mur et le terrein qu'ils abandonnent, un fossé horrible et très-profond, est creusé : outre ceux

qui, du haut en bas, défendoient ce nouveau rempart, d'autres postés sur une galerie intérieure nuisoient beaucoup, à coups de fléches, à la multitude qui paroissoit tout à découvert, et qui sûrement eût été défaite, si le redoutable Roi d'Alger n'eût pas été lui-même son Général : il donnoit du courage à ses Soldats, ou les corrigeoit de leur crainte, en fendant la tête ou le ventre à quelques-uns ; il écrasoit, il saisissoit par les cheveux, le col ou les bras tous ceux qui marquoient quelque terreur ; il en précipitoit un si grand nombre, que déjà le fossé paroissoit devenir étroit pour les contenir.

Tandis que les assaillans descendent ou tombent dans ce profond fossé, et cherchent les moyens de monter sur le second rempart, le Roi d'Alger, comme s'il eût eu des aîles à tous ses membres, malgré le poids de son corps et de ses armes, s'élance et saute de l'autre côté du fossé.

Ce fossé avoit trente pieds de large ; cependant Rodomont l'avoit franchi comme un oiseau, et n'avoit pas plus fait de bruit en tombant sur ses pieds, que s'ils eussent été garnis d'un feutre épais ; il frappe, il taille en piéces tous les combattans qui s'opposent à lui, comme

s'ils n'eussent été couverts, au lieu de fer, que d'une foible écorce, tant sa force étoit grande et la trempe de son épée excellente.

Les Chrétiens avoient eu le soin et l'adresse de remplir tout le fond de ce profond fossé de fascines goudronnées, d'une immensité de matières combustibles et de pots-à-feux applatis, sans que ces matières inflammables puissent être apperçues ; le salpêtre, l'huile et le soufre, mêlés ensemble, préparoient un terrible revers à la folle audace des Sarasins, ils remplissoient alors ce fossé d'où, par differens degrés, ils croyoient voir jour à s'élever sur le second rempart ; mais ce fut dans ce même tems que partit de différentes tours le signal de mettre le feu. La flamme s'éleva rapidement de toutes parts, bientôt elle fut réunie en une seule fournaise : elle s'éleva jusqu'à la Lune, son ardeur eût pu dessécher toute l'humidité de l'air ; une nue épaisse de fumée, qui s'élevoit au-dessus, obscurcit la clarté du Soleil : on entendit un sifflement affreux, un bruit plus fort et plus effrayant que celui du tonnerre ; l'horrible concert, l'épouvantable harmonie des blasphêmes, des hurlemens et des cris de cette multitude de malheureux qui périssoient dans ce gouffre de flammes par l'imprudence

de leur Chef, se confondoit avec le bruit pétillant et sourd de cette flamme homicide. Mais, Seigneur, je ne peux suivre plus loin un pareil chant; ma voix s'enroue, et je vais me reposer pendant quelques momens.

Fin du quatorzième Chant.



CHANT XV.

Il est toujours bien beau, bien honorable de vaincre, soit qu'on le doive à la fortune, ou que ce soit l'ouvrage de son génie. Mais il est également vrai de dire que le Général dont la victoire est ensanglantée par la perte de ceux qu'il expose avec trop de témérité, perd une partie de la gloire qu'il en retire, et qu'on n'est vraiment digne de la palme immortelle des Héros, que lorsque la prudence a pu s'assurer du triomphe en épargnant le sang des vainqueurs.

Vous méritâtes cette suprême gloire, Seigneur, lorsque le féroce lion de Saint Marc fit retentir les deux rives du Pô de ses rugissemens. Depuis l'embouchure de ce fleuve, jusqu'à Francolin, nos ennemis furent défaits, et votre gloire s'accrut de la conservation de vos soldats. Ces mêmes rugissemens ne se feront plus entendre, tant que nous aurons le bonheur de vous voir à notre tête.

Rodomont eut une conduite bien différente. Son peu de jugement fit qu'il précipita lui-même une partie de ses troupes dans ce dangereux fossé où des flammes dévorantes les consumèrent en

peu de momens. Lorsqu'on sçait le nombre de ceux qui périrent, on a peine à croire d'abord qu'onze mille et vingt-huit combattans aient été contenus et soient péris dans un pareil espace; mais cela devient plus vraisemblable pour celui qui réfléchit combien l'ardeur du feu retrécit les corps ; elle diminue bien plus encore leur volume en les réduisant en cendres ; alors un espace infiniment encore plus petit les contiendroit également. Presque tous ces malheureux, forcés de descendre dans ce goufre infernal y périrent, et l'auteur de leur mort cruelle fut le seul qui ne partagea pas leur martyre. Si Rodomont y fut descendu comme eux, il y eût trouvé la fin de sa vie et de ses fureurs; mais étant resté sur le bord de cet abyme, ce ne fut qu'en voyant la flamme , la fumée noire et rapide qui s'en éleva, et lorsqu'il fut frappé par les cris de tant de malheureux, qu'il osa faire retentir le ciel par un cri terrible, et braver son courroux par ses blasphêmes.

Pendant ce tems, Agramant attaquoit une des autres portes de Paris, croyant les assiégés entièrement occupés par l'assaut de Rodomont, et cette surprise qu'il comptoit faire réussir, ne lui avoit fait prendre à sa suite que Bambirague, Roi d'Arzilla, le vieux Balivers, le riche Prusion, Roi des Isles fortunées, et Malabuferne,

Roi de Fizan où le printems embellit sans cesse la terre : plusieurs autres gens armés, quelques lâches mêmes, qui n'auroient pu se croire en sûreté sous mille boucliers, avoient suivi ce Prince, ne doutant pas qu'il ne parvînt facilement à la réussite de son projet.

Agramant fut bien trompé dans cette espérance : la porte qu'il croyoit emporter si facilement, étoit défendue par l'Empereur Charles lui-même : une partie de ses Pairs, le Roi Salomon, Ogier le Danois, les deux Guy, les deux braves Angelins, le vieux Duc Naymes, Ganelon, Béranger, Avolio, Avin et Otton, étoient à sa suite. Une jeunesse brillante de François, d'Allemands, et de Lombards, qui brûloit du desir de se distinguer aux yeux de son Souverain, levoit ses armes, prête à s'élancer à ses ordres. Mais, de grâce, Seigneur, ayez un peu de patience : soyez sûr que je vous rendrai le plus fidèle compte de ces événemens, et songez que mon devoir m'entraîne à me rendre à la prière d'un grand Duc qui me fait mille signes de loin, et qui me crie qu'il est bien tems que je le tire de l'embarras où je l'ai laissé.

Je vais donc attacher votre attention sur Astolphe, cet aimable Prince d'Angleterre : il s'ennuie mortellement du long exil qu'il vient d'essuyer : il meurt d'envie de retourner en son pays : Logis-

tille venoit de lui promettre de le renvoyer par la voie la plus sûre et la plus prompte. La meilleure galère, qui soit dans toute sa marine, est déjà prête pour son départ, et je vais le suivre en bonne compagnie; car Logistille, qui craint que sa méchante vieille de sœur ne lui joue encore quelque mauvais tour, veut qu'une forte armée l'escorte jusques dans le Golfe Persique; et de plus elle lui donne pour compagne de voyage et pour conseil deux de ses bonnes amies, la sage Andronique et Sophrosine.

Le bon Astolphe avoit souvent besoin de conseils. La sage Fée lui donna celui d'éviter de s'approcher du nord et de ce cruel Aquilon qui se déchaîne sur la mer avec tous ces méchans camarades, dès que la saison prive ces climats glacés de la présence du soleil. Astolphe rasa donc les rivages de la Scythie, de l'Inde, des pays des Nabathénéens; et ce ne fut que par un long circuit qu'il se rendit dans la mer de Perse et celle d'Eritrée.

Lorsque la sage Fée vit qu'il ne manquoit plus rien au jeune Astolphe, ni pour voyager, ni pour se bien conduire, elle lui permit de partir; mais la prévoyante Logistille toujours assez longue dans ses leçons, les lui répéta fortement, et de plus lui confia bien des choses si longues à vous raconter que je crois les devoir taire. Je vous

dirai seulement que pour la mettre à l'abri des enchantemens, elle lui donna un bon et utile Livre, et le pria de le porter toujours pour l'amour d'elle à son côté.

Jamais Livre, en effet, ne fut si merveilleux : il montroit le secret de détruire toutes sortes d'enchantemens; et selon leur espèce, tout étoit désigné dans ce Livre pour y remédier sur le champ.

Elle lui fit encore un autre don qui surpassoit bien tous ceux que les mortels peuvent faire; ce n'étoit cependant qu'un simple cor, mais le son de ce cor étoit si horrible, si perçant, si terrible à soutenir, qu'il n'étoit être vivant qui pût l'entendre; la fureur des vents, les éclats du tonnerre, les mugissemens sourds d'un tremblement de terre, eussent paru des flageolets en comparaison.

Le bon Astolphe muni de ces riches présens, remercia bien la bonne et sage Fée, prit congé d'elle, et partit; il sortit du port, et vogua sur une mer tranquille où le zéphir seul dirigeant son souffle agréable et frais sur la poupe, suffisoit pour enfler les voiles de son vaisseau : il pointa la proue du côté des pays odoriférans de l'Inde, où tant de belles villes bien peuplées sont assises; il découvrit de droit et de gauche une infinité d'isle, et parvint enfin jusqu'à la hauteur de ces

pays célèbres par la prédication de Saint Thomas ; alors portant un peu vers le nord, il rasa la Chersonnèse d'or, et vit bientôt refouler et blanchir les eaux de la mer par le poids immense de celles que lui portoit la vaste embouchure du Gange : il vit cette mer se rétrécir entre le riche cap de Comorin et l'antique Sérendib ; d'où se portant vers Cochin, il sortit enfin des mers de l'Inde.

Pendant le cours d'une si longue et si paisible navigation, il s'entretint avec Andronique, et lui demanda si jamais un vaisseau parti de l'occident avoit osé franchir une aussi longue route, et parvenir jusqu'aux lieux d'où le leur étoit parti, ou si de ce même pays quelqu'autre étoit venu jusqu'aux ports d'Angleterre ou ceux de France, sans toucher la terre : Vous devez apprendre, lui répondit Andronique, que de toutes parts la mer entoure la terre ; elle porte également ses eaux sous les zones glaciales et sous la zone torride.

Mais comme le cap immense de l'Afrique s'avance dans le sein des eaux, dans le climat brulant où les jours sont égaux en durée avec la nuit, l'on a l'ineptie de croire que Neptune a des bornes à son empire, et ne permet plus aux Navigateurs de se faire porter sur son sein ; c'est pourquoi nul Pilote de notre Levant n'ose es-

pérer de pouvoir franchir cette barrière ; et la même erreur empêche celui-de l'Europe d'imaginer qu'il puisse faire une navigation plus heureuse et plus longue.

Tous les deux également trompés et retenus par les longues côtes de ce grand cap, ne pensent plus qu'à retourner dans leurs ports, et ne doutent pas, chacun de leur côté, que cette terre ne s'étende jusqu'à l'extrémité de chaque hémisphère.

Mais, continua la sage Andronique, je vois déjà dans la suite des siècles qui s'écoulent, de nouveaux Typhis qui portent audacieusement leurs voiles dans des mers ignorées jusqu'à ce jour, et qui s'y tracent une route nouvelle. J'en apperçois d'autres, qui, tournant autour de l'Afrique le long de ces longues côtes habitées par des peuples noirs, parviennent enfin jusqu'au signe du Capricorne, d'où le soleil part pour revenir sur notre hémisphère. C'est par cette longue route, qu'ils découvrent que le grand cap ne sépare qu'une part des deux espèces de mers différentes en apparence, mais qui n'en forment qu'une. C'est ainsi que parcourant les deux rivages de cette barrière, après en avoir doublé la tête, ils trouvent les riches isles de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse.

D'autres Navigateurs plus audacieux encore, partiront

partiront de ces lieux où l'ignorance antique plaça les colonnes d'Hercule ; mais sachez que le courage et le génie ne connoissent point de bornes. On les verra dans ce tems suivre la course arrondie du soleil, retrouver des terres nouvelles, et découvrir un nouveau monde.

Oui, Paladin, dit-elle en renforçant sa voix, je découvre la sainte croix, je vois la bannière impériale élevées sur un rivage verd et sauvage, qui paroît comme nouvellement sorti des mains de la nature.

Les chefs des soldats, les matelots étonnés sentent accroître leur courage ; et se partageant entr'eux, les uns restent pour veiller à la garde des vaisseaux, les autres volent à la conquête de ces nouveaux pays, qu'ils regardent déjà comme soumis, depuis que la croix et l'aigle impériale y sont arborés. Dix d'entr'eux suffisent pour mettre en fuite mille de ceux qui leur résistent. O Charles Quint, tes Capitaines sont victorieux de toutes parts ; et l'ancien continent et le nouveau cèdent également à tes armes !

L'éternel paroît vouloir que cette nouvelle route, de la même antiquité que celle de l'origine du globe, soit encore cachée pendant quelques siécles, et jusqu'à ce que la plus grande partie de l'empire universel obéisse au plus sage Empereur, dont les mains aient porté le globe du

monde depuis Auguste. Je vois naître sur les bords du Rhin, du sang d'Autriche et de celui d'Arragon, un Prince de la plus haute valeur, que les Poëtes et les Historiens puissent célébrer. Astrée rappellée par sa voix, viendra rétablir son empire. Les vertus qu'un monde corrompu chassa de la terre, et que, plus pervers que jamais, il en chasse encore, seront tirées de leur exil.

C'est par ce mérite éclatant, que la Puissance divine lui donnera, non-seulement l'empire et le diadême qui couronna les Auguste, les Trajan, Marc-Aurèle et Septime Sévère; mais aussi la plus grande partie des pays que le soleil parcourt, depuis qu'il ouvre l'année par son retour, et qu'il semble la fermer par son déclin: cette puissance semble desirer que cette terre ne contienne qu'un troupeau qui n'ait que lui pour pasteur.

C'est donc pour accomplir ces décrets éternels, qu'elle semble élever à son service les plus grands Capitaines sur la terre et sur les mers. Je vois aussi de nouvelles cités, dont nous autres Indiens nous ignorons le nom, s'élever sous les yeux d'Ernand Cortès dans son nouvel Empire.

Un Prosper Colonne, un Marquis de Pescaire, après eux un jeune Marquis du Guast, feront bien regretter à la France d'avoir fait une entreprise sur l'Italie; et le jeune du Guast, qui sem-

blable au cheval courageux qui surpasse tous les autres dès ses premières courses, embarrassera le magnanime Empereur pour trouver des récompenses dignes des services que dès l'âge de vingt-six ans, il lui rendra dans ses armées. De pareils Capitaines assurent à Charles l'empire du monde, pendant que ceux-ci lui soumettront la plus grande partie du continent : le célèbre André Doria lui donnera de même l'Empire des mers, rendra ses pavillons triomphans, et purgera les mers voisines de ses Etats, des pirates qui les infestent. Quoique le grand Pompée ait jadis détruit de pareils corsaires, il ne lui peut être comparé. Pompée étoit à la tête des forces d'une République maîtresse du monde, et n'avoit à combattre que de vils brigands, mais c'est par ses propres forces navales, c'est par la puissance de son bras et de son génie, qu'André purge la mer depuis Cadix jusqu'aux bouches du Nil. Charles honorera ses vaisseaux; il en illustrera le grand Capitaine, lorsqu'il le choisira, pour s'en faire escorter et porter en Italie. Le seul prix que ce généreux Amiral lui demande, celui qu'il obtient de cet Empereur, c'est la liberté de ce pays, que le seul acquiescement de son maître eût laissé ranger si facilement sous sa puissance.

Oui, poursuivit Andronique avec exclamation; oui! cet amour si pur, si désintéressé, que

Doria montra pour sa patrie, doit le rendre encore plus grand à tous les yeux, que ne le furent Jules Octave et Antoine. Les conquêtes que ces grands Capitaines firent en Espagne, en France, en Afrique, en Thessalie, ils les faisoient dans l'espérance certaine d'en être loués et récompensés par leur patrie ; mais dans le sublime acte de Doria, c'est sa propre patrie qui devient sa conquête, et c'est à cette même patrie, qu'avec la piété d'un fils et la fidélité d'un vrai citoyen, il sacrifie ses propres droits.

C'est en vain que Charles-Quint lui représente qu'il est juste de jouir du fruit de tant de victoires : il veut même joindre de nouveaux dons au premier. Le grand homme n'en est point ému ; Doria rend à ses compatriotes le plus beau présent que nous ait fait la nature, et croit n'avoir accompli que le devoir d'un fils. Frémis donc d'horreur contre toi-même, homme barbare, dénaturé, qui penses à t'assujettir tes frères ! En est-il donc un moyen qui puisse être légitime ?

Charles ne se montre pas moins reconnoissant, moins généreux pour ses autres Capitaines. Je le vois récompenser leurs services par des cités, par des provinces, par des états puissans, et son âme sent encore un plaisir plus doux et plus sublime en répandant ces riches dons,

qu'elle n'en reçoit de l'acquisition d'aucune autre domination nouvelle.

C'est ainsi qu'Andronique faisoit connoître au Prince d'Angleterre les grands hommes qui, quelques siècles après, devoient illustrer le règne de Charles-Quint ; et pendant ce tems, elle n'en étoit pas moins attentive à diriger, animer ou captiver les vents, pour rendre leur navigation heureuse.

Ils voguoient déjà dans la vaste mer de Perse, qui semble ouvrir au loin ses rivages, et peu de jours après, ils entrent dans ce grand golfe, auquel les anciens Mages ont donné leur nom ; ils y prirent port ; et le vaisseau fut arrêté sur ses bords, par sa poupe et par sa proue. Astolphe alors ne craignant plus ni l'amour ni la haine d'Alcine, prit congé des deux sages conductrices, descendit et suivit son chemin par terre. Il traversa plus d'une plaine, plus d'un bois ; il franchit de même des montagnes et des vallées, jouissant quelquefois de l'air le plus pur, et quelquefois se trouvant enveloppé de brouillards : il vit souvent des troupes de brigands s'opposer à son chemin, ou d'autres venant l'attaquer par derrière ; il rencontra des lions menaçans, des dragons enflés de venin, et mille autres bêtes dangereuses ; mais à peine s'amusoit-il à

tirer quelques sons du cor de Logistille, qu'il les voyoit s'enfuir épouvantés.

Il entra dans l'Arabie heureuse, pays si riche en myrthe et en autres résines précieuses, où le Phénix a choisi son unique domicile : il le suivit, jusqu'à cette mer devenue fameuse par la submersion de Pharaon et par la délivrance des enfans d'Israël. Il parvint enfin à la terre des héros; il suivit long-tems le cours du fleuve Trojan, monté sur un cheval qui n'avoit point son pareil, et qui couroit si légèrement, que le sable pur, l'herbe nouvelle, la neige même ne portoient pas l'empreinte de ses pieds légers. Ils l'étoient au point de ne pas froisser la pointe d'une petite vague, s'il eût galopé sur la mer; et l'aquilon, la flèche qui part, la foudre prête à frapper, ne l'eussent point atteint, s'il eût voulu presser sa course. Ce rare et beau cheval étoit celui que montoit le malheureux Argail frère d'Angélique. Le vent et la flamme l'avoient engendré, il tenoit en tout de son père et de sa mère, car n'ayant besoin de foin ni d'avoïne, l'air pur étoit sa seule nourriture.

Ce fut en suivant la même route, qu'Astolphe arriva près du confluent où le Nil reçoit les eaux du Trojan; et prêt d'arriver à ce lieu, il apperçut une barque qui voguoit rapidement, en paroissant venir à lui.

Un vieux Hermite, dont la barbe blanche tomboit jusqu'à la ceinture, étoit sur la poupe ; il pressa le Prince Anglois d'y monter avec lui : Eh! mon cher fils, lui cria-t-il, si la vie t'est en horreur, si tu ne desires que la mort, la cruelle est prête à te frapper. Viens vîte, que je te passe sur la rive opposée à celle que tu suis, et qui te conduiroit tout droit à ta perte ; tu ne marcherois pas plus de six milles, sans trouver la caverne sanglante qui sert de demeure au plus horrible géant : sa taille passe huit pieds. Il est si cruel, que ni voyageur ni Chevalier ne peuvent éviter la mort ; assommés, écartelés, écorchés par ses cruelles mains, ils sont quelquefois même dévorés tout vivans ; mauvais plaisant dans sa cruauté, son grand plaisir est de voir ses victimes se prendre et se débattre en des filets très-forts qu'il tend, et qui s'étendant assez loin autour de sa cabane, sont si bien enterrés dans la poussière, que lorsqu'on le sait, on ne peut les éviter, tant le méchant est adroit et rusé. De plus, il sait si bien effrayer le malheureux voyageur, par son aspect et par ses cris, qu'il parvient à le faire donner dans ses filets. Alors il éclate de rire en achevant de l'envelopper. Il le traîne dans sa demeure ; il s'embarrasse peu si c'est un Chevalier ou quelque Damoiselle ; s'ils sont gens de mérite ou non. Il suce leur sang, leurs cervelles,

et mange leur chair, jusqu'aux os. Son palais et ses meubles sont dignes de lui; car de leur peau, la roche de son antre est tapissée. Viens donc, mon fils, pour passer sur cette autre rive, qui te conduira sur le bord de la mer en sûreté. Je te rends graces, bon Père, lui répondit Astolphe, de ton conseil plein de bienveillance; mais j'estime plus l'honneur que je crains le danger, et je l'estime si bien plus que la vie, que ce que tu viens de me dire fait que rien ne pourroit m'engager à quitter le chemin que je suis, et même je vais me presser de trouver cette caverne. On peut quelquefois sauver sa vie en sacrifiant son honneur, mais la mienne ne me sera jamais chère à ce prix: si j'y reste, eh bien, beaucoup d'autres ont éprouvé le même sort; mais Dieu qui m'inspire de marcher pour punir ce monstre, me fait espérer que son secours m'aidera dans cette entreprise, et qu'elle ne sera fâcheuse que pour le Géant; d'ailleurs, qu'opposera-t-on au mortel vertueux, qui se dit: la mort d'un seul homme n'est-elle donc pas bien glorieusement payée par le salut d'une multitude de ses semblables?

Vas donc en paix, mon cher fils, répondit l'Hermite; que l'Eternel envoie l'Archange Michel pour être ton défenseur. Il le bénit, en disant ces mots. Le bon Astolphe se confiant

autant en son cor qu'en son épée, continua de suivre le même bord du Nil.

On voyoit un petit sentier sablonneux entre le haut cours du Nil, et le marais formé du limon de ses eaux débordées. Là s'élevoit la demeure solitaire, si fatale à l'humanité; ses murs étoient extérieurement couverts d'os humains et de têtes décharnées : il n'y avoit pas une ouverture, un creneau qui n'en portât au moins un. C'est ainsi qu'un Châtelain, grand chasseur, dans un village de l'Apennin, pare sa porte et les donjons de son château des différentes dépouilles des ours tombés sous ses coups : le Géant ornoit ainsi sa demeure des os de ceux qui s'étoient défendus, il abandonnoit les autres épars sur une planimétrie sanglante.

Caligorant, (c'est ainsi que se nommoit ce monstre, qui préféroit alors ces débris affreux pour décorer sa demeure,) veilloit à l'affût sur sa porte; il sentit la joie la plus vive de voir approcher cette victime, en ayant vainement attendu d'autres depuis deux mois. Il se cache promptement dans les touffes hautes et épaisses des roseaux d'un marais prochain; c'est là qu'il se prépare à saisir par derrière sa nouvelle proie avec impunité : il espère bien que ses rets cachés sous la poussière n'en seront pas plus apperçus que par les autres Voyageurs qui

l'ont précédé. Dès qu'Astolphe le voit, il arrête Rabican craignant d'aller donner dans ces rets, dont les avis du bon Hermite lui donnent la connoissance; il a bientôt recours à son cor, qui fait si bien son effet ordinaire, que le géant recule d'horreur et d'épouvante: Astolphe continue à sonner, le géant fuit plus effrayé que jamais; la peur trouble ses yeux, et ne pouvant plus se conduire, sa tête est si perdue qu'il va de lui-même se jetter dans ses propres filets qui le saisissent, l'arrêtent de toutes parts, et le font tomber à terre: Astolphe, qui le voit pris, court promptement pour lui couper la tête, et veut venger plus de mille morts par un seul coup de son épée; mais le voyant lié par le col, les bras, les mains et les pieds, il dédaigne d'ôter la vie à celui qu'il voit hors de tout état de défense.

Ces rets étoient le célèbre ouvrage de Vulcain; l'acier dont ils étoient composés, étoit d'une trempe fine; les mailles étoient tressées avec tant d'art que personne n'auroit eu la puissance d'en dénouer une seule, ni de la briser; c'étoit les mêmes rets que la jalousie lui fit ourdir pour saisir les deux amans dans le même lit.

Mercure vola ces rets à Vulcain, desirant s'en servir pour arrêter Cloris: cette Nymphe vole

derrière l'Aurore, avec les heures du jour, lorsque, des pans de leurs robes, elles répandent les roses et les violettes au lever du soleil; ce fut, dit-on, sur l'embouchure par laquelle le célèbre Nil porte la masse inégale de ses eaux dans la mer, que Mercure eut la subtilité de la saisir un jour dans les airs; il les consacra depuis dans Canope sur l'autel d'Anubis, et trois mille ans après, l'impie Caligorant ayant saccagé Canope et brûlé son Temple, en emporta ces rets dans sa retraite, il apprit ensuite l'art de les tendre et de les cacher sur la superficie de la terre, de façon que les ressorts saisissoient tout à la fois le col, les bras et les pieds. Astolphe ayant attaché les deux bras du géant sur son dos avec une forte chaîne, le fit alors lever, et l'ayant aussi lié par le col avec plus de nœuds que n'en porte une jeune Demoiselle, il trouva plaisant de se faire suivre par ce monstre de villes en villes, de châteaux en châteaux, lui faisant porter comme un sommier sur ses larges épaules les rets, son casque et son bouclier; et c'est en lui servant de valet que le géant fut forcé de le suivre.

Astolphe marche, arrive aux vastes sépulcres de Memphis, content d'avoir mis tous les voyageurs en sûreté; il admire ces antiques et superbes pyramides, et bientôt il découvre la

grand Caire. Tout le peuple court à sa rencontre ; s'étonne, admire comment un jeune guerrier a pu vaincre et lier cette horrible et lourde masse : on lui donne la palme des guerriers ; chacun s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. Le Caire n'étoit pas, à beaucoup près, aussi grand qu'il est de nos jours ; aujourd'hui la puissance des Califes en a fait l'une des plus grandes villes de l'univers, percée par dix-huit milles rues ; chaque maison a trois étages ; une seule contient quinze mille combattans ; leurs familles, leurs chevaux sont à l'abri sous le même toit. Astolphe voulant voir de plus le golfe où le Nil, après avoir été refoulé par les eaux salées de la mer, s'enfle, déborde, et vient enfin lui reporter le riche tribut de ses ondes, descendit vers Damiette, ayant entendu dire que quiconque prenoit ce chemin y perdoit la vie, parce qu'au-dessus du port un autre géant plus terrible encore que le premier aux voyageurs, y demeuroit dans une tour. Ce géant portant ses courses jusqu'au port, alloit dévastant le pays ; rien ne lui résistoit, et personne ne le pouvoit vaincre, puisqu'on le voyoit souvent percé des blessures les plus mortelles sans tomber.

Astolphe entreprend avec courage de combattre Orrile, (c'étoit le nom de ce géant,) et

de trouver un moyen pour que la Parque puisse enfin trancher le fil de ses jours : il arrive à Damiette ; il se porte à l'embouchure du Nil. Il voit sur le rivage la tour où demeuroit cette espèce de monstre enchanté. Astolphe sut dans la suite qu'en effet Orrile étoit né d'une Fée et d'un de ces démons des bois si connus sous le nom de Folets : il fut surpris de trouver Orrile aux prises avec deux Chevaliers. Quoiqu'il fût seul contre eux, il leur résistoit sans peine ; cependant ces deux combattans étoient les célèbres Griffon le Blanc et Aquilant le Noir, tous les deux fils d'Olivier. Il est vrai que le géant avoit commencé ce combat contre eux avec plus d'un avantage : premièrement, il mena d'abord en lesse à sa suite un de ces monstres redoutables que le Nil nourrit, et qui, cachés dans les roseaux, s'élancent souvent sur les Matelots, ou sur ceux qui suivent le rivage avec trop de sécurité, et ce monstre, connu sous le nom de crocodille, dévore souvent enfans et voyageurs ; ce secours cependant avoit été de peu de durée pour Orrile.

Astolphe apperçut le monstre renversé déjà sur le sable par les coups des deux frères ; mais Orrile pouvoit facilement se passer de son aide ; ce n'est pas que tour-à-tour Aquilant et Griffon ne lui portassent les plus formidables coups ;

plusieurs fois déjà les bras du géant, tranchés par l'épée des deux frères, étoient tombés sur le sable; mais Orrile, loin de s'en étonner, les ramassoit et se les rattachoit aussi facilement que s'il eût rejoint deux morceaux de cire: Griffon lui fendit une fois la tête jusqu'aux dents, Aquilant la lui partagea jusqu'à la poitrine; Orrile leur rit au nez, les deux pièces reprirent chaque fois, et cela donna beaucoup d'humeur aux fils d'Olivier. Avez-vous vu par hasard tomber d'en-haut dans un vase cet étrange vif-argent, que les Alchimistes nomment mercure; il s'éparpille d'abord en petites gouttes séparées qui, dans l'instant même, se réunissent pour ne former qu'une seule masse; de même aussi tous les membres d'Orrile se réunissoient à leur tronc: les deux frères parvinrent quelquefois à lui faire voler la tête de dessus les épaules; ce ne fut qu'un léger embarras pour le monstre, il en fut quitte pour mettre pied à terre, chercher sa tête, et se la rattacher. Les deux frères eurent le dépit tour-à-tour de lui voir prendre cette tête par le nez ou par les cheveux, et se la rattacher sur le col avec une adresse infinie: cette mauvaise plaisanterie du géant fut même portée au point que Griffon lui ayant fait tomber une seconde fois la tête, fut assez leste pour la ramasser le pre-

mier, et courut la jetter dans la rivière. Précaution inutile, Orrile nageoit comme un poisson; il sauta dans la rivière: ses grands bras, en un clin-d'œil, en parcoururent le fonds, ramenèrent sur l'eau cette tête qui rioit comme une folle, et qui parut se rattacher d'elle-même sur son col.

Deux belles Dames richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, étoient sur la rive du fleuve, et regardoient assez tranquillement cet étrange combat; c'étoit les deux Fées dont chacune avoit élevé l'un des fils d'Olivier: elles les avoient sauvés, n'étant encore qu'enfans, des serres cruelles d'un vautour. Ces enfans avoient été enlevés à leur mère Gismonde, et portés loin de leur pays. Mais, qu'ai-je besoin de me tourmenter ici, pour conter une histoire que tout le monde sait? Il est vrai que l'auteur, ou quelqu'autre, a pu l'embrouiller un peu; mais qu'est-ce que cela nous fait, pourvu que nous sachions dans la suite les bonnes raisons qu'avoient ces deux Fées, pour amuser leurs chers élèves à batailler contre Orrile ?

Déjà le jour finissoit; l'ombre s'épaississant par degrés rendoit les objets moins distincts: on ne les entrevoyoit plus qu'à la faveur de l'inégale et foible lumière de la lune, sur laquelle passoient avec rapidité de petits nuages,

Orrile se retira dans sa roche, et je commence à soupçonner que ce fut par un ordre secret des deux Dames blanche et noire qui vouloient que le soleil suivant éclairât la suite de ce combat.

Astolphe avoit reconnu d'abord les fils d'Olivier à leurs armes, et plus encore à leur valeur, et aux coups qu'il leur avoit vu porter. Il courut les embrasser; et les deux frères reconnoissant de même le Chevalier du Léopard, car c'est le nom qu'avoit pris Astolphe, parce qu'il avoit, comme Prince d'Angleterre, un léopard sur son bouclier, l'entrevue fut également tendre et agréable entre eux.

Les Fées conduisirent les trois Chevaliers dans le château. Plusieurs écuyers, et de jeunes demoiselles, de la suite des Fées, leur en firent les honneurs; et dès qu'ils furent désarmés, on les conduisit dans un verger agréable, illuminé par des reflets, qui ne rendoient qu'une lumière douce, quoique brillante; et ce fut sur le bord d'une fraîche fontaine, qu'ils trouvèrent la table et le souper préparés.

Astolphe eut soin de faire attacher son géant, qu'il menoit en lesse avec une forte chaîne: on choisit pour affermir cette chaîne, la grosse et forte souche d'un cormier dont les ans avoient fait pénétrer profondément les racines; et pour plus de sûreté, dix Sergens furent chargés de

le

le garder à vue, les efforts et quelques momens d'humeur d'un pareil géant étant toujours à craindre.

Le moindre plaisir qui put animer ce souper, ce fut l'excellente chère; car ils aimoient tous à causer, et l'on conviendra qu'ils avoient beaucoup de choses à se dire sur l'étrange et monstrueux Orrile, et sur sa façon de combattre. Il leur paroissoit bisarre, en effet, que ce géant eût pu réunir et rattacher à son corps ses bras et sa tête, que le fer en avoit inutilement séparés, et qu'ensuite il pût revenir au combat avec une vigueur égale: cette image leur paroissoit une illusion.

Astolphe, à force d'y penser, se dit: Cela n'est pas naturel; je m'y perds; cherchons donc dans mon livre! Il ne pouvoit assurément mieux faire; il y lut donc que la vie d'Orrile étoit attachée à sa chevelure épaisse, parmi laquelle un seul cheveu décidoit de sa vie ou de sa mort; mais la grande difficulté, c'étoit de distinguer ce cheveu dans son énorme crinière. Cependant Astolphe sentit dès-lors la même joie de recevoir un aussi bon avis de son livre, que s'il eût déjà tenu la palme de la victoire. Il se promit bien d'enlever en même tems la tête, le cheveu et la vie au géant; et sur le champ, il pria les deux frères de lui permettre de se

présenter le lendemain matin, pour les remplacer ; ce que les deux frères n'eurent garde de lui refuser ; ne doutant pas qu'Astolphe n'éprouvât à son tour tout le dépit et toute l'impatience que le monstre leur avoit fait éprouver.

Orrile, qui peut-être s'amusoit assez de cette façon de combattre, fut le premier à se rendre sur le bord de la mer, dès que l'aurore annonça le lever du soleil ; le combat s'engagea bientôt avec le Prince d'Angleterre. Le géant étoit armé d'une lourde masse ; mais il falloit qu'il s'en servît bien mal-adroitement ; car le léger Astolphe évitoit tous ses coups, et l'écrasoit des siens. Il l'avoit déjà plusieurs fois percé d'outre en outre de son épée ; il l'avoit forcé de courir dix fois après ses bras, ses épaules, et de se les rattacher. Peut-être même Astolphe s'amusa-t-il quelque tems de cette expérience. Mais voulant à la fin essayer de terminer cette étrange bataille, il fit voler la tête d'Orrile d'un revers si vigoureux, qu'elle roula fort loin sur le sable. Alors sautant légèrement à terre, il se saisit de cette tête, remonta sur Rabican qui, déployant son incroyable vîtesse, le porta dans un clin d'œil à cinq cents toises du combat.

On n'a que des idées assez confuses avec une tête de moins ; c'est ce qui fit que les grands bras d'Orrile cherchèrent dans le premier mo-

ment d'un air imbécile cette tête sur la poussière. Enfin, ayant entendu le bruit du cheval d'Astolphe, qui s'éloignoit au grand galop, Orrile piqua des deux éperons, et courut à toutes jambes après lui. Ah! qu'il étoit fâché dans ce moment de n'avoir pas du moins sa bouche pour lui crier: Arrête, arrête, larron; retourne, poltron, retourne contre moi! Mais Astolphe avoit emporté tout en même tems. Orrile se consoloit un peu, sentant qu'il n'avoit pas emporté de même ses talons; il suivoit sa tête et le Paladin à toute bride. Mais la course rapide de Rabican ayant donné l'avance d'un très-long espace au Chevalier, celui-ci eut le tems de chercher de tous côtés dans cette immense chevelure, s'il pourroit démêler le cheveu fatal auquel la vie du géant étoit attachée. Astolphe s'ennuyant à la fin de cette inutile et dégoûtante recherche: Parbleu, se dit-il en lui-même, je n'ai qu'à couper tous ces maudits cheveux, il faudra bien que celui-là le soit aussi. N'ayant ni rasoir ni ciseaux, il trouva l'expédient de se servir de son épée dont le fil étoit très-bon; et tenant cette vilaine tête d'une main par le nez, il la tondit très-exactement de tous les côtés, et le cheveu fatal fut tranché comme tous les autres.

Le visage d'Orrile à l'instant devint pâle et

livide, les yeux tournèrent, la bouche fit une grimace horrible, et resta béante; et pendant que cette tête donnoit des signes évidens de la mort, le tronc qui couroit alors à toutes jambes, tomba de la selle, fit la culbute, et resta sans mouvement et sans vie.

Astolphe ayant à la main cette tête qui portoit toutes les tristes empreintes de la mort, retourna promptement vers les Dames et les Chevaliers, et les leur fit remarquer; il leur fit voir de même de loin le corps d'Orrile étendu sur la terre: ils prirent tous part à sa victoire, qui cependant excitoit quelque secrète jalousie dans le cœur des fils d'Olivier.

J'ai tout lieu de croire qu'intérieurement les deux Fées ne furent pas trop satisfaites de la mort d'Orrile; leur desir étoit d'arrêter longtems en ce lieu deux élèves qui leur étoient si chers, et de laisser écouler le tems des influences fatales qu'elles croyoient menacer leurs joues; car enfin, puisqu'il faut tout dire, c'étoit elles qui avoient imaginé le jeu d'Orrile pour les amuser.

Dès que le Gouverneur de Damiette fut certain de la mort du géant, il lâcha le Gazal; et ce pigeon ayant un billet attaché sous l'aîle, porta cette nouvelle en moins d'une heure au grand Caire, d'où le Calife fit aussi-tôt dépê-

cher d'autres Gazals, pour rendre cette nouvelle publique dans toute l'Egypte.

Astolphe ayant terminé cette aventure, ne s'occupa plus qu'à peindre aux fils d'Olivier, tout le besoin que Charlemagne avoit en ce moment du secours de ses Chevaliers. Le courage et la loyauté des deux frères n'avoit pas besoin d'être excitée. C'étoit même pour accourir au service de la Religion et du saint Empire, qu'ils étoient partis de l'Orient, et qu'ils avoient abandonné les lauriers qu'ils venoient d'y cueillir. Tous les trois prirent donc congé des deux Fées qui, malgré leurs craintes, et leur douleur du départ des deux frères, voyoient bien qu'elles ne pouvoient plus s'y opposer.

Astolphe, sachant que le pays consacré par la mort du fils de Dieu, se trouvoit assez près, ne voulut point retourner en France, sans avoir visité ces lieux saints et si révérés. Il partit pour s'y rendre avec les deux frères : ils auroient pu prendre un chemin sur la gauche, agréable et commode, puisqu'ils auroient sans cesse suivi le rivage de la mer; mais le chemin de la haute Palestine abrégeoit le voyage de plus de six jours; et quoique ce chemin fût très-rude, et traversé de beaucoup de montagnes, quoiqu'ils sussent qu'ils n'y trouve-

roient que de l'eau, des herbages et quelques arbres, ce fut celui qu'ils préférèrent; il est vrai qu'ils savoient qu'ils avoient une bonne ressource; ils firent promptement rassembler tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, commode même, pour le voyage; ils chargèrent tout ce gros bagage sur les épaules de Caligorant; ils eussent pu même, s'ils l'eussent voulu, prendre la tour d'Orrile, et l'emporter par la même commodité.

Sur la fin de ce voyage fatiguant, au-travers d'un pays si sauvage, ce fut du sommet d'une montagne élevée, que les trois Paladins découvrirent cette terre sainte et sacrée où l'Amour suprême voulut laver et effacer par son propre sang, tous les crimes du genre humain.

Ils rencontrèrent à leur arrivée dans la cité, un jeune et aimable Chevalier que le Comte Roland avoit converti; c'étoit Sansonnet, de la Mèque. Ce jeune Paladin, d'une haute valeur, étoit adoré dans ce pays, par sa justice et sa bonté; il joignoit toute la prudence des vieillards aux fleurs de la jeunesse; c'étoit le plus zélé défenseur de la foi, depuis qu'il avoit reçu le Baptême de la main du Comte d'Angers; il s'opposoit avec succès aux entreprises que le Calife essayoit de faire quelquefois sur la Palestine. Son projet étoit d'entourer d'une forte

muraille tout le mont Calvaire et les lieux saints : cette enceinte devoit avoir plus de deux milles de tour. Il reçut les trois Paladins avec les plus grands honneurs, les combla de caresses, et les mena loger dans son palais. Charlemagne l'avoit établi Gouverneur de ces pays, et commis à leur défense. Astolphe lui fit présent de son géant; et cette grande et lourde masse qui s'étoit rendue utile pour porter les provisions, pouvoit l'être plus que vingt bêtes de somme à Sansonnet pour ses travaux. Il lui fit aussi présent des rets célèbres qu'il avoit apportés. Sansonnet à son tour, lui donna le plus riche baudrier, avec une belle paire d'éperons d'or qu'on croyoit avoir appartenus au saint Chevalier qui délivra jadis une jeune vierge de la gueule d'un dragon. Sansonnet s'étoit emparé de ces beaux éperons, et de plusieurs autres riches dépouilles, lorsqu'il avoit fait la conquête de la ville de Zaffa.

Bien lavés de tous leurs péchés dans un Monastère où tout respiroit l'édification et la piété, ils contemploient à chaque pas tous les lieux où les grands mystères de la Passion s'étoient accomplis. Ces lieux sacrés couvrent aujourd'hui d'un éternel opprobre les Chrétiens qui les laissent sous la domination des ennemis de la foi. Eh! pourquoi l'Europe toute en armes au-

jourd'hui ne les porte-t-elle pas contre ses vrais ennemis, plutôt que de souffrir que ses enfans s'égorgent entre eux dans ses flancs?

Pendant que l'aspect des saints lieux remplissoit leur âme des sentimens qu'ils doivent inspirer, un Pélerin nouvellement arrivé de la Grèce, vint malheureusement les détruire dans celle de Griffon le Blanc, pour y porter le trouble le plus violent. Bientôt enflammé par l'amour, la colère et la jalousie, il ne fut plus occupé que des projets qu'ils lui suggérèrent, et les oraisons furent mises de côté.

Griffon, pour son malheur, étoit depuis long-tems amoureux d'une femme nommée Origile: il est vrai qu'entre mille elle eût remporté le prix de la taille et de la beauté. Mais elle étoit si mal née, son âme étoit si perfide, si déloyale, que je crois aussi qu'il n'est isle ni continent qui pussent en produire une plus détestable: il l'avoit laissée, en partant, à Constantinople, attaquée d'une fièvre aigüe, mais sans danger: il espéroit à son retour la revoir plus belle et plus tendre que jamais. Le pauvre malheureux Griffon apprit du Pélerin, qu'à peine avoit-elle été guérie, qu'elle étoit partie pour Antioche, à la suite d'un nouvel amant. Désespéré, furieux, dès ce moment, il ne fit plus que s'agiter jour et nuit: tout ce qui peut

plaire ou distraire les autres hommes, lui devint insupportable. Plus le trait de l'amour étoit enfoncé dans son cœur, plus alors il lui paroissoit mortel et douloureux, puisqu'il ne lui permettoit pas même de se plaindre, sans être honteux d'avouer une passion qui l'humilioit. Il savoit que son frère Aquilant, plus sage, la lui reprochoit sans cesse, et s'efforçoit de l'arracher de son âme. Mais quand Aquilant lui disoit qu'il avoit choisi la plus vile et la plus méprisable créature pour régner sur son âme; il s'excusoit vivement, et ne montroit que trop à quel point Origile l'avoit séduit.

Griffon prit le très-mauvais parti de ne se point confier à son frère, de le quitter secrétement, de partir pour Antioche, d'enlever celle qui ne l'avoit que trop enlevé à lui-même, de joindre en même tems son rival, et d'en prendre la vengeance la plus mémorable. Je vous dirai dans le chant suivant, comment il exécuta ce projet, et les suites de sa folle entreprise.

Fin du quinzième Chant.



CHANT XVI.

Qu'elles sont cruelles ces peines que l'amour fait éprouver!.... Presque toutes, hélas! m'ont accablé tour-à-tour, et je ne mérite que trop d'être cru, lorsque j'en parle: tout ce que je peux dire et même écrire encore sur les peines des amans, soit que je vous peigne celles qui ne sont que légères, ou celles qui nous déchirent le cœur, mérite donc également votre confiance.

Oui, je le dis, et je l'attesterai, tant que mon esprit et mon cœur conserveront quelque reste de chaleur, que celui qui peut, qui doit même estimer celle qu'il aime, baise sa chaîne, et ne pense jamais à la rompre; qu'il sache supporter son indifférence; qu'il réprime, qu'il lui cache même les desirs qui peuvent l'offenser, si l'amour ne récompense pas sa constance. Eh? pourquoi regretteroit-il le tems, les soins qu'il a sacrifiés à cette passion digne d'une belle âme, lorsque l'objet de cette passion mérite un véritable attachement? Non, ce n'est point à lui à former des plaintes, cette passion estimable dût-elle enfin lui coûter la vie.

Plains-toi seul, malheureux esclave d'un vil amour qui t'humilie! Tu t'es laissé toucher par des regards qui ne prétendoient qu'à te séduire; tu t'es laissé lier par quelques tresses de beaux cheveux, et par d'autres charmes qui te cachoient un cœur pervers; quelques beautés ont voilé mille défauts essentiels à tes yeux. Quelquefois tu voudrois fuir, ô misérable amant! quelquefois honteux de ta foiblesse, humilié d'une passion assez basse, pour n'oser en parler sans rougir, tu voudrois en vain l'éteindre; mais, semblable au cerf qui fuit en emportant le trait qui l'a blessé, tu nourris toujours cette passion fatale dans ton cœur.

Le jeune Griffon éprouvoit ce sort malheureux; il connoissoit bien son erreur, mais il ne pouvoit éteindre son indigne flamme: il sentoit à quel point il s'avilissoit en aimant Origile; sa raison étoit éclairée; il n'en étoit que plus malheureux. Un penchant irrésistible l'entraînoit, et quelque perfide et coupable qu'Origile parût être à ses yeux, ce penchant l'emportoit, et le forçoit à la chercher encore.

Je vais donc continuer son histoire, en vous apprenant qu'il sortit secrètement de la cité sainte, sans oser parler à son frère, dont il craignoit les justes reproches. Il prit une route assez belle qui tournoit sur la gauche, et qui le con-

duisit à Rama. Il marcha pendant six jours, pour arriver à Damas dans la Syrie, et poursuivit après, son chemin vers Antioche.

Ce fut assez près de Damas qu'il rencontra le Chevalier auquel Origile avoit nouvellement abandonné ses charmes. L'herbe ne convient pas mieux à la fleur, que ces cœurs corrompus se convenoient l'un à l'autre; tous les deux étoient également inconstans; si l'une étoit perfide, l'autre étoit tout aussi traître: ils savoient également cacher, sous le maintien le plus agréable et le plus prévenant, l'affreux talent qu'ils avoient de tromper.

Ce Chevalier, comme je vous l'ai dit, venoit monté sur un beau cheval de bataille couvert d'armes éclatantes. Origile étoit avec lui, vêtue d'une robe tissue d'or et d'azur; deux valets, dont l'un portoit un casque, et l'autre un bouclier, étoient à leurs côtés. Ils avoient l'air de vouloir paroître avec magnificence, en entrant dans Damas, comme arrivant pour le tems des joûtes. Les grandes fêtes que le Roi de Damas venoit de faire publier, engageoient les Chevaliers à s'équiper galamment et richement pour y paroître. La plus grande terreur s'empare de l'âme de l'infâme Origile, dès qu'elle reconnoît Griffon: elle sait que son nouvel amant n'est ni de courage ni de force suffisante pour lui résister.

Mais plus entreprenante, plus audacieusement fausse qu'on ne peut l'imaginer, quoiqu'elle frémisse dans l'âme, elle sait préparer son visage et sa voix avec tant d'art, qu'elle leur donne tout l'air de la sécurité. Dès-lors, exécutant le projet dont elle étoit déjà convenue avec son digne compagnon, elle feint la joie la plus vive, elle court les bras ouverts à Griffon, se jette à son col et le serre long-tems dans ses bras avec l'air de ne pouvoir s'en séparer. Sachant après conformer ses propos à ses vifs empressemens, ses yeux tout-à-coup se remplissent de larmes ; et c'est presque en gémissant, qu'elle lui dit : Ah ! Seigneur, est-ce donc là le prix que vous deviez à celle qui vous adore ? Quoi ! vous me laissez seule pendant toute une année ? Cruel ! quoi, vous vous éloignez de moi, sans la moindre peine, et si j'eusse attendu votre retour, peut-être aurois-je déjà perdu la vie ! . . . .

Lorsque j'espérois qu'en revenant de la Cour rassemblée alors à Nicosie, vous accouriez près d'Origile, vous qui m'aviez laissée avec une fièvre brulante, et presque dans les bras de la mort, ah ! Dieu ! j'entendis assurer que vous veniez de passer en Syrie : ce coup fut si cruel pour moi, que je fus prête à me donner la mort ; mais la fortune me prouva heureusement qu'elle n'étoit pas aussi cruelle pour moi que mon amant ; elle

m'envoya mon frère ; c'est lui que vous voyez ; c'est lui sous la garde duquel je suis venue, et j'ai mis mon honneur hors de tout danger. Elle me favorise bien plus encore par cette rencontre heureuse. Ah ! qu'il étoit tems que je pusse enfin vous revoir ; peut-être, hélas ! en vous regrettant, en vous desirant sans cesse, une plus longue absence m'eût couté la vie.

Plus rusée qu'un renard, dans ses actes et dans ses propos, l'adroite Origile continue ses vifs reproches ; elle fait tomber toute la faute de leur séparation sur le foible Griffon : elle lui fait croire que son vil rival est son propre frère, et qu'un même père leur a donné le jour ; elle sait enfin colorer ses mensonges avec tant d'art, que Saint Luc et Saint Marc même ne l'auroient pu mieux persuader.

Griffon ne peut donc plus reprocher une perfidie à la plus noire de toutes les créatures ; il est bien loin de penser à se venger de celui pour lequel il est trompé ; il se croit trop heureux, s'il peut réussir à s'excuser auprès d'elle, il comble de caresses enfin le vil amant qu'il croit être son frère.

C'est dans cette persuasion, qu'il arrive aux portes de Damas avec lui : c'est de lui qu'il apprend en chemin, que le Roi de Damas y tient alors une Cour splendide, à laquelle tous les

Chevaliers, de quelque Religion qu'ils soient, sont admis, et jouissent de tous les droits de sureté pendant tout le tems que les fêtes doivent durer.

Je ne suis pas cependant si fortement attaché, Seigneur, à suivre l'histoire d'une franche coquine, qui, depuis qu'elle respiroit, avoit eu mille et mille amis, et fait encore plus de trahisons, que je ne retourne pour voir deux cent mille combattans, et ces feux allumés qui menacent Paris, et qui commencent à pénétrer dans ses remparts.

J'avois laissé ma narration, au moment où le puissant Agramant venoit d'attaquer une porte, à laquelle il croyoit trouver peu de résistance; il n'y en avoit pas cependant qui fût alors en meilleur état de défense, puisque Charlemagne s'y trouvoit en personne, suivi des plus braves Paladins, parmi lesquels se voyoient les deux Guidons, les deux Angevins, Angelier, Avin, Avolio, Othon et Bérenger.

L'une et l'autre de ces deux troupes s'élance, s'attaque avec fureur, chaque combattant cherchant l'occasion d'acquérir de la gloire: les Sarasins cependant ont bientôt du désavantage; et déjà plusieurs d'entr'eux qui mordent la poussière, prouvent aux autres qu'ils ont fait une entreprise téméraire.

Les flèches qui voloient des remparts contre

les Infidèles, ressembloient à la grêle pendant un orage: les cris qui s'élevoient des deux armées, faisoient trembler jusqu'à la voûte céleste. Mais, ô puissant Charlemagne! ô grand Agramant, ayez tous deux un peu de patience; car je veux parler du Mars Africain, de cet effravant et terrible Rodomont, qui court déjà tout au milieu de Paris.

Je ne sçais, Seigneur, si vous vous ressouvenez que ce Sarasin si féroce, qui venoit de laisser tout son gros détachement calciné par les flammes entre le second rempart et le premier mur, étoit sauté de l'autre côté du fossé dans un espace tenant au terre-plein de la cité.

Dès que les Parisiens apperçurent ce terrible Sarasin couvert d'armes étrangères et de la peau écailleuse d'un dragon, les vieillards et les bourgeois, toujours curieux de nouvelles, qui s'étoient rassemblés dans une grande place, poussèrent une plainte, un cri, d'une voix si perçante, accompagné du battement de leurs mains tremblantes, que le bruit dut s'élever jusqu'aux étoiles; et qui put s'enfuir, courut pour s'enfermer à tems dans sa maison: mais le cruel Sarasin, faisant la roue de son épée, ne le permit qu'au plus petit nombre. On le voit enlever à tout ce qui reste sous ses coups, un bras, une jambe, une tête, qui volent au loin; l'un est partagé par le milieu

du

du corps, un autre est fendu jusqu'au ventre, et de tous ceux qu'il tue, qu'il blesse, ou qu'il chasse; aucun n'ose le regarder en face.

C'est ainsi que dans les vastes plaines d'Hyrcanie ou sur les bords du Gange, le tigre de la grande espèce détruit les foibles troupeaux; c'est ainsi que le loup déchire les agneaux et les chevres dans les prairies souvent ébranlées par les secousses du mont dont Typhée est oppressée.

Le cruel Sarasin n'exerçoit pas alors sa valeur contre des escadrons ou des phalanges; mais il déployoit toute sa cruauté contre une misérable populace, qu'il croyoit plus digne de mourir que de naître; il ne peut en effet voir le visage d'un seul de ceux que son épée moissonne. Rodomont court alors, en suivant cette grande rue si peuplée, jusqu'au pont Saint-Michel; et continuant à faire tourner en rond son épée sanglante, il s'embarrasse peu si c'est un maître, un valet, un homme juste, un vieux pécheur, qui tombent sous ses coups; la religion ne peut en défendre le Prêtre; l'innocence ne peut sauver les jours au tendre enfant; les yeux les plus touchans, les joues les plus vermeilles n'arrêtent point sa fureur: la vieillesse qui se cache est frappée, et le féroce Sarasin, en répandant également le sang des deux sexes, et de tous les âges, donne bien moins des preuves de sa valeur

que de sa basse cruauté. Les flots de sang qui coulent ne peuvent même éteindre sa rage : les temples, les palais, les simples maisons semblent offenser ses yeux ; il y porte une flamme dévorante.

Dans ce tems-là, Paris étoit construit de bois presque en entier ; on le croira facilement en voyant aujourd'hui que la plupart des maisons sont encore les mêmes; le feu qui s'allume alors de toutes parts, ne peut encore assouvir sa rage, il saisit les soutiens, les avant-toits des maisons, il les arrache, et la plus grosse bombarde que vous ayez vu dans Padoue, ne feroit point d'aussi vastes excavations que celles que le Roi d'Alger fait de ses seules mains.

Si pendant que ce maudit Sarasin détruisoit l'intérieur de Paris, par le fer et la flamme, Agramant eût continué d'assaillir les dehors avec vigueur, Paris eût été perdu sans ressource ; mais il fut fortement arrêté par le secours d'Angleterre que Michel et le Silence avoient si secrettement conduit; et déjà les troupes Angloises et Ecossoises l'attaquoient sur ses flancs et par ses derrières.

Dieu voulut qu'au moment même la fleur de la maison de Clermont le brave Paladin Renaud arrivât muni de pontons et de bateaux ; il traversa la rivière trois lieues au dessous de Paris,

et prenant une route détournée, six mille archers à pied sous la bannière d Odoard, et deux mille cavaliers commandés par le brave Ariman, entrèrent subitement par la porte Saint Martin et la porte Saint Denis au secours de la capitale.

On avoit laissé en arrière les bagages les plus embarrassans : les Anglois, les Ecossois, portant avec eux tout ce qui leur étoit nécessaire pour traverser la Seine qui n'est pas guéable, et retirant leurs ponts après eux, s'étoient répandus dans toute cette étendue des environs de Paris, et se rassemblant près de ses murs, on les reformoit en ordre de bataille; mais avant que les Barons et les autres Capitaines se missent en devoir d'agir, Renaud monta sur le bord le plus élevé de la Seine, il les rassembla tous auprès de lui, et d'une voix élevée, il leur dit : Seigneurs, vous devez bien lever les mains au ciel, et lui rendre grace, puisqu'avec un travail aussi court, les nations vont vous élever au-dessus de tous les héros ; c'est par votre secours, que le Roi votre maître, un puissant Empereur, une riche capitale, une infinité de Pairs, de grands Seigneurs et de Chevaliers vont sauver leur liberté, leur vie et leur honheur.

Les habitans de Paris, Seigneurs, vous devront, pour leur avoir sauvé les biens et la vie, moins de reconnoissance encore, qu'en rece-

vant leurs épouses et leurs enfans de vos mains victorieuses ; les uns et les autres vont être également sauvés par votre prudence et votre valeur, et les vierges saintes renfermées et paisibles dans leurs asyles pourront y remplir sans crainte tous les vœux qu'elles ont jurés : disons même qu'en sauvant Paris, vous sauvez également les campagnes voisines ; et comme il est peu de Villes Chrétiennes qui n'aient un nombre de leurs enfans dans cette grande cité, elles partageront toutes la reconnoissance que les Parisiens vous devront.

Si les Anciens décernoient une couronne à celui qui sauvoit la vie d'un citoyen, quelle multitude de ces couronnes ne doit pas ceindre votre front ? Ah ! si par un sort envieux et fatal, si par un manque de courage, une si grande entreprise venoit à échouer, croyez-vous que ces vastes murs étant abattus, les cités d'Italie et d'Allemagne pussent être en sûreté ? Dans quels lieux où le Sauveur du monde est adoré, ne devroit-on pas redouter ces cruels Sarasins, puisque les mers mêmes ne peuvent nous en défendre ? Ne les a-t-on pas vu souvent traversant le détroit de Gibraltar, et sortant d'entre les colonnes d'Hercule, saccager l'Europe, et remporter chez eux un riche butin ? Que n'aurions-nous pas à craindre, s'ils s'empa-

roient de ce beau Royaume ? Mais quand même l'honneur, le commun intérêt ne nous animeroient pas à cette entreprise, notre devoir, à tous, qu'une même foi, qu'une même Eglise rassemble, n'est-il donc pas de nous secourir les uns et les autres comme frères ? D'ailleurs, ô nations belliqueuses ! comment ces ennemis indisciplinés, foiblement armés ; comment ces barbares méprisables pourroient-ils ébranler des âmes courageuses telles que les vôtres, et des guerriers qu'ils doivent trouver invincibles ?

C'est par ces discours pleins d'élévation, et par de plus forts encore ; c'est avec une parole assurée, et d'une voix élevée, que Renaud animoit de plus en plus le courage des Bretons. Mais le Paladin, en leur parlant ainsi, ne faisoit que renouveller l'ancien proverbe, qui dit que le bon et vigoureux coursier qui s'élance, n'a pas besoin du secours des éperons.

La harangue militaire de Renaud étant finie, il fit mouvoir ces troupes peu-à-peu, les rangeant chacune sous leur bannière.

Sans bruit, sans aucune rumeur, il forma trois détachemens des troupes des trois Royaumes : ce fut au Prince Zerbin qu'il accorda l'honneur de commander l'avant-garde ; il lui dit de longer le rivage de la Seine ; les Troupes

Irlandoises disposées par gros pelotons, s'étendirent dans la plaine toutes à même hauteur et composant l'arrière-garde : les Anglois commandés par le Duc de Lancastre, formèrent le corps de bataille.

Dès que Renaud eut achevé de faire ces dispositions, il courut le long du rivage pour rejoindre le Prince Zerbin; il se porta plus loin que lui pour reconnoître des troupes qui s'avançoient : c'étoit le Roi d'Oran, suivi du Roi Sobrin et de plusieurs autres troupes : cette avant-garde ennemie étoit soutenue à cinq cents pas de distance par les troupes d'Espagne qui gardoient ce quartier de l'armée assiégeante. Alors l'armée Chrétienne que l'Ange et le Silence avoit conduite, ne peut plus contenir sa valeur et ses cris; le son des trompettes, le bruit des combattans, les cris redoublés des Chrétiens vont jusqu'au ciel, et portent les glaces de la terreur dans l'âme des Sarasins.

Renaud, impatient de se signaler, part en avance des Ecossois, et tel qu'un tourbillon de vent que suit une horrible tempête, il vole seul sur Bayard pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Les Sarasins le reconnoissent aussi-tôt à ses armes, et ne tiennent déjà plus leurs lances que d'une main tremblante; leur démarche est mal assurée, et les

Cavaliers chancèlent dans les arçons : le Roi Pulian qui n'a jamais vu Renaud, est le seul qui s'ébranle et qui part la lance en arrêt à sa rencontre : il s'affermit dans la selle, il rassemble toutes ses forces, il pique des deux, et rendant la main à son destrier, il vole contre son adversaire ; Renaud, de son côté, montre quelle est son habitude à de pareils combats ; et c'est avec le même sang-froid, et la même grace qu'il auroit dans un tournoi, que le fils d'Aimon, digne de l'être de Mars, vole contre son ennemi.

Les deux coups de lances portèrent également au milieu de la visière ; mais leur effet entr'eux fut bien différent ; Renaud, sans être ébranlé, passa comme un éclair : Pulian roula mort sur la poussière. Il est toujours beau de donner des preuves d'adresse et de courage, en mettant avec grace une lance en arrêt, et dirigeant son coup avec justesse ; mais il faut être aussi secondé par la fortune. Le Paladin qui voit sa lance entière, court aussi-tôt contre le Roi d'Oran, prêt à lui porter un de ces coups qu'on doit compter au nombre des plus mémorables. Le Roi d'Oran ayant un cœur de peu de courage dans un corps d'une grandeur gigantesque, ne se présenta que comme une masse à cette joûte.

Renaud le frappa dans le bord inférieur de son écu; on doit bien l'excuser: la hauteur démesurée du Roi d'Oran ne lui permettoit pas de porter son coup plus haut; mais ce coup fut si terrible, que traversant le bouclier, quoiqu'il fût d'un bois dur de palme revêtu d'acier, il pénétra le reste des armes, et son âme trop foible pour animer ce vaste corps, sortit par cette large blessure. Le cheval du géant qui s'attendoit à porter long-tems cette lourde masse, remercia en lui même le Paladin de l'en avoir débarrassé, et de l'avoir empêché de mourir de chaud plus long-tems.

Renaud voyant sa lance rompue, tira sa redoutable Flamberge, et Bayard qui paroissoit avoir des ailes, le porta sur la troupe la plus épaisse des ennemis; leurs armes paroissent n'être qu'un verre fragile sous les coups de Flamberge; elle n'atteint aucune armure sans la rompre ou la percer, et sans se teindre de sang; les draps tordus ensemble, les cottes d'armes piquées ne se défendent pas mieux de ses coups que l'herbe d'une prairie et l'avoine mûre ne se garantissent de la faulx.

Déjà cette première troupe étoit en déroute, lorsque Zerbin arriva à la tête de son avant-garde; ses braves Ecossois témoignoient la plus grande ardeur de se signaler; tous ceux qui sui-

voient son étendard marchoient à leurs ennemis avec la même assurance qu'auroient des lions ou des loups contre des troupeaux de chèvres ou de moutons.

Ils piquent tous à la fois les chevaux de leurs éperons; ils franchissent en peu d'élans l'intervalle qui les sépare de l'ennemi: les Ecossois frappent, et le bruit de leurs lances qui se brisent forme un bruit inégal; il l'est d'autant plus, que celui des lances des Sarasins ne s'y joint pas, et qu'il semble que ces mécréans se présentent plutôt à la mort qu'au combat; chacun d'eux paroît être de glace, et les Ecossois ont l'ardeur et la pétulance de la flamme : les Sarasins croyoient alors que chaque Chrétien avoit le bras de Renaud. Sobrin s'avança de lui-même à leur secours, à la tête de ses troupes plus fermes et mieux armées; Dardinel se montra de même à la tête d'une troupe mal armée et levée depuis peu de tems; il étoit couvert de riches armes, et portoit un casque étincelant: la meilleure des quatre premières troupes des Sarasins parut être celle qu'Isolier commandoit, et que les Navarrois composoient. Alors le brave Trason, Duc de Marr, lève la visière de son casque, et dit à ses fiers Ecossois : Amis, nous avons à combattre les Navarrois; ces braves gens sont des ennemis dignes de votre courage:

marchons. Ariodant qui le voit aux mains, s'avance pour le soutenir.

Les sons éclatans des trompettes, des clairons, des timbales et de mille autres instrumens barbares, se joignent au bruit continuel des arcs, des frondes, des machines de guerre, des roues, des chocs et du froissement des essieux; ils forment un bruit confus et terrible : le tumulte, les cris de fureur des combattans, les cris douloureux et plaintifs des blessés et des mourans, percent au milieu de ce bruit confus; l'air en retentit au loin, et la chute d'eau des cataractes du Nil ne forme pas une rumeur plus effrayante et plus terrible, le ciel s'enveloppe alors d'un épais nuage; des flèches innombrables lancées des deux parts, interceptent les rayons du soleil; des tourbillons de poussière se mêlent à l'épaisse fumée qu'exhalent et la sueur des chevaux écumans, et les poitrines halletantes des soldats : le tout forme un nuage obscur qui s'avance et recule tour-à-tour : dans l'intervalle, on voit les morts et les mourans s'accumuler; souvent on y distingue un guerrier tomber en expirant près de celui qu'il a privé du jour.

Si l'une des troupes qui combattent paroît épuisée par la fatigue, une autre la remplace à l'instant; ces troupes grossissent de part et d'autre; la cavalerie et l'infanterie s'entremêlent

dans tous ces différens chocs ; la terre qui les soutient est couverte d'une écume sanglante ; l'herbe froissée en prend la couleur ; et ce terrein, qui peu de tems auparavant brilloit, tout parsemé de fleurs, n'offre plus que l'aspect horrible d'armes éparses, d'hommes et de chevaux entassés qui se baignent et se débattent encore dans leur sang.

Le jeune Zerbin se distinguoit par des actions de valeur au-dessus des forces de son âge ; les Sarasins fuyoient ses coups : le nouveau Duc d'Albanie, Ariodant, prouvoit à ses vassaux qu'il étoit digne de les commander, et faisoit admirer et craindre également sa valeur aux Maures Navarrois et Castillans qu'il avoit en tête : ce fut alors que Chelinde et Mosco, tous les deux bâtards du feu Roi d'Arragon, et Calamidor Chevalier Barcelonnois en réputation, précédèrent leurs étendards, et s'avancèrent, dans l'espérance qu'une action lâche en son projet, pouvoit les couvrir de gloire ; ils entreprennent d'ôter la vie à Zerbin, et prennent pour réussir l'infâme parti de tuer son cheval par derrière ; le malheureux coursier tombe mort, percé par leurs trois lances ; mais Zerbin se relève soudain, et lève le bras pour se venger. Mosco qui s'attendoit à prendre facilement Zerbin démonté, se présente le premier à ses coups ; il en reçoit

un mortel, et tombe pâle et glacé sur la poussière ; son frère Chelinde, témoin de sa mort, pousse son cheval sur Zerbin pour le renverser ; mais ce brave Prince saisissant fortement la bride, l'acule, le renverse sur son maître, et du même coup il leur fend la tête à tous deux : Calamidor, effrayé de la fin terrible des deux frères, tourne la bride et se met en fuite ; Zerbin lui porte un coup de taillant, en lui criant : Attends, attends-moi traître ; mais étant trop loin, il ne frappe que la croupe de son cheval qui tombe à terre ; Calamidor se relève, s'échappe, espère se sauver par la fuite ; mais il tombe sous la main de Trason, témoin de cette lâcheté, et ce Duc écrase le lâche sous les pieds de son cheval. Ariodant et Lurcain, quelques autres Chevaliers volent au secours de Zerbin oppressé par une foule d'ennemis qu'ils écartent, et font d'inutiles efforts pour le remonter. Artalique et Margan éprouvent la pesanteur du bras d'Ariodant, ainsi qu'Etéarque et Casimir ; deux d'entr'eux perdent la vie, les deux autres sont mis hors de combat ; Lurcain de son côté heurte, renverse, et fait un massacre horrible des Sarasins.

Ne croyez pas, Seigneur, que dans ce même tems le combat fut moins terrible dans la plaine que celui qu'on voyoit sur le bord du fleuve ;

le Duc de Lancastre suivant à hauteur l'avant-garde commandée par Zerbin, venoit à la tête des Anglois d'attaquer l'armée Espagnole de Marsile : de part et d'autre, les deux partis montrèrent beaucoup de valeur ; Oldrade Duc de Glocester, Fierramond Duc d'Eburas, Richard Comte de Warvick, avec Henri Duc de Clarence, courent contre Mataliste Duc d'Almerie, Follicon Prince de Grenade, Baricond Roi de Mayorque, qui s'avancent pour les attaquer : le combat reste égal pendant quelques momens ; les combattans se repoussant tour-à-tour, ces troupes semblent flotter dans la plaine, comme on voit les moissons qui suivent les différentes impulsions du vent, ou comme on voit s'élever en différens tems les vagues de la mer ; mais la fortune cessant d'être incertaine, les Maures eurent du désavantage.

Mataliste fut désarçonné, l'épaule droite percée par la lance du Duc de Glocester ; Follicon fut renversé par Fierramond : ces deux Sarasins restèrent prisonniers des Anglois, et dans le même moment Baricond perdit la vie sous l'épée du Duc de Clarence ; les Sarasins commencent à prendre l'épouvante, les Chrétiens sentent redoubler leur ardeur ; les premiers déjà ne résistent plus, prennent la fuite ; ils eussent été totalement défaits, s'ils

n'eussent pas reçu sur le champ un puissant secours.

Ferragus qui jusqu'alors n'avoit pas quitté le Roi Marsile, voyant fuir cette troupe, à moitié détruite, pousse son cheval au plus fort de la mêlée; il voit au moment qu'il arrive, Olimpe tomber la tête partagée sous les pieds des chevaux.

Cet Olimpe étoit un jeune homme agréable par sa figure et par une voix charmante; il ne pouvoit l'accorder aux sons d'une lire, sans porter le plaisir et l'attendrissement dans tous les cœurs: quoiqu'il se piquât d'en avoir un dur et altier, il eût dû préférer cependant le bonheur d'être sûr de plaire, et ne sentir que de l'horreur pour des armées meurtrières qui, sans pitié pour sa jeunesse et pour ses talens, devoient terminer ses jours en France. Ferragus l'aimoit; il ne put le voir tomber sans ressentir une douleur que la chûte de mille autres n'eût peut-être pas excitée. Furieux, il s'élance sur celui qui vient de lui donner la mort, et lui fend la tête jusqu'à la poitrine; il ne s'arrête pas à ce coup; et faisant voler sa redoutable épée, nul casque, nulle cuirasse ne peut y résister; les têtes, les membres palpitans tombent sous ses coups: il arrête seul en cet endroit les Sarasins qui fuyoient, et rétablit le combat.

Agramant s'avance en même temps avec ses troupes : il brûle de se signaler. Baliverse, Farurante, Prusion, Soridan et Bambirague le suivent; une si prodigieuse quantité de soldats les accompagnent, qu'on eût pu former un lac de leur sang, et que je compterois plutôt les feuilles séchées par l'automne que le nombre de ces combattans.

Ayant retiré ses troupes de l'assaut il avoit détaché d'abord le Roi de Fez avec une forte troupe, pour se porter derrière son camp qu'il voyoit prêt d'être attaqué par les Irlandois qui s'avançoient sur les derrières; ce que le Roi de Fez exécuta sur le champ : remettant après son armée en bon ordre, Agramant s'avança du côté que son secours lui parut nécessaire, et marcha pour soutenir le Roi de Garbe, le vieux Sobrin, venant de lui faire dire par un Officier qu'il étoit prêt à succomber.

Les Ecossois, chargés par l'armée fraîche et si nombreuse d'Agramant, ne purent y résister; ils s'ébranlérent, prirent la fuite, en abandonnant Zerbin, Ariodant et Lurcain qu'ils laissèrent dans le plus grand péril; Zerbin sur-tout couroit le plus grand danger, n'ayant point encore pu remonter à cheval; mais heureusement le redoutable Renaud accourut en ce moment à son secours.

Renaud, aprés avoir mis en fuite toutes les troupes qu'il avoit attaquées, venoit alors d'apprendre que Zerbin, entouré d'ennemis et démonté, se trouvoit dans le plus grand péril; il y vole aussi-tôt; la fuite des Ecossois dirige sa marche, et l'impétuosité de la course de Bayard le porte promptement au-devant des Ecossois qui tournoient la tête au combat: Où courez-vous, leur cria-t il? Qu'est devenue votre antique valeur? Pouvez-vous fuir devant ces vils Sarasins? Est-ce ainsi que vous parviendrez à leur enlever leurs drapeaux pour en parer vos églises? Est-ce ainsi que vous abandonnerez seul et démonté le brave fils de votre Roi?

A ces mots, Renaud se saisissant d'une forte lance que lui présente un écuyer, et voyant Prusion, Roi d'Alfarache, à sa portée, fond sur lui, le porte mort à terre: Agricalte et Bambirague éprouvent le même sort; il fond ensuite sur Soridan qui, sans doute, eût péri de même, si la lance de Renaud, ébranlée par les coups précédens, ne se fût brisée dans sa main. Renaud voyant sa lance rompue, tira aussi-tôt la terrible Flamberge; il frappe Serpentin qu'il fait voler à moitié mort de dessus sa selle; ses coups redoublés forment bientôt une large place autour de Zerbin qui, se trouvant

vant dégagé, remonte sans opposition sur un cheval dont le maître avoit perdu la vie.

Zerbin profite à tems de ce secours, puisque dans ce même moment, Dardinel, Sobrin et le Roi Balastre, s'avancent à la tête de leurs troupes; mais Zerbin, remonté sur un bon cheval, ne les craint plus; et maniant son épée avec plus de force et de courage que jamais, il précipite aux enfers les plus téméraires des Sarasins qui l'attaquent. Le Paladin Renaud observant où ses coups pouvoient être les plus utiles, court attaquer Agramant qu'il voit se rendre plus redoutable par ses coups que mille autres guerriers; il le joint, le frappe sans le blesser; mais le fort Bayard frappant du poitrail sur le flanc du cheval d'Agramant, le fait rouler au loin sur la poussière avec son maître.

Pendant qu'au-dehors des murs de Paris, la haine, la fureur, la rage même des combattans entretient une si cruelle bataille, le féroce Rodomont taille en pièces le foible et malheureux Bourgeois de Paris, et brûle les palais et les églises de cette capitale: Charlemagne qui combattoit alors dans une partie éloignée, n'en avoit aucun soupçon, et s'occupoit à recevoir dans Paris le secours qu'Odoard et Arimane venoient de lui conduire.

Il voit arriver un Ecuyer pâle, effrayé, pou-

vant à peine proférer quelques mots. Ah, Seigneur ! ah ! grand Charles, ayez pitié..... La frayeur l'oppresse, l'interrompt quelques instans; c'est avec peine qu'il s'écrie enfin : Aujourd'hui, Ciel ! aujourd'hui le saint Empire Romain est détruit; un démon tombé dans cette malheureuse cité, la renverse seul de fond en comble : Satan, oui, Satan même, et ce ne peut être un autre, ruine, abîme sans ressource votre capitale infortunée; tournez-vous, voyez les tourbillons affreux de fumée qui s'élèvent de toutes parts, signes certains de la flamme dévorante; écoutez ces cris douloureux qui percent la nue, et qui me servent de témoins : un seul, le fer et la flamme à la main, suffit pour ravager Paris où nul mortel n'ose plus le regarder en face.

Celui que l'effrayant cri d'allarme réveille, dont l'oreille est frappée par le sinistre son du tocsin, et qui voit en ouvrant les yeux un feu destructeur qui n'étoit plus inconnu que de lui, quoiqu'il soit le plus menacé de ses ravages, ne peut être plus étonné que ne le fut alors Charlemagne; ses yeux lui confirmant la vérité de ce cruel récit, il rassemble un nombre de ses guerriers les plus intrépides, et marche en diligence, dirigé par les cris vers le quartier de la ville d'où s'élève la plus grande rumeur.

Charles, suivi de ses Paladins, fait diriger ses bannières vers une grande place où Rodomont se trouvoit être alors, et se conduit par la trace des morts et des membres épars qu'il trouve sur son passage. Mais finissons, et que ceux qui voudront savoir la fin d'une aussi belle et singulière histoire, prennent la peine de revenir m'écouter encore une autre fois.

Fin du seizième Chant.



CHANT XVII.

La Justice divine, lorsque l'énormité de nos péchés aggravés, accumulés sans cesse, méritent enfin que sa colère se déploie, ne peut mieux annoncer que sa vengeance est égale à sa miséricorde, qu'en livrant les coupables à la tyrannie féroce de monstres avides de sang, et les plus cruels fléaux que sa juste colère puisse employer. Tels furent Marius, Sylla, Néron, Caligula, Domitien, et le dernier des Antonins : ce fut pour punir Rome qu'il lui donna pour maître ce barbare Maximin, homme féroce et de la plus vile naissance; ce fut pour le même dessein, qu'il plaça Créon sur le trône de Thèbes, et que l'Etrurie sanglante frémit sous le sceptre de fer de Mézence : l'Italie coupable fut de même livrée ensuite à la domination barbare des Huns, des Goths et des Lombards.

Souviens-toi d'Attila, malheureuse Rome; souviens-toi du détestable Ezelin; on peut s'en rappeller cent autres qui servirent de fléaux à la puissance divine lassée enfin de ne trouver dans ses enfans que des sujets rebelles et coupables : mais n'allons pas chercher dans ces tems reculés

des signes certains de sa vengeance; n'en faisons-nous pas nous-mêmes la plus cruelle expérience, en nous voyant abandonnés comme des troupeaux infectés et inutiles, aux loups ravissans qu'elle permet que nous ayons pour pasteurs? Comment leur faim peut-elle paroître n'être pas assouvie, après avoir dévoré tant de victimes? Mais leur fureur va jusqu'à l'horreur d'appeller les loups des forêts ultramontaines, pour achever de dévorer une partie de leur proie, et leur assurer la possession du reste. Non, les bords du Trasimène, ni les champs de Cannes, n'ont point vu leurs terres plus abreuvées de sang que l'Adda, la Mella, le Tarr et le Ronco n'en ont vu couler sur leurs malheureux rivages.

Oui, l'Éternel veut que nous soyons punis, et peut-être le sommes-nous par des peuples encore plus coupables que nous; mais nos iniquités, nos erreurs, nos vices se sont multipliés; peut-être un jour, portant le fer et la flamme à notre tour sur leurs frontières, serons-nous les instrumens dont le Ciel se servira pour les punir, lorsque sa patience ne pourra plus soutenir leur injustice et leurs forfaits.

Ils avoient bien sans doute attiré sur eux la vengeance céleste, lorsque le Turc et le Maure pensèrent les envahir, et portèrent dans le sein

de leur patrie tous les maux qu'enfante la guerre : mais ils ne les éprouvèrent jamais plus cruellement que par le bras du féroce Rodomont.

J'ai déjà dit qu'après que Charles eut reçu la nouvelle fatale que lui porta cet Ecuyer, il courut vers la place où ce Sarasin étoit annoncé par les cris de la multitude et les corps tronqués ou défigurés qu'il avoit laissés sur son passage. Les palais et les maisons embrâsées, les temples en ruine et profanés montroient un exemple de désolation qui devoit déchirer l'âme de ce grand Prince : O François, dit-il, où fuyez-vous ? Troupe épouvantée, vous n'osez pas même contempler vos malheurs ! Quel asyle, quels foyers, quelle cité pouvez-vous espérer, lorsque vous vous laissez enlever si lâchement votre capitale ? Quoi, cet homme seul, maintenant enfermé dans l'enceinte de vos murs, pourra s'en échapper impunément après vous avoir donné la mort ? C'est ainsi que Charles exprimoit son indignation et sa colère. Il ne pouvoit supporter un pareil déshonneur : il approche enfin du Sarasin, et lui voit encore porter la mort dans le sein de ses sujets, jusques près des portes de la grande cour du palais.

Une grande partie du peuple s'étoit rassemblée dans cette vaste enceinte, croyant s'y mettre

en sûreté; le palais et ses cours étoient entourés de fortes murailles flanquées de tourelles; l'intérieur étoit rempli de vivres et muni de tout ce qui pouvoit assurer une forte défense: Rodomont ivre de rage, plein d'un fol orgueil, et méprisant la nature entière, attaquoit le palais; d'une main il faisoit un moulinet meurtrier de son épée, de l'autre il lançoit la flamme, il frappoit les grandes et fortes portes avec fureur, et les faisoit retentir par ses coups; cependant les moins timides de ceux qui défendoient cette auguste demeure, étoient montés sur le haut des murs remparés, et lançoient indifféremment sur la tête du Roi d'Alger tout ce qui se trouvoit sous leurs mains, et même ils ne ménageoient rien pour se munir de tout ce qui pouvoit l'accabler; les pierres, les madriers pleuvoient sur sa tête; ils arrachoient jusqu'à des crenaux entiers, jusqu'au comble des toits; bientôt ils en vinrent jusqu'à sacrifier les colonnes de marbre et les poutres dorées qui décoroient l'intérieur de cette habitation royale; ils s'en firent de nouvelles armes, et l'indomptable Rodomont en étoit couvert, sans en être accablé.

Inébranlable à l'attaque de cette porte, et couvert de ses armes étincelantes, il soutenoit tous ses coups, et n'en paroissoit que plus terrible : c'est ainsi qu'un fort serpent quitte sa

sombre grotte après que par de longs froissemens il vient de s'y dépouiller de sa vieille peau; se sentant alors rajeuni, plein d'une nouvelle vigueur, une lumière ardente rend ses yeux terribles; il élève de tous côtés sa tête altière, en lançant le triple dard de sa langue, et tout animal tremble et fuit à son aspect.

Les traits aigus des balistes, les quartiers de roche, de marbre, les merlons, les crenaux entiers frappent en vain ce Sarasin qui paroît être invulnérable : rien n'arrête son bras qui secoue la grande porte dans ses gonds, qui la tranche, la dépièce par tronçons à coups d'épée, et qui parvient enfin à s'y faire jour; cette ouverture, quoiqu'étroite, est suffisante pour qu'il puisse être vu de l'intérieur du palais, et couvrir des pâleurs de la mort le visage de tous ceux et de celles qui se sont réfugiés dans cet asyle: l'on entend alors des cris perçans s'élever des hautes galeries et des donjons de ce palais; les Dames de la Cour, les Bourgeoises de la cité, confondues ensemble, courent éperdues de tous côtés; leur voix plaintive, les coups dont elles se frappent elles-mêmes, expriment foiblement encore leur terreur et leur désespoir; les unes embrassent en gémissant les lits maternels qui les ont vu naître; les autres, les seuils des portes de cet auguste palais: Ah! s'écrioient,

elles, sera-ce donc en expirant que nos yeux vont voir ce lieu sacré tomber dans la main des barbares? Ce fut dans ce moment du plus grand péril, que Charlemagne arriva, suivi de ses braves Pairs et de ses Chevaliers.

Charles regarde un moment ses mains qui furent si long-tems victorieuses: N'êtes vous donc plus, s'écria-t-il, ce que vous fûtes jadis, lorsque dans Aspremont le redoutable Agolant tomba sous vos coups? N'est ce donc pas vous qui sûtes arracher la vie au Roi Trojan, ce brave frère d'Almon, et à tant d'autres guerriers? Pourriez-vous craindre un homme seul, quelque sanguinaire et fort qu'il puisse être? Oui, je veux éprouver si vous avez conservé vos forces; prouvez que vous avez toujours les mêmes à ce dogue qui dévore mes sujets. Non, je ne peux douter que je ne sois toujours vainqueur par votre secours, et d'ailleurs un cœur généreux pourroit-il craindre la mort?

A ces mots Charles court, la lance baissée sur Rodomont: les Pairs Naymes, Olivier, Ogier le Danois, les hauts Barons Avin, Avolio et Bérenger, Othon, que l'amitié rend inséparables, attaquent l'intrépide Sarasin de toutes parts. Mais, pour l'amour de Dieu, Seigneur, cessons un moment de parler de fureur, de meurtres et d'assauts; je suis las d'être le Chantre de la mort,

et de ce maudit Sarasin qui l'égale en cruauté: retournons, je vous conjure, aux portes de Damas, où nous avons laissé le bon Griffon le blanc, avec sa perfide Origile et le vil amant qu'elle disoit être son frère; je les vois prêts à passer ces portes.

Parmi toutes les villes les plus riches et les plus peuplées du Levant, Damas doit être distinguée: distante de sept journées de Jérusalem, elle est située dans la plaine la plus riche et la plus fertile; cette plaine n'éprouvant jamais les rigueurs de l'hiver, a l'aspect toujours riant, l'aurore et le soleil la colorent et la fécondent sans cesse par leurs premiers rayons; deux rivières dont les eaux ont la pureté du cristal, entrent et coulent dans cette ville; elles entourent, elles arrosent une infinité de jardins qui ne sont jamais privés ni de la parure des fleurs, ni de l'ombrage agréable des arbres toujours verds. La naphte coule avec une telle abondance au milieu des eaux, que son parfum remplit l'air et les maisons même.

La grande rue de Damas étoit alors couverte de tapis variés dans leurs couleurs, d'herbes odoriférantes, et de rameaux d'arbustes; les murs, toutes les portes en étoient ornées et tapissées; on ne voyoit point de fenêtres et de balcons qui ne fussent garnis et parés des plus riches étof-

ses ; mais leur principal ornement étoit une infinité de Dames couvertes de pierreries et des habits les plus riches et les plus galans : dans plusieurs places de cette belle ville, le peuple formoit des danses ; des jeunes gens bien montés faisoient passager leurs chevaux avec grâce ; mais rien n'égaloit la magnificence de la Cour du Roi de Damas : elle sembloit avoir épuisé tout ce que la presqu'Isle de l'inde et les bords du Gange produisent d'or, de perles et de diamans.

Griffon et sa compagnie marchoient doucement ; chaque objet nouveau méritoit leur admiration : ils rencontrèrent un Chevalier qui les arrêta. Plein de politesse et de prévenance, il les pria de descendre, et d'entrer dans son palais, et pour comble de soins, ce ne fut qu'après leur avoir procuré le délassement d'un bain délicieux, qu'il les conduisit dans le salon où le festin le plus somptueux étoit déjà préparé.

En soupant, il leur raconta que Noradin, Roi de Damas et de toute la Syrie, ayant fait inviter les Chevaliers étrangers, comme ceux de ses Etats, avoit fait publier des joûtes qui commenceroient dès le lendemain, où tous ceux qui se sentiroient du courage pourroient en donner des preuves honorables : quoique le projet de Griffon n'eût point été de chercher les tournois, il se crut dès-lors engagé à ne pas perdre cette occa-

sion d'acquérir de la gloire ; il pria son hôte de lui dire quel étoit le motif du Roi pour rendre ces joûtes si solemnelles, et si c'étoit un usage annuel, quelque entreprise nouvelle, ou pour éprouver seulement la valeur de ses Chevaliers.

C'est pour la première fois, lui répondit son hôte, que nous voyons cette fête, qui désormais se renouvellera de quatre en quatre mois; elle est établie en mémoire de ce qu'un pareil jour Noradin a sauvé sa tête du plus grand péril, après avoir passé quatre mois dans la plus affreuse douleur, la mort étant toujours présente à ses yeux; mais pour vous mettre pleinement au fait de cette histoire, je dois vous dire que Noradin, après avoir été pendant plusieurs années amoureux de la belle et charmante fille du Roi de Chypre, avoit obtenu sa main; et suivi de son épouse, des dames de sa cour, et de ses Chevaliers, il revenoit de Chypre dans ses Etats de Syrie; mais à peine fûmes-nous éloignés du port, que voguant dans l'orageuse mer Carpatiene, nous essuyâmes une tempête assez violente pour faire perdre la tête au plus ancien Pilote; nous navigâmes pendant trois jours et trois nuits au milieu des vagues menaçantes qui nous portoient sans cesse à la dérive; nous abordâmes enfin sur une côte tranquille dont les rivages coupés de ruisseaux s'étendoient en de belles et vertes prairies

couronnées par des collines couvertes d'arbres touffus.

Nous fimes aussi-tôt dresser des pavillons, et tendre des abris entre les arbres, où nous nous retirâmes, heureux d'être échappés à la tempête: pendant qu'on creusoit des cuisines, qu'on allumoit les feux, et qu'on dressoit déjà les tables; Noradin sortit armé d'un arc et de flèches que lui portoient deux de ses gens, et s'avança dans les vallées et les bois voisins dans lesquels il avoit apperçu des cerfs, des daims et des chevreuils en grand nombre: enchantés d'un doux repos, nous attendions notre Roi, lorsque nous vîmes arriver le long du rivage de la mer un horrible monstre qui couroit sur nous.

Dieu vous préserve, Seigneur, de voir jamais ce maudit ogre; il vaut mieux en entendre parler que de soutenir son horrible aspect: je ne peux pas trop vous dire quelle étoit sa longueur, tant elle nous parut être démesurée ainsi que sa grosseur; deux excroissances osseuses remplissoient la place des yeux qu'il n'avoit pas; il venoit à nous le long du rivage, comme je vous l'ai déjà dit: il parut qu'une petite montagne s'approchoit; nous distinguâmes son long museau d'où sortoient des défenses semblables à celles d'un sanglier; une écume infecte sortoit de sa longue gueule, et couloit jusques sur sa poitrine; il cou-

rut bientôt sur nous en élevant son museau comme un chien braque qui commence d'avoir quelque connoissance du gibier; plus pâles que la mort, nous nous enfuîmes tous; mais nous profitâmes peu de son aveuglement, le maudit ogre avoit le nez si fin, que l'odorat le servoit aussi bien que l'eussent pu faire des yeux: il auroit fallu des ailes pour l'éviter; nous courions en vain de côté et d'autre pour nous éloigner, il étoit trop léger à la course: de quarante que nous étions, dix à peine purent se sauver sur le navire; il se saisit de tous les autres; il emporta les uns sous son bras, d'autres dans son sein, le reste fut jetté dans une profonde panetière qu'il portoit comme les Bergers.

Le monstre aveugle nous mit dans sa caverne, creusée sur le bord de la mer, au milieu d'une espèce d'écueil, vraisemblablement, c'étoit dans une épaisse carrière de marbre blanc, que cette caverne avoit été creusée, puisque ses murs intérieurs avoient la blancheur du beau papier de Foligno; une femme triste et qui paroissoit affligée de son sort, y demeuroit avec lui; elle sembloit gouverner une grande quantité de femmes de tout âge, les unes laides et d'autres assez jolies qu'elle avoit avec elle. Près de la grotte qu'elle habitoit, une pareille étoit creusée; et c'étoit celle où l'ogre renfermoit ses troupeaux, lesquels

étoient si nombreux que lui-même ne les comptoit plus, aussi ne les conservoit-il que pour son amusement; il ne supportoit pour les conduire ni les glaces de l'hyver, ni les chaleurs de l'été, et n'en faisoit pas sa principale nourriture : la chair humaine lui paroissoit être bien supérieure : hélas ! il nous le prouva bien cruellement; il se saisit de trois jeunes gens de notre troupe, et ce monstre les dévora tout vivans; il vint ensuite à la seconde caverne, et levant une grosse pierre; il en fit sortir son troupeau, et nous y renferma; de-là, fort satisfait du festin qu'il venoit de faire, il s'alla promener à la suite de ses troupeaux en jouant d'une musette qui pendoit à son col.

Notre Roi, pendant ce tems, étoit revenu de la chasse : en arrivant sur le rivage, il connut bientôt toute l'étendue de sa perte par un silence effrayant, et voyant les tentes et les pavillons abattus; mais il ne put imaginer quelle espèce de malheur nous avoit enlevés; il s'approche du rivage, et voit le navire où ce qui restoit de matelots s'occupoit à lever les ancres et à déployer les voiles; dès qu'ils l'apperçurent sur le rivage, ils envoyèrent la chaloupe pour le recevoir; mais aussi-tôt que Noradin eut entendu le récit qu'ils lui firent de l'attentat effroyable de l'Ogre qui venoit d'enlever ce qu'il avoit de plus cher, il n'hésita pas à prendre le parti de suivre ce

monstre et d'arracher de ses mains sa chère épouse Lucine, ou de perdre la vie.

Plein d'une fureur inspirée par l'amour, Noradin suit les traces de l'Ogre, et bientôt il arrive à sa caverne, où tremblans, désespérés, le moindre bruit nous faisoit craindre que ce ne fût l'Ogre qui retournât pour nous dévorer; Noradin fut assez heureux pour ne trouver que la femme de l'Ogre, qui, surprise de le voir, lui cria de fuir, s'il vouloit éviter la mort: Ah! s'écria-t-il, ce n'est point par hasard que je viens braver sa furie; eh! que m'importe de mourir, pourvu que ce soit près d'une épouse que j'adore! Il lui demanda promptement des nouvelles de ceux que l'Ogre avoit enlevés, et lui dépeignant la belle Lucine, il s'informa surtout si cette chere épouse étoit encore en vie. Cette femme le rassura, lui disant, que les jours de Lucine étoient en sûreté; et que toutes les autres femmes l'étoient de même avec l'Ogre, qui n'en mangeoit aucune. Tu vois la preuve de ce que je t'assure, lui dit-elle, par la quantité de femmes qui m'entourent: il ne nous fait aucun mal, ajouta-t-elle, que celui de nous tenir captives; mais si quelqu'une de nous tentoit de fuir, il deviendroit cruel dans sa vengeance, et l'enterreroit toute vive, ou l'enchaîneroit toute nue sur un rocher, exposée aux rayons brûlans du soleil: il n'a fait d'abord aucune distinction parmi

parmi tous les prisonniers que tu regrettes, et les a renfermés confusément dans sa caverne; car son nez fin lui fera bientôt connoître les sexes différens; les femmes n'auront rien à craindre, mais pour les hommes, ils sont sûrs d'être tous dévorés. Je ne peux te donner aucun bon conseil sur les moyens d'enlever d'ici ton épouse; sois satisfait de savoir ses jours en sûreté; elle éprouvera le même sort que nous: mais je t'en conjure, mon fils, éloignes-toi promptement; crains que l'Ogre ne te sente, et qu'il ne te dévore; il est prêt à revenir; son nez fera bientôt la revue de tout ce qui est ici, et jamais taupe ne peut mieux deviner tout ce qui peut être dans sa tanière.

Noradin lui répartit vivement, qu'il ne partiroit pas sans voir son épouse, et qu'il préféroit mille morts à la douleur de s'en éloigner: lorsqu'elle vit que rien ne pouvoit l'ébranler, elle imagina quelque expédient pour l'aider; et cette femme, en effet, employa toute son industrie à trouver celui-ci. La caverne qu'elle habitoit étoit pleine de peaux suspendues, qui venoient des boucs, des chèvres et des agneaux qu'elle consommoit pour se nourrir et toutes les malheureuses renfermées avec elles: alors choisissant la plus grande de ces peaux, dont un vieux bouc avoit été dépouillé, et prenant même un reste de sa graisse, elle lui fit étendre cette graisse d'une

détestable puanteur sur tout son corps, et lorsqu'elle trouva le pauvre Noradin assez infect à sa fantaisie, elle lui fit endosser cette peau de bouc qui le faisoit ressembler à quelque larve ou quelque lamie; elle le fit tapir près de la pierre qui fermoit la caverne, et c'est là qu'elle lui dit d'attendre le moment de revoir son épouse.

Noradin obéit à ses ordres, et près de l'ouverture de la caverne, il attendit le tems de la rentrée du troupeau; bientôt le son aigre d'un chalumeau l'avertit que l'Ogre rappelloit ses troupeaux du pâturage; il commencèrent, en effet, à se rapprocher de leur retraite, et leur affreux Pasteur les suivoit par derrière : qu'en pensez-vous? croyez-vous que son cœur fut assez agité quand il entendit que l'Ogre s'approchoit, et que bientôt il apperçut le vilain museau de ce monstre près de l'ouverture de la caverne; mais sachez que l'amour l'emporte toujours sur la peur; celui de Noradin étoit sincère, jamais il n'en fut un plus tendre. L'Ogre ayant donc levé la pierre, Noradin entra mêlé dans le milieu du troupeau.

Ce troupeau renfermé, l'Ogre vint à nous, et nous sentit l'un après l'autre; il se saisit de deux de nous autres dont il dévora jusqu'aux os pour son souper; et je vous l'avoue, je ne peux m'empêcher de suer et de trembler encore en me rappellant ses horribles défenses. L'Ogre enfin

étant parti, Noradin jetta la tunique puante et velue du vieux bouc, et courut embrasser sa chère Lucine; mais cette tendre épouse, au lieu de jouir d'un moment si doux, ne fut occupée que de la douleur de voir Noradin s'exposer inutilement à la mort la plus affreuse et la plus certaine: Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, malgré tous les maux que j'ai soufferts, je me consolois du moins en pensant que vous étiez échappé des mains de ce monstre avide et cruel; j'eusse quitté la vie sans regret, sachant que la vôtre n'étoit pas exposée, mais maintenant tous mes maux sont à leur comble.

Ah! ma chere Lucine, s'écria tendrement Noradin, crois-tu donc que je pusse vivre un moment sans toi; mais suspens, de grâce, tes craintes et ta douleur; l'espérance de te sauver, et même tous ceux qui sont avec toi, m'a déterminé promptement à venir à ton secours: si je ne peux y réussir, je préfere à la vie de mourir près de toi: mais je peux sortir de cette affreuse caverne comme j'y suis entré, et je peux vous sauver tous, si vous savez comme moi braver l'horrible puanteur de ce détestable bouc. Alors il lui raconta la ruse que la femme de l'Ogre avoit imaginée en sa faveur pour tromper le nez subtil de son vilain époux. Il nous conseilla de nous couvrir tous comme lui de peaux de boucs,

et comme nous fumes persuadés de la bonté de cet expédient, nous tuâmes bien vite les boucs les plus vieux et les plus puans de ce troupeau; nous nous oignîmes de leur graisse, et nous nous couvrîmes enfin de leurs vilaines peaux.

Dès que l'aurore parut le lendemain, l'Ogre revint à la caverne, et bientôt embouchant les sales tuyaux de son gros syrinx, il appella ses troupeaux dehors de leur caverne ; mais le méchant Ogre tenoit sans cesse la main à l'ouverture pour nous empêcher de sortir en même tems : il nous tâtoit l'un après l'autre, et lorsqu'il trouvoit un dos velu, il laissoit la sortie libre. Nous sortîmes tous ainsi hommes et femmes: l'Ogre nous laissa tous passer, mais quel fut notre désespoir, lorsque nous vîmes qu'il retenoit Lucine ; soit que la trop délicate Lucine n'eût pas suffisamment couvert son beau corps de cette détestable graisse, soit que sa démarche fût plus lente et moins assurée que celle d'un animal, soit enfin que ses longs et beau cheveux détachés flottassent sur son dos. Dès que l'Ogre la saisit assez rudement sur la croupe, elle ne put s'empêcher de jetter un grand cri. Nous étions alors tellement attentifs à nous sauver, que nous ne faisions d'atténtions qu'à nous-mêmes. Cependant me retournant à ce cri, je vis le maudit Ogre, qui, l'ayant déjà dépouillée de sa peau velue, la

faisoit rentrer durement dans sa caverne. Nous autres, toujours colés dans nos peaux, nous suivîmes le troupeau, sous la conduite de l'Ogre, jusques dans une verte et belle prairie: nous attendîmes ainsi que l'Ogre au long museau, s'étant assis à l'ombre, se fût profondément endormi.

Alors nous nous enfuîmes tous, les uns vers les montagnes, les autres vers le bord de la mer; mais le tendre et fidèle Noradin ne voulut jamais nous suivre; il se détermina, malgré nous, à rentrer dans la caverne, résolu d'y mourir, s'il ne pouvoit délivrer Lucine.

Au moment où Noradin vit que son épouse restoit captive, son premier mouvement fut de se jetter lui-même dans la gueule du monstre; il courut jusqu'à son affreux museau; peu s'en fallut qu'il ne sentît bientôt craquer ses os sous les dents de l'ogre; mais un rayon d'espérance, ce seul soutien des infortunés, le retint en lui faisant entrevoir qu'il étoit encore possible de la sauver.

Sur le soir, lorsque l'Ogre eut renfermé son troupeau. son odorat trop exquis le fit appercevoir promptement de notre fuite, et qu'il étoit condamné pour ce soir à faire un très-mauvais souper; il regarda Lucine comme la cause de cette perte; il la condamna sur le champ à rester nue attachée sur un rocher; et Noradin, le cœur

percé de la voir souffrir pour l'amour de lui, se désespéroit et désiroit la mort : soir et matin, le malheureux époux avoit la douleur de la voir sur ce rocher, baignée de larmes et poussant des cris plaintifs ; chaque fois qu'il sortoit ou rentroit, toujours caché dans le milieu du troupeau, Lucine en pleurs et d'un air suppliant lui faisoit signe de profiter de l'occasion de sauver sa vie ; mais ce fidèle époux voulut toujours s'exposer à ce péril imminent, n'ayant lui même que peu d'espoir de parvenir à la secourir.

La femme de l'ogre prioit aussi très-souvent Noradin de s'échapper ; mais rien ne put ébranler sa constance, ni le résoudre à s'éloigner de Lucine ; l'amour et la pitié le lioit au pied du rocher, où du moins il pouvoit la voir. Il resta dans cette position cruelle, jusqu'au tems où le Roi Gradasse et le fils d'Agrican vinrent aborder sur cette même rive : ces deux Princes sautant à terre avec leurs gens, eurent l'audace de descendre, de courir à Lucine, de rompre ses liens, et de l'emporter en courant sur leur vaisseau, où le Roi de Chypre reçut de leurs mains cette fille aimée dans ses bras : cette action courageuse, que Mandricard et Gradasse durent autant à la prudence qu'à la fortune, se passa de si grand matin, que les troupeaux de l'ogre reposoient encore dans la caverne.

Dès que Noradin, toujours sous la peau du bouc, fut sorti le matin, qu'il ne vit plus Lucine sur le rocher, qu'il sçut qu'elle étoit partie, et que la femme de l'ogre lui raconta comment elle avoit été délivrée, il rendit grace à Dieu, et lui fit de nouveaux vœux pour se tirer lui-même de son esclavage, et pouvoir retrouver son épouse, et l'obtenir par ses priéres, ou la délivrer par ses armes.

Plein de joie, Noradin suivit à l'ordinaire le troupeau dans les pâturages; il y attendit que l'ogre se fût endormi sur l'herbe; ensuite, marchant jour et nuit, il se mit hors de danger d'en être poursuivi; un vaisseau le porta dans la Satalie, d'où ce Prince est de retour depuis trois mois dans ses Etats de Syrie; il dépêcha des couriers à Rhodes, à Chypre, dans toutes les villes d'Afrique, d'Egypte et de Turquie; ce n'est que depuis avant-hier, que le Roi de Chypre, arrivé dans Nicosie, vient de lui mander qu'après avoir essuyé la plus longue et la plus violente tempête, il est enfin de retour en ses Etats avec leur chère Lucine.

C'est en réjouissance de cette heureuse nouvelle, que notre Roi fait préparer cette belle fête; il veut qu'elle se renouvelle toujours après le cours de quatre lunes, pour rappeller la mémoire des quatre mois qu'il a passés, couvert de la peau

hérissée d'un bouc, caché dans le troupeau de l'ogre; et la fête de demain marquera le jour auquel il a pu se tirer de cet affreux péril. Tout ce que je viens de vous raconter, Seigneur, dit le Chevalier Syrien en terminant son récit, j'en ai vu la plus grande partie par moi-même; je tiens le reste d'un homme bien instruit, puisque c'est le Roi lui-même qui me l'a raconté: si vous restez quelque tems avec nous, vous verrez la joie la plus vive succéder à la tristesse et si quelqu'un osoit vous rien nier de mon récit, vous pouvez l'assurer qu'il est très-mal informé.

C'est ainsi que le Chevalier de Damas instruisit Griffon du motif de cette belle fête: ils passèrent ensemble une partie de la nuit; ils conclurent que Noradin étoit un grand et rare exemple d'amour et de fidélité. Les tables étant levées, les Chevaliers se retirèrent dans leurs appartemens, et ce ne fut qu'au commencement d'un jour serein et brillant, qu'ils furent réveillés par les cris de l'allégresse publique: les timbales et les trompettes rétentissoient dans la cité de Damas, et se rassembloient dans la grande place publique, où l'on entendoit s'élever aussi des cris de joie, et le bruit des chevaux et des chars.

Griffon se couvrit aussi-tôt de ses belles armes blanches; il s'en trouve rarement de cette espèce: celles de Griffon étoient impénétrables,

et la Fée couverte d'habits blancs, dont nous avons déjà parlé, les avoit trempées de sa main.

Le vil et méprisable Chevalier d'Antioche s'arma de même, et tint compagnie à Griffon; leur hôte, toujours prévenant et poli, leur présenta de bonnes et fortes lances, les fit suivre par des Ecuyers; et rassemblant plusieurs de ses parens, Chevaliers de marque, il se rendit quelque tems après Griffon dans les lices; Griffon n'ayant aucun desir de briller, traversa la place, et s'arrêta pour voir entrer tous ces enfans de Mars prêts à se signaler; les uns venoient deux à deux aux joûtes, les autres trois à trois; ils portoient tous les couleurs de leurs maîtresses; les uns marquoient leur satisfaction intérieure, les autres leur douleur cachée, par différens emblêmes placés sur leurs cimiers, ou peints sur leurs boucliers.

Les Syriens, en ce tems-là, s'armoient à la manière des Occidentaux, et vraisemblablement ils avoient pris cet usage des Chevaliers François avec lesquels ils avoient un commerce intime; les François étoient maîtres alors des saints lieux où le Dieu fait homme habita, lorsqu'il souffrit pour nous: lieux sacrés! aujourd'hui les Chrétiens si dignes de blâme vous laissent dans la possession des infidelles, tandis qu'ils ne

devroient baisser le fer de leurs lances que pour le soutien de notre sainte foi ; c'est contre leur propre sein, c'est contre celui du petit nombre de leurs frères qu'ils portent les plus funestes coups.

Vous, Espagnols ! vous, François ! cessez. Tournez ailleurs vos armes ! Braves Helvétiens ! et vous Allemands ! cherchez des conquêtes plus glorieuses à faires, en combattant pour la gloire du Christ. Méritez le nom de Très-Chrétien et celui de Catholique. Pourquoi massacrez-vous les enfans de votre Eglise ? Pourquoi les dépouillez vous de leurs biens ? Que n'entreprenez vous de nouveau de vous soumettre Jérusalem la sainte cité, que des Renégats vous ont arrachée des mains? Pourquoi laissez-vous Constantinople et tant de riches contrées en Asie et en Europe sous le pouvoir du Turc infidèle ? Espagne, n'as-tu donc pas pour voisine cette Afrique qui t'a fait mille fois plus d'offense et de maux que l'Italie? Eh quoi ! c'est pour nuire à ce petit Etat, qu'on te voit abandonner de hautes et justes entreprises; et toi malheureuse Italie ! tu dors, et tu ne parois plus honteuse de passer perpétuellement de maîtres en maîtres nouveaux, ni de te soumettre au plus fort qui saura t'humilier et te tyranniser. Suisse avide ! si la crainte de mourir de faim dans tes cavernes

et tes cabannes t'appelle dans la riche Lombardie, si tu cherches chez-nous qui te donne du pain, ou qui finisse ta misère en te donnant la mort; les richesses immenses du Turc ne sont pas loin de toi. Chassez-le de l'Europe, ou tout au moins de la Grèce, Helvétiens! vous saisirez un bien meilleur moyen de vous enrichir, ou vous périrez par une mort plus glorieuse. Ce que je te dis, ô farouche montagnard! je le dis à l'Allemand ton voisin: là sont les richesses, là sont celles que Constantin enleva de Rome lorsqu'il emporta ce que la capitale du monde avoit de plus précieux pour enrichir la Ville de son nom, et qu'il prodigua le reste: sachez que le Pactole et l'Herme qui roulent de l'or avec leur sable, sachez que la Migdonie et la Lydie, pays dont la bonté fut toujours renommée, et dont les noms sont célèbres dans l'histoire: ne sont pas assez éloignées de vous pour que vous ne puissiez pas tenter d'en faire la conquête.

Toi, grand Léon! ô toi, qui, tel qu'une colonne inébranlable, portes la charge des clefs du ciel, ne souffre pas que l'Italie s'affaisse plus long-tems sous son propre poids; tire la de cet assoupissement funeste; sers-toi de ce lituus pastoral et sacré que le ciel a remis dans tes mains; justifie ce nom auguste de Léon qu'il

semble t'avoir donné, pour qu'à l'exemple du Roi des forêts, tes rugissemens mettent en fuite ces loups qui veulent dévorer ton troupeau.

Mais, grand Dieu! comment ai-je été si loin, en passant rapidement d'un sujet à l'autre. En vérité, je n'en sais rien moi-même, et j'aurai bien de la peine à retrouver cette chaîne : je me rappelle cependant que je vous parlois de la coutume qu'avoient pris les Syriens de s'armer à la françoise, et que rien n'étoit plus magnifique à voir que la grande place de Damas, pleine de Chevaliers couverts d'armes brillantes. Les Dames jettoient des fleurs de leurs balcons sur les Chevaliers qui cherchoient à montrer leur grace et leur adresse à manier leurs chevaux; ils les faisoient sauter, caracoller, se servant ou bien ou mal-à-propos de leurs éperons, quelques-uns s'attiroient des louanges, d'autres excitoient les ris, et même les huées du peuple.

Le prix du tournoi étoit une riche armure que Noradin avoit achetée d'un Marchand qui l'avoit trouvée sur son chemin en revenant d'Arménie; Noradin avoit joint, par une plus grande magnificence, une riche veste brodée d'or et de perles, d'un prix inestimable, à ces belles armes.

Si le Roi de Syrie avoit su de quel prix étoient ces armes qu'il avoit promises pour le

prix du tournoi, quelque magnifique et libéral qu'il pût être, il les auroit conservées précieusement: mais il seroit trop long de raconter comment elles avoient pu paroître assez méprisables pour être abandonnées sur un grand chemin, en proie au premier voyageur allant ou revenant dans le chemin de l'Arménie: j'en parlerai un peu plus bas; mais à présent je ne m'occupe que de Griffon. Dès les premières joûtes, il amoncela près de lui des tronçons de lances sans être ébranlé; il fit redouter après les coups terribles qu'il portoit avec son épée.

Dans la cour des Dames, il y avoit huit jeunes Seigneurs très-chers à leur Roi, très-renommés par leur valeur et très-unis par la fraternité d'armes: ils s'étoient liés plus intimement que jamais pour le jour du tournoi, et s'étoient associés tous les huit pour en être les tenans envers et contre tous.

Le premier combat qu'ils devoient soutenir étoit celui de la joûte, et les lances étant brisées, celui de l'épée devoit lui succéder, et même celui de la masse d'armes. Noradin se plaisoit à les voir combattre, quoique ces combats devinssent souvent bien dangereux, ces Chevaliers employant la même force dans ces espèces de jeux, qu'ils eussent portée contre de véritables ennemis; il est vrai que lorsqu'il les

voyoit combattre avec trop d'animosité, le Roi, d'un seul mot, pouvoit les séparer.

Le Chevalier d'Antioche, presque aussi peu sensé que courageux, ce Martan, ayant vu les premiers succès de Griffon, et s'aveuglant sur lui-même, crut un moment qu'il pouvoit imiter celui dont il étoit alors le compagnon : il hasarda donc de se présenter pour combattre, et se tint dans la place marquée pour les assaillans, attendant la fin d'un combat violent qui se donnoit alors entre deux Chevaliers.

Le Seigneur de Séleucie, l'un des huit dont j'ai parlé, combattoit alors contre Ombrun, et lui porta dans la visière un coup si violent et si malheureux qu'il le fit tomber mort sur l'arène : tous les spectateurs en jettèrent un cri de douleur. Ombrun étoit estimé, chéri, méritoit de l'être, et fut généralement regretté : Martan, témoin de ce coup mortel, pensa qu'il pouvoit en recevoir un pareil, et sa poltronnerie naturelle lui glaçant le cœur, il ne pensa plus qu'au moyen le plus sûr et le plus prompt de sortir de ce mauvais pas ; cependant l'un des tenans s'étoit présenté pour jouter contre lui.

Griffon, qui s'apperçut du peu d'ardeur que Martan marquoit pour combattre, le poussa, l'anima, comme on excite un gros mâtin contre un loup, lorsqu'on voit que le chien peu cou-

rageux reste toujours bien loin en arrière, se contentant d'aboyer, et s'arrêtant toutes les fois que le loup hérissant les lèvres de sa gueule lui fait voir ses dents menaçantes, et le feu sombre et rouge qu'il porte dans ses yeux : ce fut en présence de toute la Cour et d'une multitude de spectateurs, que le lâche Martan, évitant la rencontre et la lance de son adversaire, tourna la bride et son corps à main droite, et rendit cette course inutile : il est vrai qu'il lui restoit la ressource de s'excuser sur la faute de son cheval ; mais Démosthène même n'eût pu le défendre : dès qu'ils en vinrent au combat à l'épée, quand Martan n'auroit été couvert que de papier ; il n'eût pas évité plus soigneusement les moindres coups de son adversaire ; n'étant plus à la fin maître de sa frayeur, il prit honteusement la fuite, rompant les rangs des Chevaliers qui faisoient de grands éclats de rire autour de lui ; les battemens des mains, les huées s'élevèrent de la populace même, qui crioit au lâche comme on crie après un loup chassé dans des toiles. Martan, peu touché de la honte qu'il essuyoit, continua de fuir, et retourna se cacher dans son logis.

Le brave Griffon, honteux, désespéré, se croyant diffamé lui-même par la lâcheté de son

compagnon, eût préféré d'être dans un brâsier à sa situation présente; son cœur animé par la honte et par la colère, lui fait voir une Cour brillante, tout un peuple qui l'entoure, et qui d'après la conduite de son compagnon peuvent le soupçonner d'être aussi lâche: il sent la nécessité de donner les preuves les plus éclatantes de sa valeur: le moindre geste, la moindre fausse démarche pouvant paroître une preuve qu'il méritoit aussi l'opinion que Martan avoit donné de lui. Il avoit déjà mis sa lance en arrêt, et sûr de ne jamais manquer son atteinte dans ces sortes de combats, il poussa son cheval de fureur contre le Baron de Sidonie, et le fit voler des arçons. Tous les spectateurs se levèrent étonnés de ce coup de lance terrible auquel ils ne s'attendoient pas: Griffon voyant sa lance encore entière, la rompit jusqu'à la poignée sur le bouclier du Seigneur de Laodicée, qui, trois ou quatre fois, eut l'air d'être prêt à tomber, et qui resta quelques momens étendu sur la croupe de son cheval: celui ci s'étant enfin remis, vint attaquer Griffon l'épée à la main. Griffon qui fut surpris de le revoir encore en selle, après une pareille atteinte, se dit en lui-même, il faut que l'épée fasse bientôt ce que n'a pu faire la lance; et sur le champ, attaquant le Baron, il lui porte

un

un coup qui parut être celui de la foudre ; et deux autres coups pareils le jettèrent tout étourdi sur la poussière.

Deux frères, Seigneurs d'Apamie, Tyrsis et Corimbe, renommés tous les deux pour être inébranlables dans les tournois succèdent au Baron de Laodicée. Tous deux éprouvèrent le même sort; le premier fut enlevé des arçons au premier coup de lance ; le second roula sur le sable, au troisième coup d'épée qu'il reçut : et tous les spectateurs s'écrièrent que Griffon remporteroit l'honneur du tournoi.

La lice alors fut occupée par Salinterne, qui réunissoit à la charge de Grand-Ecuyer de Noradin, celle d'Administrateur de ses États ; cet homme naturellement orgueilleux, ne pouvant supporter qu'un étranger demeurât vainqueur, et d'ailleurs étant courageux et doué d'une force prodigieuse, il prit une grosse lance, et défia Griffon en termes insultans. Griffon, pour toute réponse, choisit aussi la plus forte lance, courut sur lui, et le coup qu'il porta dans le milieu de son bouclier fut si violent, que la lance traversa l'écu, la cuirasse et le corps, tellement qu'elle sortit longue d'une palme du milieu du dos de Salinterne, qui tomba roide mort, au grand déplaisir de Noradin dont il étoit aimé,

mais à la satisfaction de toute la Cour, qui détestoit cet avare Ministre.

Griffon ensuite porta par terre Ermophile et Carmonde, deux Chevaliers de Damas ; l'un d'eux étoit chargé des affaires de la guerre, et l'autre étoit Grand-Amiral: ni l'un ni l'autre ne purent résister au bras victorieux du fils d'Olivier. Le Seigneur de Séleucie restoit seul à combattre : il passoit pour être le plus redoutable des guerriers syriens ; et sa valeur en ce jour se trouvoit soutenue par les meilleures armes, le cheval le plus nerveux, et le mieux dressé pour le combat.

Tous les deux se frappèrent également à la visière, brisèrent leurs lances jusqu'à la poignée: le Duc de Séleucie perdit un étrier, et Griffon passa sans être ébranlé. Tous les deux, jettant le reste de leurs lances, mirent l'épée à la main, et revinrent l'un sur l'autre avec la même ardeur. Griffon, de son premier coup, fendit le bouclier du Duc de Séleucie, fit voir en pièces l'acier et les os durs dont il étoit composé ; et si les cuissards, d'une excellente trempe, n'eussent résisté, le même coup eût tranché la cuisse du Duc, et l'eût mis hors de combat: celui-ci frappa du même tems Griffon sur la visière: et si le casque n'eût été l'ouvrage d'une Fée, il eût pu se bri-

ser par la violence du coup. Griffon serrant ensuite de plus près son adversaire, brise ses armes, ne lui laisse pas un instant de repos : déjà même le Duc de Séleucie paroissoit en désordre, et prêt de succomber à tous momens. Le Roi de Damas se hâta d'interrompre ce dangereux combat, où le Duc alloit perdre la vie ; et tous les spectateurs applaudirent à sa prudence d'avoir fait séparer deux aussi braves combattans.

Les huit Chevaliers, qui n'avoient pu soutenir leur entreprise contre un seul, étoient sortis des lices ; les autres, ne se sentant plus la force de rien disputer à leur vainqueur, ne se présentèrent pas : ce tournoi fut donc très-promptement fini, n'ayant duré presque qu'une heure. Mais Noradin, pour que la fête occupât plus long-tems les spectateurs, descendit de son balcon ; il fit couvrir la lice par des toiles, et divisant le gros des Chevaliers en deux troupes, il leur fit recommencer des joûtes nouvelles, et moins dangereuses que les premières.

Griffon, pendant ce tems, étoit retourné promptement à son logis, toujours furieux contre le lâche Martan, et plus honteux de l'affront qu'il en avoit reçu, qu'il n'étoit sensible à toute la gloire dont il venoit de se couvrir. Martan et la perfide Origile qui, par mille mensonges adroits, soutenoit son vil amant, firent tous

leurs efforts pour colorer l'infâme action de Martan. Soit que Griffon eût la foiblesse de les croire, ou qu'il le feignit, il en eût l'air avec eux; mais il prit le parti de les faire sortir secrettement de Damas avec lui, de peur que le peuple, en reconnoissant le lâche Martan, ne s'attroupât pour lui faire de nouveaux affronts. Griffon les amena donc, sans qu'ils fussent apperçus; mais, voyant son cheval rendu de cette forte joûte, et lui-même ayant les paupières appesanties par le sommeil, ils s'arrêtèrent dans la première auberge à deux milles de distance de Damas. S'étant promptement désarmé, le fils d'Olivier se retira seul, s'enferma dans une chambre, et se jetta nud dans un lit.

A peine eut-il la tête sur l'oreiller, que ses yeux se fermèrent; et jamais Blaireau ni Loir ne furent ensevelis dans un plus profond sommeil. Martan, pendant ce tems, entrant dans un jardin avec Origile, ces deux âmes scélérates ourdirent ensemble la plus fine et la plus noire trahison qui puisse être tombée dans l'idée des esprits les plus pervers.

Ils convinrent que Martan prendroit les habits, les armes, et le cheval de Griffon, et que, sous cette fausse ressemblance, il iroit se présenter à Noradin comme le Chevalier qui venoit de remporter le prix du tournoi; il exé-

cuta sur le champ ce projet; et les habits, les armes éclatantes, et le beau cheval blanc de Griffon, servirent à ce traître. Origile et quelques écuyers le suivirent: ils arrivèrent aux lices, précisément au moment que les derniers combats à l'épée finissoient, et que le Roi de Damas faisoit chercher avec empressement le Chevalier vainqueur, au cheval blanc et aux armes brillantes de la même couleur, dont il ignoroit le nom.

Martan, comme l'âne vil qui portoit la dépouille du fier lion, étant appellé, ce lâche se présenta devant Noradin, comme Griffon eût pu le faire; le Roi l'embrasse à plusieurs reprises, le fait asseoir à son côté, et veut que sa haute valeur soit par tout publiée: il le fait proclamer au son de mille instrumens guerriers, vainqueur du tournoi, et de cette grande journée. Toute la ville de Damas en retentit, et le Roi le fit marcher à sa droite, en comparant au grand Hercule, et même au Dieu Mars, ce vil coquin le plus lâche de tous les hommes: il le fit loger dans son palais avec toute sa suite, et la perfide Origile partagea les honneurs qu'il recevoit; mais il est tems que je retourne à notre brave Griffon qui, sans avoir de défiance des scélérats qui l'avoient accompagné, dormoit encore d'un sommeil profond qui dura jusqu'au soir.

Griffon, s'appercevant qu'il est tard, sort du lit et de la chambre en diligence, il court à celle où la perfide Origile et son prétendu frère doivent être : il ne les trouve plus ; ses armes, ses habits sont disparus ; il entre en soupçon et ce soupçon s'augmente en voyant les armes et les habits de Martan qui remplacent les siens : l'hôte alors survient, et lui dit, qu'il y a déjà fort longtems qu'un Chevalier couvert d'armes blanches, une Dame et le reste de leur suite étoient retournés vers la ville : le fils d'Olivier s'apperçoit alors de tous les piéges trompeurs où l'amour l'a fait tomber jusqu'à ce jour ; il ne doute plus déjà que le prétendu frère ne soit le favori de sa perfide maitresse ; et c'est en vain qu'il rougit de sa duperie, lorsqu'ayant écouté la vérité de la bouche du Pélerin, il s'est laissé séduire par les mensonges de celle qui l'a si souvent trompé ; il voudroit alors les tenir, les punir tous deux ; mais ils sont en fuite ; et le malheureux Griffon, qui ne peut faire autrement, se couvre des armes d'un lâche, et se voit forcé de s'en servir, ainsi que de son cheval.

Il eût beaucoup mieux valu pour lui de sortir tout nu, que de se couvrir, que d'embrasser la cuirasse et l'infâme bouclier du lâche Martan, et de porter le cimier d'un casque déshonorant ; mais il se trouvoit obligé de suivre de près les

deux perfides : il arrive à Damas assez à tems encore ; il restoit une bonne heure de jour.

Près de la ville par laquelle il entra, on voyoit à gauche un magnifique château, d'une bonne défense pour la guerre, et richement orné dans son intérieur. Le Roi, et toute sa Cour réunis dans un beau salon, y soupoient alors ; l'indigne Martan étoit assis auprès de lui avec la trompeuse Origile.

On découvroit des fenêtres et des balcons de ce palais, toute la campagne et jusqu'au pied des murs de la ville. Ils apperçurent d'assez loin arriver Griffon le Blanc, couvert des armes les plus déshonorantes. Tous les Chevaliers et les Dames se mirent à rire de celui que ces armes désignoient ; et Noradin, qui combloit le lâche Martan de ses faveurs, voulut savoir de lui le nom du vil poltron qui les portoit, et qui, malgré toute la honte dont il s'étoit couvert, osoit reparoître ainsi.

Il me paroit bien étrange, disoit Noradin à Martan, que vous, l'un des premiers Chevaliers de l'univers, vous ayez pour compagnon, le plus lâche qui soit dans tout l'Orient. Etoit-ce donc pour faire briller encore davantage votre haute valeur ? Certes, je jure bien que, sans la considération que j'ai pour vous, il eût subi le traitement le plus infâme que méritent ses pa-

reils : ennemi de tout acte déshonorant, je le punirois, si vous ne l'aviez amené.

Martan, dont l'ame étoit le vase de toutes les iniquités, n'hésita pas à lui répondre : Excellent Prince, je ne peux vous dire son nom ; je l'ai rencontré sur le chemin d'Antioche : son air assez noble, ses belles armes me l'ont fait juger digne que je le souffre avec moi, et je n'en ai d'autre connoissance que celle qui m'est si désagréable aujourd'hui : je suis même si piqué de l'affront qu'il m'a fait, que je serois tenté de briser sa lance et son épée, et de le punir rigoureusement ; mais ces deux jours que j'ai eu le malheur de passer avec ce lâche, ne doivent point le garantir du traitement qu'il mérite : mon cœur sera sans cesse blessé du déshonneur dont il m'a couvert ; il en a même fait un si grand à toute la Chevalerie, que tout ce qui pourroit me satisfaire le plus, seroit que Votre Majesté le fît pendre à l'un de ces créneaux pour servir d'exemple aux ames aussi viles que l'est la sienne : Origile applaudit beaucoup au propos de Martan, et tâcha même d'agraver le crime et la punition qu'il méritoit.

Non, répondit Noradin ; je ne trouve pas que sa lâcheté mérite la mort ; mais je desire seulement qu'elle soit punie par les nouveaux affronts qu'il recevra de la populace, indignée

déjà contre lui. En disant cela, l'un de ses Barons reçut ses ordres, et partit de grand cœur pour les faire exécuter.

Ce Baron ayant pris quelques gens armés avec lui, descendit près de la porte de la Ville, attendant Griffon, et se proposant de l'arrêter entre les deux ponts, de lui faire souffrir mille affronts, et de lui faire passer le reste du jour dans un cachot.

Le Soleil sortant du sein de la mer commençoit à peine à chasser les ombres de la nuit, et à dorer la cime des Alpes, lorsque le lâche Martan, craignant que Griffon ne rendît enfin sa supercherie publique, prit congé de Noradin, et partit.

Il avoit pris un prétexte spécieux, pour en obtenir la permission; ne voulant point, disoit-il, être témoin des nouveaux affronts auxquels l'homme avec lequel il étoit arrivé sembloit être condamné. Le Roi de Damas avoit joint beaucoup de dons précieux au prix du tournois qu'il lui avoit fait remettre, et de plus un acte autentique des actions éclatantes qu'il avoit faites. Laissons aller ce vil scélérat; je vous promets qu'il recevra bientôt le juste prix de ses infamies.

Griffon traité honteusement, avoit été conduit dans la grande place, sans casque, sans

cuirasse, et couvert seulement d'un pourpoint; pour le conduire à la prison, ils l'avoient placé tout au haut d'un char que deux vaches atténuées par les ans, la fatigue et la faim, traînoient très-lentement; il étoit entouré de Vieilles hideuses, et de femmes publiques déshonorées; elles l'accabloient des plus salles injures; elles agaçoient après lui beaucoup d'enfans qui les répétoient, qui lui jettoient des pierres, et qui l'eussent assommé, si des gens plus raisonnables ne les avoient arrêtés; les armes qui causoient tout ce qu'on lui faisoit essuyer, et par lesquelles on avoit cru le reconnoître, étoient traînées dans la boue, attachées au derrière de la charrette qui s'arrêta vis-à-vis une espèce de tribunal; on lui fit le reproche public et personnel des fautes qu'un autre avoit commises; et son déshonneur, dont tous les yeux croyoient être de surs témoins, fut publié hautement et à son de trompe; on le conduisit ensuite à la porte des temples, des palais les plus considérables, les noms les plus odieux lui furent prodigués, et dans la dernière marche qu'on lui fit faire, on lui prononça son bannissement, que la populace se proposoit bien d'accélérer à force de soufflets et d'autres coups, ne connoissant point celui qu'ils comptoient si mal mener: mais à peine

eut-on ôté les fers dont les mains et les pieds de Griffon, pris par surprise, avoient été chargés, que le Paladin furieux arracha de la charrette l'épée et le bouclier qui traînoient après lui, et se jetta sur ce peuple imbécille et désarmé. Mais c'est dans le chant suivant, Seigneur, que je vous raconterai le reste. Il est tems de finir celui-ci.

Fin du dix-septième Chant et du premier Volume.

